LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

15 Mars au 15 Avril 1894

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1894

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

15 mars au 15 avril 1894

LIVRAISON DU 15 MARS

LIVRAISON DU 1ER AVRIL

LIVRAISON DU 15 AVRIL



LETTRES

DE COMPIÈGNE ET DE FONTAINEBLEAU[1]

LETTRES DE COMPIÈGNE

(1862-1865.)

I

Palais de Compiègne.

Chère petite amie,

Je suis content parce que je suis logé cette fois-ci directement sur le parc, à la seconde fenêtre, après le gros pavillon central, presque au milieu. Je vois de là les longues avenues, qui se perdent ce matin dans une brume dorée et radieuse, les déesses et les dieux de marbre, les treilles, les parterres et, tout là-bas, les hauteurs de la forêt du côté de Pierrefonds. Je n'ai qu'un petit logement, mais mignon, très bien situé de toutes façons, puisque je suis casé entre deux dames du palais, mesdames de Rayneval et de La Poëze. Madame de Rayneval a même un petit chien qui aboie de temps à autre pour me rappeler que je suis un homme.

1. Ces lettres, adressées par Octave Feuillet à sa femme, et toutes inédites, sont détachées d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Quelques Années de ma Vie*, par madame Octave Feuillet.

Dès la gare, j'ai compris que notre fournée était une riche fournée. Jamais je n'ai vu ici tant de jolis visages à la fois. J'ai reconnu en montant en voiture mesdames Czartoryska, Walewska, La Bédoyère, Dumoncel, de Cadore, de Clermont-Tonnerre, etc., etc...

Il était quatre heures quand je me suis installé dans ma chambre, au coin du feu, les jambes en l'air, fumant de toutes mes forces pour tuer mon appétit trop précoce. Au bout de dix minutes, un chambellan de l'Impératrice, M. Hamelin, est venu me dire que l'Impératrice m'invitait à prendre le thé chez elle à cinq heures.

Me voilà tout impatient de voir arriver ma malle et mon sac de nuit, n'ayant ni chemises, ni brosse, ni savon, ni gants, ni rien. Enfin Auguste paraît, escorté d'un Savoyard qui m'apporte un carton à chapeau vide avec ce mot de consolation que dans une heure j'aurai le reste. Je me fâche rouge. Je dis que l'Impératrice me fait demander. Le Savoyard se sauve et revient après vingt minutes, m'apportant la malle d'Auguste. Il était cinq heures passées. Je me décide à aller comme je suis, sans gants et avec des manchettes sales. Enfin, à cinq heures et quart, ma propre malle arrive. Je fais ma toilette en deux secondes et, deux secondes après, j'entrais de mon pied léger chez ma souveraine. L'Impératrice m'a tout de suite parlé de *Sibylle* et des larmes qu'elle lui a données, puis elle m'a demandé de tes nouvelles. La conversation est tombée sur les tables tournantes que je croyais enterrées. L'Impératrice, un peu mystique, se plaît à ces émotions. Elle a voulu sur l'heure faire une expérience sur la sensibilité de son guéridon: nous voilà donc assis autour du guéridon; M. et madame de Cadore étaient aussi de l'expérience. On ne s'appliquait nullement. J'étais un peu distrait, Cadore racontait, la petite marquise aussi. L'Impératrice disait : « Soyons sérieux », et ne l'était guère; la table seule faisait bonne contenance et ne bougeait pas. Tout à coup, l'Impératrice se lève en disant :

— Ah! voilà l'Empereur!

C'était l'Empereur, en effet, qui avait passé sa journée à surveiller les fouilles d'un camp de César dans les environs. Il m'a dit un bonjour amical, après avoir au préalable embrassé

l'Impératrice. Il s'est retiré aussitôt; nous avons repris place autour du guéridon, qui n'a pas bougé davantage.

Un peu après, je suis rentré chez moi en toute hâte pour m'habiller; les salons étaient déjà remplis quand j'y suis descendu. Tout étincelait de parures et d'épaules. J'ai trouvé là M. de Sacy, intimidé à un degré extraordinaire.

J'étais placé à table entre la belle comtesse Dumoncel et une jeune personne que j'ai supposé être la femme du sous-préfet de Compiègne, laquelle était passablement décontenancée dans sa gloire.

Au retour du fumoir, j'ai fait quelque chose de bien étrange. On dansait au son du fameux piano mécanique; madame Dumoncel me saisit tout à coup la main et veut me faire danser un vis-à-vis avec je ne sais qui. Tu vois mon horreur. Néanmoins, je m'aligne sur le carré; et, si ce n'est que j'ai déchiré la garniture de la robe de madame Dumoncel, je m'en suis fort agréablement tiré.

La princesse de Metternich, qui m'avait gratifié en entrant d'une chaude poignée de main, est revenue vers moi après la danse et m'a entamé *Sibylle* avec toute l'ardeur expressive de ses yeux et de son langage. J'ai causé une bonne demi-heure avec elle et j'ai été séduit par sa franchise enthousiaste sur toutes les matières.

Je t'écris une longue lettre, chère enfant, et pourtant cette lettre n'est pas intéressante, parce que, voulant tout dire, je galope tout. Enfin, je remplirai les lacunes à mon retour.

Toujours en attendant, aie de la patience, du courage et aime-moi bien.

II

C'est aujourd'hui chasse à courre, ma chérie, et le temps est superbe. Les gazons et les treilles du parc sont blancs de gelée, et le soleil poudroie sur les collines qu'on appelle les Beaux Monts, et qui forment au loin l'horizon de la forêt. Ce beau temps se traduit à l'intérieur par des chants de fileuse

qu'on entend comme à Noël dans les corridors, et par un déchaînement de vents coulis qui semblent venir des appartements de mes deux dames du palais et qui me chatouillent désagréablement les jambes pendant que je t'écris. Je ne crois pas que j'aille à la chasse, car je commence un rhume. Je compte reprendre la conversation sur *Sibylle* avec la princesse Czartoryska, qui reste aussi au palais. J'ai également une conférence avec la princesse de Metternich, qui veut organiser une charade pour la fête de l'Impératrice. Elle est venue à moi dès hier pour me faire part de ses projets. Le mot qu'elle a trouvé est « anniversaire ». Pour la première syllabe, ce sera : ma sœur Anne. Pour la seconde : hiver : elle rêve que M. de Galliffet soit un homme qui tombe le ventre sur la glace et qui ne peut pas se relever. Pour la fin, serre et anniversaire confondus : elle présentera un bouquet de fleurs animées à l'Impératrice en chantant trois couplets, dont le prince, son mari, fera la musique.

— Et qui fera les vers? ai-je demandé.

— Vous, m'a-t-elle dit.

Et je les ai faits, et je dois les lui montrer tantôt.

Madame de La Bédoyère m'a présenté hier soir le mari de l'une de nos Anglaises, personnage intéressant qui m'a paru intimidé devant mon humble personne. Il s'est remis peu à peu et m'a conté un voyage qu'il a fait par-dessus les Montagnes Rocheuses, à travers toutes les prairies et tous les Indiens de Cooper. Parti de New-York avec vingt chevaux et vingt chasseurs canadiens, il est arrivé seul à pied en Californie, après avoir failli être scalpé plus d'une fois. C'est drôle de voir cet homme circuler tranquillement dans les salons. Il m'a pris en amitié et m'a fait promettre d'aller le voir à Londres, et d'apprendre l'anglais, car il n'entend pas le quart de ce que je lui dis, et il croit que tout ce qu'il n'entend pas est superbe.

Après quoi, j'ai prié M. de Clermont-Tonnerre de me présenter au ministre de l'Intérieur. La chose a été faite immédiatement. M. de Persigny m'a fait asseoir près de lui, dans le coin du canapé, et j'ai longtemps bavardé avec ce singulier bonhomme, qui tantôt semble distrait jusqu'à l'égarement, tantôt parle des choses les plus élevées avec une

véritable éloquence. Il avait lu *Sibylle* et paraissait très frappé de la première partie et de mes petits conseils au clergé.

On me fait dire à l'instant qu'il n'y a pas de chasse à courre aujourd'hui, à cause de la gelée. Grand désespoir pour Auguste, qui est, d'ailleurs, ravi de la situation. Il se fait friser tous les matins pour m'aider, le soir, à mettre mes bas de soie et mes culottes.

Avec tout cela, je n'aime que toi, Jacques, Richard et aussi ton chien Soulouque dont l'attitude, derrière M. Richard, m'attendrit.

III

Quand je descendis, après le déjeuner, hier matin, le préfet du palais sauta sur moi d'un air effaré :

— L'Impératrice vous a demandé pour vous mettre à sa gauche pendant le déjeuner. On vous a cherché partout!

J'ai fait une mine désolée. Il m'a conduit aussitôt à l'Impératrice, à qui j'ai adressé mes excuses sur le ton du désespoir. Elle a ri de la meilleure grâce du monde, ajoutant :

— Ça se retrouvera.

J'ai passé l'instant d'après chez la princesse de Metternich, que j'ai trouvée apprenant consciencieusement son rôle, pour nos charades qui devaient être jouées le soir. J'ai essayé de me débarrasser de mon méchant rôle de jardinier, d'abord sur le prince de Reuss, ensuite sur Clermont-Tonnerre, mais je n'ai pas réussi. Je me suis donc résigné. Je suis monté dans ma chambre. J'ai envoyé l'intelligent Auguste par la ville avec la mission de m'acheter de la poudre de riz et de me déterrer un costume de jardinier. Il a trouvé tout cela, et j'ai passé une heure à me poudrer devant ma glace et à m'affubler d'un pantalon tricolore et d'une veste de beau berger. A quatre heures, j'ai couru au théâtre, où j'avais rendez-vous avec ces dames. J'ai répété ma scène avec la princesse de Metternich, puis j'ai donné mes instructions pour le décor et je suis allé endosser mes culottes, à la hâte. Immé-

diatement après le dîner, j'ai couru chercher mes nippes de jardinier, ma poudre, etc., et je me suis rendu dans le grand salon qui précède le théâtre et où les hommes se travestissent derrière deux grands paravents, pendant que les dames s'habillent dans le salon voisin. Le salon des hommes sert de foyer. Tous les personnages en costumes y circulent comme dans les coulisses. L'Empereur ne manque pas d'y venir pendant les entr'actes. Il est gai, presque folâtre. Je l'ai vu tout à coup sauter comme un écolier sur un fauteuil pour voir les hommes s'habiller par-dessus les paravents.

La charade était composée de trois tableaux : Barbe-bleue pour *Anne*. La scène de patinage pour *hiver*. Notre scène finale des fleurs animées était précédée de tableaux vivants très bien arrangés par Hébert :

1° *La Toilette d'Esther*, avec la princesse Anna, charmante et le prince de Metternich avec cent mille francs de diamants à son turban ;

2° *La Cruche cassée*, par madame de Galliffet, admirablement jolie ;

3° Le tableau d'*Herculanum*, avec madame Walewska pour personnage principal et Félicien David chantant sur l'orgue dans la coulisse.

Cependant, j'avais revêtu le plus tard possible mon ridicule costume et je m'étais fait de mon mieux une tête de vieux bonhomme poudré à blanc, avec mon claque planté droit sur ma tête et orné de fleurs. L'Empereur a ri en m'apercevant au débouché du paravent. J'ai tout de suite groupé mes personnages sur le théâtre ; pour relever un peu la banalité des fleurs animées, j'avais eu l'idée, qui a fort réussi, de mettre en contraste un groupe d'hommes affublés de fleurs ridicules. J'avais caché à droite et à gauche mes deux groupes par deux paravents que j'appelais des châssis. La princesse venait choisir des fleurs dans ma serre ; je découvrais d'abord le paravent, côté des hommes, et, après le succès de rire, je passais au paravent des dames. Elles étaient toutes enguirlandées gracieusement. Le coquelicot était madame Lehon, la marguerite madame de Vatry. Ces deux dames étaient particulièrement ravissantes. Madame de Persigny était en bluet des pieds à la tête et très réussie. Quand je me suis

présenté devant le public impérial, tu peux croire que, malgré l'aplomb de mes quarante ans, j'avais la langue un peu épaisse. On m'a reconnu d'abord et j'ai entendu mon nom susurré dans la salle, après quelques secondes, avec une bienveillance évidente. Nous avons dialogué, ni bien ni mal, la princesse et moi. Les deux paravents ont été très goûtés. Les couplets et les chœurs, extrêmement. On m'a naturellement rappelé, et madame de Metternich m'a entraîné jusqu'à la rampe devant le public idolâtre.

Il y avait pour finir un dernier tableau vivant à l'intention de madame de Persigny. C'était Diane entourée de ses nymphes et surprise par Actéon. Trois piqueurs sonnaient de la trompe derrière le théâtre pendant le tableau. C'était délicieux.

Il était une heure du matin quand on est rentré dans ses appartements. Juge de la fatigue de mes pauvres nerfs aujourd'hui, mais je t'aime quand même de toutes mes forces.

IX

Chère petite,

J'ai passé ma matinée chez Mérimée, que j'ai trouvé au lit. J'ai fini par rompre l'enveloppe de glace dans laquelle il est comme cristallisé habituellement, et, après trois quarts d'heure de causerie, nous nous sommes quittés sur le pied d'une vraie cordialité.

Cette visite et deux ou trois autres m'ont enlevé une partie du temps déjà très court que je puis te consacrer. Je le regrette d'autant plus que la journée d'hier a été pour moi d'un très grand intérêt, très riche d'incidents curieux, mais qui perdent tout leur prix à être esquissés trop précipitamment.

Il faut que j'ajourne les détails à nos prochaines causeries au coin de ton foyer béni. Je vais te dire toutefois, en courant, ce que je pourrai. Malgré le vent glacial et ces giboulées de pluie, l'Impératrice décida après le déjeuner qu'on irait

rejoindre l'Empereur, qui était parti trois heures auparavant pour chasser à tir. Je montai dans un char à bancs découvert et je m'ensevelis sous une montagne de paletots, de cache-nez et de couvertures. Le tout surmonté d'un vaste parapluie. Au bout de vingt minutes de course à travers la forêt, nous arrivâmes au tiré de l'Empereur. Il pleuvait à torrents. L'Impératrice n'en descendit pas moins de voiture et nous la suivîmes en piétinant dans l'herbe mouillée jusqu'auprès de l'Empereur. Des rabatteurs, conduits par les officiers des chasses, et des veneurs en uniforme battaient le fourré sur une ligne assez étendue et faisaient à toute minute lever le gibier. Tantôt c'était un chevreuil, tantôt un faisan, tantôt un modeste lapin. La fusillade était presque continuelle et l'air sillonné de faisans et de perdreaux dont on voyait voler les plumes à chaque coup de fusil.

Un des Écossais, arrivé depuis peu au palais, m'a paru un des plus adroits avec l'Empereur.

L'Empereur fit faire une nouvelle battue pour les dames, dans l'enceinte de la faisanderie. Madame de Metternich manqua tous les faisans et faillit ne pas nous manquer. Nous avons couru d'assez grands dangers. Cependant, elle finit par tuer un pauvre petit lapin qui roula trois ou quatre fois sur lui-même, d'une façon plaisante et triste.

Au retour, l'Impératrice me fit inviter à aller prendre le thé chez elle. Le personnel était très limité. L'Impératrice nous montra le cadeau que l'Empereur lui avait fait pour sa fête : deux aiguières et une cuvette chinoise émaillées. Il y a seulement pour cinquante mille francs d'or. Puis deux grands vases en or, appartenant également au palais impérial de Pékin et donnés par le prince baby à sa mère.

L'Empereur entra alors et dit à l'Impératrice :

— Eugénie, voilà un valet de chiens qui te demande.

Et, démasquant la porte, il laissa passer le petit prince en habit galonné de veneur, culotte courte, bas blancs, grand chapeau, le cor en sautoir et tenant en laisse deux jolis chiens blancs, qui l'entraînaient plus vite qu'il ne voulait : il était ravissant. L'Empereur avait les yeux humides en l'embrassant.

Un moment plus tard, l'Impératrice fait venir le prince dans le petit cercle dont elle était le centre et qui se composait

de quatre personnes dont j'étais. Elle lui dit de réciter une fable et, comme l'enfant se tournait vers elle pour dire sa fable, elle le poussa devant moi en lui disant : « A celui-ci », ce qui me toucha. Le prince commença sa fable et resta court au second vers; l'Impératrice s'impatienta et voulut le renvoyer. Je pris la main de l'enfant que je baisai, suivant l'usage, et je lui dis doucement :

— Voyons, monseigneur, courage! rappelez-vous. Cela va aller très bien.

Cela le remit et il dit sa fable d'un bout à l'autre en déboutonnant son petit gilet rouge.

Je te dis adieu pour aujourd'hui. Je t'aime du fond de mon âme.

V

Je dormais encore, ce matin, ma chérie, quand Delessert est venu s'asseoir sur mon lit et me conter des commérages de palais. Je n'ai pris que le temps de passer mes babouches et d'avaler mon thé à la hâte en lisant ta chère lettre. Je dois paraître aujourd'hui au déjeuner impérial.

Il pleuvait à verse hier comme il pleut à verse aujourd'hui. Les chars à bancs étaient venus se ranger devant les fenêtres du salon. On les renvoya, et, nous croyant libres pour la journée, nous fîmes avec Bida, Gounod et Paul de Musset le complot de nous enfermer dans le salon du théâtre, où il y a un piano : Gounod devait nous jouer et nous chanter tout Mozart et tout lui-même. J'en prévins mystérieusement madame de Montebello, que je protège et qui adore la musique, laquelle en prévint mystérieusement la princesse Poniatowska, son amie. Nous voici heureux dans notre coin, et triomphants, quand l'Impératrice apparaît avec un petit paletot d'homme à grands poils, un petit chapeau exactement pareil au tien, que j'aime tant, une grosse canne en vigne, dans une main, et un parapluie dans l'autre. Elle était suivie de quatre chefs écossais aux jambes nues, et les menait voir

la Vénerie, où il fallut les suivre. Nous voilà donc tous en procession sur les pas de l'Impératrice, avec nos cache-nez et nos parapluies, traversant le parc, puis les faubourgs, sous une pluie battante. Nous arrivons dans la cour de la Vénerie. On fait sortir les chiens et on distribue aux dames de longues et minces baguettes pour écarter les plus insolents. L'Impératrice se promène au milieu de la meute en tapant à droite et à gauche. J'étais seul dans un coin de la cour. Elle s'approche de moi et me parle des seigneurs écossais. Elle me dit que leur costume n'est point de convenance et de courtoisie, comme je le pensais. Elle me conte qu'en arrivant un soir à l'improviste chez le duc d'Athol, dans les montagnes des Highlands, elle le trouva vêtu de son costume national : il ne le quitte jamais, les autres de même. En causant de cela, nous avons parlé de Walter Scott, qu'elle possède bien. Juge de ma joie et de notre cordiale entente. A propos de Rob-Roy, nous avons eu une discussion sur la question de savoir à quel clan il appartenait. Alors elle a fait venir un des Écossais pour trancher la question, et il lui a donné raison.

Madame Walewska, la princesse Anna, madame de Montebello, Gounod, le fils de l'amiral Hamelin et les quatre Écossais assistaient au thé de l'Impératrice. Le duc d'Athol paraissait radieux. On prend le thé, on cause. Sur les six heures et demie, à mon instante prière, l'Impératrice demande au duc de faire venir son joueur de cornemuse. Le *piper* arrive en grand uniforme et joue une marche guerrière en se promenant gravement et militairement dans le salon. L'Impératrice demande aux Écossais de danser leur danse nationale, et, pour les mettre en train, elle, la princesse Anna et madame Waleska dansent avec eux une espèce de gigue bizarre. Puis ils dansent seuls, tous quatre, le vieux duc comme les autres, toujours au son de la cornemuse, poussant de temps à autre des cris aigres et sauvages, pas ridicules du tout. Quelque chose de noble, de mâle et de patriarcal, dont on n'a aucune idée quand on ne l'a pas vu.

L'Empereur avait passé la journée à Paris, où il a, je crois, changé de ministre des finances ; c'est Fould qui rentre au ministère. L'Empereur était probablement content de son coup, car je ne l'ai jamais vu si gai. La soirée était un peu

morne à cause de la mort du roi de Portugal, qui empêchait de danser. L'Empereur entra dans le salon où nous étions, en se dandinant plus que de coutume et en déclarant qu'il voulait jouer aux jeux innocents. Il vient à moi là-dessus, me pousse par les épaules avec ses deux mains :

— Voyons, vous qui faites des pièces, je pense que vous ne pouvez pas inventer un jeu innocent.

— Innocent? Sire, non.

Il rit comme un fou, fait former un grand cercle de chaises, et je tombe de mon haut quand je l'entends expliquer à un chambellan comment on joue au roi de Maroc :

— Voyons, prenez une dame : bien... Marchez devant elle en tenant une bougie, et dites sans rire : « Le roi de Maroc est mort ! »

Je causais avec madame de Rayneval. Je la regarde et je la vois aussi étonnée que moi en pensant au roi de Portugal et à la singularité de l'allusion involontaire de l'Empereur. Pendant dix minutes, il essaie d'organiser le jeu, qu'il ne se rappelait pas, puis enfin il dit :

— C'est bête, ce jeu-là : jouons à la « toilette de Madame ».

Chacun prend une pièce de la « toilette », et l'Empereur dirige le jeu, courant de chaise en chaise avec la légèreté d'une biche et se tordant de rire. Après quoi, la princesse de Metternich indique un jeu où il y a de la farine et une bague dedans que l'on doit saisir avec les dents sans se blanchir le nez, et ainsi de suite jusqu'à minuit.

Je suis en retard. À demain, je t'aime tendrement.

VI

Chère petite,

J'ai dormi ce matin jusqu'à dix heures et demie, ayant eu une sorte d'insomnie de fatigue qui s'est prolongée jusqu'au chant du coq. Je n'ai donc que quelques minutes à te donner aujourd'hui.

Nous sommes pourtant singulièrement favorisés par le

temps, quoique le froid sévisse d'une manière un peu rude. Hier, vers une heure et demie, suivant l'usage, tous les chars à bancs à postillons poudrés, les piqueurs à grelots stationnaient sur la terrasse, devant la porte du salon. On est monté dans ces chars à bancs et nous sommes allés rejoindre l'Empereur, qui achevait de déjeuner en forêt avec quelques chasseurs et officiers de sa maison. Un moment après, un appel du clairon a donné le signal aux rabatteurs, qui se sont étendus en ligne dans la plaine couverte de petits taillis. Les chasseurs, l'Empereur au milieu, s'avançaient en même temps que cette ligne des rabatteurs et tiraillant continuellement sur le malheureux gibier. Nous marchions, nous autres, au centre de la ligne en groupes confus, foulant aux pieds les pauvres victimes de cette boucherie, dont un grand nombre n'étaient que blessées; nous avons fait de la sorte une bonne lieue à travers quinze cents cadavres. Je n'ai pas quitté mon brave père de Sacy qui mourait de fatigue, mais qu'une parole de l'Impératrice ressuscitait de temps en temps.

On est rentré à cinq heures. J'avais une forte migraine et j'ai sommeillé au coin de mon feu jusqu'au moment d'enfiler mes culottes. On a dîné. Au retour du fumoir, j'ai vu danser la gigue par les filles d'Albion, auxquelles s'étaient jointes madame de Persigny, madame de Vatry et même madame Dumoncel. Madame de Cadore, qui ne danse pas la gigue, m'a demandé de causer avec elle, et nous nous sommes assis tous deux en tête à tête dans le milieu du salon de l'Impératrice. Cette souveraine faisait une patience sur le coin de sa grande table. Nous nous sommes rapprochés d'elle et de madame de Galliffet, belle comme le jour et un peu triste, qui jouait d'un air distrait à l'écarté avec le prince de Reuss. Il y avait aussi le marquis de Toulongeon qui aidait l'impératrice à faire sa patience. Pour moi, je disais des bêtises sur cette même patience. Tout en remuant ses petites cartes, l'Impératrice nous a raconté qu'elle recevait chaque jour des lettres de fous, surtout en décembre et en mars. M. de Persigny, qui s'était joint au groupe, a narré quelques histoires du même genre. Comme il disait qu'un des traits caractéristiques de la folie était de souligner les moindres mots avec insistance, l'Impératrice a paru inquiète.

— Ah! ne me dites donc pas cela... Êtes-vous sûr? C'est que je souligne beaucoup.

— Rassurez-vous, madame, a dit le ministre, ce n'est que le premier degré!

— Vous avez le second, vous! a riposté vivement l'Impératrice.

Tout le monde a paru déconcerté, et le ministre lui-même déferré.

Pour moi, j'étais brisé de fatigue et de migraine, mais ce matin je me sens tout reposé et je t'aime.

VII

Chère petite,

La journée d'hier a été abandonnée à la fantaisie de chacun. J'étais descendu plus tôt que de coutume pour assister à la messe dans la chapelle. Je m'y suis trouvé placé derrière la chaise du Petit Prince, placé lui-même à la droite de l'Empereur. Dis à Jacques que le petit César lisait attentivement la messe dans un beau livre plein d'images, et que l'Empereur son père se penchait de temps en temps pour lui dire où l'on en était. Il est difficile d'imaginer, quand on n'en a pas été témoin de très près, l'extraordinaire expression de tendresse dont l'œil sérieux de l'Empereur s'injecte quand il regarde son fils.

Il y avait après le déjeuner conseil des Ministres. L'Impératrice est allée s'enfermer dans ce cénacle avec ces bonshommes. Alors, chacun a fait ce qu'il a voulu. Les dames anglaises ont monté à cheval avec quelques Françaises qui, sur ce terrain, sont bien écrasées. Lady Catherine Egerton et Florence Paget, en costume de cheval et posées sur leur selle, sont bien des reines sur leur trône.

Je suis resté sur la terrasse pour les voir partir, puis je me suis promené solitairement dans les jardins en fumant, après quoi, je suis allé me promener dans la ville. J'ai rencontré le prince Czartoryski, lequel m'a mené voir le musée dans ce

joli hôtel de ville que tu sais. De là, le prince, qui est amateur de bibelots et de bric-à-brac, à tous les degrés, m'a conduit dans la cour d'un marchand de bois, où se cache une vieille tour ruinée du temps de Jeanne d'Arc. A deux pas de la tour, nous avons pu voir la première arche de l'ancien pont qui fut rompu derrière Jeanne d'Arc, ce qui la fit prendre.

A dîner, je me suis trouvé à côté du docteur Conneau, qui m'a parlé tout le temps de la bonté de l'Empereur, et qui m'en a conté des histoires à l'appui.

Après ma séance au fumoir avec M. Baroche, je suis entré dans les salons où l'on dansait *la Boulangère,* menée par l'Empereur et madame de Persigny. Je me suis glissé dans le salon voisin où étaient Viollet-le-Duc et Clermont-Tonnerre. Nous étions tous les trois assis devant la grande table fleurie de Sa Majesté absente. Ces messieurs m'ont conté des histoires qui m'ont fait beaucoup rire, mais que je ne puis te conter à mon tour. J'oubliais de te dire qu'une très belle et charmante personne était venue se joindre depuis trois jours à la gerbe des Merveilleuses. C'était madame de Pourtalès, vraie tête de Greuze, avec une masse superbe de cheveux blonds, crêpés et bouffants de chaque côté de la tête.

Je ne pourrai t'écrire demain. Je pars à cinq heures du matin pour Senlis, mais je penserai à toi tout le jour.

VIII

Chérie,

Delessert était venu me voir hier et nous causions dans ma chambre quand nous avons été interrompus par un bruit de piano et de chant dans le salon voisin. Je suis entré, c'était madame de Beyens qui chantait des cavatines espagnoles. L'Impératrice, tenant son fils sur ses genoux, était assise à côté de madame de Beyens qui a été remplacée au piano par Gounod. Il a chanté plusieurs choses de lui avec un art et un sentiment extrêmes, d'une voix un peu voilée.

L'Impératrice a un vif sentiment poétique, qui la rend impressionnable; elle s'est mise à pleurer tout bonnement et a bientôt été forcée de se retirer. Gounod n'était pas trop mécontent de son effet. Il en était même très exalté. Il s'exalte d'ailleurs aisément. Il montre alors le blanc de ses yeux qui roulent d'une manière terrible. C'est un homme charmant qui a une belle tête distinguée, et qui parle bien de tout avec un feu et une *furia* d'artiste.

La princesse de Metternich, dont les toilettes sont plus merveilleuses que jamais, s'est montrée une des plus sensibles pendant la musique de Gounod. Elle me plaît de plus en plus, cette princesse, par son naturel, sa vivacité d'esprit, une compréhension de toutes choses, et avec cela une bonté extrême. Elle a eu hier, en revenant de la Vénerie, une jolie fantaisie de gamin. Elle a vu passer un petit Savoyard tout noircibaut. Elle a parié qu'elle l'embrasserait, et elle l'a embrassé. Le Savoyard a poussé un cri épouvantable.

Après la musique, l'Impératrice, ayant essuyé ses beaux yeux, a dit qu'on allait faire une promenade en forêt, ceux qui voudraient. Moi je suis resté à la maison avec Delessert, qui voulait me lire un roman dont il rêve.

La soirée semblait devoir être très morne, mais l'annonce de la prochaine charade a immédiatement répandu la vie la plus folâtre dans les salons. Le soin des toilettes, des répétitions, tout cela enchante les petites dames. Pour moi, je me fais venir une perruque, un carrick et un pantalon insensé, pour un rôle de voyageur, et l'idée de paraître en cette tenue et plus tard en maillot à paillettes devant Leurs Majestés me cause par moments un profond dégoût de la vie; mais je deviens philosophe.

Adieu, compte plus que jamais sur ma tendre amitié.

IX

Ma chère petite,

Les quatre violettes ci-jointes sont malheureusement tout ce que je peux t'envoyer de la soirée d'hier. Le succès de

notre charade[1] a été énorme, absurde ; pendant la ronde du « Pont de Nantes » que l'Impératrice a fait bisser d'un bout à l'autre, nous marchions sur les fleurs et l'odeur des violettes écrasées nous montait aux narines.

Notre premier tableau avait été un triomphe. L'Empereur riait comme un bienheureux devant ma casquette d'or. J'avais eu l'idée de me faire par-dessus le marché deux bracelets de grelots qui m'entouraient la cheville du pied et qui, avec les castagnettes de d'Arjuzon, complétaient la symphonie. On m'a fait aussi répéter la sérénade avec délire, on cassait les banquettes. Après avoir douté horriblement pendant quatre ou cinq jours de l'effet de cette plaisanterie, j'ai été charmé de la voir réussir si pleinement et très surpris en vérité. La princesse de Bauffremont et madame Rainbeaux étincelaient sur leur balcon à tenture rouge, comme deux châsses. La princesse, couverte de diamants, les cheveux pleins de diamants, le cou ruisselant de diamants, la robe constellée de diamants. La soubrette avec une longue robe vénitienne à ramages et un immense collier de grosses perles d'or tombant en triple étage sur la poitrine : c'était un collier de la princesse Mathilde. Madame de Bauffremont n'était pas moins éclatante dans son costume de fée, et madame de Vatry en paysanne Louis XV était aussi fort avenante.

Le dernier tableau n'était pas de moi, je n'y avais contribué en rien. C'était la Tentation de saint Antoine. On l'a fait attendre un temps infini, ce qui agaçait l'Empereur. Après avoir changé des pieds à la tête, je suis rentré dans le salon pour voir le tableau, j'ai été reçu par des salves insensées. Jamais le *Cid* n'a valu à Corneille une pareille ovation. Enfin la toile s'est levée et on a vu saint Antoine représenté par M. de Nieuwerkerke avec madame de Morny et madame de Girardin en diablesses, entourées de petits diablotins. M. de Nieuwerkerke s'en est tiré très spirituellement. On s'est répandu ensuite dans les salons. Ceux et celles qui doivent figurer

1. Le mot de cette charade était « Merveille ». — La première scène se passait en Espagne devant la maison d'un Alcade, au bord de la mer : sérénade sous un balcon. — La seconde scène était une veillée bretonne avec chansons, danses, apparition d'une fée. — Pour le tout, c'était une troupe de saltimbanques montrant au public les sept merveilles du monde.

demain dans la charade de Ponsard faisaient des mines plaisantes de consternation: quelques-uns remettaient leur rôle à Ponsard, qui lui, brave et honnête cœur, se désespérait au point de se trouver presque mal. C'était une lutte lourde et effroyable entre les acteurs et actrices des deux charades. Cette lutte ne m'a pas empêché de dormir.

Je t'écris ce soir, après une journée bien remplie. D'abord, j'ai déjeuné avec les souverains, très gais tous deux: l'Impératrice ayant à côté de son verre un petit pot en or massif où elle puise je ne sais quoi de temps à autre.

Dans l'intimité de ce déjeuner, la conversation était générale. L'Empereur et l'Impératrice soutenaient avec leurs convives des thèses sur ceci et sur cela, sur la beauté par exemple; sur ce qu'on appelle une belle tête: à savoir si de beaux yeux suffisent à faire une belle femme, et puis comme quoi chaque époque avait son genre de beauté.

— Et en effet, dit l'Empereur, sous Louis XIV, dans le grand siècle, les femmes avaient de grandes bouches. Et de rire. Chacun mêlait son mot. Enfin, pour la première fois, c'était une intimité véritable, pareille à celle qu'on peut rencontrer dans tout autre château, quand les châtelains sont aimables.

A peine sortis de table, l'Empereur dit à tout le monde d'aller s'apprêter pour une promenade. Je courus chercher mon paletot, puis je descendis dans le parc où trois voitures attendaient sous les fenêtres, avec des postillons poudrés et des piqueurs piaffants.

Il ne faisait pas froid, d'ailleurs, mais seulement un peu de brise. On s'achemina d'abord à travers le parc, puis à travers la forêt. On allait visiter les ruines d'un théâtre romain et d'un temple situés à trois lieues de Compiègne, dans un village qui s'appelle Champlieu. Ces ruines, à peine connues il y a quelques années, ont été fouillées et mises à jour par les soins de Viollet-le-Duc, très savant et très aimable architecte que l'Empereur apprécie beaucoup. C'est lui qui a restauré Pierrefonds.

Nous traversions donc la forêt, — tra, tra, tra, — bavardant sous le feuillage doré de l'automne. Il y a dans cette forêt des coins délicieux, sombres, sauvages. On montait au pas des chevaux des ravins escarpés, des gorges romantiques, en

se disant que bien des malles-postes avaient dû être dévalisées là sous le Directoire. De temps à autre, nous entendions à quelques pas de nous deux ou trois cris de : « Vive l'Empereur! » et, la minute d'après, nous voyions des bûcherons accourir au bord du chemin, ou un garde au port d'armes, faisant le salut militaire. Dans un de ces sites les plus retirés, deux ou trois vieilles femmes regardaient passer le cortège impérial la bouche béante, appuyées sur leurs bourrées. L'une d'elles, coiffée à la vieille mode, très âgée, répétait avec une extase radieuse :

— C'est l'Empereur. L'Empereur avec sa suite.

Elle se disait cela à elle-même. Cela devait être une paysanne du temps de Henri IV. Elle en avait le costume et aussi l'esprit.

En approchant de Champlieu, nous trouvâmes la population sur pied, le curé, le vicaire, les gamins, tout cela criant, grouillant, se culbutant autour des voitures, qui marchaient au pas sur le sol devenu marécageux.

Au sortir de la forêt, nous débouchâmes sur les ruines qui se composent d'un petit cirque (cirque n'est pas le mot, c'est un théâtre). A côté se trouve un temple dont on a marqué l'emplacement par des fragments de colonnes et de bas-reliefs découverts dans les fouilles. Il est très curieux de rencontrer tout cela dans cet endroit solitaire, car le village voisin se compose de six maisons. Nous commençâmes alors à travers ces ruines une promenade très intéressante; cela me rappelait nos parties de campagne aux ruines de Semilly. Chacun allait de son côté, on se perdait, on se retrouvait. J'étais tout seul à examiner un fragment de colonne, quand quelqu'un me dit :

— C'est curieux, n'est-ce pas?

C'était l'Empereur, qui rôdait solitairement de son côté. Je me trouvais encore près de lui pendant que Viollet-le-Duc lui dessinait de la main l'emplacement d'un ancien camp de César. Cela me charmait d'entendre les réflexions de l'Empereur sur ce sujet. Puis on monta par un escalier du temps, et sur la plate-forme nous retrouvâmes l'Impératrice et ses dames, qu'une bise furieuse contrariait.

Il est minuit. Je te quitte sans avoir le temps de te narrer le reste. A demain, ma chérie.

X

Ma chérie

La mort du roi des Belges jette sur le château un voile sombre. La soirée d'hier a été toute décousue et légèrement morne, malgré une espèce de *misti* que l'Impératrice présidait, à côté du prince de Hohenzollern, et en face de la jeune princesse, sur le visage de laquelle la mort de son grand-oncle n'avait jeté aucun nuage.

Nous devions avoir hier le Gymnase, qui a été contremandé, mais nous avons eu une revue de la garnison et de la garde nationale passée dans le parc par l'Empereur. C'était une vraie fête pour moi, badaud passionné que je suis. L'Empereur, en grand uniforme, le prince de Prusse, avec son casque à aigrette retombante, et tous les généraux présents sont montés à cheval devant la porte du salon, qui s'ouvre de plain-pied sur le jardin. Un escadron des cent-gardes, rangé devant les fenêtres, a pris la tête du cortège qui s'est avancé majestueusement, en descendant la grande allée du milieu, vers l'immense pelouse qui s'étend en face du palais jusqu'aux hauteurs boisées qui bornent l'horizon. Les grenadiers de la garde à gauche, les dragons de l'Impératrice à droite, bordaient la pelouse. Le soleil faisait reluire les casques et les uniformes. Les musiques jouaient. Les cris de : « Vive l'Empereur! » éclataient et se prolongeaient sur toute la ligne, à mesure que le groupe impérial s'avançait sur le front des régiments. Nous avions tous suivi le cortège jusqu'au bout de la pelouse : après avoir parcouru le front des deux lignes, l'Empereur, son fils, en uniforme de grenadier et aussi à cheval, puis l'Impératrice et la princesse de Hohenzollern, toutes les deux en costume de cheval, mais à pied, se sont rangés devant nous, et les régiments ont défilé, musique en tête, saluant les Majestés et le prince de leurs hurrahs. Nous étions tout à fait derrière l'Empereur, et nous l'entendions donner des ordres pour les manœuvres. Il a commandé à la cavalerie un nouveau défilé au galop; et alors, après être

retournés sur leurs pas, toute cette brillante légion est revenue ventre à terre, les officiers agitant leurs sabres et une clameur immense s'élevant à travers le bruit des chevaux et des armes. Pour achever la fête, l'Empereur et son entourage flamboyant de cent-gardes et de généraux ont gagné au petit trot l'extrémité de la pelouse et sont revenus à leur tour au galop en saluant les dames.

Je pense rester peu de jours à Paris en quittant Compiègne, mais je n'ai pas encore de projets arrêtés. Que je suis triste de voir ma vie ainsi découpée par petits lambeaux! On me trouve pessimiste : il est vrai que toutes mes impressions ont quelque chose d'excessif et de maladif, pourtant je vais mieux qu'autrefois. J'ai pris le dessus, comme on dit vulgairement.

A toi toujours.

LETTRES DE FONTAINEBLEAU

(1868)

XI

Palais de Fontainebleau, 10 juin 1868.

D'abord, ma chère petite amie, rassure-toi. Point de nerfs! malgré le beffroi qui est directement sur ma tête et qui me rappelle celui de Vire; je suis voué aux beffrois. Mais celui-ci a sonné aux oreilles de la duchesse d'Étampes, de Diane de Poitiers, de Gabrielle d'Estrées. Le maréchal de Biron a été arrêté et enfermé dans la vieille tour carrée qui lui sert de base : cela me fait rêver, et cela fait que je lui pardonne.

Je t'ai vraiment regrettée hier de tout mon cœur. C'était une jolie journée, dont j'aurais joui doublement près de toi. A six heures, je partais pour la gare de Lyon, à travers cette belle rue de Rivoli, laissant derrière moi les palais lointains

dont le soleil matinal éclairait les angles. Seul dans mon wagon, jusqu'à Fontainebleau, me jetant d'une portière à l'autre pour voir les petites villas blanches qui s'éveillaient dans la verdure. De la gare au palais, l'animation d'une ville qui se prépare à la réception d'un souverain : des mâts chargés de banderoles, des arcs de triomphe, des festons de feuillages sentant bon et tout cela, sous un radieux soleil.

J'entre dans la cour du Cheval blanc avec mon omnibus. Tout est affairé. Les fourgons courent sur les vieux pavés. On balaie, on sème du sable. Les domestiques en mollets blancs circulent à la hâte. On m'adresse au régisseur, un nouveau venu, qui me paraît sombre et inhospitalier : il avait la migraine. J'entre dans mon appartement, et j'y trouve la femme du domestique qui est affecté à mon ménage. Cette femme a un drôle de nom. Elle s'appelle madame Cosinus. Madame Cosinus me guide dans l'appartement, qui me plaît. Comme tu sais, la moitié des fenêtres donne sur la cour du Cheval blanc. L'autre, sur un petit jardin solitaire, plein de grands arbres où les oiseaux chantent. Avec le beau soleil, c'est très riant. Je vais déjeuner dans un hôtel voisin. La ville s'anime de plus en plus, les tambours battent. MM. les officiers, déjà bottés, passent, avec importance, en petite tenue.

A peine entré, je vais chez le général de Polignac, qui me présente à sa femme. Tous deux charmants et comme tu me les a décrits ; puis je me dirige vers la sous-préfecture où les Guibourg m'attendaient. Je m'égare en revenant. Je fais un chemin du diable. Je rentre éreinté dans ma grande chambre, et j'essaie vainement d'y dormir. Madame Cosinus vient me dire que l'Empereur arrive plus tôt qu'on ne pensait. Il faut faire ma toilette : pendant que j'y procède, les bruits de la foule augmentent. Les chasseurs de la garde entrent dans la cour, musique en tête, puis le régiment des dragons de l'Impératrice. Les dames, en grande toilette, garnissent les fenêtres du palais.

Le canon retentit. C'est l'Empereur qui entre dans la ville. Il est à l'octroi, me disent les femmes qui se pressent dans le vestibule. Je descends, je traverse la cour immense. Je monte le perron en fer à cheval, l'escalier des Adieux, et je vais rejoindre, sur le dernier palier qui fait terrasse, le groupe des

fonctionnaires civils du palais. De ce perron, le spectacle de la cour est superbe. Encore le canon. Des cris lointains. Des frémissements, précurseurs de la foule : les chevaux qui s'agitent, puis les tambours et les musiques qui éclatent : les cent-gardes qui se présentent à l'entrée de la grille comme des ostensoirs, et la voiture impériale qui s'avance au milieu des hurrahs des soldats et des capitaines.

L'Empereur et l'Impératrice montent l'escalier en se donnant le bras. En arrivant à la dernière marche, l'Empereur me reconnaît, fait un pas vers moi, qui en fais quatre vers lui, et me serre la main. Je suis le seul à qui il ait fait cette politesse.

Le régisseur m'a mené ce matin à la bibliothèque et j'y ai reçu trois messages du cabinet de l'Empereur, qui ont légèrement éprouvé mon inexpérience. Je n'ai pu en sortir qu'à plus de onze heures ; aussi je t'écris à la diable, car il faut que mon courrier parte avant deux heures.

XII

Fontainebleau, 15 juin.

Tous les jours se ressemblent tellement que je les confonds. Les matinées me semblent assez douces. Ce temps magnifique me prépare chaque matin un joli réveil. Je me lève à sept heures. Je fais ma toilette en sifflant et en chantant comme un gaillard. Je vais à la bibliothèque de huit à dix. Je lis, j'écris, je songe. Je mets le nez à la fenêtre, et je plonge un regard curieux dans ces beaux « Jardins de Diane », qui ressemblent aux jardins de Trianon. Cela est riant, singulier, poétique, puis je vais déjeuner, et je reviens m'enfermer ensuite dans le grand appartement, tête à tête avec ta lettre que je lis deux fois. Je passe ensuite à mes journaux, et jusque-là tout va bien !

J'ai passé hier ma journée perché sur une échelle et allant de case en case pour faire un choix de livres qui m'était demandé par l'Empereur. Ce travail m'a mis un peu au

courant de la place qu'occupe chaque genre d'ouvrages, et je commence à me reconnaître dans mon petit empire.

Ce soir, avant dîner, j'ai fait une promenade dans le parc, sous les vieux arbres contemporains des Valois. C'était un peu triste et solennel, mais assez doux pourtant, avec l'odeur des foins coupés et surtout des fleurs de tilleuls qui saturaient l'air. Je suis rentré par le parterre réservé où j'ai aperçu deux belles dames, dont l'une m'a paru être l'Impératrice. Du reste, une grande solitude. Il n'y a pas encore d'invités.

Bonjour, ma chère petite, je te serre sur mon cœur.

VIII

Fontainebleau, 16 juin.

J'ai beau faire, ma petite amie, toute ma philosophie n'y peut rien : j'éprouve toujours une fièvre de première représentation, quand, après un intervalle, je vais me retrouver en présence des personnes augustes et surtout, comme hier, avec la quasi-certitude d'être interpellé et de faire quelques-unes de ces sottes réponses qui se trouvent plus facilement que les à-propos.

Je montais donc le perron hier soir, quelques minutes avant sept heures, les genoux serrés par cette légère angoisse. C'était la première fois que je pénétrais dans les appartements du palais. Ils étaient à moitié clos à cause de la chaleur, et l'on ne faisait qu'entrevoir dans les demi-ténèbres les magnificences vraiment royales de cet intérieur. Toute la splendeur du palais des Valois éclate en plein relief dans ces galeries, ces panneaux, ces boiseries, ces plafonds élégants et superbes. Les fonctionnaires en uniforme et un petit nombre de femmes en grande toilette apparaissaient comme des ombres minuscules au milieu de cette mise en scène écrasante.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés presque aussitôt, et ont commencé leur tournée ordinaire. S'arrêtant devant moi, qui étais le seul invité sans uniforme, l'Empereur m'a

demandé depuis combien de temps j'étais ici, puis il m'a fait quelques questions sur la bibliothèque, tout cela avec une bonne grâce affectueuse. Il s'est éloigné pendant quelques minutes, puis il est revenu, m'a tiré d'un signe hors du cercle et m'a demandé si tu étais là. Je lui ai dit que tu étais restée près de ton fils, qui faisait sa première communion. Alors, il a pris un air confiant et m'a dit :

— Je ne vous ai pas encore remercié de votre lettre; de cette lettre que vous m'avez écrite il y a... combien?... plus d'un an, je crois?

— Sire, c'est bien à moi à remercier l'Empereur, qui a bien voulu me répondre et me rassurer, car je craignais d'être sorti de la réserve qui me convient en pareilles matières.

(Il s'agissait, bien entendu, de la lettre où je le félicitais des réformes libérales qu'il projetait et où je le suppliais de persévérer.)

— Eh bien, a-t-il repris avec un sourire un peu triste, vous voyez, nous essayons. Nous verrons si cela réussira.

— L'Empereur a bien raison, ai-je dit très fermement.

— Nous verrons si nous réussirons, a-t-il répété avec la même hésitation mélancolique.

J'ai répété moi-même, en insistant :

— L'Empereur a raison! Je suis convaincu que l'Empereur est dans la vérité. L'Empereur et la France sont centre gauche, la majorité est centre droit; voilà la situation.

Je m'enhardissais. Il a beaucoup ri et a repris :

— Oui, oui, c'est bien; mais on va si facilement aux extrêmes dans ce pays! Et si on m'envoie des opinions extrêmes?

— Je sais bien qu'il faut s'attendre à un peu d'effervescence d'abord!

— Mais voyez ce qui se passe... Voilà Rochefort qui fait un journal injurieux, qui n'est pas même spirituel; je l'ai lu. Eh bien, cela se vend à cent mille exemplaires, dit-on. Je conçois que quand une idée, une question actuelle, qui passionne un pays, trouve dans un écrivain un interprète fidèle, éminent, son ouvrage fasse une sorte d'explosion; mais un pamphlet sans justice, sans raison, et qui a un pareil succès, qu'est-ce que cela veut dire?

— Sire, on lit tout cela, mais on le méprise.

— Très bien, a-t-il dit en riant ; mais on méprise une femme, et on couche avec elle.

Je lui ai parlé alors de l'Angleterre, et surtout des États-Unis, où les violences de la presse n'ébranlent rien et sont passées dans les mœurs. Il a beaucoup insisté sur la différence de l'état social entre ces pays et le nôtre. Il m'a surtout parlé longuement des États-Unis et m'a conté d'intéressants épisodes de son séjour à New-York.

— Quand on revient des États-Unis en Europe, a-t-il dit en terminant, on trouve que tout le monde a l'air endormi.

Je ne sais comment nous sommes venus de là aux livres que je lui ai envoyés il y a trois jours et qu'il n'avait pas vus. Il a appelé Piétri qui ne les avait pas vus davantage. Il en a ri, et l'a prié de les lui retrouver.

L'Impératrice arrivait et m'a dit à son tour quelques mots charmants sur toi, puis on est allé dîner. La table était dressée dans la galerie de Henri II, qui est la plus belle salle de fêtes qu'il y ait dans aucun palais du monde. La musique de la garde jouait pendant le dîner. On a pris le café à table.

On est descendu ensuite dans le salon chinois, qui est au rez-de-chaussée sur les bords de l'étang. Il y avait un vapeur qui fumait sur l'étang, au milieu de petits navires à voiles. Quelques dames se sont embarquées. La nuit tombait, mais magnifique, et ces barques, ces toilettes, ces lumières dans l'eau, ces verdures sombres dans le fond, tout cela avait un véritable aspect de fête et de cour.

L'Impératrice, qui était restée dans le salon et qui causait avec l'archevêque de Sens, m'a fait signe de m'asseoir auprès d'elle. La conversation a duré près d'une demi-heure, après quoi l'Impératrice s'est levée et a disparu. Puis elle est rentrée, au bout d'un quart d'heure, pour présider son thé. Elle avait changé de toilette. Elle avait quitté sa grande traîne blanche et bleue, revêtu une robe courte, étroite, parfaitement décolletée, et chaussé des petites mules blanches comme celles du pape, brodées de paillettes d'argent. J'ose dire que jamais aucune Diane, aucune Corisande, aucune Gabrielle, n'a fait dans ces salons une entrée plus gracieuse, plus triomphale, plus légère, plus aimable ; elle avait vingt ans! Elle s'est assise sur un

grand canapé, tournant le dos à l'immense porte ouverte sur le lac. J'étais assis en face d'elle et je la voyais dans ce cadre de verdure lointaine, d'eaux lumineuses et d'étoiles! On a causé jusqu'à près de minuit de toutes choses : du palais, des souvenirs qu'il rappelle, de Marie-Antoinette, de Monaldeschi, de madame de Motteville, puis on est passé dans le salon voisin, où l'Empereur jouait aux échecs. On était gai, l'Empereur lui-même plus que de coutume. Il m'a demandé, avant de quitter le salon, beaucoup de détails sur Saint-Lô, sur Avranches et le Mont Saint-Michel. L'Impératrice m'a questionné également sur nos Palliers[1] et sur nos charades : elle prétend que nous menons une vie charmante.

Mais tu juges que le temps me presse et que je suis forcé d'abréger. Je veux encore t'apprendre que Lezay-Marnesia est venu me dire ce matin de la part de l'Impératrice que j'étais invité tous les jours à dîner : tu vois qu'il est impossible de me traiter avec plus de bonté.

Bonjour, ma chère mignonne, quel malheur de n'avoir pas plus de temps et d'écrire si mal toutes ces choses intéressantes!

XIV

Fontainebleau, 25 juin.

Chère petite,

Jolie promenade hier soir sur l'étang, dans la pirogue de l'Impératrice, remorquée par un petit vapeur. A bord, l'Impératrice et ses deux nièces, mademoiselle Marion, le général Frossard, monsieur Conti, Mario et moi. — Pirogue noire. Coussins en cuir noir. Cordon noir tout autour du bordage; balustrade en cuivre doré, ornée de têtes de cygnes. On parle des Mémoires de Catherine II. L'Impératrice donne de curieux détails sur l'empereur Nicolas. La conversation tourne, je ne sais par quelle transition, sur les tristesses de la souveraineté : sur la difficulté d'apporter un visage toujours égal et serein aux

1. Les Palliers, maison de campagne d'Octave Feuillet, près de Saint-Lô.

inquiétudes de chaque jour, de chaque heure. L'Impératrice raconte que l'an dernier, quand elle est venue à Fontainebleau avec l'Empereur et le Tsar, le préfet de police les avertit à la gare qu'un homme soupçonné d'intentions criminelles était parti pour Fontainebleau le matin, qu'il avait envoyé un agent en toute hâte, mais qu'il n'en avait pas de nouvelles; qu'il suppliait Leurs Majestés de ne point partir, ou du moins de ne pas aller dans la forêt. Ils partirent cependant, sans rien dire à l'empereur de Russie. De la gare de Fontainebleau au palais, l'Empereur et l'Impératrice se serraient autour du Tsar pour le protéger. L'Impératrice montra en grand détail à son hôte tout l'intérieur du palais, lui contant des histoires, en inventant même pour gagner du temps, de façon que la promenade en forêt devînt impossible. Elle a ajouté qu'on ne s'habituait pas à ces angoisses. L'élan héroïque devant le danger ne lui coûte rien, mais la fermeté impassible de chaque jour, de chaque heure, n'est point chez elle sans effort. Elle rêve parfois le repos, qu'elle n'aura jamais, ou de grandes occasions, qui sont rares. Elle écoute les rafales de vent dans les arbres et elle pense aux vieux châteaux, aux grands corridors et aux solitudes perdues. Il lui faut tout ou rien. En pénétrant dans cette âme, comme on sent la vanité profonde de tout ce qui n'est pas simple!

Nous sommes rentrés et nous avons essayé dans le salon chinois la ronde du Pont de Nantes. Mais ça n'a pas marché. On a dansoté entre jeunes filles. Mademoiselle Louise d'Albe est venue s'asseoir près de moi avec un jeu de « solitaire », sur lequel elle m'a montré ses talents. J'ai brisé l'éventail de madame Redel, pendant que l'Impératrice nous appelait dans le salon voisin pour prendre le thé. Il m'a fallu, à mon vif regret, plonger un chalumeau dans une drogue composée de lait et de râpure de cannelle, dont Sa Majesté venait de faire le mélange dans un verre. Il n'y avait pas moyen de reculer. J'ai dit que c'était très bon, mais je me sentais verdir. Enfin, l'Impératrice ayant dit qu'on avait l'air bête avec un chalumeau, j'ai saisi ce prétexte avec enthousiasme. J'ai dit que j'aimais mieux me priver que d'avoir cet air-là aux yeux de Sa Majesté, et j'ai déposé mon verre sur le billard, ce qui a fait rire l'Impératrice. On lui a apporté son courrier, qu'elle a

dépouillé gravement. Puis, est entrée une chauve-souris, qu'un de ces messieurs a abattue d'un coup de canne. L'Impératrice s'est fait apporter l'horrible petite bête, qu'on a posée sur l'une des dépêches; et voilà l'Impératrice qui se met à la manier, à lui passer son ongle rose sur son affreuse poitrine velue, à lui écarter les ailes, à lui ouvrir la bouche avec un chalumeau et enfin à souffler dans le chalumeau pour lui rendre la vie. Et, comme la vie ne revenait pas sous cette insufflation de la plus belle bouche du monde, je me suis permis de dire qu'il fallait que la bête fût bien décidément morte. Mais quel étrange spectacle que celui de cette belle et impériale créature tourmentant et manipulant ce petit monstre avec la curiosité d'une enfant sauvage!

Bonjour, ma chère petite femme. Bonjour aux enfants que j'aime comme toi.

L'Empereur est bon. Il l'est presque trop; pas pour moi, mais pour bien d'autres. Pour moi, je m'attache vraiment à lui personnellement. On dirait qu'il le sent. Il me regarde souvent et je trouve une sorte de curiosité affectueuse dans son regard.

XX

Fontainebleau, 28 juin.

Ta soirée solitaire et attendrie aux pieds de Vénus, en face de tes riantes corbeilles et de mes persiennes fermées, est un tableau charmant qui se grave au fond de mon cœur.

J'ai été réellement assez souffrant d'une espèce de grippe, ce qui ne m'a pas empêché d'aller hier dîner en forêt, ayant reçu le matin une invitation de l'Impératrice. A cinq heures, donc, j'étais dans la cour de la Fontaine, avec mon petit paletot sous le bras et mon chapeau blanc sur la tête. Il y avait trois chars à bancs avec de beaux postillons poudrés et des piqueurs à grelots. Je m'apprêtais à monter dans la seconde voiture, quand l'Impératrice m'a fait appeler et monter derrière elle, à côté de madame de Montebello.

Comme nous entrions en forêt, l'Impératrice, qui n'avait plus à distribuer ses saluts et ses sourires aux populations, s'est mise à causer avec une gaieté de jeune fille. Nous avons rencontré le Prince Impérial avec sa suite. Il était à cheval, son petit chapeau en toile blanche sur le nez, crâne et charmant.

— Qu'il est joli, mon petit garçon! a dit l'Impératrice quand nous l'avons croisé.

Il s'est arrêté et a fait face à sa mère comme un petit soldat au port d'arme, puis il a pris le galop à côté du char à bancs.

La conversation a continué, très nourrie et très gaie. M. de Brissac est plein d'esprit et bon compagnon. J'ai dit aussi quelques bêtises qui ont fait rire. Je ne voyais guère la forêt pendant cela. Enfin, on est arrivé sur un plateau couvert de bruyères et de rochers, d'où l'on dominait d'un côté la forêt en contre-bas, un océan de cimes ondulées, mêlées de récifs, de l'autre, une plaine immense. On est descendu. On a déballé les provisions. L'Impératrice a choisi sa place sur un rocher plat, les pieds dans un fouillis de bruyères. Tout le monde s'est groupé irrégulièrement autour, en avant, en arrière. L'Impératrice m'a montré le rocher en face d'elle. Je m'y suis assis respectueusement. Le creux qui nous séparait n'avait pas deux pieds de largeur. Je lui ai dit :

— Madame, je ne pourrai jamais manger si près de l'Impératrice.

Et il est vrai que cela me paraissait fort gênant : de plus, je n'avais pas de place pour mes longues jambes. Enfin, j'ai pris le parti de m'asseoir sur le propre rocher de Sa Majesté, très vaste et fort commode. Chacun est allé picorer alors dans les provisions étalées sur la nappe par terre, à deux pas. Le duc d'Albe, assis en face de moi, m'a donné l'exemple de charger mon assiette d'un entassement de viandes, de salade russe, de gelée, et je suis revenu avec ce garde-manger m'asseoir près de la souveraine.

— Je ne mangerai jamais tout cela, lui ai-je dit. Mais c'est pour ne pas y retourner.

Elle riait et disait : « Vous êtes si paresseux! »

On causait et on s'amusait tout autour avec beaucoup d'abandon, mais aussi de réserve et de convenance. Mesde-

moiselles d'Albe étaient aux pieds de l'Impératrice, un peu plus bas. Elles étaient animées par ce beau temps, ce beau lieu, ce bon petit repas sur l'herbe. Mais tout ce monde a, par habitude, un tel sentiment de bon goût que la gaieté la plus vive reste toujours convenable. Moi, j'aime ce genre-là, je suis plutôt l'homme du sourire que de la grosse farce.

Le repas terminé, l'Impératrice, nous indiquant de sa canne, au delà de l'océan de verdure qui était sous nos pieds, une montagne de rocs assez éloignée, a déclaré qu'il s'agissait d'arriver là à travers tous les obstacles. On a commencé alors à descendre vers le vallon, de rocher en rocher, à travers les broussailles, les houx, les genévriers épineux. Puis il a fallu escalader la montagne au milieu des mêmes difficultés. Il y en avait de fort raides, et même de dangereuses, mais Sa Majesté ne craint rien.

Tout cela eût été charmant sans l'épouvantable chaleur que ce steeple-chase forcé développait dans nos personnes. Tous les visages étaient cramoisis. Quant à moi, la sueur me ruisselait comme la pluie sur tout le corps. Je pensais à ma grippe. Je toussais pas mal et j'ai cru vraiment que cette fête serait la dernière pour moi.

En montant dans le char à bancs, j'ai vite endossé mon paletot, qui me paraissait insuffisant, mais l'Impératrice, qui voit tout, qui pense à tout, excepté au mal, s'est aperçue de ma détresse et m'a donné sa couverture de voyage, ce qui m'a préservé d'un refroidissement mortel. Elle est si bonne, l'Impératrice, que je n'ai pas de paroles pour dire combien je suis touché. Tu as raison de l'aimer comme une amie.

Je me suis couché au lieu de souper. J'ai lu Walter Scott, mon meilleur ami et ma seule famille et mes seuls Palliers ici... Bien tendrement à toi, chère petite.

XXI

Montereau, 12 juillet.

Ce matin, dimanche, j'étais éveillé dès l'aube, ma chère petite. J'ai vu le temps superbe. J'ai saisi mon livret Chaix,

Je me suis levé en toute hâte. J'ai mis sous mon bras un gilet de flanelle roulé dans un journal, et me voilà parti pour Montereau.

Pourquoi Montereau ? D'abord, pour sortir de la forêt pieuvre et pour ne pas la voir pendant quelques heures. Ensuite, parce que, je ne sais pas, mais ça doit être un bon petit trou de province, ce Montereau. Il doit y avoir une vieille église du temps de Jean sans Peur et le vieux pont où il a été assassiné, et sous ce pont des pêcheurs tranquilles comme ceux de la Vire[1], et pas un Parisien dans les rues, les simples habitants bâillant leur dimanche sur leurs portes et quelque vieil hôtel avec un banc à l'entrée et, sur ce banc, un voyageur attendant le déjeuner.

En effet, j'ai trouvé tout cela à Montereau, et je ne peux pas te dire quel plaisir d'enfant j'ai éprouvé. J'ai cru être à Valognes, la patrie de Barbey d'Aurevilly. Le mouvement parisien s'arrête à Fontainebleau, et au delà c'est la pure province. C'est la Bourgogne, la campagne vraie, simple, la nature et le naturel.

Je suis à l'hôtel du Grand-Monarque, que j'aimerais, je l'avoue, un peu plus propre. Il est ignoble ! Néanmoins, je m'y plais, à cause de ce banc qui est devant la porte et du voyageur qui est dessus. C'est moi qui suis le voyageur ! Me voilà bien loin des pompes de la cour ! Mon Dieu, je les apprécierai mieux ce soir !

Nous avons eu hier à Fontainebleau le premier orage de la saison, un bel orage qui grondait comme un lion dans les profondeurs de la forêt. L'air était épais comme de l'huile. Les roulements de la foudre au-dessus de ces grands dômes de feuillage étaient imposants.

Enfin, ma chérie, il faut pourtant que j'aille m'asseoir sur ce banc. Je vais ensuite déjeuner, fumer une pipe sentimentale au bord de l'eau et repartir pour Fontainebleau où je trouverai une lettre de ma très chère petite femme.

1. Qui passe à Saint-Lô.

XV

Fontainebleau, 14 juillet.

Je ne sais plus où t'envoyer mes lettres, ma chère enfant, puisque tu entreprends ce petit voyage d'aventures. J'espère que celle-ci t'arrivera avant ton départ.

J'ai dîné hier à la gauche de madame de Montebello qui avait à sa droite le Prince Impérial, assis à côté de sa mère. Après le dîner, le temps s'étant remis au beau, l'Impératrice nous a entraînés dans l'une de ses longues et rapides promenades qu'elle aime. Après avoir circulé dans le jardin anglais, on a franchi la grille qui est au bout de l'étang, et on est entré dans la forêt, l'Impératrice marchant vite avec sa casaque pareille à une cuirasse d'or, sa canne à la main, son pas élégant et intrépide, la tête haute, causant avec animation, presque toujours sur des sujets historiques. Le ciel était d'un azur sombre, avec un croissant de lune qui paraissait marcher devant nous comme un signe, au-dessus des longues avenues pleines d'ombre et de silence. Ce cortège, cette marche rapide, cette souveraine avec son corsage éblouissant d'or, tout cela passait dans cette forêt comme un souvenir fantastique des Diane, des La Vallière, des Marie-Antoinette, de toutes les ombres royales et charmantes qui ont laissé leurs traces dans ces mêmes sentiers.

Je t'assure qu'on est étonné de voir tout ce que sait l'Impératrice, tout ce qu'elle a lu, tout ce qu'elle a pensé, toute la culture de son aimable esprit. Ce sera vraiment un joli souvenir dans ma vie que celui de cette belle promenade, sous ce beau ciel, et à côté de cette belle souveraine intelligente, animée, rieuse, sincère, confiante! Il est impossible, avec cela, d'être plus simple, plus gentille, si ce mot pouvait s'appliquer à cette grande dame qui sait si bien mettre à l'aise quand elle est en confiance et y mettre les autres sans jamais oublier ce qu'elle est, ni donner la tentation qu'on l'oublie.

Au sortir de la forêt, on a pris le boulevard de Magenta, qui mène à la grande entrée du château. C'est la ville! On

rencontrait des promeneurs qui s'arrêtaient soudain et se parlaient bas. Comme nous entrions dans la cour du Cheval blanc, ce malheureux Monaldeschi se trouvait être encore sur le tapis. J'ai demandé à l'Impératrice si elle avait vu un tableau que j'avais remarqué la veille dans un corridor et qui représente Monaldeschi demandant grâce à Christine. L'Impératrice a voulu voir le tableau. Il faisait noir dans le corridor. On a apporté vivement une lampe que j'ai tenue devant le tableau pendant que l'Impératrice le regardait; puis on s'est remis en marche. Le suisse a frappé les dalles de sa hallebarde. On a déposé ses paletots sur les palanquins qui sont dans l'antichambre, et on s'est assis près de la table à thé.

L'Empereur est au camp de Châlons; il a envoyé une dépêche à l'Impératrice. Elle l'a lue tout haut : « Arrivé en bonne santé. Beau temps. J'ai oublié de recommander à Louis de ne pas approcher de la machine du jardin. » — Cette machine est une petite machine à vapeur qui fait marcher huit pompes. La préoccupation de l'Empereur à ce sujet m'a rappelé toutes nos inquiétudes de ce genre au sujet des enfants. Surveille bien Richard.

L'Impératrice était un peu fatiguée. Elle s'est retirée de bonne heure. Avant de partir, elle m'a remis les Mémoires de Catherine II, dont elle m'avait parlé et qu'elle avait rapportés de Paris la veille, pour me les faire lire. N'est-ce pas aimable? J'ai là ces deux volumes tirés de sa bibliothèque personnelle, décorés de ses armes.

Adieu, ma petite amie, à toi toujours.

XVIII

Fontainebleau, 22 juillet.

Je ne te gronderai pas de ta tristesse, ma chère petite, mais je la partagerai, je t'en avertis, si tu ne parviens pas à la chasser de ton brave petit cœur. Je la pressentais déjà quand je te pressais de faire le petit voyage auquel tu parais renoncer aujourd'hui. Tu me ferais vraiment plaisir si tu donnais suite

à ton projet. Tu me soulagerais du fardeau qui me pèse sur l'esprit, quand je pense à ta longue solitude.

La canicule continue à verser toutes ses laves sur nos têtes, et le ciel, après une légère rosée matinale, a repris sa terrible sérénité. Je vois ici bien des santés ébranlées par ces épouvantables chaleurs. Pour moi, je me porte très bien et je dois, je pense, ma solidité à une complète abstinence de boissons rafraîchissantes.

Cette excellente Impératrice, me voyant traverser toutes ces cours torrides pour gagner la bibliothèque, m'a permis de traverser le Jardin de Diane, à l'ombre des bosquets, ce qui abrège la route et me la fait charmante.

Elle est revenue hier de Paris un peu fatiguée. A travers le conseil des Ministres, elle avait encore eu une pensée aimable pour moi. Elle s'était souvenue d'une bague étrange dont elle m'avait parlé la veille, et elle l'avait rapportée. Elle avait aussi apporté sa Bible, pour me montrer la page et le passage sur lesquels son doigt s'était arrêté quand elle consulta le livre sacré. dans un élan de piété exaltée, après l'attentat d'Orsini. Je n'ai su toutes ces gracieuses attentions qu'un peu tard, dans la soirée. J'étais allé un instant au fumoir, pendant la promenade sur l'étang. Quand je suis rentré au salon, la promenade durait toujours, et je n'ai trouvé que les deux demoiselles d'honneur rangeant les armoires de l'Impératrice. Je leur ai proposé une course à pied, et nous voilà partis tous les trois. Nous sommes allés jusqu'au bout de l'avenue qui ferme l'étang et qui fait face aux salons. Quand nous sommes revenus, l'Impératrice était assise avec deux ou trois dames devant la porte. Elle nous a reconnus de loin, et s'est écriée : « A propos, je vous ai rapporté la bague de Salzbourg », et elle l'a ôtée de son doigt. Cette bague, que je me suis mis à examiner à la lueur des feux qui sortaient des fenêtres ouvertes, a pour chaton une espèce de petit loup d'or, émaillé blanc et noir, avec des feux de diamants. Le chaton est creux et contenait du poison, dit l'histoire. On lit sur la monture : « Sous le masque, la vérité », ce qui est passablement énigmatique. C'est d'ailleurs un riche et charmant bijou, qui sent son XVIe siècle élégant et sombre, et qui doit être vénitien ou florentin, bien que l'Impératrice l'ait trouvé à Salzbourg.

Après avoir conversé à outrance sur cet objet mystérieux, l'Impératrice s'est levée, et je l'ai suivie dans le salon, où elle m'a montré sa Bible, marquée à la page fatidique. Je lui ai demandé la permission de copier les versets qui lui ont rendu la foi et le courage; je te les rapporterai.

Pendant que j'y étais, j'ai pris la liberté de lui rappeler qu'elle m'avait promis de me laisser copier aussi une pensée d'elle écrite dans son livre à serrure. Je croyais qu'elle l'avait oublié, mais elle n'oublie rien. Elle m'a dit, en prenant un air un peu honteux, qui donne à sa jolie tête un charme extrême :

— Mais vous allez vous moquer de moi!

J'ai juré que non, et vraiment, je n'en avais pas envie. Je te rapporterai encore ce souvenir.

En prenant le thé, l'Impératrice, en confiance, nous a raconté son entrevue avec madame Miramon, veuve du général fusillé à côté de Maximilien. La pauvre femme, jeune et jolie, est venue en Europe d'après les instructions de son mari et de l'empereur, qu'elle a suivis jusqu'au lieu du supplice. L'Impératrice a eu de sa bouche tous les affreux détails, et en particulier celui-ci, qu'elle me contait avec ses beaux yeux humides et exaltés. Il y avait deux pelotons de soldats chargés de l'exécution: l'un, formé de bons tirailleurs, et destiné à l'empereur; l'autre, de recrues mal exercées. Quand l'empereur et Miramon arrivèrent, un officier désigna à Maximilien le peloton qui lui était réservé. Maximilien se tourna alors vers Miramon et lui dit :

— Je ne peux plus vous donner qu'un témoignage de mon amitié : mettez-vous là, je l'exige.

Et il le fit placer devant le groupe des vieux soldats, se plaçant lui-même devant l'autre. Miramon fut tué sur le coup, et l'empereur fut massacré et souffrit longtemps. N'est-ce pas touchant? Il faut entendre l'Impératrice prononcer avec son accent espagnol le nom de Juarès. Elle y met une passion et un mépris de haine indicibles.

Je suis bien fatigué et je te dis adieu. Adieu, ma chérie.

XIX

Fontainebleau, 25 juillet.

Je te remercie, chère petite, de te mieux porter, d'être plus gaie et de me le dire si tendrement. J'espère que vous éprouvez comme nous aujourd'hui un peu d'adoucissement et de détente dans le temps et que tu ne te seras pas promenée cette nuit sur ton balcon.

Hier, la chaleur était effroyable et je m'épongeais à toute minute le front en t'écrivant. Je me livrais au même exercice dans le « Cabinet de Diane » quand, sur les trois heures, un petit coup discret, frappé à ma porte, m'a annoncé l'apparition des demoiselles d'honneur. Elles sont entrées, un peu rouges et troublées de leur escapade, l'haleine un peu courte et avalant les syllabes. Puis elles se sont mises à fureter dans le cabinet, et nous n'avons pas tardé à nous trouver en confiance comme des petits camarades. Elles se sont bientôt installées debout devant un grand pupitre fait exprès pour déployer les grands livres d'images, et j'ai fait défiler devant elles tous les beaux albums de la bibliothèque. Elles sont toutes deux fort spirituelles et goguenardes. Moi, je sais me prêter à tous les âges, de sorte que la conversation s'est soutenue assez gaiement pendant plus d'une heure : après quoi, je les ai reconduites le long de la galerie et elles sont rentrées mystérieusement dans les appartements de l'Impératrice, ravies d'avoir goûté à cette ombre de fruit défendu.

On a dîné à six heures, parce que la promenade devait avoir lieu après dîner. L'Impératrice m'a interpellé d'un bord à l'autre en me demandant si j'avais reçu enfin la visite de ses demoiselles d'honneur.

— Oui, Madame, et ç'a été une heure solennelle dans ma vie de bibliothécaire.

— A quelle heure y êtes-vous allées? a-t-elle demandé en riant à mademoiselle Marion.

— A trois heures moins un quart, Madame.

— Et à quelle heure en êtes-vous sorties?

— A quatre heures, Madame.

L'Impératrice a fait avec sa jolie bouche une moue féroce et a éclaté de rire. Mérimée, qui est arrivé hier, et qui était à côté d'elle, s'est mis à plaisanter avec elle et avec nous sur ce sujet, demandant quels livres je montrais à ces demoiselles, et si l'Impératrice me permettait de leur montrer les miens.

— Non, excepté deux.

— Et combien de M. Mérimée, Madame? ai-je dit.

— Aucun.

Les chars à bancs attendaient dans la cour. La chaleur était affreuse. On ne respirait pas. Des nuées livides et déjà sillonnées d'éclairs muets s'amassaient au-dessus des arbres. On est parti avec les forestiers, les piqueurs, les postillons jaunes, tra la la. L'Impératrice avait la tête nue, son chapeau sur les genoux. Toutes les dames l'ont imitée. Après être sorti des bois, on a suivi presque toujours les bords de la Seine. La nuit était tombée: les éclairs entr'ouvraient sans trève les horizons sombres. On avait allumé les lanternes et on traversait des villages dont les habitants se pressaient aux portes et aux fenêtres dans les plus simples appareils, criant de temps à autre : « Vive l'Impératrice! » Le Petit Prince était dans notre char à bancs, devant moi, à côté de sa cousine d'Albe. Quand je contais à ces demoiselles quelque chose qui l'intéressait, comme le combat de l'*Alabama*, à Cherbourg[1], il se retournait, écoutait et me pressait de questions. C'est une chose étrange et même effrayante que le mélange d'enfantillage et de sérieux précoce qu'il y a dans cette jeune tête et qui se sent dans son langage. Je n'ai pu m'empêcher de rire quand le prince, se redressant tout à coup et le coude appuyé sur le rebord du break, m'a dit gravement :

— Avez vous lu *le Péché de Madeleine*?

En rentrant dans le parc, les éclairs ouvraient des perspectives fantastiques dans la profondeur des bois. Il tombait quelques gouttes, mais l'orage n'a pas éclaté. Je me suis couché avec Walter Scott.

Adieu, je t'aime bien.

1. Le combat naval de l'*Alabama* et du *Kerseage* avait eu lieu en dehors des eaux françaises, devant Cherbourg. — Octave Feuillet y assista.

XX

Fontainebleau, 26 août.

Crois bien, ma pauvre enfant, que je ne suis pas étranger aux réflexions tristes qui te viennent à l'esprit, avec les premières brumes de l'hiver. Les feuilles poussaient encore quand je t'ai quittée, et elles tombent déjà. Les odeurs de l'automne ont remplacé le parfum des tilleuls que je respirais en arrivant ici. Oui, cela est triste, mais je n'y veux pas penser, et l'idée de te revoir bientôt et de ressaisir ma vie ne laisserait place à aucun sentiment pénible, si le prochain départ du petit Jacques pour le collège, et toutes les préoccupations qui s'y rattachent, ne se mêlaient à une douce perspective de retour.

Il faut te dire que j'étais un peu souffrant et légèrement inquiet, ces jours-ci. Notre dernière excursion dans les rochers n'avait pas été toute rose pour moi. Un des jeunes Toledo, que je voulais recevoir et soutenir au moment où il se laissait dévaler le long d'un rocher à pic, m'était arrivé comme un paquet, et son genou pointu s'était incrusté dans ma poitrine. J'avais immédiatement senti une douleur très vive. Le soir, je bus de l'arnica en me couchant ; mais, le lendemain, j'avais beaucoup de peine à respirer. Tu penses bien, au reste, que si je te parle de ce bobo, c'est que je n'en ai plus que le souvenir insignifiant. J'ouvre, ce matin, ma poitrine avec délices, et j'ai fait une longue promenade en chantant comme une alouette.

L'Empereur et l'Impératrice, prévenus de mon indisposition, m'ont accosté tous deux hier avant dîner, et interrogé longuement, avec toute la bonté possible. L'Empereur, après le dîner, m'a envoyé chercher par son chambellan, pour causer avec lui dans son cabinet. Le chambellan m'a introduit et s'est retiré aussitôt. L'Empereur était assis au coin de la cheminée, où il y avait grand feu. J'ai fait ma révérence. Il s'est levé :

— Vous fumez ?

— Oui, sire.

Il a pris alors une cigarette dans une coupe en cristal posée sur son bureau, et me l'a donnée. J'ai allumé ma cigarette à la lampe. Je me suis assis à l'autre coin de la cheminée, sur

le fauteuil qu'il m'indiquait, et nous voilà tous deux fumant en tête à tête, comme une paire d'amis.

— Nous craignons de vous faire perdre bien du temps, reprit l'Empereur.

Je lui ai dit combien j'étais reconnaissant de ses bontés et quels précieux souvenirs j'emporterais de ce séjour.

— Mais pouvez-vous travailler ici?

— Oui, Sire (mensonge, mais n'importe).

— Le théâtre, a-t-il continué, est bien pauvre en ce moment. Et puis toujours des pièces violentes où l'on ne nous montre que des vices. Je crois qu'une pièce honnête serait, aujourd'hui, reçue avec enthousiasme.

Je lui ai dit, naturellement, que je le croyais aussi, mais que le théâtre semblait condamné, quant à présent, à une certaine infériorité, par la qualité même du public démocratique auquel il s'adresse. J'ai marqué la différence de celui-ci avec celui du temps de Louis XIV, qui était une élite. Nous avons parlé d'Augier, de *Paul Forestier*, puis de *la Lanterne* et de Rochefort comparé à Courier. Je lui ai dit que les pamphlets de Courier étaient des pamphlets et ceux de Rochefort des gamineries. Puis nous sommes arrivés tout doucettement aux questions purement politiques. Je lui ai encore vanté l'état social si différent de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Amérique. Il m'a objecté, comme toujours, la différence des traditions, des caractères nationaux, la difficulté de changer les mœurs.

— Il est vrai, a-t-il dit, que les lois peuvent les modifier, mais graduellement, bien à la longue.

Là-dessus, il s'est absorbé dans ses pensées. Je voyais, dans l'ombre, ses grands traits pâles et son large front appuyé sur ses petites mains. Quels rêves poursuivait-il?

Il s'est levé bientôt après, s'est avancé vers la fenêtre, a regardé le ciel où il y avait quelques étoiles :

— Il fait beau... Voyons où est l'Impératrice.

Il s'est alors dirigé vers le salon chinois ; nous y sommes entrés tous deux. L'Empereur est allé s'asseoir auprès du Prince, qui jouait aux dames, et moi, je suis allé jouer avec les dames.

Forcé de t'embrasserb ien vite, ayant oublié l'heure.

XXI

Fontainebleau, 28 août.

Chère petite,

Les projets de départ sont décidément ceux que je t'avais annoncés. L'Empereur partira pour le camp le 30. Il y restera trois jours, reviendra prendre ici l'Impératrice, et s'en ira directement à Biarritz avec elle. Les nouvelles sont officielles.

Hier, l'Empereur m'a fait demander l'atlas des campagnes du maréchal de Gouvion-Saint-Cyr sur le Rhin. J'ai même eu la chance de le trouver, deux minutes après avoir écrit à Piétri qu'il n'était pas à la bibliothèque. — Je ne sais si mon imagination, un peu tournée au noir, m'abuse, mais je vois approcher à grands pas des temps difficiles.

Dans la promenade d'après-dîner, je me suis trouvé un moment seul avec l'Impératrice, qui avait dirigé la marche vers la grande avenue qui borde l'étang. La nuit était presque noire. Je ne pouvais même plus voir le visage de l'Impératrice. Je ne voyais que son ombre blanche et, vaguement, la forme délicate et presque enfantine de sa tête nue. Elle me parlait de l'Espagne, me contait des anecdotes de sa jeunesse, puis des mœurs et des usages de son pays natal. Elle en est venue à la France, à son état politique et social. La femme n'était plus là, il n'y avait plus que l'Impératrice, et cependant, cela m'intéressait beaucoup. Tu peux croire que je n'ai pas manqué l'occasion de décentraliser la France. Je lui ai brièvement développé mes idées là-dessus : la suprématie dangereuse de Paris; l'inertie relative de la province; l'utilité pour l'Empereur et pour elle de trouver, dans la vie régulière et active de la province, le contrepoids permanent de la fièvre parisienne; la nécessité d'habituer la province, par l'usage de fortes institutions locales, à une confiance en soi, à une initiative, à une indépendance qui seraient une force et une protection pour l'Empereur, comme autrefois les communes libres et puissantes avaient été un appui pour les rois. Elle comprenait tout à merveille, allant au-devant des arguments, disant, comme moi, que c'étaient là les

vraies, les grandes libertés, qu'on avait fait déjà beaucoup dans ce sens-là, mais qu'on ne pouvait pas aller trop vite.

Tout en devisant sur ces graves matières, nous étions allés jusqu'à l'extrémité de l'avenue, puis nous revenions sur nos pas. Malgré les préoccupations de l'entretien et ce qu'il avait de positif, je ne pouvais m'empêcher de fixer dans mon imagination les moindres traits du poétique décor où se passait cette scène que je n'oublierai jamais. Les grands arbres s'élevant vers le ciel noir comme des piliers d'église. Le vent frissonnant dans leurs cimes invisibles. L'étang sombre agité de petites vagues et les barques clapotant contre la berge. Sur l'autre rive, quelques fanaux perdus sous les arches de verdure, comme des lampes de chapelle. Et bien loin, en face de nous, au fond de l'avenue, le vague scintillement des salons. Et quand je me disais que cette blanche créature qui glissait dans l'ombre à côté de moi, plus poétique à elle seule que tout le reste ensemble, était cette douce et vaillante Majesté qui laissera dans l'histoire du monde sa trace éternelle, son charme, sa grâce, son parfum, je croyais rêver!

Nous avons fait à deux reprises cette longue promenade solitaire, cordiale et politique. Un officier d'ordonnance est venu nous interrompre avec une dépêche urgente. L'impératrice m'a demandé si j'avais des allumettes. J'en ai vite tiré une de ma poche et, à la lueur de ma petite bougie, l'Impératrice a lu sa dépêche.

Revenue dans le salon, elle est allée prendre son livre à serrure, l'a ouvert avec sa petite clef et m'en a même lu beaucoup de passages. Il y en avait pas mal de moi. Comme je lui parlais de la tirade de Camors sur la passion, elle a voulu la lire et l'a copiée séance tenante. Tu vois si tout cela est gracieux et bon, et s'il faut l'adorer.

A bientôt, ma mignonne, mille baisers.

OCTAVE FEUILLET.

LE PARTI ROYALISTE

1871-1893

Un des traits les plus originaux de la *Revue de Paris* a été la suppression de la chronique politique. C'est la façon d'ouvrir l'arène à toutes les discussions libres. Un vieux royaliste sollicite d'en obtenir la preuve. Il demande la permission de répondre dans la *Revue* au très éloquent et sincère article que M. James Darmesteter y a publié, le 15 février dernier, sous ce titre : *La Guerre et la Paix intérieures de 1871 à 1893.*

Le thèse, développée avec un grand luxe de brillants arguments de fait ou de sentiment, se résumerait à nos yeux en ces termes brefs : « La République est fondée en France pour une période indéfinie : la foi monarchique n'y a plus d'autre place que celle d'un respectable et innocent souvenir. La question sociale est posée ; c'est à la République seule qu'il appartient de la résoudre. »

L'écrivain libéral ne s'offensera pas, je l'espère, de ma loyale contestation, et il me permettra, si je ne puis rivaliser de talent avec lui, d'honorer au moins cette controverse par une aussi complète franchise que la sienne.

Royaliste j'étais sous le second Empire et, si je ne l'eusse pas été auparavant, les douloureux spectacles de 1870 et de 1871 m'eussent fait royaliste. Enfin, s'il avait fallu plus encore pour ma conversion, c'est l'expérience même de la troisième République française qui aurait apporté à ma raison la preuve décisive de l'impossibilité pour notre pays de trouver la garantie de l'ordre et des libertés nécessaires ailleurs que dans le fonds séculaire de sa tradition monarchique.

Ah! certes, si tous ceux qui se disent aujourd'hui républicains en France, ou plutôt qui cherchent à y exploiter l'idée républicaine, l'entendaient comme M. James Darmesteter et le petit nombre de ses honorables amis, il y aurait là les éléments d'un gouvernement, discutable, — car tout l'est en ce monde, — mais très acceptable pour les conservateurs et pour les libéraux. Le grand malheur, c'est — lui-même en convient — que ce régime proclamé par lui définitif s'est montré jusqu'ici aussi « incapable de faire ou de bien faire les lois nécessaires, qu'impuissant à appliquer celles qui existent »; et cette condamnation, écrite de sa main, suffirait seule à enrayer le découragement que ses prédictions voudraient porter dans l'âme des monarchistes impénitents.

I

La première des illusions généreuses que paraît se faire M. Darmesteter est, selon nous, de croire qu'une ère nouvelle s'est ouverte pour la République depuis les élections de 1893, depuis les solennelles manifestations de Cronstadt et de Toulon. Il y trouve la clôture d'une période sur laquelle il prononce des jugements sévères, et il en entrevoit une nouvelle pour laquelle il émet des vœux patriotiques. Or, il nous est impossible, même et surtout en le lisant, de sentir une pareille différence entre avant-hier et aujourd'hui.

Il y a des modifications, — chaque jour en amène fatalement, — mais sont-elles si profondes et si définitives?

Nous avons actuellement, il est vrai, un ministère où les modérés sont plus et mieux représentés que dans les précédents: mais qui nous assure de sa durée? Dans les premiers jours même de sa constitution, nous l'avons vu à deux reprises trébucher devant les scrutins parlementaires, n'obtenir que la minorité des voix proprement dites républicaines et n'être sauvé que par le bon vouloir de la droite.

« La bombe Vaillant, dit très justement M. Darmesteter, a fourni une majorité gouvernementale. » Il ne se méprend pas sur la valeur d'une telle providence, car il ajoute aussitôt : « Mais c'est là un de ces incidents d'audience qui, de leur nature, sont rares et qui ne suffisent pas à faire durer un parti. » C'est on ne peut plus vrai. Ce serait à regretter l'ère ancienne, dont on nous vante la clôture, si, dans la nouvelle, la stabilité gouvernementale ne s'achetait qu'au prix d'une série d'attentats.

Le moment est venu de constituer un grand parti national, sage, libéral, tolérant, laborieux, réformateur. Soit! constituez-le, vous aurez rendu au pays un immense et méritoire service. Pour ma part, je vous en admirerai d'autant plus qu'il me semble, d'après mes humbles observations, que cela n'a jamais été plus difficile qu'aujourd'hui.

Où donc est l'homme en situation de faire un appel — un appel entendu — au bon sens et au patriotisme de plusieurs millions de citoyens? Nous savons bien que, chez nous, avec notre tempérament incorrigible, ce n'est pas une idée que suit la masse, c'est un chef. Comment s'appellera le chef du parti national républicain? Voilà la première et la plus essentielle des choses qu'il fallait nous apprendre.

Vous nous dites, — je vous comprends très bien, et je suis tout à fait de votre avis : — « Gambetta, large et magnanime nature, le seul qui eût l'étoffe d'un grand politique, aurait pu, en 1878, inaugurer le parti national ; il n'osa. » Vous dites encore très judicieusement : « Jules Ferry osa voir que le péril était à gauche et le dire: mais il traînait après lui le boulet de l'article VII, qui l'entraîna dans l'abîme. »

Eh bien! soyez assez bon pour nous montrer maintenant le politique, large et magnanime nature, qui est capable de réaliser ce que Gambetta n'osa, ce que Ferry ne put : assagir

la République! S'il existe, pourquoi le cacher? Qu'il paraisse, qu'il parle, qu'il s'impose! Vous nous affirmez que le pays l'attend, le souhaite, l'écoutera : pourquoi faire attendre plus longtemps le pays? Boulanger n'a pas été si modeste, et si vous avez un Washington sous la main, il serait cruel de ne pas le produire.

II

Nous avons eu, nous autres monarchistes, la majorité dans l'Assemblée nationale, à Bordeaux et à Versailles. M. Darmesteter nous le rappelle, mais c'est pour nous faire, en des formes de langage très courtoises, honte de l'impuissance que nous avons mis à en user. Hélas! nous ne pouvons plaider que les circonstances atténuantes. Il est vrai qu'il y en a de très honorables. Du reste, le loyal théoricien du parti national à créer le reconnaît lui-même à plusieurs reprises, avec une bonne foi qui donne plus de chaleur à son éloquence et plus de poids à des reproches qui, cependant, ne sont pas tous et toujours mérités.

Nous avions d'ailleurs à compter alors, dans le parti monarchique, avec des dissentiments intestins qui étaient de nature à paralyser sa force et son action. M. Thiers, mieux que personne, était ingénieux à les exploiter. Aujourd'hui nous n'en sommes plus là. Si le peuple se reprenait quelque jour, et s'il reconstituait une majorité semblable à celle de Bordeaux et de Versailles, on ne pourrait plus, quand nous invoquerions l'image de la monarchie, nous cingler de cette ironique question : « Laquelle? »

L'unité s'est rétablie dans la maison royale de France, le 5 août 1873, par un de ces actes qui dans l'histoire laissent comme un parfum d'honnêteté. Je n'oublierai jamais les quelques détails que M. le comte de Chambord daigna peu après me donner lui-même sur cette mémorable journée.

L'unité aussi s'est rétablie dans le parti, et j'en ai été témoin, je peux dire : je l'ai vu ; — c'était dix ans plus tard, à Goritz. Il

y avait quatre mille Français environ accourus pour les funérailles du Roi mort en exil, et il n'y en avait peut-être pas dix qui, sur cette tombe sacrée, ne répétassent la vieille formule du droit national : « Le Roi est mort, vive le Roi! »

Puis monseigneur le comte de Paris commença à exercer sa fonction royale. Il nous donna des chefs et, s'inspirant de ses exemples et de ses instructions, ils complétèrent l'œuvre de la fusion. Le parti royaliste n'acquittera jamais la dette de reconnaissance qu'il a contractée alors envers les deux hommes éminents qui menèrent successivement à bonne fin cette grande et affectueuse réconciliation, MM. Édouard Bocher et Charles Lambert de Sainte-Croix. Ils ont réussi à ce point dans leur intelligent et patriotique labeur que leur successeur, le comte d'Haussonville, peut aujourd'hui aller se faire applaudir aussi bruyamment par les vieux légitimistes du Midi que par les survivants de 1830.

Qu'une majorité nous revienne, et bien malin serait désormais celui qui trouverait le moyen de nous diviser!

Je m'aperçois, en relisant ces deux lignes, que je vais faire sourire mon honorable contradicteur. Soit! Mais qui donc n'eût pas haussé les épaules, au Palais-Bourbon de l'Empire, le jour où M. Thiers montrait les ministres du 2 janvier 1870 en disant : « Mes opinions sont assises sur ces bancs », si un royaliste, comme il y en avait eu près du comte de Provence à Mittau et comme il y en avait près du comte de Chambord à Frohsdorff, eût eu l'audace de croire et d'annoncer qu'on reverrait bientôt en France une majorité royaliste?

Même depuis que les élèves des Pères Blancs du Sahara ont joué la *Marseillaise* avec la permission du cardinal Lavigerie et que l'empereur de Russie a poliment entendu sur nos cuirassés cet hymne officiel, ne comptons-nous pas encore dans le Parlement plus de représentants élus que la République n'en avait au temps héroïque de ses fameux Cinq, sous l'Empire?

Et le rôle que nos amis jouent dans ces Assemblées n'est pas fait pour nous inquiéter. Nous savons bien qu'il y a une légende accréditée sur leur compte, mais, comme elle est des plus mal fondées en partie, elle n'est pas difficile à détruire. Je me reprocherais de ne pas signaler à M. Darmesteter l'erreur

dans laquelle il a été induit par les affirmations erronées de certains journaux, plus ou moins mal informés ou plus ou moins sincères, qui ont accusé la droite de « s'être mise d'accord avec l'extrême gauche, toutes les fois qu'il fallait mettre à terre un ministère aux allures modérées ». C'est le contraire qui est vrai : et la liste serait longue de tous les ministères républicains que la droite a sauvés quand ils ne se sont pas chavirés eux-mêmes par leurs faux coups de barre.

Un exemple suffira. Tous les ans, lors de la discussion du budget, la droite, si elle était animée des sentiments qu'on lui suppose injustement, n'aurait qu'à se croiser les bras pour laisser étrangler le cabinet par les partisans plus ou moins convaincus de la séparation des Églises et de l'État. Un certain nombre de députés, élus avec des programmes corsés et des mandats impératifs, se donnent le luxe de voter impunément une mesure dont l'application les inquiéterait peut-être plus encore que nous, uniquement parce qu'ils comptent — et ils ne se trompent pas — sur le patriotisme de la droite pour assurer le rejet de la malheureuse utopie.

Il y a longtemps que, sans la droite, la République n'aurait plus la faculté d'entretenir auprès du Vatican un ambassadeur pour solliciter du pape Léon XIII ces adhésions qui paraissent si décisives à M. Darmesteter.

Je serais au désespoir de le scandaliser, mais ma conscience de catholique m'oblige à lui confesser que cette autorité, si infaillible à mes yeux au point de vue doctrinal, me laisse tout à fait froid, quand il s'agit de questions politiques. Le respect même que j'ai toujours professé pour le chef suprême d'une religion dans laquelle je suis né, et dans laquelle je mourrai humblement soumis à tous ses dogmes et consolé par ses sacrements, m'interdit absolument d'oublier l'Évangile et de confondre le royaume des cieux avec ceux de la terre, — celui de France notamment.

M. Darmesteter, dans sa remarquable étude, a rendu un hommage ému à l'impérissable mémoire du comte de Chambord. Eh bien! je suis sûr que, sur ce point, je ne serais ni blâmé ni désavoué par l'auguste prince. Demandez-le plutôt à ceux qui ont approché de lui le plus particulièrement; demandez-le à ces grands et sincères chrétiens, par exemple,

qui s'appellent Henry de Vanssay et Edmond de Cazenove de Pradines.

Le comte de Chambord, qui a porté si haut le sentiment des devoirs royaux et des responsabilités royales devant Dieu, n'a jamais admis le mélange inacceptable, ni la confusion déréglée entre ces deux ordres distincts, l'ordre politique et l'ordre religieux. Il avait pour le pape Pie IX des sentiments personnels d'affection: il n'en accepta pas même des conseils! D'anciens nonces à Vienne, ne fût-ce que monseigneur Mercurelli, auraient pu en témoigner.

Voyez plutôt les bizarreries des polémiques : nous avons été combattus après le 24 mai, après le 16 mai, jusqu'à ces dernières années, comme des cléricaux qui voulions asservir la France à l'Église de Rome. M. Darmesteter nous dit : « Le cléricalisme avait été l'âme du 24 mai et du 16 mai. Le parti semi-politique et semi-religieux qui avait déjà perdu la Restauration essayait une seconde fois de faire d'une religion définie un centre ou un organe de gouvernement. » Et plus loin, sans s'en étonner lui-même, il nous écrase de cet argument : « Après dix ans de recueillement et d'attente, sur un signe du souverain pontife, les Pères Blancs du Sahara, aux accents de la *Marseillaise*, annoncèrent à l'Europe monarchique et à l'Église le droit divin de la République. »

Le droit divin d'une République qui a chassé les sœurs et l'aumônier du chevet des malades, qui a défendu à l'instituteur de Carmaux de faire réciter le catéchisme à ses élèves, mais qui lui a permis de leur apprendre à chanter la *Carmagnole*, franchement, il faut convenir que c'est étrange!...

Pauvres royalistes que nous sommes, tout nous accable! Si nous voulons défendre une religion persécutée, on nous flétrit comme cléricaux. Le lendemain, on parle de rallumer pour nous les bûchers de l'Inquisition, éteints depuis si longtemps, parce que nous ne voulons pas suivre, dans son adhésion au principe républicain en France, un pape qui entend rester souverain légitime, quoique dépossédé, dans les États romains.

III

Enfin, quelle est donc la meilleure des raisons qu'on nous offre pour nous résigner, après le Tsar, dont nous n'avons pas toutes les confidences, et le Pape, qui a mis du temps à se décider? La plus décisive et aussi la plus étonnante est la conclusion d'une des parties de l'éloquent plaidoyer de M. Darmesteter :

« La République, dit-il, avait fait tenir en ces vingt années assez de tempêtes, de désastres et de scandales pour marcher de pair avec les plus vieilles monarchies. »

Un peu plus haut, le même apologiste écrivait : « Telle était la patience du pays qu'il fallut dix ans d'un néant bruyant et honteux pour la lasser enfin et amener l'explosion du boulangisme. »

Il y a là une expression caractéristique des plus heureuses et qui restera : « Dix ans d'un néant bruyant et honteux » ! En quelques mots d'une saisissante vérité, c'est toute une histoire.

Ailleurs, le rôle des majorités artificielles qui ont gouverné depuis 1877 est apprécié en termes d'une fermeté incisive, que nous désespérons d'égaler : « Elles ont, dit M. Darmesteter, voté avec fracas quelques grandes lois stérilisées ou chaotiques. »

Et voilà, non pas comme dirait Molière « pourquoi votre fille est muette », mais pourquoi la France doit être républicaine... Quelle étrange façon de recommander à un grand peuple, qui a progressé pendant des siècles sous un régime contraire, cette forme nouvelle!

Et de fait, cette superbe assurance, en présence des résultats que l'on constate si négatifs ou si désastreux, ne laisserait pas de nous inquiéter, si nous n'avions derrière nous la vieille et glorieuse histoire qu'il ne dépend de personne d'abolir.

Ah! monsieur, veuillez m'autoriser à vous prendre directement à partie, et à vous dire de quelle émotion mon cœur a battu en lisant — comme le vôtre, sans doute, en écrivant — cette noble phrase : « Devant toutes ces forces de dissolution con-

jurées, la France serait depuis longtemps tombée en poussière, n'était que deux puissants protecteurs veillaient sur elle : en face d'elle, l'Allemagne en armes, au-dessus d'elle, la France éternelle. » Oui, vous avez très bien indiqué la vraie voie du salut. Et savez-vous à qui par là même vous m'avez renvoyé, vers qui, à votre appel, je me suis retourné? C'est vers l'un des plus grands et des meilleurs que nous ayons connus, vers un homme qui n'a jamais exercé que la suprême magistrature du génie et de la raison, qui n'a manié qu'une arme, — mais avec quelle puissance ! — la parole, dont le marbre est salué par tous les libéraux et tous les patriotes sans distinction d'opinions, vers notre vieux Berryer.

Il vous a répondu par avance, monsieur, dans la séance de l'Assemblée législative du 16 juillet 1851, par cet incomparable discours qui arrachait au président Dupin aîné, du haut de son fauteuil, cette exclamation enthousiaste : « C'est du Mirabeau! ».

Berryer, également effrayé de la dictature qu'il voyait s'annoncer et des partis de désordre qui la provoquaient, faisant appel à tous les conservateurs, à tous les partisans de l'ordre et de la légalité, racontait à la tribune, avec une familiarité sublime, comment et pourquoi il était royaliste.

Un républicain convaincu et ardent, orateur aussi, Miche de Bourges, venait de prononcer contre tout le passé de la vieille France un réquisitoire passionné, et il avait proclamé l'éternité d'une République qui n'avait plus trois mois à vivre!

Berryer protestait : il réclamait, pour la monarchie de Louis XVI, l'initiative de ce mouvement, de « ces principes, de ces grandes réformes que nous revendiquons, disait-il, pour notre pays, que nous tenons à y maintenir, auxquels nous avons engagé notre vie ».

« L'incompatibilité de la monarchie avec les principes de 1789! s'écriait le puissant maître de la tribune. Mais, permettez-moi de vous le dire, qui est-ce qui a amené le gouvernement représentatif? Qui est-ce qui a rendu à la France les principes de la liberté de 1789? Qui est-ce qui les a remis en honneur et en pratique dans notre pays? De quels actes émane la jouissance que nous en avons eue pendant trente années? De la royauté... »

Il expliquait alors comment, après l'éblouissement passager des gloires impériales enfiévrant sa première jeunesse, il était devenu royaliste par amour de la liberté.

« Un principe, disait-il, qui assure la stabilité du pouvoir, qui, par conséquent, assure la liberté et la hardiesse d'un grand peuple sous cet ordre sérieusement, fortement établi et non contesté, oh! je comprends sa puissance, non pas pour l'intérêt de la personne-roi, mais pour l'intérêt du peuple, qui, sous la fixité de l'ordre qui le constitue, de la loi qui le constitue, sent la liberté de son action, l'indépendance de sa vie et la faculté d'exercice de toutes ses puissances. C'est ainsi que j'ai compris le principe, que je m'y suis attaché, que j'y ai voué ma vie. J'ai été royaliste alors, royaliste de principe, royaliste national, royaliste, — passez-moi le mot, ne riez pas, car vous blesseriez le plus vrai, le plus profond, le plus sincère de mes sentiments, — royaliste parce que je suis patriote, très bon patriote ».

Et l'assemblée ne riait pas, elle répondait par des acclamations et des applaudissements prolongés.

Toute modestie mise à part, nous sommes encore, un grand nombre de mes amis et moi, décidés à rester royalistes avec Berryer et comme Berryer l'était, au talent près.

IV

M. James Darmesteter a résumé le programme du parti national républicain, qui doit mettre fin à toutes nos espérances monarchiques, en ces trois termes: « Faire la paix politique, religieuse, sociale. » C'est justement celui qu'avait tracé, en septembre 1887, le représentant du droit national français, monseigneur le comte de Paris, dans les instructions publiquement adressées aux membres de ses comités et de son parti.

M. Darmesteter croit que la tâche sera relativement aisée d'établir la paix politique et la paix religieuse. On ne s'en

douterait pas quand on habite ce pays-ci et qu'on n'y fait pas partie des syndicats dirigeants. Mais passons. Notre auteur est plus frappé de la difficulté qu'on éprouvera dans les efforts tentés pour préparer la paix sociale. Il se montre justement inquiet de l'apparition simultanée d'un parti socialiste nombreux et organisé dans le Parlement et de l'explosion des attentats anarchistes.

Il voudrait trouver un remède, et celui qu'il propose lui est évidemment inspiré par la plus généreuse pensée. Il a, comme nous, l'horreur instinctive du socialisme d'État. C'est à l'initiative spontanée des citoyens eux-mêmes, c'est à une immense souscription nationale constituant le fonds inaliénable d'une caisse sacrée de secours et de retraites, que M. Darmesteter demande le soulagement des misères imméritées.

Ce projet est-il aussi pratique qu'il est noble et séduisant dans sa conception? Je voudrais l'espérer, mais je me demande si un gouvernement comme celui que je vois fonctionner depuis quinze ans passés serait susceptible de respecter scrupuleusement l'indépendance et l'autonomie d'une caisse plus puissante à elle seule que celles d'Épargne et des Dépôts et consignations?

Je mettrai le comble à toutes les indiscrétions que j'ai déjà commises, en recommandant plutôt à l'éminent écrivain de *la Guerre et la Paix intérieures* la lecture d'une brochure qui a paru au moment même où la Chambre des députés récemment élue était appelée, selon lui, à ouvrir une ère nouvelle.

Le titre en est : *une Liberté nécessaire*, et le sous-titre : *le Droit à l'association*. Elle est tout particulièrement adressée aux députés conservateurs. Avec l'autorité qui lui appartient, monseigneur le comte de Paris les invite à prendre hardiment l'initiative, à présenter une proposition de loi, à en presser la discussion et le vote.

« Pénétrés, écrit-il, des devoirs qui s'imposent au dépositaire du principe traditionnel dont la France, à l'heure marquée par Dieu, sentira le besoin, je crois que le premier de ces devoirs est de rechercher comment la monarchie nationale pourrait résoudre les grands problèmes que soulève l'état démocratique de notre société. Et je suis persuadé que son représentant peut et doit se montrer plus sincèrement libéral

que les démagogues, uniquement préoccupés de flatter les passions populaires. Cette monarchie qui, pour assurer à travers les siècles l'unité et la grandeur de la France, s'est accommodée aux transformations sociales les plus diverses, n'a rien à craindre de la démocratie, et la démocratie n'a rien à craindre d'elle. »

C'est par la monarchie que la France a été pour la première fois initiée aux libertés politiques. C'est par la monarchie qu'elle conquerra la paix sociale. J'en ai plus que l'espérance, j'en sens la certitude. Je ne demande qu'une chose, c'est de le voir avant de mourir. Alors, je m'en irai content, rassuré sur l'avenir de mon pays, — et peut-être un peu fier de ne m'être jamais découragé et de n'avoir jamais renié mes croyances.

XXX.

LE THÉATRE DES AUTRES

Je vais publier, à la suite de mon Théâtre complet, avec ce sous titre : « Théâtre des Autres », des pièces dont la première pensée ne m'appartient pas. Pour cette raison de paternité partagée, je n'ai pas cru devoir mêler ces pièces à mes œuvres personnelles, à la place que, chronologiquement, elles auraient dû occuper. Comme elles sont le produit de circonstances particulières, je leur constitue dans la famille un état civil particulier, à peu près celui des enfants reconnus, relativement aux enfants légitimes.

En tête de chacune de ces pièces, je raconterai, aussi brièvement que possible, comment elles ont vu le jour, et comment, dans deux ou trois occasions, elles ont donné lieu, entre leurs premiers auteurs et moi, à des conflits que je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait naître. Et, malgré le peu d'importance que peuvent avoir des pièces de théâtre à côté des révolutions de notre globe et des autres planètes, comme il y a toujours, surtout depuis quelque temps, des curieux qui veulent savoir la vérité sur les faits les plus insignifiants, ils la trouveront ici, quant à la provenance de ces diverses comédies.

Et tout d'abord, je dois apprendre à ces curieux qu'aucune d'elles n'est le résultat de la collaboration, si l'on prend ce

mot dans son sens exact, c'est-à-dire la convention préalable entre deux auteurs de discuter ensemble un sujet et de l'exécuter par portions également réparties entre eux, après quoi ils revisent, remanient et mettent le tout au point dans une sorte de recensement commun. Je n'ai jamais voulu, je n'aurais jamais pu m'astreindre à ce travail d'ajustage. Il est cependant sorti de certaines associations intellectuelles des œuvres charmantes, et, malgré le dire de La Bruyère, de premier ordre; mais le mécanisme qui produira cette fusion parfaite de deux esprits au point qu'on ne pourra savoir où l'un finit, où l'autre commence et lequel des deux il faut admirer, m'est toujours resté impraticable et incompréhensible. Que l'on soit deux dans l'amitié, dans l'amour, dans la haine, soit : c'est la condition *sine quâ non* de ces sentiments-là; mais, dans le domaine de l'esprit, il faut être complètement libre, avoir ses clefs dans sa poche, sortir et rentrer quand on veut, sans avoir de comptes à rendre ni à un propriétaire ni à un portier.

Alors pourquoi, étant si convaincu, si autoritaire, si orgueilleux, ai-je consenti, de temps à autre, à cette besogne de seconde main, à laquelle j'aurais dû renoncer, tout au moins, après la première expérience que j'en avais faite avec M. de Girardin et les mécomptes qu'avait amenés *le Supplice d'une femme*? Parce que, très épris de travail, ne m'équilibrant que par un exercice intellectuel incessant et varié, passionné pour la forme dramatique, qui donne, plus que tout autre, l'illusion de la vie, je ne résistais pas au désir, au plaisir de faire vivre ces enfants qu'on avait déclarés non viables : car, sauf la bouffonnerie, *un Mariage dans un chapeau*, qui ouvre ce nouveau recueil, toutes ces pièces, dont les premières versions sont encore entre mes mains, avaient été entièrement exécutées par ceux qui les avaient conçues et présentées à des directeurs qui les avaient jugées injouables, bien qu'ils eussent admis qu'il y avait « *quelque chose dedans* ». On ne s'adressait donc à moi que dans des cas désespérés! Trois fois, pour *Héloïse Paranquet*, *le Filleul de Pompignac* et *la Comtesse Romani*, l'intermédiaire entre les auteurs, que je ne connaissais pas, et moi a été Montigny, ami intime qui avait le droit de me demander tous les services possibles, surtout dans les moments difficiles où il m'a demandé ceux-là. Une fois que

j'avais trouvé *le joint*, je me mettais au travail avec autant d'entrain, de passion, de conscience, que s'il s'était agi d'une idée à moi.

Maintenant, cédais-je bien au seul désir d'être agréable à Montigny ? Ce désir y était pour beaucoup, certainement : mais, en dehors de cette raison et de celles que j'ai données plus haut, je n'étais peut-être pas fâché de faire en quelques jours, devant les intéressés, ce petit tour de force et de montrer ma dextérité professionnelle : l'homme n'est pas parfait. Du reste, ces tours de force sont de ceux que tout auteur dramatique qui connaît son métier doit savoir faire et sait faire, au commandement, pour ainsi dire. D'une idée qu'on nous apporte à l'improviste, dont nous gardons plus ou moins, que nous transformons quelquefois du tout au tout, nous devons savoir tirer mathématiquement, par A + B, une pièce en un ou plusieurs actes, selon les exigences du sujet. Les détails et les ornements viendront ensuite sous la plume, quand il n'y aura plus de vice de construction à la base, et l'exécution du tout ne demandera que quelques jours. Question de métier, de ce métier que, dans tous les arts, on doit si bien posséder qu'il ne soit jamais visible, et que, dans notre art à nous, on n'acquiert jamais, si on ne l'a pas en naissant et, pour ainsi dire, sans le savoir.

Il y avait encore pour moi un autre avantage dans ces remaniements. Ces sujets qui forçaient ma porte, et auxquels je n'aurais probablement jamais pensé tout seul, sur lesquels mon esprit se mettait tout à coup en mouvement, quelquefois en sens inverse de l'idée première, ces sujets me soumettaient à une gymnastique cérébrale des plus utiles à mes travaux particuliers. Cette fécondation de hasard, cette gestation à la vapeur, cet enfantement à heure fixe, faisant diversion à mes habitudes de conception lente et de combinaisons laborieuses, m'apparaissaient comme une distraction, comme un repos m'excitaient, m'amusaient, pour me servir du mot véritable. C'était un coup de canif dans le contrat avec la Muse sévère et jalouse. Je ne sais plus quel philosophe de l'antiquité prétendait qu'un homme sain et sobre, s'il veut conserver sa santé, doit faire une débauche complète une fois par mois. C'étaient là mes débauches. Le philosophe avait peut-être

raison. Il y a dans ces accointances avec la pensée du premier venu je ne sais quoi qui ressemble aux aventures galantes fortuites et donne à ce commerce une saveur de passade qui stimule les sens et vous ramène un peu honteux, mais plus allègre, au foyer conjugal. On me reprochait quelquefois trop d'explications, trop de développements, trop de tirades : de cette exécution rapide, qui ne devait dire que ce qui était indispensable à l'action, ne devait-il pas résulter plus de légèreté, plus de souplesse dans mes œuvres personnelles ultérieures.

Par le fait, quand j'ai écrit *le Supplice d'une femme* d'un style si concis, si télégraphique, — selon l'expression de M. de Girardin lui-même dans la préface de cette pièce, — c'était justement (truc de métier) pour convaincre le public que la pièce était bien du journaliste célèbre par ses alinéas courts, ses aphorismes brefs, tranchants ou explosifs. Je comptais même, devant rester inconnu, jouer un bon tour, non seulement au public, mais à la critique, et faire dire à l'un et à l'autre, à celle-ci surtout, que ce n'était pas là, heureusement, l'œuvre d'un dramaturge de profession et qu'on y sentait la main ferme, prompte et sûre d'un polémiste politique, habitué à saisir les événements au collet et à marcher droit aux solutions sans s'égarer dans les théories et les thèses. Or, M. de Girardin, qui avait justement procédé par développements, longues conversations et tirades, ayant déclaré publiquement que mon procédé était exécrable, il ne me restait plus qu'à expliquer[1] pourquoi j'avais fait ainsi, dans son seul intérêt et au point de vue des exigences dramatiques que certains jeunes appellent des conventions quand ils ne savent pas s'en servir.

J'ai usé du même procédé dans *Héloïse Paranquet ;* il a réussi de nouveau : il était donc bon, surtout pour certaines données, et le succès obtenu par ce procédé a influé beaucoup sur l'exécution des pièces que j'ai écrites plus tard, depuis les *Idées de Madame Aubray* jusqu'à *Francillon*. J'ai donc eu raison, somme toute, de remanier *le Supplice d'une femme* et *Héloïse Paranquet*, et je reste reconnaissant à M. de Girardin et à M. Durantin du progrès que, sans le vouloir, bien certai-

1. Voir l'histoire du *Supplice d'une femme : Entr'actes*.

nement, ils m'ont fait faire dans mon art. Il n'est pas une des pièces de ce nouveau recueil que je n'aie écrite comme si j'avais dû la signer et en être seul responsable. Les Suisses qui se battaient pour les princes étrangers ne se battaient pas plus consciencieusement que moi. J'ai raconté, dans les notes de *Francillon*, comment le premier acte de cette pièce a été exécuté pour Louis Ganderax[1]. Ganderax et son collaborateur n'ont pas voulu accepter un travail aussi important ni même en prendre connaissance; quelques années après, j'ai utilisé pour moi-même ce premier travail tel qu'il était. J'avais donc fait pour mes jeunes confrères comme j'aurais fait pour moi.

Du reste, il eût été impossible à n'importe quel véritable auteur dramatique d'opérer autrement. Et, en effet, quand nous nous sommes inoculé l'idée d'autrui, que nous lui avons fait subir l'action de notre tempérament, elle devient absolument nôtre, et nous ne la distinguons plus de nos propres idées. Les phénomènes de l'ordre physique se retrouvent dans l'ordre intellectuel, et le cerveau se comporte tout comme l'estomac. Le premier comme le second, d'où que lui vienne l'aliment qu'on lui offre, l'absorbe, le décompose, le divise, le transforme, assimile ce qui lui est bon, rejette ce qui lui est inutile, et bien malin serait celui qui pourrait suivre exactement les modifications successives d'une bouchée de pain ou d'une idée, une fois la mastication commencée. Croyez-vous que l'auteur de *Roméo et Juliette*, quand il emprunte la donnée de son drame à Luigi da Porta et à Bandello, ne se l'approprie pas complètement et ne la fait pas sienne par la trituration cérébrale à laquelle il la soumet? Ainsi de Corneille, de Racine et de Molière, qui ne se gênaient pas pour prendre leurs sujets aux anciens et même aux vivants, et à qui leurs créations personnelles donnaient ce droit de conquête et de dépossession. Ils faisaient grand honneur à ceux qu'ils dépouillaient et qui n'ont souvent été connus que par ce qu'on leur a pris. Je ne me compare pas aux maîtres que je viens de citer, c'est entendu: mais, ce que je veux établir, c'est que, du petit au grand, tout cerveau d'auteur dramatique procède de la même façon. Que

1. A l'occasion d'une pièce écrite à l'École normale, en collaboration avec son camarade Émile Krantz: *Miss Fanfare*, et représentée depuis, telle quelle, au Gymnase.

celui qui a une idée lui donne la forme indispensable à la vie des idées : sinon, son idée appartient à quiconque saura lui donner cette forme.

Il y aurait une étude très intéressante à écrire sur l'homme qui croit avoir fait une œuvre dramatique, parce qu'il a écrit une pièce sur une idée qui lui est venue ou sur un fait dont il a eu connaissance : après quoi, ne trouvant pas à faire représenter cette pièce, il a été forcé d'aller demander le secours d'un écrivain reconnu, à tort ou à raison, comme plus expérimenté que lui. Quelques changements dans la forme, dans le fond et dans les conclusions que vous apportiez à l'exécution primitive, — si bien que parfois, il n'en reste pas une situation ni même un mot, — rien ne retirera de l'esprit du premier en date, même s'il ne le dit pas, qu'il est le seul auteur de la pièce représentée, par suite de ce raisonnement : « Jamais X... n'aurait écrit cette pièce, si je ne lui en avais pas apporté l'idée », — ce qui est vrai : seulement X... en aurait écrit une autre, ce que le premier auteur n'aurait pas fait.

Du reste, il n'y a pas entre l'homme qui sait son métier d'auteur dramatique et celui qui vient lui demander assistance d'autre procédé à employer que celui que j'employais. De deux choses l'une : ou le consultant est né avec la faculté du théâtre, et il n'y a rien ou presque rien à modifier dans sa pièce, — quelques interversions de scènes, quelques coupures, quelques préparations, quelques explications à lui conseiller, toutes choses qu'il comprend dès le premier mot et qu'il exécute tout de suite et tout seul ; — ou le consultant n'a pas la faculté du théâtre, et alors il ne l'aura jamais, jamais, vous entendez bien ! et alors tout est à refaire. On peut devenir un sculpteur habile, un dessinateur remarquable, un musicien savant ; on ne devient pas un auteur dramatique. Il n'y a pas d'école ni d'atelier où l'on apprenne à faire une pièce comme on apprend le modelage, le contre-point ou le dessin. Quand on n'a pas ce don de naissance, on ne l'acquiert pas. Plus on étudie les maîtres de la scène pour leur ravir leur secret, plus ils vous déroutent et vous découragent. Quelques conseils que vous donniez à un homme à qui la fée des auteurs dramatiques a faussé compagnie, il lui sera impossible de les suivre : ils ne lui serviront qu'à obscurcir et alourdir son premier tra-

vail : ce qui n'empêche pas qu'il ait pu trouver une idée originale, une situation intéressante qu'il n'a pas su présenter, développer, déduire, dénouer, et dont un peu plus expert voit tout à coup le parti à tirer. Alors, ce qui a été présenté en drame par le premier auteur sera transformé en comédie par le second, et *vice versa* ; ce qui semblait comporter cinq actes sera réduit en trois, en deux, en un ; ce qui n'avait fourni qu'un acte en produira quatre ou cinq. C'est ainsi qu'un mélodrame très sombre en cinq actes et huit tableaux apporté par M. Francis Cornu à Scribe est devenu, entre les mains de l'auteur d'*une Chaîne* et de *la Camaraderie*, ce charmant vaudeville : *la Chanoinesse*. C'est ainsi que mon père, assistant avec moi, il y a quarante-cinq ans, à la première représentation d'une comédie intitulée, je crois : *la Jeune Vieillesse*, d'un monsieur Lefebvre, laquelle comédie sombrait sous les sifflets et les rires, c'est ainsi que mon père disait : « Le maladroit ! il n'a pas su rendre son idée qui était bonne ; je la referai, sa pièce. » Il la refit, en effet, et elle obtint un très grand succès au Théâtre Historique, sous ce titre : *le Comte Hermann*. Si vous êtes friand de ces enquêtes et de ces informations, procurez-vous les deux brochures, et vous verrez par quel tour de main un auteur dramatique entendu peut extraire une bonne pièce d'une mauvaise, sans qu'il reste rien de la première. Enfin, c'est ainsi que les cinq actes si brillants de *Mademoiselle de Belle-Isle* sont nés d'un petit proverbe Louis XV en un acte, écrit par M. Brunswick, refusé au théâtre des Variétés, et dont l'épisode du sequin formait le dénouement.

Nous ne saurions trop répéter ce que nous avons déjà dit vingt fois : dans tous les arts, dans le nôtre principalement, tout dépend de l'exécution. C'est ce qui permet à Shakespeare de refaire dans *Hamlet* l'*Électre* de Sophocle, et à Beaumarchais de refaire, dans le *Barbier de Séville*, l'*École des femmes* de Molière, sans que Shakespeare ni Beaumarchais puissent être accusés de plagiat ni même d'imitation ; c'est ce qui permet à Racine, sauf dans *Esther* et *Athalie*, de traiter toujours le même sujet : — un homme aimant une femme qui aime un autre homme, ou : une femme aimant un homme qui aime une autre femme, — sans que Racine puisse être accusé de s'être répété, sans que même on s'aperçoive de cette continuelle répétition.

Tout ce plaidoyer tend-il à prouver que je ne dois absolument rien aux premiers auteurs des pièces que voilà ? Pas le moins du monde. Il est bien évident que, s'il n'y avait rien eu dans ces premières versions, je n'aurais rien pu en tirer. Cent autres pièces m'ont passé par les mains dont il eût été impossible de rien faire. Et cet accaparement a toujours été si loin de ma pensée, et je considérais tellement le travail auquel je me livrais là comme un *hors-d'œuvres*, enfin l'amour-propre entrait si peu dans ma coopération que la première chose que j'exigeais, pour rendre cette coopération effective, c'était qu'elle resterait secrète et que mon nom ne serait jamais prononcé, même dans la coulisse. Il en aurait été toujours ainsi, et ces volumes ne verraient pas le jour, si quelques-uns des plus intéressés à se taire n'avaient manqué à la convention pour des raisons qu'ils croyaient bonnes. A qui m'accuserait aujourd'hui de trahir le secret convenu, je pourrais répondre que c'est Polichinelle qui a commencé. Je n'ai jamais pris mon bien où je l'ai trouvé ; mais j'ai le droit de le reprendre où je l'ai mis, quand je règle mes petites affaires dramatiques avant de quitter la grande scène.

La seconde condition que j'imposais, c'était que je ferais tout ce que je voudrais du sujet communiqué. C'était à prendre ou à laisser. Il est vrai que le premier auteur était ainsi forcé d'accepter toutes les conséquences, heureuses ou malheureuses, de ma manière de voir et d'opérer. Il devenait le client qui a recours au chirurgien et qui ne s'appartient plus, une fois l'opération résolue. Si le chirurgien fait tout ce qu'il peut, tout ce qu'il doit, tout ce qu'il sait faire, il n'a rien à se reprocher. Tant pis pour le patient s'il meurt ! Il serait mort plus misérablement encore du mal qu'il avait. J'ai fait de mon mieux : aucun de mes clients n'est mort. Quelques-uns ont été ingrats : le cœur humain a ses habitudes.

A. DUMAS FILS.

LE MARIAGE DE CHIFFON[1]

X

Pendant huit jours, Chiffon ne fit pas un pas sans rencontrer le petit Barfleur. Plusieurs fois, aussi, il vint chez les Bray sous prétexte de commissions données par sa mère; et, un soir, en entrant dans le salon au moment du dîner, Coryse le trouva installé entre M. et madame de Bray. Elle avait vu, vers six heures, arriver le vicomte dans sa petite charrette, mais elle le croyait parti depuis longtemps, et elle s'arrêta, interdite.

— M. de Barfleur a bien voulu rester à dîner avec nous... — dit la marquise, qui semblait d'une humeur charmante; — nous le reconduirons ce soir en nous promenant...

Tant que duraient les chaleurs, M. et madame de Bray sortaient habituellement en voiture après le dîner, emmenant Chiffon, à qui ces promenades étaient odieuses. Assise dans le landau en face de ses parents, elle n'osait ni bouger ni rire, et elle restait immobile et ennuyée, telle qu'elle était

1. Voir *la Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

toujours en présence de la marquise, dans l'attente de la scène qu'elle redoutait.

Lorsque Marc de Bray entra à son tour, sa figure exprima, à la vue du petit Barfleur, un si grand étonnement, que Coryse se mit à rire. Et, tandis que sa mère passait au bras du vicomte dans la salle à manger, elle dit à l'oncle Marc, qui semblait vraiment agacé et mécontent :

— Tu ne t'attendais pas à celle-là, hein?...

Il répondit, sans paraître remarquer les regards anxieux de son frère :

— Alors, il est de la maison, à présent, *Deux liards de beurre*?...

— Pas encore!... — fit en riant Chiffon, — mais il y tâche!...

L'oncle Marc s'arrêta court :

— Qu'est-ce que tu veux dire?... — demanda-t-il brusquement.

M. de Bray supplia à demi-voix, les poussant devant lui :

— Entrez donc, mes enfants... entrez donc!...

— Ah çà! — fit la marquise, d'un ton aigre, en indiquant le petit Barfleur qui restait debout à côté de sa chaise — qu'est-ce qui vous empêche d'arriver?... M. de Barfleur est là, qui vous attend pour s'asseoir...

Dès le commencement du dîner, le vicomte, placé en face de Coryse, se mit à la regarder d'un œil extasié, avec une insistance de mauvais goût. La petite, tout à fait myope, ne s'en douta même pas, mais Marc de Bray remarqua cette affectation et en parut irrité. Son irritation devint même si visible que Chiffon, qui, de près, y voyait très bien, demanda tout à coup :

— Qu'est-ce que tu as donc ce soir, l'oncle?... tu as l'air si grinchu?...

Vexé, il répondit :

— Rien... c'est-à-dire, si... j'ai la migraine...

Mais, malgré cette prétendue migraine, il se mit à bavarder avec sa nièce, sans plus la laisser un instant tourner la tête d'un autre côté que le sien.

Mécontente de cette attitude, qu'elle jugeait malséante envers son protégé, la marquise chercha plusieurs fois à ramener Chiffon à la conversation générale, mais toujours elle se

dérobait. Alors, ne pouvant rien obtenir par l'adresse, madame de Bray se décida à briser les vitres :

— Coryse!... tu as une tenue absolument déplacée!... vous faites un bruit... on ne s'entend pas!...

La petite se tut, sans même achever la phrase commencée, et ne desserra plus les dents.

La marquise reprit :

— Mais je ne t'empêche pas de parler... de répondre à M. de Barfleur qui dit que...

Chiffon répliqua, d'un ton doux et poli :

— M. de Barfleur ne parle que de la chasse et des courses... et ça, c'est des choses que je déteste et auxquelles je ne comprends rien de rien!...

— Et de quoi voulez-vous parler, mademoiselle?... — demanda le petit Barfleur avec empressement.

Elle répondit, du même ton modeste et soumis :

— De rien, monsieur... je reste très bien sans parler du tout...

— On ne l'aurait pas dit tout à l'heure!... — remarqua madame de Bray, d'une voix aiguë.

Coryse répondit :

— C'est vrai... j'ai été bruyante... je te demande pardon...

Et, baissant le nez, regardant obstinément le fond de son assiette, elle resta silencieuse jusqu'à la fin du dîner.

Lorsque, dans le billard, elle eut servi le café, Chiffon alla s'asseoir sur le perron, dans un grand fauteuil de bambou, et se balança en regardant les étoiles, qui apparaissaient toutes pâles dans le ciel encore clair. Elle fut tirée de sa torpeur par sa mère, qui revenait avec son chapeau :

— Comment... tu n'es pas prête?... mais la voiture est avancée!... tu es d'une insouciance... d'une incurie...

— Bah!... — répondit la petite, qui ne bougea pas, — partez toujours!... je serai prête quand on reviendra chercher ce qu'on aura oublié...

L'oncle Marc éclata franchement de rire, et M. de Bray détourna la tête pour cacher le sourire qui lui tirait les lèvres malgré lui. La marquise, devenue violette, demanda, menaçante, à Chiffon :

— Qu'est-ce que vous dites?...

Elle répéta, sans s'émouvoir :

— Je dis que tous les soirs, on revient à la maison chercher la chose qu'on oublie...

Elle ajouta à demi-voix :

— Et ce soir on reviendra plutôt deux fois qu'une!...

Elle faisait ainsi allusion à une des petitesses d'esprit de sa mère. Petitesses que la marquise ne croyait devinées par personne, tant elle avait la conviction de rouler tous ceux qui se mesuraient à elle.

Adorant le gros luxe, le tapage, enfin tout ce qui, à son avis, doit éblouir et fasciner « le public », madame de Bray avait, en tourmentant terriblement son mari, obtenu qu'il changeât pour lui plaire ses voitures et ses livrées, très jolies et très simples tant qu'elles avaient été choisies par lui. Le landau, — à caisse bleu barbeau balafrée d'énormes armoiries en bosse, et à train rouge, — était grotesque comme voiture de service, mais la marquise ne se sentait heureuse que lorsqu'elle traversait de bout en bout Pont-sur-Sarthe dans cet équipage voyant. C'était pour cela qu'elle obligeait Coryse à assister aux promenades qui l'ennuyaient si fort : lorsque la petite ne venait pas, on prenait la victoria; et la victoria était de plus modeste allure. Quand madame de Bray, assise dans une pose affectée au fond du landau criard, aux harnais scintillants de plaques, de chaînettes, d'anneaux et d'armoiries, pouvait défiler devant les restaurants de la place du Palais, à l'heure du « vermouth » ou du « café », sa joie était à son comble. A six heures et à huit heures, les tables qui couvraient le trottoir, envahissant presque la chaussée, regorgeaient de monde. Les officiers et les élégants de Pont-sur-Sarthe se donnaient rendez-vous « chez Gilbert », le restaurant chic, ou au café Pérault. Et, au lieu de laisser prendre au cocher une belle rue macadamisée, un peu déserte, qui conduisait directement hors de la ville, madame de Bray donnait l'ordre de passer par la place, pavée d'horribles petites pierres ardoisées et glissantes. Le plus souvent, à l'entrée d'une des rues qui l'éloignaient du quartier préféré, elle tressaillait brusquement et faisait « retourner à la maison ».

Chiffon le connaissait bien le : « Ah! mon Dieu!... j'ai encore oublié mon ombrelle!... » ou : « mon manteau », ou : « mon manchon », ou : « mon mouchoir!... » qui faisait

[illegible] une [illegible], et [illegible] une [illegible] le [illegible] devant les chers [illegible].

Elle avait une profonde horreur de ces exhibitions, et, lorsqu'elle apercevait les visages curieux, tournés vers la voiture, quand elle entendait le choc des sabres et des éperons des officiers qui se levaient pour saluer, elle baissait les yeux [illegible] et disait :

— Pourquoi [illegible] tous [illegible] passage-là ?

Et elle croyait, elle si simple et si peu [illegible], à l'épouse [illegible] d'être mêlée aux petites manœuvres qui [illegible] les [illegible].

Le marquis et son frère avaient bien remarqué, tout aussi bien que les cochers et les domestiques, [illegible] la [illegible] à ce sujet, et la réponse de Cécile les surprit et les amusa.

La marquise [illegible] sa fille et, [illegible], demanda, en parlant de si près que ses lèvres touchaient la petite oreille [illegible] de l'enfant :

— Pourquoi [illegible] qu'on te salue [illegible] pourquoi ?

— Parce que — répondit l'enfant après s'être assurée que le petit [illegible], qui [illegible] de l'écouter [illegible] bout du salon, ne pouvait pas entendre — [illegible] aux populations.

Mais [illegible] dans l'heure [illegible] tout le monde [illegible]. Il n'en fallait pas plus à Pont-sur-[illegible] pour faire croire à un mariage, et [illegible] Lorsque [illegible] à son père. Elle n'avait jusqu'ici jamais songé à se marier pour quelque temps. A ses premiers rêves, elle voyait toujours [illegible] La demande de M. d'[illegible] [illegible] qu'elle [illegible] que [illegible] Avant de [illegible] Cécile [illegible].

— D'ailleurs, [illegible] pas [illegible] je ne [illegible] pas... je suis fatiguée.

— Ce n'est pas vrai... vous n'êtes jamais fatiguée !

— Soit!... c'était un prétexte... Eh bien! sans prétexte, je ne sortirai pas ce soir...

— Vous sortirez...

— Je vous demande la permission de rester...

— Allez mettre votre chapeau...

Et, comme Chiffon ne bougeait pas, elle la saisit violemment par les poignets.

L'enfant se dégagea, d'une secousse, et dit doucement :

— C'est ridicule, vous savez, cette petite scène intime devant un étranger...

La marquise se tourna vers M. de Bartleur, changeant subitement sa figure convulsée en physionomie souriante :

— Oh!... M. de Bartleur est presque de la maison!...

— Possible!... — riposta la petite, désirant établir nettement la situation, — mais il n'est pas presque de la famille... et un des proverbes que vous citez le plus souvent dit qu'il faut laver son...

— C'est bon!... c'est bon!...

Et après un silence, tandis que le marquis et *Deux liards de beurre*, leur pardessus sur le bras et leur canne à la main, attendaient le signal du départ, la marquise reprit, d'un air gracieux :

— Si j'insiste pour que tu nous accompagnes, c'est qu'il n'est pas convenable que tu restes ainsi seule à la maison...

— J'y reste toujours!... d'ailleurs, je ne suis pas seule, puisque l'oncle Marc est là...

— Mais ton oncle va probablement sortir...

Marc de Bray répondit sèchement :

— Vous savez bien, ma chère belle-sœur, que je ne sors jamais le soir...

— Alors, je vous confie Corisande...

Un peu nerveux, l'oncle Marc répliqua, en haussant les épaules :

— Soyez sûre que j'aurai bien soin d'elle!... je l'empêcherai de se salir et de jouer avec la lumière...

Et, comme le petit Bartleur, incliné sur la main que lui tendait machinalement Coryse, la baisait un peu longuement, il prit sa nièce par le bras et la fit pirouetter sur elle-même, en disant :

— Allons!... viens, Chiffon!...

Quand ils furent l'un en face de l'autre dans le petit salon, Coryse dit en riant à l'oncle Marc :

— Il y a eu du tirage, hein?... et pourtant je n'étais pas nécessaire ce soir, puisqu'il y avait un troisième pour forcer à prendre le landau...

Et, tout de suite, elle ajouta, en voyant que son oncle s'installait sous la lampe et défaisait les bandes des journaux :

— Tu sais... si tu as à faire, te crois pas obligé de rester avec moi, au moins?...

— J'allais justement te dire la même chose...

— Oh!... moi !... que je fasse ma tapisserie ici ou ailleurs, c'est tout comme !... seulement, toi, ordinairement, quand papa sort le soir, tu travailles chez toi...

Il répondit en riant :

— Oui... mais ces soirs-là, qui sont, en hiver, presque tous les soirs, tu ne m'es pas aussi particulièrement recommandée qu'aujourd'hui...

Coryse alla prendre la grande tapisserie de soie, toute hérissée d'animaux et de guerriers bizarres, qu'elle copiait sur les dessins des tapisseries de Bayeux, et vint s'asseoir à côté de l'oncle Marc.

Au bout d'un instant, il interrompit sa lecture, regardant, au-dessus du journal, la petite tête ébouriffée et attentive penchée sur les soies diaprées.

— Chiffon... — demanda-t-il tout à coup, — quand avant le dîner j'ai dit, en parlant de ce jeune gommeux : « Ah çà!... il est donc de la maison, à présent?... » tu m'as répondu : « Pas encore, mais il y tâche... »

— Oui... — fit la petite, qui leva le nez.

— Eh bien... — reprit Marc, en hésitant un peu, — je n'ai pas bien compris ce que tu entendais dire par là?...

— J'entendais dire que *Deux liards de beurre* voudrait bien m'épouser!...

Le vicomte sauta en l'air :

— C'est bien ce que j'avais cru deviner!... mais je ne pouvais pas... je... et tu parles de ça avec cette tranquillité?... L'épouser?... ce grotesque?... mais ce serait fou!... ce serait monstrueux!...

— Aussi, tu peux être tranquille... il ne m'épousera pas! — répondit Chiffon en riant.

— Ah!... — murmura l'oncle Marc, rasséréné. — à la bonne heure!...

Elle le regarda affectueusement :

— Tu es vraiment bon, toi, de t'inquiéter de moi comme ça!...

Elle resta un instant silencieuse, et reprit :

— C'est toi qui en es cause, pourtant, qu'il veut m'épouser?...

— Moi?...

— Oui... dès qu'on a su que tu héritais, on a fait courir le bruit que je serais très riche... que tu me dotais... et que tu me laisserais toute ta fortune...

— C'est vrai!...

— Mais tes enfants?...

— Mes enfants?... j'ai des enfants?...

— Non, mais quand tu seras marié...

— Je ne me marierai pas, mon Chiffon... j'aurais trop peur de tomber sur une femme comme...

Il allait dire « comme ta mère » ; il s'arrêta et reprit :

— ...comme j'en connais!... Non... je suis méfiant, et je resterai vieux garçon...

— Ah!... tant mieux!... alors, si tu veux...

— Si je veux?...

— J'irai vivre avec toi?... je tiendrai ta maison... je n'ai pas du tout envie de me marier non plus, moi!... mais, quand j'aurai vingt et un ans, je ne resterai certainement pas ici...

Et, voyant que l'oncle Marc faisait un mouvement :

— Pas un jour!... malgré le pauvre papa qui est si bon... et à qui je manquerai beaucoup!... je sais bien que, d'autre part, mon absence lui aplanira bien des petites difficultés d'existence... mais c'est égal, il regrettera son Chiffon!...

Étonné, le vicomte demanda :

— Tu dis que tu t'en iras?... où ça, t'en iras-tu?...

— J'ai toujours pensé que je demanderais à la tante Mathilde et à l'oncle Albert de me reprendre... mais, si tu voulais de moi, toi?... je serais si, si heureuse!... je t'aime tant, si tu savais!... oui... encore plus que papa, je t'aime!... c'est peut-être mal, mais je ne peux pas m'en empêcher!...

Et, de sa voix chaude, elle acheva, se penchant vers lui, vibrante et tendre :

— Je t'adore, toi, vois-tu!...

Il murmura, un peu pâle, en reculant son fauteuil :

— Je ne mérite pas d'être adoré, mon petit Chiffon...

— Que si!...

— Au lieu de tenir la maison de ton vieil ours d'oncle, tu te marieras... tu auras un tas de mômes qui piailleront et remplaceront avantageusement Gribouille et le vieux Jean...

Elle répondit, sérieuse :

— Eh bien! veux-tu que je te dise?... je suis sûre que je ne me marierai pas!... oui, sûre!... je ne peux pas bien expliquer ce qui se passe en moi... mais enfin, personne ne me chante!...

— Personne?... qu'est-ce que tu en sais?... ce pauvre Aubières est certainement un beau grand gars... intelligent et bon... mais il commence à se défraîchir... quant à l'autre, c'est un petit monstre!...

Coryse se mit à rire :

— Va-t'en dire ça à madame Delorme!...

— Ah!... tu es au courant des potins, toi aussi?... Eh bien, ce que madame Delorme, qui est du reste une simple bécasse, aime dans Barfleur, c'est son nom, son titre, ses costumes anglais, ses chevaux et son château...

— Je le pense bien!... mais enfin, c'est quelque chose!... quelque chose qu'une autre qu'elle pourrait aimer aussi... tandis que moi, vois-tu, je sens que je n'aimerai jamais personne...

Il demanda, inquiet :

— Alors... c'est peut-être que tu aimes déjà quelqu'un?...

— Jamais de la vie!... — s'écria Chiffon avec une telle conviction que l'oncle Marc sourit, complètement rassuré.

Elle reprit :

— Non... personne ne me plaît!... pour l'épouser, s'entend!... Ainsi tiens, Paul de Lussy, qu'on trouve si bien... et M. de Trêne, qu'on s'arrache... ben, je n'en voudrais pas!... Je sais bien que c'est ridicule, ce que je dis là... et que j'ai pas le droit de faire la difficile, avec ma tête...

— Avec ta tête?... — questionna Marc, surpris. — qu'est-ce que tu veux dire?...

— Dame!... que je suis laide!...

Il balbutia, stupéfait :

— Laide?... laide, toi?...

Elle répondit tristement :

— Oh! je le sais bien, va!... même que ça m'embête assez!...

— C'est ta mère qui t'a dit ça!... mais tu es jolie... très jolie, entends-tu?...

— Tu me le dis pour me faire plaisir... ou même tu le trouves... parce que tu m'aimes bien...

— Écoute, Chiffon... — dit l'oncle Marc, — je te répète très sérieusement que tu es, et que tu seras surtout dans deux ou trois ans, une très jolie femme... Penses-tu donc qu'Aubières qui a eu...

Comme il s'arrêtait, Coryse demanda:

— Qui a eu quoi?...

— Je veux dire... penses-tu qu'Aubières, qui s'y connaît, se se serait ainsi toqué de toi si tu n'étais pas jolie?... Non... il faut que tu saches réellement ce que tu es... et tu peux croire ton vieil oncle qui te le dit, va!...

— Alors, — s'écria joyeusement la petite, — « le Chiffon » est une jolie femme!... Une jolie femme!... Oh! que c'est drôle!... et que je suis contente que ça soit comme ça!... et que je te remercie de me l'avoir dit!... Mais ça ne m'empêchera pas de bien tenir ta maison, ça, au contraire!...

Et, câline :

— Je t'en prie, oncle Marc!... je t'en prie?... dis-moi oui?... et, jusque-là, ne t'en va pas?... ne me laisse plus ici sans toi?... si tu savais ce que ça m'a été horrible, ces quinze jours!... je ne peux pas me passer de te voir!... je ne peux pas!...

Glissant de sa chaise basse, Coryse s'assit à terre comme un bébé, et, appuyant sur les genoux du vicomte sa petite tête qui, à la lumière pâle de la lampe, ressemblait à un nid de mousse argentée, elle supplia plaintivement, les yeux remplis de larmes:

— Ne t'en va plus?... dis?... ne t'en va plus?...

Comme, d'un mouvement presque brutal, il voulait se lever, elle le força à se rasseoir, en l'entourant solidement de ses bras, et demanda:

— Tu me renvoies?... Pourquoi es-tu comme ça avec moi, dis?... voilà bien des fois que ça me frappe, va!... tu n'es plus le même!... dans le temps, tu me prenais sur tes genoux... tu m'embrassais!...

Il répondit durement :

— « Dans le temps », tu étais petite... à présent tu n'es plus d'âge à ça!...

Elle balbutia, tandis que deux énormes larmes roulaient rapidement sur ses joues roses :

— On est toujours d'âge à être aimée!...

— Mais je t'aime... je t'aime bien... — reprit Marc de Bray, très ému, — seulement, je t'en prie... ôte-toi de là... va te rasseoir...

Tandis qu'il cherchait à la repousser, la sonnette de la grille tinta à peine, tirée par une main timide et hésitante. L'oncle Marc secoua rudement Chiffon :

— Mais lève-toi donc, sapristi!... on ne se tient pas comme ça, voyons?... si c'était une visite?...

Elle se releva et répondit, déjà redevenue rieuse :

— Une visite?... qui sonnerait comme ça?... honteusement?... mais, on a l'air de l'amoureux de la cuisinière, quand on sonne comme ça!...

Le domestique entra :

— C'est monsieur le comte d'Aven...

— Madame la marquise est sortie!... — cria Coryse.

— Recevez!... — ordonna Marc, qui sembla comme soulagé.

— Oh!... — fit Chiffon étonnée — tu le reçois?...

Et, d'un ton fâché, elle ajouta :

— Nous étions si bien nous deux!...

Puis, tout à coup, regardant son oncle avec inquiétude :

— Qu'est-ce que tu as?... tu es pâle, pâle... je ne t'ai jamais vu comme ça?...

— Je n'ai rien... — répondit Marc, embarrassé, — c'est cette chaleur!... dans un instant ce sera fini...

Et il alla au-devant du prince qui entrait, tandis que Chiffon le suivait de son regard bleu devenu tout pensif.

— Monseigneur... ma belle-sœur est sortie... c'est ma nièce qui va me présenter à Votre Altesse...

Et, comme la petite, clouée au sol, semblait à mille lieues de ce qui se passait, il appela :

— Coryse!... tu n'as pas entendu?...

Elle accourut gaiement à eux.

— Oh!... tu peux dire Chiffon, va?... Monseigneur sait bien!... Monseigneur, c'est l'oncle Marc!.. pour qui vous faites de la propagande dans le pays...

Et, s'adressant au vicomte, qui écoutait, surpris :

— Ah! c'est que tu ne sais pas!... c'est vrai!... je ne t'ai pas encore vu tout seul depuis hier!... Eh bien, figure-toi que j'ai trouvé, en revenant de Barfleur, monseigneur en train d'expliquer aux ouvriers des hauts fourneaux qu'il fallait voter pour toi... et ses explications, il les arrosait, bien mieux!...

— Vraiment — commença Marc — je suis...

Chiffon l'interrompit :

— Oui... mais tu sais, faut pas dire à la maison que j'ai rencontré monseigneur et que je me suis promenée avec lui... dans la forêt... car je me suis promenée avec lui...

Elle se tourna vers le prince, et conclut :

— A l'oncle Marc, c'est pas la même chose!... on peut tout lui dire, à lui!...

Voyant que le vicomte écoutait, l'air sérieux et le sourcil un peu relevé, ce qui était chez lui un signe de mécontentement, elle ajouta avec tristesse :

— Excepté aujourd'hui, pourtant!... aujourd'hui je ne sais pas ce qu'il a... il n'est pas du tout dans son assiette...

— J'étais venu — dit le prince — pour remercier madame de Bray de son aimable lettre... elle m'a écrit tantôt...

— Encore!... — cria étourdiment Chiffon, qui pensa : « Elle lui écrit donc deux fois par jour!... »

— Elle voulait bien me proposer — continua le comte d'Axen — des invitations pour son bal... si je désirais y faire inviter quelqu'un... et, pour cela, elle a pris la peine de me communiquer une liste que je lui rapporte...

Il posa sur la table une enveloppe et, se levant :

— Maintenant, je ne veux pas vous déranger plus longtemps...

— Mais, monseigneur, — insista l'oncle Marc, avec une

vivacité qui surprit Coryse, — si vous n'avez rien à faire ce soir... nous serions ravis...

Chiffon sortit pour faire apporter le thé; puis, elle alla coucher Gribouille et voir si on avait bien arrosé ses fleurs. Quand, au bout d'un moment, elle revint, les deux hommes, qui causaient de mille choses les intéressant tous deux, ne firent aucune attention à elle.

Lorsqu'à onze heures le prince partit, Coryse demanda à l'oncle Marc, qui l'avait reconduit à la grille :

— Comment le trouves-tu?...

— Tout à fait intelligent et gentil...

Et, soupçonneux, il questionna :

— Ah çà!... pourquoi m'avais-tu dit le contraire?...

— Quel contraire?...

— Eh bien, tu disais : « Il est haut comme une botte... et noir... noir!... »

— Dame!... c'est vrai!... il est laid!... du moins, à mon avis...

— Ah!... et qui est-ce qui est beau... à ton avis?...

— Mon Dieu!... je ne sais pas trop!... Ben, toi, tiens!...

— Moi???...

— Oui... je ne te dis pas que tu as la beauté grecque... non... mais je te trouve bien tout de même comme tu es!... d'abord, je déteste les gringalets... les chétifs... C'est comme aussi les petits jeunes gens... je ne peux pas les sentir, les petits jeunes gens!... un homme n'a l'air d'un homme qu'à trente-cinq ans...

— Bigre!... c'est fâcheux pour ce pauvre Aubières que la limite ne soit pas un peu reculée!... Enfin, moi, je le trouve réussi, ce petit prince!...

— Moi aussi!... mais c'est seulement depuis que je me suis promenée avec lui, que je le trouve comme ça!...

L'oncle Marc releva de nouveau son sourcil :

— Ah!... parlons-en, de cette promenade!... Décidément, ta mère a quelquefois raison!... tu te conduis comme une petite fille mal élevée... Est-ce que, à ton âge, on s'en va courir dans les bois toute seule avec un jeune homme, voyons?...

— Oh!... un roi!...

— Qu'est-ce que ça fiche!... c'est un homme, un roi!...

— Si on veut?... et puis, je n'étais pas toute seule...

— Oui... tu avais Jean, n'est-ce pas? ... un vieil idiot! ...

Tristement, la petite murmura :

— Que tu deviens méchant, mon Dieu!... que tu deviens méchant!...

— Méchant?... parce que je n'applaudis pas à tes fantaisies?... parce que je ne t'encourage pas à aller flirter dans la forêt avec tous les rastaquouères de passage?...

Elle murmura en riant :

— V'là qu'il est rastaquouère à présent!... tout à l'heure, il était réussi!...

Le vicomte s'irrita tout à fait :

— C'est que j'en ai assez, vois-tu, de tes manières!... c'est peut-être vrai que je t'ai gâtée?... que j'ai ri de tes allures de poulain échappé, qui maintenant ne sont plus drôles!... que j'ai encouragé tes mauvais instincts?... mais, si c'est vrai, si je suis pour quelque chose dans ce qui arrive aujourd'hui, je m'en repens, va!... et rudement!...

Dans sa voix dure on sentait l'enrouement des larmes. Chiffon essaya de prendre ses mains, qu'il retira violemment.

Alors, toute droite en face de lui, atterrée, en proie à une émotion intense qu'elle voulait cacher, elle balbutia faiblement :

— Mais, c'est pas possible!... on t'a changé en voyage, oncle Marc!...

X

Le jour où avait lieu le dîner des Barfleur, M. de Bray, pris d'un épouvantable rhume, qui lui enflait le nez et les lèvres et lui fermait les yeux, déclara à sa femme qu'il ne pourrait pas sortir. Il avait la fièvre et allait se coucher jusqu'au lendemain. La marquise se récria :

— C'est un tour affreux à jouer aux Barfleur!... on est quatorze... madame de Barfleur me l'a dit...

— Eh bien?...

— Eh bien, on sera treize, naturellement!... ce n'est pas quand on est averti deux heures avant le dîner qu'on peut trouver un nouvel invité, n'est-ce pas?...

— J'en suis désolé... mais je me sens trop malade pour aller là-bas...

Et il ajouta en riant :

— Vous croyez qu'être treize à table fait mourir l'un des treize dans l'année?... moi, je suis sûr que je mourrais, bien qu'on soit quatorze, si je sortais dans l'état où je suis...

— Si au moins Coryse voulait vous remplacer?... — proposa la marquise.

— Ça, jamais!... — cria la petite avec conviction.

M. de Bray insista :

— Mon petit Chiffon... ça serait si gentil à toi!...

— Oh! non!... je t'en prie?...

Et, croyant avoir trouvé un excellent prétexte pour rester, elle expliqua :

— D'abord, il faut que je dîne avec l'oncle Marc... sans ça, il serait tout seul, puisque tu vas te coucher...

L'oncle Marc, qui n'avait pas semblé jusque-là entendre ce qui se disait autour de lui, protesta avec vivacité :

— Mais pas du tout!... ne t'occupe pas de moi!... en voilà une idée!... on croirait, ma parole, que j'ai besoin d'une bonne?...

— Non... mais tu dis toujours que ça t'embête d'être seul à table...

— Je n'ai jamais dit un mot de ça!...

— Oh!... — fit Chiffon, abasourdie — c'est pas une fois... c'est cent que tu l'as dit...

— Eh bien, je ne savais pas ce que je disais!... et, tiens, si tu voulais être un bon Chiffon, tu irais à ce dîner avec ta mère?... tu irais pour me faire plaisir?...

L'enfant le regarda avec un étonnement profond, méfiant presque.

— Comment, — pensa-t-elle, — après tout ce qu'il m'a dit, il y a deux jours, du petit Barfleur... de cette idée de mariage, et de tout ça.... voilà qu'il veut m'envoyer là-bas!... moi qui ne vais nulle part... pour que j'aie l'air de courir après, donc?...

Et elle répondit :

— Dans aucun cas, je ne peux aller à Barfleur ce soir...

— Pourquoi ça?... — demanda madame de Bray.

— Je vous l'ai déjà dit l'autre jour... je n'ai pas de robe...

— Mais celle que ton père te donne?...

— Je l'ai commandée pour demain... elle n'est pas faite!...

— Eh bien, on va vite arranger ta robe pompadour...

— A présent qu'on est habitué à me voir en robes longues depuis plus d'un an, on sera un peu étonné... et il y aura de quoi...

Elle ajouta en riant :

— D'autant plus que, si on n'y met pas des sous-pieds avec des ficelles, à ma robe pompadour, on verra mes genoux quand je m'assoirai...

L'oncle Marc se leva :

— Va mettre ton chapeau... je t'emmène et je te promets que tu auras une robe pour tantôt!...

— Mais — fit Coryse, résistant encore — mais tu es donc enragé aussi pour me faire aller là-bas?... enfin, j'irai, puisque tu le veux...

Et, sortant du salon, elle se dit, en lançant un regard de reproche à Marc, qui évitait de la regarder :

— Il ne veut pas rester seul avec moi comme l'autre soir!... mais pourquoi ne veut-il pas, mon Dieu?...

Le vicomte emmena Chiffon chez la première couturière de Pont-sur-Sarthe : une couturière qu'elle ne connaissait que de nom, et dont elle monta l'escalier avec respect.

Non seulement la modeste pension de Coryse ne lui permettait pas de se faire habiller chez madame Berlin, mais la marquise elle-même n'employait pas la grande couturière. Totalement dénuée de goût ; incapable de discerner la grâce d'une robe bien coupée de la laideur d'une robe mal faite ; ne comprenant que les différences des couleurs ou des garnitures, et s'inquiétant uniquement des étoffes, la toilette féminine se réduisait pour elle à : « ce qui fait de l'effet » ou « n'en fait pas ». Quand elle avait dit, en parlant d'une robe ou d'un chiffonnage quelconque : « Ça ne fait aucun effet ! » peu importait que ce chiffonnage fût délicieux, il était déclaré quantité négligeable et, en l'apercevant quelque jour sur le dos

d'une femme bien mise, elle s'écriait : « C'est étonnant!... madame X... qui dépense tant d'argent pour sa toilette, elle a toujours des choses qui ne font aucun effet!... » Pour elle, les tailleurs et les couturières qui font payer cher leur façon, étaient « des voleurs ». Elle n'admettait que le prix commercial de l'étoffe et la quantité de mètres qu'il en fallait employer, et il eût été parfaitement inutile de lui expliquer que la coupe changeait tout. De même elle était en art. Jamais, — disait-elle, — elle ne comprendrait que, même parmi les gens très riches, il s'en trouvât d'assez fous pour payer quinze mille francs un portrait, alors qu'à côté, on pouvait l'avoir pour deux mille, et souvent même « plus embelli! » Un roman, s'il n'était pas bourré de faits et d'intrigues, lui paraissait « bien creux ». Et elle déclarait volontiers qu'elle ne comprenait pas « qu'on pût aimer Loti qui manque absolument d'imagination ».

Donc madame de Bray achetait des étoffes et faisait faire, chez des ouvrières borgnes de Pont-sur-Sarthe, des robes qui allaient épouvantablement. Chiffon employait le même système et arrivait au même résultat, sauf que les étoffes étaient mieux choisies et la forme très simple, toujours la même, une sorte de blouse russe, vague, où se devinait à peine son petit corps élégant.

Quand l'oncle Marc entra, suivi de sa nièce, dans le salon de madame Bertin, Coryse fut très surprise de voir qu'il était connu des vendeuses. Et, tout de suite, sa petite tête se mit à travailler.

« Qu'est-ce qu'il avait bien pu venir faire chez une couturière, l'oncle Marc?... et chez une couturière qui n'habillait pas madame de Bray, ni Luce de Givry, — qui était infiniment simple, — ni même madame de Bassigny, — qui craignait de rencontrer des cocottes?... »

Et, en attendant madame Bertin, occupée à un essayage, Chiffon demanda curieusement :

— On te connaît ici?... comment est-ce qu'on te connaît?...

— Je suis venu... je... j'ai... j'ai dessiné des costumes pour le bal des Lussac, l'année dernière... et...

Elle rectifia :

— Un costume... pas « des »!... oui... je me souviens

très bien, maintenant!... celui de madame de Liron, que tu as dessiné!...

— Celui-là... et d'autres...

— Non... celui-là et pas d'autres!... ça a fait assez de potin, va!...

— Ne parle pas si haut!...

— Il n'y a personne qui écoute!... — fit Chiffon, indiquant les demoiselles qui allaient et venaient à travers les salons.

Elle resta un instant absorbée et silencieuse, et murmura tout à coup, comme si elle continuait une conversation commencée avec elle-même :

— Encore une qui trompe son mari, madame de Liron!...

— Mais tais-toi!... — s'écria l'oncle Marc, regardant autour de lui d'un air inquiet. — tais-toi donc, sapristi!...

D'un ton fâché, il ajouta :

— Les jeunes filles ne doivent pas parler des choses où elles ne comprennent rien... et où elles ne doivent rien comprendre...

— Je sais bien que je n'y dois rien comprendre... et je n'y comprends d'ailleurs pas grand'chose... mais j'entends, n'est-ce pas?... et, à moins qu'on me mette du coton dans les oreilles, comme le cousin La Balue...

— On n'entend que ce qu'on veut écouter!...

— Ah! ma foi non!... je n'écoute jamais et j'entends toujours!... et quelquefois j'aimerais mieux pas!... ainsi la fois de madame de Liron, par exemple...

— Je te défends de prononcer des noms!... il peut y avoir là un domestique, une femme de chambre... n'importe qui de sa maison...

— Et tu penses qu'ils ne le savent pas, les gens de sa maison, ce que fait « leur dame »?...

— Il est, dans tous les cas, inutile qu'ils l'entendent raconter par toi?...

— Et par toi, surtout, hein?...

Visiblement énervée, elle ajouta :

— Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi tu parles tout le temps de madame de Liron?...

L'oncle Marc la regarda, stupéfait :

— J'en parle?... c'est moi qui en parle, maintenant!...

La porte de l'un des salons d'essayage s'ouvrit, et la petite de Liron, enveloppée d'un nuage de gaze rosée, entra en tourbillon, suivie de madame Bertin :

— On me dit que vous êtes là!... je ne veux pas vous laisser partir sans vous dire bonjour!...

Elle secoua la main du vicomte et, se tournant vers Chiffon :

— Bonjour, mademoiselle Coryse...

Puis, revenant à Marc :

— Vous venez vous faire faire une robe?...

Il répondit, un peu hésitant et gêné :

— Je viens pour ma nièce...

La petite de Liron éclata de rire, ouvrant une bouche un peu sombre, dont les dents manquaient d'éclat :

— C'est vous qui faites la maman!... c'est touchant!...

Et, voyant l'air contraint du vicomte, elle s'empressa d'ajouter :

— Tous mes compliments, d'ailleurs!... votre fille est charmante!...

Chiffon ne parut pas entendre. Elle regardait la jeune femme avec une sorte d'avidité.

C'était une très jolie petite personne rondelette et capitonnée de fossettes. Ses cheveux bruns frisottaient sur un front plat aux contours mous. Elle avait de grands yeux chocolat, très câlins, un nez correct, une toute petite bouche, — charmante, lorsqu'elle ne s'ouvrait pas, — et un teint superbe. Les épaules sortaient blanches et grasses de la robe décolletée à l'excès. Le haut des bras s'engorgeait un peu. L'oreille plate et incolore s'attachait mal, trop renversée et trop loin des cheveux.

Telle quelle, Chiffon comprenait, — bien qu'elle n'aimât pas du tout ce genre de femme, — que madame de Liron était très jolie et devait plaire beaucoup.

Comme Marc ne disait rien, la jeune femme reprit :

— Vous allez lui faire faire quelque chose de rose, j'espère?... il n'y a que le rose qui aille à ces peaux-là!... Et, à propos!... il serait au moins poli de me dire comment vous trouvez ma robe?...

Il répondit du bout des lèvres :

— Tout à fait réussie!...

— Eh bien, à la façon dont vous le dites, on ne le croirait vraiment pas!... C'est pour demain... pour le bal de votre belle-sœur!... Ah!... mais!... j'y pense!... nous dînons ensemble, ce soir, à Barfleur?...

— Non... je ne dîne guère, moi, vous savez!... et, pour l'instant, je suis en deuil!...

— Tiens!... c'est vrai!... je ne vous ai pas vu depuis votre retour...

— Je ne suis revenu qu'avant-hier... et je ne peux pas faire encore de visites...

— Je sais bien!...

Elle alla brusquement toucher une étoffe dépliée sur un fauteuil, et, en passant devant le vicomte, elle lui dit très vite et très bas :

— Mais vous auriez pu me voir autrement?...

L'oncle Marc regarda furtivement Chiffon, cherchant à deviner si elle avait entendu.

Très blanche, les lèvres jointes, les yeux à terre, dans une immobilité de statue, la petite semblait insensible. Un rapide battement des tempes annonçait seul la vie, et Marc pensa :

— Elle est justement partie dans son bleu!... elle n'a rien remarqué!...

Madame de Liron, se retournant après avoir examiné l'étoffe, demanda :

— Mais votre frère et votre belle-sœur dînent là-bas ce soir, n'est-ce pas?...

— Mon frère est souffrant,... ma belle-sœur ira avec ma nièce...

— Oh!... oh!... ça va être, si je ne me trompe, le début dans le monde de mademoiselle Coryse?... je suis ravie de dîner avec elle ce soir!...

Chiffon s'inclina, d'un air rogue, en pensant :

— Ben, c'est pas comme moi, alors!... depuis que je sais qu'elle y sera, ça me paraît encore plus bassin!...

L'oncle Marc s'adressa à la couturière :

— Dites-moi, madame Bertin, quand pourrais-je vous parler?... je suis très pressé... il me faut une robe pour ma

nièce... et il me la faut à cinq heures!... or, comme il est une heure et demie...

— Mais... — s'écria la petite de Liron — je vous rends madame Bertin!... je n'ai plus besoin d'elle!...

Et elle rentra dans le salon.

— Eh bien, — demanda l'oncle Marc, — qu'est-ce que vous allez pouvoir me faire?...

— Vous faire?... vous pensez bien, monsieur le vicomte, qu'on ne peut pas vous faire une robe pour cinq heures?... nous pouvons seulement essayer à mademoiselle d'Avesnes un de nos modèles et, s'il s'en trouve un qui lui aille à peu près, l'arranger pour ce soir...

— Mais ils sont fanés, vos modèles?...

— Dame!... ils ont été essayés par nos jeunes filles pour les faire voir aux clientes... mais il y en a de très frais...

Et regardant Coryse, elle proposa :

— Il y a justement une petite robe rose qui...

— Non!... — s'écria brusquement Chiffon, — pas de rose!... je n'en veux pas!...

Madame de Liron avait dit tout à l'heure à l'oncle Marc : « Vous allez lui faire faire quelque chose de rose, j'espère?... » Cela seul suffisait pour déterminer la petite à choisir n'importe quelle couleur, excepté celle-là.

Madame Bertin demanda :

— Y a-t-il une nuance que vous préférez, mademoiselle?...

— Ça m'est égal, — dit Chiffon : — ce que vous voudrez, excepté rose...

Et elle ajouta :

— Pourtant, j'aime beaucoup le blanc!...

Une des jeunes filles apportait une robe de mousseline de soie blanche. Madame Bertin ouvrit la porte d'un salon et, faisant passer Coryse :

— Si mademoiselle veut venir essayer?...

Voyant que Marc ne bougeait pas, elle demanda :

— Vous n'entrez pas, monsieur le vicomte?...

L'oncle Marc suivit la couturière et s'assit dans un coin du salon d'essayage, où déjà Chiffon, sortant de sa robe étalée à ses pieds, apparaissait toute fine, en petit jupon court et en jersey de soie, le jersey auquel elle attachait ses bas.

Jamais le vieil oncle de Launay, chargé de diriger l'éducation physique de l'enfant, n'avait permis qu'elle portât ni corset, ni jarretières, ni bottines.

Il déclarait ces objets de toilette laids et malsains. Rien — affirmait-il — ne déprime les formes et les chairs tant que les corsets et les jarretières, et n'abîme la cheville et le cou-de-pied tant que les bottines. Il admettait, à la rigueur, le corset et la bottine pour dissimuler des imperfections; la jarretière, jamais! Chiffon avait donc poussé librement et quand, à douze ans, sa mère, en la reprenant chez elle, avait voulu, selon son expression, « lui faire une taille », la petite, incapable de supporter aucune gène, s'était débattue avec une si extraordinaire violence qu'on avait dû céder. Chiffon, d'ailleurs, raisonnait son refus de « se déformer exprès ».

— Je veux — disait-elle — être moi, avec la taille que le bon Dieu m'a donnée et qui est ma taille à moi... je ne veux pas copier celle de la voisine!... je ne dis pas que je suis mieux, mais je m'aime mieux comme je suis!... au moins, j'ai pas l'air d'avoir avalé une canne!...

Et, regardant furtivement la taille de madame de Bray, elle concluait :

— Je trouve qu'une grosse poitrine et des grosses hanches avec une taille fine, c'est horrible!... ça a l'air d'un oreiller noué par le milieu!...

Quand Chiffon eut passé la petite robe très simple, aux jupes superposées et nuageuses tombant toutes droites, et dont le corsage froncé drapait bien son buste élégant et solide, madame Bertin s'écria :

— Elle va, cette robe!... il n'y a pas trois points à y faire!... du reste, aux jolies tailles, tout va!... et mademoiselle a une taille!... n'est-ce pas, monsieur le vicomte?...

— Oui... certainement!... — balbutia Marc, qui assistait tout saisi à la transformation de Chiffon.

Dans cette robe élégante et bien faite, d'où sortaient ses jolies épaules fermes et roses, et ses bras encore un peu minces, mais d'un dessin très pur, l'enfant apparaissait si absolument différente de ce qu'elle était d'habitude, que l'oncle Marc se dit, à la fois satisfait et ennuyé :

— Ils ne la reconnaîtront pas, ce soir!...

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit, et madame de Liron passa sa tête en disant :

— Vous n'avez pas besoin d'un bon conseil?...

— Non, merci!... — répondit sèchement Marc, qui devint très rouge.

La jeune femme venait d'apercevoir Coryse. En présence de cet invraisemblable changement, elle demeura pétrifiée. Son joli visage riant prit une expression d'effarement mauvais et, repoussant violemment la porte, elle cria au vicomte :

— Ben, vous ne vous ennuyez pas, vous!...

Coryse ferma à demi ses yeux clairs et dit doucement :

— Elle est plutôt bruyante, madame de Liron!...

Mais, en trottinant un quart d'heure plus tard dans la rue des Girondins, à côté de l'oncle Marc, Chiffon déclara, sans même nommer la jeune femme, bien sûre qu'il pensait à elle :

— Tout de même, elle ne se gêne pas avec toi!...

Il répondit, d'un ton rogue :

— Elle ne se gêne avec personne!....

La petite secoua la tête, faisant voler ses cheveux légers, et murmura, sérieuse :

— Oh!... c'est égal!... il y a une nuance!...

XII

Comme l'oncle Marc le prévoyait, on reconnut à peine Chiffon, et son entrée dans le salon des Barfleur prit les proportions d'un triomphe. Si méfiante qu'elle fût d'elle-même, elle se rendit compte de l'effet qu'elle produisait : elle éclata même de rire au nez de madame de Bassigny qui la contemplait, l'air vexé et stupide.

— Ça l'embête que je sois gentille!... — pensa-t-elle.

Quant à la marquise, l'admiration inspirée par sa fille la ravit absolument. Pas du tout mauvaise au fond, mais seule-

ment vaine et sotte, elle jouissait pleinement de tout ce qui contribuait en quelque sorte à la grandir et à la mettre en vue. Le succès de Chiffon la flattait. Les nez allongés de son excellente amie Bassigny et de la petite de Liron la réjouissaient fort, et elle regardait avec bienveillance Chiffon qui, très entourée, recevait les compliments avec une raideur plus étonnée que timide.

Les Barfleur, eux, ne voyaient pas sans une vague inquiétude cette transformation inattendue. Ils pensaient que, si l'on voulait bien leur donner Chiffon lorsqu'elle n'était que riche, on la leur refuserait peut-être à présent qu'elle était jolie aussi. Et madame de Barfleur, agacée de voir M. de Trène, — le beau hussard « qu'on s'arrachait », — M. de Bernay, — le député sortant de la droite, — et le comte de Liron, — frère du mari de madame de Liron, — le plus « gros parti » du pays, — empressés autour de la petite Avesnes, appela gracieusement Coryse et la fit asseoir à côté d'elle, afin de pouvoir la surveiller. Chiffon obéit docilement. Ça lui était égal d'être ici où là, du moment où elle n'avait, pour causer avec elle, ni l'oncle Marc, ni papa, ni personne qu'elle aimât.

Il y avait bien ses cousins Lussy, Geneviève et son frère: mais jamais Coryse ne s'était liée beaucoup avec Geneviève, une belle fille très délurée, de deux ans plus âgée qu'elle, et déjà faite à toutes les roueries et les coquetteries mondaines.

Enfin, madame de Barfleur, écoutant rouler une voiture sur le sable de la cour, s'écria :

— Ah!... le voici!... je craignais qu'il ne fût pas revenu!...

Chiffon, qui attendait avec indifférence l'arrivée du dernier convive, s'étonna fort de voir entrer le duc d'Aubières. Et sa joie fut si vive, en apercevant son grand ami, qu'elle se leva d'un bond, et courut à lui en disant :

— Ah! que je suis contente de vous voir!...

Le colonel s'était arrêté, surpris, ne reconnaissant pas tout de suite Coryse dans l'élégante personne qui lui faisait si bon accueil. Et quand, en voyant les cheveux flottants et la petite frimousse aimée qui lui souriait, il se rendit compte que c'était bien « le Chiffon » qui était devant lui, son long visage sérieux exprima un étonnement si grand, que Coryse, devinant la cause de cet étonnement, s'écria :

— Comment!... vous non plus, vous ne me reconnaissez pas?...

Tout à coup, elle s'aperçut qu'on la regardait curieusement, et elle entendit madame de Bassigny qui disait, en se penchant vers la marquise :

— A la bonne heure!... elle ne boude pas ses prétendants évincés, votre fille!...

Madame de Bray, agacée de l'attitude de Chiffon, répondit :

— Elle est ridiculement enfant pour son âge!...

Et Coryse pensa : « Ben, cette fois-ci, elles ont raison de me bêcher!... j'ai manqué de tact!... »

Le duc d'Aubières, lui, était resté un peu ému et décontenancé. Il s'attendait si peu à trouver là Chiffon, — qui jamais n'allait nulle part, — et il s'attendait si peu, surtout, à la voir presque femme, bien habillée, ne gardant de l'enfant que les longs cheveux flottants sur les épaules.

Mais, à mesure qu'il la regardait attentivement, il se sentait devenir plus calme; plus résigné au renoncement que s'il l'eût retrouvée telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois.

S'il s'était cru un instant tout près du petit Chiffon sans fortune, il se trouvait infiniment loin de mademoiselle d'Avesnes devenue riche. Elle ne lui apparaissait plus que comme une autre incarnation d'un être aimé jadis, il y avait très, très longtemps...

Il l'examinait avec une curiosité étonnée, respectueuse presque: et peu à peu il sentait s'atténuer la passion qui l'avait poussé vers « le Chiffon ».

— Qu'est-ce que vous avez donc ce soir, colonel?... — demanda aigrement madame de Bassigny — est-ce que votre voyage vous a fatigué?...

— Mais non, madame... pourquoi?...

— Ah!... c'est que vous avez l'air tout chose!...

Il s'inclina :

— C'est probablement un air qui m'est naturel, mais la fatigue n'y est pour rien...

Madame de Barfleur, qui ne pouvait pas — quelque désir qu'elle en eût — placer Coryse à côté de son fils, avait du moins voulu éviter le voisinage inquiétant du beau Trène ou de M. de Bernay, tous deux à marier et chasseurs de dots.

Elle avait donc installé la petite d'Avesnes entre le duc d'Aubières, qu'elle savait sans danger, et M. de Liron.

Pendant tout le dîner, Chiffon, ravie d'être près du colonel avait gaiement causé de ce qui les intéressait tous deux : de l'oncle Marc, de Gribouille et de Joséphine, et aussi de peinture et de choses d'art, M. d'Aubières étant beaucoup plus cultivé et intelligent que la plupart des gens du monde. Et, vers la fin, tandis que les conversations devenaient bruyantes et que personne ne faisait attention à eux, Chiffon lui avait raconté tout bas la cour que lui faisaient « les Barfleur », les insinuations du Père de Ragon, et les petites manœuvres contre lesquelles il lui fallait lutter.

— Et, — avait demandé le duc, — qu'est-ce que Marc dit de tout ça?...

— Il trouve que c'est idiot, vous pensez?... et pourtant c'est lui qui a voulu que je dîne ici ce soir!... et qui m'a donné une robe pour y venir!... je ne sais pas ce qu'il a, l'oncle Marc, mais depuis quelque temps il change... il n'est plus du tout le même avec moi...

— Comment ça?...

— Je ne peux pas trop vous expliquer!... il est fantasque... il me bouscule sans que je le mérite... c'est des riens... mais c'est quelque chose tout de même...

— J'irai le voir demain matin... je lui ai dit adieu si en courant le jour de ma fugue...

— A propos de ça... — demanda Chiffon, en levant timidement ses yeux clairs sur le duc — vous n'avez plus de chagrin, au moins?...

Il répondit avec franchise :

— Plus de chagrin n'est pas le mot... mais enfin, je suis devenu bien sage, et je vous remercie d'avoir été raisonnable pour nous deux...

— A la bonne heure!...

Et, après un instant, elle reprit :

— Vous disiez que vous viendriez voir l'oncle Marc demain... c'est le dimanche des courses, demain!...

— Oui... mais c'est le matin que j'irai voir Marc...

— Vous savez que le soir il y a un bal à la maison?... en v'là encore une scie!... ah!... à propos!... il est gentil tout

plein, le petit prince que vous avez envoyé!... je dis : « à propos », parce que c'est pour lui qu'on donne le bal!...

— Vous le trouvez gentil, mon petit prince?...

— Oui... maintenant!... j'ai commencé par le trouver rasant... mais nous sommes devenus très bons amis...

Après le dîner, madame de Barfleur pria Chiffon de servir le café avec son fils, puis elle demanda :

— Vous permettez qu'on fume, mesdames?... de cette façon, nous conserverons ces messieurs?...

Coryse, qui espérait que le fumoir allait la débarrasser de *Deux liards de beurre*, — dont les airs langoureux et les phrases voilées de mystère l'agaçaient profondément, — fit la grimace et alla s'asseoir dans un coin, à l'écart, tandis que Geneviève de Lussy, déjà très mondaine et lancée, flirtait correctement, occupant avec la petite de Liron le centre du groupe formé par les hommes. Au bout de quelque temps, madame de Bray fit signe à Chiffon d'approcher, et lui dit tout bas, avec colère :

— Mais ne reste donc pas piquée ainsi dans un coin, sans parler!... tu as l'air d'une dinde!...

— De quoi voulez-vous que je parle?...

— Mais de n'importe quoi!... on se mêle à la conversation!...

La petite alla se rasseoir, perplexe. Elle ne savait pas parler pour ne rien dire et, occupée jusque-là de ses études et de choses enfantines ou intellectuelles, elle était assez embarrassée de se mêler à une conversation purement mondaine.

Elle resta silencieuse encore, cherchant inutilement l'occasion de placer un mot. Puis, elle y renonça, et se mit à penser à autre chose, malgré les regards furibonds de sa mère.

Tandis qu'elle rêvassait à l'oncle Marc qui, en ce moment, devait lire ses journaux, ou à Gribouille qui devait manger sa soupe, elle remarqua qu'un certain mouvement se produisait dans le salon. A la suite d'une discussion sur l'authenticité d'un portrait de Henri IV, accroché en face de la place où elle était assise, le petit Barfleur prit une énorme lampe, qu'il semblait porter avec peine, et, grimpant sur une chaise, s'efforça d'éclairer le mieux possible la peinture. La figure du

roi se détacha osseuse et énergique, semblant sortir de la vieille toile sombre.

Et Chiffon, regardant cette tête laide et sympathique, s'écria d'un air aimable :

— Sapristi !... en v'là un qui n'avait pas une bobine de protestant, Henri IV !!!...

Il y eut un froid, et Chiffon, qui s'en aperçut tout de suite, se rappela que les Liron étaient protestants. Voulant changer le cours des idées, elle reprit :

— C'est à cause de lui que j'ai un nom ridicule, pourtant !...

Le petit Barfleur demanda, empressé et gracieux :

— Comment, un nom ridicule?...

— Ben, Corisande !... je m'appelle Corisande !... vous ne le saviez pas?...

— Si, mademoiselle, si !... mais ce n'est pas un nom ridicule !... c'est, au contraire, un nom charmant !...

— Oh ! là là !... ça dépend des goûts !...

— Et, pourquoi est-ce à cause de Henri IV qu'on vous a donné ce nom que vous n'aimez pas?...

— C'est à cause de lui sans l'être... c'est en souvenir de la belle Corisande...

Et, voyant que *Deux liards de beurre* ne comprenait pas, elle répéta :

— La belle Corisande?... vous savez bien?...

Il répondit, sans conviction :

— Parfaitement !...

— Ah !... c'est que vous n'avez pas l'air très au courant !... Ben, c'était la comtesse de Guiche, la belle Corisande !... et elle a été la marraine d'une Avesnes... en 1589... et depuis ce temps-là, tous les Avesnes ont appelé leurs filles Corisande... c'est la tradition !...

— C'est parfait !... mais je ne vois toujours pas comment Henri IV est pour quelque chose dans...

— Quand je le disais !... que vous aviez pas l'air au courant !... — s'écria Chiffon en riant — Henri IV est pour quelque chose là dedans... parce que c'est à cause de la célébrité de la belle Corisande qu'on a été flatté de l'avoir pour marraine, et qu'on a établi la tradition... et elle est célèbre, la belle Corisande, parce que Henri IV, s' pas?...

— Mais oui... mais oui!... — interrompit vivement madame de Barfleur, qui craignait toujours de voir l'ignorance de son fils se montrer au grand jour.

Très ignorante elle-même, elle se rendait assez exactement compte du danger, et possédait à un haut degré ce tact silencieux qu'ont habituellement les femmes en pareil cas.

Le duc d'Aubières regarda les autres portraits, et demanda, montrant un général de l'Empire :

— Qui est celui-ci?...

— Ça, — répondit *Deux liards de beurre*, toisant avec indifférence l'ancêtre, — un hercule trapu, appuyé sur son sabre, dans la pose du général Fournier-Sarlovèze de Gros, — ça, c'est mon grand-père...

— Oh!... — fit Chiffon, saisie — ben, il ne vous ressemble guère!...

Et, continuant à examiner le général de Barfleur avec un bienveillant respect, elle ajouta :

— C'est pas étonnant que ces êtres-là aient fait de grandes choses!...

— Il est seulement malheureux — déclara sentencieusement *Deux liards de beurre*, — que ces grandes choses aient été faites pour la gloire de Bonaparte!...

— Pour la gloire de la France, vous voulez dire?... — rectifia Chiffon.

— Non! — reprit le petit Barfleur, heureux de tenir enfin un sujet de conversation, — ça n'a servi qu'à Bonaparte... Et Bonaparte ne sera jamais, aux yeux du monde, qu'un usurpateur, un ennemi de la France...

— Aux yeux des gens du monde!... vous voulez dire?— cria Chiffon, dont les petites oreilles rougissaient violemment. — Un ennemi de la France!... l'Empereur!... et ce sont les retours de Coblentz qui ont osé l'appeler comme ça!... ceux qui se réjouissaient de la voir envahie, la France!... et pour arriver à un chic résultat!... Louis XVIII!...

Le petit Barfleur déclara avec onction :

— Louis XVIII fut un grand roi!...

— Un grand roi!... — fit Coryse suffoquée. — un grand roi! cette baudruche!... Au fait, n'est-ce pas, ça vous est bien égal!... vous vous en souciez comme d'une guigne, au

fond, de Louis XVIII!... vous défendez le roi comme vous allez à la messe... c'est affaire de chic, et comme vous trouvez que c'est pas chic d'être impérialiste, vu que les impérialistes c'est tous des pannés et des crânes, alors...

— Merci pour les impérialistes, mademoiselle Coryse!... — fit le duc d'Aubières, qui s'inclina en riant.

Madame de Bray s'élança vers Chiffon et, menaçante, elle lui dit tout bas :

— Tais-toi!... tu es absolument ridicule!...

La petite répondit avec sincérité :

— Ça ne m'étonne pas!... mais pourquoi s'amuse-t-on à me chiner mon Empereur?... et puis,... c'est toi qui m'as dit de parler... de dire n'importe quoi... mais de parler...

Très inquiète de voir son rejeton s'embarquer dans une autre conversation, madame de Barfleur proposa, s'asseyant au piano :

— Il y a trois danseuses!... si la jeunesse faisait un tour de valse?...

D'un même élan, le beau Trêne, M. de Bernay et le comte de Liron se précipitèrent vers Chiffon. Mais le petit Barfleur, plus rapproché qu'eux, se saisit rapidement de la jeune fille.

En se sentant prendre ainsi par la taille, Coryse cambra son corps souple et dit, se raidissant en arrière :

— Non!... je...

Elle allait dire « je danse avec M. d'Aubières », et faire signe au duc de venir à son secours, mais elle réfléchit que ça ne servirait à rien. Si vagues que fussent ses notions sur la politesse, elle comprenait qu'il lui faudrait toujours danser, au moins une fois, avec le maître de la maison.

Et, comme *Deux liards de beurre* s'était arrêté, interdit :

— Non!... rien!... allons-y!...

Si le descendant des Barfleur parlait mal, il valsait à merveille, et Chiffon éprouva un vrai plaisir à se sentir enlevée à travers l'immense salon. Tout de suite, son danseur la fit passer dans la galerie, mal éclairée, et où, disait-il, il y avait plus de place.

— Mais... les autres?... — fit Chiffon — regardant si Geneviève de Lussy et madame de Liron les suivaient.

Le vicomte s'arrêta, se penchant à la porte pour appeler les valseurs.

— Ils viennent!... — dit-il.

Et, enlaçant Coryse, il repartit de nouveau.

Mais ils restèrent seuls dans la grande pièce nue. Madame de Liron n'aimait à valser que pour les spectateurs, et madame de Lussy, qui connaissait sa fille, ne lui permettait pas de s'éloigner de son œil maternel.

— On la trouve bien jolie, madame de Liron, n'est-ce pas?... — demanda tout à coup Chiffon.

Depuis le matin, l'image de la jeune femme la hantait, et elle ne pouvait s'empêcher de parler d'elle.

Le petit Barfleur répondit distraitement :

— C'est surtout votre oncle de Bray, qui la trouve jolie!...

— Ah!... — fit gravement Coryse.

— Mais vous, mademoiselle, comment la trouvez-vous?...

— Trop rondouillarde... et vous?...

— Moi!... — répondit *Deux liards de beurre*, serrant un peu plus Coryse contre son épaule, — moi... je ne la regarde pas!... je ne vois que vous!... c'est vous qui êtes jolie!... si jolie!...

Très bas, il ajouta :

— C'est vous que j'aime!...

Chiffon n'avait pas entendu. Toute au plaisir de valser avec un bon valseur, elle s'abandonnait, franchement appuyée au bras du petit Barfleur.

Enhardi par cet abandon, il se pencha vers elle, et murmura, d'un accent qu'il s'efforçait de rendre passionné :

— Je t'aime!!!...

Il lui parlait de si près, qu'à son souffle elle sentit voler ses cheveux. Stupéfaite, elle s'arrêta court; et, reculant brusquement, elle s'écria, l'air ahuri et indigné :

— Ben! c'est raide!...

XIII

— Voulez-vous... — cria la marquise, se précipitant dans la bibliothèque, où fumaient M. de Bray et Marc, — voulez-

vous dire à Corisande qu'il faut qu'elle vienne aux courses?... la voilà qui déclare qu'elle ne veut pas y aller!...

— Mais, — dit Chiffon, qui entrait derrière sa mère, — je ne vois pas du tout pourquoi il faut que j'aille aux courses, moi?... on ne m'y a jamais conduite les autres années...

— Non... mais les autres années, tu étais encore une enfant...

Le marquis se décida à parler :

— Va donc, mon Chiffon!... toi qui aimes les chevaux...

— C'est justement parce que j'aime les chevaux que je n'aime pas les courses!... ça ne m'amuse pas d'en voir un qui gigote avec une patte cassée... comme à Auteuil, il y a deux ans, le jour où tu m'y as emmenée...

— Mais il n'arrive pas fatalement un accident comme celui-là...

— Celui-là ou un autre, ça m'est égal!... et puis, d'abord, c'est pas seulement pour ça que je ne veux pas aller aux courses...

— On ne doit pas dire : « Je ne veux pas », — fit observer M. de Bray.

Docilement, Chiffon rectifia :

— Que je voudrais ne pas aller aux courses...

— Ah!... et pourquoi est-ce?...

— Parce que ça m'embête d'être toujours au milieu d'un tas de gens!... moi qui n'aime qu'à être seule et tranquille... avec des animaux...

Elle regarda affectueusement son beau-père et son oncle, et acheva :

— Ou avec vous deux!... c'est vrai!... ce matin, la messe!... tout à l'heure, les courses!... et ce soir, le bal!... c'est beaucoup pour un jour, tout ça!...

Madame de Bray s'écria, en levant les yeux au ciel :

— La messe!... elle met la messe dans le même sac que le reste!...

Chiffon se hérissa :

— Oui, certainement!... quand c'est la messe comme ce matin!... vous n'avez pas voulu me laisser aller à Saint-Marcien, sous prétexte qu'on avait besoin de Jean pour aider à la maison... à cause de ce soir...

— Eh bien?...

— Eh bien, vous m'avez emmenée chez les Jésuites avec vous!... et, la messe chez eux, c'est pas la messe!... c'est des « cinq heures... » qui sont le matin!... on se dit bonjour... on s'attend dans le jardin à la sortie... aujourd'hui, vous avez parlé à plus de cinquante personnes!...

— Mais toi aussi, tu leur as parlé... je ne vois pas de quoi tu te plains?...

— Mais c'est justement de ça que je me plains, sapristi!...

— Je ne comprends pas l'ennui qu'il peut y avoir à rencontrer des gens de la société que...

— Ça dépend des goûts!... moi, ça m'horripile!... et quand je l'aurai vue ce matin à la messe et ce soir au bal, j'en aurai ma claque, de « la société »!... sans compter que si on me force à aller aux courses, quand je me serai ennuyée toute la journée comme ça en plein air, je m'endormirai au milieu du salon ce soir...

— Cette petite est indécrottable!... — fit la marquise, découragée, — il faut renoncer à en rien obtenir!...

Et elle sortit avec fracas.

— Ouf!... — dit Chiffon, qui vint s'allonger sur le divan comme un grand chien, — ça y est tout de même!...

— Je ne comprends pas,— commença M. de Bray — pourquoi tu ne veux pas aller avec ta mère aux courses... tu...

— Comment, tu ne comprends pas?... Ben, vas-y donc un peu, toi, pour voir, aux courses!...

— Moi, c'est différent!... j'ai un rhume affreux... je viens de me lever... et c'est à peine si je serai présentable tantôt...

— Et moi, je suis encore abrutie de mon dîner d'hier!...

L'oncle Marc demanda :

— Eh bien, au fait?... de quelle façon s'est-il passé, ton dîner d'hier?

— De la façon embêtante!... et encore, heureusement, M. d'Aubières était là... car, sans ça...

— Ah!... — fit le marquis — Aubières est de retour?...

— Oui... — répondit l'oncle Marc — et il est venu ce matin pendant que tu étais sorti... il voulait te voir... et s'excuser de n'être pas rentré l'autre soir pour vous dire adieu, à ta femme et à toi, après sa promenade dans le jardin avec

Chiffon... C'est qu'il n'était pas en train, le malheureux!...

Et il ajouta, en riant :

— Car sais-tu ce que lui avait dit Chiffon, au cours de cette promenade?... ne cherche pas, va!... tu ne trouverais jamais!... elle lui a dit bien gentiment : « J'aime mieux que vous sachiez pourquoi je ne veux pas vous épouser... Eh bien, je ne veux pas, parce que je suis sûre que, si je vous épousais, je vous tromperais... »

— Oh ! — fit M. de Bray, qui se mit à rire aussi.

Coryse haussa les épaules.

— Alors, c'est drôle, ça!... il valait mieux lui laisser croire un tas de choses, s' pas?...

— Dame!... — dit l'oncle Marc, — je ne vois pas trop ce qu'il aurait pu croire de pire...

Elle demanda, inquiète :

— Est-ce qu'il m'en veut?...

— Lui!... Ah! grand Dieu! le pauvre garçon!... il n'y songe même pas!...

— A la bonne heure!... je me disais aussi : « C'est pas possible qu'il m'en veuille!... il a été trop gentil pendant le dîner... » car j'ai eu la veine d'être à côté de lui!...

— Alors, tout s'est bien passé?...

— Mais... ma mère ne vous a pas dit...?

— Je n'ai vu ta mère qu'au déjeuner... tu étais là... tu sais qu'on n'a pas parlé d'hier...

— Eh bien... j'ai un peu gaffé tout de même!... d'abord à propos de Henri IV...

— A propos de Henri IV?... — questionna M. de Bray étonné.

— Oui... parce que, quand on regardait son portrait... j'ai dit qu'il avait pas une bobine de protestant... alors, vous comprenez, à cause des Liron, ça n'a pas fait très bon effet...

— Aussi quelle manie as-tu de déblatérer contre les protestants!... Des gens à qui l'on ne peut reprocher, en général, que d'être un peu trop vertueux! Ils nous humilient!...

— Enfin!... — dit l'oncle Marc, — si tu n'as fait que ça!...

— Si! j'ai encore fait autre chose!... mais c'est la faute de ma mère... elle m'a appelée pour me dire de parler... de parler, même si j'avais rien à dire... alors, aussitôt que j'ai trouvé quelque chose... vous pensez si j'ai sauté dessus...

— Voyons la deuxième gaffe?... — demanda l'oncle Marc, très intéressé.

— C'est pas précisément une gaffe... mais je me suis mise en colère... et j'ai dit des choses que j'aurais pas dû dire... ça est venu à propos de Napoléon...

— Oh!... — fit M. de Bray effaré. — si on a attaqué Napoléon!...

— Oui... tu sais bien que c'est ça qui me fait le plus grimper!...

— Tu n'as pas été convenable?...

— Si... c'est-à-dire... si on veut...

Et elle déclara, après un silence :

— Dans tous les cas, je l'ai toujours été plus que le maître de la maison, convenable!...

— Comment?... — demanda le marquis, étonné — mais M. de Barfleur est la correction même.

— Pas avec moi, toujours!...

— Qu'est-ce qu'il t'a fait?...

Devenue toute rouge au souvenir de la veille, Chiffon répondit, hérissée encore :

— Il m'a tutoyée!... si tu trouves ça convenable?...

— Tutoyée?... — fit Marc, mécontent — comment ça, tutoyée?...

— Dame!... comme on tutoie!... c'est arrivé en valsant... Il m'a emmenée dans la galerie, sous prétexte qu'il y avait plus de place... là, qu'est-ce qu'il y a donc eu?... ah! oui!... il a commencé à me dire que madame de Liron était rondouillarde... c'est-à-dire... non, je confonds... c'est moi qui ai dit ça!... lui, il me répétait que j'étais jolie... qu'il n'y avait que moi de jolie...

Comme elle s'arrêtait, l'oncle Marc questionna, inquiet :

— Et puis?...

— Et puis... tout à coup... pan!... il s'est penché... et il m'a dit :

Imitant la voix concentrée et « de circonstance » qu'avait prise à cet instant le petit Barfleur, elle murmura :

— Je t'aime!!!...

L'intonation était si drôle que, malgré son mécontement, l'oncle Marc se mit à rire.

Coryse, agacée, demanda, se tournant vers lui et vers son beau-père :

— Vous trouvez ça bien, vous?...

Toujours conciliant, M. de Bray, qui voulait arranger les choses, répondit d'une voix douce :

— Les Anglais tutoient Dieu!...

Chiffon répliqua, délibérément :

— Parce que c'est des muffes!...

— Allons, bon!... — fit le marquis, contrarié du peu de succès de son objection. — C'est le tour des Anglais, maintenant!... Tu nous brouillerais avec le monde entier!... Je ne suis pas sévère, mais tu as vraiment une façon de parler...

— Il faut me pardonner!... ça m'est instinctif!...

Et après un instant de réflexion, elle demanda :

— Est-ce que ça va durer encore longtemps, cette plaisanterie-là?...

— Quelle plaisanterie?...

— Ben... le petit Barfleur!... C'est pas que je le fasse à la pose, non!... mais enfin, je ne suis pas flattée qu'on croie que je peux épouser *Deux liards de beurre!*...

Le marquis murmura timidement :

— Il est gentil!...

— Gentil... — dit la petite, fâchée. — gentil?... mais, c'est un grotesque!... et l'air mal portant!... et habillé ridiculement!... et parfumé!... oui, il se parfume!... et à l'héliotrope blanc, encore!... c'est complet!...

— Mon Dieu!... il est des circonstances où un homme peut se parfumer légèrement sans que...

— Non!.. — cria Chiffon, qui se montait peu à peu, — un homme n'a le droit de sentir que le tabac!...

Et, s'adressant à l'oncle Marc :

— Ça te fait rire!... tu trouves ça drôle?... d'abord, toi, tu deviens tout à fait méchant pour moi!... oui, méchant!... il y a déjà longtemps que ça a commencé... mais depuis quelques jours ça augmente... Tiens!... c'est depuis le soir où cet affreux petit Barfleur a dîné à la maison!...

Comme le vicomte voulait protester, elle reprit, très énervée :

— Oh! je ne dis pas que tu n'es pas bon pour moi, pour

ce qui est, par exemple, des cadeaux!... tu m'as donné une robe... une très belle!... c'est même elle que je mettrai ce soir parce qu'elle est bien plus chic que celle de papa... oui!... tu me donnes des choses... mais pour ce qui est de m'aimer, c'est plus ça!...

— Mais si...

— Mais non!... et d'abord, si tu m'aimais bien, est-ce que tu voudrais me voir épouser un singe comme le petit Barfleur, voyons?...

— Mais je ne dis rien pour le...

— Tu ne dis rien pour... mais tu ne dis rien contre, non plus?... Et je n'en veux pas, du singe!... ni de lui ni d'un autre, d'ailleurs!...

Elle marcha sur l'oncle Marc, et continua amèrement :

— C'est ta faute, d'abord, si on me tourmente!... si on veut m'épouser!... oui!... c'est la faute de ton sale argent!... sans lui, on me laisserait bien tranquille dans mon coin... comme avant...

Et, cachant son visage dans ses mains, elle se mit à sangloter éperdument.

— Laisse-la!... — dit Marc à M. de Bray, qui s'approchait de la petite et voulait lui parler, — elle a mal aux nerfs... allons-nous-en, et laissons-la pleurer!... ça lui fera du bien!...

Au moment de sortir de la bibliothèque, le marquis se retourna, et, regardant Chiffon qui pleurait toujours, il murmura :

— Elle n'avait jamais eu de nerfs, cette enfant-là!... ça n'est pas naturel, tout ça!... elle aimerait quelqu'un, que je n'en serais pas surpris?...

— Tu es fou!... — s'écria Marc, avec une sorte d'effarement, — qui pourrait-elle aimer?...

Et, anxieux :

— Ce n'est pas Trêne, au moins?... ce bellâtre qui battra sa femme et jouera sa dot... ni Bernay?... elle exècre les cafards!... ni Liron, un imbécile!...

Comme son frère ne disait rien, il lui cria violemment :

— Alors?... qui?... qui?... qui?...

Sans s'émouvoir, M. de Bray répondit :

— Mais comment veux-tu que je le sache?...

XIV

— Où donc est passé l'oncle Marc?... — demanda Chiffon, en entrant le soir dans le salon, quelques minutes avant l'arrivée des invités, — je l'ai cherché partout, il n'est nulle part...

— Tu sais bien qu'il se terre, ce soir? — dit le marquis, — qu'est-ce que tu lui veux?...

— Je veux lui montrer ma robe... il ne m'a vue dedans que le jour... et dame, le soir, je suis si tellement mieux!...

— Tu la lui montreras une autre fois, il est grincheux, ce soir.

Et il ajouta en riant :

— Il paraît que tout le monde a ses nerfs, aujourd'hui!...

— Oui... — dit Coryse — à dîner, j'ai bien vu qu'il était tout chose... qu'est-ce qu'il a, que tu crois?...

— Il a un mauvais caractère!... — déclara la marquise.

— Oh!... — protesta Chiffon avec vivacité — ça, jamais!...

Puis, revenant à son idée :

— Je vais encore le chercher?...

— Mais non! — fit madame de Bray, avec humeur, — reste ici... on va commencer à arriver!

La gaie frimousse de la petite s'assombrit :

— Ah! mon Dieu!... c'est vrai!... il est dix heures!... Qui est-ce qui va arriver les premiers?... j' parie que c'est les plus embêtants de tous!... Patatras!... quand je le disais!... c'est les Bassigny!...

C'était en effet madame de Bassigny, très serrée dans une éclatante robe argentée; suivie du colonel, sanglé aussi dans un uniforme un peu étroit, qui remontait, barrant le dos d'un grand pli à la hauteur des épaules. Madame de Bassigny sembla vexée d'arriver la première. Elle ne trouvait pas ça chic, et rejeta cette faute d'élégance sur le colonel.

Puis, d'un ton pointu, elle demanda à Coryse « si sa discussion politique de la veille ne l'avait pas empêchée de dormir?... » La petite répondit : « qu'elle avait un si excellent sommeil qu'elle dormait toujours, même après les plus embêtantes soirées »... et les arrivants interrompirent la conversation qui tournait à l'aigre.

Le petit Barfleur entra, collé aux jupes de sa mère, et visiblement inquiet des suites de sa déclaration. Il s'avouait que vraiment il l'avait « fait un peu trop à la passion », et n'était pas resté dans la note.

L'accueil indifférent de Chiffon, qui semblait ne se souvenir de rien, le rassura tout à fait et il reprit vite son bel aplomb; allant, venant, caquetant à tort et à travers, et remplissant les salons de sa papillonnante et minuscule personne.

L'entrée du comte d'Axen lui fit l'effet d'une douche. Il commença par l'examiner avec un grand respect, ému en quelque sorte par la présence d'un prince « pour de bon »: mais bientôt, il oublia le prince et ne vit plus que « le rival ».

La venue de ce petit bonhomme, plus jeune et guère plus beau que lui, diminuait considérablement son prestige.

Quand l'orchestre préluda, *Deux liards de beurre* voulut s'élancer vers Coryse, mais il arriva devant elle à l'instant même où elle filait, entraînée par le comte d'Axen. Il constata avec découragement que le prince valsait à trois temps merveilleusement, comme seuls les gens de son pays savent valser.

Et non seulement il aurait ce soir le succès de situation, de curiosité, d'étiquette, auquel il avait droit, mais encore, il aurait un succès d'homme, également mérité; et de cela, le petit Barfleur ne se consolait point.

Il courut à madame de Liron qui arrivait, suivie de son mari et de son beau-frère, — délicieuse et éclatante dans la robe rose entrevue chez la couturière, — et lui demanda « cette valse »...

Mais la petite de Liron désirait, avant tout, se faire voir au comte d'Axen « dans son bon jour », et elle savait que les petits hommes ne font pas valoir les femmes qui dansent avec eux. Elle répondit, un peu agacée de cet empressement intempestif:

— Mais... tout à l'heure!... j'arrive... laissez-moi respirer!...

Puis, s'adressant au marquis:

— Alors, c'est sérieux?... votre ours de frère n'est pas là?...

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux!...

— Et il ne paraîtra pas?...

— Et il ne paraîtra pas...

Elle leva les yeux au plafond:

— Il est là-haut?... au-dessus de ce vacarme?...

— Mais oui...

— Qu'est-ce que ça lui fait, où il est?... — se demanda Coryse, qui regardait la jeune femme toute fraîche sous son auréole de diamants.

Rien dans cette rondelette poupée, aux yeux polissons, aux lignes un peu vulgaires, ne plaisait à Chiffon. Mais, en voyant l'enthousiasme excité par la petite de Liron, elle se disait, avec un effort presque douloureux pour comprendre cette admiration qu'elle ne s'expliquait point :

— Paraît qu'elle est bien jolie!...

Le duc d'Aubières s'approcha :

— A quoi pensez-vous, mademoiselle Chiffon?... vous avez l'air d'un petit conspirateur?...

Coryse rougit :

— A rien...

— Tiens!... vous avez l'air préoccupé... je dirais sombre, si ce vilain mot tout noir pouvait s'appliquer à vous...

Et, comme la petite, troublée, balbutiait une insignifiante réponse, il demanda affectueusement :

— Est-ce que vous avez du chagrin?... est-ce que quelque chose ne va pas comme vous voulez?...

— Mais non!... je n'ai pas de chagrin!... ni rien!... — dit vivement Chiffon.

Et, voulant faire cesser cet interrogatoire qui, sans qu'elle sût pourquoi, l'embarrassait, elle interrogea à son tour :

— L'élection de l'oncle Marc est sûre, n'est-ce pas?...

— Je le crois!... mais il ne me paraît pas s'en soucier beaucoup, de son élection!... je l'ai vu ce matin et il ne m'en a pas dit trois mots... il a l'air d'oublier que c'est dimanche prochain... lui aussi, il a l'air préoccupé!...

— Ah!... — fit la petite, inquiète.

Et, tout de suite, elle pensa :

— C'est peut-être à cause de madame de Liron qu'il est préoccupé?...

Le colonel remarqua le regard vague de Corize et la petite moue serrée de ses lèvres :

— Vous voilà encore partie bien loin d'ici, mademoiselle Chiffon?... bien loin!... dans le pays bleu!...

Elle répondit, sans bien savoir qu'elle parlait :

— Pas si bleu que ça!...

Peu à peu, ils s'étaient rapprochés des grandes baies ouvertes sur le jardin. La nuit était orageuse, une chaleur de plomb les enveloppait.

— On étouffe, là dedans!... — fit Chiffon, en secouant ses cheveux lourds.

Et elle sortit, suivie de M. d'Aubières.

— Tiens!... — s'écria le duc, le nez en l'air, — le voilà, cet animal de Marc!... il va et vient paisiblement dans sa chambre, sans se douter que nous le voyons d'en bas?...

Chiffon regarda, et vit la haute silhouette de l'oncle Marc qui se détachait, très sombre, dans le cadre lumineux de la fenêtre.

— Tiens! oui!... le voilà!...

Madame de Liron arrivait dans le jardin au bras de M. de Bray. Elle aussi aperçut le vicomte.

Elle s'écria gaiement :

— Une bonne farce, ce serait de monter lui dire bonsoir, à votre frère!... qu'est-ce que vous en dites?...

— Mais... — répondit le marquis, embarrassé, — je ne sais pas trop...

— Si!... faisons ça, voulez-vous?... ça sera très drôle!... montons chez lui en farandole?...

Et, s'adressant au colonel :

— En êtes-vous, monsieur d'Aubières?...

— Non, madame,... je craindrais que mon ami Marc ne me mît à la porte?...

— Mais moi?... — demanda la jeune femme en souriant, — est-ce qu'il me mettrait à la porte aussi?...

Sans attendre la réponse, elle se tourna vers M. de Bray :

— Si je montais, dites?... tout doucement... par l'escalier de la bibliothèque... ce serait une bonne farce, hein?...

— Excellente!... — murmura Chiffon, d'un ton infiniment impertinent.

— Conduisez-moi, monsieur de Bray, voulez-vous?...

— Madame, moi... il faut que je m'occupe ici d'un tas de choses... — expliqua le marquis, très embarrassé du rôle que la jeune femme voulait lui faire jouer, — mais... Aubières que voici va vous conduire...

— Jusqu'à l'escalier... — dit en souriant le duc, qui arrondit son bras.

Coryse restait seule.

Le beau Trêne, tout svelte dans son uniforme de hussard, descendit le perron :

— Enfin je puis vous saluer, mademoiselle!...

Chiffon, qui se précipitait pour suivre M. d'Aubières et madame de Liron, s'arrêta, mécontente d'être gênée dans son mouvement.

— Mais... vous m'avez saluée déjà... — fit-elle sèchement.

Elle avait parlé un peu haut. La silhouette, un instant disparue, de l'oncle Marc, vint au balcon et y demeura immobile.

— Je vous ai saluée en entrant... mais je n'ai pas pu vous complimenter sur votre jolie toilette...

Coryse ne répondant rien, il reprit, d'un ton plein de mystère et de sous-entendus bêtas :

— Après ça, est-ce bien la toilette qui est jolie?... Je ne voudrais pas vous faire un banal compliment, mademoiselle, en vous répétant ce qu'on a dû vous dire cent fois depuis hier au soir... mais vous êtes...

— Charmante!... — interrompit Chiffon en riant, — oui, c'est convenu, ça!...

Et, pressée de filer, elle ajouta brusquement :

— ... et si c'est tout ce que vous avez à me dire...

Interloqué, M. de Trêne répondit :

— Mais... je voudrais aussi vous supplier de m'accorder une valse?...

— Laquelle?...

— Celle que vous daignerez me donner?... la première, si vous le voulez bien?...

— La premiere est au comte d'Axen...

— Encore!...

— Comment, « encore »?... — fit Coryse, agacée, — vous allez compter combien de fois je danse avec celui-ci ou celui-là?...

Elle s'arrêta court. Il lui semblait que l'oncle Marc se penchait au-dessus d'eux, les écoutant. Mais elle n'osa pas, en regardant en l'air, indiquer sa présence.

Le beau Trêne reprit :

— La seconde valse, alors?...

— Elle est à M. d'Aubières... voulez-vous la quatrième, à partir de maintenant?...

Le comte d'Axen arrivait, courant presque :

— C'est ma valse, mademoiselle Chiffon!...

A la fenêtre, la grande ombre de l'oncle Marc s'agita, inquiète, et Coryse pensa :

— Je parie que, dans ce moment-ci, il a son sourcil fâché?...

— Mademoiselle... — demanda M. de Trêne — je voudrais avoir l'honneur d'être présenté à monseigneur le comte d'Axen?...

Chiffon, quittant à regret des yeux la fenêtre, se tourna vers le prince :

— Permettez-vous, monseigneur?...

Et comme il s'inclinait, elle bafouilla très vite :

— Monsieur de Trêne...

— Je suis ravi de vous connaître, monsieur, — dit le comte d'Axen, en tendant la main à l'officier; — nous allons, la semaine prochaine, être camarades... je suis autorisé à assister aux manœuvres, et je dois marcher avec vous...

Puis, saisissant Chiffon par la taille :

— Voulez-vous que nous valsions sur ce beau grand perron?... on y entend très bien la musique... et dans les salons on étouffe!...

Elle se laissa faire, n'osant pas résister, mais craignant, sans savoir pourquoi, de déplaire à l'oncle Marc, toujours immobile à son balcon.

Lorsque le prince s'arrêta, il dit à Coryse :

— Je regrette vivement de ne pas voir votre oncle, ce soir...

— Il est chez lui à cause de son deuil... — balbutia-t-elle, en regardant furtivement du côté de la fenêtre.

— C'est un charmant homme, que j'aime infiniment!... nous nous sommes beaucoup promenés ensemble, ces derniers jours... à pied et à cheval...

— Tiens!... — pensa la petite, étonnée, — il ne me l'a pas dit!... il ne m'a jamais parlé de lui depuis l'autre soir!...

Le comte d'Axen reprit :

— M. de Bray a une des plus belles intelligences que je connaisse, et une âme exquise...

— N'est-ce pas, monseigneur?... — cria Chiffon, qui avait envie de sauter au cou du prince.

— Je serai bien content, — continua-t-il, — si les manœuvres finissent de façon à me permettre de partir avec lui...

— Partir?... — demanda la petite, angoissée — partir pour où?...

— Mais... il ne vous a pas dit...

— Si... si... — fit-elle, voulant savoir, — il m'a dit... à peu près...

— Eh bien, tout de suite après les élections, M. de Bray va voyager pendant deux mois...

— Ah!...

— Il veut voir de près bien des misères... se rendre compte de bien des choses... en un mot, il veut et peut faire beaucoup de bien... Votre oncle, mademoiselle Chiffon, est un de ces rares hommes qui passent leur vie à faire de belles actions... qu'ils cachent comme si c'étaient des crimes...

— Oui... je lui ai déjà dit ça!... — murmura Coryse, se tenant à quatre pour ne pas pleurer.

La pensée que l'oncle Marc allait partir la bouleversait toute. A son retour, s'il était élu, il s'en irait à Paris où les Bray ne s'installaient qu'au printemps... elle ne le verrait plus!... plus du tout!...

A ce moment, le vicomte, penché sur l'appui du balcon, se retourna brusquement vers l'intérieur de sa chambre. Evidemment, quelqu'un venait d'entrer chez lui.

— C'est elle!... — pensa Chiffon, dont le cœur battit trop vite.

Et, comme la valse finissait, elle salua le prince et se faufila à travers les danseurs qui regagnaient leurs places.

En arrivant dans la bibliothèque, elle grimpa le vieil escalier de chêne qui montait directement à l'appartement du vicomte, décidée à voir, à écouter, à savoir n'importe comment quelque chose de précis. Mais, tout à coup, elle s'arrêta, découragée.

— Non!... — fit-elle, — ça serait vilain!... et puis, je sais tout ce que je peux savoir!...

Un froufrou de tulle et de soie l'avertit que quelqu'un

descendait au-dessus d'elle. Dégringolant rapidement les marches, elle se blottit derrière l'escalier.

Toute pimpante, madame de Liron passa à côté d'elle, et rentra dans le grand salon en criant, pour bien indiquer qu'elle ne cachait pas sa visite :

— Ah!... mais!... c'est qu'il n'était pas content, figurez-vous!... c'est tout juste s'il ne s'est pas fâché!...

— Elle ment!... — pensa Chiffon, — il était ravi!... elle dit ça pour pas que ça ait l'air!...

Et, montant à son tour chez le vicomte, elle ouvrit la porte sans frapper.

Assis devant son bureau, la tête appuyée sur son bras replié, l'oncle Marc ne l'entendit pas entrer. D'une voix blanche, très émue, elle demanda rageusement :

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait?...

A la voix de sa nièce, il se leva, mécontent.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi? ..

Lorsqu'elle vit le pauvre visage bouleversé, qui se tournait menaçant vers elle, Chiffon ne sentit plus qu'une immense tendresse pour l'oncle qu'elle aimait tant! Elle oublia tout, répétant, surprise et troublée profondément :

— Tu pleures?... pourquoi pleures-tu? mon Dieu!...

Et, timidement :

— A cause d'elle, s' pas?...

Le vicomte éclata :

— Je ne sais pas qui tu appelles « elle »!... mais je te prie de retourner à tes danses et à tes flirts!... Va écouter les compliments de cette brute de Trène!... et valser dans le jardin avec le comte d'Aven, puisque ça t'amuse!... mais laisse-moi tranquille chez moi!...

Elle murmura :

— Tranquille?... à pleurer?...

— A pleurer si ça m'amuse!...

Chiffon apercevait dans le cabinet de toilette deux grandes malles ouvertes. Affolée, elle demanda :

— Tu pars donc plus tôt?...

— Plus tôt que quoi?... et d'abord... comment sais-tu que je pars?...

— C'est le comte d'Aven qui...

Il ricana :

— Ah!... vous parlez de moi quand vous êtes ensemble?...

— Oui!... il m'a dit que tu vas voyager... faire du bien...

Et, comme il ne répondait pas, elle demanda, d'une voix tremblée, qui disait toutes ses épouvantes :

— Et moi?... qu'est-ce que je vais devenir?...

Sans la regarder, il répondit d'un ton coupant :

— Dame!... tu ne penses pas que je peux t'emmener, n'est-ce pas?... ni rester ici pour te servir de bonne?...

— Oh!... — fit douloureusement Chiffon, dont les yeux de pervenche se voilèrent de larmes, — comme tu me parles, oncle Marc!... comme tu me parles vilainement!...

— Pourquoi viens-tu me tourmenter comme ça?...

Elle resta un moment sans répondre; immobile au milieu de la chambre, toute rose dans la robe neigeuse qui coulait droite le long de ses hanches, dessinant la ligne si pure de son petit corps jeune et vigoureux. La nappe de cheveux blonds qui flottait autour d'elle, envolée au courant d'air de la fenêtre, lui donnait l'aspect d'une petite fée, d'un petit être bizarre et irréel. Et, malgré lui, Marc qui avait relevé la tête, la regardait avec une expression d'immense tendresse au fond de ses yeux rougis.

Trop myope pour voir ce regard, Chiffon demanda, après avoir longuement réfléchi :

— Alors, comme ça... d'après ce que m'a dit le prince,... tu t'en vas d'ici pour faire des belles actions?...

Il haussa les épaules. La petite reprit :

— Eh bien, moi... je pourrais t'en indiquer une à faire... et pas loin... de belle action?...

Et, comme il ne répondait pas, elle murmura, dans un faible souffle :

— Ça serait de m'épouser?...

Devenu très pâle, le vicomte marcha vers elle :

— Qu'est-ce que tu as dit?...

— Tu as très bien entendu...

Il répliqua d'une voix rauque :

— Tu as la plaisanterie féroce... et pas drôle!...

— La plaisanterie!... — s'écria Chiffon effarée — ah Dieu!... mais je t'aime plus que tout!... et il y a des instants

où il me semble que tu m'aimes aussi plus que le reste!... alors, je te dis : « Épouse-moi? »

— Chiffon!... — fit doucement l'oncle Marc, qui attira la petite dans ses bras — mon Chiffon!... Oh! oui, je t'aime, va!... je t'aime!... je t'aime!... je t'aime!...

— Alors, tu veux bien?...

Il la couvrait de baisers, sans parler. Elle soupira, toute frissonnante :

— Oh! que c'est bon d'être embrassée par toi!...

Puis, éclatant de rire :

— Crois-tu qu'ils vont faire un nez, en bas... quand ils sauront ça?...

L'oncle Marc regardait Chiffon, hésitant encore à la croire à lui. Penché sur son visage, il murmura, dans un baiser :

— Ah! petit Chiffon!... si tu savais combien j'ai été malheureux!... et désespéré!... et jaloux!...

— Jaloux?... oh! ça!... fallait pas!...

Et se serrant éperdument contre lui, elle balbutia, câline et tendre :

— ... car ça m'étonnerait rudement si je te trompais jamais, toi!...

GYP.

A LA COUR DE GASTON PHÉBUS

1388-1391

Le XIVe siècle allait lourdement vers sa fin au milieu d'une guerre générale. La lutte qui, depuis trois générations, mettait aux prises la France et l'Angleterre, se répercutait dans toute l'Europe : dans la péninsule espagnole, où chacune des deux puissances rivales soutenait son candidat à la couronne ; dans l'Église, où l'Angleterre urbaniste prêchait la croisade contre la France clémentine, et jusqu'autour de la couronne impériale. Et cette division profonde, tranchant à travers toutes les fibres du corps social, atteignait jusqu'aux plus humbles et aux plus reculés. Au fond de sa province, le moindre petit baron, urbaniste, anglais, pedriste ou bavarois, était toujours prêt à partir en guerre contre son voisin, clémentin et français, qui osait soutenir un Henri de Transtamare ou un Venceslas de Bohême.

Pourtant il y avait un État, un État unique, où la paix régnait toujours : une belle paix imperturbable qui avait à ses côtés une épée à deux tranchants pour se défendre. On con-

naissait trop bien cette épée sans crainte pour oser toucher à la main qui la tenait ferme dans le fourreau : c'était l'épée de Gaston Phébus, comte de Foix, vicomte-souverain de Béarn. Quand l'un des deux grands combattants tâchait de le gagner à sa cause, l'intrépide soldat avait coutume de répondre : « Je tiens mon État de Dieu et de mon épée, et je n'ai rien à voir dans les querelles de vos rois. » Aussi sa cour était-elle un terrain neutre où il aimait à réunir les chevaliers de toutes les nations. A sa table hospitalière, des capitaines à la solde de l'Angleterre buvaient avec des chevaliers français : des partisans de Transtamare, de Pédro ou du grand maître d'Avis s'entretenaient sans s'entre-tuer : même, aux fêtes de Noël, on y avait vu deux évêques clémentins qui dînaient paisiblement à côté de Leurs Grandeurs urbanistes. Le souverain de Béarn se plaisait à afficher son impartialité par ces rencontres. Il était Gascon, et, ce qu'il faisait, il aimait le faire avec un certain relief. On parlait donc beaucoup, de par le monde, de la petite cour d'Orthez. Sa renommée volait loin, et vite : elle avait franchi la Dordogne, franchit la Loire ; elle était arrivée jusqu'au beau château de Blois, à l'heure où le chapelain, historiographe du comte Guy — messire Jehan Froissart, chanoine et trésorier de Chimay — s'arrêtait au milieu de sa chronique, faute d'informations sur les guerres du Midi.

Comment écrire à Blois ce qui se passait en Gascogne ? Comment « savoir la vérité des lointaines bésognes » ? Froissart ne trouvait qu'une réponse à cette question qui l'obsédait : il fallait faire le voyage de Gascogne et interroger sur place les témoins vivants des hauts faits qui venaient de s'y passer. Cette solution ne répugnait pas au chanoine aventureux : « J'avois, Dieu merci, sens, mémoire et bonne souvenance de toutes choses passées, esprit clair et aigu pour concevoir les faits, âge, corps et membres pour souffrir peine. » Donc, pourquoi moisir dans une tourelle de Blois, tandis que l'histoire s'agite, encore chaude et vive, dans les pays montagneux du Midi ? Froissart n'eut pas de peine à obtenir du comte Guy un congé qui allait servir si grandement la chronique, aussi chère au patron qu'à l'ouvrier. Dans l'automne de l'an 1388, il partait de Blois, fourni de lettres de recommandation du comte pour

Haut Prince Monseigneur Gaston Phébus, à qui l'historien amenait en cadeau quatre beaux chiens de chasse, Tristan, Hector, Brun et Roland.

II

Malgré ses cinquante ans accomplis, notre vieux chanoine s'en va, le cœur léger, le nez au vent, à la quête des aventures. Son voyage l'a tout rajeuni. Ses quatre lévriers en laisse, un roman dans sa poche, il va, gai et hardi, sûr de pouvoir mener à bonne fin le grand œuvre de sa vie, et cherche son inspiration sur les grands chemins, dans les auberges, au hasard des rencontres.

Il s'arrête à Pamiers, en attendant un compagnon de route, en partie pour « la diversité du pays », mais surtout dans l'espoir d'y trouver des renseignements utiles. Au troisième jour, le ciel lui envoie un des meilleurs amis du comte de Foix, messire Espaing de Lyon, « vaillant homme et moult beau chevalier... — en l'âge de cinquante ans ». C'était un vrai Gascon qui, ayant dit ses oraisons le matin, aimait passer le reste de sa journée à « jangler, en demandant nouvelles » : un causeur aussi infatigable était ce qu'il fallait à notre chroniqueur. Messire Espaing a tout vu et tout entendu, il ne demande qu'à tout raconter.

En s'approchant d'Orthez, Froissart tâche d'en apprendre le plus qu'il peut sur le seigneur de l'endroit, Gaston Phébus, le célèbre comte de Foix. Messire Espaing lui laisse entendre que c'est un seigneur redoutable et étrange. En parlant de lui, il prend un accent mystérieux, plein de réticences et de secrètes intentions, qui ne fait qu'enflammer la curiosité de Froissart. « C'est un seigneur moult imaginatif », toujours prêt à soupçonner le mal et à le punir. Quelquefois même il punit le bien. Ainsi, un de ses proches cousins, jeune et vaillant chevalier, ayant refusé de trahir son maître au profit du comte de Foix, celui-ci n'a pas hésité à le tuer de sa propre

main. — « Sainte Marie, fait le chanoine de Chimay tout effaré, ne fut-ce pas là grande cruauté! » « Quoi qu'il en fût, répond messire Espaing, ainsi advint-il, car en son courroux n'a nul pardon. »

Quelquefois messire Espaing conte des aventures plus gaies, et Froissart les rapporte toutes fidèlement, parce qu'il n'est petit détail en la vie de si grand seigneur. Le comte de Foix n'aime pas à voir de grands feux dans ses cheminées « quoiqu'il pouvait avoir toutes les bûches qu'il voulait ». Or un jour, se promenant dans ses galeries par un temps de bise, il trouva le feu dans l'âtre vraiment par trop mesquin. A peine l'avait-il fait remarquer, qu'un des seigneurs de sa cour dévale vite les vingt-quatre gradins de l'escalier, saisit dans ses bras un âne qui revenait chargé de bois, rentre dans la galerie avec son fardeau et le renverse sur les chenets, les sabots en l'air! Froissart accepte ce fabliau avec une sincérité d'enfant. Qui croire après tout, si ce n'est point le témoin oculaire?

Mais, quoiqu'il écoute volontiers les récits de ce genre, c'est surtout l'histoire des tragédies domestiques de la cour de Foix que Froissart brûle d'entendre. Messire Espaing lui en a dit juste assez pour exaspérer sa curiosité :

— Le comte est marié?

— Oui, mais sa femme se tient en Navarre, auprès de son frère le roi.

— A-t-il des enfants?

— Oui, deux fils bâtards.

— N'a-t-il jamais eu enfant en légitime mariage?

— Oui, un beau fils qui étoit tout le cœur du père et du pays.

— Et, sire, que devint cet enfant? le peut-on savoir?

Messire Espaing se renferme dans un silence morne, et Froissart sent qu'il y a là quelque histoire terrible. Mais quelle histoire? En vain il interroge; jamais il n'avance plus loin! En vue des toits de Morlens, il supplie messire Espaing, pour l'amour de Dieu, de lui en dire la vérité :

« Un moment pensa le chevalier, puis dit : — La matière est trop piteuse! »

III

Le 25 novembre, au soleil couchant, les deux voyageurs arrivaient à Orthez. Messire Espaing descendit chez lui et sir Jean Froissart à l'hôtel de la Lune, où il logea aux frais du comte de Foix qui l'attendait, semble-t-il. Dans la soirée, un messager vint à l'auberge chercher le chroniqueur pour le conduire au château auprès de monseigneur, « car c'étoit le seigneur du monde qui le plus volontiers véoit étrangers pour ouyr nouvelles ». C'était déjà la nuit noire: mais monseigneur ne se levait qu'au soleil couchant pour se coucher vers le matin; aussi Froissart le trouva-t-il qui se promenait dans ses galeries. C'était un homme de cinquante-neuf ans environ, nous dit Froissart qui le flatte un peu. — « J'ai vu moult de beaux chevaliers en mon temps, moult de rois et de princes; mais je n'en ai jamais vu de si beau. Il avait belle taille et beau visage, sanguin et riant, les yeux clairs et amoureux, là où il lui plaisait son regard à asseoir. » La voix était singulièrement douce, le port noble. Il avait de beaux cheveux épars, « car oncques ne portait chapeau ». Ses longues mains étaient singulièrement blanches et bien soignées. Ce beau prince vint à la rencontre de Froissart et lui dit, en bon français, l'estime qu'il ressentait pour un historien aussi célèbre. « Et me disait bien que l'histoire que j'avais faite et poursuivais sera au temps à venir plus recommandée que nulle autre. » « Raison pourquoi, disait-il, beau maître : depuis cinquante ans sont avenus plus de faits d'armes et de merveilles au monde qu'il n'était trois cents ans durant. »

A la cour des Visconti, ou des Este, en Italie, Froissart a dû rencontrer d'autres beaux tyrans, illustres et lettrés, raffinés et redoutables, de la même race que Gaston Phébus, comte de Foix. Eux, peut-être, n'avaient pas su trouver, pour le clerc étranger, d'aussi bonnes paroles: car Froissart ne les aime pas; il a eu peur de l'abîme de cruauté et d'égoïsme qu'il entrevoyait à travers leurs belles manières. Et pourtant, sa tête se monte pour son hôte d'Orthez dont il ne cesse de chanter

les louanges : « En toutes choses il était si très parfait qu'on ne pouvait trop le louer. Il aimoit ce qu'il devait aimer et hayoit ce qu'il devait haÿr. »

Ce grand seigneur menait une vie royale et décadente. Par acte de volonté, il faisait de la nuit le jour, non pas seulement pour lui, mais pour toute la cour d'Orthez, et pour toute la partie de la ville qui dépendait du château. L'audience du comte se tenait au plus tôt vers cinq heures de l'après-midi, mais le meilleur moment était vers une heure du matin, car c'était alors qu'il conversait plus volontiers avec son entourage. Sauf les jours, assez fréquents, qu'il passait à la chasse, le comte ne se levait qu'une bonne heure après nones. Ce qu'un tel régime implique de sentiment de caste, de conscience de sa propre supériorité, nous avons quelque peine à le concevoir. Le comte, sans doute, ne s'aperçut jamais qu'il dérangeait la vie naturelle de toute une ville pour satisfaire son bon plaisir.

Quand donc, de sa chambre, vers cinq heures, il sortait dans les galeries, il y trouvait toute sa cour assemblée. C'était le moment où se faisait la présentation des étrangers de marque. Il y en avait beaucoup, car on venait de loin pour voir cette cour magnifique et hospitalière, seule oasis de paix au milieu des guerres et des schismes de la fin du siècle. Un peu plus tard, on introduisait les courriers : et l'on remarquait, non sans émotion, qu'avant leur arrivée, le comte savait déjà toutes les nouvelles qu'ils apportaient. Après les grandes et les petites entrées, le comte se levait, passait à travers la haie de grands seigneurs, de chevaliers étrangers, de clercs et de gens de la ville, et gagnait la salle où il dînait légèrement de quelque volaille.

Le comte de Foix était un vrai Gascon : il aimait mieux parler que manger, et n'avait pas besoin de vin pour s'exalter. Le repas dépêché, il retournait aux galeries, sorte de loggia couverte, construite en dehors du Donjon, sur la salle des mandements, et qui formaient la partie importante des palais du XIVe siècle : celles d'Orthez, larges et claires entre toutes, pouvaient se comparer aux belles galeries de Pierrefonds. C'est là que le comte aimait se promener de long en large, en causant avec tout son monde, « moult doucement et amou-

reusement », et flânant aux larges fenêtres qui donnaient sur la cour du Donjon. A huit heures du soir, il demandait le vin, et se retirait de nouveau dans sa chambre jusqu'à minuit. Pendant ces heures de répit, les courtisans de Foix pouvaient enfin vaquer un peu à leurs affaires : ils s'en allaient lestement vers la ville, jasant et « janglant » ensemble.

Froissart, entre autres, revenait à l'hôtel de la Lune, où il soupait au milieu des chevaliers. Grâce à messire Espaing de Lyon, il connaissait un peu tout le monde. Le Bâtard de Mauléon, qui était aussi à l'hôtel de la Lune, lui contait les guerres de Gascogne. Les Anglais et les Espagnols l'entretenaient des affaires de Castille et de Navarre ; les chevaliers du pays faisaient cercle autour du feu, « en attendant la mie-nuit que le comte de Foix devait souper », et devisaient entre eux d'armes et de nouvelles. Et c'était : « Messire Jean ! avez-vous point en votre histoire celle affaire dont je vous parleroy ? » ou bien « Messire Jean, que dites-vous ? Êtes-vous informé de ma vie ? » Ils ne demandaient qu'à parler, les bons et bruyants chevaliers ; et Froissart ne demandait qu'à écouter et rédiger leurs histoires. Quand les gosiers se desséchaient, on demandait du vin : « On l'apporta, nous bûmes » ; et puis, dit le Bascot de Mauléon : « J'ai encore eu assez plus d'aventures que je ne vous ai dit. » — On en était au beau milieu quand la grande cloche du château sonna haut et fort pour assembler toutes les gens d'Orthez qui étaient tenues d'assister au souper du comte de Foix. « Lors firent deux écuyers allumer torches. Si nous partîmes tous ensemble, et nous mîmes au chemin pour aller au chastel. Et ainsi firent les chevaliers et écuyers qui étaient logés en la ville. »

C'était le cœur de l'hiver. La bise soufflait âprement, les chemins semblaient plus que jamais glacés après la chaleur et le bien-être de la grande salle de l'auberge. Que voulez-vous ? C'était là le sort commun des courtisans du xive siècle, quand les grands seigneurs aimaient veiller, et les châteaux étaient trop étroits pour loger toute la cour. En vain les poètes s'insurgent-ils contre les lits hasardeux des tavernes et les risques des chemins nocturnes. En vain Eustache Deschamps maudit-il

L'aller de nuit, qui trop me fait dolent.

Il faut savoir vaincre ses rhumatismes, puisque tout le monde ne peut loger au château. Mais, au moins, dans les autres cours, quand il fallait sortir à l'heure de minuit, c'était pour regagner son logis en ville : tandis qu'à Orthez la corvée ne faisait que commencer. Froissart ne se tait pas sur les inconvénients de cette coutume.

Six semaines devant Noël,
Et quatre après, de mon hostel
A mie-nuit je me partois
Et droit au château m'en allois.
Quel temps qu'il faisoit, pluie ou vent,
Aller m'y convenoit ! Souvent
Estois, je vous dis, mouillé ;
Mais j'étois bien accueillé
Du comte ; il me faisait des ris.
Adonc j'étois tout guéris.
Et aussi, d'entrée première,
En la salle avait telle lumière
(Ou en sa chambre) à son souper
Que on y voyait aussi clair
Que nulle clarté peut estre.
C'était un paradis terrestre,
Et je l'y comparois souvent.

Arrivé au château, on se réunissait devant la chambre du comte, en attendant qu'il sortît, ce qui arrivait quelquefois « largement une heure après minuit ». Quand enfin la porte s'ouvrait, douze valets se rangeaient devant lui, portant douze torches allumées qui rayonnaient d'une clarté comparable au jour. On s'en allait lentement dans la grande salle remplie de tables dressées, où, assis à la table d'honneur, tout seul, le comte mangeait à peine et « guères ne buvoit ». Personne n'osait lui adresser la parole, à moins que ce fût en réponse à une question directe. Souvent, pour tromper l'ennui, on faisait de la musique : Froissart remarque l'harmonie des chœurs d'Orthez et l'excellence des orgues. Chantait-on parfois la chanson du maître du logis, la chanson des montagnes ? Et que pensait l'aimable Hainnuyer de ces vers à la fois si fous et si mièvres, où le vent qui vient de la montagne se meurt dans un jardin de pervenches ?

I	II
Aqueles mountines	Si sabi las bède
Qui tà haütes soun	Ou las rencountra
(Doundèue)	(Doundène)
Qui tà haütes soun	Ou las rencountra
(Doundoun)	(Dounda)
M'empèchent de bède	Passeri l'aiguette
Mas amours oün soun	Chens poü d'em nega
(Doundène)	(Doundène)
Mas amours oün soun	Chens poü d'em nega
(Doundoun).	(Dounda)[1].

Le comte restait assis à table, sans manger, environ deux heures, tandis que ses clercs lui chantaient rondeaux et virelais. Il aimait beaucoup ces divertissements : « En toutes menestrandies prenoit grand esbatement ». Aussi c'était devenu une sorte d'habitude à la cour de Foix de couper les longs repas cérémonieux où l'on mangeait si peu, par des scènes de comédie, des tours d'acrobate, des vers dits par quelque jongleur qui passait par le pays, et surtout par des ballets masqués. Le comte voyait avec un plaisir toujours nouveau ces « étranges entremets », comme Froissart les appelle, ces *intermezzi* de chants et de danses, et on y apportait à Orthez une rare perfection. Aussi, quatorze ans plus tard, lorsqu'on voulut introduire ces ballets à la cour de Charles VI de France, s'adressa-t-on à messire Yvain de Foix, un des bâtards de Gaston Phébus. C'est lui qui, pour son malheur et celui de la France, organisa cette fatale *Danse des Satyrs*, où le roi lui-même faillit perdre la vie et reperdit la raison.

On s'y prenait mieux en Foix. Quoique ces jeux fussent presque quotidiens, on n'entend pas parler d'accidents. Les chants, les danses, les déguisements se succédaient jusqu'à la fin du souper. Alors le comte se levait et on revenait dans les galeries. Le comte, fort dispos, s'entretenait quelque temps avec son entourage. Puis, vers le petit matin, on faisait la lecture à haute voix. Froissart s'épanche sur les délices de ces séances. Il est vrai que c'était lui qui en était le héros. « Tandis que je lisois, nous dit-il, personne ne devait parler ni mot dire, car le comte voulut que je fusse bien

1. « Ces montagnes qui sont si hautes m'empêchent de voir où sont mes amours. Si je savais où les rencontrer, je passerais l'eau sans peur de me noyer. »

entendu. » La séance était intéressante au possible pour le lecteur, car c'était une œuvre de lui qu'il lisait au milieu de ce recueillement, un roman en vers qu'il avait apporté en cadeau au comte de Foix. Plaignons les malheureux courtisans condamnés pendant des semaines à écouter un interminable roman de la Table Ronde vers les trois heures du matin! Le comte, pourtant, ne ménageait pas son admiration :

Il me dit : « C'est un beau métier,
Beau maître, de faire telles choses. »

Et il tendait à l'auteur enroué, mais épanoui, la coupe où il venait de tremper ses lèvres. C'était la fin de la soirée. Les jeunes chevaliers, tombant de sommeil, rassemblaient leurs esprits à la hâte et se confondaient en éloges. Gaston Phébus trouvait quelques mots aimables pour récompenser leur dévouement. Souvent il s'entretenait un peu avec Froissart, « non pas en son gascon, mais en beau et bon français ». Enfin, il se levait, faisait une dernière fois circuler le vin et congédiait sa cour exténuée.

IV

Le roman que Froissart lisait chaque nuit à la cour de Gaston Phébus, vous pourrez le lire vous-mêmes, si le cœur vous en dit, dans un an ou deux. Perdu depuis 1440, le livre de *Méliador*, si célèbre en son temps, semblait disparu sans retour, quand, — il y a deux ans environ — le savant M. Longnon, de l'Institut, en examinant aux Archives nationales, des registres judiciaires reliés en vieux parchemin, découvrit sur le parchemin des fragments de *Méliador*. Ce fut un événement dans le docte petit monde des romanistes. Ces registres avaient été écrits vers 1650 dans un gros bourg du nord de la Bourgogne, Cloux-en-Auxois. Qui sait? d'autres relieurs de la Bourgogne septentrionale auraient peut-être puisé à la même source! Dans cette pensée, le prévoyant érudit dressa la table des noms propres qu'il rencontrait dans les fragments retrouvés:

ce petit index pourrait un jour servir de signalement à l'heureux amateur qui posséderait des reliures faites aux environs de Semur-en-Auxois, vers le milieu du XVIIe siècle.

Mais c'est à M. Longnon lui-même que le destin réservait la récompense de ses peines. Une après-midi de novembre de 1893, tout en travaillant à la Bibliothèque nationale, M. Longnon parcourait le catalogue des manuscrits. Quelle ne fut pas sa joie quand il y lut :

Roman de Camel et de Hermondine (in-folio).

Or, il faut savoir que Camel et Hermondine paraissent l'un et l'autre dans les fragments retrouvés sur les registres de Cloux-en-Auxois. M. Longnon se fait apporter l'énorme volume. Il ne manque que le titre, le premier feuillet et les derniers. C'est le roman de *Méliador* presque au complet.

V

Hermondine, fille unique et héritière du roi d'Écosse, vit en Northumberland, au château de Montgriès, chez sa cousine Florée, jeune fille de vingt ans qui lui sert de duègne, les pères des deux princesses étant absents pour la guerre d'Écosse. Un jour que ces demoiselles se trouvent à la fenêtre du donjon, elles voient un chevalier qui force un cerf aux abois dans leurs douves. C'est leur voisin, messire Camel du Camois, qu'elles ne connaissent pas encore. Enchantées d'un divertissement à l'ennui d'une lourde après-midi de juillet, les jeunes filles s'empressent de fêter leur hôte inattendu. Camel reste à dîner au château. Il cause avec sa charmante hôtesse, mais il n'a d'yeux que pour la princesse Hermondine, jolie à faire rêver, légère, espiègle, dans la grâce de ses treize ans. Camel, qui est un ambitieux doublé d'un passionné, tombe amoureux fou de cette ravissante fillette qui tient dans sa main d'enfant, ainsi qu'une balle à

jouer, le puissant royaume d'Écosse. Dans les semaines qui s'ensuivent, il revient trop souvent au château. Florée prend peur et engage sa jeune cousine de se montrer froide avec un amoureux si peu timide. « Quoi! c'est donc pour moi qu'il vient? s'écrie Hermondine : quelle idée! je n'ai jamais pensé à l'amour.

> Ne point je ne pense à telle chose;
> J'auroie aussi cher une rose
> Que l'amour de nul chevalier! »

Cependant le père de Florée revient d'Écosse, avec une escorte qui ramène la princesse Hermondine dans les États de son père victorieux. Florée est à demi consolée d'un départ par lequel messire Camel se trouve éconduit. Mais ce comptait sans son hôte. Camel, furieux de sa déconvenue, vient assiéger le château de Montgriès, et fait prisonnier le père de Florée. « Je vous le rendrai, dit-il à la jeune fille désespérée, quand vous me ramènerez d'Écosse Hermondine pour fiancée. »

Florée part et trouve, à la cour de Stirling, sa cousine bien malheureuse, car elle est assiégée de prétendants. En vain elle supplie son père de la laisser jouir un peu plus longtemps de son enfance. Poussée à bout par ses instances, et soufflée par Florée fine comme l'ambre, la princesse fait vœu qu'elle n'épousera jamais que

> Li plus preux et li plus vaillans
> Et li plus plains de chevalerie.

Cinq ans durant, les prétendants à sa main doivent mener la vie de chevaliers errants : et un tournoi final, à la cour du roi Arthur, donnera la princesse au plus brave. On accepte ces dures conditions avec une facilité qui étonne, même dans un roman de chevalerie. Le vieux roi gémit, il est vrai, mais que faire contre un vœu? Le voilà, du moins, débarrassé de la foule des prétendants, aussi encombrants que ceux de Pénélope. Camel est radieux : tout cela n'est-il pas un artifice de sa bien-aimée qui sait bien que c'est lui le plus preux? Et les hérauts partent de Stirling, au nord, au sud, à l'ouest, à l'est, pour annoncer à toute chevalerie la *Queste* d'Hermondine.

Toute cette idylle n'est qu'un prologue au plus touffu, au

plus prolixe, au plus irréel des romans de chevalerie. Tout le long les immenses pages qui suivent retentissent les beaux noms sonores et le cliquetis des boucliers peints des chevaliers d'Hermondine. Il en vient de tous les climats, de Carthage, d'Itaie, de Norvège, de Savoie, de Normandie, de Cornouailles; ils traversent toutes les régions celtiques de la Grane-Bretagne, toujours combattant pour l'amour de la lointaine Hermondine. C'est Fermagus à la targe blanche avec un feu contremont, et Gobart avec six bezants d'azur dans un écu vermeil; c'est Agaians, Aganor et Aghamanor; c'est Gondrès et l'aimable Gratien; Bégos le Grand et Clarins, Dagoricès, Hermonisès, Feugis et Tarardon, Aratelès et Dronedon,

Lucanor et Solidamas,
Albanor, Los et Almanas.

Et Enghin, et Savare, et Pésagus, et Saigremor. Leurs heurt d'épée, leurs chocs de lances sont aussi héroïques que leurs noms. Ce ne sont que champs de tournois jonchés de morts, damoiselles délivrées de périls, tyrans abattus et victimes vengées. Voilà, pour sûr, un des romans qui ont tourné la tête de Don Quichotte.

De tant de héros, le plus jeune, le plus beau, le plus brave surtout est Méliador qui s'arme tout de bleu avec un soleil d'or. Il est le fils et l'héritier du duc Patrice de Cornouailles, mais, comme il sied à un chevalier errant, il cache son nom, son rang et sa condition, tandis qu'il chevauche par jour et par nuit à travers les forêts druidiques du pays de Galles et de Cornouailles, les rives désolées de l'île de Man, les marais du Border, les montagnes d'Écosse, et ce sauvage royaume d'Irlande qu'un mince fleuve sépare à peine des côtes de Bangor. Il fond comme la foudre sur ses rivaux dans la Queste, et, quand il ne manie pas la lance, il chante à la gloire de sa dame

De belles amoureuses psaumes,

étant adepte dans les mystères du rondeau et du virelai.

Or, cette belle qu'il adore,

Oncques il la vit.

C'est là le véritable amour chevaleresque, l'amour de Rudel pour la dame de Tripoli, l'amour de Rambaud d'Orange pour la comtesse d'Argel, du roi Pierre d'Aragon pour la belle Alazaïs de Boissazon. Tous les compagnons de la Queste sont dans ce cas. Ils risquent leur vie et leur renommée tous les jours pour une petite fille de treize ans, qui ne songe guère à eux en Écosse, et dont le caractère, l'esprit et les traits même leur sont inconnus :

Mais leurs cœurs du tout l'imagine.

Cet amour-fantôme qui vit de l'air du temps, cet amour irréel, idéaliste, absolument désintéressé et presque sans objet, c'est plus que de l'amour, c'est presque de la foi ; c'est ce que le cœur profane de l'amant a imaginé de plus proche des extases religieuses. Aussi, le seul des amoureux d'Hermondine qui ne se contente pas de cet amour intangible, c'est précisément Camel de Camois, le triste chevalier qui « hérie » une demoiselle. Lui, le malheureux, connaît la princesse d'Écosse : il l'a vue chez sa cousine ; et quand Méliador le provoque « pour l'amour d'Hermondine », le grossier chevalier lui répond en ricanant : « — Vous êtes dans votre tort, mon garçon !

Je vous dirai raison pourquoi :
Pour ce que la belle Hermondine
Ay aymé tous jours d'amour fine
Et vous l'amés par ouï dire.
On en doit bien truffer et rire !

L'épée du chevalier bleu fait taire à tout jamais cet amoureux impie, et l'on acclame Méliador « par qui Outrecuidance est morte ».

Camel mort et Florée délivrée, Méliador reprend la belle vie d'aventures. Il court au secours d'une demoiselle menacée par un ours au bord d'une fontaine. Il vainc en combat singulier trois frères qui mènent une guerre injuste contre la châtelaine de Chepstow. Il subit le naufrage sur les côtes de l'île de Man,

Qu'on dit et expond en roman
L'Isle de l'Homme.

Et dans ce lieu, si sauvage que Méliador se l'imagine peuplé par les anciens Hébreux, son oreille surprend, avec quelle joie, le doux parler breton. Il s'entend avec des pêcheurs pour le ramener en Cornouailles, pour le tournoi de Tarbonne: ils le débarquent à Aberdeen en Écosse. Voilà le bleu chevalier séparé par quelques lieues à peine de l'invisible bien-aimée. Il n'y a pas d'amour chevaleresque qui tienne: il veut la voir! Tout comme le châtelain de Coucy, il s'habille en colporteur et, ainsi déguisé, pénètre dans le château de sa belle. Mais quand il aperçoit sa Dame, Méliador a honte de sa pacotille: rien n'y est assez beau pour l'offrir à cette merveille du monde. Il tire de son doigt un anneau que Florée lui a donné, et où elle a fait graver, ces mots:

> Cils sui qui le soleil d'or porte
> Par qui Outrecuidance est morte...

Quand, quelques semaines plus tard, Florée vient en visite au château, vous voyez d'ici son étonnement de remarquer, sur le doigt d'Hermondine, l'anneau de Méliador. Les deux princesses commencent à soupçonner ce qu'était ce beau colporteur en bijouterie: et dans l'espoir de voir ou de revoir le vainqueur de Camel de Camois, Hermondine persuade à son père d'annoncer un grand tournoi à la cour de Stirling. La scène est gracieuse et simple à ravir.

> ...Elle va agenouiller
> Devant li, car li rois séoit:
> Li rois l'embrasse, qui le voit,
> Par le brach, et li dist: «Ma fille!»
> Et elle, qui fust très gentille,
> Sans lever, se tient toute ferme...
> Disant: «Monseigneur, voelliez moi
> Acorder que j'aie un tournoy?
> Ossi bien en puis un avoir
> Que la fille de Cornuaille;
> Et ma cousine ossi, sans faille,
> La demoiselle de La Garde.
> Tout ensi ychi on me garde
> C'on fait un oiselet en mue.
> Ne on ne s'esbat ne se jue (joue)
> Devant moy. Je n'ay point de joie!
> Ne pensez vous pas qu'il m'anoie,
> Chi, toute seule, entre mes gens?

Certes, oïl! car je me sens
Plus pesans et plus rudes assez.
Il y a jà trois ans passés
Que je n'ay vëu chevalier
Jouer, jouster ni tournoier,
Qui tous travaillent pour m'amour. »

N'est-ce pas là l'Eternel Enfantin? N'est-ce pas ainsi qu'ont parlé de tout temps les fillettes de quinze ans qui veulent persuader à leur vieux bonhomme de père de leur donner une fête?...

Mais pendant que Méliador s'égare en Écosse, le grand tournoi a lieu à la cour de Cornouailles. On s'inquiète beaucoup à Tarbonne de l'absence prolongée du prince Méliador; c'est dans l'espoir de le ramener, parmi la foule des chevaliers errants, que le duc Patrice proclame la jouste de sa fille Phénonée. Dans l'absence de Méliador, Froissart s'arrange pour donner le prix de Tarbonne à son jeune second, Aghamanor, le Rouge Chevalier. Quand la fille du duc voit les exploits d'Aghamanor, elle sent son cœur se remuer dans son sein. Un malaise étrange l'envahit : elle rougit, elle tremble, elle ne sait plus ce qu'elle éprouve. Et elle se dit : « Si la seule vue du Rouge Chevalier me trouble ainsi, c'est que je l'aime, et si je l'aime, il faut que ce soit mon frère Méliador ». Tant de logique la rassure. Elle n'a pas besoin de voir ses traits, d'entendre sa voix, de savoir son nom, elle l'aime : c'est Méliador! Froissart ne la laisse pas trop longtemps languir. Déguisé en ouvrier peintre, Aghamanor pénètre dans le manoir de Phénonée, et se fait connaître et aimer. C'est un des plus gracieux épisodes du roman.

Cependant les cinq années de la Queste se sont écoulées : un grand tournoi à la cour de Carlyon va décider du prix.

Personne ne s'étonnera que le Bleu Chevalier l'emporte avec la main de la fille du roi d'Écosse, tandis qu'Aghamanor, arrivé le second, épouse Phénonée. Au reste, chacun des chevaliers trouve aux tribunes une ravissante fiancée qui l'attend. Ainsi, dans un carillon de noce, dans une envolée de voiles de fiancées, prend fin l'immense roman, vraiment digne du moyen âge, « énorme et délicat ».

Tout cela est conté dans une jolie langue, qui était déjà

assez archaïque, même pour le XIVe siècle. Sans doute, le lecteur aura remarqué de lui-même l'antique distinction du cas-sujet et du cas-régime, conservée pieusement, mais souvent mal appliquée, dans ces contrées du nord de la France, sevrées de toute tradition latine. Froissart sait donner un charme même à la lourde prononciation wallonne, si disgracieuse chez Jean le Bel ou chez ses descendants d'aujourd'hui. Il dit « cançon » pour chanson et « ichi » pour ici : nous entendons que le Bleu Chevalier,

Est sous un quesne dechendus.

Il confond les « ou » et le « eu ». Il laisse l'article invariable devant un substantif féminin et dit « le dame » « le bataille » « le forêt ». Le Chevalier au soleil d'or parle comme un Anglais du Palais-Royal — ou comme n'importe quel Anglais — ou quelle Anglaise... hélas!

Pourtant, la langue conserve son accent alerte, vivant et leste. Je ne sais si M. José-Maria de Hérédia donnerait son approbation à la versification de *Méliador*. Ce n'est pas que Froissart ignore la rime riche, et ses trouvailles les plus étonnantes demeurent exactes pour l'oreille. Mais il faut les lire bien vite pour le reconnaître.

Messires Tangis de Sarn*ale*
Le cheval esperonne et *a le*
Entente qu'il volt tournoyer;

ou bien

Alors quand li rois Hermon *ot ce*
Que Méliador fust en *Escoce*

ou, dans cette description d'un héros qui chante une chanson :

Adonque li preus li comm*ence*
Et il met son entente *en ce*
Que la cançon soit très bien faite.

Mais, emporté sur le courant de ces vers vifs, légers, innombrables, ce rythme à la diable a de l'allure.

VI

Tel est le roman que Froissart lisait de nuit en nuit devant la cour de Gaston Phébus. De temps en temps, le comte interrompait la lecture pour discuter quelque question qu'elle soulevait. A d'autres moments, un frisson d'intérêt plus intense passait dans la grande salle d'Orthez. Car il y a des pages dans *Méliador* qui ont dû singulièrement frapper un auditoire béarnais. Le roman devenait presque un roman à clef. Le héros même, ce prince invincible, qui s'arme à un soleil d'or, ne ressemble-t-il pas à celui qui a pris le soleil pour blason et le nom du soleil pour son nom? Et ce récit du combat de Savare et Feughin, proches parents s'aimant tendrement, dont l'un pourtant blesse l'autre d'un coup mortel, ne rappelle-t-il pas à ceux qui l'écoutent la triste histoire du fils du comte? Et Camel de Camois, si brave le long du jour, mais hanté toutes les nuits par un fantôme qui le combat jusqu'à l'aube — ne le dirait-on pas calqué sur messire Pierre de Foix, le frère naturel du comte?

Écoutez le poète :

> Si osoit il bien chevaucher,
> La nuit par forests et par landes,
> Et entrer en pas périlleus,
> Mais point il n'osait dormir seuls.

Que de chuchotements dans la salle! Est-ce assez messire Pierre! Et le lendemain on racontait au chanoine de Chimay l'histoire qui courait les rues d'Orthez.

Ce pauvre messire Pierre était « malade par fantôme » depuis qu'il avait tué dans les forêts de Biscaye un ours étrange, un ours énorme — aussi mystérieux que le cerf de Saigremor dans le roman. Depuis cette aventure, le chevalier se lève chaque nuit pour se battre avec une ombre : il tire son épée, il fend l'air de ses coups : les chevaliers qui dorment dans sa ruelle sont forcés de l'éveiller pour le désarmer. Alors il se jette sur son lit tout en pleurs. Le pis est qu'on a peur de cet affligé : sa femme et

ses enfants l'ont abandonné, comme la comtesse de Foix a abandonné son mari, saisie d'une crainte mystérieuse.

« Alors, dit Froissart, je demeurai tout pensif et je dis: « Je » le crois bien! cela peut bien être. Nous trouvons dans » l'Écriture qu'anciennement les dieux et les déesses, à leur » plaisir, changeaient les hommes en bêtes et en oiseaux. » Aussi, peut-être que cet ours avait été un chevalier, chassant » dans les forêts de Biscaye dans son temps. Et il fut changé » en forme d'ours par quelque dieu ou quelque déesse. » comme Actéon était mué en cerf. »

Oui, vraiment, messire Jean Froissart, l'histoire est étrange: mais ce qui nous semble à nous plus curieux encore, c'est que vous, tout chanoine de Chimay que vous êtes, vous croyiez encore à la puissance de « ces dieux et déesses de l'Écriture »; et que vous, le premier historien du XIVe siècle, enchâssiez un conte de fées comme un bijou précieux, entre votre admirable compte rendu de la guerre de Portugal et l'histoire de l'expédition française contre l'Angleterre. Mais, entendez bien, mon cher Froissart, nous ne nous en plaignons pas.

Messire Pierre n'était pas le seul de sa famille à subir l'influence du monde invisible. L'admiration profonde de Froissart pour le comte Gaston Phébus est mêlée d'une vague inquiétude. Ce grand seigneur était trop au-dessus des hommes: « Personne — nous dit Froissart — personne ne savait au juste ce que pensait le comte de Foix. » Il était sage et subtil au delà de la subtilité des princes. Mais comment expliquer qu'il sût les choses d'Allemagne, de Turquie, d'Angleterre, à l'heure même où elles s'accomplissaient, et bien longtemps avant qu'il pût en avoir des nouvelles? Quelquefois, quand les gens de son entourage se passionnaient pour quelque bagatelle, il avait une façon de les regarder et de leur parler « vaguement et froidement », comme pour montrer qu'il n'était point de leur race. Ce prince « si tout parfait, si sage et si percevant » serait-il donc « nécromancien et ariole », tout comme le sinistre Jean Galéas, duc de Milan?

Froissart écoute, avec une anxiété croissante, les histoires qui courent sur l'omniscience de son hôte d'Orthez. Un écuyer lui conte comment, un jour qu'un bataillon de chevaliers béarnais était pris en embûche en Portugal, sur l'heure

même, le comte de Foix se rembrunit, tomba malade de chagrin et dit à qui voulait bien entendre que jamais le Béarn n'avait tant perdu dans une seule journée. — « Donc, il est devin ! — s'écrie Froissart — ou il a des messagers qui chevauchent la nuit avec les vents? »

Et l'écuyer de rire et de conter au chanoine ébahi que la chose n'était pas si rare en Béarn ; il connaît lui-même un seigneur qui a à son service un de ces démons familiers, lequel court les airs toute la nuit, pourchassant pour son maître les nouvelles de tous les royaumes de la terre.

— Et croyez-vous, dis-je, que le comte de Foix est servi d'un messager de cette sorte?

— C'est l'opinion (dit-il) de bien des gens de Béarn. Et l'esprit parole le gascon aussi bel et bien que moi.

Alors Froissart tire son carnet et écrit tout au long la merveilleuse histoire. Ah! pauvre chanoine de Chimay, ne savez-vous donc pas qu'à Orthez, tout le monde « parole le gascon? »

VII

Gaston Phébus, fin connaisseur de romans, écrivait lui-même. Nous avons déjà entendu tout à l'heure sa jolie chanson béarnaise. Son traité de chasse, écrit en bon français assez élégant, malgré son emphase, montre un esprit viril et sain qui étonne chez ce d'Esseintes d'antan qui mangeait en musique et aimait faire en toutes choses le rebours des autres hommes.

Le comte de Foix tenait à ses œuvres : il nous reste plusieurs très beaux manuscrits de ce traité, dédié à Philippe, duc de Bourgogne. Pour le même prince, Gaston Phébus fit copier, avec nombreuses enluminures, son Livre d'oraisons, œuvre curieuse, mi-latine, mi-française, publiée pour la première fois l'an dernier par l'abbé de Madaune. Ce livre de dévotion mondaine, composé quelque dix-huit mois avant l'arrivée de Froissart à Orthez, n'est point un journal intime. Dans ces confessions, tirées à

plusieurs exemplaires, l'illustre pécheur ne s'accuse que de fautes qui ne répugnent pas trop à son amour-propre — par exemple de la violence enflammée de ses passions amoureuses, véritable « tempeste de luxure » que ses soixante-cinq hivers ne parviennent point toujours à calmer. Mais, en dépit de toute sa prudence, que de traits révélateurs lui échappent : et comme ce petit livre nous dévoile d'avance l'âme d'un tyranneau dévot de la Renaissance! Gaston Phébus croit en Dieu: car toutes ses prières en tout temps lui ont été octroyées *justes ou injustes* « esset justum, vel non ». « Je crois en vous, Seigneur, dit-il, parce que vous m'avez fait tant de bien... Je fus un enfant si léger que mon père et ma mère en rougissaient, et tout le monde disait : Ce garçon ne vaudra jamais rien!.. Je vous ai demandé un jour de m'accorder force et bonté ...et vous m'en avez donné plus qu'à aucun autre de mes contemporains (!) ... Dans tous les lieux où je suis allé, j'ai remporté des victoires: vous avez livré en mes mains tous mes ennemis; d'où j'ai une parfaite connaissance de vous-même. » Les rois de l'Ancien Testament n'escomptaient pas plus sûrement la protection du Dieu de la tribu.

Sa contrition n'en est pas moins sincère. « Car je sais, Sire, que tu peux me bailler ès mains de mes ennemis et estre en servitude. Et tu peux me faire pauvre et malade, et trop de diverses punicions; car tu peux tout. » C'est du fond du cœur que Gaston Phébus cherche à se concilier une Déité si redoutable. Pour combattre son orgueil, il se représente l'inévitable déchéance de la mort : il se penche sur son tombeau ouvert, frémissant d'horreur, retenu par l'attraction de l'abîme, par cette morbide fascination de la pourriture qui tient toute la Renaissance.

« Où sera alors ma biaulté si je n'en ay nulle? Les narines pourriront qui ore se délitent en diverses odeurs. Mes oyeuls seront retournés en ma teste... La langue, la gorge et le ventre seront saoules de vers... Où est le col eslevé, où est vauntance de paroles, ournement de vesteures, variété de delisces, force, legeresce, seigneurie, richesse? Hélas, doulz Dieu, je te cry : Merci! »

Et quand Gaston Phébus lève ses yeux et contemple, non plus le tombeau où il pourrira, mais ce pays qui sera sans lois quand lui

n'y sera plus, son regard s'attriste et se voile encore plus profondément. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, Sire Dieu, je offre à toy les larmes de ma orphaneté! Avec moy seront les larmes de jour et de nuyct. » La mort de son fils légitime, le jeune Gaston, a, en effet, laissé le pays sans héritier. Il lui reste deux beaux bâtards : l'un d'eux, Yvain, plus aimé, peut-être, que Gaston ne fut jamais. Que deviendront-ils? L'enfant illégitime n'a point d'héritage sur terre. Hélas! cet enfant bien-aimé, qui n'aurait pas dû naître, n'a nul droit, même aux cieux! Ce père endolori n'ose prononcer son nom en prière devant le Père Éternel. Mais, s'il ne le nomme jamais, il le rappelle souvent par allusion : « *tous deux* (dit-il), Seigneur, nous ne sommes pas intempérants ». Il le recommande au Dieu qui n'abandonne jamais. (« Je sais cela par moi-même. ») « Si vous regardez à nos actes, Seigneur, nos âmes seront perdues. Tournez vos regards vers nous deux. Je sais bien que vous êtes juste! Aidez-nous, moi et lui. Gardez-moi, gardez-le! » Et il s'indigne contre les lois qui ôtent à cet enfant son héritage naturel. « Oh! combien ce monde se trouve dans votre colère, puisque moi qui vous connais, quand je vois ces choses, je suis trouble et anxieux. D'autre part, je sais que vous êtes juste, c'est pourquoi j'espère en vous. »

Est-ce à sa mort prochaine qu'il pense, quand il prie : « Seigneur, puisqu'un mal si grand doit venir, ayez pitié de moi *et de lui !* »

Le comte de Foix n'ose pas demander plus explicitement au bon Dieu de retirer l'héritage de Foix et de Béarn à son cousin lointain, le vicomte de Castelbon et d'y induire le fils illégitime. Mais Dieu voit les cœurs et saura sans doute ce qu'il doit faire. Ce Dieu qui octroye à ses fidèles « le juste et l'injuste » ne regardera pas de si près aux droits du cousin de Castelbon, homme singulièrement déplaisant, s'il faut en croire le David d'Orthez. Le comte de Foix n'avait-il pas retenu huit mois durant l'héritier du vicomte prisonnier dans la tour d'Orthez, avant de le rançonner à quarante mille francs? Dieu ne laissera pas le beau pays de Béarn tomber dans des mains si ineptes.

Au milieu de ces pétitions intéressées, le comte de Foix

s'est élevé plus d'une fois jusqu'à la prière chrétienne, à celle qui ne demande que les choses de l'âme. Le Ciel entendit-il jamais au XIVe siècle plus belle requête que celle-ci : « Vrai Dieu, dilate ma pensée et hausse le regard de mon cœur! » Et cette confession digne de David : « Quand tu fus loing de moy, je tombay en moy : et le cheoir fu par moy ; et le relever fu par toy. » Une sorte d'âme chantait sous la cuirasse du condottiere.

VIII

Dans ce milieu, hanté d'un mystère, le chanoine de Chimay promena pendant dix semaines sa curiosité de chroniqueur. « Je tardois trop fort à demander et à savoir ce que Gaston, le fils du comte, étoit devenu ». Enfin, quoique messire Espaing de Lyon ne voulût toujours rien en dire, messire Jean trouva à la longue un « moult ancien écuyer », qui consentit à lui raconter la lugubre histoire.

Gaston de Foix était un enfant de seize ans, léger, naïf, facile à berner. A la suite d'une visite faite à sa mère, qui, par crainte de son redoutable mari, s'était réfugiée en Navarre, auprès de son frère, celui-ci remit à l'enfant, son neveu, une petite bourse remplie de poudre : c'était une poudre magique qui ferait disparaître sur l'instant la mésintelligence qui régnait entre le comte et la comtesse de Foix, si l'enfant parvenait à en donner quelques prises à son père. Seulement, pour que le charme opérât, il fallait que l'opération se fit dans le plus grand secret.

Cette explication satisfit le pauvre Gaston. Quelques jours après son retour à Orthez, il se querelle avec son frère Yvain au jeu de paume. Yvain se réfugie dans les bras du père indulgent : « Pourquoi me bat-il? », et au milieu de sa douleur : « Il mérite plus que moi d'être battu, lui, avec sa boursette de poudre qui ne le quitte jour ni nuit! » Le comte de Foix reste pensif. C'est un seigneur « moult imaginatif », nous le savons déjà : hautain, sceptique, prompt à soupçonner le mal et

implacable à le punir. De plus, il est hanté par l'obsession de tous les despotes de la Renaisssance : il craint le poison. Il guette son fils. Quelques soirs plus tard, au dîner, dans la grande salle, il voit le jeune homme qui saupoudre subrepticement l'assiette destinée au comte. Il lève la tête, regarde son fils les yeux dans les yeux, jette le morceau au chien de chasse accroupi à ses pieds : et le chien s'enfle et meurt : « O Gaston, *fals traditor*, s'écrie le père ulcéré, pour toy et pour ton héritage j'ay eu guerre et haine au roy de France, au roy d'Angleterre, au roy de Navarre et au roy d'Aragon ! Et maintenant tu me veux mettre à mort ! » N'était l'intervention des chevaliers dans la salle, le comte de Foix aurait tué son fils sur place, de sa main. On emmène le jeune homme au cachot noir et humide qui se trouve dessous la grosse tour d'Orthez. Et Gaston Phébus soulage sa colère en mettant à mort, par des supplices prolongés et raffinés, quinze des plus beaux et des plus jeunes écuyers de Béarn, compagnons et amis du prince.

Cela fit bien passer dix jours, tant bien que mal. Cependant les états de Foix réclament la liberté de l'héritier du pays, et voilà que le cœur du père commence à s'adoucir. Qui sait ! si l'on envoyait Gaston se promener en France et en Espagne, loin des mauvaises influences ! « Peut-être il en seroit meilleur ». Et pendant tout ce temps le petit prince, si gracieux et sidélicat, gisait dans son cachot, sans cha nger de vêtements, sans voir la lumière. Le dixième jour son valet, entrant dans le souterrain une torche à la main, vit le jeune homme pâle, d'une pâleur mortelle, et remarqua, rangés soigneusement au pied du mur, tous les repas qu'on lui avait apportés dans sa prison. Peut-être Gaston redoutait-il les poudres navarraises. Peut-être avait-il entendu parler de la mort atroce de ses meilleurs amis. Peut-être ne voulait-il pas survivre aux soupçons si injustes et pourtant si terriblement justifiés du père qu'il avait failli empoisonner. Le valet ne se perdit pas en conjectures : il s'en fut tout droit au comte de Foix et lui dit : « Monseigneur, prenez garde de votre fils, car il s'affame dans votre prison ! »

Le comte de Foix était à sa toilette. Sans mot dire, il se leva et s'en alla vers la tour où était son fils, tout en con-

tinuant à curer ses ongles, machinalement, avec un couteau petit et long qu'il tenait entre ses doigts. Il ouvrit la porte du cachot, vit son fils exténué. » Traditor, fit-il, pourquoi ne manges-tu? » En prononçant ces mots, il gifla son fils avec la main droite, — celle qui tenait toujours le petit couteau — et sortit aussi brusquement qu'il était entré.

Un instant après, le valet revint blanc comme linge :

— Monseigneur, Gaston est mort!

— Mort! fit le comte.

— Mort pour vrai, monseigneur.

Le petit couteau, oublié dans la main du père, avait tranché une des artères du cou. L'enfant, faible d'un jeûne trop prolongé, n'avait pas pu supporter la saignée. Le comte mena grand deuil, les cheveux ras. Il fit à son fils de magnifiques funérailles. Et peut-être, quand il pensait que tous les fruits de son règne devaient passer à un cousin détesté, il pleurait, sinon le fils, au moins l'héritier.

Ainsi ce comte de Foix, « si très parfait en toutes choses, » était le meurtrier de son enfant. La chose ne diminua en rien l'admiration de Froissart pour un tel seigneur. N'était-il pas un des plus vaillants chevaliers de son temps, et partant, aussi affranchi de la vulgaire morale cléricale et bourgeoise que s'il eût été l'un d'entre les « dieux et déesses dont parle l'Écriture »? L'accident de Gaston était assurément une chose fort regrettable, et l'on pourrait souhaiter que le comte n'eût point mis « à mort moult horrible » quinze jeunes gens des plus nobles familles de Béarn; mais ce souverain courroucé n'en demeurait pas moins un homme d'État sage et subtil, un guerrier redoutable entre tous, un chevalier large et courtois, secourable à toute dame et demoiselle ayant besoin de son épée.

IX

Quelques années avant la visite de Froissart une très grande dame était venue à Orthez confier son enfant au souverain de

Béarn. La comtesse de Boulogne était mal mariée à un homme indigne et lâche « qui voulait vendre son héritage pour mieux faire ses volontés ». Au XIVe siècle il n'y avait pas de crime aussi mal porté : autant, de nos jours, tricher au jeu ou ne point payer ses dettes d'honneur : l'homme qui songeait à vendre son héritage était à jamais déclassé. Donc la comtesse de Boulogne était en plein dans son droit en enlevant sa fille à un père aussi méprisable et en l'amenant à la cour du comte de Foix. Gaston Phébus prit soin de la petite fille et sauvegarda ses intérêts, si bien qu'il en fit une des plus riches héritières de France.

En 1389, c'était une fillette de douze ans, une petite princesse Hermondine, qui habitait la plus gaie, la mieux éclairée des tours d'Orthez, — celle qui donnait sur le grand pont et sur le marché. Le comte de Foix l'ayant élevée voulait la marier, et à un beau parti ; — il fallait faire son devoir jusqu'au bout! Quand Froissart vit pour la première fois mademoiselle de Boulogne, on parlait de la fiancer à un très gros personnage, le duc Jean de Berry, oncle du roi de France, prince très riche, puissant, lettré, grand amateur de tableaux et de romans : un des plus grands « collectionneurs » de toute la Renaissance. Froissart le connaissait déjà : sa fille avait épousé le fils du comte de Blois. Il fit donc une ballade pour les justes nopces du « Pastourel de Berry » avec la « Pastourel de Boulogne ». Il n'y avait qu'un nuage au tableau. La pastoure avait douze ans ; et le pastourel, gros petit courtaud (un des hommes les plus laids de France), avait près de cinquante ans — « soixante ans », nous dit Froissart ; mais, avec le chanoine de Chimay, il faut pratiquer l'Art de vérifier les dates.

Un obstacle plus grave que celui des années menaçait, pendant quelques semaines, de séparer les deux fiancés. Le comte de Foix entendait qu'on lui payât les comptes de sa tutelle : « il tendoit à avoir une bonne somme de florins ». Le duc de Berry trouvait exorbitant le chiffre, fixé à trente mille florins d'or. Et le comte de Foix y tenait *mordicus* — quoique, nous dit Froissart, « il ne voulist pas paroître vendre la dame ».

Vers le mois de mars 1389, l'affaire s'arrangea. Le duc de Berry tenait décidément plus à sa fiancée de douze ans qu'à

ses trente mille florins. Le mariage fut célébré par procuration à Orthez et l'on envoya la petite duchesse chercher son mari en Auvergne. Le mariage ne tourna pas trop mal. Le duc de Berry dissimulait sous des dehors vulgaires un esprit curieux et délicat de dilettante. Sa petite femme allait être la perle de ses collections. Rapace et désordonné en affaires, âpre au gain, cruel envers ses ennemis, Jean de Berry savait être généreux dans la vie privée : ses « Comptes », encore conservés aux Archives, nous font deviner, par mille détails, un maître aimable, un mari prévenant, sous le masque grimaçant que nous montre l'histoire. Quant à la jeune duchesse, elle demeure une des figures les plus gracieuses de la fin du XIVe siècle. C'est elle qui, par son courage et sa présence d'esprit de grande dame, sauva la vie au roi de France qui brûlait vif dans la fatale « Masque de Satyrs ». Elle l'enveloppa tout entier dans le grand manteau de cour qu'elle portait. Ce n'était pas mal pour une fillette de seize ans : ce jour-là elle fit honneur à son tuteur et à l'éducation qu'elle avait reçue de lui.

X

Au mois de mars 1389, le chanoine de Chimay quitta la cour de Gaston Phébus avec l'escorte de la jeune duchesse. L'occasion de rentrer en France avec ce noble cortège était trop belle pour que Froissart la négligeât. Pourtant c'est à regret qu'il quittait Orthez. Le comte de Foix, s'il n'avait pas touché le cœur du grand chroniqueur, avait captivé son imagination, et l'engouement de Froissart pour son hôte touche souvent à l'enthousiasme. A son départ, le comte, qui avait déjà veillé à toutes ses dépenses, lui fit cadeau d'une somme de quatre-vingts florins d'Aragon. C'était un joli souvenir. Il lui rendit également le manuscrit de *Méliador*. Était-ce pure grandeur d'âme? Froissart, en tout cas, n'en douta pas.

En quittant Orthez, Froissart avait le ferme propos d'y revenir. Et souvent dans ses chroniques, au milieu des fêtes

du Quesnoy, des ennuis de la cour de Blois, ou du milieu relativement mesquin et bourgeois de Valenciennes, il revient à cette grande et pittoresque figure du comte de Foix, à cette cour sans pareille. Hélas! il ne devait plus la revoir! Au cours de l'année 1391, il projetait le beau voyage. Mais, vers la fin de l'été, de mauvaises nouvelles vinrent du pays de Béarn « dont (nous dit le chroniqueur) je rompis mon chemin ».

Le comte de Foix aimait souverainement la chasse. Dans ses chenils il avait jusqu'à seize cents chiens, — n'oublions pas dans le nombre les quatre lévriers que Froissart lui avait amenés des bords de la Loire. Par une chaude journée du mois d'avril, le comte alla chasser l'ours sur la route de Pampelune. Vers la tombée du jour, il descendit avec les seigneurs de sa suite dîner dans une petite auberge de village, située à deux lieues d'Orthez. On y faisait tous les frais possibles pour faire honneur au souverain. « Il entra dans sa chambre et la trouva jonchée de verdure fraîche et nouvelle, et les parois toutes couvertes de verts rameaux pour y faire plus frais et plus odorant, car le temps et l'air au dehors étaient malement chaud... Là s'assit sur un siège et jangla un petit à messire Espaing de Lyon. » On causait de la chasse et des chiens, de qui avait couru le mieux, et de l'ours qu'on venait de tuer. On n'attendait que l'arrivée de messire Yvain pour aller dîner. Enfin, le jeune homme parut : les écuyers se hâtèrent de mettre le couvert, et le comte demanda de l'eau pour se laver les mains. On l'apporta, comme de coutume, dans un haut vase d'argent : le comte tendit les mains sur un bassin et on versa l'eau fraîche. « Si très tôt que l'eau froide descendit sur ses doigts, que il avoit beaux, longs et droits, le visage lui pâlit, le cœur lui tressaillit, les pieds lui faillirent, et chéit sur le siège en disant : — Je suis mort! Sire vray Dieu, merci! » C'était la dernière oraison de Gaston Phébus, comte de Foix.

Les chevaliers ébahis essayèrent de tous les remèdes que leur désespoir put leur suggérer. Rien n'y fit : le comte était mort. Comme messire Yvain « pleuroit et lamentoit et se tordoit les poings », les chevaliers le prirent à part et lui disent : « Yvain, c'est fait! Vous avez perdu votre seigneur de père.

Nous savons tous qu'il vous aimoit sur tous. Chevauchez à Orthez. Entrez au château, et tenez la garnison et le trésor avant que la mort de monseigneur soit sceu ». Ainsi fit le jeune homme. Et, s'il est vrai que l'âme du défunt se tient encore quelques heures agenouillée près du corps abandonné, Gaston Phébus a pu croire, au delà de la mort, que sa prière la plus profonde avait été exaucée.

Pendant quelques semaines, en effet, messire Yvain tint le château, avec la complicité plus ou moins ouverte de la ville qui l'avait vu naitre. Pendant tout ce temps, par honneur et respect, le comte de Foix gisait dans son cercueil de plomb devant le maître-autel d'Orthez. Et ses enfants et ses sujets pleuraient sa perte, se lamentaient et se rappelaient sa noble vie, sa vaillance, sa prudence, sa prospérité et son grand sens de gouvernement : « Tandis que notre gentil seigneur a régné, ni François ni Anglois eut osé nous courroucer. Comment nos voisins nous guerroyeront aujourd'hui! Terre de Béarn, désolée et déconfortée de noble héritier, que deviendras-tu? Tu n'auras jamais le pareil du noble et gentil comte de Foix! »

Cependant le vicomte de Castelbon se résignait mal à voir un si bel héritage lui glisser entre les doigts. Il était Français; et le conseil du roi de France, après quelques velléités d'escamoter la petite principauté, par défaut d'hoirs, au profit de la couronne, insista pour que la loi fût respectée, et induisit le vicomte dans son héritage *avec hommage au roi de France*. C'en était fini des beaux jours de la neutralité du Béarn. Quant à messire Yvain, dépossédé, on lui octroya, sur l'héritage de son père, deux mille florins, et le jeune homme quitta son pays pour toujours.

Dix-neuf mois plus tard, à la cour de France, — où il était très aimé, étant le boute-en-train de tous les amusements — messire Yvain essayait d'introduire le goût des « étranges entremets » qui avaient tant diverti la cour de Gaston Phébus. Pour une fête de noces, il se déguisa avec cinq jeunes chevaliers, — dont le roi — en satyres ou sauvages, tout couverts de longs poils d'étoupe de lin « couleur de cheveux », de la tête aux pieds. Ils entraient dans la

salle en dansant grotesquement : les cinq chevaliers attachés ensemble, le roi, quelques pas en avant, menant la danse. « Il n'étoit homme ni femme qui les pût reconnoître ». Par une étourderie qu'il devait éternellement regretter, le jeune duc d'Orléans, voulant les voir de plus près, prit une torche et l'approcha des danseurs. Aussitôt le lin prit feu, s'enflamma, et échauffa la poix qui attachait l'étoupe à la toile. La danse se poursuivit, grotesque et horrible, au milieu de cris d'angoisse et de contorsions sans nom. Les six satyres flambaient vifs. L'un d'eux se souvint que la bouteillerie était contiguë à la salle des fêtes : il se jeta dans une cuve d'eau et échappa ainsi à la mort. Nous savons comment la duchesse de Berry sauva la vie au roi de France. Elle ne put en faire autant pour son camarade d'enfance : Messire Yvain de Foix mourut de ses brûlures « à grand'-peine et martire». Le comte de Joigny et Aimery de Poitiers expiraient également dans d'horribles douleurs. Henri de Guisay était déjà mort, « éteint sur place ».

« Ah! comte Gaston de Foix, si de ton vivant tu eusses eu telles nouvelles de ton fils, tu eusses été courroucé outre mesure; car moult l'aimois. Je ne sais comment on t'en eût apaisé ».

Peut-être, dans la justice immanente du monde, le martyre du fils bien-aimé devait-il expier le meurtre de l'autre?

MARY ROBINSON.

JUSQU'AU BOUT DE LA FAUTE

Jacques D*** est mon plus vieux camarade de lettres; mais il existe entre nous un lien beaucoup plus fort que le lien professionnel : une solide amitié, faite d'estime, d'efforts communs, d'aide réciproque aux heures difficiles, de sympathie, de goûts semblables. Sur les sujets où il faut s'entendre pour être intimes, nos opinions concordent presque toujours; dans les choses de la vie, j'admire la droiture, la sûreté de son jugement et son énergie, qui ne nuit en rien à une sensibilité à la fois ardente et douce, d'une délicatesse toute féminine. Ceux qui ne le connaissent que par ses écrits ne peuvent point soupçonner ce qu'il est : car il s'en est toujours tenu à des travaux d'érudition, d'ailleurs plutôt secs, exacts, minutieux et impersonnels, dans lesquels il disparaît, — comme s'il eût craint que la littérature d'imagination, pour laquelle il serait merveilleusement doué, ne développât en lui certains germes qu'il tient pour dangereux, et qu'il comprime.

Un jour, nous épiloguions sur un scandale récemment survenu dans notre monde. Le fait en lui-même n'avait rien

que d'ordinaire : il s'agissait d'une rupture entre deux personnes dont la liaison, déjà ancienne, n'était un secret pour personne. Seule, la qualité d'âme des deux héros de l'aventure lui donnait de l'intérêt : la femme était devenue folle ; l'homme n'avait en rien dérangé son existence. Je m'étais attendri sur la malheureuse, que je connaissais un peu, qui avait toujours eu pour moi je ne sais quelle grâce douloureuse de victime résignée d'avance à des coups qu'elle pressent ; et je m'indignai contre la sécheresse de cœur dont son complice avait fait preuve.

— C'est toujours ainsi que cela se passe, me dit Jacques D***. Un homme et une femme que séparent les circonstances, les devoirs, la vie enfin, s'éprennent l'un de l'autre. J'admets qu'ils soient de vertu moyenne : ils ne se rendent pas au premier cri de leur désir, ils luttent, ils résistent quelque temps. Puis ils succombent, parce que la passion est la plus forte, parce qu'on ne s'est jamais aimé comme eux, parce que... bref, pour toutes sortes de bonnes raisons... C'est très bien... Quelque puissante que soit leur passion, ils trouvent pourtant moyen de la concilier avec les exigences de leur vie en apparence régulière, qu'ils ne voudraient pas lui sacrifier. Oh, non !... Ils filent incognito le parfait amour pendant un certain nombre de semaines, de mois, ou d'années. Au commencement, ils se regardent comme des victimes de l'ordre social, qui est injuste et tyrannique, c'est entendu ; ils se cherchent des excuses, et ils en trouvent. Puis, le moment arrive
s n'en ont plus besoin. Ils pratiquent en toute sérénité le
re, la dissimulation, l'hypocrisie. C'est alors que cela
urvient un incident quelconque, une lettre égarée,
surpris, un rendez-vous maladroit. Leur petit
lécouvert. Vous imaginez qu'il va se passer des
nent. Quelques scènes de comédie, rien de plus.
L'époux trompé, femme ou mari, réclame ses
menace : on voit poindre les tribunaux, le
le. Mais, à ce moment, les amants décou-
ue le mariage est sacré, que l'un ou l'autre
alants dont il ne s'agit pas de compro-
es liens qui les attachent à leur conjoint
ides qu'ils ne s'en doutaient, bref, que

le pot-au-feu de famille est une nourriture plus saine et plus indispensable, sinon plus succulente, que le gibier faisandé... Et ils se quittent : bonjour, bonsoir, tout est fini, n'en parlons plus...

Eh bien! continua Jacques, j'ai la naïveté de trouver cela misérable!... Oui, j'imagine que, lorsqu'on s'est aimé assez pour oublier... ses devoirs, permettez-moi d'employer ce vilain mot hors d'usage... on devrait accepter toutes les conséquences de cet oubli. J'imagine que, plus tard, si l'amour n'a plus la fraîcheur et l'empire des premiers temps, on devrait encore lui sacrifier le reste, par tenue, par dignité, par respect de soi-même!

Comme je représentais à mon ami que ses doctrines pourraient avoir des conséquences sociales assez graves, il ne fit aucune difficulté pour le reconnaître :

— Mais, me dit-il, je préfère tout à la vilenie. Je puis absoudre l'amour coupable, je ne puis que mépriser la lâcheté. Deux êtres qui se sont aimés aux dépens de leur devoir n'ont qu'une excuse : c'est d'aller jusqu'au bout de leur faute. Les sacrifices qu'ils lui font l'ennoblissent, en sorte que, si on les condamne par respect de la loi, au moins conservera-t-on pour eux quelque estime.

Et c'est pour appuyer sa thèse qu'il me raconta ceci :

PRÉLUDE

Pendant l'été de 189.., je dus passer plusieurs semaines à Weimar. Comme je m'occupais alors de Gœthe, je tenais à consulter certains documents que je n'aurais pas trouvés ailleurs, plus encore à vivre dans l'atmosphère où le grand homme a vécu : il me semblait qu'ainsi j'arriverais à serrer de plus près les secrets de son cœur et de sa pensée. Le résultat de cette expérience fut qu'en peu de temps je perdis beaucoup des

illusions que j'avais sur son compte. Pourtant il m'en resta une : j'admirai comment cet homme, qui est à tous égards un des précurseurs du XIXe siècle, est demeuré du XVIIIe pour tout ce qui est de la conception et de l'arrangement de la vie. Jusqu'à la fin, quoiqu'il ait écrit *Werther* et lu *René*, il est resté de cette jolie époque qui sut si bien savourer l'existence. Peu d'hommes eurent un plus robuste parti pris d'être heureux ; et, Weimar lui appartenant, il refit, arrangea, disposa avec une merveilleuse habileté sa petite résidence en vue du bien-être, du plaisir et de l'agrément. Elle porte comme son empreinte : tout ce qu'on y voit, le château, le parc, le théâtre, éveille l'idée d'une existence facile, harmonieuse et douce. Il n'y a pas jusqu'à cette drôle de petite rivière de l'Ilm, — qui roule ses eaux brunes sous les ombrages épais de beaux vieux arbres, — dont le léger gazouillis ne semble une chanson gaie.

Cet arrangement si savant, ce caractère artificiel de la petite ville me déplurent : il a passé trop d'orages sur le monde pour que nous puissions encore goûter beaucoup l' « olympisme » du grand égoïste. Aussi m'irritais-je de le trouver étalé partout, dans une paisible insouciance, comme si l'on était encore au bon temps *rococo* de Charles-Auguste, de la duchesse-mère et de madame de Stein. Les personnages de l'histoire gœthienne, dont les portraits me poursuivaient partout, me devinrent antipathiques, comme le héros lui-même. Je leur en voulais d'avoir été trop heureux ; je les aurais volontiers quittés de temps en temps pour aller flâner sans but dans les forêts de la Thuringe, si je n'avais eu hâte d'achever le travail qui me retenait à Weimar.

Je m'étais installé à l'hôtel du *Prince héritier*, à l'angle de la place du Marché, qui est l'endroit le moins mort de la ville : une immense maison patriarcale, où l'on est proprement logé et passablement nourri. Mais les repas fort longs, trop copieux, me semblaient maussades, dans une vaste salle à manger décorée de grands bustes en plâtre des fondateurs de l'Empire, de petits bustes de Gœthe et de Schiller, inévitables comme la destinée, et encore de quelques autres bustes, en plâtre toujours, des plus populaires parmi les souverains du pays. J'y voyais défiler des touristes, armés de leur « Bædeker ».

qui restaient un jour ou deux, visitaient les curiosités de l'endroit, et disparaissaient. A part quelques phrases insignifiantes échangées de ci de là avec ces compagnons de hasard, j'en étais réduit à ma propre compagnie, qui ne m'a jamais été particulièrement chère.

Au bout d'une dizaine de jours de cette monotone existence, la solitude commençait à me peser, quand je liai connaissance avec un jeune professeur allemand, le docteur Christian Hort, que je rencontrais constamment au musée de Gœthe. Nous commençâmes par un échange de réflexions devant un des innombrables portraits de Christiane. Je hasardai qu'avec sa mine éveillée, ses belles lèvres sensuelles, ses grands yeux candides, la bonne humeur de sa grasse figure, la femme légitime de Gœthe est en somme la plus sympathique dans la galerie de ses bien-aimées. Le docteur Hort n'était pas de mon avis : il avait un faible pour Bettina, dont il appréciait, je pense, le regard mutin et l'air fripon. Affaire de goût! Quoi qu'il en soit, cette discussion servit de point de départ à quelques autres. Et comme les salles du musée de Gœthe, avec les sous-officiers qui les gardent et le silence respectueux qui les remplit, ne favorisaient guère nos conversations, nous finîmes par aller les continuer dans le parc.

Or, un jour que nous passions, en bavardant, devant une de ces petites villas bien closes, entourées d'arbres, qui l'avoisinent, j'en vis sortir un couple qui attira mon attention. La femme, très grande, très svelte, était d'une élégance tout à fait inattendue à Weimar, que rehaussaient encore la noblesse de ses allures et l'harmonie de ses mouvements : elle portait une voilette épaisse, qui m'empêcha de voir son visage. Quant à l'homme, il était d'une beauté remarquable : les traits réguliers et nets, le teint mat, relevé par une moustache très noire, l'air tranquille, la démarche sûre. Et ils allaient sans rien regarder, indifférents avec hauteur au décor de hasard qui les encadrait, absorbés tous deux par quelque chose d'invisible, qui se passait au fond d'eux-mêmes. Comme je les suivais des yeux, mon compagnon me dit :

— Ce sont des Français.

— Comment donc? m'écriai-je, surpris de trouver des Français installés à demeure dans une petite ville allemande.

— Oui, reprit le docteur Hort, des Français. Ils sont ici depuis environ deux ans, à ce qu'on m'a dit.

— Qu'y font-ils?

— On ne sait pas. Ils sortent rarement. La femme est toujours voilée comme aujourd'hui. Je l'ai rencontrée une dizaine de fois, je n'ai jamais vu ses traits. Du reste, ils ne connaissent personne, ne voient personne, ne parlent à personne.

— Un mystère, alors?...

— On ne connaît rien d'eux que leur nom. Encore n'est-on pas sûr qu'il soit authentique.

— Comment s'appellent-ils?

— De Sourbelles.

Je dus lui faire répéter deux ou trois fois ce nom, qu'il écorchait.

— De Sourbelles, répétai-je... Il me semble que je connais ce nom.

En effet, je devais l'avoir entendu quelque part, mais je cherchai vainement à fixer mes souvenirs.

— On prétend qu'il y a un drame dans leur passé, reprit le docteur Hort. Du reste, on ne sait pas au juste de quoi il s'agit. Les uns disent qu'ils ne sont pas mariés, d'autres qu'ils sont venus ici après un grand scandale. On s'occupe beaucoup d'eux, dans la ville. Mais leurs domestiques ne parlent pas, et l'on en est réduit aux suppositions.

Plus encore que ces renseignements incomplets, l'impression vraiment très forte que m'avait produite dans son rapide passage le couple inconnu excita ma curiosité. Je revins donc me promener aux environs de la villa. Mais en vain : avec ses volets gris, mi-clos, ses murs couleur de brique, les arbres qui la cachaient, la vigne vierge qui grimpait à ses balcons, le silence qui l'entourait, elle me paraissait de plus en plus mystérieuse. Quant à ses habitants, je ne les rencontrai plus, et aucun signe extérieur ne manifestait leur existence. Deux ou trois fois seulement, je vis apparaître à une fenêtre la tête d'une femme de chambre en bonnet, qui ouvrait ou fermait les volets d'un geste rapide. De temps en temps, le docteur Hort, qui suivait par le menu les commérages de la ville, me mettait au courant de leurs faits et gestes. Mais ces

renseignements étaient peu concluants : il ne s'agissait jamais que d'une emplette faite dans quelque boutique, d'une course à Eisenach ou à Cobourg, d'une apparition au théâtre, dans le fond d'une baignoire, ou d'autres incidents d'une égale importance. Moins mon compagnon parvenait à se renseigner sur les mystérieux étrangers, plus il se préoccupait d'eux.

— Je vais bientôt partir, me disait-il, et je ne saurai rien de ces gens-là.

Il ajoutait avec mélancolie :

— Pourquoi donc est-il plus facile de se renseigner sur les morts que sur les vivants? Je connais madame de Stein comme si je la voyais tous les jours. Je sais la nuance exacte de ses cheveux, l'heure de ses repas, ce qu'elle pensait de toutes choses, comment elle s'habillait, etc., etc. Et je n'ai jamais pu apercevoir le bout du nez de madame de Sourbelles!

— C'est pour cela, lui répondais-je, qu'il vaut mieux faire de l'histoire que du roman.

Or, un jour, comme j'entrais dans la salle à manger de mon hôtel, j'eus la surprise de reconnaître, à côté de ma place accoutumée, le fin profil de M. de Sourbelles. Il venait d'achever son potage, et paraissait contempler avec une extrême attention le buste du duc régnant, qui se trouvait en face de lui. Je lui adressai la parole en français : il me regarda avec étonnement, et me répondit, mais sans laisser la conversation s'engager. Je pensai qu'il était résolu à s'enfermer en lui-même, et n'insistai pas : en sorte que le repas se poursuivit silencieusement, et qu'en nous levant de table, nous n'échangeâmes qu'un léger salut. Mais le lendemain, contre toute attente, ce fut lui qui rompit la glace : il se mit à me parler, et il parla beaucoup, en homme qui, depuis longtemps, n'a pas usé de sa langue maternelle, qui se réjouit du son de sa propre voix et prête soudain un intérêt disproportionné à mille choses indifférentes. Je reconnus bien vite qu'il était intelligent, lettré, d'esprit ouvert, d'excellente éducation, qu'il avait des points de vue originaux et inattendus et qu'il aimait à les exposer. Mais il ne parlait que des choses, jamais de lui-même. Après plusieurs dîners pris ainsi côte à côte, après quelques promenades qu'il proposa, après deux ou trois soirées passées dans un de ces jardins-concerts où l'on tue le temps sans trop de

peine, grâce à la bière et aux cigares, pendant qu'une musique militaire joue des ouvertures de Wagner, nous avions effleuré à peu près tous les sujets auxquels se plaisent des personnes cultivées. Je connaissais les opinions politiques et religieuses de mon compagnon de hasard, ses goûts littéraires, ses préférences artistiques, ses jugements sur l'Allemagne nouvelle, sur l'empereur, sur le Reichstag, sur les socialistes : je ne savais ni ce qu'il faisait à Weimar, ni s'il y faisait quelque chose, ni d'où il y était venu ; bref, rien, absolument rien de ce qui le concernait. Pas un mot qui pût me servir d'indice, ni m'aider à échafauder quelque supposition. Seulement, comme je me plaignais de l'aspect artificiel de Weimar, il lui échappa de s'écrier :

— Oui, c'est une ville ennuyeuse et monotone...

Il devina, sans doute, l'indiscrète question que je retins : « Si vous la trouvez telle, pourquoi donc y restez-vous?» Car, après une brève hésitation, il ajouta :

— Mais que voulez-vous? Elle vaut encore mieux que beaucoup d'autres villes allemandes... Elle n'est pas trop prussienne... Et l'on est à peu près sûr de n'y pas rencontrer des compatriotes de connaissance...

Mon imagination travailla sur ce thème à peine esquissé : je me dis que M. de Sourbelles était sans doute venu se fixer à Weimar pour être bien seul, à l'abri de ces fâcheux qu'on retrouve dans toutes les stations à la mode, et qu'il avait pour cela des raisons qui probablement m'échapperaient toujours. D'autre part, ma curiosité diminuait à mesure qu'augmentait la sympathie qu'il m'inspirait ; et j'aurais fini par me résigner à l'accepter tel que je le voyais, avec son esprit délicat teinté de mélancolie, avec son intelligence aiguisée un peu portée au paradoxe, — en me félicitant de l'avoir rencontré et sans plus me préoccuper de son passé que de celui du docteur Hort ou de n'importe qui, — quand, un jour, après le café que nous avions pris ensemble, il me dit brusquement :

— Il faut que je vous dise, monsieur, que nous nous rencontrons aujourd'hui pour la dernière fois.

— Comment, m'écriai-je, vous partez donc?...

Il détourna les yeux et me répondit, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent :

— Non, je ne pars pas... Madame de Sourbelles était absente ; elle revient ce soir... J'étais venu au *Prince héritier* pour fuir ma solitude... Maintenant, c'est fini : je vais rentrer dans ma villa et reprendre ma vie habituelle...

J'eus bonne envie de lui demander pourquoi le retour de sa femme devait interrompre complètement nos relations ; pourtant je retins la question indiscrète que la surprise allait m'arracher.

J'attendais un mot d'explication. Rien ne vint. Je me sentis froissé, je l'avoue : d'autant plus que je m'étais mis en frais pour lui plaire ; et j'étais décidé à le quitter froidement. Mais il mit tant de cordialité dans tout ce qu'il me dit ensuite, tant de sympathie, et un regret si évident dans sa dernière poignée de main, qu'il me fut impossible de lui cacher que, de mon côté, je regrettais de le perdre ; en sorte que nos adieux furent positivement amicaux.

« Voilà qui est singulier, me disais-je, plus singulier que tout le reste ! Il a paru prendre plaisir à ma compagnie ; nous sommes étrangers l'un et l'autre et compatriotes, perdus dans une ville qui ne nous plaît guère, parmi ces gœtholâtres dont le fétichisme nous agace ; qu'est-ce donc qui peut l'empêcher de m'inviter chez lui, ou, du moins, de venir de temps en temps me chercher à l'hôtel? »

Et, comme j'avais encore quelques jours à passer à Weimar j'en revins au docteur Hort, que j'avais un peu négligé, et qui ne s'en formalisa pas.

Le bon savant continuait à fréquenter le musée de Gœthe, mais ses goûts se modifiaient : le minois chiffonné de Bettina avait fini par le fatiguer ; il se prenait d'un sentiment très vif pour l'échevelée Maximiliane, dont il se mit à me parler avec exubérance.

— Vous avez l'imagination romantique, lui dis-je en plaisantant.

Il s'en défendit de son mieux.

— Ne croyez pas, m'expliqua-t-il, que ce soit à cause de ses cheveux mal peignés que j'aime Maximiliane : c'est parce qu'elle a été malheureuse. Elle avait l'imagination romantique, comme vous dites, celle-là ! Et son imagination donna une couleur dramatique, que je ne déteste point, à l'abandon de Gœthe.

— Vulgaire histoire! répondis-je; de la part de Gœthe, en tout cas. Du reste, votre grand homme n'a jamais eu que des sentiments médiocres : il est de ceux qui ne savent aimer qu'eux-mêmes. Je le prends en grippe, depuis que je l'étudie. Celles qu'il a trompées — et il trompait toujours — valaient mieux que lui.

Je m'attendais à quelques protestations, car les gœthologues, en général, n'admettent pas qu'on touche à leur idole. Le docteur Hort se contenta de secouer sa bonne grosse tête blonde, et il me dit, avec un éclair dans ses yeux pensifs :

— Est-ce que, dans ces choses-là, la femme n'est pas toujours supérieure à l'homme?... C'est toujours elle qui souffre, d'abord. Et, vous l'avouerai-je? j'ai une sympathie et une curiosité infinies pour sa souffrance...

Nous marchions dans le parc en échangeant ces propos : et, justement, nous arrivions en vue de la petite maison en brique des Sourbelles, close et silencieuse comme d'habitude. Hort me la désigna du bout de sa canne, en continuant :

— Ainsi, tenez! Je donnerais beaucoup, beaucoup, pour savoir ce qui se passe là dedans! Car il s'y passe quelque chose, j'en suis sûr!... Et, comme toujours quand il se passe quelque chose entre un homme et une femme, c'est la femme qui est la victime.

Il soupira et reprit :

— Vous avez de la chance, vous, d'avoir pu causer avec M. de Sourbelles!...

— Oh! répondis-je en haussant les épaules, pour ce qu'il m'a dit!...

— N'importe, vous avez du moins entendu le son de sa voix, vous avez eu de lui une impression directe, vous êtes à même de pressentir quelque chose de son caractère ou de sa vie.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il ne donne pas l'impression d'un homme heureux, ni d'un bourreau, je vous l'affirme.

— Et il ne vous a rien dit d'*elle*..., de sa mystérieuse compagne?... Pourquoi cache-t-elle toujours son visage?... Pourquoi s'est-elle absentée?... Pourquoi est-elle revenue?...

Je sais bien que tout cela ne me regarde pas... mais cela ne m'en intéresse que davantage.

Il y avait je ne sais quoi de comique dans cette curiosité naïve, trop bienveillante pour être déplaisante, et d'ailleurs incapable d'indiscrétion.

— Eh bien, consolez-vous! dis-je au bon savant. Il est probable que vos amis inconnus partiront un jour ou l'autre comme ils sont arrivés. Alors, vous vous demanderez, en plus des autres « pourquoi » : pourquoi sont-ils partis? Et puis, vous n'y penserez plus. Ainsi va le monde. Nous côtoyons beaucoup de mystères, nous ne savons presque rien de notre prochain et nous le jugeons tout de même, à l'occasion. Allez! mieux vaut nous occuper de nous-mêmes, — ou des belles dames mortes depuis cent ans qui ont eu la chance d'exciter la fantaisie de votre Gœthe.

Le temps passait, l'été tirait à sa fin, les feuilles des vieux arbres du parc commençaient à jaunir; comme mon travail avançait, je voyais approcher le moment du départ. Ce n'était pas sans plaisir, je l'avoue : j'avais respiré plus d'air gœthien que mes poumons n'en pouvaient supporter, et j'étais fatigué de cette drôle de petite ville qui semble un anachronisme, aussi déplacée dans l'Allemagne actuelle que le serait un tricorne sur la tête d'un général prussien. Je n'imaginais donc pas que je dusse revoir M. de Sourbelles, ni rien apprendre de lui.

Mais, un matin, comme je rentrais pour dîner, je rencontrai devant l'hôtel le docteur Hort, visiblement ému. Il parut aussi surpris de mon calme que je l'étais de son agitation.

— Vous ne savez donc rien? me demanda-t-il.

— Non. Qu'y a-t-il?

— Est-ce possible!... On ne parle que de cela depuis quelques heures!... Madame de Sourbelles est morte!..

Et, baissant la voix :

— On dit même qu'elle s'est empoisonnée!...

Là-dessus, il courut au premier sommelier, qui flânait dans le vestibule, et qui, pensait-il, aurait des renseignements. Le premier sommelier raconta tout ce qu'il savait : il y avait eu déjà une visite du commissaire de police; des dépêches s'échangeaient activement entre Weimar et Lyon : le

suicide était avéré; la morte avait employé l'arsenic, et beaucoup souffert; le corps partirait probablement pour la France.

— Et le mari? demandai-je.

Les commérages les plus contradictoires circulaient sur l'état d'esprit de M. de Sourbelles : d'après les uns, il était au désespoir: d'autres répétaient que ce tragique dénouement était sa faute: au premier moment, certains avaient même hasardé l'hypothèse d'un crime. Et, en parlant de lui, le sommelier avait un demi-sourire dédaigneux, cet air hostile qu'on prend si volontiers à l'adresse de ceux qu'on ne comprend pas.

Je me sentis alors pris d'une immense pitié pour ce pauvre homme abandonné, entouré de méfiances et d'antipathies, qui devait souffrir horriblement, d'une de ces douleurs condamnées à se dévorer sans que rien les soulage. Je me le représentai enfermé dans sa villa, en tête à tête avec la morte, avec ses souvenirs, ses pensées, — ses remords peut-être... Je me dis qu'une voix humaine lui ferait du bien et qu'après tout, puisque nous étions de la même patrie, j'étais le seul dont il pût espérer quelque assistance. Je n'aurais point osé pourtant aller sonner à sa porte : je me contentai d'écrire quelques mots sur ma carte de visite pour lui exprimer ma sympathie et me mettre éventuellement à sa disposition, et je la fis porter par un domestique de l'hôtel. Quelques instants plus tard, je recevais la réponse : M. de Sourbelles me priait de passer chez lui. Je me rendis immédiatement à son invitation.

La maison avait cet air désolé des demeures où la mort est entrée. Quelque ému que je fusse, je ne pus m'empêcher d'en observer l'aspect. Elle devait être meublée en vieil allemand : car il y avait dans le vestibule de lourdes chaises, une table et un lustre de fer forgé en ce style. Je reconnus la même mode dans le salon où l'on m'introduisit ; mais là, de nombreux objets de provenance étrangère en rompaient l'accord. Ils trahissaient un goût élégant et sobre, le goût d'une femme accoutumée aux délicatesses d'un milieu distingué jusqu'à la recherche, et qui s'était efforcée d'en transplanter quelque chose dans son cadre de hasard. Plusieurs tableaux de l'École française attirèrent mes regards : je reconnus un Besnard,

que j'avais admiré à l'un des salons du Champ-de-Mars, — un profil de femme se détachant en ombre violette sur un fond incendié de couchant. — Sur la cheminée, dont on avait maintenu la banale garniture, je remarquai deux précieux vases d'Émile Gallé. Un volume était ouvert sur la table. Deux ou trois livres à couverture jaune étaient posés sur la table. Il y en avait un ouvert : *l'Illusion*, de Jean Lahor. D'une corbeille à ouvrage une broderie compliquée débordait, comme si on l'y eût négligemment jetée, un instant avant. Et toutes ces choses semblaient porter encore le reflet de la vie qui les animait la veille et venait de s'éteindre...

Du reste, je n'eus pas le loisir de regarder longtemps autour de moi : M. de Sourbelles entra ; et, tout de suite, je fus comme saisi par une émotion poignante, qui me serra la gorge et me fit trembler les genoux, tant son apparition fut douloureuse. Ce n'était plus l'homme que je rencontrais, si peu de jours auparavant, à la table du *Prince héritier*, et dont l'alerte causerie effleurait tous les sujets dans un demi-abandon presque familier. Des rides que je ne connaissais pas labouraient sa belle figure ; ses traits se tiraient autour de ses yeux gonflés, cernés, qui erraient sur tous les points avec une mobilité hagarde ; ses cheveux étaient en désordre ; sa chemise s'entr'ouvrait sur sa poitrine, et la négligence de sa tenue, que j'avais vue d'une correction si mesurée, indiquait qu'une soudaine et absolue indifférence s'était abattue sur lui. Il s'arrêta sur le seuil, me jeta un regard muet et désespéré ; puis, comme je m'approchais, il me tendit la main en disant, d'une voix qui s'étrangla :

— Merci d'être venu.

Je balbutiai quelques mots, qu'il n'écouta pas. Et il se mit aussitôt à aller et venir par la pièce, les mains dans les poches de son veston d'appartement, sans rien dire, de ce mouvement de fauve enfermé qui trahit l'excitation intérieure arrivée à son paroxysme. Bientôt, l'étroit espace du petit salon ne lui suffit plus : il passa dans la salle à manger, dont j'aperçus le haut dressoir, chargé de faïences et de grès anciens. De longues minutes s'écoulèrent ainsi. Je sentais qu'aucune parole ne pourrait le soulager, et je restais debout devant la broderie inachevée, à le suivre des yeux. Cependant, un coup de son-

nette retentit. M. de Sourbelles tressaillit et s'arrêta, l'oreille aux aguets. On lui apporta un télégramme. Il l'ouvrit, le parcourut, le froissa en haussant les épaules, et reprit, un moment encore, sa marche circulaire. Il avait, je crois, oublié ma présence. Tout à coup, il s'arrêta devant moi :

— Pardon de vous recevoir ainsi, me dit-il avec un grand effort pour prendre un ton naturel. Vous m'excusez, n'est-ce pas?...

Je m'inclinai. Il reprit :

— Vous savez?...

Je fis un signe affirmatif.

— Vous savez tout? répéta-t-il.

Je répondis doucement :

— Je sais que vous êtes dans une grande affliction.

Il se tordit les mains.

— *Ach!* s'écria-t-il en employant cette si expressive exclamation allemande, non, vous ne pouvez pas savoir!... car c'est épouvantable!... Elle a horriblement souffert!... Vous ne pouvez vous imaginer!... Mon Dieu!... mon Dieu!... L'agonie a été si longue!... Vous ne pouvez vous imaginer, c'est impossible!...

Il répétait les mêmes mots, les mêmes bouts de phrases, sans suite. Puis il reprenait sa marche, s'arrêtait devant moi, me regardait longuement, avec une indicible expression de souffrance, et répétait ce qu'il venait de dire. Ou bien, il touchait ou déplaçait machinalement quelque objet.

— Hier encore, elle lisait cela! fit-il en soulevant un des volumes que j'avais remarqués. Et puis, elle a travaillé à cet ouvrage...

Il mania la broderie.

— ... Elle avait l'air si tranquille!... Son air habituel, tout à fait!... Pouvais-je prévoir?... Nous avons causé affectueusement, très affectueusement... Mon Dieu! faut-il qu'elle ait souffert pour... pour m'infliger cette torture... Car elle était bonne... Pauvre chère âme!...

Des larmes brillèrent dans ses yeux :

— Oui, pauvre âme, noble, généreuse... et qui a connu de tels tourments!... Pauvre!.. pauvre!...

Il éclata en sanglots, et, d'un mouvement d'enfant blessé qui

cherche du secours, il me tendit les deux mains et vint dans mes bras. Puis il se retira :

— Pardon!... je vous connais à peine!... Vous ne pouvez me comprendre... Mais j'étouffe de n'avoir personne... personne à qui dire... tout!... Oh! le silence!... Si vous saviez comme il est lourd, quelquefois!... Je me taisais, je me taisais de mon mieux... Pourtant, elle m'a entendu, elle, elle qui aurait dû ignorer toujours!... Ce n'est pas de ma faute, car j'ai fait ce que j'ai pu, tout ce que j'ai pu!... Comme elle a dû souffrir! Comme elle a dû souffrir!...

C'était l'idée à laquelle il revenait sans cesse; visiblement, il pensait bien plus aux douleurs de la morte qu'à sa propre souffrance, il s'oubliait, il la pleurait *pour elle*. La pitié qu'il m'inspirait en devint plus vive. Mais que pouvais-je lui dire? Je lui serrai la main, je balbutiai des mots maladroits pour l'assurer de ma sympathie. Quelque gauche que je fusse, ma sympathie lui faisait du bien, car il m'en remercia :

— Je sentais bien qu'il y avait un lien entre nous, me dit-il d'un ton plus calme... Pourtant, j'ai été à peine poli, quand je vous ai quitté... J'ai dû vous paraître étrange, n'est-ce pas?... Mais vous avez sans doute deviné que je ne m'appartenais pas... Que voulez-vous?... Si vous saviez, vous ne vous étonneriez plus de rien... Non, plus de rien, que de me voir en vie, à présent qu'elle est morte!...

Il s'arrêta, fit deux fois le tour de la pièce, et revint à moi :

— Au fait, pourquoi ne sauriez-vous pas?... Pourquoi ne vous raconterais-je pas tout?... Qu'importe que l'on sache à présent?... C'est elle, qui n'aurait jamais dû savoir!... Vous m'écouterez, dites?... Peut-être que cela me soulagera, de remuer ces choses... Mais alors, venez!... Allons près d'elle!... Je ne veux pas la laisser seule... Non, je ne veux pas... Pensez donc, elle a toute l'éternité, pour être seule, loin de moi!... Venez, voulez-vous?... Je vous précède...

Il sortit du salon, et je le suivis au premier étage de la villa. Il me fit entrer dans une sorte de boudoir, tendu d'étoffes foncées, où des rideaux, habilement disposés, obstruaient la lumière de deux fenêtres. Là, dans une une ombre de crépuscule, la morte était couchée, sur une chaise longue, entourée d'une moisson de fleurs, dont les par-

fums violents alourdissaient l'air. Un long voile la couvrait tout entière, sous lequel s'esquissait à peine sa sveltesse. M. de Sourbelles la contempla, un moment, et prit sa main, sous le voile.

— Non, dit-il, ne restons pas là!... Je ne pourrais pas parler devant elle!... Venez!... Nous serons tout près, d'ailleurs, tout près...

Et, ouvrant une porte de communication, il m'introduisit dans une petite pièce, qui lui servait évidemment de cabinet de travail.

— Asseyez-vous! me dit-il en me montrant un fauteuil... Je vous dirai... Je vous dirai...

Et, tantôt assis en face de moi et posant quelquefois son bras sur le mien, ou la tête dans ses mains et la voix brisée; tantôt marchant de long en large, ou encore s'interrompant pour disparaître dans la chambre voisine, il me confia le secret de sa vie, à peu près en ces termes :

II

RÉCIT

— Faut-il tout vous raconter? Non, n'est-ce pas? Les détails du commencement ne sont pas nécessaires. D'ailleurs, ces histoires-là se ressemblent toutes, au début, ou du moins ont l'air de se ressembler. La nôtre, pourtant, n'a pas commencé comme les autres, pas tout à fait. Dès l'origine, il y a eu dans notre cas quelque chose de soudain, d'irrésistible, de fatal; un orage d'été, qu'un coup de vent prépare en un clin d'œil, et qui éclate sans qu'on l'ait vu venir...

J'étais en garnison dans une petite ville du Nord... Capitaine... capitaine de cavalerie... Je m'ennuyais : ce n'est pas librement que j'avais choisi la carrière militaire, pour laquelle je n'ai jamais eu de goût. Je suivais ma destinée, sans révolte

inutile, non sans retours sur ce qu'elle aurait pu être et ne serait pas, et ces retours étaient mélancoliques. J'avais trente-quatre ans. Jusqu'à ce moment-là, j'avais vécu comme tout le monde... Des aventures, ni plus ni moins que la moyenne de mes camarades, et de même ordre, en somme : faciles, banales, nouées sans efforts, dénouées sans regrets, vite oubliées... Pas d'amour, sauf, dans ma première jeunesse, une de ces historiettes sentimentales dont on croit mourir et qui ne vous laissent qu'un léger souvenir, avec une pointe de ridicule... Naturellement, je ne me rendais pas compte que j'ignorais l'amour : je m'imaginais, au contraire, que j'avais beaucoup aimé, beaucoup souffert, et que j'avais eu ma part d'exaltation et de bonheur... Des bêtises!... Mes passions, qu'interrompait chacun de mes changements de garnison, auxquelles je n'aurais pas fait le plus petit sacrifice, qui me donnaient un peu de plaisir médiocre et ne m'avaient jamais coûté une larme, ce n'était pas l'amour : je le sais bien à présent.

Or, à la suite d'un mouvement administratif, le sous-préfet de la ville où je résidais depuis plusieurs mois fut déplacé. Son successeur se nommait... Je l'appellerai M. H***. Il n'y aurait nul inconvénient à vous dire son nom, notre histoire n'étant point restée secrète. Je préfère pourtant ne pas le prononcer.

L'arrivée et l'installation du nouveau sous-préfet furent, pour l'endroit, un gros événement : d'autant plus que M. H*** jouissait d'une vague notoriété littéraire, ayant publié quelques livres, deux ou trois romans, des études d'histoire, je ne sais quoi. On le disait spirituel, sa femme fort belle, et l'on pensait qu'ils mettraient un peu d'animation dans notre vie mondaine, dépourvue de toute espèce d'éclat. Ils arrivèrent au commencement de l'hiver, au moment où la saison s'engageait. Je ne tardai pas à les rencontrer, dans un bal que donnait en leur honneur une famille de mes relations. Je fus présenté à M. H***, au fumoir. Il me déplut jusqu'à l'agacement. Il avait une petite voix de crécelle, qui me fit mal aux ongles. Il parlait beaucoup, politique, littérature, galanterie, renseigné sur toutes choses, abondant en anecdotes et en bons mots, satisfait jusqu'au ravissement de ce qu'il disait. Très

aimable, d'ailleurs, très prévenant, avec une pointe d'obséquiosité; sachant s'interrompre pour écouter, avec un air d'intérêt parfaitement joué, les propos de quelque notable: bref, se comportant en homme adroit qui pénètre dans un milieu inconnu sans savoir au juste comment il faut s'y comporter, mais qui est résolu à s'en faire bien venir.

Je ne sais comment cela se fit, mais à un moment donné M. H*** me prit le bras, et nous nous dirigeâmes ensemble, comme une paire d'amis, vers le jardin d'hiver. Je me rappelle très bien qu'il me parlait de l'empereur d'Allemagne, dont le caractère primesautier lui causait de l'inquiétude. Je lui répondais par des monosyllabes. Soudain, il m'interrompit et me dit :

— Voici ma femme. Voulez-vous me permettre de vous présenter?

Je regardai madame H***, qui s'approchait lentement de nous, en nous regardant aussi, avec une autre femme : je fus ébloui, à en perdre connaissance. Son mari me nomma. Nous échangeâmes quelques paroles insignifiantes, sans que j'entendisse, tant j'étais troublé du son de sa voix. Puis, comme M. H*** offrait le bras à sa compagne, je lui offris le mien, machinalement, et nous errâmes à travers les salons.

Quand je la quittai en m'inclinant devant elle et en buvant son regard, nous nous aimions, nous nous appartenions déjà, quoique nous n'eussions échangé que les plus banales paroles. Nous avions craint tous les deux, je crois, de gâter par des mots l'extase qui montait en nous; peut-être aussi avions-nous l'un de l'autre cette obscure frayeur qu'on éprouve de sa destinée, quand elle s'incarne et menace; nous ne disions rien, nos yeux mêmes s'efforçaient à se taire, mais je sentais comme un imperceptible frisson courir dans son bras qui effleurait le mien, et chacune des minutes silencieuses que nous passions ensemble, au milieu de la foule abolie, forgeait plus robuste la chaîne qui rivait nos deux êtres.

Cependant, la soirée avançait. M. H*** emmena sa femme. Je la vis s'éloigner avec lui; ses yeux rencontrèrent mes yeux. Oh! comme ils parlaient! Comme ils exprimaient la mortelle angoisse d'un sentiment suprême! Comme ils criaient l'aveu qui n'avait pas franchi ses lèvres, comme

je les entendais et les compris! Ce fut un éclair : elle n'était plus là, je restais seul, la poitrine gonflée, heureux, désespéré, ivre, fou, — forcé pourtant de me ressaisir, de cacher les pensées que je m'imaginais rayonnant de moi, pour tout le monde. Je tâchai d'observer les figures qui circulaient encore dans les salons vides, d'écouter les propos qu'on échangeait dans les groupes, plus rares. On commentait madame H***, cela va sans dire, et je tressaillis à certaines phrases où son nom résonnait.

— Elle est admirablement belle! dit quelqu'un.

Je me sentis pris de fureur et de haine contre l'inconnu qui osait l'admirer. Cependant, une voix répondit :

— Oui, elle est belle, mais elle a l'air froide.

Je fus plus irrité de cette sotte restriction. Évidemment, elle traduisait l'impression générale, car on ajouta :

— Beauté de glace!

Eh! les imbéciles!... Ils n'avaient eu pour elle que leurs yeux d'aveugles!... Tandis que moi, j'avais compris d'emblée, au premier regard, l'âme de feu qui se cachait sous la sévérité voulue des apparences. Elle me brûlait, elle était au bout de toutes mes pensées, elle les agitait, les conduisait, les entraînait en tourbillon, comme un essaim pris de vertige. Je cessai d'écouter, je m'enfuis pour m'anéantir dans mon unique désir : la revoir, la revoir partout, la revoir toujours!...

Alors, commença une vie d'angoisse et d'ivresse. Je vivais d'une vie multipliée, hypnotisé par une pensée unique qui ne me quittait jamais, qui absorbait toutes mes forces, si intense que je n'aurais pu dire si elle était douleur ou joie. C'était toujours comme à la fin de ce bal, dont je passais mon temps à évoquer les moindres minutes : je ne voyais qu'elle, quoiqu'elle ne fût plus là, et ne pensais qu'à la revoir. Pour la rencontrer de nouveau, cependant, il me fallut beaucoup d'ingéniosité. Rien n'est simple, dans les petites villes : dans la nôtre, il y avait peu de vie sociale, et jusqu'alors je ne m'y étais guère mêlé. Je devins tout à coup le plus mondain des officiers de la garnison : je fréquentai toutes les maisons où je pus paraître : j'allai au théâtre à chaque troupe de passage : je ne manquai pas un des médiocres concerts qu'on nous donnait deux fois par mois. Quelquefois, je l'apercevais au fond

d'une loge et pouvais à peine lui adresser un salut, qu'elle me rendait du regard bien plus que du geste; ou bien, je passais d'interminables soirées, caché dans une embrasure de fenêtre, à épier la porte, jusqu'à l'heure où tout espoir d'une entrée tardive s'évanouissait; mais quelquefois aussi, elle était là, je lui parlais, j'entendais sa voix. Enfin, elle m'invita à venir chez elle, à son jour; et bientôt, en arrivant à des heures inaccoutumées, — où elle m'attendait, je le sentais bien, — je parvins à me procurer de courts instants de tête-à-tête. Mais qu'était-ce que cela? A chaque rencontre, mon amour grandissait; il grandissait à chaque combinaison qui me rapprochait d'elle, à chaque parole, à chaque regard échangé: il grandissait sans cesse, et il devenait plus tyrannique, plus exigeant, plus impatient.

Ce fut une période de fièvre et d'attente où j'eus des heures de folie, mais qui ne se prolongea pas. Il n'y eut entre nous aucun manège de galanterie, aucun marchandage. Notre premier aveu fut décisif. Pour ma part, je n'ai pas connu, à ce moment, la moindre lutte intérieure, la moindre hésitation, le moindre scrupule; c'est sans aucun remords que je me rapprochais de M. H*** et lui serrais la main, quoique j'eusse l'intention bien ferme de lui prendre sa femme; je fus calculateur, menteur, rusé, hypocrite, quelque peu que je le fusse de nature, sans qu'il m'en coutât aucun effort. Quant à elle, — qui heureusement n'avait pas d'enfants, — j'ignore ce que pesèrent dans son cœur les liens de la famille, de l'habitude, du monde, les affections établies, les devoirs, tous ces obstacles qui, parfois, retardent ou même écartent l'issue fatale de l'amour. Les femmes ont toujours plus de vertu que nous, ou de préjugés: elle connut certainement des luttes que j'ignorai; pourtant, je crois qu'elle traversa rapidement aussi la phase des hésitations et des doutes, et qu'elle m'aima comme je l'aimais, c'est-à-dire dans l'absolu, sans rien admettre qui fût plus sacré ni plus fort que cet amour, qui pût le ralentir ou le diminuer. Elle répondit à mon premier appel. Elle se donna sans atermoiements, sans coquetterie, sans combat, dans la seule joie triomphante d'être à celui qu'elle aimait et de l'enivrer d'elle...

M. de Sourbelles s'arrêta un moment; ses yeux regardaient

le passé, il ressuscitait les souvenirs qu'évoquaient ses paroles, il réfléchissait à ces choses lointaines qu'il jugeait peut-être autrement, maintenant que s'était accomplie la destinée que leur douceur avait inaugurée. Puis, il passa deux ou trois fois la main sur son front, et reprit :

— Oui, ce fut ainsi... Pourtant, nous n'étions l'un l'autre ni corrompus ni pervers... Elle n'avait jamais aimé avant de me connaître, jamais désiré l'amour, jamais songé qu'elle pût faillir à la ligne droite de sa vie : elle avait de bons sentiments pour son mari et pour sa famille, le respect des lois sociales, la crainte des jugements du monde, le goût du bien : toutes les idées, toutes les opinions, toutes les croyances, tous les intérêts d'une honnête femme... Moi-même, j'étais assez scrupuleux en ces matières ; n'ayant jamais cherché, dans mes précédentes liaisons, que les distractions ou le plaisir, je me fusse autrefois refusé à compromettre, pour y satisfaire, des intérêts sérieux et respectables. A deux reprises, j'avais même cessé de fréquenter des maisons amies, par crainte d'y porter le trouble, et quoique ce fût un sacrifice. J'étais donc aussi, je puis me rendre cette justice, un honnête homme, peut-être même avec plus de délicatesse que cette expression n'en comporte d'habitude quand les sens sont en jeu. Pourtant, je ne crois pas qu'une liaison coupable se soit jamais nouée avec plus de simplicité : ce fut comme si nous avions toujours été destinés l'un à l'autre, comme si notre rencontre avait, en un instant, effacé tout notre passé, anéanti tous les obstacles dressés entre nos deux vies. J'en admirai davantage mon amie : je la jugeai généreuse et noble ; je me dis qu'elle se confiait en mon amour avec une entière candeur, sans mettre aucune réserve à ce don de sa personne, que le commun des femmes complique si volontiers de tant d'hésitations mesquines ou de calculs médiocres ; et je me sentis attaché à elle par un lien plus fort qu'aucun lien consacré, et je me jurai que jamais elle ne regretterait sa confiance...

... Vous lisez des romans, monsieur, vous me l'avez dit. Eh bien, vous avez remarqué sans doute que les auteurs qui décrivent des liaisons dans le genre de la nôtre se plaisent à y découvrir des germes de mépris, ou du moins de méfiance, parfois de haine, comme si les êtres que l'amour unit en

dehors des lois ne pouvaient être que des ennemis ou des complices. Certains de nos moralistes, auxquels on attribue de l'autorité en de telles matières, ont développé cette thèse, que l'homme est inévitablement enclin à mépriser la femme qui s'est livrée à lui en dépit de ses devoirs, et à redouter qu'elle manque à sa foi nouvelle comme à celle qu'il lui a fait trahir. Ils approuvent. Ils estiment qu'il y a là une sorte de justice, une moralité, que sais-je? une garantie pour l'ordre social, un péril capable de prévenir la faute, d'arrêter sur la pente des cœurs prévoyants de l'avenir, avares du bonheur qu'ils détiennent... Ah! monsieur, que je plains les pauvres gens qui connaissent, éprouvent ou supposent de pareils sentiments! Comme il faut pour cela qu'ils aient l'âme basse ou pusillanime, incapable des grands dévouements et des sacrifices sublimes de l'amour!... Non, non, je ne doutais pas d'elle, malgré le mensonge où je l'entraînais. Je lisais dans son cœur comme dans un livre ouvert, comme, j'en suis sûr, elle lisait dans le mien. Je le savais pur, malgré tout, à force d'abnégation et de tendresse. Et je me serais regardé comme le dernier des misérables, si j'avais eu pour elle autre chose qu'une reconnaissance infinie et une tendresse sans bornes.

Nous fûmes imprudents, insoucieux des ruses, des précautions, des adresses habituelles. Nous ne craignions rien, que de ne pas nous voir assez, — menacés pourtant que nous étions par la curiosité toujours aux aguets d'une petite ville, et sûrs qu'elle serait clairvoyante. D'ailleurs, le mensonge nous pesait à tous deux, nous semblait la seule tare de notre amour, la faute unique que nous commettions. Aussi, sans nous décider à un de ces éclats qui, lorsqu'on les provoque, ont un vilain caractère de bravade et de cruauté, attendions-nous tranquillement qu'il se produisît par la force des choses, acceptant d'avance, sans aucun effroi, toutes ses conséquences possibles. Pour ma part, j'allais plus loin : je souhaitais cet éclat, je l'appelais de mes vœux. Car je n'aimais pas mon amie pour les furtifs rendez-vous où je la rencontrais, pour les courtes heures que je volais à son existence, pour nos baisers rapides et nos intimités trop brèves : je l'aimais avec l'impatient désir de lui consacrer ma vie entière, avec ce besoin de durée, cette soif d'éternité qui

est la marque d'un amour véritable, dans l'oubli de tout ce qui n'était pas elle, dans un dévouement complet de mon être absorbé. Elle m'aimait autant, quoi qu'elle fût plus craintive : quelque grand que soit leur amour, les femmes ont la peur innée, insurmontable du scandale, et celle-ci n'échappait pas à cet instinct de son sexe. Elle frissonnait en songeant à l'heure que nous prévoyions, que je désirais, qu'elle désirait aussi, à sa manière, où notre cher secret découvert nous riverait l'un à l'autre. Pourtant, quand enfin sonna cette heure, elle fut très brave : ce fut comme si le danger réel chassait ses craintes, comme si ses derniers scrupules s'évanouissaient au moment décisif. Je la vois encore entrer chez moi, où elle n'était jamais venue, pâle, mais toute calme, et me dire, en me tendant les deux mains :

— Il sait tout.

Elle me regarda, confiante, attendant ma réponse.

— Eh bien, lui dis-je, nous partons?...

Elle hésita, mais quelques secondes à peine, faisant une suprême fois le compte de ses sacrifices, ayant un dernier frisson devant l'inconnu où nous allions courir :

— Quand vous voudrez, répondit-elle.

J'avais si souvent prévu le cas, que mon esprit fit en un clin d'œil le tour de tout ce que j'avais à faire pour sortir décemment de la vie régulière :

— Il me faudrait quelques jours pour tout arranger, lui dis-je.

Elle ne fut point surprise de cette restriction, qu'elle savait inévitable.

— C'est bien, fit-elle. Moi, je ne rentre pas à la maison.

Et aussitôt, nous convînmes du lieu où elle devait m'attendre.

Nous discutions avec le plus grand calme notre plan de conduite, dont nous arrêtions les lignes sans hésitation, comme s'il s'agissait de choses très simples. Cependant, cette discussion me conduisit à lui demander si elle soupçonnait les intentions de son mari.

— Non, me dit-elle, en me regardant de ses yeux les plus francs. Je présume qu'il demandera le divorce. Je l'espère. Que voulez-vous qu'il fasse?...

Après un arrêt à peine sensible, elle ajouta :

— ... puisqu'il ne m'a pas tuée.

— C'est juste, lui dis-je, il n'a pas autre chose à faire.

En réalité, je songeais à d'autres solutions possibles; mais je voulais lui en éviter la crainte ou l'émotion; et pour cela, je pressai son départ autant que je pus.

En effet, quelques heures plus tard, après une courte sortie, je trouvai en rentrant chez moi la carte de M. H***.

C'était inattendu, insolite, incorrect; c'était le seul incident que je n'eusse pas prévu.

Mais enfin, pensai-je, un homme dans sa situation, s'il a du cœur, a le droit de se placer au-dessus du code habituel qui règle les petits différends des hommes : il est le maître de se venger comme il l'entend.

Je lui fis donc aussitôt porter un mot, pour l'avertir que j'étais rentré et me tenais à sa disposition.

Une demi-heure après, il était chez moi.

ÉDOUARD ROD.

(La fin au prochain numéro.)

PREVOST-PARADOL[1]

« Les lettres peuvent montrer leurs Hoche, leurs Marceau, leurs Desaix, qui ont traversé si vite la scène du monde que la gloire a eu à peine le temps de toucher leur front, et que leur vie, pleine de promesses, n'a été qu'une belle aurore. » PRÉVOST-PARADOL.

Il me semble que c'était hier — et pourtant il y aura bientôt de cela vingt-quatre ans ! — que, par une après-midi du mois de juillet, Henri Meilhac entrait chez moi. Il avait un air triste et embarrassé :

— Vous savez la nouvelle, me dit-il, Prévost-Paradol est mort ! Halévy voulait venir... Puis, il ajouta : Il paraît que Paradol s'est tué !

Ainsi donnée, la nouvelle n'était malheureusement pas douteuse, elle me semblait cependant incroyable tant elle me causait d'affliction et de surprise. Trois semaines auparavant, le soir même où avec sa fille aînée et son fils, le nouveau ministre de France à Washington prenait le train à la gare Saint-Lazare pour aller rejoindre à Brest *le La Fayette*, qui le conduirait aux États-Unis, n'avais-je pas reçu ses adieux et ses embrassements ? Comment admettre, lorsqu'il nous avait dit : « A bientôt ! » que le bateau, qui l'avait emporté de France plein de vie et d'espérance, l'y ramènerait mort moins d'un mois après !

1. *Prévost-Paradol*, Étude suivie d'un choix de lettres par Octave Gréard, de l'Académie française.

La douloureuse nouvelle que Meilhac m'avait communiquée, tout Paris, le soir, la connaissait. Elle y faisait une profonde impression. Outre que cette mort si tragique et si inattendue coïncidait avec la déclaration de guerre, et qu'un rapprochement tout naturel se faisait dans les esprits entre les deux événements, Prévost-Paradol, par le charme de sa personne, et par sa renommée si rapidement conquise, comptait dans le public politique et lettré, de nombreux amis et admirateurs. « Est-il possible ! — écrivait M. Scherer — quoi lui, ce cher et brillant Paradol, ce vif esprit, nous ne le verrons plus ! Et qui donc avait jamais eu l'air de porter plus légèrement la vie?... Il nous est enlevé là-bas, loin de notre amitié et par une mort qu'on croyait réservée aux plus tragiques infortunes ! »

La famille Halévy, qui avait été pour Prévost-Paradol une seconde famille, décida qu'elle irait au Havre au-devant du bateau qui rapportait le corps de notre ami. Ludovic Halévy me fit l'amitié ainsi qu'à Henri Meilhac et au docteur Piétri, qui connaissait Prévost-Paradol depuis son enfance, de nous emmener avec sa mère et sa sœur. Jamais je n'oublierai ce voyage où chacun de nous, en rappelant un trait, un souvenir de l'ami commun, ajoutait encore aux regrets et à la douleur de tous. A notre arrivée au Havre le bateau était signalé. Il entra le lendemain dans le port, ramenant avec la chère dépouille du défunt, son fils et sa fille.

Les obsèques eurent lieu quelques jours après à Notre-Dame-de Lorette. Tous ceux qui avaient connu et aimé Prévost-Paradol et que les nécessités de la guerre n'avaient pas trop éloignés de Paris avaient tenu à s'y rendre. On y commentait, avec quelle angoisse, il m'en souvient, les désastres de Wissembourg, de Frœschwiller et de Forbach. Ce fut à M. Jules Sandeau représentant de l'Académie française, que revint le pénible devoir d'interpréter le sentiment public. I le fit avec une éloquence émue et une pénétrante chaleur de cœur. « Adieu donc, jeune ami, dit-il, le pays, qui attendait de toi plus encore que tu n'as eu le temps de lui donner, le pays te regrette comme un de ses espoirs fatalement brisés ! »

Assurément, le public n'a pu être indifférent au coup dont Paradol s'était frappé à l'âge de quarante et un ans, de sa propre main, dans un moment d'égarement et de maladie,

alors qu'il avait encore de si belles promesses à tenir. Mais il en est des regrets et des souvenirs comme de la plupart de nos sentiments : ils passent vite s'ils ne sont pas entretenus.

Les générations nouvelles sont volontiers ignorantes, sinon dédaigneuses, de celles qui les ont précédées. Elles mettent en tout cas peu d'empressement, quand les malheurs et les périls sont passés, à s'enquérir des hommes, écrivains ou orateurs, dont la clairvoyance les avait annoncés, et dont les conseils, s'ils avaient été suivis, auraient pu les prévenir. C'est le train du monde. Enfin les crises successives par lesquelles a passé notre pays depuis 1870, et qui durent encore, ont été propices à l'oubli. Quand on n'est pas sûr de son lendemain, on n'a guère la pensée ni le temps de songer à la veille. Aussi, malgré de nombreuses éditions de son beau livre : *Études sur les Moralistes français*, Prévost-Paradol commençait à être oublié. L'hommage qui lui fut rendu à l'Académie française dans la séance du 2 mai 1872, alors que son ancien maître, M. Camille Rousset, venait s'asseoir à sa place demeurée vide, rappela, il est vrai, l'attention sur son nom et sur ses écrits. Et certes on n'a jamais parlé de l'homme avec plus de sympathie, du redoutable polémiste avec plus d'autorité, ni pénétré plus avant dans le secret de cette âme mélancolique et née pour l'action, que ne le fit alors le comte d'Haussonville, dans sa réponse à M. Camille Rousset. Il semblait cependant aux amis et aux admirateurs de Prévost-Paradol que ce n'était pas assez pour sa mémoire.

En 1889, un ancien camarade de l'Ecole normale, celui à qui Prévost-Paradol écrivait : « Toi qui n'ignores rien de moi », le très distingué membre de l'Académie française, M. Octave Gréard, consacrait dans le Livre du Centenaire du *Journal des Débats*, aux écrits et à la vie de son ami une excellente notice. Cette notice, il vient de la reprendre. Il l'a étendue et complétée par des citations empruntées aux œuvres de Prévost-Paradol, ou aux lettres inédites qu'il publie à la suite de sa nouvelle étude. Bien que ce volume nous laisse peu de chose à ajouter, nous voudrions, aidé de quelques souvenirs personnels ou venant d'amis, dire à notre tour notre sentiment sur la carrière trop courte, mais cependant si remplie, de l'auteur de *la France Nouvelle*.

I

Lucien-Anatole Prévost (il ajouta plus tard à son nom celui de sa mère) naquit à Paris en 1829. Il était, comme il l'a écrit de Macaulay, « d'un noble sang, si on place la noblesse où elle doit être, dans l'élévation des sentiments et dans le but élevé qu'on donne à sa vie ». Son père, M. Prévost, était né à Neuilly en 1782. Commandant du génie maritime en retraite, il avait pris part aux guerres du premier Empire et l'Empereur l'avait décoré pour ses services.

Prévost-Paradol n'a jamais occupé le public de lui-même et de sa famille. Cependant, s'il n'a pas parlé de son père en termes exprès, il y fait dans ses écrits deux allusions assez transparentes pour nous donner une idée des sentiments et du caractère du commandant Prévost : la première fois, dans ses *Essais*. Dans l'article « De l'Armée française », il nous trace le portrait de ces vieux soldats qui ne sont endurcis qu'en apparence, dont le fier regard se mouille aisément, et dont le caractère, habitué à l'obéissance, est, au fond, très enfantin. « Les enfants ne s'y trompent guère, conclut-il, et ils font d'eux tout ce qu'ils veulent. J'en appelle à tous ceux qui ont été élevés sur leurs genoux. » La seconde allusion se trouve dans *la France Nouvelle*. Rencontrant, au cours de son jugement sur le gouvernement de la Restauration, le bonapartisme libéral, dont il flétrit justement la laideur, Prévost-Paradol distingue entre le bonapartiste politicien et l'officier à demi-solde ou le vieux soldat qu'a immortalisé Béranger. « Ce type célèbre, écrit-il, du préjugé populaire contre la Restauration, naïvement attentif aux échos de Sainte-Hélène, et accusant de bonne foi les Bourbons et les émigrés de la grande catastrophe qui leur avait si opinément ouvert la France, est digne de toute notre sympathie : et, en ce qui me touche, de bien chers souvenirs, à défaut même du sentiment de la justice, m'ordonneraient de le respecter ». On ne se douterait guère, en lisant les écrits du fils, que le père ait été aussi ardemment napoléonien. La théorie des milieux n'est pas souveraine.

La mère, madame Paradol, était sociétaire de la Comédie-Française. Elle eut, en son temps, sa renommée. C'était en tout cas (les extraits de sa correspondance que cite M. Gréard dans son étude et les lettres qui m'ont été communiquées, le témoignent avec éloquence) une mère tout à ses enfants et passionnément inquiète de leur avenir. — Prévost-Paradol avait une sœur, qui est aujourd'hui religieuse. — Une longue et douloureuse maladie, en épuisant les forces et les ressources de madame Paradol, l'obligea à quitter la Comédie-Française. A l'occasion de sa représentation à bénéfice, elle écrit à son fils de ne pas aller au théâtre comme à une partie de plaisir, puisque cette soirée, gaie pour les autres, lui prouve l'état de gêne de ses parents. Cependant, la représentation a aussi pour lui son côté consolant, elle montrera que sa mère a de bons amis et pendant que « son père lui donne la gloire des champs de bataille, elle lui donne, elle, celle de l'artiste ».

Si le bénéfice de cette soirée avait diminué ses charges, il ne les avait pas supprimées. « Paralysée d'un côté » et « se reposant à chaque instant », nous la voyons adresser au célèbre auteur de *la Juive* un suprême appel. « Le maître de pension d'Anatole, M. Bellaguet, veut bien le garder sans recevoir aucune indemnité. Quoique j'aie une grande confiance en ses promesses, il peut changer d'avis, soit par la conduite de mon fils, soit par des raisons que je ne puis prévoir. Il faut donc se précautionner contre un tel malheur... Vous connaissez, son intelligence, sa jeune imagination poétique, mais je sais aussi par l'exemple de Léon (Léon Halévy, frère de Fromental), combien il est difficile d'arriver à la fortune par ce chemin. Étudiez donc mon pauvre enfant, voyez ce à quoi il est bon et faites ce que vous jugerez convenable... Dites, je vous prie, à Nanine (madame Léon Halévy) que je compte sur toutes les promesses qu'elle a bien voulu me faire relativement à Anatole. Elle est si bonne et si parfaite, que je ne doute pas de tout ce qu'elle me dit. Qu'elle serve de mère à mon cher enfant et Dieu la bénira. Adieu, cher ami, dit-elle en terminant, aimez mes enfants. ».

Ce dernier appel fut entendu et madame Léon Halévy tint sa promesse : elle fut réellement « la seconde mère » de

Prévost-Paradol lui donnant par surcroît dans son fils, plus jeune que lui de quelques années, un ami, un véritable frère. Ces dernières lettres de madame Paradol, son fils les conserva avec un soin pieux, comme une sorte de testament. Il est facile de deviner qu'elles laissèrent sur son âme ardente, une empreinte durable, et que la vue des souffrances physiques de sa mère et l'état de gêne de sa famille lui donnèrent, à un âge où tout est léger, une idée grave de la vie.

L'effet n'en fut cependant pas immédiat sur ses études, où il ne montrait ni plus de régularité ni plus d'application. Soit, comme il l'avouera plus tard, « aridité des matières, impropriété des méthodes », ou inaptitude de ses maîtres « à exciter son appétit par les bonnes choses », il était à cette époque (1843) une sorte d'élève dont on ne savait que faire. Pourtant son professeur d'anglais, M. Flemming, avait intéressé sa curiosité. Il lui dut de lire les principaux chefs-d'œuvre des littératures anglaise et française, et d'apprendre à fond la langue anglaise qu'il écrivait même avec élégance. On a de lui deux « lectures » faites en anglais à Edimbourg en 1869, et, dans les dernières années de sa vie, il envoyait une correspondance hebdomadaire au *Times*.

Ce sera sans doute un étonnement pour ceux qui n'ont connu Prévost-Paradol que plus tard, avec sa gaieté et sa fougue, d'apprendre qu'il a été dans son enfance, et même dans sa jeunesse, réservé, replié sur lui-même et quelque peu misanthrope. Tel cependant, d'après son témoignage, il était à la pension Bellaguet : et — sur les bancs de l'École normale, ajoute M. Gréard, il se gardait encore, même avec ses camarades de promotion. — La lecture du *Selectæ*, avec ses exemples de résistance à l'oppression, avait enflammé ses idées, et toute domination de quelques écoliers sur les autres lui paraissait criminelle. Cette attitude stoïcienne, qui n'échappait pas à ses camarades, lui valait des surnoms dont il supportait bravement le ridicule. « J'en tirai vanité, dit-il, et mon isolement s'en accrut avec mon orgueil. »

A mesure que ses études avancent, elles deviennent moins arides et partant plus appropriées à ses dons naturels. Il existe quelques lettres de l'année 1846 de lui à un condisciple. On y constate, aussi bien que certains traits curieux de caractère,

sa volonté d'apprendre et ses progrès. Dans la première, du 10 février, il se plaint « d'être sans énergie, sans excitation, de mourir de tranquillité. Comme le matelot je dirais volontiers : du vent, au risque de la tempête ! » Cinq mois après, il écrit à ce même camarade qu'il réunit en lui deux choses hostiles, contradictoires, dont il est effrayé : l'ambition et la paresse. « Je ne mords pas au grec et je veux égaler ceux qui le savent ; je ne fais rien et veux égaler ceux qui travaillent. Étrange réunion de passions, conclut-il, qui me menace d'une vie de colère et d'impuissance. » Changement de ton et de langage dans les lettres suivantes. Il apprend la géométrie par volonté, sans plaisir, mais parce qu'il le veut. « Je travaille, écrit-il, le 15 novembre 1846, et, si Dieu le permet, tu me verras dans deux ans orné des palmes bleues. Je réussis assez bien en rhétorique, parce que j'ai su m'affranchir du lieu commun dans les discours, et que Jean-Jacques, lu et relu, m'a donné une phrase plus ferme et plus concise que les déclamateurs de rhétorique ne connaissent guère. Je travaille avec volonté et courage : je ne désespère plus de rien. »

Si ces hauts et ces bas, qui ne seront pas les derniers chez Prévost-Paradol jusqu'à son entrée à l'École normale et au delà, sont un peu le propre de la jeunesse, ils caractérisent plus particulièrement la nature ardente et la volonté plus fougueuse que soutenue de notre ami. C'est donc, pour la conquête des palmes bleues qu'il est en marche : toutes ses vues et tous ses efforts tendent à se faire ouvrir les portes de l'École normale. S'il échoue, que deviendra-t-il? Faire son droit, à quoi cela le mènerait-il? D'abord c'est coûteux, et son père n'ayant pour vivre et pour faire vivre sa famille, qu'une pension de retraite, ne se soucie pas de reprendre son fils à la maison.

Si occupé qu'il doive être par cette préparation et si absorbé par l'incertitude de son avenir, il trouve encore du temps et de l'activité pour d'autres soins. La révolution de 1848 a éclaté. Avec un esprit ouvert, un caractère impressionnable comme le sien, on s'intéresse aux événements, on prend même parti et c'est pour Fourier, pour la réforme des mœurs sociales, la morale des désirs légitimes, que sa raison intrépide et inexpérimentée se prononce. De cette époque date un écrit

qu'il parvint à faire imprimer en 1851 sous ce titre : « Conseils à un jeune homme. Du choix d'un parti, par Lucien Sorel. » Cette brochure est à peu près introuvable aujourd'hui ; j'en dois la communication à Ludovic Halévy. Elle est écrite dans un style nombreux et souvent éloquent, mais les idées font plus d'honneur à la générosité d'âme de l'auteur, qu'à la justesse de son esprit. De ce péché de jeunesse, Prévost-Paradol avait gardé un très désagréable souvenir. Il n'aimait pas qu'on le lui rappelât.

C'est dans ce même temps qu'il commençait avec Taine — déjà élève à l'École normale — une correspondance philosophique où il se déclare grand admirateur de Spinosa et fervent partisan de son système. M. Gréard a publié ces lettres de Prévost-Paradol. On y peut déjà saisir les oppositions de caractère entre les deux correspondants et, dès la seconde lettre, les divergences, malgré leur point commun de départ, de ces deux rares intelligences. M. Taine est déjà l'homme de la spéculation philosophique désintéressée, tout entier à la recherche de la vérité pour elle-même, aimant beaucoup l'histoire et fort peu la politique, aussi épris de la théorie qu'éloigné de l'action : Prévost-Paradol, capable des mêmes études s'il y appliquait son intelligence pénétrante, mais déjà impatient de faire sentir son action sur les choses et sur les hommes.

Viennent enfin les examens de l'École normale. Et comme il l'écrivit à son ami Taine, en lui révélant un nouveau trait de caractère : « Tout devient beau et brillant si je réussis. Deux ans à tes côtés, des livres, du travail, du repos, de l'indépendance : admirable vie à laquelle je n'ose penser. Le tout dépend de ce coup de dés du concours. Nous verrons. Tu verras aussi que je suis tout autre avant et après le malheur. D'abord plein d'anxiété, d'inquiétude, de terreur, fatiguant de mes plaintes mes amis vrais et laissant échapper mon trouble de toutes parts. Une fois le coup reçu, je ne suis plus que courage, que résignation, disons mieux *qu'indifférence*. Fasse Dieu que je n'aie pas à le montrer ! »

Il n'eut pas, en effet, à le montrer. Mais, si l'issue de ses examens fut heureuse, ce ne fut pas sans certaines contestations. Classé le premier en français aux épreuves d'admissibilité, il était le dernier en grec et en latin. Ses compositions

françaises avaient, il est vrai, une éclatante supériorité. Cependant, sans les instances du directeur des études, M. Vacherot, qui se félicita toujours de cette décisive intervention, les portes de l'École auraient été fermées à Prévost-Paradol.

Sur son arrivée et son séjour à l'École, sur ses rapports avec les camarades de sa promotion et des promotions antérieures, — avec Taine, About, Weiss, Gréard, Sarcey — le livre de M. Gréard est plein d'indications intéressantes. Disons seulement que la supériorité de Prévost-Paradol s'étendit rapidement à tous les travaux de l'École, que par sa volonté et son application il répara ses lacunes de la pension Bellaguet en grec et en latin, si bien qu'un an après il était le chef incontesté de sa promotion. Déjà il se faisait remarquer par ces qualités de conception prompte et d'exécution facile qu'il devait porter si haut. Il a réimprimé quelques-uns de ses travaux d'École, et, grâce à l'obligeante communication d'un de ses anciens camarades, Edmond Villetard, j'ai publié en 1872, dans le *Journal des Débats*, une remarquable étude de lui : *De la Classe éclairée d'une nation*. Si l'on est loin des idées de Lucien Sorel, dans les *Conseils à un jeune homme sur le choix d'un parti*, on devine le penseur et l'écrivain de *la France Nouvelle*. Le travail n'est pas sans allusions à l'époque où il est écrit, ni aux événements qui viennent de s'accomplir. L'auteur termine par un conseil à l'adresse de la classe éclairée qui, bien que dépossédée par la foule au profit d'un maître, de la direction des affaires, ne doit pas bouder son temps. « Que les ilotes, s'écrie-t-il, qui ont pris Lacédémone, deviennent Lacédémoniens et nous nous croirons assez vengés. »

D'après ce que l'on sait déjà du caractère de Prévost-Paradol, on doit prévoir qu'il ne pouvait faire au coup d'État du 2 Décembre le même accueil qu'à la révolution de 1848. L'écolier qui se passionnait pour les traits héroïques du *Selectæ*, le jeune homme de vingt ans qui recommandait à son ami Ludovic Halévy (récréation un peu grave pour un collégien de quinze ans) la lecture de Tacite « comme le roman le plus beau, le plus effrayant de tous, le livre le plus propre à élever l'âme et surtout à l'affermir contre les hasards, à apprendre à rester libre au milieu d'esclaves, à défier la toute-puissance, à être le maître de sa vie et à en faire moins cas

que de sa dignité », ne pouvait pas applaudir à l'événement.

Au premier bruit, il monte chez le directeur et il lui signifie que l'École est du côté de l'Assemblée. Les lettres qu'il écrit alors à M. Taine témoignent de la vivacité extrême de sa colère et de l'éloquence de ses protestations. Mais s'il déteste le fait, s'écriant « que ce qui ne sait pas lire a écrasé ce qui sait lire », sa révolte n'aveugle pas son jugement. Il cherche à s'expliquer les choses, la partie éclairée de la nation a fatigué la foule d'agitations et de discussions incomprises. D'autre part il ne se soumet pas. M. Taine lui répond-il que ce pouvoir illégitime deviendra légitime par la ratification populaire, il proteste au nom de la justice et de la fierté de son âme contre la vertu de ces adhésions d'un nombre infini de « lâches et d'idiots » qui « vont droit au despotisme, comme l'âne au moulin ». « Parce qu'une foule immense, ajoute-t-il, de laboureurs, d'artisans, qui ne sait ni lire ni parler, trouve superflues la presse et la tribune, et qui, n'ayant pas le sentiment moral qui vous rend la liberté chère et indispensable, donne à un homme la toute-puissance, je laisserais se faire patiemment cette mutilation de ma nature par ces Procustes hébétés? » Non! son impression fut si profonde qu'à dix-sept ans de date il écrira qu'il lui est impossible de penser au coup d'État « sans sentir son visage rougir de honte et ses yeux se remplir de larmes ». Fallait-il pour cela donner sa démission? Il n'en est pas d'avis. Mais pas de subterfuges, ni de sophismes: il faut avouer tout simplement qu'on n'est pas un héros, qu'on est « rivé à l'État par une chaîne d'indispensables appointements », et se servir de ses fonctions pour continuer, autant que faire se pourra, l'éducation libérale de la France.

Les changements que le coup d'État avait amenés dans la constitution politique du pays ne pouvaient manquer de s'étendre à l'Université. L'indépendance dont elle est, par la nature même de son office, une sorte de foyer devait provoquer l'attention et la défiance du pouvoir nouveau. Aussi commença-t-il à exercer un peu partout sur les professeurs une surveillance tracassière. Le spectacle de ces misères, la suppression de l'agrégation de philosophie, à laquelle, au grand espoir de M. Vacherot, Prévost-Paradol se destinait, sa répugnance à passer sa vie dans la correction du thème grec

ou du vers latin, et son esprit d'indépendance, tout cet ensemble de considérations amena Prévost-Paradol à tourner ses voiles d'un autre côté. Il resterait dans l'Université, mais c'est à l'enseignement des Facultés qu'il tendrait.

Mû par son besoin d'action autant que par la nécessité de se préparer un nouvel avenir, il s'était ménagé une entrée dans quelques publications de l'époque. Il avait d'abord écrit dans *la Liberté de penser*. Après la suppression de ce périodique, il collabora à la *Revue de l'Instruction publique*, où il rendait compte des grandes séances de l'Institut. Par là, il se faisait des relations, des connaissances, des appuis, des amitiés, entrait en rapport avec les hommes considérables de ce temps : Montalembert, Michelet, Cousin, Mignet. A l'époque même où je fis la connaissance de Prévost-Paradol, en 1868, il déjeunait régulièrement le dimanche chez M. Mignet et l'on sait en quels termes il lui a dédié son livre : *Études sur les Moralistes français*.

Prévost-Paradol résolut donc de se préparer au doctorat. Mais jusque-là et avant d'obtenir une chaire de Faculté, il fallait vivre. Son père, devenu très morose, qui avait déjà à sa charge une fille, était sans fortune ; ce que Prévost-Paradol pouvait gagner était quantité négligeable. Il avait bien obtenu, pour le prix d'éloquence à l'Académie française, l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*, une somme de quinze cents francs ; mais le jour même de ce triomphe, il écrivait à son camarade Gréard : « Es-tu en mesure de me faire dîner au Palais-Royal? J'ai douze sous sur moi. » Trois années s'écoulèrent entre sa sortie de l'École normale et sa nomination à la Faculté d'Aix, trois années de rude labeur et de vie difficile. Outre qu'il ne savait pas se gêner, que ses désirs ne connaissaient pas d'obstacles, qu'il était fort inflammable, ou, suivant le mot de son biographe, « plus ami de la vertu que vertueux », ce fut à cette époque qu'il se maria et se donna charge de famille. Une Suédoise fort distinguée, plus âgée que lui, qu'il avait connue chez son ancien professeur, M. Flemming, séduisit son cœur. Elle mourut en 1869, après une longue maladie, pendant laquelle Prévost-Paradol lui prodigua les soins les plus attentifs. Un an après il écrivait à un ami d'Aix : « Je puis avoir de l'amitié, de l'attachement pour

d'autres femmes, mais rien n'arrivera jamais au niveau du sentiment que m'a laissé cette admirable nature et je donnerais tout pour me persuader que je la retrouverai un jour. »

Grâce à la protection de M. Gerusez, il écrivit, moyennant quelques centaines de francs par mois, pour la maison Hachette, une *Revue de l'Histoire universelle* qu'il a remaniée et fait réimprimer en 1865. On lui avait aussi procuré quelques leçons. M. Gréard nous le représente alors, levé à cinq heures du matin, les genoux entourés d'une couverture, faute de feu, travaillant à la lumière d'une bougie.

Prévost-Paradol, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, ne parlait pas de soi au public. Il a fait heureusement une exception pour quelques amis et pour lui-même : on a un carnet où, « sans se considérer comme une victime préférée du Destin », il notait ses impressions. « Sache bien, écrivait-il en 1853 à M. Gréard, toi qui n'ignores rien de moi, que *si je ne promenais sans cesse ma pensée sur les choses générales, je deviendrais fou en vivant dans mes affaires particulières et que nul autre n'y résisterait.* » Et sur son carnet : « On se croirait entouré de gens heureux, dit-il, si l'on ne savait soi-même comment on fait illusion aux autres *et comment chacun porte décemment sa blessure.* » Ces épreuves, du reste, dont l'amertume ne se fait sentir que plus tard, elles sont faciles à supporter si l'on est protégé contre elles par ces deux remparts : « la jeunesse et la santé » qu'il a si éloquemment décrits dans son essai *De la Tristesse*. Ce sont ces pages que M. de Montalembert malade aimait tant à relire.

Après diverses recherches et hésitations, Prévost-Paradol prit définitivement pour sujet de ses thèses latine et française de doctorat : « La vie et les œuvres de Jonathan Swift » et « l'Ambassade Hurault de Maisse en Angleterre vers la reine Elisabeth ». — De cette dernière thèse il a fait un volume publié sous ce titre : *Elisabeth et Henri IV*, il le fit précéder d'une préface qui atteste avec une intelligence sympathique de l'ancienne France, son chagrin de notre double rupture avec la glorieuse dynastie qui la personnifiait.

Quinze jours après la soutenance de ces thèses, qui, au dire de M. Saint-Marc Girardin, « annonçaient un homme non moins qu'un écrivain », Prévost-Paradol était chargé du cours

de littérature française à Aix comme suppléant de M. Fortoul (1er décembre 1855). Son père venait de mourir.

Arrivé à Aix, il se logea hors de la ville, tout entier à ses travaux littéraires, à la préparation de son cours, à la fréquentation de quelques amis et à la vie de famille. Ses leçons sur les moralistes français obtinrent un succès dont le souvenir vit encore. il était orateur autant qu'écrivain. Si l'on devait le prendre au mot, on pourrait croire que son ambition va se contenter de cette renommée provinciale: on aurait tort. Outre qu'il suivait dans le *Times* la marche des affaires publiques, qu'il s'essayait même silencieusement, comme pour se faire la main, à répondre aux articles des journaux officieux de l'Empire, il pensait à la politique, à ce Paris, vrai séjour de l'égalité et de la liberté, si propice au mérite personnel, et dont il a parlé en termes si éloquents. Le 7 décembre 1856, il reçut une lettre d'Hippolyte Rigault qui lui offrait une place au *Journal des Débats*. Il paraît qu'avant d'envoyer sa réponse il voulut se donner le temps de faire trois fois le tour de son petit jardin: mais, selon la fine remarque de M. Gréard, il n'avait sans doute pas encore achevé le premier qu'il avait dit oui... « Il marcha donc sur Paris. »

II

En attendant que Prévost-Paradol, et sans se séparer du *Journal des Débats*, trouvât dans le *Courrier du Dimanche* une issue plus large au trop plein de son ardeur, la vieille maison des Bertin offrait à son talent l'emploi le plus enviable. Il était assuré de rencontrer chez un Saint-Marc-Girardin et un Sacy, déjà justement prévenus en faveur de son mérite, au besoin des guides, à coup sûr des amis.

Prévost-Paradol n'avait alors que vingt-sept ans. Mais, par ses rares dons naturels, par ses réflexions, par ses connaissances acquises, non moins que par son goût « d'écrire pour agir », il était tout préparé à son nouveau rôle. Les trois années de l'École normale, celles qu'il avait passées en toute

liberté à Paris avant son séjour à Aix et ce séjour lui-même, avaient été fructueux. C'est en politique et en moraliste qu'il avait lu les historiens de l'antiquité et des temps modernes, beaucoup moins attentif, bien qu'il n'eût pas négligé ce soin, à remplir de faits sa mémoire qu'à découvrir le jeu des passions humaines et à en suivre le contre-coup sur les événements. Sa collaboration à des publications périodiques, ses thèses, et surtout son *Essai sur l'histoire universelle*, tout cet ensemble de recherches, d'études, lui avait constitué un arsenal où sa main habile et sûre saurait trouver des armes aussi variées qu'efficaces. Le journaliste, par son office même, est un improvisateur. Il doit donner avant et pour le lecteur, son avis sur l'événement du jour. De cette tâche il s'acquitte avec succès, s'il peut mettre au service d'un esprit juste et clair, une langue alerte et précise. S'il est de plus éloquent, quel secours et quelle autorité n'apportera pas à ses improvisations quotidiennes un fonds solide de connaissances !

Mais en 1856 la profession de journaliste avait ses difficultés et ses périls particuliers. On ne saurait même s'en faire une idée exacte dans un temps où, comme dans le nôtre, tout le monde peut tout imprimer impunément. L'Empereur était à peu près à lui seul toute la Constitution, aux termes de laquelle il était seul responsable. Quand donc l'écrivain indépendant discutait un acte du gouvernement, il n'avait pas, entre sa plume et le souverain, des ministres à qui il pouvait s'en prendre. Il était face à face avec l'Empereur et l'on devine si et pour qui ce tête-à-tête était périlleux. La presse était d'ailleurs soumise au pouvoir discrétionnaire de l'Administration : et la crainte trop justifiée de ce pouvoir, jointe à la menace d'un certain article de loi fort élastique visant « l'excitation à la haine et au mépris du gouvernement » n'était que trop propre à faire trembler la main la plus sûre d'elle-même.

Dans ces conditions, le journaliste devait se tenir en garde contre la richesse de ses dons et l'abondance de ses arguments. Pour exprimer la critique la plus mesurée, sans éveiller l'attention inquiète de l'Administration, et sans trop courir le risque de paraître viser la personne de l'Empereur, il lui fallait renoncer au droit chemin et s'engager dans mille adroits

détours. La moindre inadvertance de sa part pouvait en effet se traduire — les exemples ne manquaient pas — en des avertissements suivis ou accompagnés d'amende, de suspension, ou même de suppression du journal ; et, par surcroît, on ne pouvait fonder un journal sans une autorisation préalable du gouvernement. Cette difficulté de naître fit même dire spirituellement à Prévost-Paradol que « si les journaux ne pouvaient entrer dans la vie que par une porte étroite ; ils pouvaient en sortir par les chemins les plus divers ».

Aussi les allusions piquantes, d'heureuses citations, des apologues ingénieux, et surtout l'ironie, « qui enveloppe et dissout les dominations les plus superbes », sont-ils les procédés auxquels Prévost-Paradol a le plus souvent recouru. Bien qu'il excelle dans cette manière, nous ayant confessé lui-même « sa volupté à enfoncer délicatement l'aiguille et à ajuster à coups posés », la rigueur du temps, plus peut-être encore que sa préférence, lui en a fait une sorte de nécessité.

Sainte-Beuve, dont les opinions politiques n'avaient pas à souffrir de cette législation, avait insinué dans une de ses causeries que Prévost-Paradol devait bien quelque gratitude à un régime qui, en l'obligeant à assouplir sa pensée, avait contribué à son talent et à sa renommée. « Cet art misérable, répliquait Prévost-Paradol, je le connais, et j'en use quand il le faut, en pleine sécurité de conscience, mais j'en sens tout le poids. » Il aurait voulu être né dans un temps qui, en lui permettant d'ignorer cet art, lui aurait permis — il l'a dit encore — de suivre le précepte de Boileau et d'appeler « chat un chat ». Ceux du reste qui seraient tentés de lui contester le don de dire nettement et directement les choses, n'ont qu'à lire l'admirable préface — elle faillit faire poursuivre le livre et l'auteur — qu'il a mise en tête de son quatrième et dernier volume des *Quelques pages d'histoire contemporaine*.

Mais ce talent si varié, qui charma dès le premier jour le public, en révélant aux amis comme aux adversaires un redoutable défenseur de la cause libérale, comment Prévost-Paradol l'employa-t-il ? Quelle idée, en un mot, se faisait-il du Journalisme et de son rôle ? Il nous a heureusement laissé sur ce point, bien que ses écrits eussent suppléé à son silence, son témoignage : « Si, disait-il, au cours d'une lecture devant les

sections de l'Institut réunies en 1868, — au savoir à l'habileté, à la force, on joint la première condition que Caton impose à l'orateur en l'appelant *Vir bonus dicendi peritus*, si l'on suppose que le publiciste est intègre, de bonne foi, indépendant à l'égard du pouvoir, ferme contre les passions injustes, et dédaigneux d'une popularité trop facile, n'aura-t-on pas porté assez haut cet art indispensable aux sociétés modernes pour lui donner droit de cité dans les régions les plus élevées de la littérature? »

A ce portrait, qui ne reconnaîtrait l'écrivain du *Journal des Débats* et du *Courrier du Dimanche*? Prévost-Paradol a pu émettre quelques idées inexactes, proposer certaines réformes trop hâtives ou mal appropriées au tempérament national, — et encore est-ce là d'assez rares exceptions ; — mais toujours il a obéi à l'amour du bien public, à l'intérêt de ce qu'il croyait juste et bon, et au désir d'y gagner, par les motifs les plus élevés, l'esprit de son lecteur. Dans sa lutte de quatorze ans contre les institutions impériales, lutte à armes et à loyauté inégales, jamais on ne l'a vu sacrifier aux fausses idées du jour ou aux mauvaises passions de la foule, ni même aux besoins de sa propre défense, un grave intérêt public. Tout autant que la droiture de sa raison, la fierté de son caractère était incapable de ces faiblesses. Et pourtant, alors qu'il ne pouvait écrire une ligne sur les affaires publiques sans exposer le journal et lui-même, alors qu'il était devenu suivant ses propres expressions une sorte de proscrit dans la république des lettres, un manque de mesure, un emportement de la passion, un besoin de représailles, auraient été bien excusables. Si vive et si déterminée qu'ait été son opposition, elle n'a jamais été révolutionnaire. Il demandait au Pouvoir tout juste ce qu'il aurait pu accorder s'il avait été mis en demeure de gouverner. Bien qu'il eût contre le coup d'État du 2 Décembre et contre son principal bénéficiaire les sentiments que l'on sait, le souvenir indigné de ce passé n'influait pas sur son jugement ; Prévost-Paradol reconnut toujours les concessions libérales de l'Empereur. Ainsi fit-il notamment pour le décret du 24 novembre 1860. Ce qu'il recherchait, malgré ses préférences personnelles et ses répugnances, c'était le gouvernement du pays par le pays, et toute réforme, d'où qu'elle vînt, qui en rapprochait la nation, était la bienvenue

auprès de son patriotisme. Il estimait encore qu'une opposition vraiment digne de ce nom ne peut pas se borner à un rôle négatif ni se renfermer dans la seule critique des actes du gouvernement, mais qu'auprès du mal par elle dénoncé, elle doit placer le remède et surtout ne pas attendre, pour formuler son programme, le jour même où les événements la mettraient en demeure de l'appliquer.

C'est qu'en effet, sous l'adversaire déclaré du pouvoir personnel, il y avait un politique de bonne foi, sûr de sa force, et, sous le conservateur et le libéral, un homme de gouvernement, dont le coup d'État du 2 Décembre et le régime qui en était sorti avaient fait un homme d'opposition.

Dès l'École normale, il avait frappé ses camarades par sa promptitude à concevoir un sujet, ainsi que par son aisance à le traiter. Tous ses articles du *Journal des Débats* et du *Courrier du Dimanche* que l'Empereur avait donné ordre de placer chaque jour, sur sa table, et dont le charme sérieux ravissait le public libéral et lettré autant que la justesse de leurs traits irritait les amis du gouvernement, Prévost-Paradol les rédigeait comme en se jouant. Que de fois ne l'ai-je pas surpris au milieu de son travail, dans ce petit salon qui donnait sur le coin de la rue d'Aumale! On le trouvait assis à son bureau, à côté du portrait de sa mère, — à laquelle il ressemblait beaucoup, — avec de grandes feuilles de papier écolier devant lui, que d'ordinaire sa fille aînée avait numérotées. Vous entriez, il vous faisait asseoir. Et, pendant qu'avec une gaieté et un abandon d'enfant, il vous racontait ses impressions de la veille, sa plume couvrait les pages, l'une après l'autre, d'une grande écriture. Au bout d'un temps fort court, il rassemblait ces feuilles, y faisait, en les relisant rapidement, quelques corrections, les entourait d'une ficelle, se levait, ouvrait une fenêtre et jetait le tout au commissionnaire du coin, qui l'emportait au bureau du *Journal des Débats*. C'est ainsi qu'il avait composé sa brochure : *Les anciens Partis*, qui lui valut beaucoup de succès et un mois de prison, et il est fort douteux qu'il ait fait deux copies de son discours de réception à l'Académie française où il remplaça J.-J. Ampère.

En un certain sens, rien ne ressemblait moins à Prévost-

Paradol écrivain que Prévost-Paradol causeur. Dans sa conversation, la phrase était courte, pleine de saillies, et le ton parfois grave, parfois léger, suivant la nature du sujet. Les mots d'esprit, a-t-on dit, sont des coups de fusil que l'on tire sur les idées des autres : ceux de Prévost-Paradol ne tuaient pas l'entretien, parce qu'il les laissait tomber de sa bouche avec une sorte d'inattention, sinon même d'inconscience. Ils étaient si naturels ! On devine après cela si dans le monde, ses succès étaient éclatants. Il en avait, du reste, le sentiment, quand il écrivait à son ami Gréard : « Ceux qui maudissent la société ressemblent à ceux qui maudissent la tribune : c'est qu'ils ne savent pas y monter et s'y tenir ».

L'œuvre complète de Prévost-Paradol se compose, pour une très grosse part, de ses articles au jour le jour : ils ne forment pas moins de sept volumes. A cela il faut ajouter trois volumes d'histoire : *Élisabeth et Henri IV*, *Essai sur l'Histoire universelle*, *Études sur les Moralistes français*, et enfin *la France Nouvelle*. Dans ce dernier ouvrage, qui est un résumé de sa doctrine politique, de ses vues sur le gouvernement de notre société démocratique, on ne sait ce qu'il faut plus admirer, ou son impartialité historique à l'égard de nos divers gouvernements depuis 1789, ou la clairvoyance si douloureusement prophétique de ses opinions sur notre avenir.

Ses travaux historiques sont plus intéressants qu'originaux et l'*Essai sur l'Histoire universelle*, notamment, se recommande plus par sa valeur morale que par la nouveauté des recherches. Il n'en est pas ainsi des *Études sur les Moralistes français* ni des réflexions sur la Tristesse, sur l'Ambition, sur la Maladie et la Mort par lesquelles le livre se termine. Tous ces vieux sujets, l'auteur a su les rajeunir par la profondeur et la sagacité de sa critique, si bien que M. Scherer a pu écrire à ce propos : « M. Paradol vient de s'élever comme critique littéraire au rang où il s'était déjà placé comme écrivain politique : il ne pouvait viser plus haut. » L'étude de M. Gréard contient d'ailleurs une analyse aussi fidèle de cette partie des écrits de Prévost-Paradol que l'appréciation en est judicieuse. Arrêtons-nous plutôt à ses écrits politiques. En cela, nous croyons aussi mieux répondre aux préférences de l'auteur, si détaché qu'il fût de son œuvre entière. En effet, il n'a jamais écrit sur

les sujets qui paraissaient y être le plus étrangers, sans songer à la politique. Cet esprit de suite et cet effort continu vers le même but, compte même parmi les caractères de sa polémique : et lorsqu'est venue la lassitude, l'adversaire avait abandonné ses positions les plus solides et la Constitution de 1852 était singulièrement entamée.

L'œuvre politique de Prévost-Paradol comprend trois parties distinctes, mais non séparées : une théorie gouvernementale, une méthode ou tactique, et un examen critique des actes du pouvoir. La théorie gouvernementale n'offre rien de bien neuf. D'ailleurs, après les écrits de Benjamin Constant sur le gouvernement parlementaire et les considérations de M. de Tocqueville sur la Démocratie, il n'y avait place, en pareille matière, que pour des innovations secondaires. Si l'auteur de *la France Nouvelle* n'est pas, et pour cause, original dans sa théorie gouvernementale, il l'est du moins dans la manière dont il la défend. De chaque fait du jour, qu'il ait ou non lieu en France, il s'empare avec habileté; il en tire, avec une admirable sûreté, parti et profit pour sa thèse. Il se montre soucieux de la liberté individuelle jusque dans la personne de l'accusé. Et convaincu qu'il ne suffit pas, pour avoir un gouvernement libre, de posséder la souveraineté parlementaire et un cabinet responsable, il demande qu'on décentralise le gouvernement, qu'on lui fasse sa part dans la commune, au canton, dans les conseils généraux et par l'institution de conseils régionaux. La liberté politique, — il le laisse voir dans une lettre à M. Michel Chevallier, alors son collaborateur au *Journal des Débats*, — c'est plus pour elle-même que pour son utilité qu'il y est attaché. Elle semble être un besoin de sa nature fière et indépendante. Il lui ferait même le sacrifice momentané de l'égalité, si passionnément chère au cœur du peuple français. Non pas certes qu'il en dédaigne les avantages, mais il a cette conviction, appuyée d'ailleurs sur l'histoire, que si l'usage de la liberté doit nécessairement conduire une société à l'égalité, la réciproque pourrait très bien ne pas se produire. Sans grand enthousiasme pour la démocratie et pour le suffrage universel, il prend son parti de l'une et de l'autre comme de faits inévitables. Et, au lieu de s'attarder à des regrets ou à des critiques stériles, il croit plus politique d'en signaler les

dangers en indiquant le moyen de les atténuer ou de les prévenir. Ces dangers de la démocratie, quels sont-ils à ses yeux? L'esprit de nivellement, l'écrasement des minorités, le penchant à confondre « les devoirs du gouvernement avec les fonctions de l'administration de l'assistance publique », le règne des démagogues, bas flatteurs du souverain peuple et bruyants adorateurs du Dieu État, enfin l'anarchie suivie de son légitime héritier : le despotisme.

Préoccupé de soustraire la démocratie à ces divers périls, il croit y réussir si l'on parvient à mettre « la force du côté de la lumière » et à assurer le gouvernement aux mains de l'élite, c'est-à-dire de la partie éclairée de la nation. A cette fin, il propose un système de votation pour la première Chambre et un mode de recrutement pour la seconde, le tout combiné de façon à assurer à la minorité et aux grands intérêts matériels et sociaux du pays la place et la part qui leur sont légitimement dues.

Bien que Prévost-Paradol ait eu, dans sa jeunesse, sa phase, très courte, il est vrai, de voltairianisme, qu'il ait été imbu des préceptes de la sagesse antique et que Spinosa lui ait fourni une conception du monde à laquelle il semble être demeuré fidèle, jamais ses opinions ou ses hypothèses métaphysiques n'ont restreint la liberté de son jugement ni refroidi la générosité de son âme. Il était, en tout, l'opposé d'un systématique et d'un sectaire. Il avait aussi une connaissance trop intelligente de l'histoire, jointe à un sens trop vif de la réalité pour imaginer que la philosophie pût tenir lieu, à un peuple, d'une religion et surtout « de la religion chrétienne, la plus humaine et la plus miséricordieuse qui ait paru sur la terre ». L'anticléricalisme, que nous voyons érigé depuis tant d'années en moyen de gouvernement, aurait révolté sa conscience autant qu'il eût indigné sa raison, je dirai même son patriotisme, puisque dans un chapitre très douloureux de *la France Nouvelle*, il range au nombre des signes les plus apparents de notre décadence l'affaiblissement de la religion. Ce n'est donc pas dans un esprit d'hostilité qu'il se prononce pour la séparation de l'Église et de l'État. Il croit la réforme, dont il ne saurait se dissimuler d'ailleurs les difficultés, aussi avantageuse à l'Église qu'utile à l'État, étant bien entendu que l'esprit le

plus libéral et le plus équitable aura présidé à son accomplissement. Voilà pour la doctrine. Venons maintenant à la méthode.

Les trop nombreux gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1789, ne sont pas tombés tout entiers. Ils ont laissé derrière eux des regrets, des espérances et des partisans. Il y avait sous le second Empire, pour nous servir des anciennes dénominations, des légitimistes, des orléanistes et des républicains. Tous étaient des vaincus, et chaque parti réduit à ses propres forces ne pouvait avoir que l'espérance vague d'un succès éloigné. En tout cas, s'ils restaient divisés, cette division ajouterait nécessairement à la force de l'adversaire commun, qui était le pouvoir personnel. Mais ces républicains, ces orléanistes, ces légitimistes n'avaient-ils pas, en dehors de leur opposition au gouvernement établi, un même fonds de revendications? En désaccord sur le nom du chef de l'État, sur la durée de ses pouvoirs, sur la forme du gouvernement, ne voulaient-ils pas tous la liberté de la presse, la souveraineté parlementaire, la responsabilité ministérielle, en un mot le gouvernement du pays par le pays? La question de liberté ne primait-elle pas les autres? Pourquoi, en tout cas, ne pas renoncer à ce qui divisait pour s'attacher à ce qui rapprochait? A cette méthode, ou si l'on aime mieux, à cette tactique, Prévost-Paradol, qui avait cependant des préférences monarchiques, donna une adhésion aussi éclatante et loyale qu'elle fut désintéressée. Mieux que cela, par le talent qu'il mit à la défendre dans sa célèbre brochure : *Les anciens Partis*, il la fit presque sienne. Le gouvernement le poursuivit et le condamna; mais le coup était porté, et l'Union libérale était fondée, avec son programme, et même, comme l'a dit Sainte-Beuve, avec son secrétaire.

Cette Union libérale, parfaitement légitime, fut, de plus, efficace. Elle a eu sa part, qu'il ne faudrait cependant pas exagérer, dans les succès électoraux de l'opposition et dans les concessions de l'Empereur. Mais elle s'appuyait sur un indifférentisme en matière de forme de gouvernement que Prévost-Paradol poussa peut-être un peu trop loin. Outre qu'à l'encontre d'une opinion assez répandue la République est, à mon sens, un gouvernement théoriquement inférieur à la

monarchie constitutionnelle, est-il bien bien exact de soutenir que ces deux formes de gouvernement peuvent, dans le même temps, convenir également au même peuple? Est-il vrai que le jeu des institutions parlementaires soit aussi loyal et surtout aussi avantageux pour une nation, dans une République à base démocratique, qu'il le serait dans une monarchie constitutionnelle? A voir ce qui se passe chez nous depuis vingt ans, et sans qu'il soit besoin d'insister autrement, il ne le semble guère. Est-ce qu'enfin, étant donnés notre passé, notre situation géographique et notre génie national, la monarchie n'est pas la meilleure, sinon la seule manière d'être de la France?

Cette « indifférence obstinée » à la forme du gouvernement, que Prévost-Paradol tenait de l'Union libérale plus encore que de son goût, lui a fait commettre une seconde erreur. Elle le conduit, par le souci de faire une constitution à deux fins, à trop restreindre l'office du roi constitutionnel. Si, pour des raisons que l'on devine, des précautions sont à prendre contre le chef électif d'un grand État, il n'en saurait être de même à l'endroit d'un monarque héréditaire, surtout dans un pays de suffrage universel. C'est beaucoup plus alors les empiètements des assemblées que les attributions du souverain qui peuvent mettre les libertés publiques en péril. J'entends bien que ce que Prévost-Paradol appelle « le croisement du pouvoir personnel avec le pouvoir parlementaire » a des inconvénients ; mais je tiens surtout que la maxime qui fait du Roi uniquement un arbitre entre les partis et qui, en le réduisant à régner sans gouverner, l'assimile à une sorte de machine à signer, n'est rien moins que populaire en France. Notre race est ainsi faite qu'elle veut un roi qui ait sa juste part dans le gouvernement. S'il n'est qu'un soliveau, ou quelque chose d'approchant, elle le dédaigne, et sa logique, quelque peu outrancière, en conteste vite l'utilité et en demande l'économie.

Aucune de ces réserves, hâtons-nous de le dire, ne saurait être appliquée à la critique que Prévost-Paradol a faite au jour le jour, de la politique intérieure de l'Empire. Quant à l'examen qu'il nous laisse de la politique étrangère, il mérite un éloge sans mélange. On peut, en effet, tout exagérer

hormis la clairvoyance dont il fait preuve dans cette partie de son œuvre. Jamais conseils plus sûrs, ni avertissements plus prophétiques n'ont été donnés, qui, par malheur, furent moins écoutés et dont la méconnaissance a été plus chèrement payée! La guerre d'Italie, notre attitude ondoyante à l'égard du Piémont et du Saint-Siège, la question des duchés, l'affaire de Pologne, l'expédition du Mexique, les encouragements donnés à l'Italie et à la Prusse contre l'Autriche, la bataille de Sadowa, — « un événement qui même après Waterloo eût attristé nos pères », — le principe des nationalités et la théorie des grandes agglomérations, tous ces faits et toutes ces idées, l'écrivain du *Courrier du Dimanche*, dans ses lettres bi-mensuelles, les discute les uns après les autres, les soumet à une rigoureuse analyse, démontrant avec une incontestable autorité que cette politique faite de conceptions chimériques, d'incohérences, de contradictions et de misérables calculs, devait aboutir nécessairement à ces deux conséquences également funestes à la France : l'unité de l'Italie et la souveraineté de la Prusse sur l'Allemagne, en attendant l'unité allemande. Son patriotisme justement inquiet donne alors à sa discussion un ton de gravité émue et mélancolique. Si parfois encore il se laisse aller à l'ironie ou à la raillerie, si, par exemple, pour nous mieux faire sentir le ridicule autant que le péril de notre manie à nous mêler des affaires d'autrui, il nous envoie à Delphes pour y recevoir de l'oracle le conseil de nous occuper de nous-mêmes, — c'est presque toujours de front qu'il aborde les questions, et c'est avec pleine sécurité qu'il s'abandonne à son bon sens. Point de grâce ni même de ménagements pour l'adversaire. Si amer que soit le breuvage, il le lui fait boire jusqu'à la dernière goutte.

Cette exposition « dénuée d'amertume, mais dénuée de flatterie » des échecs de notre politique étrangère, que la suppression violente du *Courrier du Dimanche*, en 1866, ne lui permit pas de poursuivre dans ce vaillant journal, il la reprend en 1868 dans son livre : *la France Nouvelle*. Après un court rappel des fautes commises, depuis notre abandon du Danemark, et un exposé de la situation que la bataille de Sadowa et ses suites ont faite à la France, en Europe, il établit

par des raisons décisives que la guerre est désormais inévitable. « La Prusse et la France, écrit-il, ont été pour ainsi dire, de loin, lancées l'une contre l'autre, à peu près comme deux convois de chemins de fer, partant de points opposées éloignés, seraient placés sur la même voie par une erreur funeste. » Prévost-Paradol ne se borne pas à prédire la guerre comme inévitable ; il examine encore de quel prix, dans l'hypothèse d'une victoire de la Prusse, on nous ferait payer son triomphe. Quoique la réalité ait dépassé en étendue et en gravité ses prévisions pourtant déjà bien sombres, l'épreuve d'une guerre même favorable lui paraît suffisante pour que les Français, en face d'une pareille éventualité, ramènent leurs querelles de partis et de personnes à leur juste mesure. Il le faut d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement de la situation de la France en Europe, — la guerre éclatât-elle ou non et fût-elle même heureuse, — mais de son rôle dans l'avenir du globe. Si elle s'épuise en des dissensions intestines, si sa population cesse de s'accroître, si enfin elle n'établit pas, pour perpétuer son sang et pour étendre son influence, un nouvel empire sur les bords de la Méditerranée, quelle figure fera-t-elle dans l'avenir ? La race anglo-saxonne n'est-elle pas en train de donner sa forme propre à la civilisation européenne, dont elle se sert pour envahir le reste de l'univers ? Le sort d'une Grèce léguant aux générations futures et à ce nouveau monde civilisé « des modèles littéraires à suivre et des exemples politiques à éviter, » est pour la France une destinée qui ne saurait remplir l'ambition patriotique de Prévost-Paradol. Par ce dernier trait il se distingue du gros du parti libéral, trop peu familier avec la carte du monde, ou dont la vue s'étend peu d'ordinaire, au delà des limites de notre Europe.

III

On revient à la liberté, a dit quelqu'un, par le mal que fait son absence. De plus, dans l'état actuel de la civilisation, un grand pays comme la France ne saurait se résigner très longtemps au pouvoir personnel, surtout si celui ou ceux qui

l'exercent ne le justifient pas par le bonheur dans les desseins et par le succès dans les entreprises.

A s'en tenir aux seuls résultats de la politique étrangère dont la direction, aux termes de la Constitution, appartenait à l'empereur Napoléon III, ce n'était pas le cas. Les journaux officieux, même les plus intrépides, ne le pouvaient contester, et l'Empereur lui aussi devait en avoir le sentiment. Enfin, les élections générales du mois de mai 1869 avaient eu un caractère qui, pour être dynastique, n'en était pas moins réformateur. Soit confiance diminuée en soi-même, soit désir d'assurer l'avenir de sa dynastie ou nécessité de céder au temps, Napoléon III fit un nouveau pas dans la voie libérale et quelques mois après il constituait un cabinet parlementaire : celui du 2 janvier 1870.

Ce temps, malgré la succession et malgré la gravité des événements qui se sont déroulés depuis, n'est pas assez éloigné pour que nous en ayons perdu tout souvenir. On vit reparaître dans les salons ministériels les chefs des anciens partis; et M. Thiers pouvait dire, non sans quelque raison, du haut de la tribune, en désignant la place des nouveaux ministres : « Mes opinions sont assises sur ces bancs ». D'aucuns cependant continuèrent à penser que la conversion de l'Empereur n'était pas sans esprit de retour. Le ministère du 2 janvier sembla même justifier leur méfiance. Il eut le tort, en effet, de ne pas demander ou de ne pas obtenir la dissolution d'une Chambre dont la majorité, sortie de la candidature officielle, le supportait impatiemment. Mais dans les premiers jours les dissidents n'étaient qu'une minorité. Il était, il faut le reconnaître, honnête et logique, surtout de la part des adhérents de l'Union libérale, de se prêter à la tentative, ou du moins de ne pas la combattre. N'avait-on pas proclamé que la question du nom et de la forme du gouvernement était secondaire et que la liberté devait passer avant tout? De ce chef, suivant une remarque de M. Émile Ollivier, pouvait-on refuser à un Napoléon le sacrifice qu'on déclarait être prêt à accorder au comte de Chambord et au comte de Paris?

A cette époque, je voyais presque tous les matins Prévost-Paradol. Un jour, il me fit part de l'intention où il était de se rallier au nouveau régime et d'en accepter même un poste

diplomatique, me demandant d'en parler à M. Buffet, collègue, dans le cabinet du 2 janvier, du ministre des affaires étrangères, le comte Daru. Cette ouverture me surprit quelque peu, moins comme d'un adversaire presque personnel de l'Empereur, que parce que dans mon admiration de son talent, je mettais bien au-dessus de toutes les fonctions publiques sa situation d'écrivain. Alors il m'avoua qu'il avait la profonde lassitude, sinon le dégoût, de son métier : qu'il devait penser à son propre avenir, à l'établissement de ses trois enfants : qu'un poste diplomatique lui assurerait plus tard l'entrée du Parlement, et qu'enfin, il ne s'était jamais posé, malgré ses préférences, en adversaire irréconciliable d'un Empire libéral.

Je fis sa commission à M. Buffet; il en parla à M. Daru. Une entrevue eut lieu à quelque temps de là entre le ministre des affaires étrangères et Prévost-Paradol. De cet entretien où M. Daru se montra un peu solennel, sinon difficultueux, Paradol ne sortit pas très satisfait. Je crus même l'affaire abandonnée. Le ministère ne tarda pas à s'effriter. Le droit que réclamait l'Empereur de pouvoir dialoguer par-dessus les Chambres avec le pays, le plébiscite, pour l'appeler par son nom, amena la retraite successive de M. Buffet, de M. Daru et de M. de Talhouët, c'est-à-dire de la partie la plus libérale du ministère. Il ne me vint naturellement plus à l'idée de reparler à Prévost-Paradol de ses intentions diplomatiques. J'y étais d'autant moins porté que je le savais très opposé au plébiscite dont l'acceptation par un parlementaire équivalait, disait-il, à l'abandon pour un catholique de la croyance à la présence réelle. Mais la fermeté de caractère n'égalait peut-être pas tout à fait en lui la netteté de l'intelligence, et le dégoût de sa profession allait croissant ainsi que ses soucis de famille. En outre, s'il avait la conscience d'un réel talent d'orateur, justifiée par ses succès à Aix et dans de grandes commissions extra-parlementaires, il n'avait pas le sentiment moins net des difficultés à vaincre pour arriver à le produire dans les Chambres. Parisien, sans établissement considérable en province, la distinction de son esprit, jointe à la modération de ses idées, n'étaient-ce pas là autant d'obstacles à la conquête d'un collège électoral ? Les conservateurs

proprement dits le trouveraient trop libéral, et les vrais opposants ne le trouveraient pas assez avancé. Il était même vraisemblable que, malgré ses mérites et les services éclatants qu'il avait rendus à l'Union libérale, le parti républicain ne lui laisserait pas le champ libre. Ainsi, d'ailleurs, en avait-il été, ou à peu près, en 1863, à Paris et dans la Dordogne : ainsi en fut-il encore en 1869 à Nantes, où M. Thiers, sous prétexte que c'était assez de lui à Paris pour représenter le parti, l'avait envoyé se faire battre.

Quoi qu'il en soit, ce que je croyais abandonné ne l'était pas. Prévost-Paradol m'apprit, dans le courant de juin, sa nomination de ministre de France à Washington. Cette nomination lui valut du côté de la presse des attaques injustes, et de la part d'amis qui valaient infiniment moins que lui, des détournements de tête qui ne pouvaient manquer de lui être très sensibles. C'est évidemment à ces duretés qu'il pensait quand il écrivait sur le premier feuillet de son carnet intime cette phrase d'une lettre de Louvois: « Je tâcherai pour me revancher de leur méchante volonté que tout aille assez bien ici pour qu'ils en entendent parler. »

Avant son départ, il était allé prendre congé de l'Empereur et de l'Impératrice. Le langage de l'Empereur (il avait pris note de son entretien avec les deux souverains) avait été très pacifique; par contre, celui de l'Impératrice, très belliqueux. Cependant il s'embarqua plein de confiance dans les assurances de Napoléon III et persuadé qu'après le règlement d'une question de tarifs et quelque temps de repos il reviendrait en France. Quelle ne fut pas sa surprise quand il fut accueilli, à son débarquement, par ces mots: « La guerre! n'est-ce pas, la guerre? » La nouvelle du conflit avec la Prusse avait été transmise par le télégraphe et l'avait devancé. Les angoisses par lesquelles a dû passer Prévost-Paradol pendant les quelques jours qui s'écoulèrent entre son débarquement et sa mort, on les devine. Aussi, presque au lendemain de son arrivée, pense-t-il à envoyer sa démission.

Tout, d'ailleurs, est bien fait pour le surprendre. A la place de cette République de M. Laboulaye qu'il croyait trouver aux États-Unis, suivant le mot d'un officier du *La Fayette* à Ludovic Halévy, il constate un peu partout l'influence alle-

mande : au lieu d'amis dont la présence — il l'écrit le 12 juillet 1870 à M. Gréard — aurait dissipé sa tristesse en le réconfortant, ce sont des visages inconnus, sinon hostiles. Et son Paris où il suffit « d'être quelqu'un pour être quelque chose », est bien loin!

A l'ébranlement moral que lui a causé la nouvelle d'une guerre qu'il avait cru ajournée et qu'il savait pouvoir être désastreuse, au trouble profond où l'a certainement jeté la pensée de s'être trompé, au ressouvenir des attaques dont il avait été l'objet et que les événements pourraient paraître justifier, à tout cet ensemble de douleurs morales, s'ajoutèrent les souffrances d'une température insupportable. La chaleur, qui l'avait obligé à se séparer de ses enfants et à les envoyer à Newport, l'avait rendu incapable de tout travail. Le 15 juillet, quatre jours avant sa mort, il écrit à Ludovic Halévy : « Je tremble que la chaleur ne nous rende malades... L'effort matériel que je fais pour écrire est incroyable, je ne soupçonnais pas cette chaleur. » Il existe un rapport officiel et un mémoire d'un Français résidant à Washington sur les quelques journées qui ont précédé sa mort. Ces deux documents insistent également sur la part que la chaleur et la maladie qui en fut la suite ont eue dans la fatale détermination. Malgré sa conception païenne de la vie, et ses opinions sur la mort volontaire, si violent qu'ait pu être son désir de n'avoir pas à rougir devant des amis malveillants d'une défaillance assurément bien excusable mais que l'extrême susceptibilité de son point d'honneur a dû grossir dans son esprit et dans sa conscience, et quoiqu'enfin il se fût préoccupé, dans un pli à ouvrir en cas d'accident, du rapatriement de ses enfants, il semble bien que sa mort a été le résultat de causes au moins autant physiques que morales. Mais, s'il est malaisé de démêler la part exacte du physique et du moral dans cette tragédie, il est malheureusement plus facile d'admettre que la présence d'un ami de France l'aurait prévenue, et l'un de nos camarades, collaborateur de Prévost-Paradol au *Journal des Débats*, a toujours déploré de n'avoir pu, n'étant pas de la carrière, accompagner le nouveau ministre de France aux États-Unis.

C'est une tentation naturelle au critique et à l'historien, quand ils rencontrent des vies aussi prématurément fermées,

de les rouvrir pour les achever. Ainsi a fait M. Gréard avec sa mesure ordinaire. Mais si la tentation est naturelle, elle n'est pas moins périlleuse. Contre son gré, à son insu même, on se met à la place de son héros et l'on compose la fin de sa vie comme si l'on était soi-même en cause. Je crois cependant que, si au lieu de mettre fin à ses jours, Prévost-Paradol avait donné sa démission, était rentré en France, s'était engagé dans un bataillon de marche où il aurait fait bravement son devoir, il aurait été bientôt le seul à ne pas se pardonner une erreur que tout le monde aurait oubliée. Un de nos départements l'eût envoyé siéger à Versailles, sur les bancs de l'Assemblée nationale. Eût-il été plus à droite ou plus à gauche? Peu importe. Ici ou là, son intelligence si féconde en expédients, servie par un rare talent de parole, son coup d'œil prompt et sûr, son absence de vanité, et, par-dessus tout ce charme personnel auquel nous sommes entre nous si sensibles, lui auraient vite acquis une grande autorité. Je veux également croire qu'il se serait associé à la politique du gouvernement en tout ce qui touchait au relèvement de la « noble blessée ». Il est moins aisé d'admettre, bien qu'il admirât beaucoup M. Thiers, que la droiture de son esprit et la franchise de son caractère se fussent prêtées aux mille et un manèges par lesquels, en vue de s'assurer un pouvoir que ses manèges mêmes lui ont fait perdre, le premier président de la République est parvenu à diviser la majorité conservatrice de l'Assemblée nationale.

Si l'on peut différer sur le plus ou moins d'importance de ce rôle éventuel de Prévost-Paradol, et si même ce rôle — puisqu'il eût été politique — n'eût pas échappé aux attaques des partis, on doit être assuré qu'il ne l'eût ni choisi par intérêt, ni joué sans sincérité : il aurait continué dans le Parlement, à toutes les causes qui lui étaient chères, les services éclatants que, dans le journal et dans le livre, il leur avait déjà rendus.

EUGÈNE DUFEUILLE.

SONNETS DE LA MER

LE LOINTAIN VOYAGE

Je sens sourdre en mon cœur, parfois, la nostalgie
De continents trop beaux que j'ai vus en rêvant,
Et crois, dans ma folie, être le survivant
Des âges d'or contés par la mythologie.

Il est des golfes ronds où je me réfugie :
Sur leur flot familier j'ouvre la voile au vent :
Car je les reconnais : je les ai vus *avant*...
Et je m'éveille las comme après une orgie.

Laissez dormir en paix le triste passager :
Son sommeil le ramène à l'idéal verger
Des paradis perdus au fond des mers sans ride.

Peut-être qu'il entend des chants miraculeux
Sortir des eaux d'opale et des abîmes bleus?
... Peut-être ai-je vécu dans l'antique Atlantide?

LE CHANT DE L'ARGONAUTE

Voici le printemps d'or : armez mon beau navire ;
Peignez de carmin pur sa coque de santal
Et sculptez à l'avant un monstre ornemental
Qui dans les flots domptés soir et matin se mire.

Les vents sont caressants comme des sons de lyre ;
Pareille au cygne errant sur un lac de cristal,
Trace un sillon ! fends l'air d'un vol horizontal,
Glisse, Argo, sur les mers qui veulent te sourire.

O matelots d'Hellas ! Parfumez vos cheveux
De verveine et de menthe ; et, pour aider mes vœux,
Chantez celle que j'aime en pesant sur les rames.

Mais toi, mon doux Eros, va, sans te reposer,
A la vierge au col blanc porter, dans un baiser,
Leurs hymnes phrygiens et mes épithalames.

LE MIRAGE

Ce soir, dans le couchant, sur les flots déjà gris,
J'ai vu partir au large, ainsi qu'un vol d'abeilles,
Des goëlettes d'or, des galères vermeilles
Et des navires blancs de tous les gabarits.

L'escadre appareillait, penchant ses mâts fleuris
D'un pavois de victoire aux couleurs nonpareilles,
Et vers les ports heureux du pays des merveilles
Cinglait, la barre au vent et sans prendre de ris.

Mais elle a disparu comme un lointain mirage :
Un grain frangé d'éclairs a caché le naufrage
Dans les plis irrités de ses tourbillons noirs :

Tandis que je pleurais, sur le sable des grèves,
Les désirs voyageurs et les vagues espoirs
Que porte dans ses flancs la flotte de mes rêves.

SONNETS DE LA MORT

A LOLLIUS

Tout meurt, ô Lollius ! Vois, ta rose est fanée :
Jette-la ! Ces dieux même et ces grands soleils d'or
Que l'homme faible admire accomplissent leur sort :
L'éternité pour eux dure une matinée.

Au sablier fatal l'heure est vite égrenée :
Soupirer ou se plaindre est un stérile effort ;
Tout coule comme un fleuve, ou s'effeuille, ou s'endort :
Toute chose sur terre est chose infortunée.

Mais n'es-tu pas choqué des suppliants discours
Que le rustre obstiné prodigue à des dieux sourds
Quand il montre en public un vulgaire délire ?

Taisons-nous, mon ami. Le sage, indifférent,
Sur un rythme secret doit accorder sa lyre,
Souffrir avec pudeur et sourire en mourant.

LE LÉTHÉ

Parmi les couples joints des époux bienheureux,
Seuls, privés du repos des souterrains asiles,
Errent en exhalant des sanglots inutiles
Ceux dont la mort jalouse a trompé tous les vœux.

Ces fantômes brûlés d'intolérables feux
Contre les cyprès creux heurtent leurs seins stériles,
Et blessent leur pieds blancs sur les rochers des îles
Où résonne sans fin leur appel douloureux.

Pauvres larves en deuil comme des âmes veuves
Qui pleurez, en marchant le long des mornes fleuves,
Vos amours désunis et vos absentes sœurs,

Ne tordez pas vos bras, pauvres larves démentes :
Hermès rendra la paix à vos fidèles cœurs ;
La mort réunira les amants aux amantes.

LES HARPIES

La tête sous leur aile, en triangle accroupies
Au milieu des débris d'un immonde repas,
Dorment en digérant comme des corbeaux las,
Sur la tour de la mort, les fatales harpies.

Lentement, dans l'espoir de carnages impies,
L'une a dressé son col de femme, ouvert ses bras,
Et déchiré l'éther d'un lugubre et long glas :
Importune Aëllo, je sais que tu m'épies.

Abrège par pitié ton triste tournoiement :
Prends-moi ; mange mes yeux et mes lèvres d'amant
Et cherche bien mon âme en fouillant la chair vive ;

Tu ne l'atteindras pas, malgré ton cri vainqueur,
Mais tu délivreras l'invisible captive,
La petite Psyché que je portais au cœur.

ARY RENAN.

L'ANARCHISME RÉVOLUTIONNAIRE

I

LA PROPAGANDE PAR LE FAIT

Bien que l'anarchisme révolutionnaire ait une philosophie politique, une théorie économique et même une morale qui le distinguent du socialisme, c'est un tempérament, plus encore qu'un système. Le caractère du véritable anarchiste est un état de révolte permanent contre l'ordre de choses établi. Cela ne le distingue pas à première vue du socialiste qui, lui aussi, ne sème le mécontentement dans l'esprit des ouvriers, ne pousse à la haine des classes, qu'afin de détruire la société bourgeoise; seulement, le parti n'étant pas encore assez nombreux et assez fort pour renverser la marmite sociale, considère pour l'instant comme l'essentiel de s'organiser et de conquérir le pouvoir par le bulletin de vote. L'armée grossissante des prolétaires finira par obtenir la majorité. Les politiques du parti envisagent le mouvement socialiste comme le résultat nécessaire de l'évolution économique, qu'il serait imprudent de devancer par l'insurrection, si l'insurrection n'a aucune chance de succès, et ne peut que fournir à l'État bourgeois le prétexte souhaité de sanglantes représailles.

Les anarchistes n'ont pas cette patience. C'est à la révolu-

tion, disent-ils, de hâter l'évolution. C'est une erreur de croire que l'évolution doive être lente : son allure dépend des races parmi lesquelles s'exerce son action : si les peuples asiatiques, qui forment la majorité de l'espèce humaine, demeurent depuis des milliers d'années à peu près stationnaires, le Japon, en vingt-cinq ans, vient d'opérer dans ses institutions une métamorphose analogue à celle que l'Europe a mis des siècles à accomplir. Plus la civilisation avance, plus l'évolution est rapide. Le servage a moins duré que l'esclavage, le prolétariat mettra moins de temps encore à secouer ses chaînes. Il suffit, pour cela, que la révolution vienne précipiter l'évolution, que l'une exécute ce que l'autre prépare. Les anarchistes communistes révolutionnaires ont pour eux, selon Reclus, le mouvement de la pensée humaine, surtout chez les peuples de race latine. La révolution prochaine, que le moindre incident peut faire naître, une grève, un renvoi d'ouvrier, n'accomplira pas un brusque saut, n'aura pas à réaliser de toutes pièces un ordre sans racines dans le passé : le tout est de la mettre en branle. Une fois commencée, dit Kropotkine, attendons-nous à ne pas la voir marcher partout du même pas. Elle s'adaptera au caractère des différentes nations. L'Allemagne, encore unitaire, rêve une république jacobine, l'organisation du travail comme celle que Louis Blanc tenta en 1848; la France au contraire veut la commune libre. Il y aura des retardataires, les grandes villes commenceront le mouvement avant les campagnes... Mais les temps sont proches. Au lieu de bavarder, agissons. Gardons-nous surtout, comme d'une erreur funeste, de la politique, du parlementarisme, qui n'est qu'une entrave, un boulet au pied.

Le trait essentiel de l'anarchisme, en effet, c'est d'être absolument antiparlementaire. Par principe, les anarchistes sont non pas hostiles « à tel ou tel gouvernement, mais à l'idée gouvernementale elle-même, qu'elle s'inspire du droit divin ou du droit populaire, de la sainte ampoule ou du suffrage universel[1] ». Pour l'amélioration du sort des classes laborieuses, il n'y a rien à attendre de la politique et des politiciens, soit en république, soit en monarchie. De ce côté de l'océan

1. Déclaration des anarchistes devant le tribunal correctionnel de Lyon, en 1883.

comme de l'autre, les républiques sont des ploutocraties gouvernées par des gens d'affaires. Le système représentatif n'est qu'une parade menteuse, un décor de théâtre, derrière lequel se trament les intrigues des financiers. Si le suffrage universel était capable d'affranchir le peuple, ce serait fait depuis longtemps. Il n'a servi jusqu'ici qu'à faire légaliser toutes les monstruosités politiques et économiques. La classe prolétaire est encore ignorante, victime des autres classes, et de ses propres agents qui la trompent et l'exploitent. En démocratie, dites-vous, le peuple vote et nomme librement ses représentants, donc c'est le peuple qui gouverne par ses fidèles mandataires. Autant vaudrait dire que le bœuf est libre parce qu'il élit son boucher. Déléguer son pouvoir, c'est le perdre. (E. Reclus.) Les socialistes qui se posent dans les Chambres en défenseurs des ouvriers ne sont que des « aspirants dirigeants »; la politique n'est pour eux qu'un marchepied pour se hausser jusqu'à la bourgeoisie, et le socialisme n'est qu'un moyen de parvenir. « Les candidats sont omniscients et infaillibles. Quand ils auront enfin leur part de royauté, ne seront-ils pas fatalement saisis par le vertige du pouvoir, et comme des rois, dispensés de toute sagesse et de toute vertu? » (E. Reclus.) L'élu d'aujourd'hui sera le corrompu de demain. « Tout député est un Judas, qui se sert des revendications des travailleurs pour se tailler une place dans les rangs des exploiteurs. » (E. Reclus.) « Envoyer des ouvriers dans un parlement, disait Bordat, un des inculpés de Lyon, c'est agir comme une mère qui conduirait sa fille dans un lieu de prostitution. » En admettant même que les socialistes deviennent tout-puissants à la Chambre, ce serait pour établir le despotisme absolu des majorités. Les socialistes mettent la question économique au premier rang, les anarchistes revendiquent avec l'égalité économique la liberté personnelle (deux principes inconciliables), et ne font pas de différence entre une majorité despotique, fût-elle socialiste, et un despote. Si les anarchistes crient « révolte contre toutes les lois, ce n'est pas pour s'ériger en législateurs ». Au Congrès anarchiste de Zurich (août 1893), le docteur Gumplowitz disait : « Le socialisme actuel s'est éloigné des buts qu'il se proposait, il a abandonné ses principes révolutionnaires et s'en trouve très bien; ses chefs veulent

fonder une aristocratie ou une bureaucratie socialiste : il n'y aurait aucune différence quelconque entre un gouvernement Bebel et Liebknecht et le régime actuel. Il faut que les prolétaires arrivent à en finir avec ce régime. »

Il faut donc apprendre au peuple à se passer de gouvernement, comme on lui a appris à se passer de Dieu[1]. Fi du bétail électoral et des urnes puantes! Il faut stigmatiser tout mandataire élu, comme le pire ennemi; ne pas se contenter de dénigrer les institutions, mais diffamer les personnes, surtout les députés d'extrême gauche, et spécialement les députés ouvriers. Répudions également le suffrage universel et l'instruction primaire, qui n'est qu'un dressage à la servitude, et un obstacle à l'instruction intégrale; ce qu'il faut c'est la révolution sociale; concertons-nous non pour des votes politiques, mais pour l'insurrection. C'est de ce cercle d'idées qu'est sorti l'attentat de Vaillant.

L'anarchiste pratiquant est donc, avant tout, homme d'action immédiate. L'anarchisme est une théorie de l'action révolutionnaire, personnelle, conformément au caractère individualiste de la doctrine. La *propagande par le fait* est une déduction logique du système : l'individu affirme ainsi sa souveraineté, sa rébellion sans bornes. L'exemple des Mazzini, des Orsini, des Garibaldi prouve que quelques hommes, par des actes splendides d'audace, peuvent hâter l'émancipation de tout un peuple. Il y a du *hero-worship*, du fétichisme des grands hommes, dans l'anarchisme: et pourtant, quoi de plus contraire au principe démocratique? Les faits éclatants de quelques martyrs, en apparence sans but et sans plan, en même temps qu'ils terrorisent la société bourgeoise, excitent l'attention des foules, les font réfléchir sur leur misère et finiront par secouer leur torpeur, mieux qu'un discours, qu'une brochure; la bombe de Vaillant, ses dernières paroles au pied de l'échafaud : « Mort à la société bourgeoise ! » retentissent jusqu'au moindre village. « Mon intention, déclare Ravachol, a été de terroriser, pour forcer la société à jeter un regard sur ceux qui souffrent. »

Remarquez ici comme la révolution, sur sa pente, doit ton-

1. Déclaration des anarchistes au procès de Lyon, 1883.

jours rouler plus bas. Comparés aux héros les plus récents de la secte, les Bakounine, les Kropotkine, les Élisée Reclus apparaissent presque comme des réactionnaires. Marx, dans la préface de son livre, proclame qu'il n'en veut qu'au capital, non aux capitalistes. Bakounine est hostile à l'assassinat. Il a peu de sympathie pour les blanquistes. Il regrette que le peuple, quand il se soulèvera, tue ses oppresseurs. Kropotkine va plus loin, il comprend « les représailles du peuple », et veut qu'on s'abstienne de les juger. « Avez-vous souffert comme lui? Sinon, ayez la pudeur de vous taire. » D'autres prêchent la vengeance sous toutes ses formes. Le Congrès anarchiste international de Londres (juillet 1881) déclare légitime tout moyen d'anéantir les représentants de l'ordre actuel : souverains, ministres, prêtres, policiers, capitalistes, tous les exploiteurs, sans égard pour les personnes. Quelques-uns reconnaissent qu'il y a de bons patrons et de bons riches : « Eh bien ! disait le compagnon Tennevin, quelque épouvantable que cela vous paraisse, le bon riche et le bon patron sont plus nuisibles que les mauvais, et c'est ceux-là que nous fusillerons les premiers. En effet, le mauvais riche sème la haine autour de lui, tandis que le bon sert aux naïfs à excuser la richesse et le patronat [1]. » Enfin les plus féroces ne reculent pas devant l'assassinat des prolétaires innocents, comme l'ont montré les derniers attentats : « Vis-à-vis de la morale pure, écrit la *Revue anarchiste*, ne sont innocents que les êtres ou les choses dont l'existence ne nuit en rien au développement harmonique d'une race ou d'une espèce. » Or les prolétaires résignés sont des êtres nuisibles. Ils laissent aller les choses par indifférence, par paresse, et donnent à ceux qu'ils oppriment l'appui moral de leur résignation. On les tuera pour sauvegarder les autres. Le *fais ce que voudras* aboutit logiquement au *fais ce que je veux*, sous peine de mort. Le moniteur doctrinaire de l'anarchie, *la Révolte*, rédigée sous l'inspiration de Kropotkine et d'Élisée Reclus, en tête du numéro du 24 février 1894, désapprouve cette façon d'agir : « Ainsi que nous l'avions prévu, une série d'explosions se déroule, à l'effet de terroriser la population et de donner le change sur

1. *Vie grenobloise* du 16 octobre 1893 ; cité par M. Bérard.

les véritables procédés des anarchistes. Il faut qu'il soit bien entendu ceci : toutes les fois qu'une explosion ne visera ni l'autorité, ni la richesse, ni l'exploitation patronale, on peut hardiment la mettre au compte des individus qui ont intérêt à nous décrier, à nous mettre au ban de l'humanité. On sait de quels gredins nous voulons parler. » Mais voilà une protestation bien tardive : les bombes ne choisissent pas. Ce n'est pas d'ailleurs aux bourgeois seulement que les anarchistes se proposent d'appliquer « quelques petites marmites » : leur but est aussi de détruire ce socialisme, qui serait plus dangereux encore que toutes les organisations autoritaires dont nous avons souffert jusqu'à ce jour ». (*Révolte* du 4 avril 1893.)

Que les compagnons s'arment donc au plus vite et que la guerre sans merci commence. Qu'il s'accomplisse par hypocrisie, fraude, vol ou meurtre, tout crime est vertu. Il n'est pas de bandit ou de simple voleur que le parti n'enrôle parmi les siens. L'escroquerie ordinaire ou vol à l'étalage, qu'ils appellent la *reprise*, est un moyen de propagande, de même l'*estampage*, que pratique la ligue anarchiste des *antipropriétaires*, et qui consiste à déménager « à la cloche de bois » ou à prendre des repas sans payer. Les *antipatriotes* prêchent l'insoumission aux lois militaires, l'insubordination, endoctrinent les jeunes conscrits, rôdent autour des casernes. Tous préconisent, non plus l'insurrection en masse, la barricade, mais la guerre d'homme à homme, l'attentat à domicile. Que chacun se fasse le justicier de ses ennemis personnels ou impersonnels. Ce changement de l'ancienne tactique est dû aux découvertes de la chimie, au perfectionnement des engins de destruction. Le progrès de l'outillage et de l'armement servira pour la lutte des classes comme pour celle des peuples. Most, dans son petit manuel : *la Science de la guerre au service de la révolution*, parle de l'importance des explosifs modernes pour la révolution sociale dans le présent et l'avenir : « Il est évident que, dans l'ère prochaine de l'histoire universelle, ils seront le facteur décisif. » La dynamite sera l'Hercule qui fera tomber les chaînes de l'esclavage. « De même que l'invention de la poudre et des armes à feu, lit-on dans un de leurs poèmes, en brisant la féodalité a émancipé la bourgeoisie, de même la dynamite émancipera le qua-

trième État. Hurrah! pour la dynamite! hurrah! pour la science! » appelée à faire le bonheur des hommes :

Dame dynamite
Que l'on danse vite,
Dansons et chantons
Et dynamitons[1]...

Ainsi la science, à qui nous devons la vaccine, nous fournit aussi la dynamite. « Enrichissant l'outillage du crime, comme celui de l'industrie, elle lui prête une puissance monstrueusement croissante de destruction, et rend l'idée et le dessein du crime accessible à des cœurs plus lâches, plus nombreux, à un cercle toujours agrandi de consciences molles[1]. » Les anarchistes font, comme le constate encore M. Tarde, des progrès journaliers dans le maniement des engins de meurtre. Et, d'après M. Girard, « ils étudient la confection d'une petite boulette de la grosseur d'une noix qui, jetée le soir à vingt-cinq pas sur un groupe d'individus, tuera certainement l'homme visé et les cinq ou six innocents qui l'entourent ».

Dans ses *Dialogues philosophiques,* écrits à la lueur des incendies de la Commune, M. Renan se plaisait à rêver la dictature des hommes de science. Grâce aux moyens de destruction formidables dont ils garderaient le secret, ils sauveraient la civilisation du vandalisme, maintiendraient les nouveaux barbares dans le respect qu'inspire la terreur. Mais la chimie n'est plus comme la théologie le privilège d'une élite. La science, essentiellement démocratique, devient dans ses applications l'apanage du prolétaire; et ce sont les Ravachols de l'avenir qui se flattent désormais d'apprendre des Berthelot les procédés perfectionnés pour faire sauter leurs laboratoires.

1. Tarde, *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1893.

II

ORGANISATION DU PARTI. — SON HISTOIRE[1]

Le parti anarchiste s'est rattaché pendant quelque temps à l'association internationale des ouvriers, fondée en 1864 à Londres, par Karl Marx. Bakounine avait commencé à répandre ses idées dès 1860, et avait organisé lui-même, d'après les principes anarchistes, en 1868, l'*Alliance internationale de la démocratie socialiste*, fédération de sociétés publiques conduite par une société secrète, sorte de petit état-major révolutionnaire, dont les quelques membres devaient avoir « le diable au corps »; il recruta surtout des adhérents en Italie et en Espagne. Bakounine demanda à entrer dans l'Internationale en 1869, et le socialisme et l'anarchisme, en tant que partis, ont eu ainsi point d'attache commun; mais aussitôt éclatait l'opposition entre le Russe et le Juif allemand, deux natures également obstinées et dominatrices : Bakounine, avec son tempérament ardent, prêt à l'action; Marx, stratégiste dissimulé, doctrinaire méthodique, qui, plein du sentiment de son infaillibilité professorale, a écrit, avec la patience et la subtilité d'un commentateur du Talmud, le livre saint du socialisme, *le Capital*[2]. A l'antipathie des caractères s'ajoutait l'hostilité des doctrines : ces deux hégéliens ne s'entendaient pas plus sur la société idéale que sur les moyens de la réaliser. Bakounine écartait le suffrage universel, et reprochait d'autre part à Marx ses allures de dictateur au sein du conseil général de l'association. L'Internationale était un gouvernement centralisé. Bakounine voulait au contraire que chaque section fût autonome, afin que l'organisation actuelle offrît une image fidèle de la société de l'avenir. Marx prétendait que son adversaire

1. *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, de Conrad. Art. ANARCHISMUS de Adler. Winterer, *le Socialisme contemporain*.

2. *Die Nation* du 16 décembre 1893. *De Kropotkine à Vaillant*, par Nathan.

cherchait à mettre toutes les forces de l'Internationale au service de sa société secrète. Bref, le monde était trop étroit pour ces deux hommes qui ne songeaient qu'à le bouleverser; et l'histoire de l'Internationale est en partie celle de leur antagonisme. Les forces des deux partis se mesurèrent en 1872 au congrès de La Haye, où la rupture se fit entre anarchistes et démocrates socialistes. L'exclusion de Bakounine et de ses partisans affaiblit l'association; et Marx, en proposant de transporter à New-York le siège de son conseil général, en hâta la fin. Après la rupture, les délégués espagnols, belges, du Jura, à la suite d'un congrès tenu à Saint-Imier, dans le canton de Berne, en 1872, fondèrent une alliance de socialistes anti-autoritaires, qui se développa sous le nom de fédération romane, puis *jurassienne* sans direction centrale.

En 1873, à Genève, se tint le sixième congrès général de l'Internationale séparée des marxistes, et c'est alors que, pour la première fois, le mot *anarchie* emprunté à Proudhon, fut appliqué à un parti prononcé par le docteur Paul Brousse, devenu depuis conseiller municipal socialiste centralisateur, et qui défendait alors avec exaltation les principes de Bakounine : l'abstention électorale et la révolte permanente. Brousse s'écriait : « Vous voulez abattre l'édifice de l'autorité. L'*anarchie* est votre programme. Encore un coup de hache, et tout s'effondrera. » A un autre congrès, réuni à Londres du 14 au 19 juillet 1881, quarante délégués anarchistes, parmi lesquels ceux des groupes de Lyon, de Vienne, de Marseille, tentèrent de reconstituer une grande société sous le titre d'*Association internationale des ouvriers socialistes révolutionnaires,* avec comité principal à Londres, sous-comité à Paris, à Genève, à New-York et des sections partout où il y aurait un nombre suffisant d'adeptes. Most recommandait des groupes très peu nombreux, par crainte de trahison, disséminés en différents quartiers, en différentes villes, en différents pays, et une propagande surtout d'homme à homme; les groupes devaient se souder silencieusement entre eux, « comme les cellules d'un nid de guèpes ». Il est difficile de dire ce qui reste aujourd'hui de cette organisation, chaque organisme local étant libre de conduire l'agitation à son gré, et devant s'aider soi-même, prélude à la société de l'avenir. Il ne serait pourtant

pas tout à fait exact de se représenter la secte comme un parti « sans chef, sans discipline, sans consigne, sans limites arrêtées ». Cette prétention des anarchistes, qu'ils font valoir parfois devant les tribunaux pour écarter toute accusation de complicité ou de complot, n'est pas entièrement justifiée. Ils changent les mots plus que les choses. Quand deux hommes se réunissent, il y en a presque toujours un qui mène, ou, comme on dit aujourd'hui, qui « suggestionne l'autre ». On se passe de chefs, mais il y a des meneurs. Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'anarchisme est une secte peu centralisée. Le lien commun entre les compagnons est dans leurs petits *groupes d'études sociales*, qui prennent des noms de mélodrame : *la Torche de Belleville*, *la Panthère des Batignolles*, *la Dynamite*, etc. ; les groupes s'occupent de la propagande par les journaux, les brochures, et, à leur défaut, par les manifestes, les placards imprimés ou manuscrits. Les membres se réunissent chez le marchand de vin, en soirées familiales, où l'on chante et déclame des poésies révolutionnaires, contre le patriotisme, la religion, les bourgeois. Les anniversaires de leurs « martyrs » sont parfois fêtés de San Francisco jusqu'à Alexandrie. A côté de la propagande sédentaire, il y a les *trimardeurs* (de *trimard*, grande route), qui vont de ville en ville semer la bonne parole [1]. C'est par l'intermédiaire de la presse anarchiste, centre de vie et d'activité, que les groupes correspondent d'ordinaire entre eux. Par son organisation comme par sa doctrine, l'anarchisme diffère du socialisme, qui a ses cadres tout trouvés dans les unions de métiers, les syndicats ouvriers. Mais, partout où elle a de nombreux partisans, par exemple en Espagne, la secte possède une organisation qui ne diffère de celle des socialistes que parce qu'elle est moins resserrée, en quelque sorte, moins hiérarchique.

Malgré son caractère international, l'action de l'anarchisme s'est assez longtemps exercée d'une façon indépendante dans chaque pays, que les gouvernements fussent despotiques ou libéraux, monarchiques ou républicains. Il a déjà une sanglante histoire.

En Russie, l'agitation commençait à se répandre vers 1869.

1. Supplément du *Figaro*, numéro consacré à l'*Anarchie*, 18 janvier 1894.

Elle prenait dès le début sa forme la plus agressive, dans celle des contrées européennes dont la civilisation est le plus récente, grâce à l'enthousiasme des jeunes gens grisés par les idées occidentales, et inspirés par le prophétisme de Bakounine. Mais il ne faut pas confondre l'anarchisme avec le nihilisme, mot vague qui comprend des tendances diverses. La théorie insurrectionnelle de Bakounine a été représentée en Russie par son émissaire compromettant, Netschaïeff, assassin et escroc. Netschaïeff a été le premier à proclamer la *propagande par le fait*. Avant lui, les révolutionnaires de l'école blanquiste prêchaient les attentats, mais uniquement contre leurs adversaires. Netschaïeff, pour soulever la masse énorme et inerte des paysans russes, appelle à son aide les brigands et les voleurs. Dans son catéchisme anarchiste, il honnit également la loi, la morale et les mœurs. La révolution sanctifie tout, de même que le feu purifie tout. Mais le parti de Bakounine ne tarda pas à changer d'organisation et de caractère. Le délire prolétaire, ce rêve de détruire toute une classe sociale, fit place à une conspiration des classes cultivées, d'un *prolétariat de bacheliers* (comme l'appelait Bismarck) qui ne visait que quelques têtes[1]. Les attentats terroristes se multiplièrent de 1879 à 1882, et aboutirent à l'assassinat de l'empereur. Importation exotique, l'anarchisme a fini par disparaître, en partie grâce aux mesures prises pour supprimer la publicité des procès et restreindre l'admission dans les gymnases et les universités. La prédication de Kropotkine, qui a succédé à celle de Bakounine, n'a porté ses fruits que dans l'Europe de l'ouest.

Le premier foyer de propagande anarchiste : *l'Alliance internationale*, trouvait un terrain propice en Italie et en Espagne, où elle désorganisa les sections de Marx. Les tendances « libertaires » des Latins, mobiles comme les Slaves, et impolitiques, s'accommodent mieux des doctrines et de la tactique anarchiste que des théories et de l'organisation de caserne inspirées par l'esprit discipliné des Allemands. Les partisans de la Commune, venus du midi de la France et réfugiés à Barcelone, répandirent ces idées en Catalogne. Alliés aux

1. Tarde, article déjà cité. — Vogüé, *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1894.

radicaux intransigeants, les anarchistes espagnols soulevèrent, en 1873, Cadix et Carthagène et s'emparèrent d'une partie de la flotte. A Alcoy, le 9 juillet, l'alcade fut brûlé vif. Au commencement de 1883, les attentats et les assassinats de la *Main noire*, reniés il est vrai par certains groupes anarchistes, terrorisèrent l'Andalousie. En 1887, il y eut des émeutes à Valence. L'attentat de Pallas au théâtre du Liceo, à Barcelone, le 24 septembre 1893, qui fit une trentaine de victimes, a obligé le gouvernement à proposer de nouvelles lois préventives et répressives. Les anarchistes espagnols ont pris le pas sur les socialistes, et comptent des partisans fort nombreux. La violence est dans le tempérament national, et les idées de fédération sont traditionnelles dans le pays. Mais nous voyons d'autre part les flegmatiques Hollandais se rallier, théoriquement du moins, à la tactique anarchiste, incliner à l'action révolutionnaire, de préférence à la conquête du pouvoir par le bulletin de vote, trop lente, trop incertaine à leur gré. Au dernier congrès socialiste, tenu le 25 décembre 1893, la majorité a adopté une déclaration contraire au parlementarisme.

En Italie, après la mort de Bakounine (1876), le socialisme marxiste a repris de l'influence, bien que l'anarchisme y compte toujours de fervents adeptes. Outre les attentats isolés, le mouvement a abouti à la minuscule insurrection de Bénévent. Secondé par une trentaine de partisans déterminés, Malatesta et Cafiero restèrent maîtres de la ville du 5 au 11 avril 1877. Ils brûlèrent les papiers de l'état civil, distribuèrent à la foule l'argent des caisses publiques Ils se flattèrent de soulever toute la province de Naples. Dans les troubles récents de Sicile et de Carrare, nul doute que les anarchistes n'aient tiré parti des griefs populaires pour provoquer des attentats.

En France, il y eut deux centres d'anarchisme, Lyon et Paris. La guerre entre la France et l'Allemagne avait réveillé les colères antigermaniques de Bakounine. Il appela sous les armes, en notre faveur, « les prolétaires de tous les pays ». Les prolétaires firent la sourde oreille. Bakounine estimait que la France ne pouvait être sauvée que par une grande révolution. Il proposait les mesures suivantes : 1° des-

tituer tous les fonctionnaires, sans exception ; 2° condamner au bagne tous les bonapartistes ; 3° organiser des bandes révolutionnaires afin d'en imposer aux paysans ; 4° emprisonner tous les curés, tous les propriétaires ; 5° créer, pour la distribution de leurs biens, des comités de paysans convertis à la république. Par ces moyens on se concilierait les campagnes, et l'on saurait inspirer partout l'enthousiasme de la révolution. des milliers de communes dans lesquelles l'État français serait dissous, et les instincts non altérés des masses populaires libres, sauraient bien trouver l'organisation sociale qui leur conviendrait, et les paysans et les ouvriers, combattant jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour leur bien et leur liberté, chasseraient les ennemis teutons. Bakounine accourait à Lyon, pour y fonder le Comité central, et assurer par là le salut de la France. Richard et Cluseret l'accueillirent à bras ouverts. Le 28 septembre 1870, ce comité abolissait l'État, la justice. la municipalité, et ses bandes tentaient de s'emparer de l'Hôtel de Ville.

Quelques jours après, on priait Bakounine de repasser la frontière.

L'insurrection parisienne du 18 mars 1871, dont Bakounine, dans sa *Lettre à un Français*, avait d'avance esquissé le programme, a été revendiquée à la fois par les marxistes et les anarchistes comme la première ébauche de la société future, la première incarnation de leurs rêves. Il y a eu bien des courants contraires dans cette tourmente : aspirations décentralisatrices, jacobines, prolétaires. Dans l'impossibilité évidente où ce mouvement était d'aboutir, avec un corps d'armée allemand à la porte de Paris, la Commune peut être considérée, au point de vue anarchiste, comme une gigantesque *propagande par le fait*, destinée à attirer l'attention du monde civilisé sur le sort des ouvriers. La Commune, d'après Krapotkine, marque une ère nouvelle, le point de départ des révolutions futures : « Le gouvernement s'était évaporé comme une mare d'eau puante au souffle du vent printanier, et le 19 mars, Paris était affranchi de la fange croupissante qui empestait l'air... » La Commune, ajoute Kropotkine, a échoué parce que, dès le début, elle s'était donné un gouvernement, elle avait sacrifié au fétichisme gouvernemental, et ses représentants se distinguèrent aussitôt

par « un amour immodéré du panache et du galon »; mais la prochaine révolution sera pareillement communaliste.

En 1879, la propagande anarchiste, dirigée par Kropotkine et Élisée Reclus, successeurs de Bakounine, donna de nouveaux signes d'activité à Lyon et dans d'autres centres industriels de la contrée. Elle comptait au début peu d'adhérents. Le *Révolté*, organe de la *Fédération jurassienne*, publié à Genève, n'avait pour ainsi dire pas de lecteurs. Il était méprisé par les ouvriers de la région du haut Rhône, et cité seulement par les journaux conservateurs, qui s'en servaient pour agiter le spectre rouge. Bientôt condamné, ce journal fut remplacé par l'*Étendard révolutionnaire* et le *Droit social*. La légion anarchiste comptait en 1882 une centaine de personnes. Régis Faure se plaignait, à cette date, que ses brochures ne s'écoulaient pas [1]. Pourtant, cette propagande, encore si restreinte, portait ses fruits. En août éclataient les troubles de Monceau-les-Mines; l'église de Bois-du-Verne était dynamitée et incendiée. Le 21 octobre, une explosion dans le café de nuit du théâtre Bellecour, signalé comme le lieu de rendez-vous des filles et des bourgeois viveurs, blessait deux ouvriers et en tuait un troisième; une bombe avait été de même déposée devant le bureau de recrutement. Cyvoct, l'auteur de ces attentats, fut le premier en France à exercer cette tactique guerrière. Les événements de Monceau avaient attiré l'attention du gouvernement: soixante-six individus, accusés d'appartenir à une association internationale, furent traduits devant le tribunal correctionnel de Lyon. Le procès de 1883, les discours des accusés fournissent un document à consulter pour l'histoire du parti. Émile Gautier, lequel depuis a quitté la secte, compare, dans sa défense, les anarchistes au Christ qui a prêché l'égalité et maudit les propriétaires. Avec Bordat, Kropotkine et d'autres, il fut condamné à la prison. En France comme en Belgique, les anarchistes se joignent aux socialistes pour fomenter les grèves, et revendiquent les actes de violence, tels que l'assassinat de Watrin à Decazeville (26 janvier 1885). Citons encore les explosions devant le Palais de justice de

1. Bérard, *Archives d'anthropologie criminelle* du 15 novembre 1892 : *Les hommes et les théories de l'anarchie.*

Lyon en 1887. Les hauts faits de Ravachol et de sa bande ont terrorisé Paris de mars à mai 1892. Il a fallu le *plébicide* de Vaillant contre la Chambre des députés pour obliger le gouvernement à prendre des mesures de salut contre une véritable épidémie de meurtres.

Aucun pays n'est à l'abri de la propagande. La Suisse semble mieux faite pour résister au socialisme et à l'anarchisme, grâce à ses institutions, à l'absence de grande industrie et de grandes villes, à une distribution du sol et des richesses qui exclut les contrastes extrêmes. Les exilés, auxquels elle accordait un refuge, répandaient surtout leurs idées au dehors. Mais la police se montre aujourd'hui plus rigoureuse.

Un projet de loi (décembre 1893) menace de peines exceptionnelles les détenteurs et les fabricants d'explosifs, et quiconque provoque au renversement de l'ordre politique et social. Les héros de la dynamite ont dû transporter à Londres leur quartier général. La police anglaise, lors d'une descente toute récente à leur club *Autonomy*, y a trouvé des représentants de toutes les nationalités, des Allemands et des Français en plus grand nombre. Jusqu'ici, ils n'ont recruté en Angleterre qu'un petit nombre d'adhérents. Positifs et pratiques, la grande masse des ouvriers anglais s'attache aux réformes économiques plutôt qu'à des chimères.

Ce sont les socialistes qui, en Allemagne, où ils sont si unis, si disciplinés, n'ont cessé de combattre l'anarchisme avec une extrême vigueur, dès qu'il a commencé à se répandre vers 1878. Most en était l'initiateur. Démocrate socialiste extrême au début, il voulait que le parti renonçât à l'agitation légale, pour se consacrer uniquement à l'action révolutionnaire. Il fut exclus du parti ainsi que Hasselmann au congrès de Wyden, en 1880. Depuis, divers congrès ont de nouveau répudié solennellement toute solidarité avec les anarchistes, et condamné leurs doctrines individualistes, leur tactique de violence. Finalement à Erfurt, en 1891, les *jeunes socialistes*, suspects de partager cette hérésie, ont été jetés hors l'Église. Réduits à de petits groupes, les anarchistes ont entrepris quelques complots. Hœdel et Nobiling, qui tirèrent sur le vieux Guillaume, n'étaient pas des leurs, mais ce furent quelques *compagnons* qui tentèrent de faire sauter la famille

impériale, lors de l'inauguration du monument du Niederwald (28 septembre 1883). Après l'exécution de Reinsdorff, le cordonnier Lieske perçait de coups de poignard le docteur Rumpff, conseiller de police à Francfort, en manière de représailles (1er juillet 1885).

L'Autriche n'a pas échappé à la contagion où elle a sévi plus violemment qu'en Allemagne. Vers 1882, de nombreux groupes s'y formèrent et enlevèrent des partisans à la démocratie socialiste. Le sectaire le plus intelligent et le plus ardent était le peintre Peukert, qui demandait des pleurs et des grincements de dents chez toute famille bourgeoise, pour une seule larme répandue dans une famille d'ouvriers. Le parti se signala bientôt par des vols et des meurtres. Il fallut, pour y mettre fin, édicter des lois draconiennes. Quiconque répandait le journal de Most, *die Freiheit*, encourait une peine de dix à quinze années de prison. Obligé de fuir, Peukert se réfugiait à Londres : les rivalités, les violentes querelles qu'il eut avec d'autres meneurs font mal augurer de cette harmonie entre les hommes que la secte nous promet dans l'avenir.

L'anarchisme compte enfin de nombreux partisans aux États-Unis, où l'agitation ouvrière s'est développée avec la même intensité que dans le vieux monde, à mesure que le pays s'est plus peuplé, et à la suite des fréquentes crises industrielles, Les doctrines anarchistes ne répugnent pas au tempérament de l'ouvrier américain, singulièrement individualiste, goûtant peu le socialisme d'État, dressé dans le *Far West* à la pratique du *self help*, à la justice expéditive de la loi de Lynch, et auquel le gouvernement laisse toute licence, même le droit de s'organiser et de s'exercer en bataillons armés. Ce furent cependant des Allemands, chassés de leur pays par la loi de 1878 contre les socialistes, qui répandirent dans les États de l'Union les nouvelles doctrines. En 1882, Most, au sortir d'une prison anglaise, transportait son journal à New-York, et commençait une campagne d'orateur et d'agitateur. Le premier résultat fut la fondation de l'*International Working People Association*, qui tint un congrès à Pittsburg en 1883, — où vingt-six villes étaient représentées, — élabora un programme, et déploya un nouvel étendard substitué au drapeau

rouge, le drapeau noir, symbole de la faim, de la misère et de la mort. Chicago, avec sa population ouvrière en grande partie d'origine allemande, devint un centre d'agitation intense. Il y eut un bureau d'information en rapport et solidarité étroite avec les anarchistes européens: des journaux, l'*Alarm*, l'*Arbeiter Zeitung* étaient répandus à profusion. La grande crise, qui dura de 1884 à 1885, fut favorable au progrès de l'anarchisme comme à ceux du socialisme. D'abord indifférents au mouvement pour la journée de huit heures, inauguré par la Fédération du travail, les principaux anarchistes en prirent la direction à Chicago. Là, une importante grève amena, le 3 mai 1886, un conflit avec la police. Du milieu de la foule, sommée de se disperser, des bombes furent lancées, qui tuèrent quatre policiers et en blessèrent grièvement une soixantaine. A la suite de cet attentat, sept anarchistes furent condamnés à mort, dont cinq étaient Allemands. L'*International Working People Association* fut anéantie. On a vu refleurir les procédés anarchistes, tentatives de meurtre par le revolver, par le poison, lors de la grève des usines Carnegie, en 1892.

Aux États-Unis, comme dans les autres pays, l'anarchisme qui attire à lui les éléments les plus ardents, les plus indisciplinés de la classe ouvrière, est en lutte avec le parti socialiste politique. On dénonce les anarchistes comme des êtres compromettants, des agents provocateurs, des stipendiés ou des fous, en opposition complète avec la tendance des classes ouvrières, qui est avant tout de s'organiser, de s'emparer des municipalités par le vote et, dès qu'il se pourra, des parlements. Après les bourgeois, les anarchistes sont ceux que les opportunistes du socialisme détestent le plus. Ils considèrent même la secte comme « une effervescence naturelle du bourgeoisisme, l'extrême individualisme économique conduisant à cet autre extrême, l'anarchie: les moyens d'action et de propagande étant seuls différents ». Il est vrai que Kropotkine traite à son tour Karl Marx d'économiste bourgeois.

Au Congrès international de Zurich, en août 1893, les anarchistes ont été exclus à une grande majorité; les délégués belges étaient favorables à leur admission; les Français se sont abstenus. Ils ont tenu un congrès pour leur propre compte.

Il est très malaisé d'évaluer leurs forces, car ils ne votent pas. Il ne semble pas qu'ils disposent de ressources importantes bien que d'après des révélations toutes récentes ils rançonnent des propriétaires, comme certains industriels de grand chemin. Ce ne sont pas des capitalistes, comme le parti socialiste allemand et les *Trade's Unions* anglaises. Leurs journaux nous fourniraient un chiffre approximatif de ceux qui sympathisent avec eux, si nous en connaissions le tirage. Les premières feuilles anarchistes, le *Révolté* publié vers 1880, à Lyon, puis le *Droit social* étaient presque sans lecteurs. Le préfet de police Andrieux a raconté dans ses *Mémoires* qu'un autre organe de l'anarchisme, en France, la *Révolution sociale*, fut entretenu par les fonds secrets de la préfecture, à l'insu des collaborateurs principaux, en particulier de Louise Michel. *La Révolte*, journal hebdomadaire de Kropotkine et d'Élisée Reclus, transportée de Suisse en France, en 1885, à la suite de l'attentat anarchiste de Berne contre le palais fédéral, tirait en dernier lieu à huit mille cinq cents exemplaires, dont un dixième seulement pour les abonnés [1]. Elle était en partie rédigée par Jean Grave, dont l'arrestation a excité de vives sympathies dans le monde des lettres. *La Révolte* est un journal philosophique qui s'adresse à la classe cultivée, tandis que le *Père Peinard* parle au peuple la langue du peuple et lui souffle des pensées de crime. L'image hallucinante vient s'ajouter au texte incendiaire. Joignez à cela les almanachs, les brochures. Les anarchistes comptent quatorze journaux de langue française (mais tous ne paraissent pas en France, et ce chiffre comprend de petites revues décadentes, plus littéraires que politiques), deux journaux de langue anglaise (un à Londres et un à New-York), trois de langue allemande (un à Londres, deux à New-York), dix de langue italienne, quatre en espagnol, un en hébreu, deux en portugais, un en tchèque, un en hollandais [2]. La propagande par les écrits n'est pas moins dangereuse que celle qui s'accomplit par le fait. La turbulence, la violence, l'éclat des crimes, porte sans doute à exagérer l'importance de la secte. Pourtant, le parti,

1. *Figaro* du 13 janvier 1894.

2. *La Plume*, 1er mai 1893.

encore très minime, en douze ans aurait augmenté dans la proportion de un à mille [1].

En 1882, d'après l'avocat général Bérard, Kropotkine n'avait que quelques adeptes à Lausanne ou à Genève, deux ou trois sectateurs isolés à Paris, un ou deux groupes favorables à Lyon, avec quelques ramifications dans les villes industrielles de la région, en tout peut-être une centaine de personnes. Dix ans plus tard, le 28 mai 1892, trois mille anarchistes, dans une réunion publique tenue à Paris, approuvaient Ravachol et ses complices. M. Girard, le chimiste, juge les sectaires très nombreux dans la classe ouvrière. M. Préval[1] constate que le parti est en bonne voie de s'organiser, avec un but défini, et l'espoir, au fur et à mesure des succès obtenus, d'entraîner à sa suite la grande masse du prolétariat urbain cité par Tarde.

Le même écrivain appelle les anarchistes les chevau-légers du socialisme. Les socialistes avancés saluent dans les anarchistes l'avant-garde de francs-tireurs qui leur ouvrira la brèche. L'anarchisme, c'est le socialisme en action. A certains moments dans l'excitation des grèves, lorsqu'il s'agit d'assommer un ingénieur, un contremaître, un patron, les ouvriers, qu'ils soient blanquistes, possibilistes, marxistes, se livrent eux aussi à la propagande par le fait. Pousser à la grève sous toutes ses formes et préparer la grève générale est un article de leur programme. Presque tous les socialistes deviendraient anarchistes, s'ils croyaient par là s'emparer plus promptement, plus sûrement du pouvoir pour établir une société non anarchique.

III

PSYCHOLOGIE DES ANARCHISTES

A défaut de la quantité dont l'évaluation nous échappe, on peut essayer de se rendre compte de la qualité. Dans le

1. *Revue bleue* du 23 décembre 1893.

parti socialiste, les chefs ne sont que des comparses : le chœur, la masse des régiments ouvriers tient le devant de la scène. Chez les anarchistes au contraire, doctrinaires ou militants, les individus jouent le premier rôle. Pour connaître leur histoire, il faudrait posséder quelques centaines de biographies. On ne doit cependant pas les considérer isolément : en dépit de la théorie anarchiste, l'homme est un être collectif. Ils forment une secte et relèvent, au même titre que les jacobins, de la psychologie des sectes dont Taine, et après lui M. Tarde, nous ont donné des études approfondies[1]. Ils se recrutent dans toutes les classes : il y a parmi eux des aristocrates, des savants, des bohèmes de la littérature et du travail, des prolétaires. Ils offrent une variété de types qui se complètent : « mystiques rêveurs, naïfs ignorants, malfaiteurs de droit commun ». Les uns sont des doctrinaires philosophiques, d'autres des révolutionnaires militants, d'autres de simples criminels ; mais ils ont ce trait commun, les deux premières classe du moins de croire à la bonté native de la nature humaine, dépravée seulement par de mauvaises organisations sociales, et vous reconnaissez là l'optimisme monstrueux, le paradoxe fondamental de Rousseau. Eux-mêmes se croient bons, se sentent excellents. Sincèrement, ils se donnent pour de purs philanthropes. C'est par amour des hommes qu'ils tuent au hasard. Ils n'en éprouvent aucun remords et se considèrent comme des héros, des martyrs et des saints. Leurs âmes sont sensibles : n'oubliez pas que Couthon élevait des tourterelles, que Robespierre avait écrit un plaidoyer pour l'abolition de la peine de mort. Il y a parmi eux des caractères intègres, rendus atroces par leur philanthropie jointe à leur ignorance de la nature humaine et à l'orgueil sans bornes de leur propre infaillibilité.

Mettons à part Proudhon, pur théoricien hétérodoxe, venu en pleine effervescence socialiste de la première moitié du siècle, quand la grande industrie commençait à se développer en France. Proudhon fourmille de thèses contradictoires. Il proclame l'homme libre, mais il lui répugne que la femme le soit : il constitue la famille en patriarcat austère, sous l'autorité

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1893.

du mari, alors que les anarchistes ne veulent entendre parler que d'union libre, de libre amour. Il s'est, d'ailleurs, réfuté lui-même, ou plutôt il a accepté certains démentis que les événements ont infligés à son système. Partisan farouche de l'égalité, dans sa lettre à Victor Considérant, il refusait, en un magnifique langage, toute influence au génie et au talent sur les affaires du monde. Mais, après les déceptions de 1848, dans une autre lettre écrite de Sainte-Pélagie à Charles Edmond, en 1851, il parlait avec mépris de « l'humanité », des « masses brutales », comme aurait pu le faire, dit Sainte-Beuve, « le plus aristocrate des génies ». Le peuple ne lui paraissait plus, au lendemain d'une révolution, tel qu'il l'avait jugé la veille. En correspondance suivie avec le prince Napoléon, vers la fin de sa vie, il disait un jour à M. de Persigny, d'un ton à demi sérieux, qu'il aurait accepté une place de sénateur si on la lui avait offerte. Celui que le prince Kropotkine proclame le père immortel de l'anarchie eût ainsi accompli lui-même l'évolution naturelle que l'on constate à travers l'histoire, de l'anarchie au césarisme.

La vie de Proudhon ne fut qu'une longue lutte contre la pauvreté. Il n'y a en lui qu'amertume et orgueil en face d'un état social organisé de telle sorte que son mérite laborieux n'y peut trouver place. Bakounine et Kropotkine appartiennent, par droit de naissance, à la classe privilégiée. Mais ils sont de ceux qu'offusque le spectacle de la réalité quand ils le mesurent à la beauté de leurs rêves. C'est parce qu'ils voient devant eux des paradis, qu'ils songent à réduire en cendres l'enfer présent qui leur barre la route. On ne fera jamais comprendre à de tels hommes que le monde n'est, par nature, qu'insuffisance, injustice et compromis, qu'il faut faire la part énorme à l'égoïsme, à la perversité et à la folie humaines. Bakounine, avec la facilité russe de s'approprier les idées modernes, se rattache à Hegel, à Proudhon. Il est le contemporain d'Eugène Sue, de George Sand, de Louis Blanc. On a souvent raconté sa vie (1814-1876), vanté l'intelligence, l'énergie, le caractère droit de cet initiateur du grand mouvement international anarchiste. D'autres prétendent qu'il joua un rôle louche, qu'il fut un agent masqué du panslavisme. Il pratiquait les doctrines de l'anarchisme à ce point que pour

ne pas violer le principe de la liberté personnelle, il supporta les relations d'un Italien avec sa femme, qu'il aimait cependant.

Le prince Kropotkine, le semeur d'idées anarchistes en France, né à Moscou en 1842, a rectifié comme il suit, lors de son procès de Lyon, sa propre légende. Élevé à l'école des cadets, il fut enrôlé dans les cosaques à dix-neuf ans, devint aide de camp d'un gouverneur de province, quitta l'armée à vingt-six ans, et vint étudier les sciences à Pétersbourg, où il écrivit un ouvrage sur la période glaciaire. Mêlé dès lors au mouvement nihiliste, emprisonné, il réussit à s'évader, et se réfugia en Suisse. Il a raconté les horreurs de sa captivité; neuf de ses codétenus devinrent fous, onze se suicidèrent. Il vit en Suisse les misères des classes laborieuses, des femmes affolées, pendant une crise de l'horlogerie, cherchant leur nourriture dans les décombres.

Son père était propriétaire de serfs et, dès sa plus tendre enfance, il avait assisté à des scènes aussi cruelles que les récits de la *Case de l'oncle Tom.* Les opprimés lui firent aimer le peuple : à la cour, il avait appris à détester les grands. Il a vu, enfin, la bourgeoisie se corrompre dans son oisiveté : « Prenez un roman de Zola, l'auteur bourgeois par excellence, et dites-moi s'il ne se complaît pas dans les saletés qu'il dépeint. » Les grands seigneurs d'ancien régime ne plaignaient que les gens de leur caste. Voltaire voulut qu'on plaignît tout le monde. Rousseau enseigna, hors du christianisme, la sympathie pour les pauvres. Kropotkine en est arrivé à cette *sensibilité distinctive,* que le poète Gilbert flétrissait quand elle ne s'adressait qu'aux souffrances de la noblesse. Son cœur ne déborde de bonté que sur la fille publique, le récidiviste, le nègre dahoméen, et n'a point de pitié pour les souffrances en redingote. Il vous dira qu'un propriétaire mériterait une balle dans la tête plus justement que Jack l'Éventreur. C'est un pur romantique à la manière du Victor Hugo de 1846 :

J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion,
Le laquais, le forçat et la prostituée...
Les révolutions qui viennent tout venger,
Font un bien éternel dans leur mal passager.

Le cas de M. Élisée Reclus est particulièrement intéressant.

Il semblerait que l'étude de la géographie, dont il est un des maîtres, en lui mettant chaque jour et à chaque heure sous les yeux la diversité des races humaines, l'influence du sol et du climat, l'inégal développement des mœurs et des institutions, devrait l'empêcher de dire comme Kropotkine au procès de Lyon : « Croyez-vous donc que l'humanité est si bête qu'elle ne puisse se conduire toute seule? » la science devrait lui rendre évidente, comme la lumière du soleil, l'impossibilité d'un retour à cette anarchie, qui, en attendant qu'elle devienne le dernier terme de l'évolution des sociétés, nous apparaît comme une forme de leur enfance primitive. Mais qui ne sait que l'utopie pure et la science positive se concilient dans certaines têtes, l'une procède du sentiment, l'autre de l'intelligence. M. Reclus nous a conté les étapes de sa conversion : « Jadis républicains idéalistes, croyant à la vertu d'un mot, puis socialistes ardents, instinctifs, entraînés par la poésie de la lutte, nous avons, d'échec en échec et de désastre en désastre, fini par comprendre combien il était vain de nous laisser guider par des paroles sonores et d'emboîter le pas derrière des chefs destinés à devenir traîtres un jour. » M. Reclus s'est aperçu avec stupeur que *république, socialisme*, ne sont, pour les politiciens, que des instruments de fortune et de règne. Et il ne voit pas que ce serait pire encore en anarchie, que les habiles, les rusés, libres désormais de toute entrave, se donneraient pleine carrière pour exploiter les bons et les faibles. M. Reclus est un idéaliste déçu, mais aux illusions tenaces, aux convictions inébranlables.

Entre les Ravachol et les Henry et un Kropotkine retiré dans sa petite maison de Harrow on the Hill, enfermé tout le long du jour au British Museum, un Reclus courbé sur ses cartes, l'un et l'autre si honnêtes gens, si hommes d'honneur dans la vie civile et qui se détourneraient, de crainte d'écraser une fourmi ou une mouche, il y a, semble-t-il, l'abîme qui sépare le pur philosophe du pur scélérat. Most sert de transition entre les deux. C'est le criminel, armé non du poignard, mais de la plume. Il appartient à une autre couche intellectuelle et sociale. Il est né en 1846, à Augsbourg, de parents catholiques. Son père, qu'il perdit de bonne heure, était petit employé. Une marâtre le rudoya, le maltraita dans son

enfance. Il se sentait la vocation du théâtre ; mais une opération qu'il dut subir à la joue le défigura. Entré comme apprenti chez un relieur, il se grisa de lectures, devint journaliste, poète médiocre, orateur fougueux, quelque temps populaire à Berlin. Les ouvriers de Chemnitz l'envoyèrent siéger au Reichstag où il ne put placer ses discours. La philosophie athée de Dühring, son socialisme décentralisateur, et plus encore le caractère conduisirent Most à l'anarchisme qu'il propagea dans son journal *die Freiheit*. Il passa huit années dans les geôles d'Allemagne, fut emprisonné même en Angleterre, pour une apologie du meurtre du tsar. Réfugié en Amérique et encore languissant des suites de la débauche, il entreprit une fougueuse propagande qui aboutit à l'échauffourée de Chicago. Il lui fallait comme à Marat des millions de têtes, pour venger sur la société ses humiliations. Il poussait à l'assassinat, sans passer lui-même à l'acte. En dispute violente avec d'autres anarchistes, il a été accusé de lâcheté, et a, paraît-il, perdu de son prestige.

Le professeur Lombroso, ce Joseph Prudhomme de l'anthropologie, a constaté chez lui le type criminel. Le même Lombroso s'est livré à une étude méthodique des anarchistes de Chicago. Il a découvert que l'anarchisme est une incapacité d'adaptation au milieu social, un cas morbide opposé au *misonéisme*, c'est-à-dire à l'horreur conservatrice de toute innovation. Il a noté, chez certains, des traits « d'insensibilité morale » qu'il retrouve chez les chefs de la Commune, un Ferré, un Vallès, qui n'avait que de l'antipathie pour sa famille. Lingg, dont le père souffrait de commotions cérébrales, présente tous les « stigmates » de l'anarchiste à la fois glorieux et sensimental en correspondance amoureuse avec une jeune fille de la blonde Allemagne, animé de plus de fureur contre le capitaliste à abattre que d'amour pour ceux qu'il prétendait sauver ; ne voulant pas être conduit, comme il le disait, à l'abattoir, il réussit à se procurer dans sa prison une capsule de fulminate qu'il plaça entre ses dents et qu'il alluma à une bougie. Spies, autre Allemand, était tout rempli de Marx, de Shelley, de Gœthe, de Byron. Ses dernières paroles respirent une haine contre les riches. Parson était infecté de ce que Most appelle « la peste religieuse ». Il appar-

tenait à une famille puritaine, qui avait pris part depuis un siècle à tous les mouvements révolutionnaires : ses parents étaient des méthodistes fanatiques. Tous montèrent courageusement à la potence. Schaalk, le policier américain qui a écrit leur histoire, n'a rencontré parmi eux que deux criminels simples; les autres appartiennent, comme Cyvoct, à l'espèce des meurtriers philanthropes.

Les journaux ont assez parlé de Vaillant, enfant naturel d'un gendarme, bourré des théories scientifiques de Büchner et de Letourneau; de Henry, fils d'un partisan de la Commune, neveu d'une marquise, et bachelier ès sciences: certains ont reçu une première éducation religieuse. Nous voudrions, pour compléter cette étude, dire quelques mots des anarchistes de lettres près desquels les anarchistes de fait rencontrent parfois une si profonde sympathie. M. Élisée Reclus enrôle sous sa bannière les écrivains et les poètes insurgés contre les règles. Ils se rattachent plutôt à la théorie égotiste de Stirner, et surtout à Nietzsche, l'anarchiste aristocratique qui proclame l'orgueilleuse souveraineté du *moi* et réserve au seul homme supérieur le privilège de s'affranchir de toute règle et de toute loi. M. Maurice Barrès est celui qui nous a donné de cet état d'âme l'analyse la plus élégante et la plus subtile. Son « homme libre », son « ennemi des lois », prétendent faire du monde leur proie non plus matérielle, mais idéale, et la bombe que lance un de ses personnages nous éblouit sans nous blesser. A d'autres lettrés décadents et blasés, les exploits anarchistes offrent gratuitement un spectacle méphistophélique et néronien, que rehausse encore la terreur du bourgeois affolé, et qu'ils osent applaudir. C'est une nouvelle forme de dandysme et de sadisme. Ils acclament la beauté du geste, et se préoccupent peu de l'humanité vague à laquelle il faut ensuite amputer bras ou jambes. C'est du fond de cabinets de travail élégants comme des boudoirs de femmes ornés de bibelots, de Bouddhas, tendus de soie et de peluche, qu'ils écrivent « leurs proses anarchistes ». Des fils de fonctionnaires se proclament partisans « de la dynamite et du choléra ». De futurs tabellions de province se disent anarchistes, comme sous l'empire on était libéral. Ils lisent avec admiration les petites revues où l'on compare Ravachol à Jésus et à Socrate, où l'on propose sa figure de

loup-cervier philanthrope au rêve des artistes, où l'on est heureux de ne point mourir « sans avoir connu autrement que par la légende ou l'épopée l'homme supérieur à l'idée même que nous nous sommes faite des dieux, le héros[1] ». Et il semble bien qu'entre le cabotinage des lettres et le cabotinage du crime, il y ait quelque affinité lointaine. L'un et l'autre sont amoureux de publicité, de réclame. Ravachol disait à Chaumartin : « Si je voulais avouer ce que j'ai fait, on verrait mon portrait sur tous les journaux ». Vaillant court chez le photographe avant d'accomplir son attentat. — Il n'est pas jusqu'aux jeunes institutrices brevetées qui, entre deux lectures d'Ibsen, n'approuvent Proudhon, Kropotkine. Des Américaines vont plus loin encore : elles envoient aux criminels de l'argent, des douceurs, des vers, dans leur prison, leur offrent parfois de les épouser dès qu'ils seront acquittés ou libérés. Nos névrosées parisiennes paraissent plus timides.

On a dit des grands hommes qu'ils étaient, non des natures spontanées, mais « fonction de leur temps », produit « de leur milieu ». Cette théorie ne nous semble pas moins juste, appliquée à notre sujet. L'anarchie dans les idées nous apparaît comme le fruit nécessaire de la culture scientifique, qui est venue rompre, sans les remplacer encore, toutes les traditions qui maintiennent l'homme en société. L'anarchie révolutionnaire est la résultante naturelle de nos mœurs publiques, de la vie brûlante et voluptueuse des grandes villes, des contrastes démoralisants de luxe, de médiocrité et de misère qu'on y heurte à chaque pas, des désirs exaspérés par une instruction mal adaptée, qui ne fait que des déclassés ; enfin des scandales de la presse, de la Bourse et du Parlement. Les champignons vénéneux de l'anarchisme s'épanouissent sur ce fumier.

1. Ch. Maurras, *les Jeunes Revues*. — *Revue Bleue* du 13 janvier 1894.

IV

UNE COLONIE ANARCHISTE

Le rêve d'une société anarchiste est pourtant vieux comme le monde et ne finira qu'avec lui « *Schlaraffia politica* ». Vous le rencontrez chez les philosophes et les poètes de l'antiquité, Homère, Ovide, Hésiode. Bien des siècles avant Rousseau, dès les premiers temps de la civilisation, les hommes déjà las souhaitaient de revenir à une innocence de nature, où ce « chien d'État » n'existerait plus, où, délivré de l'armée, des impôts, des bureaucrates, des prisons, des gendarmes, chacun mènerait une vie paisible et confortable, travaillerait aussi peu que possible et s'épanouirait dans l'abondance, où, — selon la plus récente formule anarchiste : — « chaque individu autonome réaliserait le minimum d'effort pour la communauté, et le maximum d'effet pour son autonomie. »

De la coupe aux lèvres il y a loin. Les périodes d'anarchie que les sociétés humaines ont traversées ne ressemblent guère à cet idéal. Dans les groupes primitifs réduits à l'état atomistique, les clans celtes, le morcellement féodal, les petites républiques de la fin du moyen âge, c'est la guerre en permanence. Formés par lents progrès d'agrégation, nos grands États modernes ont été relativement plus pacifiques, et dans les temps de trouble et de désordre, le petit peuple a souffert à ce point qu'il y a mis fin par la dictature, acclamant le despotisme comme un bienfait : « Livré à lui-même et ramené subitement à l'état de nature, écrit Taine, le troupeau humain ne saura que s'agiter, s'entre-choquer, jusqu'à ce qu'enfin la force prenne le dessus, comme aux temps barbares, et que, parmi la poussière et les cris, surgisse un conducteur militaire, qui est d'ordinaire un boucher. En fait d'histoire, il vaut mieux continuer que recommencer. »

Mais voici qu'une correspondance du journal *la Révolte* [1], que nous avons tout lieu de considérer comme authentique,

1. 8 décembre 1892 et 4 mars 1893.

nous offre le modèle d'une société anarchiste en miniature, réalisée dans des terres lointaines du Nouveau Monde, et c'est ce petit tableau idyllique que nous voudrions mettre en terminant sous les yeux du lecteur attristé par tant de violences sauvages, dont la seule excuse serait de nous acheminer par des chemins jonchés de cadavres vers un paradis radieux. Donc, l'an passé, le citoyen Capellaro s'embarquait avec trente autres anarchistes pour le Brésil, afin d'y fonder, loin de nos cités corrompues, son Icarie sur les principes que nous venons d'exposer. Une première mésaventure faillit dès le début faire échouer l'entreprise. Le compagnon de confiance auquel on avait remis la caisse sociale qui s'élevait à douze cent cinquante francs, un certain Puig Mayol, commença par l'emporter, en vrai disciple de Stirner : « Tout pour moi, rien pour les autres. » Capellaro écrivit alors en Europe, et, par l'intermédiaire de la *Révolte*, proposa d'émettre en faveur de la Société des actions de vingt-cinq francs, remboursables en trois ans, expédient que le journal déclina comme entaché de bourgeoisisme.

Malgré cette première disgrâce, on se mit courageusement à l'œuvre; on construisit tant bien que mal, sur des terrains gratuitement concédés, vingt-deux maisonnettes en bois; on récolta quelques légumes, un cochon fut tué et salé en commun; on commençait à vivre assez tranquillement, sans lois, sans ordonnances, sans juge de paix, sans garde champêtre, sans percepteur, « avec une certaine tolérance réciproque pour les défauts dont chacun a hérité, avec plus d'harmonie même que dans une famille bourgeoise ». Mais on avait compté sans les femmes et le désordre qui les suit partout. Comme les compagnes se trouvaient en nombre moindre que les compagnons, il était permis d'espérer que, dociles aux préceptes anarchistes de l'amour libre, elles partageraient leurs faveurs entre tous. La femme est contredisante : exigez d'elle, en la menaçant de la férule du Code et de l'enfer de l'Église, qu'elle n'ait qu'un mari, vous la voyez aussitôt courir après un amant : faites-lui, au contraire, un devoir d'aimer tous les hommes, elle se piquera de fidélité à un seul, car c'est là le fruit défendu. Et telle a été l'aventure de la colonie Cécilia. Les mâles, non pourvus, dédaignés, aux abois, de-

mandèrent à cor et à cri qu'on leur expédiât d'Europe un supplément de femelles. Nous ignorons si leurs désirs ont été exaucés : mais on soupçonne bien que l'Ève séductrice, qui nous a fait chasser de l'Éden du passé, nous gâtera encore l'Éden de l'avenir.

Une expérience aussi restreinte, dira-t-on, ne prouve rien. Mais il y a beaux jours que la preuve est faite. Cabet n'a pas été plus heureux : de nombreux essais communistes ont été tentés en Amérique depuis le commencement du siècle; on en cite une quarantaine, tous ont fini par échouer. Le communisme complet n'a réussi d'une manière durable que lorsqu'il a été associé au célibat, comme nous le voyons par l'exemple des communautés religieuses. L'esprit de famille, l'amour des enfants surtout, lui opposeront toujours dans notre Occident un invincible obstacle.

Ce que sera enfin la société de l'avenir, ou plutôt ce que seront les phases du développement des sociétés, nous n'en savons absolument rien, en dépit des prophéties et de tant d'alchimistes de la science sociale. Il nous est permis toutefois de présumer que ni l'anarchisme pur, ni le socialisme intégral ne présideront à nos destinées. Toute société a besoin d'être organisée, tout individu a besoin d'être libre : voilà l'antinomie qu'il s'agira de concilier, tant bien que mal, non dans un système philosophique, mais dans la réalité de chaque jour. L'ancien monde, fondé sur la conquête, s'est spontanément, inconsciemment organisé en vue de la conquête ou de la défense : le régime féodal naquit non d'une théorie, mais de l'instinct de conservation. La démocratie nouvelle, qui tend à se fonder sur l'industrie, s'organisera de même en vue de la coopération plus ou moins libre, par la force et la nécessité des choses, et sans le moindre égard pour les rêves des utopistes. Soyez assuré que la nature humaine ne va pas changer grâce aux brochures de Kropotkine et aux bombes de Ravachol.

J. BOURDEAU.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LE LYS ROUGE

Elle donna un coup d'œil aux fauteuils assemblés devant la cheminée, à la table à thé qui brillait dans l'ombre et aux grandes gerbes pâles des fleurs, montant au-dessus des vases de Chine. Elle enfonça la main dans les branches fleuries des obiers pour faire jouer leurs boules argentées. Puis elle se regarda dans une glace avec une attention sérieuse. Elle se tenait de côté, le cou sur l'épaule, pour suivre le jet de sa forme fine dans le fourreau de satin noir autour duquel flottait une tunique légère, semée de perles où tremblaient des feux sombres. Elle s'approcha, curieuse de connaître son visage de ce jour-là. La glace lui rendit son regard avec tranquillité, comme si cette aimable femme, qu'elle examinait et qui ne lui déplaisait pas, vivait sans joie aiguë et sans tristesse profonde.

Aux murs du grand salon vide et muet, les figures des tapisseries, vagues comme des ombres, pâlissaient parmi leurs jeux antiques, en leurs grâces mourantes. Comme elles, les statuettes de terre cuite élevées sur des colonnettes, les groupes

de vieux Saxe et les peintures de Sèvres, étagées dans les vitrines, disaient des choses passées. Sur un socle garni de bronzes précieux, le buste de marbre de quelque princesse royale, déguisée en Diane, le visage chiffonné, la poitrine audacieuse, s'échappait de sa draperie tourmentée, tandis qu'au plafond une Nuit, poudrée comme une marquise et environnée d'Amours, semait des fleurs. Tout sommeillait et l'on n'entendait que le pétillement du feu et le bruissement léger des perles dans la gaze.

S'étant détournée de la glace, elle alla soulever le coin d'un rideau et vit par la fenêtre, à travers les arbres noirs du quai, sous un jour blême, la Seine traîner ses moires jaunes. L'ennui du ciel et de l'eau se réfléchissaient dans ses prunelles d'un gris fin. Le bateau passa, l'« Hirondelle », débouchant d'une arche du pont de l'Alma et portant d'humbles voyageurs vers Grenelle et Billancourt. Elle le suivit du regard tandis qu'il dérivait dans le courant fangeux, puis elle laissa retomber le rideau et, s'étant assise à son coin accoutumé du canapé, sous les buissons de fleurs, elle prit un livre jeté sur la table, à portée de sa main. Sur la couverture de toile paille brillait ce titre en or : *Yseult la Blonde*, par Vivian Bell. C'était un recueil de vers français composés par une Anglaise et imprimés à Londres. Elle l'ouvrit et lut au hasard :

Quand la cloche, faisant comme qui chante et prie,
Dit dans le ciel ému : « Je vous salue, Marie, »
La vierge, en visitant les pommiers du verger,
Frissonne d'avoir vu venir le messager
Qui lui présente un lys rouge et tel qu'on désire
Mourir de son parfum sitôt qu'on le respire.

La vierge au jardin clos, dans la douceur du soir,
Sent l'âme lui monter aux lèvres, et croit voir
Couler sa vie ainsi qu'un ruisseau qui s'épanche
En limpide filet de sa poitrine blanche.

Elle lisait, indifférente, distraite, attendant ses visites et songeant moins à la poésie qu'à la poétesse, cette miss Bell qui était peut-être son amie la plus agréable et qu'elle ne voyait presque jamais, qui, à chacune de leurs rencontres si rares, l'embrassait en l'appelant «darling», lui donnait brusquement

du bec sur la joue, et gazouillait : qui, laide et séduisante, presque un peu ridicule et tout à fait exquise, vivait à Fiesole en esthète et en philosophe, cependant que l'Angleterre la célébrait comme sa poétesse la plus aimée. Ainsi que Vernon Lee et que Mary Robinson, elle s'était éprise de la vie et de l'art toscans : et, sans même achever son *Tristan*, dont la première partie avait inspiré à Burne Jones de rêveuses aquarelles, elle faisait des vers provençaux et des vers français sur des pensées italiennes. Elle avait envoyé son *Yseult la Blonde* à « darling » avec une lettre pour l'inviter à passer un mois chez elle à Fiesole. Elle avait écrit : « Venez, vous verrez les plus belle choses du monde et vous les embellirez. »

Et « darling » se disait qu'elle n'irait pas, qu'elle était retenue à Paris. Mais l'idée de revoir miss Bell et l'Italie ne lui était pas indifférente. En feuilletant le livre, elle s'arrêta par hasard à ce vers :

Amour et gentil cœur sont une même chose.

Et elle se demanda, avec une ironie légère et très douce, si miss Bell avait aimé et ce que pouvaient bien être les amours de miss Bell. Elle avait à Fiesole un sigisbée, le prince Albertinelli. Très beau, il semblait bien épais et vulgaire pour plaire à une esthète qui mettait dans le désir d'aimer le mysticisme d'une Annonciation.

— Bonjour, Thérèse ! Je suis vannée.

C'était la princesse Seniavine, souple dans ses fourrures qui semblaient tenir à sa chair brune et sauvage. Elle s'assit brusquement et, de sa voix rude, pourtant caressante, où il y avait de l'homme et de l'oiseau :

— Ce matin, j'ai traversé tout le Bois à pied avec le général Larivière. Je l'ai rencontré dans l'allée des Potins et je l'ai mené jusqu'au pont d'Argenteuil, où il voulait absolument acheter au gardien du Bois, pour me la donner, une pie savante, qui fait l'exercice avec un petit fusil. Je suis moulue.

— Mais pourquoi donc avez-vous entraîné le général jusqu'au pont d'Argenteuil ?

— Parce qu'il avait la goutte à l'orteil.

Thérèse haussa les épaules, en souriant :

— Vous gaspillez votre méchanceté. Vous êtes une gâcheuse.

— Et vous voulez, chérie, que j'économise ma bonté et ma méchanceté en vue d'un placement sérieux?

Elle but du vin de Tokay.

Précédé du bruit puissant de son souffle, le général Larivière s'avança, d'un pas lourd, baisa la main aux deux femmes et s'assit entre elles, l'air têtu et satisfait, l'œil retroussé, riant par tous les petits plis des tempes.

— Comment va M. Martin-Bellème? Toujours occupé?

Elle croyait qu'il était à la Chambre, et même qu'il y faisait un discours.

La princesse Seniavine, qui mangeait des sandwichs au caviar, demanda à madame Martin pourquoi elle n'était pas venue hier chez madame Meillan. On avait joué la comédie.

— Une pièce scandinave. Est-ce que c'était réussi ?

— Oui. Je ne sais pas. J'étais dans le petit salon vert, sous le portrait du duc d'Orléans. M. Le Ménil est venu à moi et il m'a rendu un de ces services qu'on n'oublie pas. Il m'a sauvée de M. Garain.

Le général qui avait la pratique des annuaires et emmagasinait dans sa grosse tête tous les renseignements utiles, dressa l'oreille à ce nom.

— Garain, demanda-t-il, le ministre qui faisait partie du cabinet lors de l'exil des princes?

— Lui-même. Je lui plaisais excessivement. Il me parlait des besoins de son cœur et me regardait avec une tendresse effrayante. Et de temps en temps, il contemplait en soupirant le portrait du duc d'Orléans. Je lui ai dit : « Monsieur Garain, vous confondez. C'est ma belle-sœur qui est orléaniste. Je ne le suis pas du tout, moi. » A ce moment, M. Le Ménil est venu me conduire au buffet. Il m'a fait de grands compliments... sur mes chevaux. Il m'a dit aussi qu'il n'y avait rien de plus beau que les bois, l'hiver. Il m'a parlé des loups et des louvarts. Cela m'a rafraîchie.

Le général, qui n'aimait pas les jeunes gens, dit qu'il avait rencontré Le Ménil, la veille, au Bois, galopant à tombeau ouvert.

Il déclara que les vieux cavaliers conservaient seuls la bonne tradition, que les gens du monde avaient maintenant le tort de monter comme des jockeys.

— De même pour l'escrime, ajouta-t-il. Autrefois...

La princesse Séniavine l'interrompit brusquement :

— Général, regardez donc comme madame Martin est jolie. Elle est toujours charmante, mais en ce moment elle l'est plus que jamais. C'est qu'elle s'ennuie. Rien ne lui va mieux que l'ennui. Depuis que nous sommes ici, nous l'embêtons ferme. Aussi voyez la : le front chargé, le regard vague, la bouche douloureuse. Une victime !

Elle bondit, embrassa tumultueusement Thérèse, et s'enfuit, laissant le général étonné.

Madame Martin-Bellème le supplia de ne pas écouter cette folle.

Il se remit et demanda :

— Et vos poètes, madame ?

Il avait peine à pardonner à madame Martin son goût pour des gens qui écrivaient et n'étaient pas de son monde.

— Oui, vos poètes ? Qu'est devenu ce M. Choulette, qui vous fait des visites en cache-nez rouge ?

— Mes poètes, ils m'oublient, ils m'abandonnent. Il ne faut compter sur personne. Les hommes, les choses, rien n'est sûr. La vie est une trahison suivie. Il n'y a que cette pauvre miss Bell qui ne m'oublie pas. Elle m'a écrit de Florence et envoyé son livre.

— Miss Bell, n'est-ce pas cette jeune personne qui a l'air, avec ses cheveux jaunes frisottés, d'un petit chien d'appartement ?

Il calcula de tête et fut d'avis qu'elle devait bien avoir trente ans à cette heure.

Une vieille dame, portant avec une dignité modeste sa couronne de cheveux blancs, et un petit homme vif, l'œil fin, entrèrent coup sur coup : madame Marmet et M. Paul Vence. Puis, très roide, un carreau dans l'œil, parut M. Daniel Salomon, l'arbitre des élégances. Le général s'esquiva.

On parla du roman de la semaine. Madame Marmet avait plusieurs fois dîné avec l'auteur, un homme jeune et très aimable. Paul Vence trouvait le livre ennuyeux.

— Oh ! soupira madame Martin, tous les livres sont ennuyeux. Mais les hommes sont plus ennuyeux que les livres. Et ils sont plus exigeants.

Madame Marmet fit connaître que son mari, qui avait beaucoup de goût littéraire, avait gardé jusqu'à la fin de ses jours l'horreur du naturalisme.

Veuve d'un membre de l'Académie des inscriptions, elle se parait dans les salons de son veuvage illustre; douce et modeste, d'ailleurs, dans sa robe noire et sous ses beaux cheveux blancs.

Madame Martin dit à M. Daniel Salomon qu'elle voulait le consulter sur un groupe d'enfants.

— C'est du Saint-Cloud. Vous me direz si cela vous plaît. Vous me donnerez aussi votre avis, monsieur Vence, à moins que vous ne méprisiez ces bagatelles.

M. Daniel Salomon regarda Paul Vence à travers son carreau, avec une hauteur maussade.

Paul Vence faisait du regard le tour du salon :

— Vous avez de belles choses, madame. Ce ne serait rien encore. Mais vous n'avez que de belles choses et qui vous vont bien.

Elle ne cacha pas son plaisir de l'entendre parler de la sorte. Elle tenait Paul Vence pour le seul homme tout à fait intelligent qu'elle reçût. Elle l'avait apprécié avant que ses livres lui eussent donné une grande renommée. Sa mauvaise santé, son humeur noire, son labeur assidu l'éloignaient du monde. Ce petit homme bilieux, n'était guère plaisant. Pourtant elle l'attirait. Elle lui pardonnait volontiers sa maladresse, sa gaucherie, sa perpétuelle irritation. Elle estimait très haut sa malveillance universelle, son talent mûri dans la solitude et elle l'admirait avec raison comme un excellent écrivain, l'auteur de beaux essais sur les arts et les mœurs.

Le salon s'emplit peu à peu d'une foule brillante. Il y avait maintenant dans le grand cercle des fauteuils madame de Vresson, dont on contait d'effroyables histoires et qui gardait, après vingt ans de scandales mal étouffés, des yeux d'enfant sur des joues virginales ; la vieille madame de Morlaine, qui poussait en cris perçants ses mots d'esprit, vive, éperdue, agitant ses formes monstrueuses comme une nageuse entourée de vessies ; madame Raymond, la femme de l'académicien : madame Garain, la femme de l'ancien ministre ; trois autres dames encore; et, debout contre la cheminée, M. Berthier

d'Eyzelles, qui caressait ses favoris blancs et faisait la roue, tandis que madame de Morlaine lui criait :

— Votre article sur le bimétallisme, une perle, un bijou ! La fin surtout, une pure ivresse !

Debout, au fond du salon, des jeunes gens de club, très graves, zézayaient entre eux :

— Qu'est-ce qu'il a fait pour obtenir le bouton aux chasses du prince ?

— Lui, rien. Sa femme, tout.

Ils avaient leur philosophie. L'un d'eux ne croyait pas aux promesses des hommes :

— Encore des types qui ne me vont pas du tout : le cœur sur la main et sur la bouche. « Vous vous présentez au cercle ? Je vous promets de vous donner une boule blanche... » Si elle sera blanche ? Un globe d'albâtre ! Une bille de neige ! On vote : Crac ! une truffe ! La vie est une sale chose, quand j'y pense.

— Alors n'y pense pas, dit un troisième. Moi quand je pense, je m'endors.

Puis, peu à peu, la foule des visiteurs s'écoula. Il ne restait plus que madame Marmet et Paul Vence.

Celui-ci s'approcha de la comtesse Martin et lui demanda :

— Quand voulez-vous que je vous présente Dechartre ?

C'était la seconde fois qu'il le lui demandait. Elle n'aimait pas à voir de nouveaux visages. Elle répondit avec beaucoup de détachement :

— Votre sculpteur ? Quand vous voudrez. J'ai vu de lui, au Champ de Mars, des médaillons qui sont très bien. Mais il produit peu. C'est un amateur, n'est-ce pas ?

— C'est un délicat. Il n'a pas besoin de travailler pour vivre. Il caresse ses figures avec une lenteur amoureuse. Mais ne vous y trompez pas, madame : il sait et il sent ; ce serait un maître s'il ne vivait pas seul. Je le connais depuis l'enfance. On le croit malveillant et chagrin. C'est un passionné et un timide. Ce qui lui manque, ce qui lui manquera toujours pour atteindre au plus haut de son art, c'est la simplicité d'esprit. Il s'inquiète, se trouble et gâte ses plus belles impressions. A mon avis, il était moins fait pour la statuaire que pour la poésie ou la philosophie. Il sait beaucoup, et vous serez étonnée de la richesse de son esprit.

Madame Marmet, bienveillante, approuva.

Elle plaisait au monde en paraissant s'y plaire. Elle écoutait beaucoup et parlait peu. Très complaisante, elle donnait du prix à sa complaisance en la faisant un peu attendre. Soit qu'elle eût vraiment du goût pour madame Martin, soit qu'elle sût montrer dans chaque maison où elle allait des marques discrètes de préférence, elle se chauffait, contente, comme une aïeule, au coin de cette cheminée de pur style Louis XVI, qui convenait à sa beauté de vieille dame indulgente. Il ne lui manquait là que son bichon.

— Comment va Toby? lui demanda madame Martin. Monsieur Vence, connaissez-vous Toby? Il a de longs poils de soie et un petit nez d'amour, noir.

Madame Marmet goûtait les louanges données à Toby, quand un vieillard rose et blond, aux cheveux bouclés, myope, presque aveugle sous ses lunettes d'or, bas sur jambes, butant contre les meubles, saluant les fauteuils vides, se jetant dans les glaces, poussa son nez crochu jusque devant madame Marmet qui le regarda, indignée.

C'était M. Schmoll, de l'Académie des inscriptions. Il souriait, grimaçant et poupin; il tournait des madrigaux à la comtesse Martin avec cette voix héréditaire, rude et grasse, dont les Juifs ses pères pressaient leurs créanciers, les paysans d'Alsace, de Pologne et de Crimée. Il traînait lourdement ses phrases. Ce grand philologue, membre de l'Institut de France, savait toutes les langues, excepté le français. Et madame Martin s'amusait de ces galanteries lourdes et rouillées comme les ferrailles qu'étalent les brocanteurs, et parmi lesquelles tombaient quelques fleurs séchées de l'Anthologie. M. Schmoll était amateur des poètes et des femmes, et il avait de l'esprit.

Madame Marmet feignit de ne pas le connaître et sortit sans lui rendre son salut.

Quand il eut épuisé ses madrigaux, M. Schmoll devint sombre et pitoyable. Il gémit abondamment. Il poussa sur lui-même des plaintes aiguës; il n'était ni assez décoré, ni assez pourvu de sinécures, ni suffisamment logé aux frais de l'État, lui, madame Schmoll et leur cinq filles. Il se lamenta avec quelque grandeur. Un peu de l'âme d'Ézéchiel et de Jérémie était en lui.

Par malheur, traînant au ras de la table ses yeux lunettés d'or, il découvrit le livre de Vivian Bell.

— Ah! *Yseult la Blonde*, s'écria-t-il amèrement : vous lisez ce livre, madame. Eh bien sachez que mademoiselle Vivian Bell m'a volé une inscription, et que, de plus, elle l'a altérée en la mettant en vers! Vous la trouverez à la page 109 du livre :

— Ne pleure pas, toi que j'aimais :
Ce qui n'est plus ne fut jamais.
— Laisse couler ma douleur sombre :
Une ombre peut pleurer une ombre.

Vous entendez, madame : *Une ombre peut pleurer une ombre*. Eh bien! ces mots sont traduits textuellement d'une inscription funéraire que j'ai publiée et illustrée le premier. L'année dernière, un jour que je dînais chez vous, me trouvant placé à table à côté de mademoiselle Bell, je lui citai ce passage, qui lui plut beaucoup. A sa demande, dès le lendemain, je traduisis en français l'inscription tout entière et je la lui envoyai. Et voilà que je la trouve tronquée et dénaturée, dans ce volume de vers, avec ce titre : *Sur la voie sacrée !*... La voie sacrée, c'est moi!

Et il répéta, dans sa mauvaise humeur bouffonne :

— C'est moi, madame, la voie sacrée.

Il était contrarié que le poète n'eût pas parlé de lui à propos de cette inscription. Il aurait voulu lire son nom en tête de la pièce, dans les vers, à la rime. Il voulait toujours voir son nom partout. Et il le cherchait dans les journaux dont ses poches étaient bourrées. Mais il n'avait pas de rancune. Il n'en voulait pas à Miss Bell. Il convint de bonne grâce que c'était une personne très distinguée et la poétesse qui faisait aujourd'hui le plus d'honneur à l'Angleterre.

Quand il fut parti, la comtesse Martin demanda très ingénument à M. Paul Vence s'il savait pourquoi la bonne madame Marmet, bienveillante d'ordinaire, avait regardé M. Schmoll avec tant de colère et de silence. Il était surpris qu'elle ne sût pas.

— Je ne sais jamais rien.

— Mais la querelle de Joseph Schmoll et de Louis Marmet,

dont retentit si longtemps l'Institut, est restée fameuse. Elle n'a cessé que par la mort de Marmet, que son confrère implacable poursuivit jusqu'au Père-Lachaise.

» Le jour où l'on enterra ce pauvre Marmet, il tombait de la neige fondue. Nous étions mouillés et glacés jusqu'aux os. Au bord de la fosse, dans la brume, dans le vent, dans la boue, Schmoll lut sous son parapluie un discours plein de cruauté joviale et de pitié triomphante, qu'il porta ensuite aux journaux dans une voiture de deuil. Un ami maladroit le fit voir à la bonne madame Marmet, qui en tomba évanouie. Est-il possible, madame, que vous n'ayez jamais entendu parler de cette querelle savante et féroce?

» La langue étrusque en fut la cause. Marmet en faisait son unique étude. Il était surnommé Marmet l'Etrusque. Ni lui ni personne ne connaissait un seul mot de cette langue perdue jusqu'au dernier vestige. Schmoll répétait sans cesse à Marmet : « Vous savez que vous ne savez pas l'étrusque, mon cher confrère; c'est en cela que vous êtes un savant honorable et un bon esprit. » Piqué par ces louanges cruelles, Marmet s'avisa de savoir un peu d'étrusque. Il lut à ses confrères des Inscriptions un mémoire sur le rôle des flexions dans l'idiome des anciens toscans.

Madame Martin demanda ce que c'était qu'une flexion.

— Oh! madame, si je vous donne des éclaircissements, nous allons tout embrouiller. Qu'il vous suffise de savoir que, dans ce mémoire, le pauvre Marmet citait des textes latins et les citait tout de travers. Or Schmoll est un latiniste de grande valeur et, après Mommsen, le premier épigraphiste du monde.

» Il reprocha à son jeune confrère (Marmet n'avait pas cinquante ans) de lire trop bien l'étrusque et pas assez bien le latin. Depuis lors, Marmet n'eut plus de repos. A chaque séance, il était persiflé avec une férocité joyeuse et bafoué de telle sorte que, malgré sa douceur, il se fâcha. Schmoll est sans rancune. C'est une vertu de sa race. Il n'en veut pas à ceux qu'il persécute. Un jour, montant l'escalier de l'Institut, en compagnie de Renan et d'Oppert, il rencontra Marmet et lui tendit la main. Marmet refusa de la prendre et dit : « Je ne vous connais pas. — Me prenez-vous pour une inscription latine? » répliqua Schmoll. C'est un peu de ce mot-là que le

pauvre Marmet est mort et enterré. Vous comprenez, maintenant que sa veuve, qui garde pieusement son souvenir, voie son ennemi d'un œil d'horreur.

— Et moi qui les ai fait dîner ensemble, l'un à côté de l'autre, tout contre!

— Madame, ce n'était pas immoral, non, mais c'était cruel.

— Cher monsieur, je vais peut-être vous choquer, mais s'il fallait absolument choisir, j'aimerais mieux faire une chose immorale qu'une chose cruelle.

Un homme jeune, grand, maigre, le visage brun, coupé d'une longue moustache, entra, salua avec une brusque souplesse :

— Monsieur Vence, je crois que vous connaissez M. Le Ménil.

En effet, ils s'étaient déjà trouvés ensemble chez madame Martin et se voyaient quelquefois à la salle d'armes, où Le Ménil était assidu. La veille encore, ils s'étaient rencontrés chez madame Meillan.

— Voilà une maison où l'on s'ennuie, dit Paul Vence.

— Pourtant on y reçoit des académiciens, dit M. Le Ménil. Je ne m'exagère pas leur valeur, mais c'est en somme une élite.

Madame Martin sourit :

— Nous savons, monsieur Le Ménil, que chez madame Meillan vous vous êtes occupé des femmes plus que des académiciens. Vous avez conduit la princesse Seniavine au buffet et vous lui avez parlé de loups.

— Comment? de loups?

— De loups, de louves et de louvards, et des bois noircis par l'hiver. Nous avons trouvé qu'avec une si jolie personne c'était un entretien un peu farouche.

Paul Vence se leva.

— Ainsi vous me le permettez, madame, je vous amènerai mon ami Dechartre. Il a grande envie de vous connaître et j'espère qu'il ne vous déplaira pas. Il a du mouvement et de la vie dans l'esprit. Il est plein d'idées.

Madame Martin l'arrêta :

— Oh! je n'en demande pas tant. Les gens qui ont du naturel et qui se montrent tels qu'ils sont m'ennuient rarement, et quelquefois ils m'amusent.

Quand Paul Vence fut sorti, Le Ménil écouta décroître le

bruit des pas dans l'antichambre et retomber le battant des portes ; puis, s'approchant d'elle :

— Demain à trois heures *chez nous*, n'est-ce pas ?

— Vous m'aimez donc encore ?

Il la pressa de répondre pendant qu'ils étaient seuls : elle répliqua, un peu taquine, qu'il était tard, qu'elle n'attendait plus de visites, et qu'il n'y avait que son mari qui pût entrer maintenant.

Il la supplia. Alors, sans se faire beaucoup prier :

— Tu veux ? Écoute : je serai libre demain toute la journée. Attends moi rue Spontini à trois heures. Nous irons nous promener après.

Il la remercia d'un regard. Puis, ayant repris sa place devant elle, à l'autre côté de la cheminée, il lui demanda ce que c'était que ce Dechartre qu'elle se faisait présenter.

— Je ne me le fais pas présenter. On me le présente. C'est un sculpteur.

Il se plaignit qu'elle eût besoin de voir de nouveaux visages.

— Un sculpteur ? Ils sont généralement un peu brutes, les sculpteurs.

— Oh ! celui-là sculpte si peu ! Mais si vous êtes contrarié que je le reçoive, je ne le recevrai pas.

— Je serais contrarié si le monde vous prenait une partie du temps que vous me donnez.

— Mon ami vous n'avez pas à vous plaindre que je sois trop mondaine. Je ne suis pas même allée hier chez madame Meillan.

— Vous avez raison de vous y montrer le moins possible : ce n'est pas une maison pour vous.

Il s'expliqua. Toutes les femmes qui y allaient avaient eu quelque aventure qu'on savait, qu'on racontait. Au reste, madame Meillan favorisait les intrigues. Il donna quelques exemples à l'appui.

Elle, cependant, les mains étendues sur les bras du fauteuil dans un repos charmant, la tête penchée de côté, regardait mourir le feu. Sa pensée s'était envolée d'elle : il n'en restait plus rien à son visage un peu triste ni sur son corps alangui, plus désirable que jamais dans ce sommeil de l'âme. Elle garda quelque temps une immobilité profonde qui

ajoutait à l'attrait de sa chair le charme des choses que l'art a créées.

Il lui demanda à quoi elle pensait. Échappant à demi à la magie mélancolique des braises et des cendres, elle dit :

— Nous irons demain, voulez-vous, dans des quartiers lointains, dans ces quartiers bizarres où l'on voit vivre les pauvres gens. J'aime les vieilles rues de misère.

Il lui promit de satisfaire son goût, tout en laissant voir qu'il le trouvait absurde. Ces promenades où elle l'entraînait quelquefois l'ennuyaient, et il les jugeait dangereuses : on pouvait rencontrer des visages de connaissance.

— Et puisque nous avons réussi jusqu'à présent à ne pas faire parler de nous...

Elle secoua la tête.

— Croyez-vous qu'on n'a jamais parlé de nous ? Qu'on sache ou qu'on ne sache pas, on parle. Tout ne se sait pas, mais tout se dit.

Elle retomba dans sa songerie. Il la crut mécontente, fâchée pour une raison qu'elle ne disait pas. Il se pencha sur les beaux yeux vagues qui reflétaient les lueurs du foyer. Mais elle le rassura :

— Je ne sais pas du tout si on parle de moi. Et qu'est-ce que cela me fait ? Rien ne fait rien.

Il la quitta. Il allait dîner au cercle, où son ami Caumont, de passage à Paris, l'attendait. Elle le suivit des yeux avec une sympathie paisible. Puis elle se remit à lire dans les cendres.

Elle y revit les jours de son enfance, le château dans lequel elle passait les grands étés tristes, les bois taillés, le parc humide et sombre, le bassin où dormaient les eaux vertes, les nymphes de marbre sous les marronniers et le banc sur lequel elle pleurait et désirait mourir. Aujourd'hui encore, elle ignorait la cause de ces jeunes désespoirs, alors que l'éveil ardent de son imagination et le travail mystérieux de sa chair la jetaient dans un trouble mêlé de désirs et de craintes. Enfant, la vie lui faisait envie et peur. Et maintenant elle savait que vivre ne vaut pas tant d'inquiétude ni d'espérance, que c'est une chose

très ordinaire. Elle devait s'y attendre. Pourquoi ne l'avait-elle pas prévu? Elle songeait :

— Je voyais maman. C'était une bonne dame très simple et pas très heureuse. Je rêvais une destinée tout autre que la sienne. Pourquoi? Je sentais autour de moi le goût fade de la vie, et j'aspirais l'avenir comme un air plein de sel et d'aromes. Pourquoi? Qu'est-ce que je voulais, et qu'est-ce que j'attendais? N'étais-je pas assez avertie de la tristesse de tout?

Elle était née riche, dans l'éclat criard d'une fortune trop neuve. Fille de ce Montessuy, qui, d'abord petit employé dans une banque parisienne, fonda, gouverna deux grands établissements de crédit, trouva pour les soutenir aux heures difficiles les ressources d'un esprit fécond, la force invincible du caractère, un alliage unique de ruse et de probité, et traita de puissance à puissance avec le gouvernement, elle avait grandi dans ce château historique de Joinville acheté, restauré, meublé magnifiquement par son père et devenu en six ans, avec son parc et ses grandes eaux, l'égal en splendeur de Vaux-le-Vicomte. Montessuy faisait rendre à la vie tout ce qu'elle peut donner. Athée instinctif et puissant, il voulait tous les biens de chair et toutes les choses désirables que produit cette terre. Il entassa dans la galerie et dans les salons de Joinville les tableaux de maîtres et les marbres précieux. A cinquante ans, il eut les plus belles femmes de théâtre et quelques femmes du monde dont il releva le luxe. Il jouissait de tout ce qu'il y a de précieux dans la société avec la brutalité de son tempérament et la finesse de son esprit.

Cependant, la pauvre madame Montessuy, économe et soigneuse, languissait à Joinville, l'air chétif et pauvre, au regard des douze cariatides géantes qui, dans sa ruelle fermée par des balustres d'or, soutenaient le plafond où Lebrun avait peint les Titans foudroyés par Jupiter. C'est là, dans un lit de fer, dressé au pied du grand lit de parade, qu'elle mourut un soir, de tristesse et d'épuisement, n'ayant jamais aimé sur la terre que son mari et son petit salon de damas rouge de la rue de Maubeuge.

Elle n'avait point eu d'intimité avec sa fille, la sentant, d'instinct, trop loin d'elle, trop libre d'esprit, trop hardie de

cœur, et devinant, en cette Thérèse, pourtant douce et bonne, le sang fort de Montessuy, cette ardeur d'âme et de chair qui l'avait tant fait souffrir, et qu'elle pardonnait à son mari mieux qu'à sa fille.

Mais lui, Montessuy, reconnaissait sa fille et l'aimait. Comme tous les grands carnassiers, il avait ses heures de gaîté charmante. Bien qu'il vécut beaucoup dehors, il s'arrangeait pour déjeuner presque tous les jours avec elle, et quelquefois il la menait promener. Il avait l'entente des bibelots et des chiffons. Du premier coup il voyait, réparait dans les toilettes de la jeune fille les désastres causés par le goût triste et voyant de madame Montessuy. Il instruisait, formait sa Thérèse. Brutal et savoureux, il l'amusait et l'attachait. Près d'elle son instinct, son appétit de conquêtes l'inspirait encore. Lui qui voulait toujours gagner, il gagnait aussi sa fille. Il l'enlevait à sa mère. Elle l'admirait, l'adorait.

Dans sa songerie, elle le revoyait au fond du passé, comme la joie unique de son enfance. Elle était encore persuadée qu'il n'y avait pas au monde un homme aussi aimable que son père.

A son entrée dans la vie, elle avait désespéré tout de suite de retrouver ailleurs une telle richesse naturelle, une telle plénitude de forces actives et pensantes. Ce découragement l'avait suivie dans le choix d'un mari, et, peut-être ensuite, dans un choix secret et plus libre.

Son mari, vraiment elle ne l'avait pas choisi du tout. Elle ne savait pas : elle s'était laissé marier par son père qui, veuf alors, embarrassé et inquiet du soin délicat d'une fille, au milieu d'une vie affairée et emportée, avait voulu, à son ordinaire, faire vite et bien. Il considéra les avantages extérieurs, les convenances, apprécia les quatre-vingts ans sonnés de noblesse impériale qu'apportait le comte Martin, avec la gloire héréditaire d'une famille qui avait donné des ministres au gouvernement de Juillet et à l'Empire libéral. L'idée ne lui était pas venue qu'elle pût trouver l'amour dans le mariage.

Il se flattait qu'elle y trouverait la satisfaction des désirs fastueux qu'il lui prêtait, la joie d'être et de paraître, cette grandeur commune et forte, cette fierté vulgaire, cette domination matérielle, qui faisaient pour lui tout le prix de la vie.

n'ayant pas, au reste, des idées très nettes sur le bonheur d'une honnête femme en ce monde, mais parfaitement sûr que sa fille resterait une honnête femme. C'était là dans son âme un point qu'il n'avait jamais remué, une certitude première.

En songeant à cette confiance absurde et naturelle, qui se raccordait si mal aux expériences et aux idées de Montessuy sur les femmes, elle sourit avec une ironie mélancolique. Et elle en admirait mieux son père, trop sage pour se faire une sagesse importune.

Après tout, il ne l'avait pas si mal mariée, à juger le mariage ce qu'il est pour les gens de loisir. Son mari en valait bien un autre. Il était devenu très supportable. De tout ce qu'elle lisait dans les cendres, à la clarté voilée des lampes, de tous ses souvenirs, celui de la vie commune était le plus effacé. Elle en retrouvait quelques traits isolés d'une précision pénible, quelques images absurdes, une impression vague et fastidieuse. Ce temps avait peu duré et ne laissait rien après lui. Six ans passés, elle ne se rappelait même plus très bien comment elle avait repris sa liberté, tant la conquête en avait été prompte et facile sur ce mari froid, maladif, égoïste et poli, sur cet homme séché, jauni dans les affaires et dans la politique, laborieux, ambitieux, médiocre. Il n'aimait les femmes que par vanité, et il n'avait jamais aimé la sienne. La séparation avait été franche, entière. Et depuis lors, étrangers l'un à l'autre, ils se savaient gré tacitement de leur mutuelle délivrance, et elle aurait eu de l'amitié pour lui si elle ne l'avait trouvé rusé, sournois et trop subtil à lui tirer sa signature quand il avait besoin d'argent pour des entreprises où il mettait plus d'ostentation que d'avidité. A cela près, cet homme avec lequel elle dînait, causait tous les jours, habitait, voyageait, ne lui représentait rien, n'avait pas de signification pour elle.

Ramassée sur elle-même, la joue dans la main, devant le foyer éteint, comme une curieuse qui consulte une sibylle, tandis qu'elle repassait ces années de solitude, elle revit la figure du marquis de Ré. Elle la revit, celle-là, si nette et si précise qu'elle en resta surprise. Amené chez elle par son père qui le lui vanta, le marquis de Ré lui apparut grand et beau de trente ans de triomphes intimes et de gloires mon-

daines. Ses aventures lui faisaient cortège. Il avait séduit trois générations de femmes et laissé au cœur de toutes celles qu'il avait aimées un souvenir impérissable. Sa grâce virile, son élégance sobre et l'habitude de plaire prolongeaient sa jeunesse bien au delà du terme ordinaire. Il distingua tout particulièrement la jeune comtesse Martin. Les hommages de ce connaisseur la flattèrent. En ce moment elle se les rappelait encore avec plaisir. Il avait un tour merveilleux de conversation. Il l'amusa : elle le lui laissa voir, et dès lors, il se promit, dans son héroïque frivolité, de terminer dignement sa vie heureuse par la possession de cette jeune femme qu'il appréciait avant tout le monde, et qui visiblement avait du goût pour lui. Il déploya pour la prendre les roueries les plus savantes. Mais elle lui échappa très facilement.

Elle céda, deux ans plus tard, à Robert Le Ménil qui l'avait voulue fortement, avec toute la chaleur de sa jeunesse, toute la simplicité de son âme. Elle se disait : « Je me suis donnée à lui parce qu'il m'aimait. » C'était la vérité. La vérité, c'était aussi qu'un instinct sourd et puissant l'avait poussée et qu'elle avait obéi aux forces obscures de son être. Mais cela n'était point d'elle : ce qui était d'elle et de sa conscience, c'est d'avoir cru, consenti, voulu un sentiment vrai. Elle avait cédé sitôt qu'elle s'était vue aimée jusqu'à la souffrance. Elle s'était donnée vite, avec simplicité. Il crut qu'elle s'était donnée légèrement. Il se trompait. Elle avait senti l'accablement devant l'irréparable et cette espèce de honte d'avoir subitement quelque chose à cacher. Tout ce qu'on avait chuchoté devant elle sur les femmes qui ont des amants vint bourdonner à ses oreilles brûlantes. Mais, fière et délicate, dans la perfection de son goût, elle eut soin de cacher le prix du don qu'elle faisait et de ne rien dire qui pût engager son ami au delà de ses sentiments. Il ne soupçonna pas ce malaise moral, qui d'ailleurs dura quelques jours à peine et fit place à une tranquillité parfaite. Après trois ans, elle s'approuvait d'une conduite innocente et naturelle. N'ayant fait de tort à personne, elle n'avait point de regrets. Elle était contente. Cette liaison, c'était encore la meilleure affaire de sa vie. Elle aimait, elle était aimée. Sans doute elle n'avait pas ressenti l'ivresse rêvée. Mais l'éprouve-t-on jamais ? Elle était l'amie

d'un bon et honnête garçon, fort apprécié des femmes, très recherché dans le monde, qui passait pour dédaigneux et difficile et qui lui montrait un sentiment vrai. Le plaisir qu'elle lui donnait et la joie d'être belle pour lui l'attachaient à cet ami. Il lui rendait la vie, non pas constamment délicieuse, mais très facile à supporter, et, par moments, agréable.

Ce qu'elle n'avait pas deviné dans sa solitude, malgré l'avertissement des malaises vagues et des tristesses sans causes, sa nature intime, son tempérament, sa vocation véritable, il les lui avait révélés. Elle se connut en le connaissant. Ce fut un étonnement heureux. Leurs sympathies n'étaient ni dans l'esprit ni dans l'âme. Elle avait pour lui un goût simple et précis qui ne s'usait pas vite. Et dans ce moment même elle se plaisait à l'idée de le retrouver le lendemain dans le petit appartement de la rue Spontini, où ils se voyaient depuis trois ans. C'est avec une petite secousse de tête assez violente, avec un haussement d'épaule plus brutal qu'on ne l'eût attendu de cette dame exquise que, seule au coin du feu maintenant éteint, elle se dit à elle-même : « Voilà ! j'ai besoin d'amour, moi ! »

II

Il ne faisait déjà plus jour quand ils sortirent du petit entresol de la rue Spontini. Robert Le Ménil fit signe à un fiacre rôdeur et, jetant sur la bête et sur l'homme un coup d'œil inquiet, entra avec Thérèse dans la voiture. L'un contre l'autre, ils roulaient entre des ombres vagues, coupées de brusques lumières, par la ville fantôme, n'ayant dans l'âme que des impressions douces et mourantes comme ces clartés qui venaient se mouiller à la buée des glaces. Tout, en dehors d'eux leur semblait confus et fuyant, et ils sentaient dans leur âme un vide très doux. La voiture toucha près du Pont-Neuf, sur le quai des Augustins.

Ils descendirent. Un froid sec avivait ce temps morne de janvier. Thérèse respira joyeusement sous sa voilette les

souffles qui, traversant le fleuve, balayaient au ras du sol durci une poussière âcre et blanche comme du sel. Elle était contente d'aller libre parmi les choses inconnues. Elle aimait à voir ce paysage de pierres, qu'enveloppait la clarté faible et profonde de l'air; à marcher vite et ferme, le long du quai où les arbres déployaient le tulle noir de leurs branches sur l'horizon roussi par les fumées de la ville; à regarder, penchée sur le parapet, le bras étroit de la Seine roulant ses eaux tragiques; à goûter cette tristesse du fleuve sans berges, et qui n'a là ni saules ni hêtres. Déjà, dans les hauteurs du ciel, les premières étoiles frissonnaient.

— On dirait, fit-elle, que le vent va les éteindre.

Il remarquait aussi qu'elles scintillaient beaucoup. Il ne pensait pas que ce fût signe de pluie comme le croyaient les paysans. Il avait au contraire observé que neuf fois sur dix la scintillation des étoiles annonçait le beau temps.

En approchant du Petit-Pont, ils trouvèrent à leur droite des échoppes de ferrailles, éclairées par des lampes fumeuses. Elle y courut, fouilla du regard la poussière et la rouille des étalages. Son instinct de chercheuse mis en éveil, elle tourna l'angle de la rue et s'aventura jusque vers une baraque en appentis, dans laquelle, sous les solives humides du plancher, pendaient des loques sombres. Derrière les vitres sales une bougie éclairait des casseroles, des vases de porcelaine, une clarinette et une couronne de mariée.

Il ne comprenait pas le plaisir qu'elle prenait :

— Vous attraperez de la vermine. Qu'est-ce qui peut vous intéresser là dedans ?

— Tout. Je songe à la pauvre mariée dont la couronne est là sous un globe. Le dîner de noces se fit à la porte Maillot. Il y avait un garde républicain dans le cortège. Il y en a dans presque toutes les noces qu'on voit au Bois, le samedi. Ils ne vous émeuvent pas, mon ami, tous ces pauvres êtres ridicules et misérables, qui entrent à leur tour dans la grandeur du passé ?

Parmi des tasses à fleurs, ébréchées et dépareillées, elle découvrit un petit couteau dont le manche d'ivoire figurait une femme plate et longue, coiffée à la Maintenon. Elle l'acheta pour quelques sous. Ce qui l'enchantait, c'est

qu'elle avait la cuiller. Le Ménil avoua qu'il n'entendait rien aux bibelots. Mais sa tante de Lannoix était très connaisseuse. A Caen, les marchands d'antiquités ne parlaient que d'elle. Elle avait restauré et meublé son château dans le style. C'était l'ancienne maison des champs de Jean Le Ménil, conseiller au parlement de Rouen, en 1779. Cette maison, existant avant lui, était mentionnée dans un titre de 1690, sous le nom de maison de bouteille. Dans une salle du rez-de-chaussée, se trouvaient encore, au fond des armoires blanches, sous un treillage, les livres réunis par Jean Le Ménil. Sa tante de Lannoix, disait-il, avait voulu les mettre en ordre. Elle y avait trouvé des ouvrages légers, ornés de gravures si libres, qu'elle les avait brûlés.

— Elle est donc bête, votre tante? dit Thérèse.

Depuis longtemps les histoires de madame de Lannoix l'impatientaient. Son ami avait en province une mère, des sœurs, des tantes, une nombreuse famille, qu'elle ne connaissait pas et qui l'irritait. Il en parlait avec admiration. Elle en prenait de l'humeur. Elle s'impatientait des fréquents séjours qu'il faisait dans cette famille, et dont il rapportait, à ce qu'elle imaginait, une odeur de renfermé, des idées étroites, des sentiments qui la blessaient. Et, de son côté, il s'étonnait naïvement et souffrait de cette antipathie.

Il se tut. La vue d'un cabaret, dont les vitres flambaient à travers les grilles, lui rappela tout à coup le poète Choulette, qui passait pour ivrogne. Il demanda avec un peu d'humeur à Thérèse si elle voyait encore ce Choulette, qui lui faisait des visites en macfarlane, un cache-nez rouge par-dessus les oreilles.

Elle fut contrariée qu'il parlât comme le général Larivière. Elle ne lui avoua pas qu'elle n'avait plus vu Choulette depuis l'automne et qu'il la négligeait avec le sans-gêne d'un homme occupé, capricieux, qui n'était pas du monde.

— Il a de l'esprit, dit-elle, de la fantaisie et une nature originale. Il me plaît.

Et, comme il lui reprochait d'avoir un goût bizarre, elle répondit vivement :

— Je n'ai pas un goût, j'ai des goûts. Vous ne les blâmez pas tous, je pense.

Il ne la blâmait pas. Il craignait seulement qu'elle ne se fît

du tort en recevant un bohème de cinquante ans, qui n'avait pas sa place dans une maison respectable.

Elle se récria :

— Pas sa place dans une maison respectable, Choulette ? Vous ne savez donc pas qu'il va, tous les ans, passer un mois en Vendée chez la marquise de Rieu... oui, chez la marquise de Rieu, la catholique, la royaliste, la vieille chouane, comme elle se nomme elle-même. Mais, puisque Choulette vous intéresse, écoutez sa dernière aventure. La voici telle que Paul Vence me l'a contée. Je la comprends mieux dans cette rue où il y a des camisoles et des pots de fleurs aux fenêtres.

» Cet hiver, un soir qu'il pleuvait, Choulette rencontra chez un liquoriste, dans une rue dont j'ai oublié le nom, mais qui doit ressembler en misère à celle-ci, une malheureuse fille, dont les garçons du liquoriste n'auraient pas voulu, et qu'il aima pour son humilité. Elle se nomme Maria. Encore ce nom n'est-il point à elle, c'est celui qu'elle trouva cloué sur sa porte au bout de l'escalier d'un garni où elle vint loger. Choulette fut touché de cette perfection de pauvreté et d'infamie. Il l'appela sa sœur et lui baisa les mains. Depuis lors, il ne la quitte plus. Il la mène en cheveux et en fichu dans les cafés du quartier latin où les étudiants riches lisent les revues. Il lui dit des choses très douces. Il pleure ; elle pleure. Ils boivent ; et, quand ils ont bu, ils se battent. Il l'aime. Il l'appelle la très chaste, sa croix et son salut. Elle était nu-pieds : il lui a donné un écheveau de grosse laine et des aiguilles à tricoter pour se faire des bas. Et il ferre lui-même les souliers de cette malheureuse avec des clous énormes. Il lui apprend des vers très faciles à comprendre. Il craint d'altérer sa beauté morale en la tirant de la honte où elle vit dans une simplicité parfaite et un dénuement admirable.

Le Ménil haussa les épaules.

— Mais il est fou, ce Choulette, et M. Paul Vence vous conte de jolies histoires ! Je ne suis pas austère, assurément, mais il y a des immoralités qui me dégoûtent.

Ils marchaient au hasard. Elle devint songeuse :

— Oui, la morale, je sais, le devoir !... Mais le devoir, c'est le diable pour le découvrir. Je vous assure que, les trois quarts

du temps, je ne sais vraiment pas où il est, le devoir. C'est comme le hérisson de Miss, à Joinville : nous passions la soirée à le chercher sous les meubles ; et quand nous l'avions trouvé, nous allions nous coucher.

Selon lui, il y avait du vrai dans ce qu'elle disait là, et plus même qu'elle ne le croyait. Il y pensait quand il était seul.

— C'est à ce point, que je regrette quelquefois de n'être pas resté dans l'armée. Je prévois ce que vous allez me dire. On s'abrutit dans ce métier-là. Sans doute, mais on sait exactement ce que l'on a à faire, et c'est beaucoup dans la vie. Je trouve que l'existence de mon oncle, le général de La Briche, est une très belle existence, toute d'honneur, et assez agréable. Mais, maintenant que le pays tout entier s'engouffre dans l'armée, il n'y a ni officiers ni soldats. Cela ressemble à une gare, le dimanche, quand les employés poussent en voiture les voyageurs ahuris. Mon oncle de La Briche connaissait personnellement tous les officiers et tous les soldats de sa brigade. Il a encore leurs noms sur un grand tableau dans sa salle à manger. Il les relit de temps en temps pour se distraire. A présent, comment voulez-vous qu'un officier connaisse ses hommes ?

Elle ne l'écoutait plus. Elle regardait au coin de la rue Galande une marchande de pommes de terre frites qui, nichée derrière un châssis vitré, le visage illuminé, au milieu des grandes ombres, par un feu de braise, plongeant l'écumoire dans la friture chantante, en tirait des croissants dorés dont elle remplissait un cornet de papier jaune, où brillaient des brins de paille, tandis qu'une fille rousse, attentive, tendait une pièce de deux sous dans sa main rouge.

Quand la fille emporta son cornet, Thérèse jalouse s'aperçut qu'elle avait faim, et elle voulut absolument goûter à ces pommes de terre frites.

Il résista d'abord.

— On ne sait pas avec quoi c'est fait.

Mais il fallut enfin qu'il demandât à la marchande un cornet de deux sous et veillât à ce qu'on y mît du sel.

Tandis que, sa voilette retroussée sur le nez, elle mordait aux croissants d'or, il l'entraînait dans les ruelles désertes, loin

des becs de gaz. Ils se trouvèrent ainsi ramenés au quai, et virent la masse noire de la cathédrale, s'élevant au delà du bras étroit de la rivière. La lune, suspendue sur la crête dentelée de la nef, argentait les pentes du toit.

— Notre-Dame, dit-elle ! Voyez, elle est lourde comme un éléphant et fine comme un insecte. La lune grimpe sur elle, et la regarde avec une malice de singe. Elle ne ressemble pas à la lune campagnarde de Joinville. A Joinville, j'ai mon chemin, un chemin plat avec la lune au bout. Elle n'y est pas tous les soirs : mais elle y revient fidèlement, pleine, rouge, familière. C'est une voisine de campagne, une dame des environs. Je vais très sérieusement au devant d'elle, par politesse et par amitié : mais cette lune de Paris, on ne voudrait pas la fréquenter. Ce n'est pas une personne de bonne compagnie. Ce qu'elle a vu, depuis le temps qu'elle se frotte aux toits !

Il sourit d'un sourire tendre :

— Oh ! ton petit chemin, où tu te promenais seule et que tu disais aimer parce qu'il y avait le ciel au bout, pas bien haut, pas bien loin, je le vois comme si j'y étais !

C'était au château de Joinville, invité par Montessuy à une chasse, qu'il l'avait vue pour la première fois, qu'il l'avait tout de suite aimée, voulue. C'est là, un soir, sur la lisière du petit bois, qu'il lui avait dit qu'il l'aimait, et qu'elle l'avait écouté, muette, la bouche douloureuse et les yeux vagues.

Ce souvenir du petit chemin où elle se promenait seule, en ces nuits d'automne, l'émut, le troubla, lui fit revivre les heures enchantées des premiers désirs et des craintives espérances. Il lui chercha la main dans son manchon et pressa le poignet mince sous les fourrures.

Une fillette, qui portait des violettes sur une claie jonchée de branches de sapin, reconnut des amoureux et vint leur offrir des fleurs. Il lui prit un bouquet de deux sous et l'offrit à Thérèse.

Elle allait vers la cathédrale. Elle songeait : « C'est une bête énorme : une bête de l'apocalypse... »

A l'autre bout du pont, une bouquetière, ridée, barbue, celle-là, grise d'ans et de poussière, les poursuivit avec son panier chargé de mimosas et de roses de Nice. Thérèse, qui tenait

en ce moment ses violettes à la main, cherchant à les glisser dans son corsage, répondit gaiement aux offres de la vieille :

— Merci, j'ai ce qu'il me faut.

— On voit bien que vous êtes jeune ! lui cria d'un ton canaille la vieille, en s'éloignant.

Thérèse comprit presque tout de suite, et il lui vint aux lèvres et à l'œil un petit sourire. Ils passaient dans l'ombre du parvis devant les figures de pierre qui, rangées aux embrasures, portaient des sceptres et des couronnes.

— Entrons, dit-elle.

Il n'en avait pas envie. Il éprouvait confusément de la gène, presque de la crainte, à paraître avec elle dans une église. Il affirma que c'était fermé. Il le croyait, le voulait. Elle poussa le tambour et se glissa dans la nef immense où les arbres inanimés des colonnes montaient vers les hautes ténèbres. Au fond, marchaient des cierges devant des fantômes de prêtres, sous les derniers gémissements des orgues qui se turent. Elle frissonna dans le silence, et dit :

— La tristesse des églises, la nuit, m'émeut ; j'y sens la grandeur du néant.

Il répondit :

— Nous devons pourtant croire à quelque chose. S'il n'y avait pas de Dieu, si notre âme n'était pas immortelle, ce serait trop triste.

Elle resta quelque temps immobile, sous les draps d'ombre qui pendaient des voûtes, puis :

— Mon pauvre ami, nous ne savons que faire de cette vie si courte, et vous en voulez une autre qui ne finisse pas !

Dans la voiture qui les ramena, il dit gaiement qu'il avait passé une bonne journée. Il l'embrassa, content d'elle et de lui. Mais elle n'était pas gagnée par cette bonne humeur. C'était ce qui arrivait le plus souvent entre eux. Les derniers instants qu'ils passaient ensemble étaient gâtés pour elle par le pressentiment qu'il ne dirait pas en partant le mot qu'il faut dire. D'habitude, il la quittait court, comme si les choses n'avaient pas en lui de prolongements. A chacune de ces séparations, elle avait le sentiment confus d'une rupture. Elle en souffrait à l'avance, et devenait irritable.

Sous les arbres du Cours-la-Reine il lui prit la main, la baisa à petits coups.

— N'est-ce pas, Thérèse, que c'est rare de s'aimer comme nous nous aimons ?

— Rare, je ne sais pas ; mais je crois que vous m'aimez.

— Et vous ?

— Moi aussi je vous aime.

— Et vous m'aimerez toujours ?

— Que sait-on jamais ?

Et, voyant le visage de son ami s'assombrir :

— Seriez-vous plus tranquille avec une femme qui jurerait de n'aimer que vous toute la vie ?

Il restait inquiet, l'air malheureux. Elle fut bonne, et le rassura tout à fait :

— Vous le savez bien, mon ami, je ne suis pas légère. Je ne suis pas une gâcheuse, comme la princesse Seniavine.

Presque au bout du Cours-la-Reine, ils se dirent adieu, sous les arbres. Il garda la voiture pour se faire mettre rue Royale. Il dînait au cercle et allait au théâtre. Il n'avait pas de temps à perdre.

Thérèse rentra chez elle à pied. En vue de la colline du Trocadéro, qui lançait des feux comme une parure de diamants, elle se rappela la bouquetière du Petit-Pont. Cette parole jetée dans le vent noir : « On voit bien que vous êtes jeune ! » lui revenait à la mémoire, non plus gouailleuse et grivoise, mais inquiétante et triste. « On voit bien que vous êtes jeune ! » Oui, elle était jeune, elle était aimée, et elle s'ennuyait.

III

Au milieu de la table, la corbeille renfermait un massif de fleurs dans son large cercle de bronze doré, où les aigles s'éployaient parmi des étoiles et des abeilles, sous les anses lourdes formées de cornes d'abondance. Sur les côtés, des Victoires ailées soutenaient les branches enflammées des

candélabres. Ce surtout de style Empire avait été donné par Napoléon, en 1812, au comte Martin de l'Aisne, grand-père du comte Martin-Bellème actuel. Martin de l'Aisne, député au Corps législatif en 1809, fut nommé l'année suivante membre de la commission des finances, dont les travaux assidus et secrets convenaient à son esprit laborieux et timide. Bien que libéral d'origine et de tendances, il plut à l'Empereur par son application et par une exacte probité qui savait n'être pas importune. Deux ans, il fut sous une pluie de faveurs. En 1813, il fit partie de cette majorité modérée qui approuva le rapport dans lequel M. Lainé, donnant à l'Empire chancelant des leçons tardives, censurait à la fois la puissance et le malheur. Le 1er janvier 1814, il accompagna ses collègues aux Tuileries. L'Empereur leur fit un accueil effrayant. Il chargea dans leurs rangs. Violent et sombre, dans l'horreur de sa force présente et de sa chute prochaine, il les accabla de sa colère et de son mépris.

Il allait et venait dans leurs lignes consternées, quand, tout à coup, il saisit au hasard le comte Martin par les épaules, le secoua, le traîna, en s'écriant : « Un trône, c'est quatre morceaux de bois recouverts de velours ? Non ! un trône c'est un homme, et cet homme c'est moi ! Vous avez voulu me jeter de la boue. Est-ce le moment de me faire des remontrances quand deux cent mille Cosaques franchissent nos frontières ? Votre M. Lainé est un méchant homme. On lave son linge sale en famille. » Et tandis que sa fureur se répandait, sublime ou triviale, il tordait dans sa main le collet brodé du député de l'Aisne. « Le peuple me connaît. Il ne vous connaît pas. Je suis l'élu de la nation. Vous êtes les délégués obscurs d'un département. » Il leur prédit le sort des Girondins. Le bruit de ses éperons accompagnait les éclats de sa voix. Le comte Martin en resta tremblant et bègue pour le reste de sa vie, et c'est en tremblant que, tapi dans sa maison de Laon, il appela les Bourbons après la défaite de l'Empereur. En vain les deux restaurations, le gouvernement de Juillet et le second Empire couvrirent de croix et de cordons sa poitrine toujours oppressée. Élevé aux plus hautes fonctions, chargé d'honneurs par trois rois et un empereur, il sentit toujours sur son épaule la main du Corse. Il mourut sénateur

de Napoléon III, laissant un fils agité du tremblement héréditaire.

Ce fils avait épousé mademoiselle Bellème, fille du premier président de la cour de Bourges, et, avec elle, les gloires politiques d'une famille qui donna trois ministres à la monarchie tempérée. Les Bellème, gens de robe sous Louis XV, relevèrent les origines jacobines des Martin. Le deuxième comte Martin fit partie de toutes les assemblées jusqu'à sa mort, survenue en 1881. Charles Martin-Bellème, son fils, prit, sans grand'peine, son siège à la Chambre. Ayant épousé mademoiselle Thérèse Montessuy, dont la dot vint soutenir sa fortune politique, il marqua discrètement parmi ces quatre ou cinq bourgeois titrés et riches qui, ralliés à la démocratie et à la République, furent reçus sans trop de mauvaise grâce par les républicains de carrière, que flattait l'aristocratie des noms et rassurait la médiocrité des esprits.

Dans la salle à manger, où, sur les portes, se devinait çà et là, au milieu des ombres, le poil tacheté des chiens d'Oudry, devant le surtout semé d'étoiles et d'abeilles d'or, entre les deux Victoires portant des lumières, le comte Martin-Bellème faisait les honneurs de la table avec cette bonne grâce un peu morne, cette politesse triste, naguère encore désignée à l'Élysée pour représenter, auprès d'une grande cour du Nord, la France isolée et recueillie. Il adressait, de temps en temps, de pâles paroles, à droite, à madame Garain, la femme de l'ancien garde des sceaux; à gauche, à la princesse Seniavine, qui, chargée de diamants, s'ennuyait à crier. Vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la corbeille, la comtesse Martin, ayant à ses côtés le général Larivière et M. Schmoll, de l'Académie des inscriptions, caressait des souffles de son éventail ses épaules fines et pures. Aux deux demi-cercles, où se prolongeait la table, étaient rangés M. Montessuy, robuste, l'œil bleu et le teint coloré, une jeune cousine, madame Bellème de Saint-Nom, embarrassée de ses longs bras maigres, le peintre Duviquet, M. Daniel Salomon, Paul Vence, le député Garain, M. Bellème de Saint-Nom, un sénateur inconnu, et Dechartre, qui dînait pour la première fois dans la maison. La conversation, d'abord grêle et menue, s'enfla, se prolongea en un murmure confus sur lequel s'éleva la voix de Garain :

— Toute idée fausse est dangereuse. On croit que les rêveurs ne font point de mal, on se trompe : ils en font beaucoup. Les utopies les plus inoffensives en apparence exercent réellement une action nuisible. Elles tendent à inspirer le dégoût de la réalité.

— C'est peut-être aussi, dit Paul Vence, que la réalité n'est pas belle.

L'ancien garde des sceaux protesta qu'il était l'homme de toutes les améliorations possibles. Et, sans rappeler qu'il avait demandé sous l'Empire la suppression des armées permanentes, et, en 1880, la séparation des Églises et de l'État, il déclara que, fidèle à son programme, il restait le serviteur dévoué de la démocratie. Sa devise, disait-il, était : Ordre et Progrès. Il croyait vraiment l'avoir trouvée.

Montessuy répliqua, avec sa rude bonhomie :

— Allons, monsieur Garain, soyez sincère. Avouez qu'il n'y a pas une réforme à faire et qu'on peut tout au plus changer la couleur des timbres-poste. Bonnes ou mauvaises, les choses sont ce qu'elles doivent être. Oui, ajouta-t-il, les choses sont ce qu'elles doivent être. Mais elles changent sans cesse. Depuis 1870 la situation industrielle et financière du pays a traversé quatre ou cinq révolutions que les économistes n'avaient pas prévues et qu'ils ne comprennent pas encore. Dans la société comme dans la nature, les transformations s'opèrent par le dedans.

En matière de gouvernement, il s'en tenait aux vues courtes et nettes. Fortement attaché au présent et peu soucieux de l'avenir, les socialistes ne le troublaient guère. Sans s'inquiéter si le soleil et le capital s'éteindraient un jour, il en jouissait. Selon lui, il fallait se laisser porter. Il n'y avait que les imbéciles qui résistaient au courant, et que les fous qui le devançaient.

Mais le comte Martin, triste par nature, avait de sombres pressentiments. Il annonçait à mots couverts des catastrophes.

Ses paroles craintives vinrent, à travers les fleurs de la corbeille, émouvoir M. Schmoll, qui commença de gémir et de prophétiser. Il expliqua que les peuples chrétiens étaient incapables, seuls et par eux-mêmes, de sortir tout à fait de la barbarie, et que, sans les Juifs et les Arabes, l'Europe serait

encore aujourd'hui, comme aux temps des croisades, plongée dans l'ignorance, la misère, la cruauté.

— Le moyen âge, dit-il, n'est clos que dans les manuels d'histoire qu'on donne aux écoliers pour leur fausser l'esprit. En réalité, les barbares sont toujours les barbares. La mission d'Israël est d'instruire les nations. C'est Israël qui, au moyen âge, apporta en Europe la sagesse de l'Asie. Le socialisme vous effraie. C'est un mal chrétien, comme le monachisme. Et l'anarchie? N'y reconnaissez-vous pas la vieille lèpre des Albigeois et des Vaudois? Les Juifs, qui instruisirent et policèrent l'Europe, peuvent seuls aujourd'hui la sauver du mal évangélique dont elle est dévorée. Mais ils ont manqué à leur devoir. Ils se sont faits chrétiens parmi les chrétiens. Et Dieu les punit. Il permet qu'on les exile et qu'on les dépouille. L'antisémitisme fait partout des progrès effrayants. En Russie, mes coréligionnaires sont chassés comme des bêtes sauvages. En France, les emplois civils et militaires se ferment aux Juifs. Ils n'ont plus accès dans les cercles aristocratiques. Mon neveu, le jeune Isaac Coblentz, a dû renoncer à la carrière diplomatique, après avoir passé brillamment l'examen d'admission. Les femmes de plusieurs de mes collègues, lorsque madame Schmoll leur fait visite, étalent sous ses yeux, avec affectation, des feuilles antisémitiques. Et croiriez vous que le ministre de l'Instruction publique m'a refusé la croix de commandeur que je lui demandais? Voilà l'ingratitude! voilà l'aberration! L'antisémitisme, c'est la mort, entendez-vous, de la civilisation européenne.

Ce petit homme avait un naturel qui passait tout l'art du monde. Grotesque et terrible, il consternait la table par sa sincérité. Madame Martin, qu'il amusait, lui en fit compliment :

— Au moins, lui dit-elle, vous défendez vos coréligionnaires; vous n'êtes pas, monsieur Schmoll, comme une très belle dame juive de ma connaissance qui, ayant lu dans un journal qu'elle recevait l'élite de la société israélite, alla crier partout qu'on l'insultait.

— Je suis sûr que vous ne savez pas, madame, combien la morale juive est belle et supérieure aux autres morales. Connaissez-vous la parabole des Trois Anneaux?

Cette question se perdit dans la rumeur des dialogues où se croisaient la politique étrangère, les expositions de peinture, les scandales élégants et les discours académiques. On parla du nouveau roman et de la prochaine pièce. C'était une comédie. Napoléon y avait un rôle épisodique.

La conversation se fixa sur Napoléon plusieurs fois mis au théâtre et nouvellement étudié dans des livres très lus, objet de curiosité, personnage à la mode, non plus héros populaire, demi-dieu botté de la patrie, comme aux jours où Norvins et Béranger, Charlet et Raffet composaient sa légende, mais personnage curieux, type amusant, dans son intimité vivante, figure dont le style plaisait aux artistes, dont le mouvement attirait les badauds.

Garain, qui avait fondé sa fortune politique sur la haine de l'Empire, jugeait sincèrement que ce retour du goût national n'était qu'un engouement absurde. Il n'y découvrait aucun danger et n'en éprouvait point de crainte. Chez lui la peur éclatait soudaine et féroce. Pour le moment, il était bien tranquille : car il ne parla ni d'interdire les représentations ni de saisir les livres, ni d'emprisonner les auteurs, ni de rien réprimer. Calme et sévère, il ne voyait en Napoléon que le condottière de Taine, qui donna à Volney un coup de pied dans le ventre.

Chacun voulut définir le vrai Napoléon. Le comte Martin, en face du surtout impérial et des Victoires ailées, parla avec convenance de Napoléon organisateur et administrateur et le mit très haut comme président du conseil d'État, où sa parole portait la lumière sur les points obscurs.

Garain affirma que dans ces séances trop fameuses, Napoléon, sous prétexte de prendre une prise de tabac, demandait aux conseillers leurs boîtes d'or ornées de miniatures, garnies de diamants, qu'on ne revoyait plus jamais. A la fin, on n'apportait au conseil que des queues-de-rat. Il tenait l'anecdote du fils Mounier lui-même.

Montessuy estimait en Napoléon l'esprit d'ordre.

— Il aimait, dit-il, la besogne bien faite. C'est un goût qu'on n'a plus guère.

Le peintre Duvicquet, qui avait des idées de peintre, était embarrassé. Il ne retrouvait pas sur le masque funèbre rapporté de Sainte-Hélène les caractères de cette face belle et puissante,

que les médailles et les bustes ont consacrée. On pouvait s'en convaincre, maintenant que le bronze de ce masque, tiré des greniers, se voyait pendu chez tous les brocanteurs, au milieu d'aigles et de sphinx en bois doré. Et selon lui, puisque le vrai visage de Napoléon n'était pas napoléonien, la vraie âme de Napoléon pouvait bien ne pas être napoléonienne. C'était peut-être celle d'un bon bourgeois : on l'avait dit, et il inclinait à le croire. D'ailleurs, Duvicquet, qui se flattait d'avoir fait les portraits du siècle, savait que les hommes célèbres ne ressemblent guère à l'idée qu'on s'en fait.

M. Daniel Salomon fit observer que le masque dont parlait Duvicquet, le moulage pris sur le visage inanimé de l'Empereur et rapporté en Europe par le docteur Antommarchi, avait été pour la première fois coulé en bronze et édité par souscription sous Louis-Philippe, en 1833, et qu'alors il avait inspiré de la surprise et de la défiance. On soupçonnait cet Italien, apothicaire de comédie, bavard et affamé, de s'être moqué du monde. Les disciples du docteur Gall, dont le système était alors en faveur, tenaient le masque pour suspect. Ils n'y trouvaient point les bosses du génie, et le front examiné d'après les théories du maître ne présentait dans sa conformation rien de remarquable.

— Précisément, dit la princesse Seniavine. Napoléon n'est remarquable que pour avoir donné un coup de pied dans le ventre de Volney et volé des tabatières garnies de diamants. C'est M. Garain qui vient de nous l'apprendre.

— Et encore, dit madame Martin, n'est-on pas bien sûr qu'il ait donné le coup de pied.

— Comme tout se sait à la longue! reprit gaiement la princesse. Napoléon n'a rien fait : il n'a pas même donné un coup de pied à Volney, et il avait la tête d'un crétin.

Le général Larivière sentit qu'il devait charger à son tour. Il lança cette phrase :

— Napoléon, sa campagne de 1813 est très contestée.

Le général avait l'idée de plaire à Garain, et il n'avait pas d'autre idée ; toutefois, il parvint avec un peu d'effort à formuler un jugement d'ensemble :

— Napoléon a commis des fautes : dans sa position il ne devait pas en commettre.

Et il se tut, très rouge.

Madame Martin demanda :

— Et vous, monsieur Vence, que pensez-vous de Napoléon ?

— Madame, j'ai peu de goût pour les « trognes à épée » : et les conquérants me semblent tout bonnement des fous dangereux. Malgré tout, cette figure de l'Empereur m'intéresse comme elle intéresse le public. Je lui trouve du caractère et de la vie. Il n'y a pas de poème ni de roman d'aventure qui vaille le *Mémorial*, qui pourtant est écrit d'une manière ridicule. Ce que je pense de Napoléon, puisque vous voulez bien le savoir, c'est que, fait pour la gloire, il s'y montre dans la simplicité brillante d'un héros d'épopée. Un héros doit être humain. Napoléon fut humain.

— Oh ! Oh ! fit-on.

Mais Paul Vence poursuivit :

— Il était violent et léger : et par là profondément humain. Je veux dire semblable à tout le monde. Il voulut avec une force singulière tout ce que le commun des hommes estime et désire. Il eut lui-même les illusions qu'il donna aux peuples. Ce fut sa force et sa faiblesse, ce fut sa beauté. Il croyait à la gloire. Il pensait de la vie et du monde à peu près ce qu'en pensait un de ses grenadiers. Il garda toujours cette gravité enfantine qui se plaît aux jeux des sabres et des tambours, et cette sorte d'innocence qui fait les bons militaires. Il estimait sincèrement la force. Il fut l'homme des hommes, la chair de la chair humaine. Il n'eut pas une pensée qui ne fût une action, et toutes ses actions furent grandes et communes. C'est cette vulgaire grandeur qui fait les héros. Et Napoléon est le héros parfait. Son cerveau ne dépassa jamais sa main, cette main petite et belle, qui broya le monde. Il n'eut pas un seul moment le souci de ce qu'il ne pouvait atteindre.

— Alors, dit Garain, selon vous, ce n'est pas un génie intellectuel. Je suis de votre avis.

— Bien sûr, reprit Paul Vence, il avait le génie qu'il faut pour évoluer brillamment dans le cirque civil et militaire du monde. Mais il n'avait pas le génie spéculatif. Ce génie-là, c'est une autre paire de manches, comme dit Buffon. Nous possédons le recueil de ses écrits et de ses paroles. Le style a le mouvement et l'image. Et dans cet amas de pensées il

ne se trouve pas une curiosité philosophique, pas un souci de l'inconnaissable, pas une inquiétude du mystère qui enveloppe la destinée. A Sainte-Hélène, quand il parle de Dieu et de l'âme, il semble un bon petit écolier de quatorze ans. Jetée dans le monde, son âme se trouva à la mesure du monde et l'embrassa tout. Rien de cette âme n'alla se perdre dans l'infini. Poète, il ne connut que la poésie de l'action. Il borna à la terre son rêve puissant de la vie. Dans sa puérilité terrible et touchante, il crut qu'un homme peut être grand, et cet enfantillage ne le quitta pas même avec le temps et le malheur. Sa jeunesse, ou plutôt sa sublime adolescence dura autant que lui, parce que les jours de sa vie ne s'étaient pas ajoutés les uns aux autres pour former une maturité consciente. C'est l'état prodigieux des hommes d'action. Ils sont tout entiers dans le moment qu'ils vivent et leur génie se ramasse sur un point. Ils se renouvellent sans cesse, et ne se prolongent pas. Les heures de leur existence ne sont point liées entre elles par une chaîne de méditations graves et désintéressées. Ils ne continuent pas de vivre : ils se succèdent dans une suite d'actes. Aussi manquent-ils de vie intérieure. Ce défaut est particulièrement sensible chez Napoléon, qui ne vécut jamais au dedans de lui-même. De là cette légèreté de caractère qui lui fit supporter aisément le poids énorme de ses maux et de ses fautes. Son âme toujours neuve renaissait chaque matin. Il eut plus que tout autre la capacité du divertissement. Le premier jour qu'il vit le soleil se lever sur son rocher funèbre de Sainte-Hélène, il se leva en sifflant un air de romance. C'était la paix d'une âme supérieure à la fortune, c'était surtout la légèreté d'un esprit prompt à renaître. Il vivait du dehors.

Garain, qui n'aimait guère ce tour ingénieux d'esprit et de langage, voulut hâter la conclusion :

— En un mot, dit-il, il y avait du monstre en cet homme.

— Les monstres n'existent pas, répliqua Paul Vence. Et les hommes qui passent pour des monstres inspirent l'horreur. Napoléon fut aimé de tout un peuple. Ce fut sa force de soulever sur ses pas l'amour des hommes. La joie de ses soldats était de mourir pour lui.

La comtesse Martin aurait voulu que Dechartre donnât

aussi son avis. Mais il s'en défendit avec une espèce d'effroi.

— Connaissez-vous, dit Schmoll, la parabole des Trois Anneaux, inspiration sublime d'un Juif portugais?

Garain, tout en félicitant Paul Vence de son brillant paradoxe, regrettait que l'esprit s'exerçât ainsi aux dépens de la morale et de la justice.

— Il y a un principe, dit-il : c'est que les hommes doivent être jugés sur leurs actions.

— Et les femmes? demanda brusquement la princesse Seniavine, les jugez-vous sur leurs actions? Et comment savez-vous ce qu'elles font?

Le son des voix se mêlait au tintement clair de l'argenterie. Un air chaud, alourdi de vapeurs, baignait la salle. Les roses appesanties s'effeuillaient sur la nappe. Les pensées montaient plus ardentes aux cerveaux.

Le général Larivière fit des rêves.

— Quand ils m'auront fendu l'oreille, dit-il à sa voisine, j'irai vivre à Tours. J'y cultiverai des fleurs.

Et il se vanta d'être un bon jardinier. On avait donné son nom à une rose. Il en était flatté.

Schmoll demanda encore si l'on connaissait la parabole des Trois Anneaux.

Cependant la princesse taquinait le député.

— Vous ne savez donc pas, monsieur Garain, qu'on fait les mêmes choses pour des raisons très différentes.

Montessuy lui donna raison.

— Il est bien vrai, comme vous dites, madame, que les actions ne prouvent rien. Cette pensée est frappante dans un épisode de la vie de don Juan, qui n'a été connu ni de Molière ni de Mozart, et que révèle une légende anglaise dont je dois la connaissance à mon ami James Lovell, de Londres. On y apprend que le grand séducteur perdit son temps avec trois femmes. L'une était une bourgeoise : elle aimait son mari ; l'autre, une religieuse : elle ne consentit point à violer ses vœux. La troisième, qui avait longtemps mené une vie de débauche, devenue laide, se trouvait servante dans un bouge. Après ce qu'elle avait fait, après ce qu'elle voyait, l'amour ne lui disait plus rien. Ces trois femmes tinrent la même conduite pour des raisons très différentes. Une action ne

prouve rien. C'est la masse des actions, leur poids, leur somme qui fait la valeur d'un être humain.

— Certaines de nos actions, dit madame Martin, ont notre air, notre visage : ce sont nos filles. D'autres ne nous ressemblent pas du tout.

Elle se leva et prit le bras du général.

En passant au salon au bras de Garain la comtesse dit :

— Elle a raison, Thérèse... D'autres ne nous ressemblent pas du tout. De petites négresses qu'on a eues en dormant.

Les nymphes des tapisseries souriaient vainement, dans leur fraîcheur passée, aux hôtes qui ne les voyaient pas.

Madame Martin servit le café avec sa jeune cousine, madame Bellème de Saint-Nom. Elle fit à Paul Vence des compliments sur ce qu'il avait dit à table.

— Vous avez parlé de Napoléon avec une liberté d'esprit qui est bien rare dans les conversations que j'entends. J'avais remarqué que les petits enfants, quand ils sont très beaux, ont l'air, dès qu'ils boudent, de Napoléon, le soir de Waterloo. Vous m'avez fait sentir les raisons très profondes de cette ressemblance.

Puis, se tournant vers Dechartre :

— Et vous, aimez-vous Napoléon?

— Madame, je n'aime pas la Révolution. Et Napoléon, c'est la Révolution bottée.

— Pourquoi, monsieur Dechartre, n'avez-vous pas dit cela pendant le dîner? Mais je vois : vous ne consentez à avoir de l'esprit que dans les petits coins.

Le comte Martin-Bellème conduisit les fumeurs au petit salon. Paul Vence resta seul avec les femmes. La princesse Seniavine lui demanda s'il avait fini son roman et quel en était le sujet. C'était une étude, dans laquelle il s'efforçait d'atteindre à cette vérité formée d'une suite logique de vraisemblances qui, ajoutées les unes aux autres, atteignent à l'évidence.

— Par là, dit-il, le roman acquiert une force morale que, dans sa lourde frivolité, n'eut jamais l'histoire.

Elle voulut savoir si c'était un livre pour les femmes. Il affirma que non.

— Vous avez tort, monsieur Vence, de ne pas écrire pour

les femmes. C'est tout ce qu'un homme supérieur peut faire pour elles.

Et, comme il voulait savoir ce qui lui donnait cette idée :

— C'est, dit-elle, que je vois toutes les femmes intelligentes prendre des imbéciles.

— Qui les ennuient.

— Bien sûr ! Mais les hommes supérieurs les ennuieraient davantage. Ils auraient plus de ressources pour y réussir... Mais dites-moi le sujet de votre roman.

— Vous y tenez.

— Je ne tiens à rien.

— Eh bien ! voilà : c'est une étude de mœurs populaires, l'histoire d'un jeune ouvrier sobre et chaste, beau comme une fille, avec une âme de vierge, une âme close. Il est ciseleur et travaille bien. Le soir, près de sa mère, qu'il aime, il étudie. Il lit des livres. Dans son esprit simple et nu, les idées se logent comme des balles dans un mur. Il n'a pas de besoins. Il n'a ni les passions ni les vices qui nous attachent à la vie. Il est solitaire et pur. Doué de vertus fortes, il lui en vient l'orgueil. Il vit parmi des brutes misérables. Il voit souffrir. Il a du dévouement sans humanité ; il a cette charité froide qu'on nomme l'altruisme. Il n'est pas humain parce qu'il n'est pas sensuel.

— Ah ! Il faut être sensuel pour être humain ?

— Certainement, madame. La pitié est dans les entrailles comme la tendresse est sur la peau. Il n'est pas assez intelligent pour douter. Il est croyant. Il croit ce qu'il a lu. Et il a lu que pour établir le bonheur universel il suffisait de détruire la société. La soif du martyre le dévore. Un matin, ayant embrassé sa mère, il sort : il va guetter le député socialiste de son arrondissement, le voit, se jette sur lui et lui enfonce un burin dans le ventre en criant : « Vive l'anarchie ! » On l'arrête, on le mesure, on le photographie, on l'interroge, on le juge, on le condamne à mort et on le guillotine. Voilà mon roman.

— Il ne sera pas très amusant, dit la princesse. Mais ce n'est pas de votre faute : vos anarchistes sont aussi timides et modérés que les autres Français. Les Russes, quand ils s'y mettent, ont plus d'audace et de fantaisie.

La comtesse Martin vint demander à Paul Vence s'il connaissait ce monsieur très doux, qui ne disait rien et promenait autour de lui ses regards de chien perdu. C'est son mari qui l'avait invité. Elle ne savait de lui ni son nom, ni rien.

Paul Vence pouvait dire seulement que c'était un sénateur. Il l'avait vu, un jour, par hasard, au Luxembourg, dans la galerie qui sert de bibliothèque.

— J'y venais examiner la coupole où Delacroix a peint, dans un bois de myrtes bleuissant, les héros et les sages de l'antiquité. Il avait cet air pauvre et piteux; il se chauffait. Il sentait le drap mouillé. Il causait avec de vieux collègues, et il disait en se frottant les mains: « Pour moi, ce qui prouve que la République est le meilleur des gouvernements, c'est qu'en 1871, elle a pu fusiller, en une semaine, soixante mille insurgés sans devenir impopulaire. Après une telle répression, tout autre régime se serait rendu impossible. »

— Mais c'est un très méchant homme, dit madame Martin. Moi qui avais pitié de *lui*, en le voyant si timide et si gauche!

Madame Garain, le menton mollement assis sur sa poitrine, sommeillait dans la paix de son âme ménagère, et rêvait de son potager sur le coteau de la Loire, où venaient la saluer les orphéons.

Joseph Schmoll et le général Larivière, sortirent du fumoir, l'œil encore égayé des propos grivois qu'ils venaient d'échanger. Le général s'assit entre la princesse Seniavine et madame Martin.

— J'ai rencontré ce matin au bois la baronne Warburg, qui montait une bête superbe. Elle m'a dit : « Général, comment faites vous donc pour avoir toujours de beaux chevaux? » Je lui ai répondu : « Madame, pour avoir de beaux chevaux, il faut être ou très riche, ou très malin. »

Il était si content de cette riposte qu'il la répéta deux fois, en clignant de l'œil.

Paul Vence s'approcha de la comtesse Martin :

— Je sais le nom du sénateur : il s'appelle Loyer. il est vice-président d'un groupe, et auteur d'un livre de propagande intitulé : *Le Crime du 2 Décembre*.

Le général poursuivit :

— Il faisait un temps de chien. Je me suis mis sous le champignon. Le Ménil s'y trouvait. J'étais de mauvaise humeur. Il se moquait de moi, en dedans ; je l'ai bien vu. Il s'imagine que, parce que je suis général, je dois aimer le vent, la grêle et la neige fondue. C'est absurde ! Il m'a dit que le mauvais temps ne lui était pas désagréable, et qu'il allait la semaine prochaine chasser le renard avec des amis.

Il y eut un silence ; le général reprit :

— Je lui souhaite du plaisir, mais je ne l'envie pas. La chasse au renard n'est pas bien agréable.

— Mais elle est utile, dit Montessuy.

Le général haussa les épaules :

— Le renard n'est dangereux pour les poulaillers qu'au printemps, quand il nourrit sa famille.

— Le renard, répliqua Montessuy, préfère la garenne à la basse-cour. C'est un fin braconnier, qui fait moins de tort aux fermiers qu'aux chasseurs. J'en sais quelque chose.

Thérèse, distraite, n'entendait pas la princesse qui lui parlait. Elle songeait :

— Il ne m'a pas même averti qu'il s'en allait !

— A quoi pensez-vous, chérie ?

— A rien d'intéressant.

IX

Dans la petite chambre sombre, muette, étouffée de rideaux, de portières, de coussins, de peaux d'ours et de tapis d'Orient, les épées, aux lueurs du feu ranimé, étincelaient sur la cretonne des murs, parmi les cartons de tir et les oripeaux flétris des cotillons de trois hivers. Le chiffonnier de bois de rose était surmonté d'une coupe en argent, prix décerné par quelque société de sport. Sur les plaques de porcelaine peinte du guéridon, un cornet de cristal où couraient des volubilis de cuivre doré, portait des branches de lilas blanc ; et partout des lumières palpitaient dans l'ombre

chaude. Thérèse et Robert, les yeux accoutumés à l'obscurité, se mouvaient aisément parmi les objets familiers. Il alluma une cigarette, tandis qu'elle renouait ses cheveux, debout, le dos au feu, devant la psyché où elle se voyait à peine. Mais elle ne voulait ni lampe ni bougies. Elle prenait les épingles dans la petite coupe de verre de Bohême qui était sur la table, à portée de sa main, depuis trois ans. Il la regardait qui passait rapidement dans les ruisseaux d'or fauve de sa chevelure des doigts de lumière, tandis que son visage durci et bronzé par l'ombre, prenait une expression mystérieuse, presque inquiétante. Elle ne parlait pas.

Il lui dit :

— Tu n'es plus contrariée maintenant, ma bien-aimée?

Et, comme il la pressait de répondre, de dire quelque chose :

— Que voulez-vous que je vous dise, mon ami? Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit en venant. Je trouve singulier que je sois informée de vos projets par le général Larivière.

Il savait bien qu'elle lui en voulait encore, qu'elle était restée près de lui sèche et contractée, et sans l'abandon qui d'ordinaire la rendait si délicieuse. Mais il affecta de croire que ce n'était qu'une bouderie près de finir.

— Ma chérie, je vous ai déjà donné des explications. Je vous ai dit et je vous répète que quand j'ai rencontré Larivière, je venais de recevoir une lettre de Caumont me rappelant ma promesse d'aller détruire les renards dans son bois, et j'y avais répondu courrier par courrier. Je comptais vous en avertir aujourd'hui. Je regrette d'avoir été devancé par le général Larivière, mais cela n'a pas d'importance.

Les bras relevés en anse sur sa tête, elle tourna vers lui un regard tranquille, qu'il ne comprit pas.

— Alors vous partez?

— La semaine prochaine, mardi ou mercredi. Je resterai absent dix jours au plus.

Elle mettait sa toque de loutre piquée d'une branche de gui.

— C'est une chose qui ne peut pas se retarder?

— Oh! non, la peau de renard ne vaudrait plus rien dans

un mois. Et puis Caumont a invité de bons camarades à qui mon absence ferait de la peine.

Fixant sa toque sur sa tête par une longue épingle, elle fronça le sourcil.

— C'est très intéressant, cette chasse?

— Oui, très intéressant, parce que le renard a des ruses qu'il faut déjouer. L'intelligence de ces animaux est vraiment admirable. J'ai observé, la nuit, des renards qui chassaient le lapin. Ils avaient organisé une vraie battue, avec des rabatteurs. Je vous assure que ce n'est pas facile de déloger un renard de son terrier. Ces parties de chasse sont très gaies. Caumont a une excellente cave. Pour ma part je ne m'en soucie guère, mais elle est généralement appréciée. Concevez-vous qu'un de ses fermiers est venu lui dire qu'il avait appris d'un sorcier le secret de brider le renard en prononçant des paroles magiques? Ce n'est pas cette arme-là que j'emploierai, et je m'engage à vous rapporter une demi-douzaine de belles peaux.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

— On en fait de très jolis tapis.

— Ah!... Et vous chasserez pendant huit jours?

— Pas tout à fait. Me trouvant tout près de Sémanville, j'irai passer deux jours auprès de ma tante de Lannoix. Elle m'attend. L'année dernière, à cette époque, il y avait là-bas une bien belle réunion. Elle avait près d'elle ses deux filles et ses trois nièces, avec leurs maris: elles sont toutes les cinq jolies, gaies, charmantes et irréprochables. Je les trouverai sans doute, au commencement du mois prochain, tous réunis pour la fête de ma tante, et je m'arrêterai deux jours à Sémanville.

— Mais, mon ami, restez-y tant que cela vous fera plaisir. Je serais désolée que vous abrégiez à cause de moi un séjour si agréable.

— Mais vous, Thérèse!

— Moi, mon ami, je me tirerai d'affaire.

Le feu tombait. L'ombre s'épaississait entre eux. Elle dit avec un ton de rêverie et comme dans une attente:

— C'est vrai que ce n'est jamais bien prudent de laisser une femme seule.

Il s'approcha d'elle, cherchant son regard dans l'obscurité. Il lui prit la main.

— Vous m'aimez?

— Oh! je vous assure que je n'en aime pas un autre... Mais...

— Que voulez-vous dire?

— Rien. Je pense... je pense que nous sommes séparés tout l'été, que, l'hiver, vous vivez dans votre famille et chez vos amis la moitié du temps, et que, si l'on doit se voir si peu, ce n'est pas la peine de se voir du tout.

Il alluma les bougies. Son visage s'éclaira dur et franc. Il la regardait avec une confiance qui venait moins de la fatuité commune à tous les amants que d'un besoin de dignité régulière qui était en lui. Il croyait en elle par préjugé d'éducation forte et d'intelligence simple.

— Thérèse je vous aime, et vous m'aimez, je le sais. Pourquoi voulez-vous me tourmenter? Vous avez parfois des sécheresses, des duretés vraiment pénibles.

Elle secoua brusquement sa petite tête.

— Que voulez-vous? Je suis âpre et volontaire, c'est dans le sang. Je tiens de mon père. Vous connaissez Joinville: vous avez vu le château, les plafonds de Lebrun, les tapisseries faites au Mainey pour Fouquet, vous avez vu les jardins dessinés sur les plans de Le Nôtre, le parc, les chasses, — vous disiez qu'il n'y en a pas de plus belles en France; — mais vous n'avez pas vu le cabinet de travail de mon père: une table de bois blanc et un cartonnier en acajou. C'est de là que tout sort, mon ami. Sur cette table, devant ce cartonnier, mon père a fait des chiffres pendant quarante ans, d'abord dans une petite chambre, place de la Bastille, puis dans l'appartement de la rue de Maubeuge, où je suis née. Nous n'étions pas encore très riches en ce temps-là. J'ai vu le petit salon de damas rouge avec lequel mon père s'est mis en ménage et que maman aimait tant. Je suis un enfant de parvenu, ou de conquérant, c'est la même chose. Nous sommes des gens intéressés, nous. Mon père a voulu gagner de l'argent, posséder ce qui se paye, c'est-à-dire tout. Moi, je veux gagner et garder... quoi?... je n'en sais rien... le bonheur que j'ai... ou que je n'ai pas. Je suis cupide à ma manière, cupide de rêve, d'illusions. Oh! je sais bien que tout cela ne vaut pas

la peine qu'on se donne, mais c'est la peine qui vaut, parce que ma peine, c'est moi, c'est ma vie. Je suis âpre à jouir de ce que j'aime, de ce que j'ai cru aimer. Je ne veux pas perdre. Je suis comme papa : je réclame ce qu'on me doit. Et puis...

Elle baissa la voix :

— Et puis, j'ai des sens, moi. Voilà, mon cher. Je vous ennuie. Qu'est-ce que vous voulez?... Il ne fallait pas me prendre.

Ces vivacités de langage auxquelles il était accoutumé lui gâtaient son plaisir. Mais il ne s'en alarmait pas. Sensible à tout ce qu'elle faisait, il ne l'était guère à ce qu'elle disait et n'attachait pas d'importance aux paroles, surtout venant d'une femme. Parlant peu lui-même, il était à mille lieues de s'imaginer que les paroles sont aussi des actions.

Bien qu'il l'aimât, ou plutôt parce qu'il l'aimait avec force et confiance, il croyait devoir résister à des fantaisies qu'il jugeait absurdes. Cela lui réussissait de faire le maître quand il ne la contrariait pas : et, naïvement, il le faisait toujours.

— Vous savez bien, Thérèse, que je ne veux que vous être agréable en tout. N'ayez donc pas de caprices avec moi.

— Et pourquoi n'en aurais-je pas avec vous? Si je me suis laissé prendre... ou donnée, ce n'était pas par raison, bien sûr, ni par devoir. C'était par... caprice.

Il la regarda, surpris et attristé.

— Le mot vous fâche, mon ami? Mettons que c'était par amour. Et vraiment c'était de bon cœur et parce que je sentais que vous m'aimiez. Mais l'amour doit être un plaisir, et si je n'y trouve pas la satisfaction de ce que vous appelez mes caprices, et de ce qui est mon désir, ma vie, mon amour même, je n'en veux plus, j'aime mieux vivre seule. Vous êtes étonnant! Mes caprices! Est-ce qu'il y a autre chose dans la vie? Votre chasse au renard, ce n'est pas un caprice?

Il répondit très sincèrement :

— Si je n'avais pas promis, je vous jure, Thérèse, que je vous sacrifierais ce petit plaisir avec bien de la joie.

Elle sentit qu'il disait vrai. Elle le savait très exact à tenir ses engagements dans les moindres affaires. Sans cesse enchaîné par sa parole, il portait dans les relations mondaines une minutieuse exactitude de conscience. Elle entrevit qu'en insis-

ant elle désirait qu'il ne partît pas. Mais il était trop tard ; elle ne voulait plus regagner. Elle ne cherchait des raisons que le plaisir violent de perdre. Elle fit semblant de prendre au sérieux cette raison, qu'elle trouvait assez niaise.

— Ah ! vous avez promis !

Et elle céda perfidement.

Surpris d'abord, il se félicita bientôt au dedans de lui-même de lui avoir fait entendre raison. Il lui sut gré de ne pas s'entêter. Il lui prit la taille, lui mit sur la nuque et sur les paupières des petits baisers honnêtes comme une récompense. Il montra de l'empressement à lui consacrer ses journées de Paris.

— Nous pouvons, ma chérie, nous revoir trois ou quatre fois avant mon départ, et plus encore, si vous voulez. Je vous attendrai chez nous aussi souvent que vous voudrez venir. Voulez-vous demain ?

Elle se donna la satisfaction de ne pouvoir venir ni le lendemain ni les autres jours. Très doucement, elle disait les empêchements. L'obstacle paraissait d'abord léger : des visites à rendre, une robe à essayer, une vente de charité, des expositions, des tapisseries qu'elle voulait voir, acheter, peut-être. A l'examen, les difficultés grossirent, s'amassèrent ; les visites ne pouvaient se retarder ; ce n'était pas une vente, c'était trois ventes où il fallait aller ; les expositions fermaient ; les tapisseries partaient pour l'Amérique. Enfin, c'était impossible qu'elle le revît avant son départ.

Comme il était dans son caractère de cultiver des raisons de ce genre, il ne s'aperçut point que ce n'était guère naturel à Thérèse de s'y arrêter. Embarrassé dans ce tissu léger d'obligations mondaines, il ne résista pas, resta muet, et malheureux.

De son bras gauche élevé sur sa tête, elle souleva la portière, posa la main droite sur la clef de la porte ; et là, dans les grands paons de saphir et de rubis de la laine orientale, la tête tournée vers l'ami qu'elle quittait, elle lui dit, un peu moqueuse et presque tragique :

— Adieu, Robert ! amusez-vous bien. Mes visites, mes courses, vos petits voyages, ce n'est rien. Il est vrai que la fatalité est faite de ces riens-là. Adieu !

Elle sortit. Il aurait voulu l'accompagner, mais il se faisait scrupule de se montrer avec elle dans la rue, quand elle ne l'y obligeait pas absolument.

Dehors, Thérèse se sentit tout à coup seule, seule au monde sans joie et sans douleur. Elle rentra chez elle à pied, comme d'habitude. Il faisait nuit, l'air était glacé, clair et tranquille. Mais les avenues qu'elle suivait dans une ombre semée de lumières l'enveloppaient de cette tièdeur des villes, si douce aux citadins, et qu'ils sentent jusque dans le froid de l'hiver. Elle allait entre les lignes de masures, de chalets et de bicoques, restes des temps champêtres d'Auteuil, qu'interrompaient çà et là de hautes maisons montrant avec ennui leurs pierres d'attente. Ces boutiques de petits marchands, ces fenêtres monotones, ne lui étaient de rien. Pourtant elle se sentait sous le mystère de l'amitié des choses, et il lui semblait que les pierres, les portes des maisons, ces lumières, là-haut, derrière les vitres, lui étaient favorables. Elle était seule, et elle voulait être seule.

Ces pas qu'elle faisait entre les deux demeures dont elle avait une habitude presque égale, ces pas qu'elle avait faits tant de fois, aujourd'hui lui paraissaient sans retour. Pourquoi? Qu'est-ce que cette journée avait apporté? A peine une contrariété, pas même une querelle. Et pourtant cette journée avait une saveur faible, étrange, persistante, un goût inconnu qui ne s'en irait plus. Que s'était-il passé? Rien. Et ce rien effaçait tout. Elle avait une sorte de certitude obscure qu'elle ne retournerait jamais plus dans cette chambre, qui tantôt encore enfermait le plus secret et le plus cher de sa vie. C'était une liaison sérieuse. Elle s'était donnée avec la gravité d'une joie nécessaire. Faite pour l'amour, et très raisonnable, elle n'avait pas perdu, dans l'abandon de sa personne, cet instinct de réflexion, ce besoin de sécurité qui étaient très forts en elle. Elle n'avait pas choisi : on ne choisit guère. Elle ne s'était pas non plus laissé prendre au hasard et par surprise. Elle avait fait ce qu'elle avait voulu, autant qu'on fait ce qu'on veut dans ces affaires-là. Elle n'avait pas à regretter. On avait été pour elle ce qu'on devait être : c'était une justice à rendre à un

homme très recherché dans le monde et qui avait toutes les femmes qu'il voulait. Elle sentait malgré tout que c'était fini, et tout naturellement. Elle songeait avec une mélancolie sèche : « Trois ans de ma vie, un honnête homme qui m'aime et que j'aimais, car je l'aimais. Il le fallait bien, pour me donner à lui. Je ne suis pas une femme perdue. » Mais elle ne pouvait plus retrouver les sentiments de ce temps-là, les mouvements de son âme et de sa chair quand elle s'était donnée. Elle se rappelait des circonstances petites et tout à fait insignifiantes : les fleurs du papier et les tableaux de la chambre: c'était une chambre d'hôtel. Il lui souvenait des mots un peu ridicules et presque touchants qu'il lui avait dits. Mais il lui semblait que l'aventure était arrivée à une autre femme, à une étrangère qu'elle n'aimait pas beaucoup, qu'elle ne comprenait guère.

Et la chose de tout à l'heure, ces caresses qu'elle emportait sur sa chair, tout cela était loin. Le lit, les lilas dans le cornet de cristal, la petite coupe de verre de Bohème où elle trouvait ses épingles, elle voyait tout comme par une fenêtre, quand on passe dans la rue. Elle était sans amertume, et même sans tristesse. Elle n'avait rien à pardonner, hélas! Cette absence d'une semaine, ce n'était pas une trahison, ce n'était pas une faute contre elle, ce n'était rien, c'était tout. C'était la fin. Elle le savait. Elle voulait rompre. Elle le voulait comme la pierre qui tombe veut tomber. C'était un consentement à toutes les forces secrètes de son être et de la nature. Elle se disait : « Je n'ai pas de raisons de l'aimer moins. Est-ce que je ne l'aime plus? L'ai-je jamais aimé? » Elle ne savait pas et il lui était indifférent de savoir.

Trois ans pendant lesquels elle s'était donnée deux et quatre fois par semaine. Il y avait des mois où ils s'étaient vus tous les jours. Ce n'était donc rien que cela? Mais la vie ce n'est pas grand'chose. Et ce qu'on met dedans, ce que c'est peu!

Enfin elle n'avait pas à se plaindre. Mais il valait mieux en finir. Toutes ses réflexions la ramenaient là. Ce n'était pas une résolution; les résolutions on en change. C'était plus grave : c'était un état de la chair et de la pensée.

Arrivée à la place dont le milieu est rempli par un bassin,

et sur un côté de laquelle s'élève une église de style rustique, laissant voir sa cloche dans une arcade ouverte sur le ciel, elle se rappela le bouquet de violettes de deux sous qu'il lui avait offert un soir, sur le Petit-Pont, près de Notre-Dame. Ils s'étaient aimés ce jour-là peut-être avec plus d'abandon et de fantaisie que d'habitude. Son cœur s'amollit à ce souvenir. Elle chercha, mais elle ne trouva rien. Le petit bouquet restait seul, pauvre petit squelette de fleurs, dans son souvenir.

Tandis qu'elle allait songeant, des passants, trompés à la simplicité de sa mise, la suivaient. L'un d'eux lui fit des propositions : un dîner en cabinet particulier et le théâtre. En dedans, elle en fut amusée et distraite. Elle n'était pas bouleversée du tout : ce n'était pas une crise. Elle pensa : « Comment font les autres femmes? Et moi qui me félicitais de ne pas gâcher ma vie. Pour ce qu'elle vaut, la vie ! »

En vue de la lanterne néo-grecque du Musée des Religions, elle trouva le sol bouleversé par des travaux souterrains. Sur une tranchée profonde, entre des talus de terre noire, des tas de pavés et des monceaux de dalles, une passerelle était jetée, faite d'une planche étroite et flexible. Elle s'y était engagée, quand elle vit au bout, devant elle, un homme arrêté pour l'attendre. Il l'avait reconnue et il la saluait. C'était Dechartre. Elle crut voir, en passant devant lui, qu'il était heureux de cette rencontre : elle le remercia d'un sourire. Il lui demanda la permission de faire quelques pas avec elle. Et ils entrèrent ensemble dans le large espace que remplissait l'air vif. En cet endroit les hautes maisons reculent, s'effacent et découvrent une partie du ciel.

Il lui dit qu'il l'avait reconnue de loin au rythme de ses lignes et de ses mouvements, qui était bien à elle.

— Les beaux mouvements, ajouta-t-il, c'est la musique des yeux.

Elle répondit qu'elle aimait beaucoup la marche : que c'était son plaisir et sa santé.

Lui aussi se plaisait aux longues courses à pied dans les villes populeuses et dans les belles campagnes. Le mystère des grands chemins le tentait. Il aimait les voyages : bien que devenus maintenant communs et faciles, ils gardaient pour lui leur charme puissant. Il avait vu des jours dorés et des

nuits transparentes, la Grèce, l'Égypte, et le Bosphore. Mais c'est à l'Italie qu'il revenait toujours comme à la patrie de son âme.

— J'y vais la semaine prochaine, dit-il. Je veux revoir Ravenne endormie dans les pins noirs du rivage stérile. Êtes-vous allée à Ravenne, madame? C'est une tombe enchantée, où paraissent des fantômes étincelants. La magie de la mort est là. Les mosaïques de Saint-Vitale, et des deux Saint-Apollinaire, avec leurs anges barbares et leurs impératrices nimbées, font sentir les délices monstrueuses de l'Orient. Dépouillé aujourd'hui de ses lames d'argent, le tombeau de Galla Placidia est effrayant, sous sa crypte lumineuse et sombre. Quand on regarde par une fente du sarcophage on croit y voir encore la fille de Théodose, assise sur sa chaise d'or, droite dans sa robe semée de pierreries et brodée de scènes de l'Ancien Testament, son beau visage cruel conservé dur et noir par les aromates et ses mains d'ébène immobiles sur ses genoux. Treize siècles elle garda cette majesté funèbre, jusqu'à ce qu'un enfant, en passant une chandelle par l'ouverture du tombeau, brûlât le corps avec la dalmatique.

Madame Martin-Bellème demanda ce qu'avait fait de son vivant cette morte si obstinée dans son orgueil.

— Deux fois esclave, dit Dechartre, elle redevint deux fois impératrice.

— Elle était sans doute jolie, dit madame Martin. Vous me l'avez fait trop bien voir dans son tombeau : elle m'effraie. N'irez-vous pas à Venise, monsieur Dechartre? ou êtes-vous las des gondoles, des canaux bordés de palais et des pigeons de la place Saint-Marc? Je vous avoue que j'aime encore Venise après y être allée trois fois.

Il lui donna raison. Il aimait aussi Venise. Chaque fois qu'il y allait, de sculpteur il devenait peintre et faisait des études. C'est l'air qu'il y aurait voulu peindre.

— Ailleurs, dit-il, même à Florence, le ciel est loin, tout en haut, tout au fond. A Venise, il est partout : il caresse la terre et l'eau, il enveloppe avec amour les dômes de plomb et les façades de marbre et jette dans l'espace irisé ses perles et ses cristaux. La beauté de Venise, c'est son ciel et ses femmes. Les Vénitiennes, quelles jolies créatures! et d'un jet si hardi, si pur! Ces

chairs minces et souples, qu'on sent pleines sous le châle noir. Ne resterait-il de ces femmes-là qu'un os, on retrouverait dans cet os le charme de leur structure exquise. Le dimanche, à l'église, elles forment des groupes rieurs, agités, un fouillis de hanches un peu pointues, de nuques élégantes, de sourires fleuris, de regards enflammés. Et tout cela plie avec une souplesse de jeunes bêtes, au passage d'un prêtre à tête de Vitellius, qui, le menton répandu sur sa chasuble, porte le calice, précédé de deux enfants de chœur.

Il allait d'un pas inégal, au gré de ses idées tantôt pressées, tantôt lentes. Elle marchait plus régulièrement et tendait à le dépasser. Et, la regardant de côté, il lui trouvait l'allure souple et ferme qu'il aimait. Il remarquait la petite secousse que par instants sa tête volontaire donnait aux brins de gui piqués à sa toque.

Sans y songer, il subissait le charme de cette rencontre presque intime avec une jeune femme presque inconnue.

Ils étaient arrivés à l'endroit où la large avenue déploie ses quatre rangs de platanes. Ils suivaient le parapet de pierre surmonté d'un rideau de buis qui cache heureusement la laideur des bâtiments militaires étalés en contre-bas sur le quai. Au delà se devinait le fleuve, à cet air laiteux qui, dans les jours sans brume, repose sur les eaux. Le ciel était clair. Les feux de la ville se mêlaient aux étoiles.

Au sud brillaient les trois clous d'or du Baudrier d'Orion.

— L'année dernière à Venise, chaque matin, en sortant de chez moi, je trouvais devant sa porte, élevée de trois marches sur le canal, une fille admirable, la tête petite, le cou rond et fort, la hanche libre. Elle était là, dans le soleil et la vermine, pure comme une amphore, capiteuse comme une fleur. Elle souriait. Quelle bouche ! Le plus riche joyau dans la plus belle lumière. Je m'aperçus à temps que ce sourire allait à un garçon boucher, campé derrière moi, son panier sur la tête.

A l'angle de la rue courte qui descend sur le quai, entre deux rangées de jardinets, madame Martin ralentit le pas :

— C'est vrai qu'à Venise, dit-elle, les femmes sont jolies.

— Elles sont presque toutes jolies, madame. Je parle des

filles du peuple, des cigarières, des petites ouvrières des verreries. Les autres sont comme partout.

— Les autres, vous voulez dire les femmes du monde ; et vous ne les aimez pas, celles-là?

— Les femmes du monde? Oh! Il y en a de charmantes. Quant à les aimer, c'est toute une affaire.

— Croyez-vous?

Elle lui tendit la main et tourna brusquement l'angle de la rue.

ANATOLE FRANCE.

(*A suivre.*)

MÉMOIRES

SUR LE

MINISTÈRE DU 8 AOUT 1829

— MINISTÈRE POLIGNAC —

AVANT-PROPOS

M. le baron d'Haussez, ministre de la marine sous le ministère Polignac, a laissé des Mémoires encore inédits et intitulés *Mémoires politiques et administratifs*. Ces Mémoires sont divisés en deux parties. La première, qui n'a pas de sous-titre, comprend les souvenirs de M. d'Haussez à partir de la première Restauration jusqu'à la formation du ministère de résistance que présida M. de Polignac (8 août 1829), et qui aboutit à la révolution de Juillet. M. d'Haussez fut pendant ces quinze années député, puis préfet. Cette première partie de ses Mémoires est surtout administrative, et l'horizon est celui de la politique locale.

La seconde partie, intitulée *Ministère du 8 août 1829*, fait l'histoire du ministère Polignac, jusqu'à la chute de la monarchie. C'est cette seconde partie dont nous commençons aujourd'hui la publication, sur le désir de mademoiselle de Saint-Priest d'Almozan, arrière-petite-fille de M. d'Haussez et dépositaire de ses Mémoires, qui nous a fait l'honneur de nous les confier.

Dans une brochure[1] que M. d'Haussez publiait en 1854, quelque temps avant sa mort, se trouvent les mots suivants : « Écrits avec la franchise la plus indépendante, parce qu'ils ne l'étaient que pour moi, ces Mémoires soulèveraient trop de controverses, exciteraient trop de susceptibilités, heurteraient trop d'opinions, pour qu'ils puissent recevoir une publicité contemporaine. J'ignore l'avenir qui leur est réservé, et je me borne à constater leur existence et à attester que, dans le récit et l'appréciation des faits, dans les jugements que j'ai portés sur les hommes, j'ai dit la vérité, telle au moins qu'elle m'est apparue ».

D'autre part, dans la page prophétique qui termine les *Mémoires*, M. d'Haussez fait appel contre ses accusateurs au jugement d'une postérité qu'auront éclairée les catastrophes inévitables, que celle de 1830 doit amener à sa suite. J'en appelle, dit-il, « à cette postérité, qu'une nouvelle et terrible révolution, en dévorant la génération présente, va rapidement rapprocher de nous ». Les descendants de M. d'Haussez ont toujours considéré cet appel, joint à la volonté orale maintes fois exprimée de son vivant par l'auteur ainsi qu'aux prévisions de la brochure de 1854, comme une disposition testamentaire formelle, qui leur imposait de faire paraître un jour, à l'heure opportune, cette déposition rédigée par leur aïeul pour le tribunal de l'Histoire. Mademoiselle de Saint-Priest d'Almozan pense qu'aujourd'hui, après soixante-trois ans écoulés, l'auteur se trouve en présence de cette postérité qu'il invoquait. Elle estime accomplir un devoir sacré en publiant ces *Mémoires*.

Nous croyons utile de donner ici quelques détails sommaires sur la carrière de l'auteur, et sur ses principes.

Charles Le Mercher de Longpré, baron d'Haussez, né à Neufchâtel (Seine-Inférieure), le 6 octobre 1778, mort le 10 novembre 1854 dans son château de Saint-Saëns, près Neufchâtel, appartenait à une famille de noblesse de robe

1. *MOI*, brochure anonyme avec ces deux épigraphes : *Nosce te ipsum*, et « Nous éprouvons tant de plaisir à parler de nous, que nous aimons mieux en médire que de n'en rien dire du tout ». (LA ROCHEFOUCAULD). — Rouen, imprimerie Alfred Péron, 1854.

(robe de bailliage). Il avait quatorze ans au moment de la grande émigration : il demeura en France et échappa par là à cet esprit de chimère et d'exclusivisme, contracté dans l'exil par les émigrés, et qui devait faire tant de mal au parti royaliste. Le milieu où il fut élevé était également soustrait à la tradition de l'esprit des parlements. Aussi, quoique royaliste d'éducation et de cœur, compromis même un instant, à l'âge de vingt-trois ans, dans la conspiration de Georges Cadoudal, il était tout prêt à comprendre et accepter la France nouvelle, telle qu'elle était sortie de la Révolution et du Consulat, et où il voyait le dernier terme de l'évolution accomplie par la longue action de la Royauté. La Royauté était à ses yeux, comme on le voit en lisant de près ses Mémoires, le grand et glorieux instrument qui avait créé la France à coups d'épée et à coups de lois ; qui, depuis la dissolution de l'empire de Charlemagne, avait travaillé patiemment, de siècle en siècle, en détruisant la féodalité d'où elle était sortie, en abolissant les privilèges de toutes sortes, de provinces, de corporations, de classes, à faire l'unité de la nation, par l'unité de la loi, de l'administration, de l'armée. Il ne croyait pas à la vertu créatrice et organisatrice de la liberté, ni au droit à gouverner des corps représentatifs. La Royauté était le grand rouage et ne devait trouver dans les autres rouages que des auxiliaires. Grand admirateur de l'organisation de l'an VIII, il pensait, et en cela il avait raison historiquement, que Napoléon avait achevé l'œuvre de la Royauté, conduite bien près de son terme à la veille de 89, et qui y aurait été amenée en 89 sans la faiblesse et l'impéritie des gouvernants du jour. Royaliste de cœur, il était impérialiste par la méthode et le caractère. Aussi ne refusa-t-il pas de servir la France sous l'Empire : il accepta, en 1806, les fonctions de maire de Neufchâtel, qu'il remplit avec assez d'éclat et de distinction pour mériter le titre de baron, qu'il reçut le 16 janvier 1814.

Au retour des Bourbons, il entra dans la politique active. Il représenta la Seine-Inférieure à la Chambre des députés, de 1815 à 1817 : puis il entra dans l'administration et fut tour à tour préfet des Landes, du Gard, de l'Isère et de la Gironde. La façon remarquable dont il administra ces départements le signala à l'attention du Roi à l'heure du besoin.

C'est à M. d'Haussez que la monarchie légitime doit sa dernière gloire ; car c'est lui qui, ministre de la marine, malgré l'opposition des bureaux et des gens du métier, fit mettre à la voile, contre vents et marées, la flotte qui porta les conquérants d'Alger ; et la rapidité, la précision, la sûreté avec lesquelles il organisa l'expédition sont restées classiques. Dans la campagne politique, dans l'expédition à l'intérieur, à laquelle il fut associé par la volonté du Roi, il lutta aussi contre vents et marées ; mais il n'avait pas le commandement.

Intelligence claire et volonté ferme, ayant au suprême degré le sentiment de l'autorité et des conditions qu'elle exige, ayant pour idéal l'ordre de l'an VIII, mis au service de la légitimité, il n'était d'accord avec ses collègues que sur la nécessité d'une politique de résistance, si l'on voulait sauver la monarchie, ébranlée par la coalition des républicains, des bonapartistes et des libéraux et désarmée par les concessions inefficaces du ministère Martignac. Mais, à la différence de ses collègues, il voyait la nécessité d'un plan suivi et de mesures réfléchies que ceux-ci n'entrevirent jamais. Il est difficile de prévoir le tour qu'auraient pris les événements, si la conduite de la résistance avait été aux mains de l'organisateur de l'expédition d'Alger au lieu d'être aux mains de M. de Polignac.

Aussi ces Mémoires, écrits en 1832[1], sous l'impression encore chaude de la catastrophe, respirent-ils toute l'amertume de déception et de colère que devaient lui laisser des événements si tragiques, auxquels il avait concouru sans qu'à aucun moment il lui eût été possible de leur imprimer la direction nécessaire. Mais assez de passions nouvelles ont fait oublier les anciennes, pour que l'on puisse à présent, sans crainte de réveiller les colères, laisser s'élever du passé une voix, qui, si animée

1. Cette date résulte : 1° des lignes suivantes qui prouvent que les *Mémoires* n'ont pas été écrits avant 1832 : « Alors que j'étais encore sous l'impression de la catastrophe qui venait de renverser le gouvernement auquel j'avais appartenu ; alors que mes souvenirs récents et des notes soigneusement recueillies jour par jour m'en retraçaient toutes les phases, je me suis occupé de la rédaction de Mémoires dans lesquels j'ai consigné tout ce que, pendant une période de dix-huit ans — de 1814 à 1832 — j'ai observé des événements et des hommes qui y ont pris part. » (*Moi*, p. 30.) : 2° De ce passage de la première partie des *Mémoires* qui prouve qu'ils ont été écrits avant 1833 : « Ce sera une curieuse étude à suivre que de voir comment M. Humann s'y prendra pour concilier ses principes économiques de 1828 avec les prodigalités *dont il sera le payeur en 1833.* »

qu'elle soit, ne peut plus parler que pour l'histoire. Nous avons vu depuis 1830 assez de révolutions et de coups d'État, avortés ou triomphants, pour pouvoir juger avec plus d'équité les hommes qui essayèrent de sauver la monarchie légitime et qui eurent surtout le tort d'échouer. Et si ces pages contiennent des injustices, ou des excès de justice, à l'égard des compagnons d'armes de M. d'Haussez, on doit considérer qu'il avait été appelé au ministère sans l'avoir demandé ni désiré, qu'il a été contraint, par honneur et dévouement, à y prendre une place; qu'il a livré la bataille sans avoir été admis à la préparer, et qu'après la défaite, ses derniers conseils ont été repoussés, de sorte que la retraite s'est changée en déroute. Quel est le vaincu politique, poursuivi par les récriminations du vainqueur et de ses compagnons de défaite, qui oserait affirmer, qu'ayant à témoigner dans des circonstances pareilles, au lendemain de la ruine finale, il aurait mis dans sa plume moins d'acide; et qu'ayant une part de responsabilité dans la catastrophe, il se serait montré plus loyal à la revendiquer, moins attentif à la limiter et la préciser?

Nous laissons à présent la parole à l'auteur.

I

Danger de la monarchie au moment de la chute du ministère Martignac. — Le ministère Polignac. Désarroi des idées, absence de direction politique. — Portraits des ministres : M. de Polignac, M. de La Bourdonnaie, M. Courvoisier, comte de Bourmont, baron d'Haussez, comte de Chabrol, M. de Montbel. — Premières séances du Conseil. — Le préfet de police. — Portraits du Roi, du Dauphin, de la Dauphine, de la duchesse de Berry — La Cour [1].

Attaquée dans ses prérogatives les plus essentielles, menacée dans son existence même, la monarchie ne pouvait résister

1. La division en chapitres et les sommaires des chapitres sont du fait de l'éditeur. Le manuscrit original ne connaît que la division en deux parties et chacune de ces parties est d'un fil ininterrompu.

plus longtemps à l'action destructive de la presse, et du système électoral, offert par la timidité du dernier ministère à la menaçante exigence de la Chambre des députés. A l'aide de ces deux terribles moyens, l'opposition avait accru ses forces au point d'avoir su créer un autre gouvernement, désavoué dans le principe, mais qui, bientôt révélé par ses actes, avait cessé d'être l'objet d'un doute. Ce gouvernement avait ses chefs, ses agents, une organisation territoriale, des contributions, une police, une armée!... Par suite de la disposition des esprits à accueillir avec faveur tout ce qui a l'apparence du blâme, les prétextes puisés dans les fautes réelles ou supposées du ministère devinrent des motifs de dénigrement contre ses membres. On ne tarda pas à en venir aux attaques les plus directes et les plus graves. On incrimina les intentions : on supposa des actes : à la falsification souvent insuffisante des faits on substitua la calomnie. En vain était-elle repoussée : les dénégations, quelle que fût leur publicité, n'avaient d'autre résultat que de donner lieu à de nouvelles injures. Une fois excitée contre un fonctionnaire, la haine publique, sans cesse alimentée par de nouvelles accusations, ne savait s'arrêter. L'invraisemblance, l'absurdité, rien n'y faisait; tout était bon, pourvu que le caractère de la violence s'y trouvât. Lorsque, trop grossier ou trop maladroit, un mensonge manquait son effet, un autre, toujours prêt, le remplaçait.

Après avoir épuisé ses traits contre les fonctionnaires, la licence osa se tourner contre la famille royale. Le Roi lui-même ne fut pas épargné. Chaque jour de nouvelles attaques, habilement dirigées, lui enlevaient quelque chose dans la confiance, le respect et l'affection du peuple. Chaque jour, un ridicule, dont ses vertus même fournissaient le prétexte, diminuait la considération à laquelle jamais monarque n'eut des droits plus réels.

La presse était le moyen principal employé par l'opposition pour arriver au but qu'elle se proposait. Elle venait d'être affranchie de la censure, sans frein qui pût arrêter ses écarts[1], et elle était assurée de trouver un appui dans la magistrature judiciaire à laquelle seule était réservé le soin de la réprimer.

1. Par la loi du 18 juillet 1828. (*Note de l'éditeur.*)

Tourmenté par le besoin de dominer le pouvoir lorsqu'il se montre faible, de le contenir dès qu'il veut résister, ce corps ne supportait qu'avec l'impatience la moins déguisée son éloignement de la partie politique du gouvernement. Tous ses vœux, toutes ses démarches avaient pour but le retour à cette autorité usurpée par les parlements, et dont, sage une fois, la Révolution l'avait dépouillé. Il prétendait soumettre les lois à une sorte d'élaboration; comme si nous eussions encore été à une époque où, émanées d'une volonté absolue, elles seraient arrivées avec tous les inconvénients, tous les dangers même que leur origine pourrait faire redouter à la nation pour qui elles étaient faites, si une magistrature éclairée et puissante ne s'était interposée pour leur faire subir un contrôle également avantageux au souverain et aux peuples. Ce grand œuvre de la Révolution, respecté par un des hommes qui ont le mieux compris l'art de gouverner, fut détruit à la Restauration. En 1816 et dans les années suivantes, les orateurs royalistes s'étaient fait un moyen d'opposition des déclamations en faveur de la liberté de la presse et de l'intervention des tribunaux dans les affaires politiques. Parvenus au ministère, ils voulurent paraître conséquents avec les doctrines qu'ils avaient professées, et ils réalisèrent imprudemment ces utopies dangereuses, préconisées dans un intérêt qui n'était pas celui du trône: et l'on vit les écrivains du *Conservateur*, ces royalistes si exclusifs dans leurs opinions, prévenir dans leurs concessions irréfléchies les vœux que n'avaient pas osé exprimer les rédacteurs des journaux les plus révolutionnaires.

La cour royale de Paris donna le funeste exemple d'une opposition systématique à la marche suivie par le gouvernement. Le baron Séguier, son premier président, trouvait une occasion de continuer le scandale qui avait signalé toutes les phases de sa carrière politique; il ne la laissa pas échapper. Retranché derrière l'inamovibilité dont le couvraient sa dignité de pair et les fonctions de la magistrature; remplaçant le talent qui lui manque par de la turbulence, et la considération que lui refusent les honnêtes gens par les clameurs des factieux, il dirigeait lâchement contre le pouvoir des coups que celui-ci ne pouvait ni parer ni lui rendre. Du milieu des rangs ennemis qu'il avait grossis par la fougue de son exaltation

royaliste, pendant les premières années de la Restauration, il ne cessa de créer des obstacles à la marche du gouvernement, que lorsqu'il eut rendu cette marche impossible. A son nom s'attachera à jamais le reproche d'avoir contribué le plus au renversement de l'ordre dans son pays et à la subversion de la dynastie.

Excités par lui, séduits peut-être par les applaudissements dont il était l'objet, les tribunaux, notamment ceux de Paris, refusèrent leur concours dans l'application des mesures répressives de la licence de la presse; ils méconnurent le sens le plus précis, la lettre même des lois, sans craindre de se placer dans un état de forfaiture ouverte, et ils ajoutèrent au scandale des acquittements les plus contraires à l'évidence des délits, celui du blâme contre le gouvernement qui en avait provoqué la répression. En butte à des haines d'autant plus redoutables qu'elles étaient excitées par un corps jusque-là entouré de la vénération publique, découragés par le mauvais succès de leurs efforts, les fonctionnaires les plus zélés cessèrent de réclamer une justice qu'ils étaient certains de n'obtenir que rarement et toujours d'une manière imparfaite. Dès ce moment, le pouvoir fut discrédité; et l'autorité compromise ne tarda pas à échapper aux mains qui seules avaient le droit et le devoir de la retenir et de l'exercer.

Les intermittences qui eurent lieu dans la composition des ministères qui se sont assez rapidement succédé favorisèrent les progrès du système libéral. Le ministère royaliste qui remplaçait un ministère d'une nuance différente, avait pour point de départ forcé la position que lui laissait le ministère précédent. S'il tentait de se placer dans une situation plus élevée, il était bientôt ramené à un état de choses consacré d'une manière trop authentique pour qu'il fût possible de le décliner. Lui-même était entraîné à de nouvelles concessions, auxquelles se joignaient les concessions plus amples et plus significatives que ne manquait pas de faire à son tour le ministère, moins disposé à la résistance, qu'une volonté incertaine laissait succéder à celui qui venait de disparaître.

De concessions en concessions, on était parvenu à dépouiller le pouvoir des moyens de réprimer les excès de la presse. Celle-ci profita de son affranchissement pour compléter la

victoire du parti dont elle servait la cause, et elle redoubla d'efforts pour la lui assurer dans les collèges électoraux. Rien ne fut négligé pour atteindre ce but important. L'influence, dont le droit et la nécessité ne sauraient être rationnellement contestés au gouvernement, devint le prétexte des reproches les plus hasardés et exprimés avec le plus d'inconvenance; et cette influence qui lui était enlevée passait sans ménagements, sans la moindre pudeur, à des comités, chargés dans chaque département, dans chaque arrondissement, des affaires de la faction. Les menées employées par ces comités n'y avaient déjà que trop agi dans un sens défavorable à l'autorité, lorsque celle-ci leur donna, par la loi du 24 juin 1828[1], une forme et une consistance légale. Tout alors fut désespéré, et les hommes les moins clairvoyants purent fixer l'époque très rapprochée où un nouvel ordre de choses succéderait à celui que de lâches conseillers n'avaient pas le courage de défendre.

Le Roi reconnut le danger; il se décida, mais trop tard, à s'arrêter dans cette voie de concessions suivie par le dernier ministère, sans résultat avantageux pour le trône, sans satisfaction pour ces libertés au nom desquelles on se montrait si exigeant; il résolut d'essayer d'une fermeté sage qui, sans compromettre ces mêmes libertés, garantît à l'autorité souveraine la plénitude d'action sans laquelle elle ne peut opérer le bien. Telle fut la pensée qui présida à la composition du ministère du 8 août. Cette pensée ne reçut et semblait en effet destinée à ne recevoir qu'une réalisation incomplète[2]. Afin de ménager des susceptibilités politiques, de rattacher au gouvernement toutes les fractions de l'opinion royaliste et la portion de l'opinion libérale à laquelle on supposait de la propension

1. Loi qui établissait la permanence des listes électorales et donnait à chaque citoyen le droit de provoquer l'inscription ou la radiation de tout individu indûment omis ou porté sur la liste. (*Note de l'éditeur.*)

2. Dans l'idée primitive du Roi, M. de Martignac et M. Roy devaient conserver leurs portefeuilles, et M. de Villèle devait être rappelé au Conseil. Cette combinaison fut contrariée par le prince de Polignac, justement effrayé de la supériorité de l'ex-président du Conseil, et par M. de La Bourdonnaie qui, ayant jeté son dévolu sur le ministère de l'intérieur, ne pouvait s'arranger de M. de Martignac. M. Roy, qui consentait à rester avec son collègue, refusa d'entrer seul dans la composition du nouveau Conseil, et aucun des membres du précédent n'y fut appelé.

à se rallier à lui, dès qu'elle en aurait reçu des garanties, on confia des portefeuilles aux hommes considérés comme l'expression de chacune de ces opinions. Ainsi, M. Courvoisier vint siéger à côté de M. de La Bourdonnaie, dont il avait combattu les doctrines à la Chambre des députés; M. de Chabrol dut mêler sa politique hésitante à l'ardeur irréfléchie de M. de Polignac; et l'on pensa que l'amiral de Rigny consentirait à fondre la nuance très prononcée de son libéralisme dans la couleur royaliste non moins tranchée de M. de Montbel. Quant à M. de Bourmont, on comptait avec raison que son adresse contribuerait à mélanger et à réunir ces éléments hétérogènes.

Cette combinaison fut immédiatement dérangée par le refus de l'amiral de Rigny d'accepter le portefeuille de la marine. Dirigé par une ambition dont l'impatience n'était pas satisfaite par l'avancement le plus extraordinaire, par le cumul de la préfecture maritime de Toulon avec le commandement d'une escadre dans le Levant, par un titre, des décorations et tous les genres de distinctions, M. de Rigny n'était pas homme à dédaigner un poste auquel les vœux de sa famille ne l'appelaient pas moins que les siens, si sa prévision n'eût été aidée par les avis positifs de ce qui se préparait contre le trône. La promptitude de sa réponse vient à l'appui de cette opinion, qui fut confirmée par les personnes que leurs relations avec sa famille et avec lui avaient mises dans le secret de son caractère et de sa manière d'agir[1]. Je fus appelé au poste que

1. Les circonstances qui ont accompagné le refus de l'amiral de Rigny sont peu connues et méritent cependant de l'être; les voici :

M. de Rigny était chez le receveur général de Moulins, lorsque l'avis de sa nomination au ministère de la marine lui parvint; il accourut à Paris, mais sa famille et ses amis lui imposèrent l'obligation de refuser. M. de Polignac, à qui il fit part de cette résolution, n'ayant pu la lui faire modifier, insista pour qu'il la notifiât lui-même au Roi, et il l'accompagna à Saint-Cloud. Après avoir vainement employé les raisonnements qu'il croyait les plus propres à vaincre sa résistance, le Roi ajouta : « Jeune encore, vous avez acquis une grande réputation militaire, les premiers grades de l'armée, tous les genres de distinction, la position la plus brillante : il ne vous manque que du repos pour jouir de votre gloire. C'est le sacrifice de ce repos que je vous demande... Vous ne me le refuserez pas. — Sire, reprit l'amiral, des considérations puissantes, surtout la composition du ministère, ne me permettent pas d'accéder aux désirs de Votre Majesté. — Quels noms vous répugnent? — Je prie Votre Majesté de me dispenser de les désigner. — Je vous ordonne de le faire. — Sire, M. de Bourmont... — Je vous comprends, reprit le

M. de Rigny laissait vacant. On pensa que la fermeté de mon royalisme et la modération dont j'avais donné des preuves constantes satisferaient les différentes nuances de l'opinion de la droite, en même temps que ma position personnelle à l'égard des hommes influents de la gauche me rendrait un intermédiaire utile entre eux et le gouvernement. On crut même trouver dans mes succès administratifs une compensation à mon défaut de talent oratoire, et l'on refusa de s'arrêter aux observations qu'une modestie réelle, et le désir d'attendre dans ma préfecture la vacance du seul poste qui me parût en rapport avec mes goûts et mon genre de talent, me portèrent à faire, avant de me rendre aux ordres du Roi.

Le ministère était donc composé d'hommes choisis dans des opinions et des situations politiques diverses; mais, ce qui n'était pas un moindre inconvénient, ces hommes, dispersés sur tous les points de la France, se réunissaient sous la direction de l'un d'entre eux qu'ils ne connaissaient pas, sans savoir s'ils se conviendraient, s'ils s'entendraient, si dès le premier jour, quelque grave incompatibilité ne les forcerait pas à reprendre le chemin des provinces, d'où, sans les consulter, on les avait appelés. Chacun croyait au moins qu'une pensée réfléchie avait présidé à leur choix : qu'en arrivant, ils trouveraient un plan arrêté, dont l'acceptation ou le rejet déterminerait leur position. Grande fut donc leur surprise en apprenant que le Roi, inquiet des progrès de la faction libérale et les attribuant avec raison à la pusillanimité de ses ministres, avait résolu de former un ministère énergique dont le système lui parut exprimé par les opinions et le nom de M. de La Bourdonnaie et que, cédant aux prétentions du prince de Polignac, autant qu'entraîné par une vieille habitude d'affection, il l'avait désigné pour exercer dans le Conseil la part d'influence que lui-même s'était réservée. Ces deux personnages avaient donc été appelés aux Tuileries, et confiants, l'un dans une obstination qu'il prenait pour de la fermeté,

Roi avec vivacité. Quand M. de Bourmont s'est trouvé face à face avec son roi, les armes lui sont tombées des mains. C'est un tort aux yeux de mes ennemis, aux vôtres. Aux miens, c'est un titre à ma confiance et à mon affection. » Un geste du monarque indiqua la fin de l'audience. L'amiral était tellement ému qu'il se trouva mal en traversant la pièce voisine du cabinet du Roi.

l'autre dans une sorte d'illuminisme aventureux, qui l'avait précipité dans des embarras auxquels le hasard, à défaut de prudence, l'avait seul arraché, ils avaient ouvert l'Almanach royal, et s'étaient arrêtés aux noms qui jouissaient de quelque réputation, sans s'embarrasser du résultat que produirait une telle réunion ; sans même avoir dans la tête le *projet d'un projet*.

Ce fut une grande question dans le public de savoir qui, de M. de La Bourdonnaie ou de M. de Polignac, donnerait son nom au ministère. Cette question, moins oiseuse qu'elle ne le paraît tout d'abord, ne fut pas immédiatement résolue. En attendant que les actes vinssent la trancher, l'opposition n'hésita pas à chercher des armes dans les antécédents de ces deux ministres; et à cet arsenal, assez bien pourvu, elle ajouta toutes celles que la calomnie et la malignité purent fabriquer. Les discours de M. de La Bourdonnaie, les rigueurs qu'il avait proposées, sa perpétuelle insistance à provoquer les mesures les plus énergiques, donnèrent lieu de supposer au gouvernement l'intention de se placer au travers de la révolution et de la refouler vers sa source : tandis que l'on prêtait au prince de Polignac la pensée de baser ses formes de gouvernement sur le droit divin et sur le droit royal, et de rétablir le bon plaisir dans toute son intégralité et avec toutes ses conséquences. En France, moins qu'en aucun pays du monde, on ne se montre difficile dans l'examen de ce qui a rapport à la politique. Jamais peuple ne se soucia moins d'exercer une critique raisonnée sur ce sujet important : il croit tout ce qu'on lui dit, tout ce qu'il lit, et rarement il prend la peine de comparer le bruit de la veille avec l'événement du jour. De là résulte une extrême facilité à lui faire croire tout ce que l'on a intérêt à lui persuader, et l'on sait avec combien peu de ménagement et de pudeur cette disposition est exploitée.

Le ministère Martignac avait paru croire que le seul moyen de faire taire la presse était de lui permettre de tout dire, et que, pour la rendre réservée, il suffisait de faire disparaître les trop faibles obstacles opposés jusqu'alors à son dévergondage. Obéissant à cette pensée, il enfanta cette funeste loi du 18 juillet 1828 et, comme il cessa d'exister au moment où les journaux remplissaient leurs colonnes des éloges dus à sa

complaisance, chacun de ses membres emporta l'idée qu'il avait fait la plus belle chose du monde.

Le ministère qui lui succéda ne pensait pas ainsi; il trouvait toutes les prétentions éveillées par cette presse, si imprudemment déchaînée; toute la subordination des fonctions ainsi détruite à l'égard du gouvernement; l'inquiétude et l'hésitation chez ceux qui conservaient de l'attachement au Roi. Dans chaque département, des journaux nouvellement créés ajoutaient à l'effet produit par les feuilles de Paris et entretenaient un foyer permanent de résistance. Le seul remède à un pareil état de choses eût été une mesure plus forte et énergique qui, prise dans le moment de la stupéfaction produite par l'avènement inopiné du ministère, aurait pu être accueillie comme en étant le complément, et aurait au moins fait supposer l'existence d'un système et la volonté d'en poursuivre l'exécution avec vigueur.

Il n'en fut pas, il n'en pouvait être ainsi. Les deux hommes qui s'étaient emparés de la direction des affaires n'avaient ni la force, ni l'étendue d'esprit, ni le positif dans les idées, ni la connaissance de l'état de la France, ni même celle des collègues qu'ils venaient de s'associer, qu'il leur eût fallu pour arrêter un tel plan et en diriger l'exécution.

LE PRINCE DE POLIGNAC. — L'un, élevé hors de France, n'y était rentré que pour prendre part à une tentative malheureuse, qui n'avait eu pour résultat qu'une longue captivité dont il ne paraissait pas avoir profité pour mûrir son jugement et former sa raison. Son langage, son accent indiquaient des habitudes étrangères. C'est à l'Angleterre qu'il empruntait ses idées et ses continuelles comparaisons: il n'y avait pas jusqu'aux noms français qu'il ne dénaturât en les prononçant à l'anglaise. Ses manières, à la fois niaises et obligeantes, offraient un mélange de la politesse de cour et du mysticisme d'une confrérie. Sa conversation n'était qu'une enfilade de mots, de phrases à travers lesquelles on apercevait l'embarras de terminer autrement que par quelque chose de vide et de ridicule. Pauvre d'idées, il adoptait de préférence celles qui sortaient d'un milieu où il pensait qu'on n'irait pas en chercher l'origine; et, sans les approfondir, il les produisait au conseil, et dédui-

sait des conséquences sans se laisser arrêter par les observations les plus pressantes. Rencontrait-il une argumentation trop forte! « Messieurs, disait-il, l'obstacle que vous prévoyez n'existe pas. D'ailleurs, cela me regarde, et j'en fais mon affaire. » Puis il s'adressait au Roi et ne manquait pas de faire prévaloir son avis, alors même qu'il était opposé à celui de ses collègues. S'apercevait-il des inconvénients de sa détermination? Il n'hésitait pas, en proposant au Roi de la rapporter, à en attribuer le tort aux autres ministres, se servant alors des considérations qu'il avait repoussées, et auxquelles, le plus souvent, il avait négligé de répondre.

D'un côté, un grand nom, l'héritage d'une haute faveur, un zèle pour la cause royale éprouvé par les plus grands périls, des airs de bonne compagnie, une figure prévenante, de la confiance dans une sorte de prédestination, une disposition à suivre une idée avec ardeur jusqu'à ce qu'il rencontrât un obstacle qu'il n'avait pas prévu, et à l'abandonner à la moindre difficulté; de l'autre, une tête vide d'idées naturelles et acquises, un manque absolu d'instruction, une conversation sans fond et sans attraits, une complète nullité de talent de tribune, une incapacité qui se révélait dans toutes les circonstances, une imperturbable assurance à faire, et (ce qui est pire chez un ministre) à dire des sottises; on ne sait quoi de niais et d'incertain qui se mêlait à une sorte d'expression de finesse dans ses traits, voilà tout ce qui peut expliquer sa fortune politique et ses revers.

Ce n'était pas à l'aide de moyens ordinaires qu'un tel homme se proposait de gouverner. S'il n'avait dû en rencontrer, il se serait créé des difficultés pour se donner le mérite de les surmonter; mais il était servi à souhait, et sous ce rapport, on aurait pu croire qu'il n'avait rien à désirer. Il n'en fut pas ainsi : il appela au Conseil l'homme le plus irritant, le plus intraitable de France.

M. DE LA BOURDONNAIE. — M. de La Bourdonnaie apparaissait avec toute l'impopularité qui s'attachait à son nom, toute la haine que lui portait le parti ennemi, toute la désaffection personnelle que lui avaient vouée ses amis politiques mêmes, et de plus avec une absence d'aptitude aux affaires, de faculté

de concevoir, de force de volonté, que personne ne lui soupçonnait. Peu connu dans le monde, où l'on ne le voyait que rarement, et où il se renfermait dans une affectation de réticence et de discrétion, on ne pouvait le juger que par des discours de tribune, très bien faits, mais très faciles à faire, puisqu'ils n'avaient jamais pour objet que la censure des actes d'autrui, ou l'exposé de quelques systèmes qui embarrassaient fort peu leur auteur, certain qu'il était de n'avoir jamais à s'occuper de leur exécution. Cette censure était abondante, mais on doit convenir que la matière ne manquait pas. Elle était âcre et produisait de l'effet, parce que le public tient toujours compte des attaques dirigées contre le pouvoir, et prend aisément pour du courage et de l'indépendance ce qui n'est le plus souvent qu'un calcul d'intérêt ou d'amour-propre et un moyen de parvenir. Cependant, elle n'a jamais écarté de M. de La Bourdonnaie l'animadversion de tous les partis, constamment unanimes dans le sentiment de haine qu'il leur inspirait. Une figure chagrine, un air de dureté qu'il excelle à lui donner, des yeux perçants, insolemment fixés sur les interlocuteurs et recouverts de sourcils sans cesse froncés, une bouche habituellement contractée par un rire plus méchant que malin, tout cela est peu propre à faire goûter une conversation saccadée, distraite, dédaigneuse, et qui ne s'anime que lorsqu'elle prend un caractère désobligeant et fâcheux. En un mot, il avait cette présomption irréfléchie, cette audace résultant de l'ignorance du danger, cette répulsion pour toute idée qui ne venait pas de lui, cette maladresse d'exécution inséparable de la folie des conceptions, qui sont le propre des hommes médiocres appelés aux grandes affaires et dont la mission providentielle semble être de conduire à leur perte les États, les souverains et leurs trônes. Toutes ces belles qualités étaient complétées par une confiance béate dans une intervention céleste qui ne devait jamais lui faire faute.

Tel est M. de La Bourdonnaie dans un salon, tel il s'est montré dans le Conseil, avec cette différence cependant que, disposés peut-être à le juger avec peu d'indulgence, ses collègues, bientôt familiarisés avec son air d'arrogance et son ton dominateur, n'ont trouvé en lui que l'incapacité la plus complète en affaires et un manque absolu d'idées d'adminis-

tration et de gouvernement. Ils étaient persuadés qu'il arrivait avec des vues, un plan, un système; ils s'attendaient au moins à lui trouver de l'énergie, et il ne savait même pas s'élever jusqu'à la violence. Jamais, dans le Conseil, il n'ouvrait un avis, ne présentait un projet: mais, fidèle à ses habitudes et à son genre de talent, il ne manquait pas de faire la critique de ses collègues.

M. COURVOISIER. — M. Courvoisier, à qui les sceaux avaient été confiés, apportait à cette haute fonction toutes les qualités qui, dans les temps ordinaires, eussent suffi pour lui mériter la plus brillante réputation. A un beau talent de tribune, il joignait la plus rare candeur politique. Dévoué à la cause royale, singulièrement attaché à la personne du Roi, pour qui il professait une sorte de culte, sûr dans ses rapports avec ses collègues, il ne parlait et n'agissait que sous l'inspiration d'une conscience essentiellement religieuse. Personne ne résumait une question avec plus de netteté, de précision et d'impartialité. Personne ne possédait un égal genre de dignité qui convient aux grandes fonctions qu'il remplissait; ses traits réguliers, sa figure sereine, sa grande taille s'arrangeaient merveilleusement avec la simarre, qui jamais n'a été mieux portée que par lui.

LE COMTE DE BOURMONT. — Venait ensuite, dans l'ordre des préséances, le comte de Bourmont, que le prince de Polignac avait appelé au ministère de la guerre, comme M. de la Bourdonnaie l'avait été à celui de l'intérieur, pour faire parade de son courage et de sa supériorité, en multipliant les difficultés afin d'avoir le plaisir de les combattre. A défaut de talents brillants, M. de Bourmont apportait au moins une habileté qui pouvait les remplacer, parce qu'elle s'appliquait à tout. Sa petite taille, son ton cauteleux, son air fin et même rusé, ses manières insinuantes, une sorte d'hésitation dans ses démarches, l'absence apparente de toute prétention de dominer, quelque chose de caressant dans les manières, cette attitude qui semble dire : « Quoi que vous disiez, je serai de votre avis », lui donnent accès partout, aussi bien dans les affaires qu'auprès des hommes. Sa conversation est traînante et

embarrassée : il paraît péniblement chercher ses idées; les mots ne se présentent qu'avec difficulté pour les exprimer, et on est tout étonné de se voir ramené à son opinion après une série de phrases souvent fatigantes. Mais ces manières hésitantes couvrent un grand fonds de volonté. Cette élocution pénible lui donne les moyens d'éviter un mot impropre, une phrase qui le compromettrait. Jamais une idée ne jaillit brusquement de sa tête. Si elle se présente, elle est soumise à un examen réfléchi; et ce n'est qu'après avoir été élaborée qu'elle est produite. Le caractère de M. de Bourmont n'est pas tellement rigide qu'il ne se prête avec une sorte de complaisance aux capitulations réclamées par les circonstances. Passé assez brusquement des camps vendéens aux armées républicaines; emprisonné, fugitif, rentré en grâce, accueilli par Napoléon; rangé l'un des premiers sous la bannière royale en 1814; chef d'état-major du maréchal Ney pendant les Cent-Jours; bientôt après aux pieds du Roi à Gand, on le vit porter la plus brillante valeur sur le champ de bataille, et dans toute sa carrière politique un esprit de conduite que les événements les plus contraires, les circonstances les plus opposées n'ont jamais dérangé.

Dans son ministère, il s'est montré administrateur habile; au Conseil, homme de beaucoup de prudence, ou plutôt de beaucoup de finesse; aussi en était-il avec raison un des membres les plus influents.

LE BARON D'HAUSSEZ. — Il faut bien que je parle de moi, et je crois être en mesure de le faire avec une grande impartialité et en connaissance de cause, grâce à l'habitude que j'ai de me juger sans prévention favorable, ni défavorable.

Engagé, très jeune encore, dans des affaires politiques, je me suis préparé une réputation qui m'a aidé à parcourir rapidement la carrière dans laquelle le hasard, plus que des combinaisons réfléchies, m'avait lancé. L'opinion publique s'est, je ne sais pourquoi, toujours plus occupée de moi que d'une foule d'autres qui ont tenu des positions à peu près semblables à la mienne et qui me valaient. Des manières polies et affectueuses, le désir d'obliger, l'habitude du monde, me donnèrent des prôneurs et des détracteurs. Les premiers

l'emportèrent, mais heureusement sans réduire les seconds au silence, en sorte que l'on ne cessa pas de s'occuper de moi. Membre de la Chambre des députés en 1815, j'attirai l'attention par quelques discours où je m'établis en opposition avec l'extrême droite; et, s'il faut le dire, par quelques écrits, quelques chansons, quelques plaisanteries politiques, que l'esprit de parti accueillit avec une sorte d'engouement et fit valoir beaucoup plus qu'ils ne méritaient.

Bientôt des succès dans l'administration de quatre départements qui me furent successivement confiés me classèrent assez haut parmi les préfets mes collègues. Au moment où la monarchie s'écroulait, un de ses plus lourds débris roula jusqu'à moi. Cet accident ne saurait être attribué à une combinaison : il n'y en avait plus de possible alors. J'étais rapproché du désastre, il devait m'atteindre. Une place devint vacante dans le ministère du 8 août, elle me fut offerte. La composition de ce ministère ne m'agréait pas. Je ne crus pas cependant devoir refuser d'en faire partie; mais je fis valoir, pour m'en dispenser, mon impuissance bien réelle pour l'improvisation, et la difficulté même que j'éprouverais à donner dans le Conseil du développement à mes idées. On ne s'arrêta pas à ces considérations, toutes fondées qu'elles fussent[1].

1. Nous croyons utile de donner ici la page finale de la première partie des Mémoires, où M. d'Haussez raconte sa nomination au ministère :

« En 1829, le ministère concessionnaire de M. de Martignac, n'ayant plus que la monarchie à abandonner aux factieux et ne voulant pas la livrer, se retira, laissant à d'autres le soin hasardeux de sauver la couronne, et la nécessité périlleuse et plus probable de succomber avec elle. Dans l'embarras où était le Roi de trouver des ministres qui eussent l'abnégation de se grouper autour d'un trône chancelant, on appela son attention sur moi. Vainement je fis observer que je n'étais pas l'homme du moment, que mes aptitudes, mon sincère amour du bien, ma fidélité ne seraient d'aucun secours, car il me manquait la qualité dominante, indispensable dans la crise que l'on traversait : l'art de la parole ; seul, il pouvait imposer à la Chambre : mais, hélas ! il me faisait entièrement défaut. Le temps pressait, il fallait un ministre ; le Roi parla, j'acceptai le portefeuille de la marine...

» A mon arrivée à Paris, je me rendis directement chez le prince de Polignac. Je l'avais connu en 1804 lors de la conspiration de Georges Cadoudal et de Pichegru, mais nous ne nous étions pas rencontrés depuis ce moment. Dans l'espoir de le convaincre, je renouvelai près de lui toutes mes objections au choix dont j'étais l'objet, mais ce fut en vain ; il resta inébranlable. Voyant que je ne pouvais échapper à la terrible responsabilité que le ministère devait accepter, je voulus du moins avoir une idée générale du système qu'il avait arrêté. Le prince me répondit évasivement que nous parlerions de tout cela en route et me donna rendez-vous pour m'emmener à Saint-Cloud et me présenter à Sa Majesté.

On prit chez moi le talent d'administrer pour celui de gouverner; mes succès dans des préfectures pour des garanties des succès qui m'attendaient dans un ministère: et la persistance bien connue de ma volonté pour un gage de la fixité de mes opinions. On espérait, d'ailleurs, que mes nombreux rapports avec des hommes de tous les partis, que la modération et, en même temps, le positif de mes opinions, que l'influence que je devais à mes formes et à mon caractère personnel, beaucoup plus qu'à mes talents, seraient utilement employés: et, malgré mes observations, on persista à m'appeler au Conseil. Je n'y fus ni sans crédit ni sans utilité. J'y aurais rendu plus de services, si la crainte de voir le Roi entraîné par les dispositions favorables qu'il manifestait pour moi n'eût engagé le prince de Polignac à écarter avec soin la confiance auguste qui tendait à venir me chercher. D'un autre côté, je n'ai rien fait pour favoriser cette disposition bienveillante du Roi, car je ne me sentais pas le genre de talent que je jugeais indispensable pour soutenir le rôle élevé que j'eusse été appelé à jouer. Je me suis donc renfermé dans les attributions de mon ministère, dont la direction ne tarda pas à me devenir aussi familière que celle de mes préfectures.

L'expédition d'Alger, l'un des grands événements de l'époque, conçue, préparée et exécutée par mes soins, en cinq mois, prouva que je n'étais pas sans quelque aptitude pour les fonctions qui m'étaient confiées, et classera, j'ose l'espérer,

» Je ne pus obtenir plus d'éclaircissements près de M. de La Bourdonnaie que j'allai voir. Comme le prince, il se tint dans les généralités et m'assura que les vues de mes collègues concorderaient nécessairement avec les miennes.

» M. de Montbel, depuis longtemps mon ami, fut plus franc, et m'avoua qu'aucun plan n'avait été ni présenté ni discuté, mais que M. de Polignac et M. de la Bourdonnaie semblaient en avoir arrêté un et qu'ils attendaient la présence du ministre de la marine pour le soumettre au Conseil.

» Il me pressa d'accepter, non qu'il vît l'avenir sous un jour favorable, mais parce qu'il considérait comme une lâcheté de reculer devant les dangers qu'on m'offrait de partager.

» Le Roi, quand je lui fus présenté, me dit qu'il connaissait mes hésitations et les motifs sur lesquels je les basais, mais qu'il ne s'arrêtait ni aux unes ni aux autres; qu'il était des occasions où l'on ne doit pas consulter les intérêts de ses amis; que cette occasion se présentant, il m'avait offert le portefeuille de la marine, certain que j'accéderais à un désir auquel je ne le forcerais pas à donner le caractère d'une volonté.

» J'acceptai. »

mon nom parmi ceux des ministres dont la marine conservera le souvenir. Les sauveurs d'États sont très rares : les bons administrateurs le sont moins, sans que, cependant, le nombre en soit grand. Je sais tout ce qui me manque pour être rangé parmi les premiers; je sais, de plus, qu'il n'est pas en moi de l'acquérir. Mais je crois, sans trop de complaisance, pouvoir être compté parmi les seconds.

Au Conseil, je me bornais à émettre avec indépendance, mais très succinctement, mon opinion sur les affaires. Je ne la développais que lorsque le Roi m'ordonnait de le faire. Dans ces occasions, qui se sont répétées assez souvent, je préparai des mémoires que le roi daigna examiner et discuter avec moi dans des entretiens particuliers, soigneusement cachés à mes collègues et surtout au prince de Polignac.

LE COMTE DE CHABROL. — La tête de M. de Chabrol était, sans contredit, la mieux organisée pour les affaires, la mieux meublée de lois, de dates, de précédents, celle dont il sortait le plus de choses d'une utilité commune. Mais, pour des idées vastes et énergiques, des plans étendus, de la décision surtout, il ne fallait pas en chercher. Il semblait ne s'être imposé d'autre tâche que celle de tourner, de retourner les affaires dans tous les sens, de les examiner sous tous leurs aspects, d'en présenter consciencieusement les avantages et les inconvénients: et cette tâche, il la remplissait mieux que qui que ce soit: mais le don de prendre un parti lui était absolument refusé. Ses opinions se formulaient comme des avis, jamais comme des résolutions arrêtées; jamais il ne proposait une décision, jamais même il ne semblait en avoir pris une pour son propre compte. C'était, cependant, un des hommes les plus utiles comme des mieux intentionnés qui, depuis longtemps, eussent paru dans les Conseils. Le Roi avait en lui la confiance la plus entière et la plus méritée: il lui accordait même une affection sincère. Le ministre la justifiait par la franchise avec laquelle il émettait ses opinions, sans que, toutefois, il négligeât une constante attention à ménager sa faveur quoiqu'il affectât un dégoût du pouvoir, dont personne n'était dupe.

A l'égard de ses collègues, il se montrait plus poli qu'obli-

geant, plus réservé que discret : « Je l'aimerais de tout mon cœur, disait l'un de nous, si, au lieu de me présenter deux objets glacés qui restent sans mouvement, il voulait seulement me serrer la main. » Il était dans tous ses rapports comme dans cet acte banal, dont se plaignait notre collègue, froid, mesuré, impassible. Ce n'en était pas moins un bon ministre, et ce sera toujours un homme très honorable.

M. DE MONTBEL. — Venait enfin M. de Montbel, homme de conscience et de dévouement s'il en fut jamais, d'une droiture, d'une franchise, d'une probité admirables, et faisant valoir ces précieuses qualités par un jugement sain, un esprit cultivé, une grande intelligence des affaires, et une élocution qui ne suffisait pas pour lui faire une réputation d'orateur, mais dont la bienveillance qu'il inspirait généralement eût fait que l'on s'en serait contenté. Des manières simples, des formes rondes, beaucoup de finesse et de tact cependant, des mœurs sévères semblaient en avoir fait l'homme par excellence pour le ministère des affaires ecclésiastiques qui lui avait été donné tout d'abord, où il avait du succès, et qui lui plaisait. A la retraite de M. de La Bourdonnaie, on l'appela, contre son gré, à l'intérieur : il y parut plus occupé des détails que des vues générales auxquelles on ne lui a pas donné le temps de s'appliquer. Son dévouement et la plus complète abnégation de soi-même purent seuls le déterminer à se laisser traîner au ministère des finances dont il ne tarda pas cependant à apprendre la langue, et où son sens exquis, ses connaissances et la confiance universelle dont il était en possession, lui auraient assuré des succès.

Telle était la composition première du ministère du 8 août, produit, non d'une combinaison raisonnée, mais du caprice, du hasard, et de l'Almanach royal, qui, je le répète, a exercé la principale influence dans cette affaire.

Il fallait donner du mouvement à cet assemblage de pièces qui semblaient n'avoir pas été disposées pour composer une même machine. On les ajusta tant bien que mal et on se mit à l'œuvre. M. de Chabrol avait seul assisté à des Conseils, seul il en connaissait les usages et la forme des délibérations :

il nous les indiqua. M. Courvoisier fut, en sa qualité de garde des sceaux, investi d'une sorte de présidence, et l'on entama les affaires. D'abord chacun voulut parler des siennes, et lorsque l'on tenait la parole, on en usait largement. Plusieurs Conseils se passèrent ainsi à entendre l'exposé d'un plan diplomatique, qui ne tendait à rien moins qu'à un remaniement de la carte de l'Europe, sans guerre, sans lésion d'aucun intérêt, sans aucune discussion même qu'une sorte de conversation indispensable pour s'entendre. M. de Bourmont promettait une réorganisation de l'armée, de laquelle il devait résulter réduction dans le personnel des officiers, accroissement dans celui des soldats, amélioration dans le régime, et cependant économie notable et satisfaction générale. Peut-être eût-il tenu parole, s'il eût eu le temps d'agir.

M. de Chabrol nous entretenait très verbeusement de ses plans de finances, de la situation des fonds, de tous les détails de son ministère : il ne nous faisait pas grâce d'un chiffre.

M. de La Bourdonnaie exprimait son mécontentement de l'espèce d'usurpation de parole exercée par ses collègues : il demandait à être entendu à son tour, réclamait une séance entière, il la lui fallait longue et prochaine. On convint de lui en accorder une extraordinaire qui fut immédiatement fixée.

Ce jour impatiemment attendu arrive. Chacun de nous se rend au Conseil sans portefeuille, convaincu que l'on était que la séance suffirait à peine au travail de M. de La Bourdonnaie : il entre avec un portefeuille énorme d'où il tire gravement un unique dossier. On s'attendait au développement de ce système sur la direction à donner au gouvernement auquel nous nous obstinions à croire. On abrège les conversations qui, d'ordinaire, précédaient l'entrée en délibération ; on prend place et on se dispose à écouter. « Messieurs, dit M. de La Bourdonnaie, je serai un peu long, mais il s'agit d'une affaire importante, dont je vous aurais entretenu plus tôt, si vous aviez voulu m'accorder quelques moments. Je profite enfin de ceux que vous me consacrez et je commence :

« Les capucins de Marseille,...

» — Qu'est-ce à dire, les capucins de Marseille? C'est des capucins que vous voulez nous entretenir?... C'est pour eux

que vous nous réunissez? — Sans doute, ils en valent bien la peine! — Allons donc, c'est une plaisanterie. » Et chacun de se lever, de prendre son chapeau et de retourner chez soi, laissant à notre collègue déconcerté le soin de ranger dans son portefeuille ses rapports sur ses malencontreux capucins, qui, depuis, étaient devenus parmi nous une sorte de locution proverbiale pour indiquer le peu d'importance d'une affaire.

Il fallait cependant en venir à l'examen de la question capitale, de cette question de gouvernement qui semblait être la cause et la condition spéciale de la formation du ministère. Personne ne s'en était occupé, excepté moi, qui, préparé depuis longtemps par mes réflexions sur ce sujet important, l'avais traité à fond. J'arrivai au Conseil, avec un mémoire fort développé sur la situation de la France et sur le parti qu'il me paraissait convenable de prendre.

On arrêta qu'avant d'être discuté dans le Conseil, mon mémoire serait soumis au Roi, qui serait prié de faire connaître son opinion sur l'ensemble du système. Dès le lendemain j'étais à Saint-Cloud. Le Roi entendit la lecture du mémoire, me fit de nombreuses questions et des observations qui annonçaient autant de rectitude que d'élévation dans les idées. Il m'autorisa à informer mes collègues que le projet lui paraissait renfermer des vues utiles et qu'il désirait qu'il fût examiné. Chacun déclara alors qu'il avait aussi des vues, des plans, et qu'il était prêt à les développer. Bientôt il ne fut plus question de cet objet important que lorsque le Roi en parlait; ce qui arrivait assez souvent, car, avec raison, il en était fort préoccupé. Le prince de Polignac ne manquait jamais de lui répondre « qu'ainsi que Sa Majesté en avait exprimé l'intention, on agissait provisoirement, suivant les vues présentées par moi, sauf quelques modifications nécessitées par les circonstances et que, dès qu'il en aurait le temps, le Conseil arrêterait d'une manière définitive les bases d'un système général ». Cette réponse, dont il ne prenait jamais la peine de changer le sens ni les expressions, se reproduisait toutes les fois que le Roi la provoquait. Elle était même tellement prévue que nous nous regardions en souriant dès que la question était faite.

On s'attendait dans le public à de nombreux changements

dans le personnel des diverses administrations, parce que l'on se persuadait, avec quelque raison peut-être, que c'était la principale mission du nouveau ministère; il n'en fut à peu près rien. M. de La Bourdonnaie crut avoir beaucoup fait parce qu'il remplaça le petit nombre d'hommes capables qui dirigeaient ses bureaux, par des hommes étrangers aux affaires et qui, en peu de jours, aggravèrent le désordre, justement reproché à ce ministère. Parmi les préfets, on ne fit de changements que ce qu'il en fallait pour prouver combien le ministre connaissait peu le caractère et l'aptitude des hommes qu'il employait. Il choisit avec un tact merveilleux toutes les incapacités dont les précédents ministères avaient débarrassé l'administration, parce qu'il prit pour des motifs de préférence les folies et les exagérations qu'on leur avait reprochées. Quoique peu nombreux, ces changements fournirent des prétextes spécieux aux déclamations de la malveillance, donnèrent une idée défavorable des intentions et des talents du ministre, et entretinrent chez les fonctionnaires un état d'inquiétude perpétuelle sur le maintien de leur position : inconvénient immense et qu'un gouvernement sage ne saurait éviter avec trop de soin, parce qu'il entraîne toujours un découragement et une désaffection, qui, des dépositaires de l'autorité, ne manquent jamais de se communiquer aux masses.

M. MANGIN. — La place importante de préfet de police était vacante par la retraite de M. de Belleyme, que le Roi, qui lui accordait de la confiance, avait pressé vainement de continuer ses fonctions. Dirigé par le principe qu'il avait adopté de calculer par la haine qu'on leur portait le mérite des hommes qu'il voulait employer, M. de La Bourdonnaie jugea avec raison que sous ce rapport personne ne réunissait plus de titres que M. Mangin.

Chargé, en qualité de procureur général près la Cour royale de Poitiers, des poursuites dirigées contre le général Berton et ses complices, il apporta dans cette grave affaire un zèle qui prit le caractère de la violence et de la partialité la moins déguisée, habitude familière souvent reprochée aux magistrats du parquet de France. S'il eut aux yeux des libé-

raux le tort d'avoir employé des procédés durs, inconvenants, à l'égard des accusés, il se donna aux yeux des royalistes celui d'avoir ainsi fait surgir des reproches fondés qui nuisaient à leur cause. Sa conduite fit juger au gouvernement que les fonctions du ministère public ne pouvaient rester confiées à un homme d'un caractère aussi emporté, et on l'envoya à la Cour de cassation chercher une obscurité à laquelle l'âpreté de son zèle, plus que ses talents, l'avait momentanément arraché. On dit qu'il y fit preuve de connaissances, qu'il sut s'y rendre utile : on aurait dû l'y laisser. Mais son genre de célébrité le recommandait trop auprès de M. de La Bourdonnaie, pour qu'il respectât sa nouvelle position. Aussi, *sans l'avoir jamais vu*, sans même avoir pris sur son compte des informations, qui, tout insuffisantes qu'elles soient en semblable matière, peuvent cependant diriger l'opinion, le ministre de l'intérieur le proposa au Roi et le fit choisir comme préfet de police...

Le Roi, qui aime à rencontrer chez ceux qui l'approchent les formes qui le distinguent lui-même si éminemment, n'a jamais pu s'accoutumer aux formes bourgeoises de M. Mangin; mais on lui répétait si souvent que c'était l'homme par excellence pour les fonctions qui lui étaient confiées, que lui seul en France était capable de comprimer les ennemis du trône, que cette âpreté dont on lui faisait un crime était une qualité, parce qu'elle en imposait aux perturbateurs, gens, comme on sait, faciles à effrayer, que des airs de cour n'étaient pas nécessaires auprès de la classe avec laquelle le chef de la police avait des rapports; tous ces beaux propos, dis-je, firent si bien leur effet, qu'aux yeux du Roi, comme à ceux de quelques-uns de ses ministres, M. Mangin passa pour l'homme le plus habile qui eût jamais dirigé la police; que la plus entière confiance lui fut accordée et que, comme il n'apprenait rien qui pût causer de l'inquiétude, on en concluait que rien d'inquiétant n'existait. Ce fut sur ces belles données que l'on marcha jusqu'à la catastrophe qui anéantit la monarchie, malgré les fréquentes observations de quelques membres du Conseil, malgré l'évidence des faits.

Soit conviction de la nécessité de renouveler le personnel de la police, soit envie de justifier par des actes de sévérité la

confiance dont il était investi, M. Mangin ne ménagea pas les destitutions. Libéraux, royalistes, gens de bien ou mal famés, tous étaient atteints sans être avertis, sans qu'il leur fût donné de se défendre, à la première accusation dont ils étaient l'objet. Aussi les dénonciations ne manquèrent pas. Elles tombaient principalement sur le petit nombre d'hommes dévoués que renfermait cette branche d'administration; ils furent remplacés par des gens, ou inhabiles, ou mal intentionnés. Tout fut bouleversé. Les rapports devinrent incomplets, minutieux et si ridicules, si invraisemblables, que le ministre de l'intérieur n'osait les produire au Conseil, qui bientôt ne reçut plus que ceux que la police militaire faisait parvenir par l'intermédiaire du ministre de la guerre. Encore étaient-ils dédaignés et se taisaient-ils sur un point important, les dispositions de l'armée.

Si, en apparence, le gouvernement était entre les mains des ministres, en réalité il était dans celles du Roi, qui, non seulement dirigeait la marche générale des affaires, mais entrait même dans les détails. M. le Dauphin s'était réservé la direction du personnel de la guerre et ne souffrait pas la moindre atteinte à une prérogative qu'il exerçait sans contrôle, sans même tolérer une observation ni une demande. Le caractère de ces deux princes donnait à leur intervention dans les affaires une autorité devant laquelle tout, dans le ministère, était contraint de plier.

LE ROI. — Accoutumés à juger le Roi par ses manières si pleines de politesse et de grâce, par cet air de bonté qui accompagne tout ce qu'il dit et fait, par l'apparente légèreté de ses goûts, les personnes qui ne le voyaient pas dans l'intimité, celles surtout qui n'ont pas traité les affaires avec lui, ne peuvent se persuader qu'il y portât de l'attention et de la ténacité; et c'est cependant un fait bien réel. Que cette ténacité ne vînt pas de son propre fonds; qu'elle résultât d'une influence étrangère, cela se peut : je ne suis pas éloigné de le penser; mais enfin elle existait et produisait son effet. Du reste, elle revêtait constamment les formes les plus propres à la dissimuler. Jamais dans le Conseil, jamais dans le secret même de

son cabinet, le Roi ne se montrait moins gracieux, moins poli qu'en public. C'était toujours cette même bonté, cette recherche d'obligeance qui commandaient l'affection et le dévouement. S'il disait son opinion avec franchise, bien rarement il la présentait comme une résolution arrêtée; il provoquait la discussion, et jamais ne s'offensait de l'opposition, lors même qu'elle se présentait sous des formes un peu prononcées; il résumait bien la plupart des questions, et, avec une sorte de supériorité, celles qui tenaient à la diplomatie. Son premier aperçu était toujours juste; mais, par une défiance outrée de lui-même qui allait jusqu'à lui faire prendre pour de la flatterie l'assentiment donné à son opinion, il était disposé à l'abandonner. On pourrait, en outre, lui reprocher de n'avoir pas su se défendre des impressions produites par les personnes en position de lui inspirer une volonté, sur laquelle les observations de ses ministres n'avaient plus de prise.

Dans le Conseil, comme en public, il parlait avec chaleur, avec un remarquable à-propos, mais sans correction. Jamais il ne préparait ce qu'il voulait dire; aussi quelquefois un mot imprudent lui fit contracter envers l'opinion des engagements difficiles à remplir. Tels sont ces mots : « Plus de conscription » ! « Plus de droits réunis » ! prononcés en 1814, à son entrée en France : « Plus de hallebardes » ! « Plus de censure » ! à son entrée à Paris en 1814.

Ses habitudes personnelles, ses goûts étaient simples et toujours en harmonie avec l'intérêt et la marche des affaires. Jamais ses exercices de religion, ses chasses, dont on a fait tant de bruit[1], ne lui ont fait manquer un Conseil, n'en ont même changé l'heure ou abrégé la durée. Jamais roi ne comprit avec plus d'exactitude les devoirs de la royauté et, comme roi, ne fut plus affectionné à ses peuples. Ce dernier sentiment se manifestait dans toutes les occasions et de manière à ce que l'on ne pût douter de sa sincérité. Un projet utile, un acte de bienfaisance fixaient toujours l'attention.

Dans ses rapports avec ses ministres, il montrait la plus admirable égalité d'humeur; et l'affection plus spéciale qu'il

1. Le roi chassait deux fois par semaine, et sept ou huit heures suffisaient à l'aller, au retour et à la chasse.

accordait à quelques-uns d'entre eux ne se manifestait que rarement en présence de leurs collègues. Le prince de Polignac occupait sans contredit le premier rang dans sa confiance. Il était très bien disposé pour M. de Chabrol, qu'il avait avantageusement connu en 1816, à Lyon. La facilité avec laquelle ce ministre traitait les affaires, sa manière de les présenter à l'intelligence du Roi, le lui faisaient aimer.

J'étais aussi fort distingué par lui, et j'aurais obtenu une grande part dans sa confiance, si, d'un côté, le prince de Polignac n'avait combattu avec persévérance ces intentions bienveillantes du Roi et si, de l'autre, je ne m'y étais en quelque sorte refusé, dans la crainte de ne pas me trouver à la hauteur du rôle que j'aurais été appelé à jouer. Tant de responsabilité m'effrayait; nos autres collègues, également bien traités en public, n'étaient jamais consultés en particulier.

On a affecté de donner à tous les actes du Roi un vernis de dévotion outrée. On ne le présente à l'opinion publique qu'entouré de prêtres, docile au joug qu'ils lui auraient imposé, et ne voyant, n'agissant que par eux et pour eux. La plus insigne mauvaise foi peut seule avoir fait adopter cette croyance à la plus inepte crédulité. Les exercices de religion du Roi n'allaient jamais au delà de ceux que l'étiquette, qui se mêle de tout à la cour, lui imposait, comme elle les avait imposés à ses prédécesseurs. C'était encore elle qui plaçait autour de lui quelques ecclésiastiques, qui, mêlés avec le service, le prenaient à la sortie de ses appartements, le conduisaient à la chapelle et le ramenaient. Puis la porte se refermait devant eux, comme devant tous ceux qui avaient composé son cortège. L'étiquette n'entrant en rien dans le choix de son confesseur, le Roi avait donné pour cet office sa confiance à l'abbé Jacquart, prêtre simple, étranger à la politique comme à la cour, et dont je ne saurais pas le nom, si je n'avais fait d'assez longues recherches pour le connaître et le révéler à ces gens si enclins à la critique, si ardents à fouiller dans la conscience des princes pour y trouver des sujets de reproche que leurs actes ne fournissent pas. Jamais on ne voyait un ecclésiastique entrer dans le cabinet de Charles X, ni être admis aux soirées de madame la Dauphine auxquelles il assistait. Jamais la religion, ni rien qui s'y rattachât, ne faisait

le sujet de ses conversations. Si l'on veut se convaincre que la piété du Roi se bornait à ce qui le concernait personnellement et que son zèle religieux, loin d'envahir la direction de l'État, ne s'étendait pas même à celle de son intérieur, que l'on examine ses actes, que l'on porte les regards sur son entourage. Il a signé les ordonnances du 8 juin 1828[1]; et MM. de *** et de *** faisaient partie de ses conseils, ou possédaient des charges qui les plaçaient dans sa confiance et dans son intimité. Certes, ces messieurs ne pouvaient passer pour des dévots.

Jamais l'affection du Roi pour les hommes qu'il honorait le plus de sa bienveillance ne l'a entraîné dans les prodigalités qui, sous le règne précédent, avaient obéré la liste civile. On pourra même dire qu'il n'était pas généreux, et lui reprocher ce genre de parcimonie, particulier aux personnes qui ne savent pas dépenser avec ordre. Certaines parties de ses dépenses exigeaient des sommes fort considérables; et la justice veut que l'on place en première ligne les secours qu'il distribuait aux indigents; mais vainement un militaire, un administrateur auraient attendu de lui un de ces actes de munificence que motivent un service important rendu, une circonstance entraînant un accroissement de représentation, et pour lesquels la royauté devrait toujours avoir une réserve. Cette parcimonie s'étendait à tout ce qui avait le caractère d'une récompense. Rien n'était plus difficile que d'obtenir du Roi les moyens de payer les service les moins discutables. Les propositions de ce genre rencontraient en outre, chez M. le Dauphin, une opposition qui plaisait beaucoup au Roi. Souvent les considérations les plus puissantes étaient écartées par la volonté irréfléchie du prince, qui n'aurait pas voulu que les fonctions civiles participassent à ce genre de distinction, qu'il prétendait devoir appartenir exclusivement à l'ordre militaire, et que même il n'accordait qu'avec une extrême réserve à l'armée.

Cette disposition aurait pu attirer sur le Roi et sur son fils le reproche de ne pas suffisamment apprécier les services qu'on leur rendait: et ce reproche ne paraîtrait pas sans fondement,

1. Contre les jésuites.

si l'on considérait la manière dont étaient distribuées les faveurs de la couronne. Le Roi, qui avait par-dessus tout le mérite d'un grand à-propos dans toutes ses démarches, en manquait lorsqu'il s'agissait de récompenser. Jamais ses faveurs spontanées ne s'étendaient au delà du cercle très étroit qui l'entourait immédiatement, on pourrait dire de sa domesticité de cour: presque toujours, ainsi que sa confiance, on les a vues devenir le prix de l'opposition la moins déguisée, tandis que de zélés serviteurs voyaient les récompenses fuir devant leur dévouement. En cela, Charles X se montrait ingrat, et de cette ingratitude double qui consiste à donner à ses ennemis ce que l'on refuse à ses amis.

On trouvera, avec raison, que la manière d'être du Roi à l'égard de ses ministres n'était pas en harmonie avec la position du chef d'un État constitutionnel. Cette position, ni lui ni sa famille ne la comprenaient et ne voulaient la comprendre. On laissait peser sur les ministres la responsabilité d'actes exclusivement émanés de la volonté royale, ou tellement influencés par elle qu'ils lui devenaient propres; et les ministres, arrêtés par une sorte de point d'honneur ou par le respect, n'osaient en décliner la responsabilité. C'est ce que l'on avait observé dans plusieurs circonstances d'un faible intérêt, mais qui se manifesta plus clairement encore dans la catastrophe qui a précipité la chute de la monarchie.

M. LE DAUPHIN. — Je ne sais ce que M. le Dauphin se fût montré sur le trône: mais, s'il est permis de le juger d'après sa manière d'être comme héritier présomptif de la couronne, je doute qu'il eût fait un roi commode pour ses conseillers, agréable au peuple, éclairé sur les intérêts de l'État. Des moyens peu étendus, une brusquerie de caprice, un défaut absolu de formes et même de tenue et de maintien; une indifférence qui s'étendait à tout, aux choses comme aux personnes, même à ce qui semblait devoir le toucher de plus près; un besoin de se montrer désobligeant qui prenait les formes mesquines de la taquinerie; une sorte d'asservissement à de minutieuses pratiques de dévotion; une préférence exclusive pour les affaires militaires, dont il ne s'occupait cependant que pour quelques revues qu'il passait, et pour la nomination, non le choix, des

officiers, qu'il prenait presque exclusivement par rang d'ancienneté, ne promettaient pas à la France le roi qu'il lui aurait fallu pour cicatriser les plaies mal fermées de la Révolution. On ne saurait dire dans quelle ligne il se serait placé, car on l'avait vu successivement se prononcer avec une égale chaleur pour les opinions de l'extrême droite, pendant les premières années de la Restauration; mécontenter ensuite les royalistes par l'accueil qu'il faisait aux idées et aux hommes de la Révolution, et revenir, dans ces dernières années, au système d'un royalisme exclusif, sans toutefois faire l'application de ses principes politiques aux hommes dont il s'entourait, et qu'il prenait à peu près selon que le hasard ou son caprice les lui présentait. Ce que son caractère offrait de plus inquiétant pour l'avenir, c'est qu'entraîné par des idées qu'il ne prenait jamais la peine de soumettre à la réflexion, il ne donnait prise à quelque influence que ce fût, pas même à celle de madame la Dauphine, dont la volonté soutenue aurait imprimé une marche constante à sa conduite.

A l'armée de Condé, dans son expédition d'Espagne, M. le Dauphin s'était acquis une réputation de bravoure que sa conduite dans les événements de Juillet a grandement compromise. Je ne pense pas que, dans cette occasion, ce soit la hardiesse de cœur qui lui ait manqué, mais bien celle de l'esprit : sa résolution prise sur le fond des événements, il n'eût pas balancé à faire le sacrifice de sa vie. Les moyens de prendre cette résolution n'étaient pas en lui : il eût fallu, pour les lui donner, une circonstance qui maîtrisât son indécision habituelle, laquelle, par compensation, se changeait en entêtement, lorsque, non sans beaucoup de peine, il était parvenu à la surmonter. Cette circonstance ne s'est pas présentée : il faut le déplorer, et pour la cause, et pour le prince.

Comme son père, M. le Dauphin montrait une disposition très marquée à une excessive parcimonie, mais pour une toute autre cause. N'ayant aucun besoin, ne dépensant presque rien pour lui, il ne songeait pas que les autres pussent aller au delà de leurs facultés, ni qu'ils fussent jamais dans la nécessité de recourir à ses bienfaits. On assure cependant que les personnes qui l'approchaient ne lui faisaient pas connaître en vain la gêne de leur position, et que, dans ces occasions, il

agissait avec beaucoup de générosité. Partout il faisait distribuer des secours abondants aux pauvres.

Le Dauphin était l'objet d'une désaffection générale, qui allait même jusqu'à l'aversion. Il le devait à l'absence complète de ce que les masses aiment à trouver dans un prince : de la noblesse dans la démarche, et, à défaut d'étendue dans l'esprit, quelque chose d'imposant dans la personne. Pour elles, la royauté est un spectacle, elles l'apprécient en raison de l'éclat dont elle s'entoure. Le Dauphin subissait donc les conséquences de sa tournure mesquine, de ses manières brusques à force de timidité, de son caractère à la fois faible et taquin, de l'à-propos qu'il possédait au suprême degré de faire preuve de désobligeance à l'égard des personnes, de niaiserie pour les choses.

MADAME LA DAUPHINE. — Au moral comme au physique, madame la Dauphine possède plusieurs des qualités essentielles à qui doit régner. Destinés à être vus de loin, il faut aux princes des grands traits, des figures à effet, des caractères tranchés. Peu importe que ceux qui les approchent trouvent les proportions trop fortes, si elles s'harmonisent aux yeux des peuples, spectateurs toujours éloignés. Ces conditions étaient réunies chez madame la Dauphine. Si elles n'ont pas produit l'effet que l'on devait en attendre, il faut s'en prendre à la force des circonstances et à la défaveur dont on s'efforçait de frapper tout ce qui aurait pu relever la royauté.

Rarement des événements plus terribles que ceux qui ont marqué la carrière de cette princesse ont atteint une personne dans sa position, et jamais ces événements ne l'ont surprise désarmée contre leurs coups. Du 10 août 1792 jusqu'au 29 juillet 1830, depuis la Tour du Temple jusqu'à Cherbourg, quelle série de malheurs ! et de ces malheurs contre lesquels l'âme la plus forte pouvait seule trouver des ressources et du courage ! et toujours quelle constance ! quelle dignité ! quelle noblesse ! Quelle place assez élevée dans l'admiration de ses contemporains comme dans l'histoire lui pourrait être assignée, si, s'attachant à diminuer le mérite de ses vertus et de ses qualités, la faction qui avait intérêt à les

présenter sous un jour désavantageux n'eût affecté de leur donner l'apparence de leur revers, en déguisant sa fermeté en obstination, son énergie en violence, son courage en désespoir, la dignité de son maintien en dédain, et l'inévitable souvenir de ses souffrances en haine du peuple français?

La bienfaisance de madame la Dauphine dépasse toute l'idée qu'on pourrait s'en former. Outre les sommes qu'elle distribuait dans les lieux qu'elle parcourait, elle tenait des secours en réserve pour toutes les infortunes devant lesquelles sa fierté naturelle ne manquait jamais de s'abaisser et à qui un accès facile était toujours assuré près d'elle.

Dans ce siècle où la calomnie est certaine du succès dès qu'elle s'exerce contre les grands, les coups qu'elle portait à madame la Dauphine ne pouvaient manquer de l'atteindre : ils l'ont renversée, mais sans lui faire rien perdre de cette noble fierté dont ses traits et son caractère sont également empreints.

On lui a attribué, sur la direction des affaires, une influence qu'elle n'a jamais eue et qu'elle n'a jamais recherchée. — j'en suis certain, lorsque je considère la nature de ses rapports avec le ministère dont j'ai fait partie. Détournée par des préventions dirigées avec indignité et dont elle ne s'est jamais bien défendue, son affection ne se portait pas vers moi. Aussi n'est-ce pas par la froideur qu'elle me témoignait que je juge sa position à l'égard de mes collègues; mais c'est par ce que j'ai observé, par ce que mes collègues m'ont bien souvent dit, que je me suis convaincu que madame la Dauphine n'avait pas le désir de s'immiscer dans la conduite des affaires. Je me suis également convaincu quelle blâmait la marche qu'on leur faisait suivre, et qu'elle leur en eût donné une plus positive et moins incertaine si elle eût eu le pouvoir.

MADAME LA DUCHESSE DE BERRY. — Les dispositions de Madame, duchesse de Berry, étaient toutes différentes. L'ardeur, l'impatience de son caractère s'étendaient jusqu'aux choses du gouvernement. Son opinion sur la marche des affaires et sur ceux qui la dirigeaient était exprimée avec une franchise qui souvent ressemblait à la malignité, et plus

souvent encore à l'indiscrétion. Comme on n'était bien venu auprès d'elle qu'en blâmant, l'éloge n'existait guère dans les habitudes de sa cour, refuge ouvert à tous ceux dont les idées exaltées n'auraient pas trouvé accès ailleurs, et où l'on ne pouvait obtenir de distinction qu'en se montrant plus exagéré que les autres. C'est de ce point que partait la seule influence qui, en dehors de celle du ministre dirigeant, agissait sur l'esprit du Roi, toujours disposé à se laisser surprendre par l'énergie des autres, et toujours accessible à ce genre de flatterie qui consistait à lui supposer plus de caractère qu'il n'en avait effectivement.

A l'égard de madame la duchesse de Berry comme de madame la Dauphine, la faction ennemie fut obligée d'employer toutes ses ressources pour la discréditer dans l'opinion. Cette princesse avait des goûts, des manières qui la rendaient populaire. Elle aimait les arts, recherchait et protégeait les artistes, voyageait beaucoup, allait partout, visitait tout, laissant sa dignité et son train à l'entrée des lieux qu'elle parcourait. Elle poussait jusqu'à la prodigalité la bienfaisance, cette vertu dominante de la famille royale. Sans appeler la pruderie à son secours, elle sut mettre sa réputation à l'abri des soupçons. Dans l'impossibilité où la malveillance se trouva d'accréditer des calomnies, elle fit taire l'éloge, et les qualités de cette princesse ne furent appréciées que par le cercle qui l'entourait.

Et ce cercle, qui le composait? Des gens pris dans ce que l'on appelait la cour, mélange bizarre d'hommes de toutes les classes, de toutes les époques, de toutes les cours, depuis le Directoire jusqu'à Charles X. Accoutumés à des changements, les provoquant sans savoir pourquoi, dans l'espoir vague d'y gagner quelque chose; frondant même aux oreilles du Roi, qui ne savait pas leur imposer silence; ennemis nés de tous les dépositaires du pouvoir, mendiant des faveurs afin de les obtenir, ou de trouver dans un refus un prétexte de haine et de déclamation. Plusieurs fois, pour enlever des voix à l'opposition, Louis XVIII prenait dans sa voiture et promenait pendant des après-midi entières des pairs à qui il eût été plus simple de donner le choix entre leur vote et leur disgrâce. Charles X n'eut plus même cette ressource. On refusait

de l'accompagner dans ses chasses, sous le prétexte que l'on avait à voter contre ses ministres. Le Roi le souffrait, en riant même; il ne changeait rien à l'accueil réservé à ces étranges courtisans. Les princesses se montraient moins indulgentes; mais on était arrivé au point de ne pas redouter une disgrâce dont le résultat se fût borné à une bouderie de courte durée.

Cette disposition des habitués de la cour agissait plus qu'on ne le pensait sur l'esprit des grands salons de Paris, dans lesquels l'opposition s'était particulièrement établie. C'était par l'entourage du Roi que l'on connaissait ses actes, ses paroles, les secrets qu'il laissait trop souvent échapper, et les projets et les démarches des ministres. Afin de mieux se défendre d'appartenir au ministère, ces hommes donnaient à leurs rapports un caractère de malignité qui les rendait plus perfides. Enfin, assez aveugles pour ne pas voir que leur nullité en affaires les rendait inutiles partout ailleurs que dans les emplois que leur réservait une étiquette peu exigeante en fait de mérite, ils travaillaient avec la plus folle ardeur à renverser un ordre de choses, source unique et de leur fortune et de leur importance.

Ces courtisans, au reste, ne contrariaient pas essentiellement les opérations du ministère, autour duquel ils s'agitaient, sans en aucune circonstance entraver sa marche. Si le Roi était sans influence sur eux, ils n'en exerçaient aucune sur lui.

Le plus sérieux écueil du gouvernement était cette désaffection générale qui s'attachait à la maison de Bourbon, désaffection dont il est impossible de trouver la cause. Jamais dynastie n'eut durée plus étendue, et dans cette longue série de rois, on en compte bien peu de mauvais, beaucoup de bons, quelques-uns de très distingués. La France lui est redevable d'un grand accroissement de territoire. Sous son sceptre paternel, les libertés publiques ont trouvé une protection d'abord, et enfin les garanties les plus positives. Renversée par la Révolution, son éloignement fut le signal de tous les genres de calamités. Rappelée, elle renoua entre la France et les nations européennes les relations politiques et commerciales et porta la prospérité publique à un degré qu'elle n'avait jamais atteint. L'accueil de nos princes était doux, on pourrait dire engageant. Leur bienfaisance s'étendait

à tous les malheurs. Leurs mœurs pourraient être données en exemple à toutes les familles. Enfin, nos libertés n'avaient plus de limites. Une faction s'en fit pourtant un prétexte pour réclamer. Toutes les prétentions, toutes les ambitions se réunirent et parvinrent à créer un sentiment d'irritation dont ne pouvaient se rendre compte la plupart de ceux qui le partageaient. Pour quelques-uns, c'était non de la haine, mais un malaise, un besoin irréfléchi de changement ; c'était tout ce qu'en faisait la position de chaque individu, hormis de l'affection, qui ne se trouvait que comme une exception, dans le cœur d'un petit nombre de sujets fidèles.

La haine que l'on portait à la religion et au clergé a été entretenue et exploitée avec un succès que l'on ne saurait concevoir, lorsque l'on examine la situation de ce corps autrefois si puissant, maintenant si déprimé, si dépourvu de richesses et d'influence. Les dispositions religieuses du Roi et de sa famille ; la présence, toute d'étiquette, à la cour, de quelques ecclésiastiques ; la prépondérance usurpée pendant quelque temps par des hommes qui cachaient leurs vues ambitieuses sous des dehors de piété, fournirent des prétextes aux craintes que l'on voulait généraliser. Ces craintes purent, à une certaine époque, ne pas être sans fondements ; mais ne devait-on pas tenir compte au Roi de la complète abnégation qu'il fit de ceux de ses principes religieux qui avaient usurpé quelque chose sur le gouvernement, dès qu'il en eut reconnu l'inconvénient ? Et cette protection qu'on lui reproche tant d'avoir accordée à ce que l'on appelait la Congrégation, n'eût-elle pas dû, si elle avait existé, être rachetée, aux yeux mêmes des gens les plus prévenus, par ces ordonnances sur les jésuites, qui firent aux exigences d'un parti des concessions réprouvées par la justice et que la loi n'autorisait pas ?

On voulait exciter toutes les passions contre la royauté : l'existence du clergé était un moyen : on l'exploita, et contre la monarchie, et contre les ministères, à qui l'on a successivement reproché, comme partialité, tout ce qui n'était pas rigueur à l'égard de ce corps.

BARON D'HAUSSEZ.

(A suivre.)

LA MARINE FRANÇAISE

EN 1894

Ici, du moins, on peut parler librement. A la tribune, c'est autre chose : il est rare que les préoccupations politiques, les questions ministérielles, ne viennent pas se greffer sur les affaires d'intérêt national, et les fausser.

Ainsi, il y a quelques années, celui qui écrit ces lignes exposa à la Chambre l'état de la flotte. Le tableau fourni par le ministère de la Marine à la Commission du budget mentionnait *quarante-trois* croiseurs ; en réalité il n'y en avait qu'*un* vraiment à la hauteur des progrès de la science, en fer et acier, à batteries, rapide, filant 17 ou 18 nœuds, le *Sfax* ; et un autre, de deuxième classe, en fer, mais à vitesse inférieure (15 nœuds), le *Duguay-Trouin*[1] : tous les autres étaient, ou hors d'usage, ou en bois, voués à la destruction ou à l'incendie, sans valeur guerrière et sans vitesse.

De même, on nous annonçait *soixante-dix* torpilleurs : en réalité, il n'y en avait que *dix-huit* sur lesquels nous pussions réellement compter : *neuf* de haute mer et *neuf* autres.

1. Il y avait aussi le *Milan*, mais les marins le classent sous la rubrique « éclaireurs », à cause de sa faible artillerie.

Le ministre de la Marine, M. l'amiral Krantz, répondit qu'en effet nous n'avions ni assez de croiseurs, ni assez de torpilleurs : que le plus grand nombre de nos croiseurs étaient en bois : mais qu'ils étaient montés par de braves gens, qui sauraient faire leur devoir.

Et de quels bancs, alors, partirent les applaudissements, les acclamations enthousiastes ? — Des bancs de l'Extrême Gauche. — Pourquoi ? — Parce que c'était M. Floquet qui était président du Conseil.

Il y a quelques semaines, nous avons assisté au spectacle inverse ; les rôles étaient retournés. M. Casimir-Perier étant président du Conseil, l'Extrême Gauche applaudit, sur les lèvres de M. Lockroy, ce qu'elle avait accueilli avec froideur dans la bouche d'un républicain non radical, et ce furent, cette fois, les Centres qui accueillirent avec des transports de joie l'air de bravoure, — fort bien exécuté, du reste, — de M. le général Mercier, ministre de la Guerre, tout pareil à celui de M. l'amiral Krantz : « Si l'ennemi, s'est-il écrié, avait l'inspiration, malheureuse pour lui, de frapper, n'importe où, le sol de notre patrie, il en verrait surgir des légions tout armées, toutes commandées, tout organisées, et munies de tout ce qui leur serait nécessaire pour déployer et faire valoir les admirables qualités militaires de notre race ! »

On est toujours sûr d'être applaudi, dans une Assemblée française, avec un pareil langage. C'est ainsi qu'on l'avait été en 1870. Ce n'est pas tout à fait sur ce ton, je crois bien, que le maréchal de Moltke parlait au Reichstag.

Laissons là ces misères de l'esprit de parti et ces petites habiletés de tactique parlementaire, et observons les choses d'un point de vue plus élevé, du point de vue patriotique.

Il est bien entendu que nous n'aborderons aucune question technique : ce n'est point notre affaire ; et par conséquent, les vieilles plaisanteries habituelles, sur les « marins en chambre », sur les « marins de salon », n'ont que faire ici. Contribuables — et mandataires des contribuables — nous avons le droit et le devoir de nous demander où passe l'argent du pays.

Quel est actuellement l'état de nos forces, — d'abord dans la Manche et l'Atlantique, ensuite dans la Méditerranée ?

Dans la Manche, la partie la plus riche et la plus exposée de notre littoral s'étend depuis la frontière belge jusqu'au cap de la Hague. On y rencontre successivement les villes de Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe, le Havre, Honfleur et l'arsenal de Cherbourg. Tous ces ports sont artificiels, tous sont en façade sur la mer.

Les *quarante-deux millions* affectés aux travaux de Cherbourg ne mettront ni le port ni la ville à l'abri du bombardement : « Quoi qu'on fasse, disait, à la Chambre, M. l'amiral Krantz, ministre de la Marine, le 16 juillet 1887, on ne mettra pas Cherbourg, d'une façon absolue, à l'abri de quelques coups de canon, c'est certain; il est trop mal placé topographiquement et géographiquement pour ne pas être exposé aux entreprises de l'ennemi. Dans toutes les guerres maritimes sérieuses, Cherbourg sera attaqué, n'en doutez pas. »

Que sera-ce, à l'époque où les travaux seront achevés (il faut, en tout, une dizaine d'années), avec la portée de plus en plus longue des armes à feu et les progrès continuels de l'artillerie et des explosifs?

En fait de défense mobile, nous avons, d'après le budget voté de 1894, depuis le Pas-de-Calais jusqu'au Finistère :

A Dunkerque — grâce à l'initiative du Parlement, — quatre torpilleurs armés et deux en réserve (pas de batteries de torpilles automobiles, pas de lignes de torpilles de fond).

A Calais, rien. A Boulogne, rien. A Dieppe, trait d'union naturel de la défense entre le Pas-de-Calais et l'estuaire de la Seine, rien. Au Havre, où sont accumulées tant de richesses, jetées, bassins, docks, cales de radoub, chantiers de constructions navales, etc., rien. A Ouystreham, rien.

A Cherbourg, huit torpilleurs armés, et vingt-neuf en réserve.

Dans la récente interpellation, M. le Président du Conseil, interrogé par nous, répondit que les torpilleurs en réserve pourraient être prêts dans les vingt-quatre heures. C'est une erreur, comme le prouve la dépêche de M. l'amiral Rieunier, ministre de la Marine, au préfet maritime de Toulon, en date du 9 novembre 1893. Et l'enquête faite à Toulon par la commission extraparlementaire a démontré que presque tous les torpilleurs en réserve sont, en effet, indisponibles (trente-neuf sur cinquante-deux): au matériel, bien entendu :

car, au personnel, il va sans dire qu'il faudrait attendre l'arrivée des réservistes.

Nous demandons instamment que tous les torpilleurs soient armés.

A Granville, Saint-Malo, Lézardrieux, Morlaix, rien.

Il est clair que, dans cette zone, le premier effort de la défense mobile doit se porter à l'étranglement du Pas-de-Calais, dont l'importance stratégique saute aux yeux. Dunkerque, Calais, Boulogne sont les grand'gardes de notre défense maritime contre l'Allemagne — et contre l'Angleterre.— La défense mobile ne sera efficace que si on l'organise méthodiquement, de façon que chaque poste puisse secourir son voisin. Or, le petit poste de Dunkerque serait détruit assez aisément dès le commencement des hostilités : il est « en l'air », tout seul, à des centaines de milles de tout secours. Il aurait besoin d'être soutenu par les postes voisins de Calais et de Boulogne. De plus, il y faudrait des croiseurs ou des éclaireurs : car les torpilleurs, qui ne peuvent voir loin, sont exposés à toutes les surprises, alors que ce sont eux qui devraient surprendre. On a bien mis là un chef de groupe; mais c'est une de nos affreuses canonnières cuirassées, la *Flamme* (première catégorie de réserve) : c'est prendre une tortue pour guider une troupe de lévriers.

Le littoral de la Manche n'est donc pour ainsi dire pas défendu. — Reste l'escadre. Qu'est-elle?

L'escadre de la Manche se compose des navires suivants :

Division *active* : le *Victorieux*, cuirassé de station lointaine, *en bois*, filant 12 nœuds, lancé en 1875, sans un seul canon à tir rapide; le *Furieux*, 13 nœuds 9, lancé en 1877, sans un seul canon à tir rapide, et le *Requin*, 14 nœuds 2, lancé en 1885, garde-côtes cuirassés; un croiseur de troisième classe, le *Surcouf*; un aviso, la *Lance*, et deux torpilleurs de haute mer.

Notons, entre parenthèses, que, d'après le budget *voté* de 1894, l'escadre active de la Manche devrait comprendre encore : le garde-côte *Jemmapes*, et les croiseurs *Alger*, *Latouche-Tréville* et *Fleurus*. Or, les promesses faites au Parlement et inscrites dans le budget n'ont pas été tenues : le *Jemmapes* et le *Latouche-Tréville* sont en armement pour

essais; les ouvriers travaillent encore à bord; et nous savons par de nombreux exemples que les essais de nos bâtiments de guerre peuvent durer des mois et des années. J'en citerai deux exemples *actuels:* le *Coëtlogon*, en essais depuis *quatre* ans, et le *Dupuy-de-Lôme*, en essais depuis *deux* ans: et l'on ne sait pas encore quand ils seront reçus.

Le *Fleurus* a dû interrompre ses essais à la suite de graves avaries de chaudières. On a, du reste, la triste certitude que ce croiseur-torpilleur ne filera jamais 18 nœuds; il n'a pu jusqu'ici en dépasser 17, encore les chaufferies étaient-elles devenues inhabitables (70 degrés).

Quant à l'*Alger*, il est à Toulon, dans l'escadre de la Méditerranée.

Telle est la division *active* de l'escadre de la Manche.

La division de *réserve* de cette même escadre (6 mois avec effectifs complets, 6 mois avec effectifs de disponibilité ; c'est d' « *in*disponibilité » qu'il faudrait dire!) est ainsi composée : un cuirassé d'escadre *en bois*, le *Suffren*, lancé en 1870 et filant 14 nœuds; les garde-côtes cuirassés *Fulminant* (1877) et *Tonnerre* (1875), vitesse maximum, 13 nœuds; aucun de ces trois navires n'a de canons à tir rapide: le croiseur de première classe en acier, *Isly* (1890); le *Coëtlogon* (1889), croiseur de troisième classe, toujours en essais (les derniers, qui datent de six mois, ont été interrompus pour cause d'avaries à l'appareil moteur et évaporatoire: ces avaries ne sont pas encore réparées et les essais n'ont pas été repris): la *Salve* et l'*Épervier*, avisos-torpilleurs (celui-ci porté par erreur à la division active). Ces deux bâtiments ont, comme la *Lance*, un défaut capital pour des navires destinés à servir d'éclaireurs et surtout à donner la chasse aux torpilleurs ennemis: ils manquent de vitesse; même aux essais, ils n'ont pu donner 18 nœuds; et l'on veut qu'ils forcent les torpilleurs de haute mer qui, en Allemagne, par exemple, dépassent 23 nœuds, et même, à présent, 25 et 26! Enfin, deux torpilleurs de haute mer.

Telle est la division de *réserve* de l'escadre du Nord.

Les bâtiments de l'escadre ne peuvent entrer dans aucun des ports de la Manche, — sauf Cherbourg, bien entendu.

Voilà exactement notre situation dans la Manche. On

s'explique sans peine, d'après cela, que M. l'amiral de Cuverville, préfet maritime de Cherbourg, ait donné sa démission il y a quelques mois. On l'a refusée et l'on a essayé d'étouffer le scandale : mais le fait a été porté à la tribune en présence du ministre, qui n'a pu le démentir.

Passons sur le littoral de l'Océan Atlantique et du golfe de Gascogne :

A Brest, nous n'avons que huit torpilleurs armés et seize en réserve. On devrait y entretenir une forte division de croiseurs, qui seraient admirablement placés pour exécuter des *raids* sur les grandes routes de l'Atlantique nord, aux approches des côtes d'Irlande et à l'ouverture de la Manche, et aussi pour surveiller le golfe de Gascogne, car il est probable qu'en cas de guerre notre commerce maritime serait contraint d'abandonner le Havre et les ports de la Manche, pour se concentrer à Bordeaux et à La Rochelle. Or, ces croiseurs n'existent point ; et notre programme de constructions neuves ne les prévoit pas, — écrasé qu'il est par les mastodondes à 27.240.000 francs pièce, comme le *Saint-Louis*, le *Henri IV* et le *Charlemagne*, qu'on va mettre en chantier cette année même (quatre-vingt-deux millions pour *trois* bateaux !)

A Lorient, cinq torpilleurs armés, dix en réserve.

A Nantes, à Saint-Nazaire, aux Sables-d'Olonne, à La Rochelle, à l'embouchure de la Gironde, rien.

Rochefort, où nous n'avons que cinq torpilleurs armés et onze en réserve, devait être le centre de la défense mobile de cette région, avec quelques croiseurs pour surveiller la côte d'Espagne et les approches de Bordeaux. On paraît oublier qu'en 1871 un petit yacht allemand, l'*Augusta*, vint enlever impunément un navire marchand devant Royan et un aviso de l'État sur la rade de l'île d'Aix !

Regardons maintenant du côté de la Méditerranée :

De la frontière espagnole à la frontière italienne, nos côtes sont partout abordables. Les richesses accumulées sur ce magnifique littoral sont immenses. Là nous trouvons Port-Vendres, Cette, Marseille, la Ciotat, Bandol, la Seyne, Toulon, Saint-Tropez, Cannes, Antibes, Nice, Villefranche,

Menton. Comme dans la Manche, toutes ces villes sont en façade sur la mer : c'est dire les ravages que la nouvelle artillerie pourrait y exercer.

Quel est l'état de la défense mobile? Le voici, d'après le budget voté de 1894 :

A Port-Vendres, rien. Cette position a une importance exceptionnelle, surtout pour le cas où la neutralité des eaux espagnoles serait violée[1]. A Cette, rien. A Marseille, rien. A la Ciotat, rien. Ce petit port renferme de magnifiques chantiers et des ateliers de constructions navales dont la destruction serait un désastre, non seulement au point de vue industriel et commercial, mais encore parce que notre flotte en aura le plus grand besoin pour ses réparations en temps de guerre : il ne faut pas oublier que l'arsenal de Toulon ne suffit pas aux réparations ordinaires du temps de paix. A Bandol, rien ; là se trouve le grand viaduc de la ligne stratégique de Marseille à la frontière italienne par la Corniche.

A Toulon : neuf torpilleurs armés, dont trois seulement de première classe, quatre de deuxième classe, et deux « rossignols » de troisième classe. En réserve : huit de première classe, dix-sept de deuxième classe, et huit de troisième ; soit trente-trois On vient de voir dans quel état d'entretien ils se trouvent, et aucune disposition n'a encore été prise pour l'améliorer.

A Saint-Tropez, rien. A Cannes, rien. A Antibes et au golfe Juan, à Nice, à Villefranche, à Menton, rien. Ces trois derniers points sont les grand'gardes de la défense maritime vers l'Italie et le golfe de Gênes, comme Port-Vendres du côté de l'Espagne.

Sur toutes ces côtes, dans le golfe de Lion, comme sur le littoral de Provence, la voie ferrée passe fréquemment à quelques mètres de la mer. La destruction en est donc facile, par le seul canon, sans débarquer.

En Corse, il n'y a, comme défense fixe, qu'une quarantaine de canons en tout : huit à Bastia, dix ou onze à Bonifacio, une vingtaine à Ajaccio et, comme défense mobile, que huit torpilleurs, dont quatre de première classe et quatre de deuxième : pas un croiseur, pas un éclaireur ; un régiment d'infanterie de

1. Voir le *Times* du 22 mars.

ligne à trois bataillons ; — le tout, à une heure de la Maddalena, avec ses quinze forts et ses six batteries, construits depuis sept ou huit ans, trente-deux torpilleurs, des chaloupes à vapeur, des approvisionnements de charbon, des munitions, etc., et, dans l'île, une division d'infanterie et des milices bien organisées. (L'île d'Elbe a cinq forts et vingt deux batteries.)

En Afrique, de la frontière du Maroc à l'extrémité sud de la côte tunisienne, le littoral français présente un grand nombre de cités commerçantes : Nemours, Mers-el-Kebir, Oran, Mostaganem, Tenez, Cherchell, Alger, Dellys, Bougie, Djidjelli, Collo, Philippeville, Bône, la Calle, Bizerte, Tunis, Sousse, Sfax, Gabès.

Sauf Bizerte, tous ces ports sont en façade sur la mer. Voyons, d'après le budget voté de 1894, l'état des défenses mobiles de cette région :

A Nemours, rien : à Mers-el-Kebir, rien : à Oran, rien. Ces trois positions ont une importance stratégique considérable, à cause de la proximité du détroit de Gibraltar, qui n'est nullement surveillé.

A Mostaganem, rien. A Alger, six torpilleurs armés, dont trois de deuxième classe : trois torpilleurs de deuxième classe en réserve. A Bougie, rien. A Philippeville, rien. A Bône, cinq torpilleurs armés, dont deux de deuxième classe : quatre en réserve, dont trois de deuxième classe.

A Bizerte, un torpilleur de deuxième classe qui, s'il devait se faire réparer, serait obligé de venir à Toulon ! Un croiseur ne pourrait pénétrer dans le goulet.

Un projet de l'amiral Aube avait prévu une dépense de onze millions pour le creusement du chenal et les aménagements nécessaires. Le Conseil des ministres, après en avoir délibéré, n'autorisa pas le dépôt de ce projet, de peur de déplaire à l'Angleterre et à l'Italie. L'amiral Aube se borna alors à faire commencer le creusement du chenal, sous les ordres d'un officier de son état-major (mission de M. le lieutenant de vaisseau Vignot). Cette mission porta le chenal à $3^{m}.50$, ce qui permet l'accès du lac aux torpilleurs.

Depuis lors, la création d'un port de commerce a été concédée à la maison Hersent, Couvreux, Lesueur. Mais les

travaux marchent avec une lenteur incroyable. Il y a là un consul anglais qui les surveille. Dès qu'on parle des travaux de Bizerte, de profonds diplomates se voilent la face. Il faudrait en finir. Nous avons porté à la tribune, en 1888, la dépêche de M. Barthélemy-Saint-Hilaire à lord Lyons. Voici ce qu'elle dit : « Il n'existe pas dans nos projets de dépenser *aujourd'hui* (16 mai 1881) des *sommes énormes* et de commencer des *travaux gigantesques.* » Eh bien, nous ne demandons ni « travaux gigantesques » ni « sommes énormes » ; mais nous avons bien le droit, j'imagine, nous avons même le devoir, de garantir la sécurité de la colonie, conformément aux engagements que nous avons pris envers l'Europe : nous n'avons pas annexé la Tunisie, et cependant nous y avons un corps d'occupation : si nous garantissons la sécurité de la colonie sur terre, pourquoi ne pas la garantir également sur mer?

La position stratégique de Bizerte est unique, à mi-chemin de la route de Gibraltar à Suez, à quelques heures de Malte, face aux côtes sud de l'Italie.

Le commandement de la marine qui est à Alger devrait être transféré à Bizerte : c'est sa vraie place. Bizerte devrait être le port d'attache d'une division légère de croiseurs et de torpilleurs de haute mer.

Enfin, à Tunis, rien.

Tel est l'état de nos défenses mobiles dans le bassin de la Méditerranée.

— « Qu'importe? nous dit-on. Croyez-vous donc que le sort de la Corse se décidera en Corse? que le sort de nos possessions africaines se décidera en Afrique? C'est sur la frontière du Rhin que la partie sera gagnée ou perdue... »

Avec ce raisonnement, il est inutile d'avoir une flotte!

Mais on ajoute : « C'est en haute mer ou sur les rivages de l'Italie, — à Spezia, etc., — que la flotte défendra la France, la Corse, l'Afrique. » — Ce qui équivaut à dire que la fortune de la France sur mer sera remise tout entière à son escadre.

Bien! Voyons cela :

D'après le budget voté de 1894, l'escadre d'évolutions de la Méditerranée comprend :

Division *active :* Dix cuirassés d'escadre : *Amiral-Baudin, Amiral-Courbet, Dévastation, Formidable, Hoche, Magenta, Marceau, Neptune, Amiral-Duperré, Brennus* (le *Brennus* est encore en achèvement à flot à Lorient) ;

Onze croiseurs : *Cécille, Dupuy-de-Lôme, Jean-Bart, Chanzy, Charner, Cosmao, Lalande, Troude, Faucon, Vautour, Wattignies.* (Le *Cécille* est en réparation à la suite d'avaries. Le *Dupuy-de-Lôme* n'a pas achevé ses essais, interrompus à la suite d'avaries. Le *Jean-Bart* est en essais à Rochefort, après transformation, et il ne doit pas retourner dans la Méditerranée. Le *Chanzy* et le *Charner* sont en achèvement à flot. Le *Wattignies* a de graves avaries de chaudière non encore réparées ; — si bien que, au lieu de onze croiseurs qu'elle a *sur le papier*, notre escadre de la Méditerranée n'en possède en réalité que cinq) ;

Trois avisos-torpilleurs : *Léger, Lévrier, d'Iberville* (les deux premiers seulement sont en escadre : le *d'Iberville* n'a pas encore commencé ses essais à Rochefort) ;

Six torpilleurs de haute mer : *Chevalier, Corsaire, Coureur, Mousquetaire, Sarrasin, Téméraire* (le *Sarrasin* a été le théâtre d'une explosion de chaudière qui a tué sept hommes, dont un ingénieur de la marine).

Division *de réserve :* Six cuirassés : *Colbert, Richelieu, Caïman, Indomptable, Terrible, Duguesclin ;*

Quatre croiseurs : *Sfax, Davout, Forbin, Milan ;*

Deux avisos-torpilleurs : *Bombe, Dague ;*

Quatre torpilleurs de haute mer : *Aventurier, Éclair, Kabyle, Orage.*

Il y a encore à Toulon, en essais, le *Suchet*, croiseur de deuxième classe, et, en achèvement à flot, le cuirassé le *Bouvines*.

Telle est notre escadre de la Méditerranée. C'est là la véritable force navale de la France. Et c'est à cette force que serait confiée toute la fortune de la patrie sur mer.

Or, voyons au juste ce qu'elle peut :

Le thème des grandes manœuvres de la Méditerranée, en 1889, consistait dans l'attaque et la défense de la partie de

nos côtes comprise entre la rade d'Hyères (à l'est) et Cette (à l'ouest).

Les *trente-cinq* bâtiments de la défense étaient sous les ordres de M. l'amiral Alquier. Les *dix* bâtiments de l'attaque, figurant une division italienne, étaient commandés par M. l'amiral O'Neill.

Les cuirassés de l'attaque étaient supposés filer *un nœud et demi* de plus que ceux de la défense. (C'est la reconnaissance officielle de la supériorité de vitesse de l'escadre italienne.)

Que se passe-t-il?

L'escadre ennemie part d'Ajaccio le 1er juillet : et, le lendemain, c'est-à-dire dès le premier jour des hostilités, prend ou détruit Cette, Marseille, Bandol, la Ciotat, et coupe la ligne du grand chemin de fer stratégique de la Méditerranée.

Puis, pendant que l'escadre de défense se dirige sur Cette, l'amiral O'Neill va bombarder une seconde fois Bandol, et bientôt paraît devant Toulon même. Le tir s'effectue par-dessus l'isthme des Sablettes, et, vers six heures du soir, l'arsenal est détruit, sans qu'aucun bâtiment de l'escadre de défense ait paru. Les assaillants ont eu *sept heures* devant eux.

Après quoi, l'amiral O'Neill bombarde de nouveau Cette, arrive aux îles d'Hyères, débarque, et sème les passes de torpilles. L'escadre de défense arrive quand le débarquement est terminé depuis plusieurs heures.

Et, en effet, il n'est pas besoin d'être grand clerc en ces matières, il n'est pas besoin d'être un homme du métier et de savoir commander un navire, pour comprendre qu'une escadre plus rapide sera toujours libre d'accepter ou de refuser le combat, et de porter la ruine sur le littoral ennemi avant que la flotte plus lente ait pu la rejoindre! C'est une question de bon sens.

Le résultat de nos manœuvres de 1889 est-il un fait isolé? Mais non : le rapport de la grande Commission de défense des côtes au Parlement anglais, en 1887, avait constaté, lui aussi, que les escadres ne suffisent pas à la défense des ports, des côtes, même quand ces escadres sont aussi nombreuses et aussi puissantes que celles de l'Angleterre. *Chaque port doit être défendu spécialement* : voilà le principe que ce document mémorable met en pleine lumière.

« La flotte britannique, si puissante qu'elle soit, dit-il, perdrait une grande partie de sa liberté d'action, si, en Angleterre comme au dehors, les principaux ports où les navires peuvent se réparer et faire du charbon n'étaient pas assez forts pour résister *par eux-mêmes* aux attaques probables, *même en l'absence de la flotte*.

» Le développement des défenses sous-marines et des torpilles lancées, soit du rivage, soit des torpilleurs, a fourni un moyen efficace et économique d'empêcher l'approche d'un navire ennemi. Mais, d'un autre côté, la science moderne a doté l'assaillant des moyens de vaincre ces obstacles, à moins qu'ils ne soient protégés par un armement léger de mitrailleuses et de canons à tir rapide. En même temps, la grande portée, la précision et la puissance de pénétration des nouveaux types de canons obligent les ports susceptibles d'être attaqués par eux à posséder les moyens de les tenir à distance suffisante.

» *Les récents progrès de l'artillerie ont complètement changé les conditions et la puissance d'une attaque navale*, et le gouvernement a pensé qu'il était impossible de différer plus longtemps l'étude de l'état général de nos défenses.

. . . .

» La défense d'un port se divise en défense active et passive... La Commission considère que la protection effective de beaucoup de ports est impossible dans la pratique, si on ne les a pourvus de la défense active; *pour presque tous les ports, c'est d'une importance capitale*.

» Si l'on choisit, pour les ports de commerce, un plan permettant de repousser les attaques privées, c'est-à-dire les attaques par les croiseurs, et si ce plan est exécuté suivant les nécessités spéciales à chaque cas, au moyen de mines sous-marines et de bateaux torpilleurs, on peut admettre que ces ports sont suffisamment protégés.

» Pour nous, le danger le plus probable n'est pas une attaque directe contre les ports anglais, *s'ils sont mis en état de défense satisfaisant*: c'est que des croiseurs, surveillant les lignes commerciales qui y aboutissent, interceptent ou détruisent les marines de commerce.

» *Il est impossible de donner une protection absolue, contre un bombardement, aux villes situées sur le bord de la mer*. La

portée des canons actuels (1887) permet à un navire, même d'un faible type, de bombarder une ville à la distance de quatre à cinq milles. Aucun genre de défense passive ne peut garantir de ce danger. Mais l'effet d'un bombardement à cette distance paraît avoir été exagéré : il est donc impossible que l'ennemi tente une opération aussi peu efficace, *à moins que ses projectiles ne renferment des matières incendiaires*. (On sait que ce nouveau *progrès* est réalisé depuis cinq ans.)

» Dans ce cas, une défense navale *active* pourra *seule* protéger le port. »

Ces conclusions sont d'accord avec la raison des choses de la marine moderne, avec la logique la plus rigoureuse, avec le sens commun. Il en résulte que, pour nos ports français, dont les plus importants sont en façade sur la mer, la seule protection efficace contre les attaques de l'ennemi flottant consiste dans une défense active, ou *défense mobile de mer*. Or, on vient de voir que nous n'en avons pour ainsi dire pas.

*
* *

Le principe fondamental du programme de *la jeune école*, c'est l'idée de la défensive. Voici la thèse à grands traits.

Les esprits les plus prévenus commencent aujourd'hui à découvrir tout ce qu'il entre de chimères et d'illusions décevantes dans cette antique conception de la guerre d'escadres, à laquelle nous devons tous nos désastres maritimes et continentaux : car, suivant la parole de M. l'amiral Réveillère, il n'y aurait pas eu de Waterloo, s'il n'y avait pas eu de Trafalgar ; il n'y aurait pas eu de Blücher, s'il n'y avait pas eu un Nelson.

La preuve est faite, scientifiquement faite[1], que le navire à cuirasse verticale est celui dont le rendement militaire est le plus infime, eu égard à son prix de revient.

La France est riche. Toutefois, son budget a des limites qu'il serait imprudent de franchir, car les bonnes finances

1. Voir *Essai de Stratégie navale*, par le commandant Z... et H. Montéchant. — Un vol. in-8°. Berger-Levrault, 1893.

sont une arme aussi. Notre amirauté ne doit donc pas songer, et certainement elle ne songe pas, à égaler en nombre les marines rivales ; mais il lui faudrait s'attacher à les surpasser toutes par la valeur de son matériel.

La vitesse est devenue la première des armes. Les progrès de la science, autant et plus que l'état de nos finances, nous font un devoir de sacrifier le cuirassement vertical, auquel on sacrifie aujourd'hui la vitesse, l'armement et le nombre.

Par son poids, la cuirasse verticale condamne le navire qui la porte à un minimum de vitesse, d'artillerie et de torpillerie. Par son prix, elle empêche de satisfaire, dans une mesure convenable, à la loi du nombre.

L'étude des principes de la stratégie navale moderne montre que la France peut vaincre sur mer sans escadres cuirassées, tandis qu'elle ne le peut pas, et se condamne à la défaite irrémédiable, si, aux escadres cuirassées de ses futurs adversaires elle prétend opposer des escadres semblables : car elle ne leur en opposera jamais assez.

La France doit renoncer à la guerre d'escadres, pour s'appliquer à la défense rationnelle, méthodique, de son littoral.

Devant la Commission Dufaure, l'amiral de Verninac disait :

« La vapeur appliquée à la navigation change tous les problèmes de la guerre maritime, comme elle en changera la stratégie. Elle reporte sur les côtes des luttes que, pour leur propre conservation, les vaisseaux à voiles livraient loin des côtes : elle menace tous les territoires d'un envahissement d'autant plus dangereux qu'il est moins attendu[1]. »

Devant la même Commission l'amiral Baudin s'exprimait ainsi :

« Il est évident pour moi que les prochaines guerres maritimes auront un caractère tout autre que les guerres maritimes qui ont précédé : l'introduction de la vapeur comme élément de la force navale amènera nécessairement un changement complet dans la manière de faire la guerre et dans le but

1. Commission parlementaire d'enquête sur la Marine. Déposition de l'amiral de Verninac, d'après le procès-verbal de la séance du 1er février 1851.

même de la guerre. La protection de nos côtes me paraît le point le plus important et le plus essentiel aujourd'hui : *il doit primer tous les autres.* Il faut commencer par protéger les intérêts maritimes sur les côtes, empêcher que les ports ne soient brûlés, que les citoyens qui habitent le littoral ne reçoivent des insultes de la part de l'ennemi ou ne soient l'objet de ses sévices. *Ce besoin de la protection des côtes est le premier de tous et le plus indispensable*[1]. »

Les auteurs de l'*Essai de stratégie navale*, étudiant les conséquences de ce principe, ont développé cette opinion, que, la défense des côtes assurée, la France est capable d'un rôle offensif admirable.

Ils estiment que les défenses mobiles ne sont point destinées à un rôle purement défensif, car beaucoup sont stratégiquement capables de jouer un grand rôle offensif.

Ainsi, seraient offensives *contre l'Angleterre :* les défenses mobiles du Pas-de-Calais et de la Manche, de Brest, d'Algérie et de Tunisie, de Corse.

Seraient offensives *contre l'Allemagne :* les défenses mobiles de Calais, de Dunkerque, de Boulogne.

Seraient offensives *contre l'Italie :* les défenses mobiles d'Antibes, Nice, Villefranche, Menton, de Corse et de Tunisie.

C'est pourquoi *la jeune école* voudrait les constituer au moyen de torpilleurs de haute mer et de croiseurs. Elle pense que l'offensive de la France dans les eaux européennes doit être conçue comme le développement naturel de sa défense mobile.

Tel est son programme. On le voit, c'est le contre-pied de l'état de choses actuel, et les éléments de notre flotte ne répondent en rien aux principes de stratégie qu'elle défend.

* * *

Répondent-ils, du moins, au programme de l'école régnante, aux plans de l'Amirauté même ? — Pas davantage.

1. Commission parlementaire d'enquête. Déposition de l'amiral Baudin, d'après le procès-verbal du 19 avril 1850.

Tous les marins, à quelque école qu'ils appartiennent, sont d'accord pour déclarer qu'une escadre cuirassée doit être protégée et éclairée.

Le 7 février 1887, le Conseil d'Amirauté prit la délibération suivante :

« 1° Une escadre pouvant, de nos jours, se trouver à tout instant exposée à une attaque inopinée par des flottilles de torpilleurs, il est absolument nécessaire qu'elle se garde dans des conditions nouvelles et qu'elle dispose largement des moyens spéciaux de défense et d'avertissement ;

» 2° Il faut, par suite, que des contre-torpilleurs et des éclaireurs la complètent régulièrement, ainsi que les croiseurs, pour refouler les éclaireurs adverses :...

» 3° Pour remplir ces diverses conditions, une escadre de six cuirassés, par exemple, doit être escortée de trois croiseurs, quatre éclaireurs et six torpilleurs de haute mer, soit douze bâtiments légers au minimum;

» 4° La flotte de combat doit répondre en dehors de l'utilisation des escadres cuirassées, à deux autres conditions : défense des côtes et guerre de course ;

» 5° Pour remplir cet objet, il faut des croiseurs, des éclaireurs et des contre-torpilleurs, plus des torpilleurs de haute mer et des bâtiments spéciaux à grande vitesse destinés à les accompagner; enfin des torpilleurs garde-côtes ;

» 6° Il y a lieu, en conséquence, de pourvoir, dans le plus bref délai possible, à la constitution d'une force minimum de seize croiseurs de haute mer, vingt éclaireurs, quarante-deux contre-torpilleurs et torpilleurs de haute mer, deux bâtiments pourvoyeurs de torpilleurs, sans compter de nombreux torpilleurs garde-côtes. »

Il suffit de mettre en regard de ce programme la liste de la flotte pour se convaincre qu'elle ne répond pas plus au plan de l'Amirauté qu'aux aspirations de l'école nouvelle.

A la suite des manœuvres de 1889, M. l'amiral Dupetit-Thouars formula ce principe absolu, que chaque cuirassé devait être protégé et aidé par un croiseur, deux éclaireurs contre-torpilleurs et deux torpilleurs.

Le *Moniteur de la Flotte*, — feuille quasi officielle de la rue Royale, — dans son numéro du 24 février, après avoir fait observer qu'en Italie la répartition des flottilles de torpilleurs stationnées à Spezia, à Maddalena, à Livourne, à Gaëte, à Naples, à Messine, à Tarente, à Venise, est faite à l'avance, dès le temps de paix, contrairement à nos usages, qui maintiennent dans les ports de guerre, jusqu'au jour de la mobilisation, tous les torpilleurs de la défense des côtes, ajoutait :

« La constitution des escadres italiennes mérite une mention spéciale, car elle prouve que nos voisins sont très résolument partisans de la conception tactique qui veut qu'un cuirassé soit moins une unité de combat que le centre d'un groupe ayant à lui seul tous les moyens d'action : navire à puissante artillerie de perforation, navire à grande vitesse propre aux recherches, navire torpilleur. Frappés plus que nous du défaut d'équilibre qui se produit entre la puissance offensive des torpilleurs et les moyens défensifs des cuirassés, les Italiens adjoignent *jusqu'à deux ou trois croiseurs et quatre torpilleurs* à un seul cuirassé. La composition de leurs escadres repose donc sur des idées *plus rationnelles que les nôtres*. »

* * *

Ainsi, à quelque point de vue qu'on se place, — soit au point de vue de la jeune école, soit au point de vue de l'école régnante, — un fait est constant : c'est que notre flotte cuirassée manque de ses éléments complémentaires indispensables, croiseurs et éclaireurs ; qu'elle n'a pas assez de torpilleurs ; et que les subsides alloués par les Chambres devraient être employés d'abord à les lui donner. Or, on s'obstine à faire tout juste le contraire : au lieu de nous donner les croiseurs et les éclaireurs qui nous manquent, on continue d'engloutir nos millions dans de lourds, lents et coûteux cuirassés.

En 1886, quand l'Angleterre avait déjà mis à la mer plus de trente croiseurs en fer, protégés, filant plus de 16 nœuds, alors que l'Italie en avait lancé six ou sept, nous n'avions

encore que les deux croiseurs lancés en 1876, et dont on sait les mésaventures[1], le *Duquesne* et le *Tourville*, filant 16 nœuds 1/2. Il faut y ajouter le *Milan*, qui est plutôt un éclaireur, filant 18 nœuds, et le croiseur-torpilleur le *Condor*. On achevait alors le *Sfax*, et l'on continuait le *Tage* et le *Cécille*.

En 1886, on réserva 12.752.000 francs pour les cuirassés commencés; on continua le *Tage* et le *Cécille*; on prépara la mise en chantiers de trois croiseurs de première classe: *Alger*, *Jean-Bart*, *Isly*; de deux de deuxième classe, *Davout* et *Suchet*; de trois de troisième classe: *Forbin*, *Surcouf* et *Troude*.

En 1887, on passa marché pour trois autres croiseurs de troisième classe: *Cosmao*, *Coëtlogon*, *Lalande*. M. Barbey mit en chantier, la même année, le *Dupuy-de-Lôme*.

De 1887 à 1890, non seulement on ne mit sur nos chantiers aucun croiseur à grande vitesse, mais encore on négligea quelque peu ceux qui étaient en construction.

Dans la liste de la flotte qui vient de paraître, on ne trouve, parmi les navires terminés ou en essais de recette, outre ceux que nous venons de citer, que le *Latouche-Tréville*, croiseur de première classe, actuellement en essais, et cinq croiseurs torpilleurs: l'*Épervier* et le *Faucon*, lancés en 1887; le *Vautour*, lancé en 1888; le *Wattignies*, dont le marché remonte à 1888, et le *Fleurus*, qui n'en est encore qu'à ses essais.

Il est vrai que, si l'on examine la seconde partie de la liste de la flotte, qui contient les navires en chantier ou en achèvement à flot, on y trouve cinq croiseurs de première classe, huit de deuxième, et trois de troisième. — Ce qui fait, en tout, vingt-cinq croiseurs et éclaireurs.

1 M. Paul Deschanel. — Pouvons-nous compter sur le *Duquesne*, croiseur à batteries, qui, après trois ans passés en réserve dans le port de Lorient, a dû naviguer à la voile, parce que sa machine était hors d'état de servir au départ?

M. le Ministre de la Marine. — J'abandonne le *Duquesne*.

M. Paul Deschanel. — J'en prends acte. Pouvons-nous compter sur le *Tourville*, qui a dû être désarmé après une croisière en Chine, et qui est considéré comme hors d'usage, car il faudrait en changer tout à la fois la machine, l'avant et l'arrière, et il ne vaut pas les réparations qui le mettraient en état de prendre la mer?

M. le Ministre de la Marine. — J'abandonne aussi le *Tourville*.

(Chambre des Députés, séance du 29 octobre 1888.)

Mais, dans la même partie de la liste de la flotte, on trouve sept cuirassés d'escadre et trois cuirassés garde-côtes, soit dix bâtiments.

Si maintenant nous additionnons, toujours d'après la liste officielle, les cuirassés en service et les cuirassés en chantier ou en achèvement à flot, nous trouvons : onze bâtiments modernes et sept de types relativement anciens, mais dont plusieurs sont armés; plus, les sept cuirassés d'escadre de la seconde partie de la liste ; soit, en tout, vingt-cinq ; — sans compter les sept cuirassés de croisière et les quatorze cuirassés garde-côtes.

Or, d'après les chiffres fixés par le Conseil d'Amirauté dans sa délibération du 7 février 1887, il nous faudrait, pour ces quarante-six cuirassés, un nombre au moins égal de croiseurs et éclaireurs; et encore, il ne nous resterait rien pour l'éclairage de la défense des côtes. Tout au plus avons-nous, d'après la liste de la flotte, un croiseur pour chaque cuirassé d'escadre. Et il conviendrait d'examiner de près la valeur des croiseurs.

On voit que, même en ne prenant pour base que le programme du Conseil d'Amirauté, nous sommes loin de compte.

Ce n'est pas tout. Alors que toutes les puissances maritimes ne construisent plus de croiseurs de moins de 22 et 23 nœuds, on continue, chez nous, d'en construire de moins de 20 nœuds. Dans le tableau des constructions neuves qui accompagne le budget de 1894, tous les croiseurs sont prévus à 19 nœuds (excepté un de troisième classe, à 20 nœuds). Or, le *Forbin*, en 1888, a donné 20 nœuds 24 !

Voici la réponse que nous a faite sur ce point M. Casimir-Perier, président du Conseil, dans la séance du 1er février :

« Quant aux croiseurs qui ne filent que 18 à 19 nœuds, je ne peux que remercier M. Deschanel d'avoir appelé l'attention du gouvernement sur ce point; je lui promets que, dans la mesure où les crédits le permettront, le gouvernement fera construire des croiseurs ayant une vitesse égale à celle que peuvent posséder les navires des puissances étrangères. »

C'est là une promesse de la plus haute importance. Puisse-

t-elle ne pas être frappée de nullité, comme tant d'autres, par l'administration de la rue Royale!

Enfin, les bateaux sous-marins, qui avaient donné de si belles espérances, paraissent maintenant abandonnés. Pourquoi[1]?

Il résulte de tous ces faits que le mal réside surtout dans une mauvaise utilisation des crédits.

* * *

Ce mal apparaît plus encore en pleine lumière, lorsque l'on compare la situation maritime et budgétaire de la Triplice à celle de la France.

M. Lockroy avait fait, dans le récent débat, cette comparaison à la tribune: mais il avait négligé de déduire du montant des budgets de la France une somme de 350 millions, qui représente la différence entre les frais nécessités par notre action extérieure (divisions, stations navales, transports, etc.) et les dépenses similaires des trois nations alliées; et le ministre, naturellement, tira parti de cette inexactitude pour affaiblir l'effet de l'argumentation de son contradicteur.

Mais la vérité est qu'en déduisant pour la France, comme pour la Triplice, les dépenses qui ne s'appliquent pas exclusivement au personnel et au matériel de la flotte, la Triple Alliance a dépensé, de 1872 à 1893, pour sa marine militaire, 2 milliards 900 millions, en chiffres ronds. Dans le même laps de temps, la France a dépensé pour sa marine militaire 3 milliards 200 millions en chiffres ronds. La France a donc dépensé *au moins* 300 millions de plus que la Triplice.

Je dis: *au moins*, car ce n'est un mystère pour personne que l'administration de la marine a détourné pour son usage, — pour masquer, par exemple, les *loups* des constructions neuves, — une part des crédits extraordinaires votés pour les expéditions coloniales. La Cour des Comptes en a fait la preuve pour l'expédition du Tonkin.

Or, quels sont les résultats obtenus avec cet argent?

1. *La Marine de France*, qui est considérée comme le moniteur officiel de la jeune école, réclame depuis plusieurs années la mise au concours, entre officiers et ingénieurs, du problème sous-marin.

La France a aujourd'hui *à flot*, y compris les navires en essais et en achèvement à flot :

48 cuirassés de divers types[1];
23 croiseurs en fer et acier[2];
18 avisos-torpilleurs;
220 torpilleurs de tous les types, dont une cinquantaine sont à réformer.

309

La Triple Alliance a aujourd'hui *à flot*, y compris les navires en essais et en achèvement à flot :

65 cuirassés, non compris les monitors du Danube et y compris les 11 canonnières cuirassées allemandes, type *Wespe*;

61 croiseurs en fer et acier, dont 25 allemands, 11 autrichiens et 25 italiens;

59 avisos-torpilleurs, dont 20 allemands, 6 autrichiens et 27 italiens;

355 torpilleurs, dont 125 allemands, 65 autrichiens et 165 italiens.

Bref, la France a 309 unités de combat modernes, en y comprenant 11 cuirassés en bois : *Marengo*, *Océan*, *Suffren*.

1. En voici le détail :

13 cuirassés de 1er rang : *Amiral-Duperré*, *Amiral-Baudin*, *Hoche*, *Courbet*, *Formidable*, *Dévastation*, *Redoutable*, *Neptune*, *Marceau*, *Magenta*, *Brennus*, *Jauréguiberry*, *Charles-Martel*; les deux derniers sont en achèvement à flot. Le *Brennus* va commencer ses essais;

7 cuirassés de 2e rang : *Colbert*, *Friedland*, *Marengo*, *Océan*, *Suffren*, *Richelieu*, *Trident*;

13 garde-côtes : *Requin*, *Caïman*, *Indomptable*, *Terrible*, *Furieux*, *Fulminant*, *Tonnerre*, *Tonnant*, *Tempête*, *Jemmapes*, *Valmy*, *Bouvines*, *Tréhouart*; les 4 derniers en achèvement à flot;

7 cuirassés de croisière : *Bayard*, *Vauban*, *Duguesclin*, *La Galissonnière*, *Turenne*, *Triomphante*, *Victorieuse*;

8 canonnières cuirassées : *Achéron*, *Cocyte*, *Styx*, *Phlégéton*, *Fusée*, *Mitraille*, *Flamme*, *Grenade*.

2. Voici leurs noms :

Cécille, *Tage*, *Sfax*, *Alger*, *Isly*, *Jean-Bart*, *Dupuy-de-Lôme*, *Chanzy*, *Charner*, *Latouche-Tréville*, *Davout*, *Suchet*, *Chasseloup-Laubat*, *Friant*, *Milan*, *Forbin*, *Surcouf*, *Troude*, *Cosmao*, *Lalande*, *Coëtlogon*, *Tourville*, *Duquesne*, *Duguay-Trouin*.

Le *Latouche-Tréville*, le *Dupuy-de-Lôme*, le *Suchet* et le *Coëtlogon* sont en essais. Le *Chanzy*, le *Charner*, le *Chasseloup-Laubat*, le *Friant*, sont en achèvement à flot.

Richelieu, Colbert, Trident, La Galissonnière, Triomphante, Victorieuse, Bayard, Turenne.

La Triple Alliance a 454 unités de combat modernes, en comptant 3 cuirassés autrichiens en bois : *Kaiser, Lissa, Habsburg.* (L'Allemagne et l'Italie n'ont pas de cuirassés en bois.)

En outre, l'Allemagne a augmenté considérablement les installations des arsenaux de Kiel et de Wilhelmshafen, et créé un port militaire à Cuxhaven; elle va achever le canal de la mer du Nord, qui mettra en communication directe les deux grands arsenaux de l'Empire;

L'Italie a créé la Maddalena et Tarente, triplé les fortifications de Gênes et du détroit de Messine;

Tandis que la marine française n'a pas un port de refuge en Corse et attend toujours Bizerte. Au point de vue des bases d'opérations, nous sommes à peu près dans la même situation qu'il y a cinquante ans.

Il nous reste à dire un mot des forts et batteries de côtes.

C'était, tout récemment encore, le décret du 13 mai 1890 qui réglait la matière. Au moment de la dernière interpellation, M. le ministre de la Guerre reconnut la nécessité de le modifier :

« Il est certain, a-t-il dit, qu'il y a un *modus vivendi* à trouver entre les deux administrations de la marine et de la guerre ; ce *modus vivendi* est indispensable à établir, *parce qu'il faut qu'en présence de l'ennemi le commandement soit unique.* »

Ainsi, il a fallu une interpellation à la Chambre pour que les ministres de la Guerre et de la Marine s'avisassent que le décret de 1890 était défectueux et n'établissait pas l'unité de commandement !

Un nouveau décret a paru le 17 février. Mais la situation est, à peu de chose près, la même : un compromis entre les ministères de la Guerre et de la Marine. Nous avons obtenu un aveu, non une réforme.

Dès 1866, l'amiral Bouët-Willaumez avait tenté de faire cesser cette dualité dangereuse en donnant au ministère de la

Marine la défense des côtes; le maréchal Niel et l'amiral Rigault de Genouilly tentèrent, à leur tour, la même réforme en 1868; puis Gambetta, en 1881.

En Allemagne, c'est sur l'intervention du maréchal de Moltke que la défense des côtes fut confiée à la marine. Voici comment l'illustre soldat s'exprimait en 1886, devant le Conseil de défense de l'Empire :

« 1° La défense des côtes est organisée en prévision d'attaques exécutées par des corps de troupes transportés par mer et débarqués sous la protection d'escadres de combat. Les officiers de marine sont seuls à même de discerner les points faibles de ces escadres et d'engager la lutte en conséquence; ils peuvent seuls découvrir la portée des mouvements des navires assaillants et en reconnaître le but réel;

» 2° Dans les ouvrages de côtes, les tourelles, affûts, canons, sont semblables, sinon identiques, à ceux en usage dans la flotte : le maniement de ces engins exige un personnel dont la marine peut seule assurer l'instruction et le progrès;

» 3° Les méthodes de pointage pour les pièces de côtes destinées à tirer sur des buts mobiles, animés souvent de grandes vitesses, se rapprochent beaucoup plus de celles que l'on emploie à bord que de celles que l'on emploie à terre;

» 4° Il doit y avoir une étroite relation entre le jeu des batteries et celui des engins de la défense maritime, aussi bien les torpilles de fond que les navires garde-côtes ou les torpilleurs.

» Cette indispensable combinaison des efforts ne peut être réalisée que par l'emploi d'un personnel appartenant à la marine et dirigé par un officier de ce même département. »

Tant que le Parlement n'aura pas départagé les deux grandes administrations qui se disputent la charge et l'honneur de défendre notre littoral, la dualité de commandement et de responsabilité risquera de tout compromettre en temps de guerre.

Nous ne devons pas perdre de vue que, sur les cent sept guerres ou conflits européens ou avec des Européens qui ont eu lieu au cours des XVIIIe et XIXe siècles, dix seulement ont été précédés d'une déclaration en règle; pour les autres, ou bien les hostilités ont précédé la déclaration de guerre, ou bien il n'y a pas eu de déclaration.

En résumé, et pour nous en tenir aux quelques points que nous avons touchés, voici nos principaux *desiderata :*

1° Ne plus construire de bâtiments inférieurs en vitesse et en armement à ceux de l'étranger :

2° Combiner nos mises en chantiers de manière à équilibrer les divers éléments de la flotte ;

3° Armer tous nos torpilleurs et les répartir dès le temps de paix dans leurs postes de combat ;

4° Organiser la défense des côtes, en attribuant à la marine le service des forts et batteries ;

5° Reprendre les études et les expériences interrompues sur la navigation sous-marine.

PAUL DESCHANEL.

SAINT YVES

LE PATRON DES PAUVRES

Saint Yves est le dernier en date et, si je ne me trompe, le seul canonisé de nos saints d'origine bretonne[1]. Il est aussi à peu près le seul dont la réputation ait franchi les limites de la province. Un an après sa canonisation, il avait à Paris, rue Saint-Jacques, une chapelle ou collégiale qui a subsisté jusqu'en 1823. Au xv[e] siècle, on lui bâtissait, au cœur même de Rome, une église avec cette dédicace : *Divo Yvoni Trecorensi;* et plus tard, dans la même ville, on vit se fonder sous son patronage des confréries d'hommes de justice qui pourvoyaient, par une sorte d'assistance judiciaire, à la défense des pauvres et des petits. Angers, Chartres, Évreux, Dijon lui consacrèrent des autels. A Pau, le parlement faisait, en robes rouges, une procession en son honneur. A Anvers, des fragments de ses reliques, enchâssés dans l'irénophore,

1. Ewen, Euzen ou Yves Héloury naquit, le 7 octobre 1253, de noble dame Azou du Quinquiz, épouse de Tanaik Héloury de Kervarzin, lequel accompagna, dit-on, le duc de Bretagne, Pierre de Dreux, à la septième croisade, et fut un des combattants de la Massoure. (Cf. la *Vie de saint Yves*, par l'abbé France.)

étaient donnés à baiser, les jours d'audience, aux membres de la cour. Rubens peignit pour l'université de Louvain un tableau qui le représentait. Dernièrement enfin, on a découvert à San-Gimmiano, près de Pérouse, une fresque de Baccio della Porta qui montre le saint avocat donnant à une clientèle en haillons des consultations gratuites.

Mais, il va sans dire que c'est surtout en Bretagne, et plus particulièrement au pays de Tréguier, que sa mémoire et son culte persistent à fleurir.

C'est une tradition en Bretagne que chaque saint a sa spécialité curative. Maudez guérit des furoncles; Gonéry, de la fièvre; Tujen, de la morsure des chiens enragés. Yves, lui, est, selon l'expression populaire, « bon pour tout ». De là sa supériorité. On peut s'adresser à lui en n'importe quelle occurrence. « Lorsque saint Yves s'est mis une chose dans la tête, il en vient toujours à bout. » Telle est la conviction générale. Aussi, tandis que la plupart des vieux thaumaturges locaux ont vu, en ces derniers temps, décroître leur prestige, le sien n'a fait qu'augmenter: comme me disait une vieille, il les dépasse tous de son bonnet carré. Il est, aux yeux des Bretons, le savant, le docteur par excellence; et ils ont une foi invincible dans ses lumières, certains, d'ailleurs, qu'il n'en usera jamais pour les tromper. Car il n'est pas seulement la science même, il est encore la droiture incarnée. C'est le grand justicier, l'arbitre impeccable et incorruptible. L'image la plus fréquente que l'on donne de lui le représente assis dans un tribunal, entre le bon pauvre dont il accueille la requête et le mauvais riche dont il repousse la bourse. Cela est d'un symbolisme transparent et naïf. Soyez assurés que le bon pauvre personnifie le peuple breton lui-même, ce peuple de miséreux durcis à la peine, pour qui les conditions de la vie sont demeurées si précaires et sur qui n'a pas cessé de peser le long héritage d'oppression et d'iniquité dévolu à la plupart des communautés celtiques. Lui aussi, comme le bon pauvre, il tient en main son rouleau de papier où sont inscrits ses doléances, sa plainte séculaire, son indomptable espoir. Car, en dépit des cruelles écoles de son passé, il n'a renoncé à aucun de ses vieux rêves, rien abdiqué de son idéal ancien. Affamé de justice, il est resté fidèle à la religion du droit;

comme toutes les races qui ont souffert, il se berce d'une grande illusion messianique. Et, en attendant le jour improbable où elle deviendra une réalité, il met sa confiance en saint Yves, l'avocat des humbles, l'irréprochable thaumaturge redresseur de torts. C'est à lui que les Trégorrois ont recours, toutes les fois qu'ils se tiennent pour gravement lésés, et, en le faisant juge de leur querelle, ils l'invoquent sous le beau nom de « saint Yves le Véridique », *Sant Erwan ar Wirionez.*

I

Le lieu où il donne, en cette qualité, ses audiences, n'est point son église du Minihy, mais, sur une des collines d'en face, de l'autre côté du Jaudy, un étroit emplacement ombragé d'ormes et dominant la crique de Porz-Bihan.

Là s'élevait naguère une chapelle dédiée à saint Sul, sur les terres des seigneurs du Verger, de la famille de Clisson. Ceux-ci lui adjoignirent, vers le XVIII[e] siècle, un ossuaire en granit destiné à leur servir de caveau funéraire. Après la Révolution, la chapelle subit le sort de quantité d'autres oratoires que le manque de ressources des fabriques paroissiales, souvent aussi l'incurie du clergé, a laissés tomber en ruines. Elle disparut, mais l'ossuaire resta debout. Les statues des saints que la chapelle ne pouvait plus abriter y trouvèrent un refuge. Parmi elles était une image de saint Yves, très ancienne, d'un caractère un peu barbare, et qui, pour ces deux raisons, était regardée par les gens du pays comme une reproduction en quelque sorte authentique.

J'ai vu, dans mon enfance, l'édicule de Porz-Bihan.

Une vieille femme de Pleudaniel, où nous habitions, m'y mena un jour. Elle s'appelait Monik, — diminutif familier de Mòn ou Marie-Yvonne. — De son métier, elle était cardeuse d'étoupes; et, tout l'hiver elle cardait. Je m'esquivais souvent, à la tombée de la nuit, pour aller m'asseoir près d'elle, dans l'âtre, où elle travaillait, accroupie, à la lueur d'une

chandelle de résine. Elle avait une prodigieuse mémoire, en dépit de ses soixante-dix ans, et elle savait des choses surprenantes que je n'ai jamais entendu dire qu'à elle. Elle les disait d'une voix lente, posée, toujours égale. On avait tant de plaisir à l'écouter qu'on ne prenait pas garde au grincement des peignes, — si même il n'y avait pas dans cet accompagnement strident je ne sais quel charme de plus.

Sur la fin de la saison froide, dès que les pâles soleils de mars commençaient à luire, Monik changeait d'occupations. Elle se faisait alors « pèlerine ». Des gens la venaient trouver, la priaient, moyennant un modique salaire, de se rendre à tel oratoire, à telle fontaine qu'ils désignaient, et d'y remplir leurs dévotions à leur place. A partir de ce moment, ses journées se passaient à trotter par les chemins. Un matin, je la vis qui achevait de nouer ses souliers sur le pas de sa porte.

— Et de quel côté allez-vous aujourd'hui, Monik vénérable?

— Pas loin, mon petit, au pays de Trédarzec : deux lieues à peine, par la traverse.

— Savez-vous, mère Môn? puisque c'est si près, laissez-moi vous accompagner.

Elle hocha la tête à plusieurs reprises, en faisant : « Heu!... heu!... » d'un air indécis, comme si ce que je lui demandais là eût été très grave. Puis, au bout d'un instant :

— Viens tout de même, me dit-elle.

Nous nous mîmes en route, dans l'exquise fraîcheur des choses matinales. J'étais tout fier de voyager ainsi aux côtés de la vieille Môn, que je considérais comme une personne d'essence supérieure, en commerce perpétuel avec les saints. Nous suivions des sentiers qui n'étaient certainement connus que d'elle, et qui coupaient court, à peine frayés, à travers les hautes herbes des prairies et les fourrés épineux des landes. Un grand silence planait sur la campagne mouillée. Nous marchions d'une bonne allure. Voici que, dans la montée de Kerantour, je crus m'apercevoir que Monik boitillait d'une jambe.

— Ce n'est rien, fit-elle, j'ai *dû* mettre dans mon soulier quelque chose qui me gêne un peu.

— Déchaussez-vous.

Elle eut un geste de la main, comme pour me dire : « Ne t'occupe point de cela : c'est mon affaire, et non la tienne. » Et elle continua de cheminer de la sorte, en marmottant de vagues oraisons auxquelles je ne comprenais rien.

Par intervalles, on traversait des aires de fermes. Monik était universellement connue : les ménagères se montraient sur le seuil et la saluaient au passage :

— Ah! ah! Monik, on va donc *là-bas*?

— Oui, oui, une fois encore!... Quand les choses ne sont pas droites, il faut bien recourir à quelqu'un qui les redresse.

Au creux d'un ravin, entre des rebords en granit rongés par les mousses, dormait tristement une fontaine à l'eau ténébreuse et glacée. Monik s'agenouilla sur la margelle; je crus qu'elle voulait boire. Mais point. Elle se contenta de puiser quelques gouttes dans ses deux mains et d'en asperger le sol autour d'elle, en murmurant de vagues paroles.

Ce furent ensuite des terres hautes, des *meziou*, des friches dénudées et houleuses, un dernier plateau enfin, et devant nous, par delà le miroitement calme de la rivière, Tréguier surgit, lumineuse, poussée d'un seul jet, ainsi qu'une ville de rêve, avec les teintes pourprées de ses vieux toits, son peuple de clochetons, et la flèche de sa cathédrale, toute rose, de grands vols de martinets tournoyant au-dessus. Le long du quai planté d'arbres, les vergues des navires, enchevêtrées aux branches, semblaient avoir retrouvé la frondaison de leurs printemps d'autrefois. Les moindres bruits arrivaient à nous, très distincts; on percevait jusqu'au claquement des sabots sur le pavé; des refrains de calfats se croisaient dans l'air.

A l'arrière-plan se voyaient le Minihy, dans un fouillis de verdures, et Plouguiel, détaché en silhouette sur un dos de promontoire. Tréguier m'apparut ce jour-là comme une cité merveilleuse au centre d'un paysage enchanté...

Monik cependant venait de prendre à droite, par une genetaie; un colombier désert y projetait son ombre mélancolique. Non loin, deux ou trois maisons de pauvres, couvertes en glui : en contre-bas, un bouquet d'ormes ébouriffés par les vents d'ouest, et, à leur pied, dans un retrait, une

petite construction bizarre, semi-chapelle, semi-crèche. Nous étions au terme de notre course.

— Fais ta prière, enfant, me dit Mòn. Ici demeure le grand saint des Bretons, ici demeure Yves le Véridique.

C'étaient les premiers mots qu'elle m'adressait depuis Trédarzec. Elle ajouta :

— Mais, d'abord, regarde bien. Sa statue est celle que tu vois dans cet angle. Il y est représenté tel exactement qu'il était de son vivant, du temps qu'il était *recteur* de Tréguier.

Une vapeur diffuse emplissait le sanctuaire qui ne recevait de jour que par la porte et par une espèce de lucarne percée dans un des murs latéraux. Au fond, était dressé un autel en maçonnerie, blanchi à la chaux, où, sur la table de pierre, sans nappe ni ornements, une rangée de saints s'appuyaient les uns aux autres, épaule contre épaule, comme une bande d'hommes ivres. Ils avaient pour la plupart des traits à la fois rudes et bénins, encadrés d'une chevelure moutonneuse et d'une barbe en collier, et rappelaient à s'y méprendre les gens de notre entourage habituel, — pêcheurs du Trieux et mariniers du Jaudy. Une statue isolée occupait l'encognure de droite : c'était elle que me désignait Monik. Elle était de taille humaine, beaucoup plus haute que les précédentes, mais tout aussi fruste : le bois en était fendillé, pourri, entaché de lèpres et de moisissures. La figure seule avait gardé les traces d'un peinturlurage ancien, étrangement blêmi ; et sa pâleur mate semblait luire dans l'ombre, comme si elle eût été phosphorescente. On aurait dit la face d'un mort, éclairée d'un reflet de cierges. Je ne la contemplai du reste qu'à la dérobée, et dans des dispositions d'âme où la peur l'emportait sur la dévotion — et même sur la curiosité. Je n'étais pas sans savoir de quels attributs terribles cette image passait pour être douée. La cardeuse d'étoupes, durant les veillées d'hiver, par des allusions, des demi-confidences, m'en avait instruit un tant soit peu. Et je n'étais pas très rassuré de me trouver face à face avec cette tête glabre dont les yeux étaient d'une fixité déconcertante.

Monik avait délacé son soulier gauche, — celui du pied dont elle boitait, — et, en ayant retiré une de ces petites monnaies de bronze, encore fréquentes à cette époque dans le pays et

qu'on appelait des pièces « de dix-huit deniers », elle l'alla poser délicatement dans un pli de l'aube du saint; puis, troussant sa cotte et appuyant ses genoux nus au sol humide, elle entra en oraison.

Ce fut long, très long. Je m'étais assis sur l'herbe, en dehors de l'oratoire, l'esprit occupé à suivre des voiles qui descendaient la rivière, unie et verte comme un lac. Soudain, Monik se mit à parler tout haut, d'un ton âpre. Je me penchai, et je la vis qui, debout, interpellait le saint assez durement, en le secouant par l'épaule. A plusieurs reprises elle cria en breton :

— Si le droit est pour eux, condamne-nous! Si le droit est pour nous, condamne-les; fais qu'ils sèchent sur pied et meurent dans le délai prescrit[1]!...

Il y avait, dans l'accent et dans le geste, je ne sais quoi de sauvage et de troublant.

La vieille sortit du sanctuaire, les yeux allumés d'une flamme mauvaise, et en fit le tour à l'extérieur par trois fois. Le troisième tour accompli, elle s'agenouilla devant l'entrée. Quand elle se releva, elle avait son expression accoutumée, sa figure d'aïeule, d'une enfantine douceur, et dont les rides mêmes semblaient sourire.

— C'est fini, me dit-elle. Allons-nous-en bien vite!

Il fut délicieux, ce retour, dans la joie de la lumière de midi, par une belle journée de printemps hâtif. Môn causait, causait, comme pour se dédommager du silence qu'elle avait dû observer jusque-là. A Trédarzec, elle voulut absolument me faire manger des gâteaux à une petite boutique en plein vent. Elle était gaie; des bouts de chanson lui venaient aux lèvres; jamais je ne lui avais vu cette exubérance. Et elle ne boitait plus, — oh! plus du tout, — trottinait au contraire, d'une allure ingambe, avec des sautillements d'oiseau.

— Vous avez l'air tout heureux, vieille mère?

— Je suis heureuse, en effet, *mabik*[2]. J'ai un poids de

1. La formule est invariablement la même, et l'on emploie toujours le pluriel, même lorsqu'il n'y a contestation que d'individu à individu, — ce qui était ici le cas, ainsi qu'on le verra plus loin.

2. *Fils*, avec le diminutif de tendresse.

moins sur le cœur. Parmi les commissions qu'on me donne à faire, il en est qui ne sont pas agréables, mon enfant.

— Et quelle était celle d'aujourd'hui, s'il vous plaît?

— Chut! murmura-t-elle, en faisant mine d'écouter un pinson qui s'égosillait au-dessus de nous, dans une touffe d'aulnes.

Je n'osai pas insister; on parla d'autre chose...

Ce que Môn, par scrupule professionnel, se refusait à m'apprendre, je l'ai su depuis.

Un patron de barque de Camarel, en Pleudaniel, avait eu maille à partir avec son unique matelot, à propos d'un règlement de comptes sur lequel ils ne s'étaient point trouvés d'accord. De là des paroles aigres et une mésintelligence qui alla croissant. On continua de pêcher ensemble, mais on passait souvent vingt et trente heures au large sans échanger un mot. Et les personnes entendues de dire :

— Vous verrez que cela finira mal!

Une nuit, le matelot se présenta, l'air égaré, les vêtements ruisselants, au poste des douanes de Lézardrieux. Il raconta que la barque — qui était « mûre » — avait touché une roche, qu'elle avait coulé à pic, et que le patron, ne sachant pas nager, avait dû « trinquer » une fois pour toutes.

Il n'y avait dans ce récit rien d'invraisemblable. On n'inquiéta point le matelot. Les commères de Camarel, cependant, ne laissaient pas de jaser; excitée par elles, la veuve du noyé fit un esclandre public, dans le cimetière, à l'enterrement du cadavre retrouvé au bout du neuvième jour[1].

— Oui! oui! s'écria-t-elle, au moment où le cercueil disparaissait dans la fosse, — nous savons comment tu es mort!... Ils pleureront aussi, crois-moi, ceux que ta perte a réjouis en secret...

A partir de ce moment, la vie ne fut plus tenable pour le matelot. Il n'était point d'avanies qu'il n'eût à subir de la part de la veuve et de sa nombreuse parenté. En vain il voulut se

1. C'est une croyance invétérée sur le littoral armoricain, — justifiée d'ailleurs, m'a-t-on dit, par de nombreux exemples, — que tous les neuf jours la mer pousse à la côte les cadavres de ceux qu'elle a engloutis dans l'intervalle.

louer à un autre patron : partout il lui fut répondu, sur un ton de sanglante ironie, qu'on n'avait pas besoin à bord d'un navire d'un homme qui « portait malheur ». Désespéré, sur le point de quitter le pays, il se rendit chez Monik, à la nuit close, pour n'être vu de personne.

— Il faut qu'Yves le Véridique prononce entre la veuve et moi. Je te prie de l'aller trouver en mon nom...

On sait avec quelle ponctualité la « pèlerine » par procuration s'acquitta de cet office.

Il paraît que, dans le cours de l'année, la veuve tomba en « languissance », sécha sur pied comme une plante atteinte dans ses racines et, finalement, trépassa. Le matelot avait eu gain de cause...

II

Est-il besoin d'ajouter que tout cet ensemble de superstitions auquel le culte « d'Yves le Véridique » a donné naissance n'est — aux yeux même de nos paysans — qu'une perversion du culte pur, autrement large, autrement humain, qu'ils rendent au vrai saint Yves?

Parcourez les chaumières du littoral ou, comme on dit en breton, de *l'armor* trégorrois. Ce qui vous frappe, dès le seuil, c'est une enluminure naïve, peinte à fresque par un artiste sans prétentions, à l'endroit le plus éclairé de la maison, — généralement dans l'embrasure de la fenêtre, là où s'épinglent aussi, en leurs cadres rococo, les photographies fanées des membres de la famille. Neuf fois sur dix, cette enluminure représente saint Yves, et, d'une chaumière à l'autre, le type est invariablement le même : figure imberbe et douce, le corps figé en une raideur sacerdotale, une bourse dans la main droite, un livre dans la gauche, l'air d'un tout jeune prêtre frais émoulu du séminaire, d'un *cloarec*[1] récemment promu au gouvernement des âmes. J'ai connu, dans mon

1. Clerc.

enfance, des vicaires qui ressemblaient à cette image trait pour trait, blonds, roses, le geste embarrassé, les yeux méditatifs, — un mélange de paysannerie et de mysticité.

Il exista jadis, de par la Bretagne, une confrérie nomade de peintres rustiques qui s'en allaient de bourg en bourg, illustrant ainsi de motifs pieux les demeures des humbles. Médiocres barbouilleurs, pour la plupart, mais que tourmentait néanmoins un grand rêve d'idéalisme et qui, parfois, avaient d'heureuses rencontres, des hasards d'inspiration dignes du vieil Orcagna. Je crains fort que, de ces imagiers populaires, Mabik Rémond ne soit chez nous le dernier. Il est une des physionomies les plus originales de la Bretagne finissante. J'ai tenu à lui faire visite, il y a quelques mois. Sa bicoque couronne un rocher de la romantique vallée du Guindy, à deux kilomètres de Tréguier. Du dehors, c'est n'importe quelle masure; à l'intérieur, c'est proprement un sanctuaire. L'autel même y est, au bas bout de la maison, faisant face au foyer. Au-dessus, un tabernacle en terre glaise, enjolivé d'un mirifique Saint-Sacrement. Comme meubles, le strict nécessaire : un lit, une armoire accolés l'un à l'autre, et ayant cette gêne vague des choses qui se sentent dépaysées. Quant au reste, des murs vides, ou plutôt peuplés — peuplés à l'excès — des surabondantes visions de Mabik.

Au moment où je franchis le seuil, le maître de céans est assis dans l'âtre, sur une escabelle, et surveille la cuisson du repas de midi. Il m'accueille sans se déranger, à la façon bretonne.

— Si vous êtes chrétien, vous êtes ici chez vous, me dit-il avec cette politesse tranquille des hommes du peuple en Basse-Bretagne, qui laissent les gens venir à eux.

Deux mascarons grossièrement pétris font saillie aux deux angles de la cheminée. L'un d'eux tient entre ses lèvres, en guise de pipe, la pince en fer du *gòlò-lutik*, de la longue, et fluette, et torse chandelle de résine. Celui-là, m'explique Mabik, c'est « Ravachol », et l'autre, vis-à-vis, c'est le « diable » qui le tente. Bref, de la morale de *Petit Journal* mise en pratique par un illettré d'Armorique.

Ce bon sauvage, je l'ai vite apprivoisé. Je parle breton, et

il fume! Tout en puisant à mon tabac, il me raconte sa vie. Il est né, suivant son expression, dans une douve quelconque, comme une herbe de hasard. Et depuis lors il ramone. Entre temps, il s'est marié et a été, comme il dit, « veuf et *reveuf* ». Il en est actuellement à sa quatrième femme. Et, comme je témoigne quelque commisération :

— Oh! fait-il philosophiquement, elles sont toujours un peu *avariées*, quand elles m'épousent...

Mais il ajoute aussitôt :

— Toutes jolies, en revanche; mes voisins vous le diront.

Lui, est laid, chauve, la barbe hirsute et orde, les prunelles de travers, un *paysan du Danube* — y compris l'éloquence — avec la suie en plus, des plaques de noir de fumée encroûtant ses vieilles joues. Si on lui demande pourquoi, ayant la rivière à sa porte, il ne s'y lave jamais, il répond, non sans malice, que, pendant un quart d'heure au moins, cela troublerait « l'âme claire de l'eau courante » et la dégoûterait peut-être de chanter. Elle a bien assez à faire, prétend-il, de décrasser les bourgeois. Ces bourgeois, il les exècre; il a pour eux le mépris chevelu des rapins de 1830, interprété dans une langue dont je me refuse à traduire les violences pittoresques.

— Parlons un peu de vos saints, Mabik Rémond. Commentez-moi votre musée.

— Voilà. C'est sur ces murailles que je m'essaie. Quand j'ai campé mon bonhomme et que je l'ai désormais à la main, je passe par-dessus une couche de lait de chaux, — et j'entreprends autre chose. Vous voyez ce saint Trémeur? je l'ai refait quinze fois. C'est très difficile à attraper, un personnage de cette sorte, qui a sa tête dans les bras au lieu de la porter sur ses épaules. Ce saint Laurent aussi m'a coûté beaucoup de peine, et plus encore ce saint Herbot... Mes modèles? Parbleu, les statues de bois ou de pierre devant qui je m'agenouille dans les chapelles, durant mes campagnes de ramonage à travers le pays trégorrois, depuis Plestin jusqu'à Paimpol. Je les contemple, je les prie, et j'emporte leur image dans mes yeux...

Il est resté fidèle, en effet, à la tradition ancienne. Les « Primitifs » bretons lui ont légué leur secret avec leur âme, et il reproduit avec une sincérité surprenante leur « faire »

inhabile et si expressif. Cela est d'un art simpliste, presque grossier, et où cependant se manifestent à la fois un symbolisme d'une qualité rare et un sentiment très précis de la réalité.

— Quand et comment vous est-elle venue, Mabik, l'idée de vous faire *peintureur* de saints?

— Hé! sait-on pourquoi les étoiles se lèvent, lorsque descend la nuit?... J'ai toujours aimé les belles choses des églises, — des vieilles églises d'autrefois, lesquelles étaient pleines de merveilles qu'on ne verra plus... Tout enfant, en cheminant comme ça de quartier en quartier pour exercer mon métier de ramoneur, il m'arrivait souvent de coucher dans des sanctuaires abandonnés des fabriques et dont on ne songeait même plus à fermer la porte. Je restais longtemps sans dormir ou bien je me réveillais sans cesse, et je croyais entendre, dans l'ombre, les pauvres saints pleurer. Ils me disaient : « Mabik, nous sommes plus âgés que ne le serait aujourd'hui ton trisaïeul; notre sort est triste; quand nous aurons fini de pourrir, qui se souviendra de notre visage?... » — Puis, écoutez-moi bien; les femmes font quelquefois des scènes; en pareil cas, moi, je déguerpis. Vous n'êtes pas sans connaître l'oratoire en ruine de Saint-Elud, dans la pinède, un peu au-dessus de la Fontaine-de-Minuit. Là, j'ai mon refuge, ma maison de paix. Là, plus de bruit humain, plus de paroles querelleuses, mais une solitude profonde où les jours s'écoulent avec lenteur, sous les grands arbres mélodieux... Un hiver, peu de temps après mes secondes noces, j'y vécus un peu plus d'une semaine. J'avais pris pour ma nourriture quelques croûtes de pain, et, quant à la boisson, je n'avais qu'à puiser à la source. Les nuits étaient lumineuses et glacées. Je m'étais aménagé un toit de fougères qui me garantissait la tête; un feu d'aiguilles de pin me réchauffait les pieds. Or, un soir que je venais de m'assoupir, quelqu'un m'appela par mon nom. Je rouvris les yeux, et, devant moi, dans la brume blanche qui s'élevait de la vallée, je vis surgir une apparition, un fantôme de saint que je reconnus aussitôt. C'était Yves de Kervarzin, le prêtre secourable, hébergeur des vagabonds et patron des sans-le-sou[1]... Tel il s'est montré à moi, cette

1. *An dud a bemp liard*, disait Mabik, les « gens de cinq liards ».

nuit-là, tel je l'ai représenté depuis, partout où j'ai pu, avec sa toque noire, avec sa longue soutane, avec son aube fine, si étincelante qu'elle semblait tissée de clair-de-lune... C'est lui qui a commencé ma réputation. Je l'ai peint d'abord dans une ferme, puis dans une autre. Finalement, dès que j'entrais dans une maison, on m'appréhendait à la veste :

» — Ramone ou ne ramone pas, cela nous est égal, mais tu vas le dessiner là, tu vas dessiner ton *Sant Erwan!*

» Aujourd'hui encore, quand je passe devant les seuils, les petits enfants s'attroupent et crient :

» — C'est Mabik Rémond, c'est *l'oiseau noir* de saint Yves!

» Les meilleures choses, hélas! n'ont qu'un temps. Reste-t-il, en Trégor, reste-t-il une seule maison de marin ou de paysan qui n'ait point sur sa muraille la grande image sacrée? Pauvre de moi, j'ai dû chercher d'autres motifs. Oh! je sais bien, dans notre pays ce ne sont pas les saints qui manquent. En ces parages mêmes, il en débarqua des *batelées* qui avaient pour pilote Lewias, et Tudual pour capitaine. Je les connais tous. Au besoin, je vous dirais leurs noms, leur histoire et la figure qu'ils ont laissée d'eux. Je puis, avec un peu de terre à briques et de noir de fumée, leur redonner un semblant de vie. On me commande : « Fais-nous tel saint, Mabik » ; et je le fais. Mais, voyez-vous, si j'étais maître de ma destinée, je ne peindrais jamais que des saint Yves. Les galopins des campagnes ont raison. Peintre de saint Yves je suis, peintre de saint Yves je mourrai!... »

Ainsi me parla Mabik Rémond, en ce paisible après-midi d'août où je fus momentanément son hôte, tandis que le moulin de Job-An-Dû *tictaquait* ferme au creux du vallon et que les cloches du Minihy carillonnaient pour un baptême.

Deux années auparavant, aux vacances de 1890, j'étais assis sous les grands ombrages du jardin de Rosmapamon. Et là, le plus merveilleux enchanteur que la Bretagne ait produit, depuis Merlin, évoquait devant un groupe d'intimes — à propos de l'inauguration, alors prochaine, du nouveau tombeau de saint Yves — les souvenirs de son enfance qui se rattachaient à l'ancien monument.

— Je ne l'ai pas vu de mes yeux, disait-il. Il avait été

détruit pendant la Révolution par ce bataillon de vandales étampois qui a laissé dans toute notre Armorique tant de traces funestes de son passage. Mais les personnes vénérables de mon entourage en avaient retenu l'image dans leur mémoire. Elles m'en ont souvent fait la description. C'était vraisemblablement une très belle chose. Nos sculpteurs de pierre du XVe siècle étaient des artistes ingénieux et très personnels. Il est bien regrettable qu'un tel chef-d'œuvre ait disparu. De mon temps, il n'y avait plus à la place où il s'éleva qu'une dalle en marbre rouge que je me souviens d'avoir vue. Ma mère avait sa chaise tout à côté, au pied de la chaire. Cette dalle fut enlevée depuis, quand on conçut le projet de rétablir le monument ; et l'on pratiqua des fouilles, dans l'espoir de découvrir des reliques. Croiriez-vous que l'on ne trouva rien ! Cela est à l'honneur de la probité toute bretonne de nos ecclésiastiques... Des prêtres italiens eussent infailliblement découvert quelque chose.

III

Nous demeurions, en ce temps-là, à Penvénan, — un gros bourg triste sur un plateau dénudé, coupé de talus broussailleux, entre le Guindy et la mer. La commune est vaste. Dans l'intérieur, vivent des laboureurs aisés, semeurs de froment et pasteurs de troupeaux. Quelques-uns sont riches, ont des fermes spacieuses, bâties en pierres de taille comme des manoirs. Il n'en est pas de même des clans de pêcheurs, disséminés le long du littoral. L'aisance est à peu près inconnue dans ces hameaux. Les hommes en sont absents pendant cinq et six mois de l'année, presque tous occupés aux campagnes lointaines et périlleuses de Terre-Neuve ou d'Islande. Beaucoup ne reviennent jamais. Leurs familles tombent dans la détresse, vont grossir la bande des « chercheurs de pain ». On sait, d'ailleurs, qu'en Bretagne ce n'est pas une honte de mendier, si même ce n'est pas un honneur. Les misérables, comme les fous, sont tenus

pour des êtres sacrés. Qui leur manque de respect encourt la damnation éternelle. Aussi les traite-t-on avec les plus grands égards; ils ont partout leur écuelle dans le dressoir, leur pailler dans la grange ou dans l'étable. Au pays de Tréguier ils forment une espèce de corporation et s'intitulent eux-mêmes, non sans orgueil, les « clients de saint Yves ». Quand sa fête approche[1], infirmes et loqueteux se redressent dans leurs haillons, font sonner allègrement leurs béquilles :

— Voici notre pardon, disent-ils, — *pardonn ar bëwien*, le pardon des pauvres !

Je voudrais esquisser en quelques lignes la physionomie de l'un de ces clients du saint, le plus honnête homme peut-être que j'aie connu. On l'appelait Baptiste tout court, comme s'il n'eût jamais eu d'autre nom. Il habitait, sur la route de Lannion, une masure à laquelle il ne manquait guère que des murailles et un toit. La pluie et la neige y avaient leurs libres entrées, et le vent s'y installait comme chez lui. Les chats sans domicile y pullulaient dans les recoins, indépendamment de quantité d'autres bêtes. Quand on en plaisantait Baptiste, il vous répondait avec une philosophie tranquille :

— *Dûman é ty an holl!* (Chez moi, c'est la maison de tout le monde.)

Il avait des idées très particulières sur l'hospitalité. C'était un sage, à la manière des Cyniques, professant pour les réalités extérieures une sereine indifférence, n'attachant de prix qu'aux choses de l'âme. Cependant il tenait beaucoup à sa pipe, et son front se rembrunissait dès qu'il n'avait plus de quoi fumer. Un petit verre d'eau-de-vie de temps en temps n'était pas non plus pour lui déplaire. Mais voilà tout. Nulle autre passion ne troubla ce cœur simple. Il entra dans la tombe aussi pur qu'au sortir de son berceau d'enfant. Il mourut aux abords de sa quatre-vingtième année, une nuit de verglas, sans un témoin, sans un cri, « s'étant lui-même fermé les yeux », selon l'expression de la voisine qui la première s'aperçut de sa mort. Quand on lui retira ses vêtements, on trouva dans ses poches, outre sa pipe et sa blague,

1. Le pardon de saint Yves se célèbre au Minihy, dans la journée du 19 mai.

un vieux morceau de lettre qu'on ne put déchiffrer et, sur sa maigre poitrine velue, un scapulaire. Quelques jours auparavant, il avait accosté mon père dans la rue :

— Je compte sur vous pour me *prêter* un drap, lorsque le moment sera venu de m'ensevelir.

Il ne doutait point d'être un jour à même de le rendre, dans l'autre monde. Ainsi les anciens Celtes se fixaient des échéances par delà le terme de cette vie. Baptiste différait en ceci des pauvres gens ses confrères : non seulement il ne demandait pas l'aumône, mais il la repoussait, avec une colère mal contenue, si gracieusement qu'elle lui fût offerte. Là-dessus il était intraitable. Il prétendait que le pain qui n'a pas été gagné étouffe qui le mange. En descendant, le matin, je le trouvais souvent installé dans l'âtre de la cuisine, et fumant. Il avait un sentiment inné de la délicatesse, prenait toujours prétexte de sa pipe à allumer ou d'une nouvelle à dire pour entrer dans les maisons. Encore fallait-il qu'il eût en sympathie les hôtes. Moi, il m'aimait pour les choses que j'aimais, — pour tout le passé breton dont je tâchais dès lors à rassembler les reliques. Quant à mes parents, il ne connaissait dans son entourage personne qui leur fût comparable. En quoi il avait bien raison, l'excellent homme!... J'allais à lui, nous nous serrions la main, et l'on causait... Survenait ma mère, qui le priait à déjeuner « sans façons ».

— Au cas où vous auriez quelque besogne à me donner, oui! sinon, vous savez que c'est non!

Il y avait toujours « quelque besogne » en réserve pour Baptiste. On lui gardait de préférence celles qui paraissaient exiger beaucoup de force, comme de transporter du fumier ou de fendre du bois. Il s'en acquittait avec une inhabileté charmante.

Un soir, il se montra sur notre seuil, décemment vêtu de haillons presque propres.

— Voulez-vous assister au *pardon des pauvres*? me demanda-t-il. Je suis attendu chez le fermier de saint Yves, — mon ami Yaouank, — à qui j'ai rendu quelques services.

L'aubaine était des meilleures. Je m'empressai d'accepter.

Déjà, au cours de l'après-midi, j'avais cru remarquer que

le bourg était plus animé que de coutume. De tous les petits chemins de grève débouchaient des troupes de mendiants. Hommes, femmes, enfants, ils traversaient la place, sans s'arrêter, sans même jeter un regard aux portes des maisons, puis tournaient à l'angle de la route de Tréguier où ils disparaissaient, entre les haies des ajoncs reverdis.

Nous prîmes la même direction. Il était près de sept heures : derrière nous, du côté de Perros, le soleil à son déclin ressemblait à la gueule embrasée d'un four. Sur nos têtes, de petites nues floconneuses, blanches comme une laine qui sort du lavoir, dormaient au fond du ciel, suspendues et immobiles.

Le crépuscule tombait, comme nous en étions encore à grimper le raidillon qui permet de joindre le chemin du Minihy, sans passer par la ville. Nous n'échangions plus guère que de rares paroles. L'ombre invite au silence. J'éprouvais cette vague angoisse qui vous pénètre le cœur, à mesure que la tristesse grise du soir envahit les choses, comme un mystérieux avertissement que tout doit finir. Soudain, au sortir d'une brèche, la silhouette — découpée sur le sol — d'un haut clocher solitaire et veuf de son église se profila jusqu'à nos pieds. C'était la tour Saint-Michel. Nous nous attendions, certes, à la trouver là, debout sur cette échine de pays, dans son enclos jonché de ruines; mais l'apparition du fantôme de pierre fut si subite qu'elle nous impressionna comme une rencontre de mauvaise augure; machinalement, nous pressâmes le pas. Des corbeaux, perchés dans les trous de la flèche, croassaient pour appeler les retardataires de la bande, en secouant leurs longues ailes noires, qui, dans l'atmosphère trouble du crépuscule, nous paraissaient démesurées.

— Hâtons-nous! hâtons-nous! murmura Baptiste.

Ce lui fut une occasion, quand nous eûmes perdu de vue le clocher sinistre, de me raconter sa légende.

Ceci se passait peu d'années après la mort d'Yves Héloury. Déjà les pauvres, ses protégés, avaient fait de son bourg natal un lieu de pèlerinage. Ils y venaient comme aujourd'hui de toutes parts, en très grande dévotion, et ceux d'entre eux qui habitaient l'*armor* traversaient nécessairement, pour s'y rendre, les terres de Saint-Michel. Or, Saint-Michel était, en ces temps, une espèce de villégiature de nobles. Les gentilshommes de

Tréguier y avaient presque tous leur maison de campagne où ils s'installaient avec leur famille pendant la belle saison, depuis la mi-avril jusqu'au commencement d'octobre. Afin que leurs dames trouvassent la messe à leur porte, ils avaient édifié à frais communs une magnifique église qui, bâtie sur un point culminant, dominait de très haut les clochers d'alentour, — y compris la cathédrale même (à laquelle elle n'avait, dit-on, rien à envier pour la splendeur). Et quant au desservant, il avait été stipulé qu'il devrait, lui aussi, être de grande race. Bref, on ne vivait dans ce terroir qu'entre seigneurs. On y menait d'ailleurs joyeux tapage. Ce n'étaient, tous les jours que Dieu fait, que chasses à courre, sonneries de trompes, bombances, beuveries, ripailles et ribaudailles. Vous pensez bien que ces gens-là n'avaient souci de saint Yves ni de ses pauvres. Lorsqu'ils virent que ceux-ci se mettaient à faire passage à travers leurs halliers et leurs champs, ils en conçurent de l'émoi. « Laisserons-nous donc ce peuple en guenilles troubler nos plaisirs par le spectacle ambulant de sa misère? » Conseil fut tenu. Et, à quelque temps de là, des crieurs firent assavoir dans les paroisses que les vingt ou trente domaines sis en Saint-Michel seraient frappés dorénavant d'un droit de péage, et qu'il serait perçu un « sou jaune » par personne et par tête. Faute du paiement duquel, le délinquant encourrait telle peine qu'il plairait à « messeigneurs » de lui appliquer. Exiger d'un va-nu-pieds l'impôt d'une pièce d'or! Vous voyez ce que cela avait de drôle. Lesdits seigneurs rirent beaucoup de l'invention. Mais ce n'est pas tout de rire, si l'on en croit le proverbe: il faut avoir chances de rire longtemps. Les gentilshommes de Saint-Michel en firent l'expérience, et elle leur coûta cher.

Un an, deux ans, tout alla bien. L'édit avait porté. Les pauvres faisaient un grand détour et passaient « au large ». Saint Yves, sans doute, n'était pas très content de cette façon d'en user avec les siens, mais attendait que le moment fût venu de manifester sa juste colère. Ce moment se présenta. Un malheureux aveugle s'égara un jour dans les sentiers prohibés. Des gardes se saisirent de lui et l'amenèrent devant l'assemblée des seigneurs.

— Ah! ah! s'écrièrent ceux-ci, nous en tenons donc un!... Où allais-tu ainsi, vagabond?

— A saint Yves, vénérables sires. Puissent ses bontés être sur vous !

— Tu as été pris traversant nos terres. Tu vas payer l'amende !

Pour toute réponse, l'aveugle retourna ses poches, qui étaient en lambeaux et d'où tombèrent seules quelques miettes de pain d'orge. Les seigneurs firent un signe aux gardes. L'instant d'après, on hissait le pauvre homme dans le clocher, et on l'amarrait à l'arbre en fer de la croix, au sommet de la flèche.

— Prie saint Yves qu'il te rende la vue, lui dirent ses bourreaux. Tu es à la meilleure place pour contempler son pardon.

Ils n'avaient pas fini de parler que le ciel devint d'un noir d'encre. Une obscurité épaisse enveloppa le monde, comme au jour où mourut le Christ. Et du ventre des nues s'élancèrent des serpents de feu. En un clin d'œil, l'église, les manoirs, les bois, les cultures, tout fut dévasté, incendié, réduit en cendres. Seule, la flèche fut épargnée, parce qu'elle portait le corps martyrisé du vieillard. On dit même, au sujet de celui-ci, que des mains invisibles dénouèrent ses liens, et qu'il se retrouva, sans qu'il sût comment, cheminant sain et sauf dans la direction du Minihy. Quant aux gentilshommes de Saint-Michel, il ne resta d'eux aucun vestige, si ce n'est leurs âmes qui, transformées en corbeaux, sont condamnées à voler sinistrement, jusqu'au jour du jugement dernier, autour du clocher solitaire.

Doue da bardona d'an Anaon! (Dieu pardonne aux défunts !) conclut Baptiste, en se signant au front, aux lèvres et à la poitrine.

Nous entrions dans le bourg du Minihy. L'ouverture de l'unique rue donnait sur une échappée de campagne dévalant en pente douce vers la berge goëmonneuse du Jaudy. L'eau de la rivière brillait au bas, d'une lumière froide, sous le calme firmament nocturne. Nous longeâmes le cimetière où des pèlerins circulaient en silence. Par la baie du portail, le regard plongeait dans l'église, suivait une avenue de cierges qui allait se rétrécissant et comme s'éclairant à mesure... Où

nous étions maintenant il faisait très sombre ; des arbres au feuillage épais, des châtaigniers peut-être, formaient voûte au-dessus de nous, et, les branches s'abaissant jusqu'aux talus qui bordaient la route, on marchait à tâtons comme dans le noir d'un souterrain. Tout à coup, des abois de chiens, un grand bruit de voix, et la vive lueur d'une flambée d'ajoncs secs. Nous franchissions le seuil du manoir de Kervarzin.

— Y aura-t-il logement pour deux pauvres de plus, s'il vous plaît? clama Baptiste d'un ton enjoué.

La vaste cuisine était déjà pleine de mendiants, — d'aucuns debout, adossés à la demi-cloison en planches qui garantit du vent de la porte le foyer des fermes bretonnes ; — d'autres accroupis un peu partout sur le sol de terre battue, ou assis, les genoux au menton, sur un petit banc qui courait le long des meubles, d'un bout à l'autre de la pièce.

Aux paroles de Baptiste, un paysan à la chevelure bouclée et grisonnante, à la mine joviale, se leva de l'âtre et s'avança vers nous.

— As-tu jamais entendu dire qu'on ait refusé un pauvre, à Kervarzin, la veille du pardon de saint Yves béni? prononça-t-il avec une gravité souriante, sans ôter sa pipe de la bouche et en serrant la main que Baptiste lui tendait.

— Il n'y a pas que les pauvres à être les bienvenus chez moi, poursuivit-il, quand je lui offris la main à mon tour et que mon introducteur m'eût nommé ; votre père a pu vous dire que chez le Yaouank-Coz[1] il y a toujours pour les amis une soupe aux crêpes chaude et un franc verre de cidre.

Il avait les manières d'un gentilhomme, ce paysan. Je dus accepter son fauteuil de chêne, à l'angle du foyer. Qu'il y faisait bon, devant la claire flamme qui montait, montait, illuminant toute la cuisine, balayant d'un rouge reflet les battants cirés des armoires, transfigurant la face des gueux, éveillant comme une joie d'être sur leurs traits flétris et dans leurs yeux morts!... Au crochet de la crémaillère une marmite énorme était suspendue ; lorsque la servante en soulevait le couvercle, il s'en échappait des jets de vapeur blanche et une

1. C'est ainsi qu'on avait coutume de l'appeler par un jeu de mots auquel son nom prêtait : *Yaouank* en breton veut dire *jeune*. *Yaouank-Coz* équivaut à « le jeune-vieux ».

succulente odeur de lard cuit se répandait dans l'air. La table était surchargée d'écuelles : un garçon de labour achevait de les emplir de crêpes de blé noir qu'il rompait en les tordant entre ses poings.

— Allons, gars! cria le père Yaouank, la soupe est prête.

Comment rendre cette inexprimable scène qui vous rejetait en plein moyen âge, au fond de quelque « Cour des Miracles »? Au silence relatif qui avait régné jusque-là parmi ces gens, harassés pour la plupart et heureux de se laisser engourdir au bien-être réchauffant d'une maison cossue, succéda brusquement un tumulte, une mêlée, une bousculade accompagnée de cris, de jurons même et de horions, tout le monde se précipitant à la fois vers la table et chacun s'efforçant d'attraper le premier son écuelle. Les infirmes surtout faisaient rage, fourrageaient avec leurs béquilles dans les jambes des valides. Un cul-de-jatte, à demi écrasé, beuglait, agitant désespérément un bras démesuré terminé par une patte immense. Les aveugles trébuchaient, les mains en avant, roulaient leurs prunelles éteintes. Et Yaouank-Coz regardait ce spectacle, avec sa pipe au coin des lèvres, tranquille, l'air amusé.

— Maintenant, à tour de rôle! commanda-t-il, en barrant de son grand corps l'accès de la cheminée; quiconque fera du désordre passera le dernier!

Le calme se rétablit; la « procession de la marmite » commença. Les gueux s'approchaient un à un et présentaient leur écuellée de crêpes que la servante arrosait de bouillon. A la clarté de l'âtre, je les dévisageais. Oh! les étranges têtes que j'ai vues là! Celles-ci, grosses, gonflées, avec des meurtrissures bleuâtres, pareilles à des melons d'eau; d'autres maigres, d'une maigreur ascétique, visages pétrifiés de morts, toute la vie s'étant réfugiée dans la mobilité fébrile des yeux; d'autres, dures et frustes, aux énergiques profils de forbans; et il y en avait aussi d'exquises, — j'entends parmi les femmes, — d'une adorable mélancolie d'expression, d'une pâleur délicate et souffrante. Il me souvient d'une entre toutes : type pur de madone, une grâce mystique répandue sur ses traits fins, je ne sais quelle suavité dans la démarche. On eût dit un être immatériel Ses pieds nus, bronzés au

soleil des grand'routes, effleuraient à peine le sol. Elle avait de longues paupières, de très longs cils. Quand elle passa près de moi, je vis qu'elle portait au cou des traces de scrofule. Je demandai son nom à Baptiste.

— C'est une *innocente*. Elle est de Pleumeur. Il paraît qu'elle tombe du haut mal et que, pendant six mois de l'année, son corps n'est qu'une plaie...

On n'entendit bientôt plus que le bruit des cuillers de bois râclant le fond des écuelles ; la soupe avait été avalée en quelques lampées. Le maître de maison — le *penn-tiégèz* — s'agenouilla sur la pierre du foyer et se mit à réciter l'oraison du soir ; les mendiants donnaient les répons, dans un bredouillement un peu confus, d'une voix ronronnante et ensommeillée...

En face de moi, de l'autre côté de l'âtre, se dressait un lit clos, avec son ouverture étroite comme une lucarne et ses petits rideaux de percaline à fleurs retenus par des embrasses. Là, dit-on, saint Yves eut sa couchette de paille et son oreiller de granit, durant la dernière période de sa courte vie, au temps qu'il était « official » de Tréguier avec résidence à Kervarzin, dans sa demeure familiale.

IV

Les « grâces » terminées, Yaouank-Coz décrocha une de ces énormes lanternes que les rouliers ont coutume de suspendre à l'avant de leurs charrettes, et, l'ayant allumée, il m'invita à le suivre. La cohue des mendiants s'ébranla derrière nous. La nuit était d'un gris d'ardoise, criblée de menues étoiles. Nous traversâmes la cour. Les pas s'étouffaient dans le fumier mou dont elle était jonchée. Yaouank tenant le fanal au-dessus de sa tête, criait : « Par ici!... Attention à cette mare!... » Des portes s'ouvrirent dans des bâtiments bas, groupés comme les chaumières d'un hameau, et des souffles d'étuve nous frappèrent au visage. Nous étions auprès des étables. Les mendiants y pénètrèrent à la queu leu-leu, sans

bruit : on y avait étendu pour eux une litière de paille fraîche. Les plus ingambes grimpèrent à l'échelle qui menait au grenier des fourrages. Les vaches, étonnées, meuglaient doucement. Du dehors, on voyait aller et venir tantôt dans le rez-de-chaussée, tantôt sous les combles, la grosse lanterne vigilante du vieux fermier : il ne se fiait qu'à lui-même pour s'assurer que chacun avait son gîte, admonestait celui-ci, installait celui-là, avait l'œil surtout à ce qu'il n'y eût point de promiscuités équivoques.

En rentrant au manoir, nous trouvâmes Baptiste dormant, les coudes allongés sur la table.

— Si vous désirez en faire autant, me dit notre hôte, voilà mon lit... Oh ! vous ne m'en priverez pas. Je suis de quart jusqu'à demain... Je connais de longue date les pauvres que j'héberge : il n'y a pas de malhonnêtes gens parmi eux, mais il peut y avoir des imprudents. La tentation de la pipe est forte, et il suffit d'une étincelle pour causer un malheur...

— Je vous demande, en ce cas, la permission de veiller avec vous.

— Katik, fais-nous un feu de purgatoire, qui nous réchauffe et ne nous brûle pas. Un peu de bois et beaucoup de mottes !

La servante exécuta prestement l'ordre du maître, puis s'alla coucher. Nous restâmes seuls, assis de part et d'autre du foyer, les pieds à la braise qui couvait sous un épais amas de tourbe. Le silence était vaste et bruissait néanmoins, comme si tous les grands souvenirs dont cette demeure est pleine y eussent tourbillonné en vols mystérieux.

— Voyons, Yaouank, commençai-je, est-ce vrai ce que l'on m'a raconté ?

— Vous voulez parler du « miracle de la soupe », n'est-ce pas ?... Écoutez-moi bien : je ne suis pas un savant, — tant s'en faut, — mais je ne suis pas un imbécile non plus... Non, là, franchement, je ne pense pas qu'il vienne à l'idée de personne de me prendre pour un imbécile... Or, ce à quoi vous faites allusion, je l'ai vu, vu avec ces yeux que j'ai dans la tête et qui sont ceux d'un homme qui voit clair... On a dit, je le sais, on a dit que j'étais soûl, ce soir-là... Ce soir-là ! En vérité, autant dire ce soir !... Soûl ! Avec quatre-vingts

gueux chez moi, comme aujourd'hui, roulés dans la litière de mes étables et dans le foin de mes greniers!... J'eusse donc été bête trois fois!

» Du reste, voici la chose, très simplement, comme elle s'est passée. Dix-huitième jour de mai, — la date où nous sommes. — Toute la semaine il avait plu à verse, sans discontinuer. Les chemins, aux abords d'ici, n'étaient que fondrières : quant aux champs que traversent les sentiers de pèlerinage, l'herbe y nageait. Et, le matin, il pleuvait encore; et, toute l'après-dînée, il plut, il plut à torrents. Ma ménagère — Dieu ait son âme! car elle est morte depuis — se disposait cependant à apprêter le souper des pauvres dans le grand *pot de fer*, comme de coutume.

» — Oh! fis-je, si tu m'en crois, tu ne mettras au feu que la petite marmite. Par ce temps-là, nous n'aurons personne...

» Je fus obéi. On ne mit au feu que la petite marmite, laquelle était à peine d'une capacité de vingt écuellées. A la tombée de la nuit, il avait paru trois hôtes, des gens du voisinage; nous les invitâmes à s'asseoir à table, avec nous, et notre intention était de les garder aussi à coucher dans la maison. Déjà la servante avait poussé les verrous. On s'était groupé autour de l'âtre et l'on devisait paisiblement en attendant de dire les grâces... Tout à coup : dao! dao! sur la porte.

» Encore un, pensâmes-nous, à qui l'intempérie n'a pas fait peur! Ma femme courut ouvrir.

» — Jésus-Maria! s'écria-t-elle en joignant les mains, comme il y en a! Comme il y en a!...

» Nous vîmes entrer un flot de monde. Et après ceux-ci, il en parut d'autres, puis d'autres encore. La cuisine fut bientôt pleine. Tous nos mendiants habituels étaient là, ceux de Pleumeur et ceux de Trédarzec, ceux de Penvénan, du Trévou, de Kermaria-Sulard... Et parmi eux beaucoup de figures inconnues, des pèlerins nouveaux venus du fin fond du pays, de Ploumilliau, de Trédrèz, et même de Plestin! Ils faisaient pitié à regarder, trempés jusqu'aux os, avec des mines si lamentables! Ah! qu'un peu de bonne soupe chaude leur eût fait du bien!... Et voilà justement qu'il n'en restait plus... Quelques cuillerées peut-être.. J'étais furieux contre moi-même. Mais aussi, est-ce que je pouvais prévoir!... Les

pauvres gens tournaient vers la cheminée des yeux ardents. Je me levai et je leur dis :

» — Il ne faut point nous en vouloir : c'est la première fois que ceci nous arrive. Il faisait un temps si affreux que nous ne vous attendions pas. Je le regrette de tout mon cœur. mais nous n'avons pas préparé de soupe pour vous...

» Une grande stupeur se peignit sur tous les visages, et il y eut un silence triste... Alors, un homme se détacha de la bande ; la buée qui s'élevait des hardes mouillées était si épaisse que je ne pus distinguer nettement ses traits. Il mit un pied sur la pierre de l'âtre, ôta le couvercle de la marmite, se pencha au-dessus, et prononça d'une voix ferme et douce :

» — Avec ce qui reste de bouillon, on peut toujours réconforter les plus malades.

» Et, ayant dit, il se retira à l'écart. Sa parole nous imposa. Ma femme se mit à tailler les crêpes dans les écuelles. Et les pauvres de défiler devant le foyer, — comme tantôt. La servante versait le bouillon à mesure. Un, deux... cinq... dix malheureux se présentèrent à tour de rôle ; la marmite semblait inépuisable. Vingt autres passèrent, et puis, vingt autres : la servante continuait à verser. Ma femme était devenue toute pâle d'émotion ; elle ne suffisait plus à sa tâche, si fort qu'elle se dépêchât ; un des valets dut lui venir en aide. Moi, j'éprouvais une sorte d'angoisse. Tous, nous avions le sentiment que nous assistions à quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel, et nous retenions nos haleines, n'osant respirer. L'oppression du miracle était sur nous... Pas un pauvre, je vous l'affirme, ne s'alla coucher sans souper... Voilà ce que j'ai vu, il y a de cela aujourd'hui quinze ans...

» Quand je cherchai des yeux l'homme qui avait parlé, il avait disparu. Je demandai qui il était ; personne ne le connaissait. Une vieille dit :

» — Comme je longeais le cimetière du bourg, je l'ai aperçu franchissant l'échalier, et, dès lors, il a marché à côté de moi. Deux fois il m'a tendu la main pour sauter des mares. Je crois bien qu'il portait une tonsure, car son crâne était tout blanc sous la pluie...

» Elle n'ajouta rien de plus, mais chacun demeura convaincu que le mendiant étrange n'était autre qu'Yves Héloury, l'antique seigneur de ce lieu. Vous en penserez ce qu'il vous plaira. Mais, je vous le répète, voilà ce que j'ai vu. Et beaucoup d'autres sont vivants, qui pourraient en témoigner. »

Yaouank-Coz heurta sa pipe à l'ongle de son pouce, pour en secouer la cendre, et parut s'absorber dans ses souvenirs. Je m'abstins, il va sans dire, de toute réflexion... Baptiste ronflait sur la table. Le balancier de l'horloge allait et venait avec de grands coups sourds, fendant l'heure, en quelque sorte, comme un bûcheron son bois. A force d'entendre ce bruit obsédant et régulier, je finis par m'assoupir à mon tour, la nuque appuyée au lit de saint Yves, le cerveau hanté d'hallucinations confuses où des pauvres, amarrés à des flèches d'églises, mangeaient de la soupe en des écuelles d'or.

... C'est dimanche. Les cloches du Minihy égrènent de jolis sons clairs. Le pâle sourire de l'aube argente le ciel. Groupés dans la cour, à l'entour du puits, les mendiants achèvent leurs ablutions matinales. Sur le toit du colombier, dans le courtil, des pigeons lustrent leurs ailes. Un garçon de ferme, les jambes nues, mène ses chevaux à l'abreuvoir. L'air est frais, léger, avec des transparences bleuâtres qui idéalisent toutes choses. Rien n'a dû changer dans cet horizon depuis les temps où y vécut saint Yves. La rivière dort, à marée haute, en une nappe d'eau blondissante, encadrée d'arbres nains dont la chevelure baigne dans le flot. Des coteaux se succèdent, et s'échelonnent, et fuient, telles que des houles de terres fécondes berçant des villages, des parcs, des vergers, de vastes cultures morcelées à l'infini. Dans la grise lumière des lointains, la silhouette du Goëlo s'estompe délicatement, hérissée de pins grêles aux panaches effrangés et flottants comme la fumée d'un vapeur qui passe.

A l'église. On vient de célébrer la basse messe; l'air est imprégné de l'odeur des cires ardentes. De minuscules navires aux gréements compliqués pendent aux poutres. Des femmes prient, le front dans les mains; beaucoup portent le manteau de deuil, d'étoffe noire, luisante, tombant à plis

harmonieux. Quelques « pèlerines » déguenillées rôdent le long des murs, avec de perpétuelles génuflexions et d'incessants signes de croix. Sur l'une des parois de la nef se lit le *testament* d'Yves de Kervarzin, où la paroisse du Minihy et les pauvres de toute la Bretagne figurent comme les principaux légataires. Il fut transcrit là, dit-on, par les soins d'une pieuse demoiselle qui avait à expier un gros péché de jeunesse [1].

Dans le cimetière, jouxte le grand portail, est une tombe sculptée, d'aspect modeste et sans inscription. Une ouverture en forme de voûte la traverse de part en part, dans le sens de la largeur. Les pèlerins s'y glissent en rampant sur les mains et sur les genoux. D'aucuns baisent à pleines lèvres la dalle funéraire. Quand ils se relèvent, ils ont la face souillée de boue, mais radieuse : ils ont puisé à ce rude contact une sorte d'énergie sacrée ; la vertu vivifiante d'Yves Héloury a passé en eux.

Car c'est ici qu'il repose, — n'en doutez point, — c'est ici que repose l'ami des pauvres qui voulut être enterré pauvrement. Ici seulement se peut respirer le parfum de son âme douce, dans cette atmosphère embaumée d'odeurs champêtres et de salure marine. Les gens de Tréguier lui ont édifié dans leur cathédrale un magnifique cénotaphe. Là iront prier les riches, ceux qui recherchent le luxe et les beautés factices de l'art jusque dans les objets de leur dévotion. Mais la foule des humbles ne désertera jamais les petits sentiers du Minihy. Toujours on les verra serpenter en longues théories pieuses et murmurantes vers la colline ensoleillée que baigne le Jaudy et où la grâce, la mansuétude de saint Yves sont restées comme empreintes dans le paisible sourire des choses.

A. LE BRAZ.

1. Celui d'avoir représenté la déesse Raison dans un cortège officiel, à Tréguier, sous la Terreur.

SOUVENIR D'AMÉRIQUE

A mon ami G.-W. D.

Je ne puis oublier, certes, le fleuve immense,
Débordé, furieux, splendide en sa démence,
Noyant comme une mer la face du pays :
Les vieux chênes sacrés vivent dans ma mémoire ;
Je vois frémir au vent, telle une verte moire,
Les larges rubans du maïs.

J'aurai devant mes yeux, longtemps, toutes ces choses,
Les fiers magnolias fleuris d'étranges roses,
Les beaux oiseaux de pourpre et les mouches de feu
Qui s'allumaient, le soir, dans l'ombre des feuillages,
Pendant qu'appareillait pour de lointains voyages
Mon âme en quête de son Dieu.

J'évoquerai souvent le palais de ténèbres
Où ma voix éveilla des murmures funèbres.
Mille sources pleuraient invisibles, tandis
Que j'errais à travers les cryptes solitaires,
Comme si j'allais voir s'accomplir des mystères
Redoutables aux plus hardis.

Le grand fleuve du Nord, emporté vers l'abîme.
Faisant passer en moi son vertige sublime,
Devant mes yeux voilés, toujours, s'écroulera ;
Je vous écouterai comme à travers un rêve.
Mugissements profonds, sourds, terribles, sans trève,
Du sauvage Niagara.

Plus que la cataracte aux livides colères,
Plus que les monts, les lacs, les forêts séculaires,
Je me rappellerai ces ponts vertigineux,
Ces villes surgissant à la parole humaine,
Ces puissants travailleurs et l'esprit qui les mène,
L'avenir qui palpite en eux...

Mais que de fois, surtout, jusqu'à ce que je meure,
Mon âme reverra ta paisible demeure,
Les pavots du jardin, le mimosa fleuri,
Le lit où je n'ai point connu l'âpre insomnie,
La table où j'ai mangé, frère, et que j'ai bénie,
Les visages qui m'ont souri !

Fleurs de notre amitié spontanément écloses,
Fraternels entretiens, silences pleins de choses,
Autour de nous, le soir, les êtres gracieux
Qui me sont désormais aussi chers qu'à toi-même,
Cette pensée en moi : « Je suis sûr que l'on m'aime »,
Et tant de bonté dans vos yeux !

Ah ! tout cela, dis-moi, nos tranquilles soirées,
L'intime enchantement de ces heures dorées,
Les poètes divins pieusement relus,
La musique baignant nos âmes de tendresse,
Cette paix dans nos cœurs, cette pure allégresse,
Tout cela, frère, n'est-il plus ?

Ne le pense jamais. Si la vie est barbare,
Si, pour longtemps, la mer stérile nous sépare,
Notre âme est une chose ailée ! Elle se rit
De l'espace et du temps ; nulle mer ne l'arrête.
Que pour me recevoir votre maison soit prête :
Je viens parmi vous en esprit.

Je suis l'hôte imprévu que le Seigneur envoie.
Amis, que nul chagrin ne trouble votre joie ;
Près de vous, tous les jours, je reviendrai m'asseoir.
Je connais le chemin de la chère demeure,
Et vous me reverrez, demain, à la même heure,
Prendre place au repas du soir.

MAURICE BOUCHOR.

LES IDÉES DE BALZAC

SUR

L'AMOUR ET SUR LA SOCIÉTÉ

L'œuvre et la vie de Balzac furent remplies par le sentiment d'amour. Son œuvre : c'est presque une banalité de le dire. Sa vie : on le savait déjà par les plus beaux fragments publiés de sa correspondance. Les lettres de tendresse passionnée qui ont paru ici même, et dont tous les balzaciens attendent la suite avec impatience, apportent une preuve nouvelle de ses ambitieuses visées vers un idéal toujours poursuivi, jamais atteint ; elles nous donnent l'occasion d'examiner, tel qu'il se dégage de son œuvre, un certain *concept de l'amour*.

Aussi bien l'amour nous semble-t-il, ainsi qu'à Balzac lui-même, la *passion-type* : et ses lois, que le grand romancier a déterminées, sont également celles de toutes les autres. Toute passion, aux yeux de Balzac, est un fait mental qui a ses origines, ses causes, diverses de nature, autant que d'importance. Pour Balzac, l'amour dépend du tempérament, c'est-à-dire des hérédités : il dépend de l'éducation, c'est-à-dire du milieu social : il dépend aussi de l'âge, c'est-à-dire enfin de ce que Taine appelait « le moment ». Et n'est-ce pas là, justement, les trois catégories où le grand logicien récemment disparu enfermait les puissances qui règlent et gouvernent notre vie? Les amoureux, chez Balzac, n'aiment pas par une sorte de coup mystérieux du sort, par une prédestination inexpliquée.

L'amour se développe en eux avec une rapidité plus ou moins grande, issu de ce que la race et la vie ont accumulé dans leurs cœurs de trésors sentimentaux, accru par toutes les influences environnantes : et il suffit d'examiner un quelconque de ses romans pour voir avec quel luxe d'observations, quelle minutie de détails, Balzac met au plein jour la série de ces éléments intégrants de la passion. Eugénie Grandet, Ursule Mirouet, Véronique Graslin ne sont-elles pas étudiées avec autant de soin qu'une variété zoologique décrite par un naturaliste ? C'est que pour Balzac et pour le naturaliste les lois et la méthode sont les mêmes. Dans le concept de l'amour, plus que partout ailleurs, Balzac se révèle comme un philosophe profondément déterministe, comme le philosophe des *causes*.

Mais il échappe étrangement, et par un cas peut-être unique de génie littéraire, à cette règle fâcheuse qui semble diviser les artistes en deux classes. Généralement, tous ceux qui sont frappés par ce que la passion a de poétique et de sublime, tiennent à se cacher à eux-mêmes, à ignorer ou à nier la genèse physiologique et matérielle du sentiment achevé qui les séduit. Ils nous peignent une passion qui s'empare de l'individu sans que l'on sache pourquoi, dont le surprenant incendie n'a pas besoin, pour s'allumer, de matériaux préparés à l'avance. Balzac n'a été surpassé par personne dans la peinture des grandes passions ; et, d'autre part, il surpasse tous ceux qui ne veulent voir de l'amour que sa physiologie. Sa gloire sera d'avoir allié deux maîtrises qui semblaient s'exclure, en ajoutant au philosophe un artiste, un poète.

I

Tandis que la conception de figures féminines idéales, chez beaucoup d'écrivains modernes, est exclusive de la faculté d'imaginer la femme autrement, Balzac sait la montrer aussi bien comme le bel animal dont les chairs fermes et

rondes font bouillonner le sang de l'homme et résument tout un poème de vitalité physique. Depuis que Rabelais a ouvert le cycle des œuvres littéraires françaises par une épopée bestiale où toute la fougue de tempéraments neufs paraît débridée, bien des écrivains ont cru l'imiter en y cherchant simplement un modèle pour des grossièretés plus ou moins excitantes. Mais l'impression que Rabelais nous fait éprouver, il n'y a qu'une œuvre d'art qui nous l'ait en quelque sorte rendue : c'est l'ensemble des *Dizains*. Non pas que ces contes érotiques, encore plus que « drolatiques », n'aient leur délicatesse : mais il suffit d'en lire quelques pages pour admirer le débordement luxurieux de la passion physique, et pour comprendre de quelle secousse elle galvanisait la verve et le style de Balzac.

On sait que George Sand fut offusquée par la lecture d'un de ces contes, au point qu'elle quitta la place en rougissant ; on sait que madame de Berny, cette fidèle conseillère de l'auteur, eut quelque peine à leur donner son assentiment. Rien d'étonnant, d'ailleurs, qu'ils n'aient pu trouver grâce devant l'une, étant connu son tempérament littéraire, ni devant l'autre, habituée qu'elle était à ne voir en son ami que le poète délicat du *Lys dans la Vallée* ou de la *Femme de trente ans*. Elle devait représenter, en pensant et conseillant comme elle faisait, l'opinion de la plupart des admiratrices du romancier[1]. Parmi les fidèles de Rabelais, si l'on calculait le nombre des femmes, la proportion en serait sans doute assez minime. La femme répugne aux outrances de style comme à la conception physique et matérialiste de l'amour. Pourvu cependant que l'artiste soit sincère, pourvu qu'il obéisse à une tendance impérieuse et spontanée de sa nature, — et c'était bien le cas de Balzac, — cette conception est légitime en art, puisqu'elle exprime un des modes de la vie.

A côté des sentiments et avant eux, Balzac vit la poussée des libres appétits, cette manifestation originelle de la sensibilité dans les âmes primitives ; et non seulement il la vit, mais encore

1. Dans le précieux dossier des « Inconnues de Balzac », contenant les lettres de ses admiratrices, et que M. de Spoelberch de Lovenjoul nous a permis de parcourir, les lettres de restrictions ou de reproches adressées au romancier ont presque toutes pour objet la *Physiologie du Mariage* ou les *Contes drolatiques*.

il l'éprouva lui-même, par un phénomène d'imagination sympathique. En sa qualité d'artiste, il sut renouveler à son usage la forme dans laquelle ces appétits avaient été exprimés autrefois. Il sentit merveilleusement que la langue de notre époque, telle que l'ont façonnée plusieurs siècles de civilisation, était impuissante à rendre la sauvagerie de ces instincts : il préféra la restreindre à sa véritable fonction, qui est de rendre les nuances de l'âme, et pour un autre office il crut sage de s'en tenir à la langue de Rabelais. Ainsi trouva-t-il en même temps une matière et une forme d'art admirables pour épancher le trop-plein d'ardeur sensuelle et de verve endiablée qui bouillonnait en lui.

Mais où donc mieux que dans l'étude du concept de l'amour, nous serait-il donné de saisir les points de ressemblance et de différence entre l'art de Balzac et celui des romanciers naturalistes qui se réclament de lui? La part commune, c'est la philosophie naturelle, la façon de marquer l'origine et le caractère physiologique de la passion ; mais, pour l'acuité de la vision intérieure, la délicatesse émue de l'analyse, qui donc rappelle seulement le grand romancier? Sans doute, Balzac part du même principe que M. Zola, pour ne citer que celui-ci ; le terrain sur lequel s'élève le *Lys dans la vallée* est bien aussi solide que celui sur lequel s'élève *la Joie de vivre*. Ici et là, la fleur de passion plonge ses racines dans les sucs les plus matériels de la pulpe humaine ; seulement, chez le naturaliste, il paraît bien que, si la végétation sentimentale ne demeure pas toute en racines, elle ne sort de terre que comme un arbuste assez lourd ; chez Balzac, une tige s'élance, qui va développer à l'air libre tout un luxe de feuillage et de fleurs. Ne dirait-on pas qu'aux yeux de M. Zola c'est une raison suffisante, ce fait que l'amour a sa cause première et déterminante dans le sang et dans les nerfs de l'individu, pour qu'il n'en puisse parler qu'avec des livres de médecine à la main? pour que ses amantes ne soient jamais imaginées qu'avec on ne sait quel décor un peu répugnant d'histoire naturelle? Balzac, lui aussi, connaissait les origines purement animales de l'amour : il n'ignorait pas qu'aux transports les plus sublimes ou les plus éthérés de la passion la science est contrainte d'attribuer

une cause purement organique. Rien n'égalera jamais en audace les dernières pages du *Lys* et la redoutable analyse qui nous révèle l'arrière-fond d'Henriette de Mortsauf. Mais c'est l'*arrière-fond*, précisément, et il suffit à Balzac de l'indiquer. Supposez Henriette de Mortsauf aux mains d'un romancier naturaliste, et songez un peu à ce qu'elle deviendrait : voici que tout d'un coup disparaîtrait le charme captivant de ses promenades au bras de Vandenesse. Nous n'assisterions plus à l'éclosion poétique d'une passion sublime, mais à quelque chose de bien différent, au *processus* d'une névrose.

Balzac, pour tout dire, a conçu l'amour sous trois aspects différents. Il a mis à part, sur un autel, ainsi qu'un objet de culte, ce qui devait lui apparaître à lui, l'adorateur de la Force, comme la synthèse de toute énergie et de toute poésie : l'*amour-passion*, l'amour idéal, l'amour qui ignore, comme toutes les passions vraies, ses obscures origines! Mais toute la richesse de poésie qu'il dépense à faire vivre ses créatures d'amour éthéré, ne l'empêche pas de concevoir à côté d'elles, et par contraste, les créatures de chair bestiale et de sensualité joyeuse: une gaieté rabelaisienne s'épanouit à travers son œuvre, en ses hymnes à la chair, et certes, depuis son prodigieux ancêtre de la Renaissance, nul mieux que lui n'a su décrire les joies animales de l'amour physique. L'*amour-passion*, l'*amour physique* sont deux termes extrêmes: entre les deux, le grand artiste aperçoit l'amour en tant que *fait social*. Il décrit ce que les nécessités du milieu ont fait, par une transaction banale, et de l'amour idéal et de l'amour physique : sous la pression de circonstances inévitables, tous les deux aboutissent à une combinaison qui, de nos jours, ne les représente plus qu'assez imparfaitement, ils se résument dans le mariage.

II

On trouvera dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* cette double observation, d'un très curieux parallélisme : celle de l'amour-passion qui se développe dans les conditions les plus

romanesques ; celle de l'amour social qui se produit plus tard, en vertu de rapports uniquement déterminés par les convenances, et où c'est de la raison seule, la plus froide, la plus calculatrice, que semble émaner faiblement une flamme lointaine.

Il faut, en vérité, que l'amour-passion soit dans nos sociétés une plante bien rare, pour que Balzac ait senti le besoin d'en préparer l'apparition par un tel concours de circonstances étranges.

L'amoureuse est de noble race et de famille illustre ; elle vit dans le milieu aristocratique qui semble, sous la Restauration, conserver en quelques points un reflet de la monarchie. Louise de Chaulieu est bien la fille de grands seigneurs français, douée elle-même de quelques-unes des vertus de la race, comme la très claire et très lucide conscience de sa volonté, un tranquille irrespect pour quiconque la voudrait mater, une assurance imperturbable qui rend délicieux son esprit diabolique[1]. Elle est sortie du couvent parce qu'elle l'a voulu ; son plan de vie est arrêté d'avance, et elle y a marqué la place de l'amour : une place qui restera vide, si les nécessités sociales l'exigent, mais qu'elle se chargera de remplir, si elle le peut.

Au début, d'ailleurs, elle accepte l'amour plutôt qu'elle ne l'éprouve ; et c'est plus tard seulement, assouplie par la vie, quand son cœur meurtri sera, comme son corps, mûr pour la passion éperdue, qu'elle en connaîtra les délices. En ses jeunes années, c'est de romanesque, plutôt que de passion vraie, que son cœur est avide : et Balzac en fait moins une amoureuse qu'un objet d'amour. Mais quel objet ! Et comme elle réunit bien toutes les grâces décevantes, y compris cette curieuse possession d'elle-même, peu compatible avec l'amour passionnel, ces grâces décevantes qui étourdissent une sensibilité masculine et l'exaltent jusqu'aux dernières folies. Et ces dernières folies ne sont-elles pas toutes supposées par cette folie même qui est le rêve d'émouvoir un cœur où l'heure des extases n'a pas sonné ?

Voici maintenant l'amoureux : issu du sang des Maures,

1. Comparez Louise de Chaulieu avec certaines héroïnes de Barbey d'Aurevilly.

chassé d'Espagne par les convulsions politiques, déchu de sa grandesse, dépouillé de sa fortune, mais impassible devant les coups du Destin qui n'atteignent pas le fond de son âme, parce que le fond de cette âme est tout amour. Hénarez est bien le type dans lequel Balzac a prétendu résumer la sensibilité virile, éprise jusqu'au vertige : il l'a doué de toutes les qualités qui peuvent préparer l'éclosion de l'amour. L'Oriental qui, réduit par la misère et les coups du Destin à s'asseoir devant la fenêtre d'une pauvre maison parisienne, s'y complaît en la contemplation d'un genêt qui s'élève entre les touffes d'un jasmin, c'est bien l'âme de poète en action, le cœur romantique accessible aux seules choses de passion et d'idéal. Rien d'étonnant qu'après cinq ou six rencontres, Hénarez devienne esclave, et — car toutes les métaphores aujourd'hui démodées ne sont que la transcription d'états d'âme autrefois réels — *tombe sous le joug* de cette charmante Louise de Chaulieu, qui l'agace et l'ensorcelle et a vite fait d'allumer le brasier des passions africaines dans le cœur de ce véritable « Dernier des Abencérages ».

Les lettres de Louise à son amie sont d'adorables petits chefs-d'œuvre de grâce passionnée. Rien ne manque à la mise en scène sentimentale, ni l'opposition des parents, qui cesse juste assez tôt pour ne pas entraver le développement de la passion, ni les rendez-vous nocturnes sous les charmilles centenaires, ni les chevauchées de l'amoureux au teint olivâtre sur un coursier arabe, ni l'escalade du balcon de la bien-aimée et le respectueux baiser sur les doigts d'une main royale. Mais, si Balzac a voulu tout ce décor très classique à la passion qu'il nous présentait, il en a fait jaillir un hymne prolongé d'adoration éperdue, celui de l'homme prosterné devant la femme élue de son cœur. Il y fallait des transports et des raffinements dont nos races ne sont plus guère capables, effrayées qu'elles sont des dangers du ridicule au moins autant que des souffrances physiques. Et l'auteur entendait bien nous montrer ce que peut être une âme d'homme pour laquelle il n'y a au monde qu'une seule raison d'exister, qui n'est pas vivante tant qu'elle ne l'a pas trouvée, et qui vient enfin de la découvrir. L'ivresse est alors soutenue, l'extase sans défaillance, et le héros du livre, Hénarez, demeure, en face

de sa divine adorée, à toutes les heures de son existence, tel que le moine le plus fervent souhaiterait, sans y pouvoir atteindre, être aux pieds de la Vierge Marie. Jamais, que nous sachions, la peinture des joies de l'amour satisfait ne fut plus poussée ni plus complète que dans ces pages du roman de Balzac.

C'est un cas d'amour masculin que nous avons choisi, et volontairement, pour étudier dans Balzac le concept de *l'amour-passion,* et nous en donnerons un double motif, bien conforme à l'esprit même du romancier.

D'abord et avant tout, Balzac a voulu affirmer la puissance, la supériorité idéale de l'homme dans le domaine de la *sensibilité*, comme il l'avait affirmée dans l'ordre *intellectuel*. Nous ne croyons pas fausser ni même exagérer sa pensée, en disant qu'il attribuait aux énergies viriles une incontestable supériorité sentimentale, et qu'à ses yeux un homme capable de passion sublimée y devait montrer des nuances d'une telle délicatesse, d'une telle perfection, qu'il laissât loin derrière lui, pour cette perfection et cette délicatesse, l'âme féminine même la plus accomplie. Rappelez-vous, si vous en cherchez la preuve, la conception symbolique de Séraphita, et comment Balzac prend soin d'expliquer la dualité de sexe de son héroïne, incarnation de l'amour le plus élevé, en assignant toujours la première place aux qualités de force et d'énergie : « Nul type connu ne pourrait donner une idée de cette figure majestueusement mâle. » Dans Séraphita-Séraphitus, c'est Séraphitus qui constamment domine. Rappelez-vous encore, dans la *Femme de trente ans*, ce personnage de lord Grenville, qui apporte, en son adoration respectueuse pour Julie d'Aiglemont, ces ardeurs discrètes et concentrées propres à l'homme du Nord, et se trouve ainsi l'émule du fougueux Hénarez avec son culte pour Louise de Chaulieu.

Relisez enfin, si vous n'êtes pas convaincu, et que vous vouliez juger l'auteur par l'homme, relisez quelques-unes de ses lettres aux femmes qui tinrent une place considérable dans sa vie sentimentale, et surtout les pages publiées ici même, adressées à madame Hanska. Vous y retrouverez, traduite en termes enthousiastes et appliquée à son cas, une idée de l'amour passionné où l'on reconnaît dans l'homme le digne rival des héros imaginés par le romancier, de Grenville et d'Hénarez!

D'autre part, si nous avons choisi un cas d'amour masculin, et entre tous celui d'Hénarez, c'est que Balzac n'a guère montré chez la femme la passion toute nue : au moins l'a-t-il environnée d'un nimbe de souffrance. Il semble même avoir reculé parfois devant la description du jeu suprême des puissances d'amour féminines. Il est telle de ses héroïnes, Véronique Graslin, par exemple, qu'il a conçue tellement passionnée qu'il n'a pu nous montrer cette force, en elle, qu'après la période d'amour et seulement dans la période de souffrance ; il ne nous laisse que deviner, comme dans un frissonnement, la phase la plus intense de sa vie morale. Pour Henriette de Mortsauf, Balzac n'use-t-il pas d'un procédé à peu près analogue, et ne met-il pas son principal effort à peindre les états d'âme de Félix de Vandenesse, en couvrant comme d'un voile toute une partie de l'âme de la jeune femme? Il paraît bien que Balzac ait en quelque façon redouté d'aborder les cimes culminantes de l'âme féminine et qu'il ait voulu envelopper d'un nuage éternel certains de ses sommets. Nulle poésie ne va sans mystère ; et l'amour-passion, pour Balzac, est une flamme que, par des paroles ou par des pages écrites, on peut à peine faire deviner à ceux qui savent imaginer les grandes crises de l'âme, qui savent les entrevoir au fond d'eux-mêmes, lorsqu'un artiste de génie a secoué leur cœur.

III

Mais la spiritualité sublimée, la sensualité impulsive, sont les deux modes extrêmes de l'instinct d'amour : matière de poésie ou de drame, dans le domaine de l'art ; de monomanie ou de crime, dans celui de la réalité. Ce ne sont pas des modes de la vie quotidienne, qui ne saurait reposer sur l'excès. Le philosophe est bien contraint de faire cette constatation ; elle explique, d'ailleurs, la médiocrité que présente l'existence au regard de l'artiste. L'art et la vie ont des conditions bien différentes. L'art se nourrit d'excessif, la vie exige un exercice d'activité sans heurt ni secousse violente. C'est

par une mutuelle usure, par une contrainte réciproque, en somme, que s'établit l'accord général et s'assure l'existence pratique. Mais que devient la Poésie avec ses exigences, et où la rencontrer, sinon dans des circonstances exceptionnelles et dangereuses?

Balzac était trop préoccupé de la réalité, trop sensible à l'obsession de *ce qui est*, pour ne pas faire une part dans son œuvre à la notation pure des phénomènes de la vie quotidienne : aussi nous peint-il, à côté de l'amour-passion et de l'amour physique, l'amour en tant que *fait social*. La *Physiologie du mariage* et les *Petites misères de la vie conjugale* n'ont pas eu d'autre objet. Dans ces deux ouvrages, il a accumulé par fragments, et sans prendre la peine de les fondre au cours d'une action vivante, ses observations, sous vingt formes diverses : maximes, développements philosophiques, statistique, histoire, contes et nouvelles; il y a entassé tout ce que lui fournissait sa merveilleuse faculté de vision exacte, — une faculté qui, se combinant avec une autre, avec celle de poésie, c'est-à-dire d'outrance esthétique des sensations violentes, a donné à son œuvre ce caractère spécial de réalité et d'art. — Et ne le voyons-nous pas dans ces œuvres s'inventer une qualité littéraire nouvelle, une qualité d'*humoriste*, d'*ironiste*, qui rappelle certaines pages de Jonathan Swift ou de Sterne.

Et, de fait, il se comprend qu'un homme comme Balzac ait été conduit à exprimer sa pensée de la sorte. Comment veut-on qu'un philosophe doublé d'un artiste sente, et par conséquent parle, à propos des réalités de la vie? Cette nécessaire antinomie qui existe entre la vie quotidienne et l'art, le penseur ne peut manquer de l'apercevoir, et n'a garde de se révolter contre elle. Mais, en même temps, l'artiste qui est en lui ne saurait se résigner de gaieté de cœur à l'acceptation de l'existence ainsi faite; il ne saurait surtout parler d'un monde aussi contraire à ses aspirations avec cette chaleur de sympathie qu'excite au fond de lui la vision intérieure d'actes correspondant à sa propre nature, chaleur de sympathie qui seule produit l'émotion du style, qui l'élève et l'agrandit. Rien de plus intéressant, rien de plus instructif que de suivre ici Balzac et de voir s'amuser sa plume, maintenant taillée

avec une acuité que nous ne lui connaissions pas. A ce point de vue, les deux ouvrages cités présentent une curieuse différence : dans les *Petites misères de la vie conjugale*, Balzac est plus fréquemment ironiste ; et dans la *Physiologie du mariage*, il dogmatise plus volontiers.

D'ailleurs, l'idée maîtresse y est identique. Que dans l'un, — dont les petits tableaux sont des chefs-d'œuvre de moquerie fine et cruelle, — Balzac soit plus particulièrement un observateur de la vie journalière, que dans l'autre il apparaisse plus souvent comme un penseur, il importe assez peu : le point de départ et le point d'arrivée sont bien toujours les mêmes. Quelles que soient les aspirations originaires de l'homme et de la femme, qu'ils soient de naissance condamnés à la médiocrité sentimentale ou qu'ils se révèlent aptes aux beaux développements passionnels, les nécessités de la vie, la structure de la machine sociale, les ramènent toujours à un niveau pareil. Les passions, dont ils recèlent en eux le germe, sont assez vite étouffées, ou n'ont plus d'autre manifestation possible qu'une attitude exceptionnelle[1] dans la vie, attitude que la foule envisagera toujours avec défaveur, et que, dans certains cas, la société se verra contrainte de punir.

Et c'est ici que nous touchons directement l'exacte correspondance déjà marquée entre les œuvres de caractère plus général et théorique, comme la *Physiologie du mariage* ou les *Petites misères de la vie conjugale*, et les œuvres d'imagination pure, comme les drames émouvants de la Vie parisienne. Tandis que l'artiste exalte l'amour, expression de l'affinité mutuelle de deux créatures d'élite, la société crée le mariage, c'est-à-dire la pratique morale qui associe un homme et une femme. Ainsi la vie rabaisse au niveau quotidien le rêve des grands sentimentaux ; et précisément c'est ce milieu destructeur de la passion que Balzac étudie en observateur exempt de parti pris. Les deux ouvrages cités ne sont que la synthèse, le résumé de ses observations ; elles aboutissent toutes à la même inévitable et mélancolique certitude : à savoir que des plus délicats d'entre les phénomènes du sentiment, de leurs

1. Le cas de madame de Beauséant, « la Femme abandonnée », est la plus éclatante illustration de cette vérité sociale. — Voir le chapitre des *Femmes malheureuses*, dans mon premier volume d'*Essais sur Balzac*.

plus exquises végétations, la société ne saurait avoir souci. elle retient seulement la part qui lui est nécessaire pour son existence à elle, et rejette ou brise impitoyablement tout le reste : elle ne s'occupe pas plus des floraisons sentimentales que le bûcheron, qui fait provision de bois pour l'hiver, ne songe aux feuilles et aux fleurs qu'il émonde. Ce qui apparaît à l'artiste le principal, parce que c'est le *Beau*, à savoir la force passionnelle, devient pour la société l'accessoire et le négligeable, souvent même la force antagoniste et nuisible.

Ce sont bien là les conclusions pessimistes auxquelles s'arrête Balzac. Il affirme — et il a raison d'affirmer — que sa manière de notation confine à celle du naturaliste. Il prend le couple humain tel que la société le fait : il suit l'homme et la femme devenus l'*époux* et l'*épouse*, placés en face l'un de l'autre, et dans leurs rapports respectifs. Comme l'observateur est un artiste, comme il garde le souvenir des possibilités passionnelles qu'il a conçues et adorées, de là le grain d'ironie qui relève et pimente l'observation. Ils posent tous deux, l'époux et l'épouse, devant son clair regard : et voici que le maître romancier fait l'inverse de ce qu'il avait tenté quand il se manifestait un pur artiste littéraire. Il prend les deux créatures au lendemain du mariage et des premières désillusions ; et, dans une série parallèle d'observations sur la femme, d'une part, sur l'homme, de l'autre, il note toutes les altérations, toutes les déformations que les successives épreuves de la Réalité ont fait subir à l'Idéal.

L'artiste ne voulait voir de l'âme que la poétique faculté d'illusion sentimentale, laquelle opère elle-même cette grande *simplification* qui est la condition de toute création esthétique. Ici, au contraire, Balzac observe soigneusement et nous contraint d'observer avec lui que, dans l'amoureux et l'amante d'hier, il y a désormais autre chose que leur amour ; qu'ils demeurent, en dernière analyse, des êtres complets, avec tout un ensemble de tendances opposées, et que ces tendances agiront sur l'illusion personnelle pour la détruire peu à peu. Alors se déroulent toutes les « Petites misères de la vie conjugale ». Le mari découvre, dans la créature poétique qu'il adorait, tantôt une âpre maîtresse de maison, qui donne une part d'importance incroyable aux minuties domestiques, tantôt une

coquette uniquement soucieuse de briller, tantôt un être maladif et fantasque dont les caprices et les sautes d'humeur briseraient le tempérament d'homme le plus résistant. Et, de son côté, la femme découvre dans le mari, d'abord qu'il n'est pas le seul et unique homme, qu'il existe d'autres êtres lui ressemblant, que les qualités qui émerveillaient ses yeux novices se retrouvent en d'autres, à un degré variable et souvent supérieur.

Cependant nous voyons se dégager, de plus en plus nette, sous l'amoncellement des traits ironiques et la verve du livre, la conclusion pessimiste indiquée plus haut, qui nie la persistance de l'amour dans l'adaptation sociale. La *Physiologie du mariage*, en sa forme déductive, aboutit à la même conclusion nécessaire. C'est, en imitant le procédé des statisticiens, à grand renfort de remarques sur la population, sur le nombre correspondant des célibataires et des gens mariés, sur le développement de la richesse publique, que Balzac nous affirme que le mariage et l'amour ne sont aucunement liés. Mais, avant tout et surtout, c'est en s'appuyant sur une conception très précise et toute physiologique de l'union des sexes, qu'il proclame le divorce inévitable entre la passion et le mariage. Derrière chacun de ces aphorismes, si enveloppé qu'il soit dans les voiles de l'expression, se dresse un problème plus haut encore, la suprême réalité de l'amour, la lutte tragique des sexes, cette lutte dans laquelle l'homme et la femme apparaissent irréconciliables ennemis !

Et nous voilà bien à l'autre pôle de l'amour, opposé à celui de l'idéal ; et de même qu'à celui-ci nous trouvions *Séraphita* ou les *Mémoires de deux jeunes mariées*, de même les maximes de défense que Balzac propose à la méditation de l'homme ont leurs occasions de s'appliquer dans ces grands drames de la Vie parisienne, où sont étudiés les luttes tragiques de la passion, les malheurs qu'elle fait naître et les ruines qu'elle prépare.

Balzac, il est vrai, conçoit une intelligence si experte en toutes les nuances du désir, un cerveau si merveilleusement organisé qu'il serait en mesure de lutter contre les dangers de l'ordre social ; mais en vérité ne serait-ce pas se donner trop de peine pour aimer ? Quoi qu'il en soit, l'antinomie persiste

éternelle, entre les nécessités sociales et l'amour considéré comme une passion durable : elle se résume en cette réflexion mélancolique, qui eût pu servir d'épigraphe aux deux livres : « S'il faut s'étonner d'une chose c'est que les déplorables absurdités accumulées par nos mœurs autour d'un lit nuptial fassent éclore si peu de haines. »

Rappelez-vous le premier développement sentimental de Julie d'Aiglemont, depuis l'époque de ses primitifs et inconscients enthousiasmes pour le jeune homme qui doit être plus tard son mari, jusqu'à la nuit douloureuse et tragique où elle verse des larmes amères sur la souillure morale d'un rapprochement sans amour[1]. A plus d'une reprise, Balzac a su mettre en lumière cette vérité trop vraie, que la vie sociale inflige aux aspirations individuelles, sitôt qu'elles dépassent une certaine hauteur, la plus impitoyable et souvent la plus cruelle de toutes les contraintes. L'endroit de son œuvre où se marque le mieux cette conviction chez lui très solide, c'est, dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, ce développement parallèle de deux existences féminines. L'une des héroïnes choisit, pour directrice de sa conduite, l'impulsion sentimentale, et se fait ainsi l'existence la plus conforme aux exigences poétiques, mais aussi la plus opposée aux règles sociales du bonheur. L'autre, au lieu de marcher vers un idéal entrevu dont elle tenterait la réalisation, accepte humblement, avec une soumission qui, d'une part, nous touche et, d'autre part, nous irrite, les matériaux que lui fournit la vie pour construire l'édifice de son bonheur médiocre : elle épouse sans l'aimer un être assez nul et prend la courageuse résolution de l'ennoblir et de le développer ; elle veille à la prospérité pécuniaire du milieu familial dans lequel elle doit vivre : elle s'attache surtout à rapprocher ses enfants d'un monde supérieur où sa grande sagesse est de n'avoir jamais tenté d'atteindre. Une vie aussi bien ordonnée, aussi minutieusement prévue et préparée, ne peut manquer d'aboutir à une sorte de félicité finale : mais c'est une félicité faite des éléments les moins

1. Il ne paraît pas que les désillusions du mariage aient été nulle part mieux étudiées, dans l'œuvre de Balzac, ni dans aucun roman contemporain, que dans cette première partie de *la Femme de Trente ans*.

rares, les moins ardents et, peut-être, les moins nobles, une félicité en un mot dont ne voudrait pour sa part aucun cœur de grande race. Et n'est-ce pas en vérité une assez triste leçon, attristante pour nous qui la recevons comme pour Balzac qui nous la donne, d'apprendre que la condition première du bonheur social est le renoncement à nos plus hautes aspirations, l'anéantissement de la part de notre âme à laquelle nous attachons le plus de prix ?

C'est que la société n'est pas faite pour nous, mais pour elle ; qu'elle n'a ni comme fonction ni comme visée principale notre développement individuel, mais sa propre conservation ; qu'elle prétend l'assurer par toutes les garanties nécessaires, et que la première de toutes ces garanties est un principe de défense contre toute attitude de révolte ou seulement d'exception. Elle constitue un organisme très complexe, dans lequel nous tenons l'emploi subalterne de cellules élémentaires, obéissant à des lois supérieures contre lesquelles nous ne pouvons rien, qu'il nous est seulement permis d'analyser en philosophes ou d'illustrer en artistes : Balzac a su mener à bien l'une et l'autre tâche.

IV

Quelque important que soit l'amour dans le domaine de la vie et de l'art, Balzac ne borne pas à cet objet ses études sociales. Rien ne serait plus aisé, si l'on voulait s'y attacher, que d'extraire de son œuvre de véritables traités d'économie politique, de droit public, de gouvernement. S'il s'y était appliqué, il se serait facilement placé sur ces sommets austères et révérés où l'admiration des économistes présents a placé leurs prédécesseurs : Bonald, Joseph de Maistre, Jean-Baptiste Say eussent trouvé en lui un rival heureux. Mais jamais la forte pensée de Balzac, jamais ces dons intellectuels dont il avait pourtant une orgueilleuse conscience, ne lui firent oublier son idéal d'art : jamais il ne conçut rien qu'il ne tentât d'exprimer sous forme littéraire et de couler dans le moule

pécial qui lui était accoutumé. Ses idées n'y devaient rien perdre de leur précision ; même il estimait qu'elles y gagnaient beaucoup en force de pénétration et de propagande.

Balzac développe ses idées sociales en des romans comme *es Paysans, le Curé de village*, et *le Médecin de campagne ;* et 'on citerait difficilement une seule de ses grandes œuvres, où es opinions ne se fassent jour avec une fréquence et une erve qui sont le plus décisif témoignage de l'importance qu'il y attachait. Mais ce prix même accordé à pareille chose ne risque-t-il pas de rebuter certains artistes contemporains ? Est-ce que des *détachés* de bien des genres, depuis Théophile Gautier jusqu'aux disciples de Baudelaire et d'Edgar Poë, ne ont pas fondés à railler, comme peu compatible avec la pure flamme du beau[1], ce haut souci des réalités sociales ? D'autant mieux que Balzac ne limite pas ses préoccupations aux vastes aits dont nul ne peut méconnaître la grandeur : il ne s'attache pas exclusivement aux larges transformations qui modifient la tructure des sociétés et réagissent par là sur la structure des mes : il ne néglige même pas les incidents politiques, ni la rame embrouillée et menue des intrigues du monde officiel. l les suit, au contraire, avec un plaisir évident d'artiste observateur et d'analyste, avec le goût d'étudier la société non seulement dans ses ressorts intimes, mais encore dans ses manifestations les plus éphémères. Ah ! comme nous les comprenons, en les excusant, ces artistes, et toute cette élite délicate, qui, dégoûtée par l'envahissement des agitations politiques, par e tumulte vain et dérisoire, refuse de mêler à ses œuvres es mots de « progrès », de « démocratie », dont les émules l'Homais nous rabattent les oreilles ! Mais Balzac eut ce rare bonheur de naître à l'aube du siècle, à une heure où seul apparaissait au regard de l'observateur ce qu'avaient de grandiose et de tragique les convulsions politiques. Les mesquineries étaient absorbées par la poésie, ou plutôt volatilisées dans le tourbillon glorieux de l'épopée napoléonienne, dont ous les esprits contemporains, de Stendhal à Balzac, gardèrent comme un éblouissement ! Balzac ne vit pas les vulgarités des

1. Il nous semble bien qu'il convient d'attribuer à cette cause, autant qu'aux raisons de *style*, l'injustice des appréciations de Flaubert sur Balzac.

époques suivantes. Et n'a-t-il pas, justement, quelque analogie avec les écrivains de cette fin de siècle, où les faits sociaux et leur étude semblent retrouver une certaine grandeur peut-être, au demeurant, par le pressentiment d'une crise analogue à celle dont il contempla le magnifique achèvement?

Si Balzac suivit, en observateur intéressé par toutes les manifestations de la vie, les évolutions diplomatiques d'un personnage comme Henri de Marsay, par exemple, s'il trouva dans cette brillante aristocratie d'alors un admirable décor à ses récits passionnels, son regard de sociologiste alla pourtant bien au delà de ce vernis éclatant et mince: il étudia les lentes commotions qui ébranlent les assises mêmes de la vie sociale, car il avait de cette vie un sentiment aussi intense que celui de l'existence individuelle, et il en savait pénétrer les parties profondes. Rien, à ce point de vue, ne vaut ce roman du *Curé de Village*, en ses pages philosophiques. Mais quiconque possède son œuvre se souviendra que, dans aucun de ses romans, Balzac ne néglige de mettre en lumière la désunion ou la cohésion des familles auxquelles appartiennent ses personnages, la réaction destructive ou salutaire de leurs agitations personnelles sur ces petits groupes. Sans parler de la *Physiologie du Mariage*, où une face du sujet est directement abordée, ni du *Père Goriot*, où la paternité se hausse jusqu'à la sublimité des passions excessives, Balzac ne rencontre pas une mère amoureuse qu'il n'indique soigneusement les conséquences inévitables de cet amour pour ses enfants. Dans les romans mêmes où cette question pourrait paraître accessoire, dans le *Lys* par exemple, le romancier suit avec attention le développement du groupe familial dont le triste Mortsauf est le chef. C'est que l'intensité avec laquelle il a compris la vie le rejetait loin de tout ce qui n'était pas vivant, de toute abstraction : or quoi de plus abstrait, pour un observateur sincère, que l'individu isolé, séparé de tout, alors que dans l'organisation sociale nous ne voyons aucun homme autrement que lié à ses semblables, dont la destinée se mêle à la sienne, et en partie la détermine.

Aussi Balzac ne devait-il pas pardonner au législateur de s'être si lourdement mépris sur ce qui apparaissait à ses yeux d'artiste lucide comme la vivante réalité. Il faut chercher dans

l'indignation sincère que cet aveuglement excitait en lui, plutôt que dans les incitations d'une vanité puérile, la raison qui le poussait à se mêler du gouvernement des choses humaines, à réclamer sa part dans leur direction. C'était la protestation, dangereuse pour lui, d'un artiste sûr de son analyse, contre le préjugé qui remet de préférence la conduite des destinées humaines aux mains de gens superficiels ou même d'une grossière cécité. Chaque ligne du passage où il traite ce sujet marque la conviction la plus décidée, la plus ardente. Écoutez plutôt : « Le penseur aux choses d'avenir voit l'esprit de famille détruit là où les rédacteurs du nouveau code ont mis le libre arbitre et l'égalité... Ceux qui ont procédé à la démolition de l'ancien édifice ont été logiques en partageant également les biens de la famille, en amoindrissant l'autorité du père, en faisant de tout enfant le chef d'une nouvelle famille, en supprimant les grandes responsabilités : mais l'état social reconstruit est-il aussi solide avec ses jeunes lois, encore sans longues épreuves, que la monarchie l'était malgré ses anciens abus? En perdant la solidarité des familles, la société a perdu cette force fondamentale que Montesquieu avait découverte et nommé l'*honneur*. *Elle a tout isolé pour mieux dominer ; elle a tout partagé pour affaiblir. Elle règne sur des unités, sur des chiffres agglomérés, comme des grains de blé dans un tas.* Les intérêts généraux peuvent-ils remplacer les familles? Le temps a le mot de cette grave question. »

La page que nous venons de citer a chez Balzac une importance unique. Nous l'y voyons condamner, avec l'intuition sûre et prudente du penseur, une société fondée sur l'exaltation de l'*individu*, et nous l'entendons, avec quelle énergique éloquence! affirmer cette haute vérité, méconnue par nos codes, que, bien au-dessus des symétries logiques et des constructions verbales, il y a le fait des forces sociales, de ces impulsions sentimentales qui existent dans presque toutes les âmes, mènent par leurs multiples aiguillons l'ensemble du troupeau humain, et que l'on ne saurait négliger ni combattre sans produire la confusion et l'éparpillement[1]. Il nous montre une de ces forces,

1. D'autres grands esprits, à la suite de Balzac, notamment Taine et Renan, ont merveilleusement mis en lumière le caractère *artificiel* et purement *verbal* de notre législation.

l'*honneur*, dont les lois modernes ignorent l'existence, e il aperçoit que dans un cœur d'homme, fût-il d'essence grossière et toute primitive, à côté du désir d'être riche et d s'entourer d'un milieu moins rude, existe le poignant souc d'exciter chez ses pareils des sentiments de sympathie et d'admiration.

C'est parce qu'elle doit renoncer à la pure estime de êtres qui l'entourent qu'elle s'enfuit jusqu'au Canada, cett famille du guillotiné Tascheron, et va chercher, par cet exod lointain, des terres où le crime d'un de ses membres ne ser jamais connu. Dans ce village même qu'elle vient de quitter s'installe la complice du crime : elle va, par une existence d dévouement, compenser et racheter le déchet social qu représente pour tout moraliste un acte criminel. Employan plus d'une fois le même procédé que dans le *Curé de village* Balzac fait volontiers ressortir les torts de la société présent par le contraste d'une sorte de monde nouveau, formé su quelques points isolés, grâce à l'énergie soutenue de volonté supérieures. Véronique Graslin sous l'impulsion du cur Bonnet, Bénassis dans ses montagnes, par simple ardeur d beauté morale et d'intime perfection, réussissent à fonde autour d'eux des sortes de *terres promises* où se réalis fragmentairement l'organisation saine et puissante dont Balza ne trouvait nulle trace dans la société.

Une affirmation résume tous ces griefs de Balzac contr cette société contemporaine et tous ses désirs de mieux. E son caractère de *précurseur* se marque ici avec une telle net teté que l'on croirait la phrase extraite d'un pamphlet d'hier Balzac reproche à la société issue de la Révolution et de l'Empire d'être *dévorée par l'Individualisme*, et de manquer par l même à cette *solidarité* qui lui semble la condition premièr de l'énergie vitale dans tout corps social. Cette haine de l'individualisme, elle avait si bien pénétré l'esprit de Balzac que non seulement il l'affirme en principe et la formule en théorie mais que, — donnant l'exemple à Gustave Flaubert, allan même plus loin que lui dans cette voie, — il la transpose e antipathie invincible, en aversion narquoise pour les êtres qu lui paraissent incarner l'esprit individualiste. Dans plusieur romans il a bafoué et tourné en dérision l'épaisse bêtise de

âmes bourgeoises. Dans l'un de ceux qui nous préoccupent, dans ce *Curé de village*, admirable à tant d'égards, où la poésie a dessiné l'exquise figure de Véronique Graslin, tandis que la philosophie mettait l'ouvrage sous l'invocation d'un héros de la solidarité, Balzac, en regard de ces nobles et simples figures, nous décrit les héritiers du père Pingret. Tant que l'assasin Tascheron n'a pas restitué les cent mille francs, M. et madame des Vanneaulx maudissent le condamné : « Non seulement il est assassin, mais il est encore sans délicatesse », s'écrie sérieusement des Vanneaulx. Mais, sitôt qu'ils ont récupéré leur héritage : « Eh bien ! on aurait dû faire grâce à ce pauvre homme, dit madame des Vanneaulx ; il n'était ni vicieux, ni méchant. — Il a été plein de délicatesse, reprend M. des Vanneaulx et, *si je savais où est sa famille, je l'obligerais.* »

Si l'esprit individualiste est cause de ce ridicule qui a révolté tant d'artistes, il engendre aussi, du haut en bas de l'organisme social, une série d'imperfections et de vices que Balzac a signalés avec tous les détails de l'analyse la plus perspicace. Il faut lire, dans la lettre de l'ingénieur Gérard à Grossetête, l'ami de Véronique Graslin, le premier exemplaire d'une page qui depuis s'est souvent trouvée répétée dans la littérature de ce siècle : la confession du jeune homme de talent, victime du mauvais agencement des choses sociales. Balzac n'y fait grâce à l'ordre établi ni d'une erreur économique, ni d'une dégénérescence intellectuelle. C'est d'abord « l'effroyable conscription de cerveaux livrés chaque année à l'État par l'ambition des familles qui, plaçant de si cruelles études aux temps où l'adulte achève sa croissance, doit produire des malheurs inconnus, en tuant à la lueur des lampes certaines facultés précieuses qui plus tard se développeraient grande et fortes. » Voilà certes des préoccupations bien étrangères au cerveau des hommes d'État et des éducateurs de son temps ; — et c'est de quoi Balzac se plaint, lui si bien averti de l'immense variété des dons qui leur seraient nécessaires. — Telles pages du *Curé de village* semblent inspirées par la connaissance précise des règles que la psychologie n'a guère posées que de nos jours. La grave question de l'éducation, qu'il a examinée tout au long dans son admirable roman autobiographique, ayant lui-

même connu ce supplice de l'adolescent victime du surmenage que lui imposent des maîtres imbéciles[1], il la reprend avec une éloquence nouvelle dans ces pages du *Curé de village*, qui aboutissent aux mêmes conclusions pessimistes. Pourquoi ces manquements graves aux lois les plus élémentaires de l'hygiène mentale ? Pour quelques nécessités sociales supérieures et inéluctables ? Nullement. Gérard nous dénonce toute l'ineptie administrative, toute la nullité des *spécialistes*. La vie sincère aurait pour règle de laisser se déployer librement les vocations : les écoles spéciales sont de grandes fabriques d'incapacités. Le régime constitutionnel, c'est-à-dire le triomphe de la chimère logique, étouffe les hommes de génie que tirait des rangs le despotisme impérial. Un malentendu profond vicie toute la culture contemporaine, et Gérard en indique tout à la fois la cause et les résultats divers, au nombre desquels il note l'accroissement de la criminalité. Aussi conclut-il en exprimant le désir de sortir du milieu social où l'a placé Balzac — et où tous, tant que nous sommes, la vie nous a placés !...

Il en sort, et non pas seul, pour se réfugier dans le petit monde qui s'est formé tout autour de Véronique Graslin. On y signale, comme la grande plaie de la France, la transformation économique qui se poursuit sous nos yeux, et dont la phase dangereuse fut étudiée de si près par Balzac. La division de la propriété lui paraît un principe de mort. « La cause du mal gît dans le titre des successions du Code civil, qui ordonne le partage égal des biens. Là est le pilon, dont le jeu perpétuel émiette le territoire, individualise les fortunes en leur ôtant une stabilité nécessaire, et qui, décomposant sans recomposer jamais, finira par tuer la France ». Dans un autre roman, *les Paysans*, il a longuement développé cette idée, non pas en théoricien, mais en artiste. Et qu'il s'agisse de la terre ou de tout autre bien, n'est-il pas évident pour Balzac que cette division de la propriété a pour conséquence fatale le développement d'un intérêt personnel très âpre ? Or le curé du *Médecin de campagne* proclame que les grandes choses sociales ne

1. Voir, dans mon premier volume d'*Essais sur Balzac*, au chapitre des *Artistes*, l'analyse du personnage de Louis Lambert.

se font que par la puissance des sentiments, — qui seule peut réunir les hommes, — tandis que le philosophisme moderne a fondé les lois sur l'intérêt personnel, — qui tend à les isoler.

D'un livre à l'autre ils se répondent, ces héros charitables de Balzac. De même qu'il accumule dans la bouche de Louis Lambert le trésor de ses conceptions philosophiques, de même il fait dire à ceux-là tout ce que le spectacle de la société issue de la Révolution française lui inspire de crainte et de dégoût. Balzac eut le sentiment très net que la société dans laquelle il vivait n'était pas solidement ni définitivement assise, et que dans les fondations de l'édifice il existait des causes profondes de ruine et d'écroulement. Il énuméra les fissures avec un soin méticuleux et apprécia exactement leur dangereuse pénétration. Nous l'entendions tout à l'heure parler avec émotion des blessures infligées aux intelligences et aux sensibilités par l'ordre établi. Nous gardons encore dans les oreilles les éclats de son rire sarcastique en présence des déformations sentimentales et des grotesques monstruosités qui en résultent. Il n'est pas un seul de ces maux qui lui ait échappé : en même temps que la famille atteinte, il voit l'existence nationale menacée, il signale des causes d'affaiblissement possible de la France en face de l'Europe. Au résumé, c'est que l'antique *principe directeur* a fait défaut sans que nul autre s'y substitue. Bénasssis, dans le *Médecin de campagne*, tout comme les amis de Véronique Graslin, dénonce les dangers du principe d'élection. Le *Député d'Arcis* nous laisse voir tout le mécanisme ridicule inventé par la civilisation moderne pour lui servir d'oracle et de prophète, et le mensonge qui gît au fond de la fiction constitutionnelle [1].

Mais, si la société présente est mauvaise, si la forme gouvernementale, si le régime constitutionnel tant maudit par Balzac, est défectueux, quels remèdes celui-ci paraît-il entrevoir et conseiller? Il nous faut constater que, subissant le sort commun aux philosophes réformateurs, c'est comme critique surtout que Balzac est irréprochable ; ses tentatives de recons-

1 Le roman des *Paysans* demeure incontestablement la plus éloquente et surtout la plus vivante des œuvres sociales du romancier.

truction nous offrent de nombreux défauts, dont le moindre est l'archaïsme et la prétention puérile de revenir en arrière. Sous prétexte que les lieux où l'on arrive ne valent pas ceux que l'on quitte, on veut recommencer en sens inverse des étapes que la nature ne refait jamais. Comme reconstructeur, Balzac s'inspire de deux souvenirs : celui de l'Ancien Régime et celui de l'Épopée napoléonienne. De l'un, il regrette la solidité de ses assises, l'admirable ciment dont la religion unissait étroitement toutes ses parties. De l'autre, il garde le souvenir d'un éclat poétique et fulgurant, faisant jaillir du cœur de l'homme une dose extraordinaire d'enthousiasme et de dévouement. Il conserve l'illusion d'un bon génie triant les hommes, d'une sorte de Providence, distribuant chaque chose en son lieu, en son ordre naturel. Une *Providence!* C'est bien le nom qui domine toutes les conceptions sociales de Balzac. Une Providence *divine,* qui assigne aux hommes comme aux astres des lois immuables, et dont la Foi met au cœur de tous les groupes humains l'esprit de sacrifice et de charité sans lequel ils se dissoudront fatalement. Une Providence *sociale,* c'est-à-dire une autorité supérieure, tantôt une sorte de Conseil d'État, comme celui de Napoléon, tantôt un Roi délivré des entraves du régime constitutionnel ; un pouvoir et une autorité capables de mater les déchaînements d'intérêt personnel, les ambitions individuelles ou les révoltes populaires, au nom d'un principe éternel d'ordre divin et de salut collectif. Mais comment, dans la société moderne, restituer un peu de vitalité à ces principes ? Oh ! sur ce point, Balzac ne semble pas conserver d'illusions. Avec sa perspicacité habituelle, il voit se préparer l'avenir et le prédit en termes bien nets. Après le triomphe de la bourgeoisie, dont la révolution de Juillet, presque contemporaine, marque l'arrivée aux affaires, viendra le soulèvement du peuple et cette absorption des bourgeois par les masses ouvrières, qu'on a, depuis Balzac, comparée à l'invasion des Barbares.

Le remède, il serait dans un coup de grâce versant au cœur des natures d'élite un peu de dévouement et d'abnégation. Le grand crime social, ainsi que nous l'indiquions au début, selon Balzac, c'est le déchaînement de l'intérêt personnel et l'excès d'individualisme. Réfugions-nous, conseille-t-il, dans une espèce

de cloître élargi comme est l'entourage de madame de la Chanterie, celui de Véronique Graslin ou du docteur Bénassis. Autour de madame de la Chanterie, c'est une association de femmes et d'hommes au cœur noble qui entreprennent de consoler les misères humaines, de réparer quelques-unes des conséquences les plus dramatiquement attristantes du fonctionnement social, et de jeter dans la balance leur propre intérêt et toute leur vie comme contrepoids et comme rachat. C'est pour une œuvre de même nature qu'il s'est enfui dans les montagnes, ce docteur Bénassis qui, revenant de la Chartreuse, cherchait à se faire une autre vie que celle dont les peines l'avaient lassé. Méthodiquement et par le menu, il entreprend, comme Véronique Graslin, la culture, dans une contrée particulière, de la santé sociale et du bonheur qui doit en résulter. C'est la charité qui les pousse, tous ces grands dévoués : mais Balzac était un trop scrupuleux, un trop véridique observateur des faits réels pour jamais croire à une épidémie charitable qui pourrait sauver le monde, et se trouverait ainsi en opposition formelle avec ce que lui-même nous montrait des sensibilités contemporaines. Ils sont des êtres d'exception, ces apôtres de la charité créés par Balzac, et il semble bien qu'il ait senti ce qu'il y a d'improbable et d'irréel dans un tel rêve.

Il semble même que, par un secret rapport de la vérité de l'idée avec l'énergie de la création esthétique, ces personnages extérieurs à la vie, en contradiction avec la vie, n'aient pu prendre dans le cerveau de leur père spirituel tout le relief et toute la vigueur dont il sut douer ses principales figures. En dépit de quelques traits admirables, le « Médecin de campagne », reste une figure un peu estompée, et ce n'est, dans le *Curé de village*, ni la figure du bon prêtre, ni toute l'œuvre sociale de Véronique Graslin qui mouillent les yeux de larmes, mais bien plutôt le drame adorablement mystérieux de ses amours avec Tascheron. Tout pur artiste considérera cet effacement des figures charitables de Balzac comme la meilleure preuve que sa confiance dans les dévouements auxiliateurs demeura toujours superficielle et sans racines[1].

C'est que, dans l'âme et le génie de Balzac, l'art et la vie

1. Comparez, au point de vue de la vie et de l'intensité réelle, ses figures de paysans.

furent toujours unis indissolublement. C'est par le sentiment qu'il avait de la vie qu'il devina ce grand fait, aujourd'hui accepté par tout le monde : qu'il était venu à une époque de transition et de chaos, reliant un âge de foi, d'ordre et de stabilité à un âge futur que nul n'a qualité pour définir et que, lui-même, il ne découvrit jamais. Il sentit le terrain moral manquer sous ses pieds ; il en reçut une impression aussi nette que l'impression physique d'une chute dans le vide.

Il avait trop le sens de la force pour ne pas voir, par-dessous les codes et les formules légales, le jeu véritable des énergies vivantes, et il constatait qu'au lieu de s'accorder, ces énergies, à notre époque, étaient entrées en lutte et en conflit aigu. Il avait trop le sens de la nature pour ne pas apercevoir, sous le mécanisme construit par la volonté des législateurs, l'organisme social avec l'ensemble complexe de ses multiples réactions, avec l'influence des conditions économiques sur les mœurs, de la loi sur la politique, en un mot de tous les sentiments d'une âme humaine les uns sur les autres. Il sut voir que la Révolution française avait détruit un principe social sans le remplacer par un autre. Il affirma, de toute sa puissance, avec la sincérité de sa vision immédiate et directe des choses vivantes, que l'individualisme et la liberté ne sont pas des fondements sur lesquels une société puisse reposer en sûreté. Formulées dans son cerveau, ces vérités passèrent dans son œuvre pour lui infuser toute une âme chaleureuse de raillerie ou d'attendrissement. Là comme partout, dans le domaine des idées sociales comme ailleurs, ses qualités le servaient merveilleusement : face à face avec la société dont il fut le contemporain, Balzac la jugea d'un coup d'œil implacable, et son instinct puissant de la vie lui révéla chez elle les principes de mort.

PAUL FLAT.

JUSQU'AU BOUT DE LA FAUTE[1]

Je supposais qu'il venait avec l'intention de me tuer : et j'étais prêt à me défendre, je vous en réponds, car la vie m'était chère. Je n'eus qu'à le regarder pour comprendre que je n'avais rien à craindre de lui. C'était un autre homme, ravagé et comme ennobli par une immense douleur. Jamais je n'aurais cru que son fade visage pût exprimer tant d'angoisse, ni qu'il y eût une telle faculté de souffrir dans l'insignifiant fonctionnaire qui, la veille encore, papillonnait et jasait par les salons de la ville. Je m'attendais à le haïr ; je le plaignis. Oui, il me fit une pitié profonde, cette pitié presque physique qu'on éprouve devant des blessés ou des moribonds. J'aurais voulu lui dire un mot de compassion. Je sentais un besoin de lui témoigner je ne sais quelle bizarre sympathie. Mais nous étions ennemis...

Je m'étais levé à son entrée. Je lui montrai un fauteuil ; il refusa d'un signe de tête, puis il s'y laissa tomber. Il haletait. Ses mains se tordaient et se crispaient sur ses genoux. Deux ou trois fois, il entr'ouvrit les lèvres, sans proférer

1. Voir la *Revue* du 15 Mars.

aucun son. Il évitait de me regarder. Enfin, d'une voix sourde, il murmura :

— J'aurais le droit de vous tuer...

Dans l'état d'écrasement où il se trouvait, cette menace était presque ridicule, je vous assure : aussi ne la relevai-je pas.

— Mais ne craignez rien, continua-t-il...

A ce mot, je ne pus réprimer un geste, qu'il arrêta d'un signe de la main, d'un haussement d'épaules, et plus encore d'un regard... d'un regard indéfinissable, d'un regard qui me hantera toujours.

— Vous ne me comprenez pas, expliqua-t-il... Je sais bien que vous n'avez pas peur... Non, ce que je veux dire, c'est que, quand même j'aurais le droit de vous tuer, je ne serai jamais un assassin...

Il s'interrompit, pour répéter à deux reprises ces mots mystérieux, qui exprimaient sans doute de longues réflexions que je ne pouvais connaître :

— D'ailleurs, est-ce qu'on sait?... Est-ce qu'on sait jamais?...

Puis, un silence se fit. Il poursuivait sa pensée, distrait soudain du moment présent, quelque grave qu'il fût, par quelque chose de plus grave encore. J'étais en proie à un indicible malaise. Comme j'aurais préféré un acte de violence à cette douleur si profonde qu'elle ne songeait ni à se soutenir ni à se cacher, et qu'elle débordait devant moi, qui l'avais faite, comme elle se serait exhalée auprès d'un ami.

— Pourtant, reprit-il enfin, il y en a un de nous deux qui est de trop... n'est-ce pas?... de trop dans ce monde. C'est bien votre avis, je pense?...

Je fis un signe affirmatif.

— Donc, continua-t-il, il faut que nous nous battions... que nous nous battions à mort!...

De nouveau, il se transforma, un éclair de haine dans les yeux, le front résolu, énergique. Je préférais le voir ainsi: ma pitié s'en allait, c'était bien un ennemi que j'avais devant moi.

— Quand vous voudrez, comme vous voudrez, lui dis-je.

— Bien! fit-il, comme soulagé, très bien!... J'ai voulu vous voir, quoique cela ne soit pas régulier... Vous compre-

nez... Pour que nous nous entendions bien... avant nos témoins... Les témoins ne cherchent jamais qu'à diminuer les chances de danger : il s'agit de les augmenter, n'est-ce pas?... Il faut imposer à nos témoins notre volonté commune... Tirez-vous le pistolet?

— Oui.

— Tant mieux!... Moi aussi. Eh bien, à quinze pas, au visé... jusqu'à ce qu'un de nous ne soit plus en état de tirer, n'est-ce pas?

— C'est entendu.

— Je m'arrangerai pour n'avoir pas de médecin ; n'en amenez pas non plus... ils nous arrêteraient peut-être...

J'eus quelque peine à lui faire comprendre que nous ne trouverions jamais de témoins qui consentissent à nous laisser battre sans médecin. Il me répétait toujours :

— Mais dans l'armée?...

Pendant un moment, nous discutâmes cette question posément, sans violence, comme des personnes qu'un futile incident sépare, et qui ne demandent qu'à se mettre d'accord. Il finit par céder :

— Soit ! dit-il. Mais entre nous il reste convenu que nous ne nous arrêterons qu'à la dernière extrémité... L'un de nous est de trop... de trop...

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il commença :

— Quant au prétexte de la rencontre...

Il parut chercher un instant, puis haussa les épaules avec un geste de complète indifférence, et conclut :

— Au fait, il n'y a pas besoin de prétexte... Ensuite on saura tout... Alors, qu'importe?...

Et il se leva, plus fort, plus calme, plus restauré, comme si cette perspective de sang le consolait.

— Nous sommes bien d'accord sur tous les points? me demanda-t-il encore sur le seuil de ma porte.

Je lui répondis :

— Parfaitement.

Et il s'en alla.

La rencontre eut lieu le lendemain, dans les conditions décidées entre nous, à la frontière belge.

J'étais très calme et parfaitement résolu, la conscience

aussi tranquille qu'elle doit l'être à la veille d'une bataille où l'on va tuer ou mourir pour faire son devoir. La vie de cet homme, auquel j'avais fait tant de mal et qui venait de me parler avec une générosité que je ne pouvais méconnaître, me semblait en ce moment tout à fait insignifiante. La mienne aussi, d'ailleurs. Je savais bien que, si la chance des armes tournait contre moi, mon amie ne me survivrait pas; et, n'ayant souci de rien autre qu'elle au monde, j'étais prêt à mourir. Mais j'étais décidé à me défendre de mon mieux, c'est-à-dire à faire mon possible pour tuer M. H***, qui se trouvait entre elle et moi. Je vous le répète, la vie et la mort m'étaient indifférentes, puisque je la savais à moi pour la mort comme pour la vie. Ma seule tristesse était de ne pas la voir, de passer loin d'elle les heures qui, peut-être, seraient mes dernières.

De nouveau, M. de Sourbelles s'arrêta pour m'interpeller :

— Peut-être que vous me trouvez abominable? me demanda-t-il... Alors, c'est que vous n'avez jamais aimé!... Quand on aime, savez-vous, tout ce qui n'est pas l'amour s'efface... Et puis, est-ce notre faute, si notre vie a d'absurdes exigences? Si les lois et les mœurs sont en contradiction flagrante avec la nature?... Je n'éprouve nul besoin de plaider les circonstances atténuantes en ma faveur, je vous assure. Mais enfin, n'était-il pas révoltant que cette femme fût rivée pour la vie à un homme qu'elle n'aimait pas, et que je ne pusse l'avoir, moi qui l'adorais?

On comprend que ce n'était point le moment de discuter les théories de mon interlocuteur. Il me regardait, pourtant, comme si sa conscience, éveillée peut-être après un long sommeil, eût eu besoin d'un mot pour l'apaiser ou pour l'absoudre. Mais un homme de sang-froid est toujours, d'instinct, le défenseur de la morale établie et des institutions universellement admises : lorsqu'on se trouve soi-même dans une situation normale, on a beaucoup de peine à comprendre l'exaltation de ceux qui ne ménagent plus rien, et l'on éprouve plutôt le besoin de se mettre à l'abri contre eux. Quoique je fusse plein de pitié pour le malheureux qui se débattait devant

moi, il m'était impossible de lui donner raison. Je me contentai donc de lui répondre évasivement :

— Il y a des heures, en effet, où l'on voit les choses sous un angle spécial.

Il me regarda, comme s'il cherchait dans mes yeux le vrai sens de ces paroles vagues, comprit qu'elles l'improuvaient, et haussa les épaules :

— Malgré tout ce qui est survenu dans la suite, me dit-il, je n'ai pas changé de point de vue... Sans doute, je me suis quelquefois attendri sur le sort de ce galant homme, j'ai déploré qu'il ait été ma victime... Mais je n'ai point eu de remords... jamais... Et jamais je n'en aurai...

Sa douloureuse attitude démentait ses paroles.

— Puisque je suis là, reprit-il comme s'il allait rentrer dans son récit, je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut l'issue du combat... M. H*** tira le premier, sa balle m'érafla le cou : je ripostai posément et je le tuai raide.

Il se tut et me regarda encore : je ne trouvai pas un mot à lui dire. Il se leva, et disparut dans la chambre voisine où, sans doute, il allait demander à la morte, muette à jamais, les paroles de réconfort qu'elle seule savait peut-être lui dire. Il resta quelques instants auprès d'elle, rentra, fit deux ou trois fois le tour de la petite pièce en tordant son mouchoir entre ses doigts énervés. Son émotion était extrême. Il réussit pourtant à la dominer, se rassit avec effort, et recommença d'une voix sourde, qui peu à peu s'affermit :

— ... Quelques heures plus tard, j'avais rejoint mon amie. Elle était loin de s'attendre à un pareil dénouement, car je crois qu'elle ne connaissait guère son mari : elle l'avait toujours connu pour un homme de sens pacifique, prudent, peu sujet aux entraînements dangereux ; elle n'avait jamais soupçonné qu'il l'aimât. Je ne lui racontai pas notre entrevue : je lui laissai croire que M. H*** avait cédé à un mouvement d'amour-propre plutôt qu'à un mouvement d'amour... Hélas ! nous ne pouvions pas tout nous dire !... Elle non plus, ne me dit pas tout : je vis passer dans ses grands yeux épouvantés tout un monde de pensées. Mais elle ne les exprima pas ; j'ignore si elle se sentit atteinte dans son cœur ou dans sa conscience, si d'anciens souvenirs

frissonnèrent au fond d'elle, si une voix secrète lui reprocha cruellement le sang qui venait de couler. Je puis croire, je suis fondé à croire qu'elle souffrit plus que moi (M. de Sourbelles ne s'aperçut pas qu'il se contredisait), dans des parties plus délicates de son âme, de l'acte irrémédiable qui nous livrait l'un à l'autre, de cette espèce de complicité dans... dans le crime, pour donner aux choses leur nom convenu,... qui formait entre nous désormais le plus sacré des liens. Mais elle ne me le dit pas : son habituelle impénétrabilité la servit là merveilleusement, et aussi sa force de caractère, que je devais apprendre à connaître. J'imagine qu'elle accepta l'acte accompli avec l'énergique sérénité qu'ont les natures vigoureuses vis-à-vis de l'irréparable. En tout cas, jamais un mot d'elle ne me permit de soupçonner que ce tragique événement eût laissé des ombres dans sa conscience, et, si elle en souffrit, elle eut l'héroïsme d'en souffrir seule...

Vous connaissez le monde, monsieur, vous savez qu'il est rempli d'indulgence pour les compromis, pour les demi-fautes, pour les situations où il n'y a que de la lâcheté, et qu'il est impitoyable pour ceux qui brisent ses moules et rompent avec ses hypocrisies. Du reste, nous n'eûmes ni l'illusion ni le désir de nous réconcilier un jour avec lui, et nous ne songeâmes point à implorer son pardon. Nous comprenions bien qu'entre le monde et nous, il y avait quelque chose de plus infranchissable que n'importe quelle barrière. Nous comprenions que nous en étions irrévocablement séparés, et que notre peine et notre récompense étaient l'isolement absolu, un isolement où nous serions tout l'un pour l'autre : où nous ne pourrions avoir d'autre espérance, d'autre joie, d'autre ambition, d'autre fin, en un mot, d'autre raison d'être que notre amour. Et savez-vous que je suis fier d'avoir compris cela tout de suite, sans éprouver aucune crainte devant le poids terrible que nous avions à porter ensemble, sans rien regretter de ce qui était derrière moi, famille, amis, carrière? Positivement. Il me semblait que j'avais l'âme élargie, que je m'étais élevé au-dessus de la vie, que je respirais un air nouveau, un air libre. La terre ne nous était plus qu'un décor dont nous remplissions tout le premier plan, tandis qu'au fond glissaient des comparses invisibles.

J'ai pensé souvent alors, monsieur, à une scène de je ne sais quelle comédie, où un moraliste ingénieux a dépeint, d'ailleurs avec beaucoup d'esprit, l'effroi, l'ennui, la lassitude anticipée et surtout la lâcheté de l'homme qui avait rêvé de déshonorer une femme, bourgeoisement, selon les convenances, sans rien briser, et à qui cette femme — une pauvre cervelle, je le veux bien — vient un beau jour s'offrir tout entière, pour la vie. Cette situation, très humaine, comme on dit, m'avait fait rire comme tout le monde, et murmurer : « Comme cela est vrai ! » Je sentais que je n'aurais plus pu même en sourire, et que le seul sentiment qu'elle aurait éveillé en moi, c'eût été une pitié attendrie pour ces deux âmes plates et basses, trop chétives pour leur destinée. Je ne craignais rien. L'avenir s'ouvrait devant moi dans une sorte de splendeur. J'étais entré dans le grand amour éternel, et j'étais heureux éperdument de m'y sentir murer, pour ainsi dire, sans aucune chance d'y échapper.

Peut-être la description de mes sentiments ne vous intéresse qu'à demi? Vous voudriez aussi connaître *les siens*, sans doute?... Ah! voilà la question!... Comme toutes les vraies femmes, elle portait le mystère en elle : c'est peut-être pour cela qu'elle inspirait tant d'amour... Et puis, pour que je pusse la connaître un jour, pour que je pusse déchiffrer l'énigme délicieuse que me posaient ses paroles et ses silences, ses regards et ses caresses, il aurait fallu... il aurait fallu d'autres événements que ceux qui survinrent... Comprenez-moi bien, je vous prie : nous nous adorions : mais l'amour était venu si rapide, si violent, si aveugle, qu'il avait précédé l'intimité. Nous nous étions encore l'un à l'autre un champ d'inconnu. Pour moi, qui l'avais aimée sans la connaître, je continuais à l'ignorer. Je n'en souffrais pas, alors : mon amour se passait de curiosité. J'en souffre aujourd'hui. J'en souffrirai toujours...

Il se produisit encore une de ces pauses enfiévrées qui hachaient le récit de M. de Sourbelles. Comme tout à l'heure, il retourna auprès de la morte. Et, quoique sa visite se prolongeât plusieurs minutes, il ne sortit pas de sa singulière préoccupation ; car, en rentrant, il répéta :

— Je ne devais jamais la connaître, jamais!... Car voici que tout se confond et se brouille, voici approcher l'épouvantable choc, les heures de désespoir pire que la mort dont le souvenir est une lance qui me perce, un feu qui me brûle, une douleur inapaisable, où il y a de la honte aussi, oui, la honte d'être un homme, d'avoir un cœur lâche et faible, un cœur de boue...

Il fallait partir, n'est-ce pas? Or les événements que je vous ai racontés s'étaient passés en automne. Où aller, par un commencement d'hiver? Nous cherchâmes le ciel qui pouvait nous convenir, et notre choix s'arrêta sur les lacs italiens. Nous voulions un doux paysage, apaisant, propre à l'oubli, favorable au bonheur, un paysage assez écarté pour que nous y fussions seuls sans être gênés par notre isolement, séparés de la foule ennemie, des hôtels, un de ces paysages que la nature complaisante a brodés comme exprès pour certains états d'âme. Nous n'en connaissions aucun qui, dans la saison où nous entrions, sût mieux que celui-là répondre à nos aspirations intimes.

Dans la villa rose que nous avions louée sur la rive italienne du lac de Lugano, des jours se passèrent, des jours d'une infinie brièveté. Les flots, verts du reflet des bois de châtaigniers, chantaient autour des murs de notre terrasse, qu'embaumait le parfum de l'*olea fragrans*. Des tapis de cyclamens fleurissaient encore dans de petites vallées, qui montaient en pentes douces du lac vers les sommets. Nous ne pensions à rien. Le passé n'existait pas plus pour nous que le reste du monde : les mêmes montagnes qui barraient notre horizon arrêtaient aussi nos souvenirs. « Quand on a vécu des jours comme ceux-ci, disions-nous parfois en ces heures où l'on voudrait sonder l'inconnu de l'avenir, on a réalisé sa vie : il peut arriver n'importe quoi!... » Je croyais cela, monsieur. Puis, je me figurais qu'on peut faire provision de bonheur, comme on amasse de l'argent pour sa vieillesse. Hélas! j'ai appris ensuite que le bonheur passé ne compense point les douleurs présentes, je sais maintenant que le charme des plus belles heures s'évapore en amertume et en désolation. Tout se tient. Ma souffrance actuelle est aussi profonde que mon bonheur fut complet. Mais elle sera beaucoup plus longue. Elle durera... Elle durera...

Un sanglot, qu'il ne put réprimer, interrompit M. de Sourbelles. Il lui fallut un instant pour se reprendre : puis il continua :

— Nous vivions seuls dans cette petite villa. Une femme du pays venait faire les chambres et préparer nos repas, qui d'ailleurs étaient toujours d'une extrême frugalité. Nous avions beaucoup de petits soins de ménage qui nous incombaient et qui nous amusaient extrêmement. Tout nous ravissait, comme dans une idylle. Il y a un fond d'enfantillage en nous, que le bonheur fait sortir. Comme ils eussent été étonnés, ceux qui croyaient connaître mon amie et la croyaient froide, indifférente ou trop sérieuse, comme ils eussent été étonnés, de la voir vaquer aux soins de la maison en riant follement de sa propre maladresse, et se réjouir d'avoir rompu avec les tyranniques habitudes des femmes du monde aussi bien qu'avec les usages du monde! Moi-même, je me félicitais, comme d'une suprême victoire, d'avoir réveillé l'enfant qui était en elle, la délicieuse enfant mutine et tendre, douce et fantasque, primesautière, inattendue, ardente, faite de contrastes comme les vrais enfants, que personne excepté moi ne connaîtrait jamais. Et c'était cette source de joies presque naïves qui devait causer notre malheur.

Un soir, après nous être attardés sur la terrasse où passait un vent froid, — elle avait une robe légère, une robe de gaze, avec une mantille autour du visage, — nous eûmes l'idée de prendre du thé. Chaque fois qu'il nous fallait nous servir nous-mêmes, cela nous amusait beaucoup. Nous nous comparions à des enfants jouant à la dînette, et nous riions de très bon cœur.

— Trouverons-nous ce qu'il faut? demandai-je.

— Nous allons voir, répondit-elle.

Elle se mit à chercher le thé, le sucre, la lampe à esprit-de-vin... Et comme elle le préparait...

La voix de mon interlocuteur s'abîma en notes basses, comme s'il lui fallait un immense effort pour continuer; en sorte que je compris à peine les quelques phrases brèves, hachées, pour ainsi dire meurtries, en lesquelles il résuma tout l'accident :

— Soudain, la lampe éclata... Je la vis enveloppée de

flammes... Je me précipitai, je la roulai dans une couverture... Elle n'avait pas poussé un cri... Elle me regardait, seulement, avec des yeux... oh! des yeux de désespoir... Elle était couverte d'horribles brûlures... La tête, le visage, le corps.... tout entière... tout entière. — Ah! mon Dieu!...

Il y eut un long silence. M. de Sourbelles s'était penché et tordu sur un des bras de son fauteuil, la tête dans ses mains; il revoyait sans doute le détail de cette scène d'épouvante; et j'entendais son souffle haletant scander ses souvenirs...

— Vous savez peut-être comment on soigne ces choses-là, reprit-il... Moi, je ne savais guère... Je fis ce que je pus... Songez qu'il me fallut la laisser seule, un moment... Oui, seule... pour demander du secours... chez des voisins que je réveillai, avec qui je discutai par la fenêtre, et qui ne me comprenaient pas... Ils allèrent chercher un médecin, très loin, à Lugano... Oh! quelles heures, qui se traînaient dans l'agonie!... Elle souffrait horriblement, sans se plaindre pourtant, silencieuse comme je l'ai toujours vue dans les cas graves, toute sa douleur dans les yeux. Ils me suivaient sans cesse, ces yeux: quelque mouvement que je fisse, je les sentais dardés sur moi; et je devinais leurs questions muettes... Je tournais autour d'elle, sans oser toucher sa pauvre chair en lambeaux... Quand elle demandait quelque chose, je tâchais de le lui donner; c'est tout ce que je pouvais faire... Enfin, j'entendis rouler sur la route la voiture du médecin... Il apportait le nécessaire pour les pansements... Il l'examina, il la soigna, et me rassura :

— C'est horiblement douloureux, mais il n'y a pas de danger : elle guérira...

Il me sembla que le ciel s'illuminait, car je la croyais perdue.

La guérison fut lente: parmi les brûlures, il y en avait de profondes... Elle vécut pourtant... La fièvre tomba... Le pauvre corps ravagé se restaura peu à peu... Pendant quelques jours meilleurs, ce fut la douceur habituelle des convalescences... Mais quand elle se vit... Oh! quand elle se vit dans le miroir à main qu'on ne pouvait lui refuser!.. Pour le

demander à la sœur qui gardait son chevet, elle avait profité d'un des courts moments où je n'étais pas là... Dès que je rentrai, elle m'appela auprès d'elle... Les volets étaient fermés, les rideaux tendus; et, comme ils étaient légers, des châles achevaient de boucher la lumière... A voir ainsi la chambre tout obscure, je devinai immédiatement ce qui venait de se passer... Elle me prit la main, et me dit, très bas :

— Allez-vous-en!... Partez!... Je ne veux pas que vous me revoyiez!...

J'éclatai en larmes, je couvris de baisers sa main qu'elle voulait retirer. Elle ne pleurait pas, elle, toute son énergie tendue pour être forte, et elle me répétait :

— Non, non, je ne veux pas que vous m'aimiez, je ne veux plus!...

Moi, je lui disais ce que je pouvais lui dire : je lui jurais que mon amour était éternel, que rien ne pouvait le diminuer, que ma vie lui appartenait, comme la sienne à moi, que sais-je? Et comme je redoutais tout de son désespoir, je lui déclarai que je ne la quitterais pas un instant avant qu'elle m'eût donné sa parole de chasser ces folles pensées... Elle me la donna, plus tard, avec quelle tristesse!...

— Nous resterons ensemble, puisque vous le voulez, me dit-elle... Peut-être seriez-vous encore plus malheureux si nous nous séparions... Mais, quand vous voudrez me quitter, rappelez-vous que vous êtes libre!...

Libre!... Si vous saviez, monsieur, comme je me sentais enchaîné par un lien plus robuste que tous ceux qu'ont inventés les hommes, que nul serment solennel, qu'aucun sacrement, qu'aucune parole sacrée!... Je lui appartenais par la force de la pitié que j'avais d'elle et par quelque chose de plus: je la voyais telle que je l'aimais, avec sa beauté qui vivait encore dans ses yeux... Je me révoltais à la seule idée qu'un stupide accident pût menacer l'éternité de mon amour... Et je me leurrais aussi de l'espérance d'une guérison plus complète...

Naturellement, nous ne pouvions songer à demeurer dans l'endroit où nous avions tant souffert : la gaieté sereine de ce paysage me faisait mal... Nous le quittâmes dès que le médecin lui permit de voyager... Notre idée était de trouver un coin

du monde où nous pussions nous installer, sans voir jamais un visage de connaissance : or l'Italie ne se prête guère à une telle fantaisie. Il n'y a aucune de ses petites villes qui ne soit en proie aux touristes... Elle nous fut hospitalière, pourtant, jusqu'à la fin de l'hiver. Puis, las de nous traîner de lieu en lieu, nous reprîmes notre projet d'établissement définitif. Je pensai qu'en Allemagne moins que partout ailleurs on a chance de rencontrer des Français... Maintenant, pourquoi avons-nous choisi Weimar? Je n'en sais rien... Le hasard nous y a conduits, l'endroit nous a plu à cause de ses beaux ombrages, nous l'avons trouvé moins prussien que les autres villes, les souvenirs de Gœthe nous ont intéressés, et notre choix s'est trouvé fait...

Cette partie de son récit avait coûté à M. de Sourbelles de visibles efforts. Il s'interrompit un instant, me regarda, esquissa un geste vague et reprit :

— Jusqu'à présent, monsieur, j'ai pu vous raconter notre histoire dans ses détails exacts. Maintenant, je ne sais plus... Il n'y a plus de faits, il ne survient rien. Nous sommes enfermés dans cette maison... Nous y vivons seuls, sans entendre d'autres voix que les nôtres et celles de nos domestiques, sans rien savoir des êtres qui nous entourent, ni de ceux que nous avons quittés, ni du monde... Tout ce qui se passe, c'est au fond de nous, dans des ténèbres que nos regards sondent... Ce que nous y trouvons, nous ne le disons pas : car nous observons nos paroles, nous en pesons le sens, nous en mesurons la portée... Chacun de nous se demande ce que l'autre lui cache... Et nous n'avons point de confidents, sauf nos silences que nous entendons... Ah ! c'est qu'il y a entre nous quelque chose d'affreux : l'amour qui meurt, non pas de sa mort naturelle, en perdant peu à peu ses exaltations, ses ardeurs, en s'atténuant, en devenant pure affection, sainte tendresse..., mais qui meurt de mort violente, en pleine force, parmi des regrets et des révoltes, et qui résiste, et qui ne veut pas... Tout comme un homme enlevé au plus beau moment de sa vie, à l'heure même où il la savourait le plus, qui la voit fuir et se confond en efforts désespérés pour la retenir...

Oh! misérables que nous sommes!... Faibles, faibles, pauvres cœurs chétifs, âmes boiteuses!... Nous nous élançons de tout notre désir vers l'infini du sentiment, vers le monde surnaturel où l'amour s'épanouit dans l'absolu, à l'abri de nos contingences... Inutiles efforts! Nous dépendons de ce que nous sommes, de nos sens, de l'extérieur de notre être, de ce qu'il y a de plus lamentable en nous!...

Aussi longtemps qu'elle souffrit, et pendant sa longue convalescence, je n'avais pensé qu'à la soigner, à la sauver, à la guérir. Mais quand notre vie reprit son cours régulier, il me fallut bien m'apercevoir qu'elle n'était plus la même... Elle était laide, de cette laideur de corps gâté, meurtri, de cette laideur d'autant plus... oh! je ne veux pas dire le mot qui me vient sur la langue!... d'autant plus... pénible, qu'elle n'est pas naturelle, qu'elle est un affront fait par les choses à notre faiblesse... Elle était laide, et l'accident qui avait détruit sa beauté n'avait pas en même temps altéré sa jeunesse, ni tari sa force d'aimer.

Et moi?...

Oh! moi, j'étais plein de tendresse, de pitié, d'affection, de dévouement... J'éprouvais auprès d'elle les sentiments que peuvent inspirer la beauté et la noblesse de l'âme... Mais ce n'était plus l'amour : il s'en allait, lui, il n'existait plus... Et je savais ce qu'elle souffrirait, si elle parvenait à lire dans mon cœur : quels sentiments peuvent remplacer l'amour pour celles qui aiment encore?... Et je mentais par mes paroles, par mes regards, par mes baisers, je jouais la comédie de l'amour de mon mieux, de tout mon désespoir, de tout le besoin éperdu que j'avais de l'aimer quand même, jusqu'à la mort!... Comment exprimer cela? Je ne sais pas. Il n'y a pas de phrases pour décrire un tel état, immobile, une sorte de *statu quo* où pourtant on perd du terrain à chaque minute : car, enfin, quelle femme n'a bientôt fait de nous percer à jour?... Nous ne pouvons les tromper sur nos cœurs que lorsqu'elles le veulent bien. Et ce n'était pas le cas : elle voulait savoir, elle avait cette soif de vérité cruelle qui était dans son caractère et qui, d'ailleurs, lui avait toujours inspiré une méfiance que seul l'amour triomphant pouvait désarmer.

M. de Sourbelles s'arrêta. Il s'était peu à peu animé presque jusqu'à l'exaltation. Il se calma cependant et continua d'un ton plus posé :

— Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne fut jamais ici ce qu'elle avait été là-bas : plus aucun éclat de ce joyeux enfantillage qui me ravissait dans notre petite maison rose, plus de gaieté, plus d'abandon. Elle était redevenue la silencieuse d'autrefois ; et je sentais qu'elle lisait en moi, malgré moi, qu'elle n'était point dupe, que je ne pouvais pas la tromper... Maintenant, je n'aurai d'autre pensée que de me remémorer ses paroles, ses gestes, ses silences, d'en chercher le sens, d'interroger mes moindres souvenirs; car comment pourrai-je vivre sans savoir ce qui se passa en elle pendant cette lente agonie de notre amour?... Comprit-elle, et fut-elle indulgente pour cette faiblesse d'un pauvre cœur qu'elle avait cru plus fort et meilleur?... Ou me trouva-t-elle misérable, et ses silences ne recélaient-ils que des mépris?... Ou cachèrent-ils un sentiment pareil à celui que j'éprouvais pour elle, le regret désespéré de ce que l'accident avait détruit de mon âme comme de sa beauté?... Je ne le saurai jamais... J'aurai beau torturer ma mémoire, je ne le saurai pas... Elle a emporté son secret... Et jamais elle ne m'a dit un mot qui me l'ait fait entrevoir... Elle se fermait devant moi, elle se repliait, elle me devenait étrangère, et je me débattais en vain contre moi-même pour lui laisser l'illusion de l'amour en allé !... Quand vous avez passé pour la première fois devant notre petite villa, toute gaie dans son bouquet d'arbres, n'est-ce pas, monsieur, vous n'avez pas soupçonné qu'elle abritait un drame qui vous paraît sans doute bien exceptionnel...

Exceptionnel?... Pas tant que cela, peut-être?... Je me suis dit souvent que, dans notre cas, un hasard avait simplement précipité, en le rendant plus tragique, le dénouement qui nous guettait tout de même. Car l'amour n'est pas éternel : il n'y a rien d'éternel, même dans le sens limité que nous pouvons accorder à ce mot. Fût-elle restée belle, eh bien, nous nous serions désaimés tout de même, n'est-ce pas? Comme tant d'autres qui ont eu avant nous cette même illusion d'éternité, et qui l'auront après nous, et qui la sen-

iront de même se briser dans leurs cœurs fragiles, comme
ant de pauvres êtres qui ont voulu l'impossible, et que les
éalités ont arrêtés et ankylosés et pétrifiés, jusqu'à ce qu'ils
ombent, par une chute qui est la loi même de notre nature,
le l'exaltation à l'indifférence… ou plus bas! Du moins,
i'avons-nous jamais roulé si profond : quelque chose nous
préservait, cela même qu'il y avait de rare et de tragique dans
iotre histoire, la solitude qui nous entourait, notre isolement
u milieu d'un monde dont nous avions brisé les lois, l'hor-
eur que nous avions de renoncer à notre rêve. Notre amour
était mutilé, mais ses tronçons s'agitaient en nous; et si la
louleur avait remplacé la joie, notre vie intérieure restait
ibrante et fiévreuse, et ses frissons nous rapprochaient
oujours…

Je sais bien qu'à la longue les sentiments s'émoussent. On ne
peut rester longtemps dans l'état aigu où nous étions, et l'on
en sort, comme on échappe à toutes les situations tendues et
nsolubles, par l'habitude. Notre destinée serait, pensais-je quel-
quefois, d'abdiquer lentement l'amour que nous voulions
encore, de nous résigner à l'existence qui était notre lot, d'en
apaiser les élans inutiles : avec l'aide du temps, nous y serions
sans doute arrivés, nous aurions trouvé une sorte d'équilibre.
Un incident, dont nous ne pouvions prévoir les suites, vint
changer tout cela.

Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur, notre rupture avec
e monde avait été complète. Nous l'avions acceptée; et malgré
e malheur qui nous frappa, malgré les doutes qui nous assail-
irent, nous ne fîmes aucune tentative pour renouer avec lui.
Seule, une sœur de mon amie était restée avec elle en relations
le correspondance. Mariée à un écrivain connu, vivant à
Paris, dans un milieu intelligent et indépendant, elle avait,
sinon excusé, du moins compris la force irrésistible de la
passion qui nous avait jetés l'un à l'autre : d'autant plus
qu'elle avait toujours eu pour madame H***, qui était son
aînée et la plus belle, une amitié aveugle et enthousiaste.
Cette amitié parut plus précieuse à mon amie, quand elle
i'eut plus que celle-là. Des lettres affectueuses s'échangeaient
intervalles rapprochés entre Paris et Weimar. Je dis affec-
ueuses, monsieur, non pas confidentielles : il n'était point

dans le caractère de mon amie de s'épancher ; jamais elle ne fit part à sa sœur de ce qui se passait entre nous, à tel point qu'elle lui laissa même ignorer son accident, au moment duquel j'avais dû tenir la plume à sa place et reçu l'ordre de parler seulement d'une indisposition sans gravité.

Or, il y a quelque temps, cette sœur très aimée tomba gravement malade : et un jour, un télégramme de son mari appela mon amie, qu'elle voulait revoir. Le départ fut soudain, décidé sans que nous ayons pu en discuter les inconvénients, qui se présentèrent en foule à mon esprit, le soir où je rentrai de la gare et me trouvai, pour la première fois depuis deux années, seul avec moi-même, dans cette maison qu'emplissaient tant de pensées...

Ici, M. de Sourbelles eut un mouvement de sympathie inattendu, se pencha vers moi et me prit la main :

— C'est à ce moment-là que je fis votre connaissance, monsieur, me dit-il. L'effroi de la solitude, ou plutôt un impérieux besoin de me fuir, me poussa à cet hôtel du *Prince Héritier* où je vous rencontrai. Vos conversations me firent beaucoup de bien ; depuis si longtemps, j'ignorais le fruit qu'on retire du commerce des hommes ! Aussi ne fut-ce pas sans tristesse, ni même sans honte, que je me résignai à rompre avec vous... comme je le fis !... Vous avez dû me trouver singulier, ou pis que cela... Mais, à présent, vous comprenez, et j'espère bien que si ma conduite envers vous... comment dirai-je ?... vous a causé quelque peine ou quelque froissement, vous ne m'en gardez aucune rancune...

Je serrai sa main, qu'il avait laissée dans la mienne, je murmurai quelques paroles de sympathie, — maladroites, je pense, car on est toujours maladroit dans ces occasions-là, où les mots manquent. — Il les accepta pourtant avec reconnaissance, et poursuivit :

— La maladie de sa sœur ayant pris un cours favorable, mon amie revint. Pendant son absence, je lui écrivais chaque jour ; elle me répondait avec moins de régularité, et le ton retenu de ses lettres ne laissait pas que de me causer une singulière inquiétude : à travers le silence, je sentais mieux que dans la vie

ommune ce qui nous séparait, les pensées, les amertumes, s craintes qu'elle ne m'avouait pas, l'obscur danger qui lanait sur nous. Aussi l'attendais-je avec le pressentiment ue son retour inaugurerait une phase nouvelle de notre exisence, et y avait-il, dans mon impatience de la revoir dès que on arrivée me fut annoncée, presque autant d'angoisse que de oie. Pourtant, je pus croire d'abord que mes craintes n'étaient as fondées. Pensez donc : s'il n'y avait plus d'amour entre ous, il y avait tant d'autres liens! Nous étions si indissolulement unis, dans le désert que nous avions fait autour de ous, si complètement l'un à l'autre! Séparés, nous avions senti vec une intensité nouvelle le poids de notre solitude, n'ayant lus contre la cruauté de nos souvenirs la ressource de notre nion : dans l'abandon du retour, dans le réconfort d'être eux contre le monde ennemi, nous eûmes un moment d'oubli, presque de bonheur. Hélas! ce ne fut qu'un moment!

Que s'était-il passé, pendant cette courte rentrée de ion amie dans la vie commune?... Est-ce qu'elle y eut des egrets, des remords, des remords que la passion n'endormait lus et que la réflexion révolta? Est-ce qu'elle y souffrit oudain d'en être chassée, privée de ses joies, de ses consotions, de ses habitudes, condamnée à perpétuité à cette omédie de l'amour que nous nous donnions, et dont elle 'avait peut-être jamais mesuré les lassitudes prochaines? st-ce qu'elle y eut simplement le loisir d'approfondir les auses de douleur que nous avions tous deux et de reculer evant les abîmes qu'elle entrevit? Quoi qu'il en soit, et quels ue fussent les motifs qui avaient amené ce changement, je 'aperçus bientôt que notre situation respective n'était plus a même. Non pas à des signes précis, à des reproches, à des uretés de paroles, à des scènes de ménage : rien de tel ne se roduisit entre nous. Mais notre humeur se transformait : près la mort de l'amour, venait celle des sentiments doux et endres qui en tenaient la place, de l'affection, de l'intimité, e la confiance. Le mensonge qu'était notre vie se compliqua : ce ne fut plus sur un seul point que nous dûmes ous tromper, ce fut sur tout ce qui se passait en nousnêmes; et nous étions forcés à une continuelle dépense 'énergie pour réprimer les secrets mouvements de ce mauvais

vouloir commençant et pour nous les cacher. Hélas! nous ne nous les cachions pas. Accoutumés à nous observer sans cesse, à nous épier, à nous deviner, nous nous étions l'un à l'autre un livre ouvert, un livre commencé dans l'ivresse, et dont chaque page qu'on tourne augmente la déception... Ah! l'horreur, l'horreur et l'effroi de la dernière!...

M. de Sourbelles s'était apaisé un peu, au cours de son récit : tel est le résultat habituel des confidences; les cœurs les plus chargés se soulagent en paroles. Mais arrivé là, les douloureuses impressions se réveillèrent dans toute leur torturante acuité. Repris par la fièvre du mouvement, il se leva, fit avec agitation le tour de la chambre, passa dans la pièce voisine, revint. Il ne s'occupait plus de moi. Je pus croire qu'il m'avait oublié. Mais, comme j'allais me lever de mon fauteuil, il se rassit; et il reprit, lentement, avec de longs silences entre ses phrases :

— A quoi bon vous raconter le détail de son agonie?... Si vous saviez, si pouviez savoir combien je l'adorai alors!... Je ne vis plus que son atroce souffrance, dont j'étais la cause... Je ne vis plus que la mort qui approchait sans que rien, rien, rien pût l'écarter..., la mort qui finirait tout... qui me laisserait seul, avec son souvenir, sur la terre déserte... Et je sentis qu'elle était ma chair et mon âme... Tout le passé tournait autour de moi... Et je sanglotais à ses pieds, je lui demandais pardon, je lui jurais que je l'aimais, je la suppliais de ne pas mourir... Elle, s'efforçait de me cacher ses souffrances, et parfois tâchait de me sourire... Oh! de quel sourire, où il y avait tant de résignation!... D'abord, elle avait repoussé tout remède; puis, à mes prières, elle se laissa soigner docilement, comme un enfant... Elle savait bien que c'était inutile, et que la mort venait :

— C'est mieux ainsi, me dit-elle, un moment où ses douleurs nous laissaient un peu de répit. Je suis heureuse... Je meurs dans l'amour!...

Elle tenait ma main... Elle ne la lâcha pas... Nous étions si unis, si près l'un de l'autre!... C'était comme aux premiers temps... Il ne restait rien, rien de ce qui avait gâté notre amour... La mort nous le rendait... la mort...

M. de Sourbelles s'affaissa un moment, puis, se redressant brusquement :

— Venez la voir! me dit-il.

Je le suivis dans la pièce voisine, où flottait, plus doux, le lourd parfum des fleurs mortuaires. Il s'approcha du lit : d'un geste résolu, il écarta le voile. Et la morte m'apparut.

Les traces des brûlures, comme noyées dans l'uniforme lividité du visage, étaient à peine visibles; et les traits avaient retrouvé leur beauté : une beauté calme, haute, sereine, qui contrastait si fort avec les agitations dont je venais d'entendre le récit! Je sais bien qu'il n'y avait plus d'âme dans ces yeux éteints, qu'on ne pouvait rien leur demander de leurs secrets : mais c'était en vain que mon imagination cherchait à se figurer ce noble visage déformé par la douleur ou par la passion...

Quand je cessai de la contempler pour me retourner vers M. de Sourbelles, je vis qu'il s'était agenouillé devant le lit, et qu'il pleurait.

III

ÉPILOGUE

Lorsque mon ami Jacques D*** eut achevé ce récit, qui, je l'avoue, m'avait profondément remué, je lui demandai :

— Et M. de Sourbelles? l'avez-vous revu? Avez-vous su quelque chose de lui?

— Il y a des êtres, répondit Jacques, qui ne semblent vivre que pour un seul moment, comme il y a des plantes qui ne fleurissent qu'une fois. Après le suprême épisode qui a développé leur âme jusqu'aux limites de sa puissance, qu'importent le coin du monde où ils vont vivre, et l'emploi qu'ils font de leurs jours? Aussitôt après les obsèques de son amie, — comme il se plaisait à l'appeler, — M. de Sourbelles quitta Weimar : il se rendait auprès de cette sœur que la morte avait aimée.

Je ne pensais pas le revoir jamais. Je l'ai revu pourtant, l'année dernière, dans une de ces stations d'été où l'on fait souvent les rencontres les plus inattendues : à Houlgate. Nous passâmes ensemble une soirée de pluie, à faire les cent pas sur le petit promenoir. La mer, que la marée basse avait emportée, nous envoyait de loin ses plaintes, et l'orchestre du casino, des bouffées d'air de danse. Il me disait l'ennui de ses heures oisives, de ses actes sans but, et le souvenir tapi dans son cœur, qui le balançait des regrets aux remords, sans lui laisser aucune trêve. « Et je ne meurs pas! me dit-il. On ne meurt pas, on ne se tue pas, on se traîne avec sa douleur, on se résigne à son vautour... Et je ne suis pas le seul de mon espèce, allez! Il y a beaucoup d'êtres comme moi, j'en suis sûr, qui vont, viennent, boivent et mangent, qui dorment même, qui font ou disent n'importe quoi, et que dévorent d'invisibles plaies. J'en ai rencontré quelques-uns, de ci, de là : ils ne m'ont point fait de confidences, je ne leur en ai pas fait non plus : nous avons causé politique ou raisonné beaux-arts, joué au billard ou au whist... ; et à travers l'insouciance de nos propos, je sentais en eux des frères, oui, des frères par le silence et par la douleur. Cela fait toujours du bien de n'être pas seul. » — Il avait vieilli ; la voix avait pris des sonorités étranges, comme une voix qui vient de loin. J'eus de l'émotion en le quittant ; il n'était plus qu'une pauvre épave, il s'en allait à la dérive.

Là-dessus, Jacques D*** me laissa rêver à son histoire.

Une fois de plus, j'éprouvai une grande pitié pour les pauvres hommes. Ils ne sont pas mauvais, même à travers leurs pires fautes. Le seraient-ils, d'ailleurs, que l'immense faculté de souffrir qui est en eux les excuserait en les ennoblissant. Quelle rancune garder du tort qu'ils ont fait, soit à l'insensible abstraction du corps social, soit même à leurs frères, oui, quelle rancune garder à des êtres qui sont leurs propres bourreaux? En apprenant à les connaître, on leur pardonne, et parfois on les plaint. Je cherchais à peser les sentiments du malheureux dont l'histoire me hantait; je mesurais l'espace entre l'élan qui l'emportait lorsqu'il s'emparait de l'aimée et

sa chute dans le néant de l'amour éteint : j'admirais sa patience à subir sa destinée, en cachant de son mieux le vide qu'un hasard fatal creusait soudain en lui; je comprenais l'infini de son désespoir, quand le désastre de la mort venait achever le désastre de l'amour. Et j'aurais voulu le rencontrer au coin d'une rue, le reconnaître au premier regard, lui tendre la main en lui offrant le baume de ma pitié...

... Et puis, je l'oubliai. Je pensai confusément à d'autres histoires, plus ou moins semblables à la sienne, que j'avais entrevues ou pressenties, ou entendu raconter, que je connaissais mal, dont j'avais jugé le héros avec sévérité, parfois avec malveillance, en même temps que me revenaient ces paroles d'un poète : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes!... » Belles paroles, au sens profond, aux répercussions infinies!

Car enfin, quelles richesses de sentiment, quels trésors de tendresse, de beauté, de courage se perdent si souvent dans ce que nous appelons le mal! Quelles nobles énergies dépensent parfois, pour se rejoindre, deux cœurs que séparent trop d'obstacles et qui se brisent en les brisant! Que de liens, que nous condamnons, valent mieux que ceux tissés par nos lois! Que de sacrifices faits à la faute sont aussi purs, plus peut-être, que ceux qu'on fait à la vertu!... Pourtant, nous jugeons, nous condamnons, nous méprisons, nous haïssons, sans savoir, sans comprendre, fiers de nos codes, sûrs de nos lois... Comme je réfléchissais à ces choses, je me pris à rêver un instant d'un monde où, à défaut de Dieu, les hommes mêmes auraient pitié du cœur des hommes...

ÉDOUARD ROD.

BJÖRNSON ET SON ŒUVRE

On m'a raconté qu'un matin Björnson, qui se trouvait alors dans son domaine d'Aulestad, près Lillehammer, descendit de sa chambre comme transfiguré. On eût dit saint Paul se relevant de sa chute, sur le chemin de Damas. Il réunit sa famille, ses serviteurs, et à tout ce monde il annonça qu'après de longues réflexions il avait reconnu l'erreur religieuse dans laquelle, jusqu'à ce jour, il avait vécu. Et désormais il fut le fougueux libre-penseur qui s'est attiré tant de haines et conquis de si chauds enthousiasmes par son zèle infatigable. De la crise morale qu'il avait subie, vers quarante ans, à son retour d'Italie, et qu'avait suscitée en lui la lecture de philosophes qu'auparavant il ignorait, il sortait jeune et comme nouveau. Brusquement, sans hésitation, sans soupçonner, ne fût-ce qu'un instant, l'angoisse des luttes poignantes dont l'étreinte faisait crier Pascal, il avait obliqué à gauche.

Cette histoire, vraie ou non, est celle de la nation norvégienne depuis cinquante ans. Le demi-siècle qui finit aura été le Germinal philosophique et littéraire de cette nation, une période aiguë de puberté morale. Après que les grands vapeurs

qui miraient dans l'eau inerte des fjords leurs flancs brunis par les soleils du Sud eurent jeté sur cette terre si longtemps oubliée l'écrasante cargaison des sensations et des idées contemporaines, une vie nouvelle et douloureuse commença pour ces âmes jusqu'alors endormies dans une sécurité traditionnelle. Aux dieux chancelants, bien vite enveloppés dans un crépuscule de plus en plus obscur, des audacieux tentèrent de substituer d'autres idoles : les livres des philosophes remplacèrent en beaucoup de mains les livres des prophètes. Mais ce ne fut pas sans combats. — Tout Björnson est dans cette lutte et cette révolution.

I

La Norvège, sauf les deux ou trois grandes villes où viennent aborder tous les peuples du monde, ne compte guère que des villages et des bourgades, dont les maisons se groupent autour de l'église, qui les domine et semble les protéger. « L'église est l'âme profonde du village. » De même, la société norvégienne n'est qu'une réunion de petits groupes autonomes, qui ont pour noyau central le clergé des bourgades et des districts. L'influence de ces groupes est souveraine, dangereuse pour l'État lui-même. Les paroissiens vont chercher le mot d'ordre au presbytère, et n'ont, avec le reste de la nation, d'autres liens que les liens religieux. Les murailles rocheuses dont la base forme les fondations du pays, de-ci de-là s'écartent, s'ouvrent en couloirs verdoyants et forestiers, humides, où il fait, en été, jusqu'à trente-cinq degrés de chaleur. Chaque vallée, séparée de celles qui l'avoisinent par la montagne, est un monde à part qui a ses mœurs, ses traditions, son dialecte, ses légendes que n'altèrent pas les grands souffles universels. Le Hardanger est unique en Europe, et le Hallingdal doit à son isolement d'avoir pu conserver l'originalité de ses coutumes avec le tempérament particulier des paysans demi-barbares qui le cultivent. En ces coins perdus, l'horizon de l'esprit est encore plus borné que l'horizon des yeux. Pour contem-

pler les vastes étendues, il faudrait monter jusqu'aux sommets : or la montagne est haute, les chemins difficiles et les *varde*, les tas de pierres que surmonte une figure de bois gravée d'une inscription rustique et courte enseignent au voyageur qu'il ne faut pas s'aventurer trop loin. « Fuis au plus vite, comme une biche ! Ne vois-tu pas l'orage qui monte au pic neigeux du Faanarak ? » Le *fjeld* n'est praticable que durant deux mois de l'année. D'octobre à mai, il reste enseveli sous la glace, battu par les vents, noyé dans les pluies, perdu dans des ténèbres qu'illuminent parfois, durant les nuits sans fin, le tragique et sanglant reflet des aurores boréales.

L'éducation religieuse avait préparé les âmes à la vie intérieure ; le climat, les conditions matérielles de l'existence les forcent à la vivre. Une exaltation dangereuse, une mélancolie invincible qui trop souvent mène au désespoir : deux pôles entre lesquels oscille la sensibilité norvégienne. Sensibilité exaspérée par une tension séculaire, sensibilité de race antique et fatiguée qui bien rarement se fixe à l'équilibre stable où se trouve l'heureux génie de Björnson. Pourtant, la solitude l'a maintenue dans une sorte de jeunesse factice et prolongée qui mérite à ce peuple, en un certain sens, le nom de Benjamin des peuples d'Europe. A force d'énergie cérébrale et de vigueur métaphysique, après l'avoir abandonnée, il est revenu, de guerre lasse, à cette religion du respect qu'ont ruinée, chez nous, les railleries des sceptiques et l'analyse des philosophes : il a retrouvé cette intrépidité dans la certitude que nous jalousons un peu, nous autres, dont la volonté est malade et l'esprit surmené. C'est un privilégié qui eut l'heur de se retremper dans une nature restée vierge, de pousser en pleine franchise, loin du bruit des paroles sonores, à l'abri du torrent des idées. Il a, en un mot, gardé le don de la croyance, et, avant tout, il a besoin de foi.

Foi religieuse, philosophique ou politique : l'essentiel est qu'il en ait une, et que d'elle l'individu qui l'accepte puisse tirer les règles de sa vie morale et de sa vie pratique. Mais la foi politique, la croyance à l'indépendance, qui se manifeste si clairement dans l'esprit d'égalité qui anime la société norvégienne et inspire ses institutions, n'est qu'un aspect de la foi religieuse. Dans l'esprit de tout Norvégien, d'Ibsen

comme du dernier pâtre des *Valders*, veille, plus ou moins brillante, cette idée évangélique, allumée au flambeau biblique, qu'on ne peut se conduire au hasard et sans guide, et que les élus sont rares qui, ayant marché dans une nuit profonde, et pendant longtemps, trouvent enfin, par grâce spéciale, la vraie lumière qu'ils ne cherchaient pas. Et c'est pourquoi les uns et les autres ont le respect de la gravité de la loi morale qu'ils s'imposent, pourquoi les écrivains, bons ou mauvais, qu'ils lisent, et les pasteurs qu'ils écoutent, leur parlent en un langage si fort des redoutables problèmes de la vie. Le génie luthérien les a pénétrés; la doctrine luthérienne a pétri leur âme: ce peuple est un peuple austère et méthodique, sectaire. Pour lui, vivre, ce n'est rien autre chose « qu'avoir une vocation ». Connaître sa vocation, la bien remplir, et sans faiblesse, telle doit être la substance cachée des pensées et des actes d'un être humain, quel qu'il soit.

Or, pour qui veut connaître sa vocation, il faut réfléchir, et, pour réfléchir, beaucoup discuter. On ne doit se décider qu'à bon escient, et l'esprit calme. Et pour mieux assujettir en son âme l'idée à qui désormais sera suspendue toute la vie morale, il la faut dépouiller des draperies illusoires dont la couvre un art raffiné. Étonnez-vous, après cela, qu'une jeune Norvégienne de classe moyenne puisse avoir, comme presque toujours il arrive, la même liberté dans la parole et dans la pensée que dans ses mœurs journalières; qu'elle marche seule, n'ignorant presque rien, ne craignant rien, sans qu'on songe à l'arrêter, sans qu'on s'en étonne; qu'elle parle chastement, sans même qu'une lueur douteuse vienne troubler ses yeux purs, des choses les moins chastes, et qu'elle échappe à cette poésie charnelle des idées qui, bien souvent, ailleurs, détraque les volontés en troublant les esprits. Comment, encore, s'étonner que la controverse soit l'aliment nécessaire à l'intelligence de ces hommes du Nord comme le pain à leur corps? Que les arts plastiques, les arts de la chair, joie des yeux, émoi dangereux du cœur, ne soient guère en ce pays appréciés que par des snobs? Que les maîtres scandinaves, épris de beautés et de formes impeccables, se plaignent de la démocratie grossière qui fait loi dans leur patrie, et parfois les en chasse, et préfère une vérité toute nue à

une demi-certitude enveloppée et gracieuse? Qu'enfin, et pour cette raison, les personnages inventés par Ibsen, par Björnson, par Lie même, ne soient guère que des abstractions vivantes, douées de conscience, pour un moment réalisées, et qu'ils craquent sous la poussée de l'esprit symbolique qu'ils portent en leurs flancs? Tout ce qui pousse et fructifie en dehors de la vérité est nuisible, inutile tout au moins, et, par cela même, doit être arraché de la conscience comme l'ivraie du champ de blé. Comparaisons bibliques? Et pourquoi non? Cette exaltation morale, elle est soutenue par cet ardent piétisme, religion étrange et tragique, dont la froide raison est souvent impuissante à contenir les écarts tumultueux et dont les versets brûlants s'étalent dans les livres des romanciers comme sur les murailles des villes.

Et quand l'adolescent, quand l'homme mûr lui-même, affermi par la réflexion, a résolu d'entrer dans la voie de sa vie, quand il a découvert sa vocation et consent à la suivre, il ne doit plus l'abandonner. Nora, qui n'est pas un être d'exception, Nora l'étourdie, la folâtre « poupée », s'en va jusqu'au bout du rude chemin qu'elle a choisi, debout dans sa conscience, puisant des forces insoupçonnées dans sa personnalité enfin conquise. Personnalité? D'intention seulement : de fait, non. La personnalité, c'est la révolte de l'esprit contre tout ce qui l'entoure et la domine : c'est le doute, non la foi. Nora a changé de croyance, voilà tout. Et elle représente l'esprit norvégien. Mais un but volontairement choisi au-dessus de la réalité, en dehors des expériences contradictoires qu'elle suggère, n'est pas un but ; c'est une chimère dangereuse aux rêveurs qui la créent, aux imprudents qui l'écoutent. Aussi bien, de tels hommes n'agissent pas comme nous agissons : ils n'ont pas, autour d'eux, nettes et précises, découpées par une lumière éclatante et pure, les silhouettes des choses, et les arbres, et les montagnes. Ils se meuvent dans la brume éternelle, dans un crépuscule qu'aucun triomphant soleil n'illuminera jamais : ils perdent aisément les notions positives : ce sont des imaginatifs. Et quand, de cette imagination excessive, ils font, comme il arrive, un instrument de foi, l'instrument se retourne et les blesse ; la foi, trop lourde pour leurs forces, les écrase. Et quand ils s'aperçoivent, hélas! que l'énergie qu'ils ont

déployée était inutile parce que cette foi était un mensonge, ils tombent lourdement dans un effroyable désespoir. Les uns n'ont de refuge qu'en cette paresse, qu'en ce désintéressement apathique de la pensée et de l'action qu'on a trop reproché aux compatriotes d'Ibsen, qu'il a raillé lui-même, et qui n'est que du désenchantement : la disproportion est trop grande entre ce qu'ils rêvent et ce qu'ils ont. Les autres, envahis par une angoisse irrésistible, crient leur douleur avec une si poignante éloquence qu'à travers les mers et les espaces le frisson en parvient jusqu'à nous.

S'il est vrai que, des cœurs troublés par les passions contradictoires, montent à certains jours ces larges clameurs d'humanité souffrante qui s'en vont par le monde et font lever les idées comme, dans la campagne, la plainte d'un animal blessé fait envoler les oiseaux des buissons, n'est-ce pas à cette crise que, depuis vingt-cinq ans, traverse la Norvège, qu'est due cette glorieuse floraison de poètes et d'artistes qui sont comme son tardif mais magnifique épanouissement? Et pour les esprits supérieurs, qui répugnent aux inconscients compromis dont les esprits vulgaires font la rançon de leur repos, n'y a-t-il pas, dans ces luttes tragiques de la conscience contre le doute, contre l'erreur, une cause inextinguible d'anxiété qui les brise? Ils sont vaincus dans le combat qu'ils engagent, pauvres amoureux d'une beauté, d'une vérité inaccessibles, contre la réalité inerte. Après avoir connu l'ineffable ivresse des espoirs, ils tombent dans une mélancolie mortelle dont aucun ne peut s'affranchir. Arne Garborg a écrit les *Ames lasses*, l'histoire d'une génération qui n'a plus la force de penser parce qu'elle n'a pas eu la force de vouloir, et qui s'ensevelit sous les ruines de ses croyances. « Disposerais-tu, dit un héros d'Ibsen, d'un idéal ou de deux? » — D'où viendra le renouveau? De quelle mer idéale et splendide sortira la Vénus immortelle, immortel symbole de la jeunesse et de la foi, de ce qui ne meurt pas?...

Ce qui sauva Björnson de ce désespoir, ce fut l'action.

A l'université de Kristiania, Björnson s'était passionné pour Wergheland, dont l'âme ardente devait éveiller de si nombreux échos dans l'âme des jeunes hommes : et à son retour d'Italie, en 1870, il avait connu Kjerkegaard, l'apôtre brûlant d'enthousiasme, sorte de Pascal scandinave aussi douloureux que

l'autre, qui était mort, vers 1855, victime du combat qui se livrait en lui entre la foi qu'il aurait voulu garder et la raison qui ne voulait pas de compromis. Ces glorieux devanciers firent du rêveur inconstant et peu sûr de lui un hardi lutteur de l'idéal, un homme; ils furent pour lui comme deux frères aînés de même sang, de tempérament pareil. Son optimisme naturel, « l'optimisme, comme l'a dit Georg Brandes, d'un sanguin vigoureux et génial », le prédisposait, du reste, à cette foi ardente qui n'était que l'épanouissement spontané de sa forte nature poétique. Poète, il l'était, plus encore que penseur, comme Jonas Lie; et comme Jonas Lie il marcha toujours vers la lumière et la beauté. Il ne fut jamais qu'un lyrique, aux temps lointains de sa jeunesse heureuse comme aux heures de lutte et de souffrance de son âge mûr. Le charme, un charme irrésistible, fait de virilité et de rêverie, de vulgarité puissante et de délicatesse, de rudesse rustique et d'élégance exquise, telle fut toujours sa qualité prédominante.

Qu'un grand vice ait malheureusement gâté ces dons rares, ait compromis son œuvre, entravé sa vie : l'exagération morbide, exaspérée du « moi », cela n'est pas douteux. Et que la foi qu'il portait en lui-même ait trop souvent en son âme engendré l'orgueil, c'est possible. Il est plein de feu, de cœur, de grâce; mais qu'on lèse un peu ses idées, il veut démolir la société. Son orgueil le fait tour à tour conservateur, patriote intransigeant, moraliste rigide, comme plus tard agitateur des foules, indiscret amoureux des popularités grossières. Cette âme ailée et hautaine se laissa trop souvent tomber dans la boue où rampent les ambitions vulgaires qu'elle ne partageait pas. Et Björnson inaugura malgré lui, dans sa patrie, l'ère brutale du nombre et ne comprit pas qu'il allait à l'abîme où s'engouffrent la noblesse et l'aristocratie des sentiments humains. Il bâtit sur des ruines l'individualisme d'un grand homme sans se douter qu'il travaillait à bâtir l'individualisme des coquins ou des sots. Et sur la fin de sa vie il s'aperçoit peut-être qu'il a démoli bien des temples sans avoir édifié même une humble chapelle où viendrait s'agenouiller cette pauvre race humaine qu'il aima toujours, et d'un amour ardent.

Au moins ce qui fit son malheur et la caducité malsaine de

son œuvre sociale fait-il aussi son génie. Poète lyrique, il vécut avec son cœur, un cœur que faisaient vibrer à l'infini toutes les grandes paroles du siècle, plus encore qu'avec son intelligence : et c'est là son excuse, et aussi sa force, qu'il fut sa propre dupe et comprit moins qu'il n'aima. Sa vie littéraire, comme sa vie pratique, fut un perpétuel acte de foi : foi religieuse ou foi philosophique : celle-ci a détruit celle-là ; mais toutes les deux furent également respectables, parce qu'elles furent également sincères. Il est d'abord, au sortir de son enfance, grisé par la sensualité saine et puissante qui monte, vapeur enivrante et parfumée, de la grande terre immortelle : il est roulé, frémissant, dans la vaste fécondité du monde. Bientôt les années apportent, chacune à son tour, leur gerbe de problèmes et d'incertitudes. « Mes yeux, disait-il autrefois avec un de ses personnages, ne savent plus voir lorsque mon âme pense : ce qui doit arriver arrive, et ce n'est pas la peine de tant réfléchir. » Maintenant il faut agir, et agir selon sa conscience, honnêtement. Cette action, à laquelle désormais il veut consacrer sa vie, à quoi la suspendre, ou comment l'orienter ?

Jadis il a subi la forte discipline de son père, le pasteur, et, bien qu'optimiste par nature, il respecte encore et pratique l'austérité luthérienne. Il consent donc à s'enfermer dans un examen attentif et scrupuleux des apparences et des formes, des hommes et des choses, qui lui permettra, il l'espère du moins, d'arriver à l'essence de la vie universelle. Mais cette forte méthode à laquelle il se condamne contient mal les élans de son lyrisme : cette observation curieuse et minutieuse ne suffit pas à satisfaire son passionné désir d'absolue vérité. C'est pourquoi, de tous les grands chercheurs de notre temps, il s'est montré le plus fortement préoccupé des problèmes religieux en qui s'absorbent tous les autres, et il les a abordés avec un courage, une franchise admirables. Par habitude et respect de la tradition, il avait répondu : *oui*, tout d'abord : mieux instruit, plus mûr, il répond : *non*, mais toujours avec bonne foi. Et, tandis que ses maîtres nouveaux, les positivistes, avaient tenté de résoudre ces problèmes avec des données expérimentales, au moyen de leur intelligence, lui les étudie et les analyse à la lumière de sa passion.

Sa vie, pour toutes ces causes, fut tourmentée. Ibsen a peu connu l'incertitude: il démontre, et déduit et conclut : c'est un intellectuel. Björnson cherche, et devine, et s'enthousiasme : c'est un sentimental. Et c'est parce qu'il ne fut jamais qu'un sentimental qui n'avait d'autre guide à travers le monde qu'un large cœur gonflé d'humanité tragique, que sa vie, comme celle de Hugo, de Balzac, surtout de Lamartine — à qui, par tant d'aspects, il ressemble, — n'est qu'une suite apparente de contradictions, qu'il erre d'opinion en opinion, d'église en église, d'idole en idole, toujours en quête de mieux, sublime Don Quichotte de la liberté. Ignominie! disent ses ennemis; mais n'est-ce pas cette divine angoisse de l'idéal qui l'a fait si grand? Illogisme! dit la foule: mais quoi! est-ce du cœur qu'on peut dire qu'il est illogique, et Pascal, le maître souverain des glorieux indécis, n'a-t-il pas constaté qu'il a des raisons que la raison ne connaît pas?

Cet homme, toujours ouvert à l'espoir, d'une indomptable énergie dans la bataille, improvisateur abondant et dupe de sa propre éloquence, grisé par sa pensée, par sa parole, par toutes les vigueurs débordantes de son être, gaspillant sa vie, dur à lui-même, implacable aux autres, ne craignant personne et n'épargnant rien, — mais désintéressé, mais généreux, mais incapable d'un bas calcul et doué d'une probité rigide, doux aux humbles, ému par toutes les misères qui crient lamentablement à travers le monde: cet homme, enthousiaste et inconstant, désordonné et magnifique, qui fit du mal et du bien et, impuissant à se fixer, se laissa ballotter par tous les souffles purs ou empestés du siècle, se trouve avoir réalisé un des types les plus complets et les plus émouvants du personnage humain!

II

« Dans la montagne, le printemps est tardif. La poste qui, durant l'hiver, ne passait sur la grand'route qu'une fois par semaine, y passe quatre fois en avril, et les habitants des hauteurs savent alors que la vallée est débarrassée des neiges,

que la glace est fondue, que les bateaux se risquent sur les fjords et que la charrue peut enfin mordre la terre. Mais, autour de leurs maisons, six pieds de neige couvrent encore le sol, les bestiaux restent aux étables, et les oiseaux, sentant le froid, se tiennent blottis dans leurs cachettes. Parfois survient un porte-balle ; il est à pied, ayant laissé dans la vallée sa roulotte et ses marchandises ; il s'est chargé de fleurs que les prisonniers regardent avec curiosité et dont ils ornent les côtés de la porte. Et seulement alors les montagnards se préoccupent de la marche du temps, causent de leurs affaires, observent le soleil, répandent de la cendre sur la neige et pensent aux semailles[1]. » — C'est quand la montagne s'éveille et se fleurit ainsi de toute la grâce hâtive et fraîche du printemps, à l'heure où les garçons quittent les champs pour la mer, s'embarquent pour les terres lointaines ou vont se louer dans les villes, que les filles « montent aux chalets » *til sæters* et conduisent les troupeaux de la ferme aux pâturages. Elles y resteront de Pâques à la mi-septembre, descendant rarement au village, livrées à elles-mêmes dans toute la liberté de la nature. Là-haut, vers les sommets, on vit en pleine ignorance des conventions sociales, en pleine poésie ; dans les chalets, tout le monde dort en commun, dans une simplicité patriarcale. Si parfois une idylle s'engage, au cours des longues journées d'été, entre les montagnards chasseurs et les filles de la plaine, qui apportent avec elles la grâce enchanteresse et l'inévitable tentation, cette chute est divine de la femme, au milieu de l'éternelle églogue, de l'éternelle splendeur des choses.

Le soir, au crépuscule, les filles chantent pour donner aux pâtres dispersés le signal du retour, et leurs chansons sont adorables. Ils sont pourtant bien simples, les thèmes sur lesquels roulent les cantilènes des bergères du Telemarken et du Hardanger ; elle est bien rude, la poésie qui s'échappe inconsciemment de leurs lèvres ignorantes. Avec cela, je ne sais quoi de mélancolique et de flottant qui circule, impalpable comme la brume sur les cascades, à travers les mots vagues et doux et comme inexpressifs, où passe tout l'infini de l'âme. Tantôt cette mélancolie éclate et s'épa-

1. Björnson, *Arne*, VI.

nouit dans une phrase colorée, comme une gerbe joyeuse de sensations fleuries de soleil ; tantôt elle s'insinue insensiblement dans les nerfs doucement ébranlés, éveillant on ne sait quel nostalgique et plaintif regret de bonheurs dédaignés et de paradis perdus. De ces cantilènes, les unes disent les paysages endormis sous la neige, les nuits glacées, interminables, où pâlissent les rayons de la lune, reflétés sur la glace et qui semblent veiller des morts ; les jeux des *Nixes* cruels dans le mystère des lacs perdus, les rondes des *Huldres* amoureuses sur la bruyère aromatique, des *Kobolds* farouches sur la plaine gelée où hurlent les loups, et la résurrection terrifiante de ceux qui ne sont plus. D'autres, au contraire, sonnent la fanfare de l'amour, éternel vainqueur du néant, comme la légende de ce beau Jonson, le svelte et hardi montagnard, qui se lève à l'aurore, prend son poignard et, plus leste qu'un chevreuil, court, court et court à travers la bruyère vers la dolente amoureuse que garde son père, tyran domestique. D'autres, enfin, disent en quelques vers les amertumes de l'amour et les trahisons qui font mourir, et toute la tragédie de la passion. Et, généralement, ces légendes exquises se déroulent sur un thème naïf, aux notes piquées, au rythme sautillant, aux cadences capricieuses et babillardes, ou bien, au contraire, sont racontées d'une voix plaintive tenue dans le mode mineur, le mode douloureux, dans lequel revient comme un navrant refrain une même note, fréquemment répétée, qui domine l'ensemble de tout son charme triste. Et presque toutes sont célèbres. Elles ont fourni à Grieg la plupart des motifs de ses délicieuses *Rondes norvégiennes* et plus d'une a tenté la plume artiste de Björnson.

Fils de paysan et paysan lui-même, élevé en pleine nature vivante, baigné de sons, de couleurs, de parfums, son âme était de la même essence que l'âme des paysans des hautes vallées. Il a fait passer tout entier le charme des cantilènes que chantent en chœur les pastourelles dans ses divins *Petits Poèmes* où s'exprima toute sa jeunesse, toute la fraîche et virginale tendresse de son cœur. Il leur a conservé cette simplicité savoureuse, la grâce nonchalante et rêveuse des allures, et, en transplantant dans ses romans, dans ses drames, même les plus nobles et les plus austères, ces fragiles fleurs de montagne, sa main délicate n'en a flétri ni la fraîcheur neigeuse, ni le coloris

à la fois tendre et somptueux. Le lyrisme d'Ibsen est grave : c'est l'élévation d'une intelligence haute et souveraine vers les sommets où planent les vérités éternelles ; il ne circule en ses poèmes d'autre émotion que le respect du penseur pour l'absolu sacré. Le lyrisme de Björnson est sentimental : c'est l'effusion spontanée d'un cœur touché d'émotions, d'impressions légères et passagères, exquises dans leur fugacité. Cultivées par lui, ces fleurs poussées dans la montagne, en pleine nature estivale, prennent un charme plus chaud, plus rare et plus sûr. Avec des trouvailles de style, sous des métaphores inventées par un artiste, qu'est-ce donc en somme ? Rien, un nuage qui passe, un rayon de lune endormi dans l'eau, le cri d'un oiseau dans la brise, la rêverie d'une cloche qui pleure sur les champs, le soupir amoureux d'une vierge que surprend son premier désir, la larme que fait tomber des yeux le souvenir d'un bonheur enfui, — « un baiser mis sur une âme », dirait Henri Heine.

On ne peut les traduire, ces *Petit Poèmes;* il faut les lire dans l'original, s'il est possible, ou, mieux, les entendre chanter par une femme un soir d'été, sur la musique de Grieg. Et l'on comprendra peut-être comment les sensations inconscientes et confuses qui jaillissent dans les chants des paysannes sont devenues fines notions psychologiques, curieusement nuancées, que revêtent des mots adorables. La perfection du poème lyrique, la grâce de la poésie spontanée, à la fois simple et raffinée, superficielle et pénétrante, savoureuse et délicate, est pleinement réalisée dans ces vers inoubliables.

Octobre est fini, c'est novembre et la neige. Adieu les chansons d'amour! Voici venir l'hiver, la saison des fantômes. Tant que les chemins sont praticables, garçons et filles s'en vont, couples rieurs et souvent chastes, vers les salles communes où quelque virtuose exécute la *halling*, la danse nationale de la Norvège. Mais quand la neige tombe, encombrante, obstinée, que le ciel est noir et les chemins fermés, on reste chez soi, entre voisins, auprès du poêle ronflant. Les hommes sculptent au couteau, les femmes font des tapisseries ou du tricot, et tout le monde conte des histoires. Les imaginations, emprisonnées par la nature et par la vie, s'échappent

et vont battre les routes inconnues de la fantaisie. Mais pas un des conteurs n'oublie les dures fatalités qui l'étreignent, lui et les autres ; et de ce qu'il invente ou de ce qu'il rapporte, il dégage toujours un enseignement. Un conte de fées, une légende séculaire lui sont matière à maximes morales, à réflexions qui décèlent l'âpre intensité de la vie intérieure. La lecture de la Bible, l'éducation luthérienne ont fait germer et pousser en lui ces indéracinables besoins de vérité pratique ; la solitude les développe, les nourrit, les fait tyranniques et quasi monstrueux.

Représentez-vous, un instant, l'état psychologique des gens de la montagne ou des vallées intérieures qui restent, pendant huit mois par an isolés du reste du monde, livrés à eux-mêmes, seuls à seuls avec la nature écrasante. Songez que, durant cette nuit sans fin, quand meurt un des membres de la famille, dans une de ces cabanes suspendues entre deux abîmes, le ciel qu'on ne voit pas et le torrent qui gronde, on ne peut l'enterrer, car le sol est trop dur, et qu'on garde le pauvre mort dans le sel, jusqu'au printemps, où la terre amollie s'ouvrira pour le recevoir, et que celui qui n'est plus reste là, rêvant son rêve mystérieux, insondable, côte à côte avec les vivants. A quelle effroyable intensité ne doit pas monter la pensée dans ces âmes affolées par l'effarant, par l'hallucinant qui les entoure? Quels obscurs drames de conscience doivent se dérouler dans ces ténèbres monotones, dans ce noir isolement! Quelle énergie doivent prendre les moindres accidents de l'existence! Et les contours familiers des choses, à quelle puissance significative doit les élever la vision! Alors l'imagination lâchée travaille librement : aucune réalité ne vient lui crier : halte! Elle donne à chaque molécule de la matière une signification, une vie inconnue et profonde, crée un nouvel univers, différent de celui que nous connaissons, qu'elle organise, qu'elle anime, dans lequel elle se complaît, qu'elle élargit toujours, toujours, à l'infini : elle superpose ces deux univers l'un à l'autre, le fictif au réel, ou plutôt les absorbe l'un dans l'autre et les unit par des liens si puissants qu'ils se trouvent confondus, indistincts, méconnaissables, et que celui qu'elle mène, le pauvre isolé des vallées perdues, celui qui la suit comme la souveraine consola-

trice, ne sait plus où il est, dans la réalité ou dans le symbole. Car il est entré tout vivant, lui, créature de chair et de sang, dans un symbole, clair quelquefois, obscur souvent, saisissant toujours : il a vécu de la vie symbolique, sorte de projection humaine de la vie absolue : il ne s'en affranchira plus jamais, il la vivra jusqu'à la mort.

Ce besoin de fiction, ce symbolisme spontané, d'un esprit exaspéré par la solitude et par la nuit, ce fantastique hivernal, tantôt grandiose et magnifique, tantôt lugubre et désolé, il est aussi familier à l'esprit norvégien que le lyrisme printanier dont s'inspira Björnson. Et Björnson, la première ivresse évaporée par l'expérience, en son âge mûr, quand la réalité, longtemps travestie par le rêve, se fut imposée à lui dans son austère et forte nudité, dut chercher, lui aussi, sa consolation dans une vie nouvelle et idéale, dans ce symbolisme grand ouvert, tentateur, où se réfugient, l'hiver venu, ses compatriotes. Et en cela encore il restait paysan.

Mais, par amour de la vie, Björnson était naturellement porté vers la contemplation sympathique de toutes les formes qu'elle revêt. Dans un cadre tout norvégien, fjord ou montagne, vallée ou torrent, il fait évoluer, agir et se mouvoir une humanité restreinte, mais complexe, variée de physionomies, d'allures, de langage, vaste et diverse en un mot comme l'humanité tout entière. Dès *Synneuve Solbakken*, son premier roman, il se mit à examiner les réalités du monde avec une acuité d'esprit, une netteté de regard que possèdent les seuls grands créateurs d'âmes. Il découvrit qu'un paysage est un être, et qu'un être n'est qu'un ensemble relativement simple de lignes, de gestes, d'expressions. Ces traits dominants lui parurent seuls dignes de son effort : il s'étudia à les rendre dans leur sévérité, concis et précis. En quelques mots il esquisse un coin de nature, la silhouette d'un personnage, avec une énergie qui vous surprend et vous domine, s'impose. « Grande, les épaules tombantes, dit-il de Ragni, de beaux bras un peu maigres, mais très bien faits, on en pouvait dire autant de toute sa personne. Elle avait les yeux de toutes les couleurs ; la plupart des yeux chantent un solo, d'autres un duo, tout au plus : les siens chantaient une symphonie rayonnante. Et l'accent nordlandais de sa voix faisait songer

Kallem à la mer qui console l'âme quand on la voit et rend mélancolique quand on y pense[1]. » Et, bien qu'elle eût « l'air muette et insignifiante », n'est-ce pas qu'on imagine, à ce portrait, la mystique amante du docteur, appelée à de si hautes destinées? Ailleurs, dans *la Fille de la Pêcheuse*, n'est-il pas à jamais fixé dans notre esprit, le pauvre Pedro Ohlsen, le père illégitime de Pétra, qui, dans l'ombre de son remords et se torturant lui-même, aima d'une folle affection la petite fille qu'il avait abandonnée, lui légua sa fortune et mourut, ayant traversé la vie, ni bon ni méchant, ni beau ni laid, ni grand ni petit, nul, zéro humain par le corps et par l'âme? « Il avait l'air (dans son enfance souffreteuse) d'un pauvre petit canard sans plumes, boitillant derrière la bande de polissons, et grappillant sans rien dire tout ce qu'il pouvait attraper[2] ». Et comme on comprend qu'il ait toujours été dominé par cette terrible Gunlang, sa maîtresse d'un jour, et chassé par elle du cœur de son enfant! « Il ne se lassait jamais de la regarder ; elle avait des cheveux aussi noirs que l'aile d'un corbeau, et tout bouclés, qu'elle ne peignait qu'avec ses doigts; ses grands yeux gris luisaient d'audace : elle effrayait beaucoup Pedro. »

Björnson arrive à cette concision puissante, à cette énergie picturale, dont Flaubert seul, chez nous, ou Maupassant, a eu le secret de nos jours, par l'impersonnalité de sa vision. Il voit la réalité; il la photographie dans les accidents qui l'expriment, dans la banalité vide des conversations, dans un mot, dans un geste, dans une ride du visage, dans la couleur de la prunelle. Et sans jamais la déformer, sans lui donner, comme Tolstoï, une signification mystique, ou dramatique comme Flaubert, ou grandiose et turgescente comme Balzac. Et cependant il la fait servir à son dessein, il établit entre elle et les sentiments qu'elle nous cache une complète harmonie, celle de la vie même. A peine se permet-il, parfois, un mot de pitié, comme quand Nils, affreusement ivre, rentre et bat Marguerite tremblante et subjuguée[3], ou quand il raconte la veillée douloureuse de Pétra, qui agonise sous les outrages, les sifflets, les

1. *Sur le chemin de Dieu*, 1re partie (Traduction Quillardet).

2. *La Fille de la Pêcheuse*, I.

3. *Arne*, III.

huées, les pierres dont toute la ville l'accable[1]. Mais le fait, en ce cas, porte en lui-même le sentiment, crée l'émotion. Et, toujours cette intensité de vision amène l'écrivain à une intensité d'expression miraculeuse, lui fournit des trouvailles de style, des phrases exquises, d'une largeur infinie, d'une adorable poésie, qui donnent accès dans un monde illimité de sensations. « Les yeux de Ragni erraient sur le pasteur et sur sa femme comme l'ombre d'une aile… »

L'intelligence lucide, épurée et comme froide, celle d'Ibsen par exemple, possède le pouvoir souverain de créer, de vivifier des idées ; mais cette faculté qu'a Björnson de créer, de vivifier ainsi des sensations confuses, de leur donner une forme artistique sans qu'elles perdent rien de leur énergie, qu'on ne s'y trompe pas, elle est une puissance du cœur. C'est le cœur dont la chaleur anime cette matière, qui illumine ce chaos grouillant, cette confusion d'éléments sans âme ; c'est lui qui sent la vie, qui s'en pénètre, et, spontanément, par un effet de sa fécondité inépuisable, la fait germer, la fait jaillir dans un vigoureux épanouissement. Et c'est parce qu'il sentait fortement que Björnson, en descendant au fond des âmes dont il avait si bien saisi les fugitives apparences, y trouva non la Volonté, comme Ibsen, mais l'Amour, et qu'il fut un grand psychologue de la passion.

L'amour, qui fleurit dans les premières et si gracieuses idylles de Björnson ; l'amour, qui, aux approches du printemps, vers la vingtième année, travaille les paysans et les paysannes qu'il met en scène, n'est ni une rêverie sentimentale, ni un libertinage amusant et cynique, ni une phraséologie abondante et sonore : — c'est l'Amour, l'amour charnel et brutal, éternel soutien du monde. Ces êtres, poussés en pleine terre, en pleine nature, gonflés de sève, ivres de vie exubérante, sont frappés, un jour de soleil, en présence d'un être jeune et débordant comme eux, d'une crise de sensualité foudroyante : ils se sentent poussés par une puissance irrésistible vers un but qu'ils ne connaissent pas. Ils désirent et veulent assouvir leur brusque désir. Nulle poésie, pas de phrases : l'instinct grossier, mais fort, mais glorieux. La crise a des phases, mais

1. *La Fille de la Pêcheuse*, VII.

rapides, à peine senties, qui courent, se hâtent, se précipitent vers le paroxysme, après lequel ne reste que l'assouvissement.

C'est d'abord le besoin nerveux d'épancher le trop-plein de son cœur, et des élans désordonnés sans but ni cause. Puis, les premières rencontres avec l'être adoré que toute la chair désire, ce frisson inquiet des sens exaspérés, aveugles encore, errants, qui pressentent et ne savent pas, des nerfs qui se tendent dans une surexcitation sourde et profonde; les timidités qui paralysent Thornbieurn auprès de Synneuve, sur le chemin, Kallem près de Ragni, le soir du bal, quand ils reviennent dans la neige; celles qui font rôder, comme un voleur qu'on va surprendre, Arne autour du verger où Eli se promène avec son amie; celles qui rendent Hans Odegaard si brusque, si sévère aux incartades, aux gamineries de Petra. Puis, c'est l'illusion qui, pour un instant, cache le but véritable et fait croire les amants à l'union idéale dans un rêve commun. C'est elle qui lie les mains d'Arne et d'Eli dans la chambre où la jeune fille malade est couchée, le soir, dans l'ombre grandissante où passent les discrets murmures de leurs cœurs. Enfin, l'explosion de l'amour avoué, connu, certain : la terreur immense qui s'abat, comme un mal meurtrier, sur Mildrid, le soir de son rendez-vous avec Hans Haugen au bord des prairies sans limites, dans la sérénité vaste du crépuscule, lorsque, ne pouvant dormir, elle s'agite dans son lit, près de sa sœur Beret, et murmure, au fond des ténèbres, d'une voix d'angoisse : « Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi[1]... »; et le premier baiser qui fait chanceler son robuste amoureux, le rude chasseur d'ours, sous le poids du bonheur; ou la furieuse étreinte qui jette aux bras l'un de l'autre, après la scène de jalousie qu'il vient de lui faire, Hans Odegaard et Petra : « Quand elle sentit son étreinte, elle leva sur lui ses grands yeux noyés de larmes; leurs regards se croisèrent, et tout ce qu'un regard peut dire lorsque le « oui » de l'un répond au « oui » de l'autre, tout cela fut dit; ses bras enlacèrent le cou gracile de la jeune fille, il mit un furieux baiser sur ses lèvres ... C'était son premier baiser, comme le premier baiser de Petra[2]. »

1. *La Marche nuptiale*, IV.

2. *La Fille de la Pêcheuse*, IV.

Parfois, aussi, quand la vie s'est appesantie sur eux, qu'ils sont jeunes par l'âge, mais vieux par l'expérience, l'ineffable douleur de l'amour enfin révélé les abat, les fait crier au moment de l'étreinte première, ouvrant à leurs yeux éperdus le dur chemin du calvaire que monte en trébuchant la passion. Lorsque Kallem, dans l'ombre, enlace Ragni et lui murmure tout ce qu'il a souffert, on sent passer dans le silence l'aile tragique du Destin. Car cet amour animal, sensuel et magnifique, suprême élan des êtres vers l'immortalité de la reproduction, peu à peu il s'épure quand la douleur s'y mêle, l'austère douleur qui sanctifie. Ce rêve charnel s'élargit, s'épanouit au souffle venu des hauteurs. Déjà, dans *Arne*, le poète avait écrit : « Ce qui fait le plus souffrir ici-bas, c'est la solitude et le désert du cœur. » A cette grossièreté première la pensée s'impose, et la contient, et la dirige vers l'idéal. Après avoir décrit les phénomènes de l'amour, elle en cherche maintenant la signification. Si le premier roman, *Synneuve Solbakken*, est une idylle heureuse et simplement charnelle, qui chante les émotions des sens et la joie des baisers, déjà, sur les amours ardentes et chastes de Mildrid et de Hans, d'Eli, et d'Arne, cet Oswald rustique, plane un nuage inconnu, je ne sais quel frisson de fatalité redoutable et quel mystère.

Sous le charme de l'idylle, ici déjà, se cachait la leçon. Bientôt cette disposition du génie de Björnson s'accentue, devient dominante. L'harmonie qu'il conservait jadis entre le monde extérieur et le monde intérieur, de parti pris il la détruit pour s'attacher au monde intérieur. La matière, il n'y touche plus que pour en tirer des métaphores puissantes, qui éclaireront d'un jour éclatant l'état d'âme de ses personnages. « Eywind restait à l'écart ; l'avenir lui semblait comme un fjord gelé, qui s'ouvrait à lui et qu'il osait aborder pour la première fois. » Il veut créer, analyser, dépeindre des pensées comme il avait créé, analysé, dépeint des sensations. Les mobiles, les sentiments profonds, le mécanisme complexe et sûr de l'intelligence, tout cela, sous l'effort de sa pensée, devient vivant. Mais, par contre, la réalité sensible se fait plus vague, les figures perdent leur coloris, les gestes leur précision. Et cependant ses personnages, que nous connaissions autrefois si bien et qui maintenant s'effacent, ils prennent dans notre

mémoire une expression plus haute, une plus noble allure : devenus plus simples, ils sont plus grands. L'artiste ne nous montre d'eux que juste ce qu'il en faut pour allécher notre imagination, la convier à son œuvre, l'inviter à créer ce qu'il laissa pour elle : il nous force à joindre nos efforts aux siens pour donner à ces êtres, laissés par lui dans une obscurité voulue, la clarté symbolique dont s'illuminera notre intelligence. De la réalité, en un mot, il est monté jusqu'au symbole et nous y fait monter avec lui. Et alors se dégage des manifestations éphémères de la vie, la vérité supérieure dont nous ne sommes que les instruments. Ces hommes, à qui le poète a donné le souffle, qui vont et viennent, aiment et haïssent, s'épanouissent dans la joie ou se tordent dans la douleur, ils ont, pour ainsi dire, atteint leur apogée, ils craquent d'énergie intense et tout intellectuelle : ils sont les expressions des grandes lois qui nous mènent. Chacun d'eux est un monde, il est tout l'univers, il résume l'infini, l'infini des âmes, l'infini des forces, l'infini des destinées.

III

« Dans l'obscurité de la vie, parmi ces hommes qui se dressent comme des arbres mystérieux aux cimes murmurantes, dit Hulda à Thordis, tandis qu'au-dessous tout est silence, solitude, angoisse jusqu'à la mort, tu t'égarais, brûlante d'inquiétude. Tu cherchais en tremblant le long des troncs dépouillés par les tempêtes, mais tu n'osais aller plus loin. Et c'est alors que tu construisis pour toi-même une petite maison, avec un livre de prières. Et tu rêvais de ce que tu désirais, de ce que tu te désolais de ne point avoir : Amour et bonheur[1] ! » L'amour, le bonheur, c'est ce que, désormais, comme son héroïne, va chercher Björnson. Et c'est pourquoi, se dégageant avec une virile énergie des accidents qui jusqu'alors l'avaient intéressé plus que l'essence elle-même, il crée ses

1. *Hulda la Boiteuse*, drame (1859).

personnages dans l'éternité, il les élève jusqu'à l'absolu symbolique, pour être en droit d'appliquer aux sociétés, à la nature entière, les vérités suprêmes dant il trouve des réductions dans leurs âmes.

Est-ce à dire qu'il y parvint du premier coup? Non. *La Fille de la Pêcheuse*, cette histoire d'une enfant née de l'amour d'un bourgeois pétri d'égoïsme social et d'une fille de la mer, ardente et volontaire, est un essai, timide encore, — comme le premier pas dans la route inconnue qui mène à l'éternel. La vérité qui s'en dégage, c'est que la femme, même la pire, peut nous révéler la beauté : or la science de la beauté est le commencement de la sagesse ; la femme est l'éducatrice de notre intelligence, parce qu'elle est faite pour l'amour.

Une plus noble tâche encore lui est réservée, celle d'instruire les cœurs et de nous enseigner la bonté. C'est elle qui montre aux hommes aveuglés par leurs passions, errants à travers le monde sous le fouet de la douleur « le Chemin de Dieu ». Très douce, très pure, très chaste, blanche comme les flocons de neige que voyait tomber, en pensant à elle, Kallem, son mystique amant, Ragni semble descendre du ciel pour apprendre aux hommes la sagesse et le vrai moyen d'être heureux. Elle a beaucoup pleuré, elle a beaucoup souffert et connu les pires affres de la conscience. Mais elle a surmonté la douleur et le doute, et touche à la récompense. Après une heure de tortures et de désespérance, elle est allée, avec son mari et le docteur Kent, leur ami, faire une promenade au bord des bois, par les champs clairs qui rayonnent et palpitent aux radieux baisers du soleil. Les deux hommes sont partis en avant, la laissant toute seule au milieu des fleurs. Et c'est à ce moment que les fleurs, ses fraternelles et chastes amies, et les bois, et les champs, et la nature entière, dans un concert inouï de tendresse et de joie, lui crient son devoir et le secret de sa destinée, et le souverain principe du monde. « Elle comprit que c'était là qu'elle devait arriver. Tout ce qu'elle avait traversé jusqu'à ce jour, cette grandeur des choses, ces dangers du voyage, ces menaces de la mer, cette force et cette perfidie, cette confusion et cette lutte, cette splendeur et cette terreur, lui disaient de venir jusqu'ici. C'est là qu'il fallait qu'elle arrivât pour comprendre que tout ne s'écroule pas. — Nous aussi, nous t'avons attendue,

c'est ici qu'est le plus profond secret de ta vie. — Oh! laissez-moi l'entendre! — Sois bonne! — Oui, c'est, il me semble, la seule chose que je puisse faire, mais les autres, ils ne le sont pas! — Laisse les autres être ce qu'ils veulent, mais toi, sois bonne! » Elle comprit alors, car elle était venue jusqu'au cœur des bois, et la vérité que lui révélaient les douces voix qui chantaient dans la brise, les rayons, les parfums, dans la nature immense qui n'est qu'une vaste bonté, elle résolut de la mettre en pratique, toujours[1]. »

Mais le monde est barbare encore, les Gentils sont encore plongés dans les ténèbres de l'égoïsme et de l'orgueil, et la douce évangéliste meurt, victime exquise de sa foi. Elle a soigné les souffrants de la ville, pansé les blessures, consolé les agonisants; elle s'est approchée, domptant ses répugnances, de Kristen Larsen, l'horloger qui jadis a commis un crime, qu'on dit l'ami du diable, que tout le monde repousse, bafoue, écrase, et qui, chargé des péchés du peuple, finit par se tuer, un jour de désespoir. Elle a éveillé dans l'âme obscure de Karl Meek le divin sentiment de la musique, dissipant ainsi les ténèbres où il languissait, et aussi un discret amour qu'elle devine et ne veut pas voir. Elle a supporté sans se plaindre, sans vouloir en troubler la sérénité laborieuse de son mari, les calomnies et les outrages que versaient à flots sur elle sa belle-sœur Joséphine, et le pasteur Ole Tuft, et la réprobation qu'ils ont, à force de haine, réussi à soulever sous ses pas. Elle a caché ses angoisses et ses larmes, tout ce qui n'est que l'inconsciente expression de l'égoïsme humain; elle a, enfin, traversé la vie en un long manteau de candeur et d'innocence, répandant le bien sur sa route, n'ayant d'autre joie que celle de la charité. Elle meurt, tuée par la haine qu'elle n'a pu vaincre, restant jusqu'au dernier jour ce qu'elle avait promis d'être à ses amies les fleurs. Et, même morte, elle fait encore le bien. C'est en songeant à elle, poussé par elle, que son mari pardonne à Joséphine et à Ole Tuft; et c'est en se rappelant ses vertus timides et délicates, si pures, si douces, que le pasteur, enfin guéri de son orgueil, de son intolérance, de tout ce qui lui barrait le chemin qui mène à Dieu, laisse tomber ces paroles sur la foule

1. *Sur le chemin de Dieu*, 2e partie.

agenouillée, du haut de la chaire de vérité : « L'un l'oublie au milieu de ses peines, l'autre dans l'ardeur de la lutte, un troisième dans sa sagesse, un quatrième dans sa folie, un cinquième dans sa routine, et, tous, nous l'ignorons plus ou moins. Et, si je demandais à tous ceux qui m'écoutent quelle est cette chose essentielle, tous vous me répondriez : « C'est la foi ! » Eh bien, non ! Penche-toi sur ton enfant aux prises avec la mort, regarde ta femme épuisée de luttes et de veilles, et l'amour t'apprendra que c'est *la Vie* qui est la chose essentielle. Jamais, à partir d'aujourd'hui, je ne chercherai Dieu dans une formule ou dans un livre, mais, avant tout, dans la vie ; la vie telle qu'elle nous apparaît des profondeurs de l'angoisse de la mort. Le plus haut enseignement que Dieu nous ait donné, c'est la vie ; notre culte suprême envers lui, c'est l'amour de ceux qui vivent[1] ! »

La vérité souveraine est enfin trouvée !...

Or, pour mieux appliquer cette éternelle vérité à nos existences fugitives et douloureuses, il faut synthétiser ces existences, les résumer, les condenser dans des drames poignants comme elles, concis, vibrants, où l'âme tout entière s'exprime et crie sous la tragique étreinte de la souffrance. Et la manière la plus saisissante d'exprimer l'âme, c'est de reproduire, dans leur simplicité frissonnante, les paroles, où nos sensations, nos sentiments, nos volontés se fixent et se cristallisent, et qui montent à la surface de la conscience obscure comme des fleurs des eaux à la surface d'un étang. Voilà pourquoi le théâtre est l'aboutissement logique de la carrière littéraire de Björnson, et pourquoi dans ces drames *Un Gant*, *Léonarda*, *Au-dessus des Forces*, il a résumé toute sa philosophie. Aussi bien, dès *Une Faillite*, il étudie avec fermeté, clairvoyance et rudesse les tragiques problèmes que dissimule à grand'peine la banalité de nos hypocrisies sociales : et dans cet ouvrage se manifestent déjà les puissantes qualités de logique et d'émotion qui méritent à Björnson une place au premier rang de nos modernes dramaturges.

Il a le don suprême de nous suggérer les âmes ; non pas, comme Tolstoï ou Stendhal ou Zola, par de longs monologues

1. *Sur le chemin de Dieu*. Fin.

qui s'adaptent aux évolutions de la pensée, mais par des conversations décousues, insaisissables, vulgaires, entre deux, trois, quatre personnages à la fois. Il a une notion rare de la valeur des mots. Il les arrange, les harmonise, de manière à ce que, de leur union voulue, artistique, se dégage une symphonie énergique et saisissante. Des hommes, des femmes s'asseyent, ou, se prenant le bras, se promènent de long en large dans un salon ou dans une chambre, en causant. Vous écoutez: c'est la causerie que vous et moi nous entretenons tous les jours avec des familiers, à propos de menus incidents, de tracas passagers et futiles, du temps qu'il fait, de ce qu'on a vu. Cette minutie est oiseuse et fatigante? Détrompez-vous : car soudain une idée traverse ce chaos monotone, comme un éclair traverse les ténèbres, laissant derrière elle un sillon, illuminant jusqu'en leurs profondeurs cachées ces êtres qui s'expriment devant vous avec une simplicité presque grossière. Et peu à peu les paroles se pressent, ardentes, vivantes, passionnées, les voix montent, les cœurs jaillissent aux lèvres, et de ces êtres que voilà monte on ne sait quelle sensation tragique qui fait passer dans les nerfs un subtil et douloureux frisson. Et, pas plus qu'il ne dédaigne les menus propos, l'artiste ne dédaigne les menus faits de chaque jour, ni les menues personnalités qu'il nous est arrivé, à tous, de coudoyer sur le chemin commun. Toutes sont des créatures animées, pensant, agissant, souffrant, que parfois, nous apercevons à peine et qui cependant restent fixées dans notre mémoire en traits indélébiles. Car aucune des apparences de la vie n'est méprisable : tout s'enchaîne en ce monde, rien qui soit isolé du reste, rien qui ne participe un tant soit peu de l'absolu; et de cet assemblage, enfin, jaillit éblouissante, la signification de l'idéal. Car ces paroles et ces gestes sont aussi importants aux yeux du psychologue que le mot le plus grand, le geste le plus noble; les uns et les autres mènent à la connaissance de l'âme, et c'est à l'âme qu'il faut parvenir.

Cette vie qui défile sous nos yeux en sa monotonie savoureuse, elle n'est point toujours sombre et tragique : pour qui l'aime et la veut faire aimer aux autres, il faut la considérer sous son double aspect, constater le comique sans pourtant le créer. Dans tout le théâtre de Björnson, il n'y a pas une

scène de vaudeville : on y trouve des scènes de haute comédie, comparables aux meilleures de Molière ou d'Augier dont elles ont l'âpre et saine et virile saveur.

Cependant il y a dans Björnson des clameurs de souffrance intolérable. Oh ! combien la vie est dure aux infortunés qui la vivent ! Peu de mots, mais des interjections, des dialogues hachés, oppressés, fiévreux, entrecoupés de longs silences. Ces jeunes filles, Svava (*Un Gant*), Karen (*Un Nouveau Système*), elles crient sous l'épreuve abominable de l'amour ; elles ne pleurent pas, ne courbent pas la tête ; leurs yeux restent secs et leur taille inflexible, mais on entend se briser leur cœur et l'on croit qu'elles vont mourir :

« KAREN — Maman croit que je dors. Je me suis faufilée jusqu'ici. Viens vite, Hans, viens vite !...

HANS. — Es-tu malade ?

KAREN. — Oui, oui, je suis malade ! J'ai si mal ici ! et puis là ! et puis là surtout ! Oh si mal ! si mal ! si mal ! »

Cela, ce n'est encore que la plainte d'un jeune animal qui se sent blessé d'une blessure inguérissable ; mais la révolte de Svava, et l'écroulement de ses rêves, de ses illusions, de son bonheur, de tout ce dont jusqu'alors elle avait vécu, au moment où elle jette son gant au visage de son fiancé !... Karen, elle, n'est séparée de Hans que par une série d'événements malheureux qui peuvent être oubliés ; Svava elle-même, pour être heureuse, n'a qu'à dompter son orgueil, à pardonner, à violer un peu les commandements d'un idéal trop supérieur aux forces humaines ; mais quelle angoisse et quelle misère quand l'aimée voit se détourner d'elle tout ce qui faisait son ivresse !

« AGAT. — Oh oui, mon âme est blessée, torturée, brisée ! Oui, il faut que je le dise, il faut que je le crie, car ce n'est pas seulement d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement de cela que je souffre...

LÉONARDA. — Encore une fois tu es folle, Agat, c'est une honte !...

AGAT. — Une honte ! Ah ! s'il en est une, ce n'est pas de moi qu'elle vient, toujours !... Mais tu ne comprends donc rien ?... Mais tu ne vois donc pas que ce n'est pas moi, mais toi, qu'il aime ! (*Elle pousse un cri et se cache la tête dans ses*

mains)... Tante ! Tante ! Laisse-moi m'en aller quelques jours ! Laisse-moi réfléchir et voir clair en moi-même !... *(Elle pleure.)* Tante ! Tante !... Oh dis-moi, l'aimes-tu ?... Oh moi, je ne l'aime plus, va ! Je te le jure !... Si tu l'aimes, tante... eh bien... eh bien... prends-le !... oui... prends-le !... ».

Et dans la tragique obscurité qui soudain s'est abattue sur ces créatures et leur cache leur destinée, dans l'écroulement de toutes leurs joies, de toutes leurs espérances, de tout ce qui les portait vers le ravissement ineffable où l'on est près de Dieu, les mains glacées s'enlacent, les joues humides se touchent, des baisers morts sont échangés. Il semble que, noyés dans un océan de misère infinie, ces pauvres êtres éphémères et condamnés, qui gémissent ainsi à la face du ciel morne, se raccrochent les uns aux autres avant de s'engloutir dans l'abîme éternel. Et c'est parce qu'ils ont aimé ! Mais ne blasphémons pas l'amour : ivres de souffrance, meurtris par les fatalités inexorables, frappant du poing leur front d'où s'enfuit la raison, ils n'ont jamais été si grands. Ibsen a créé des intelligences, des consciences réfléchies en proie aux affres de l'instinct, se raidissant dans leur volonté sublime pour arriver à l'idéal : Björnson a pétri des cœurs dans lesquels il a scellé, liqueur divine, les larmes de la passion : le stoïcisme et la passion ennoblissent l'un et l'autre. L'amour est la grande épreuve, il est aussi le grand bonheur : et c'est pourquoi les femmes, êtres d'amour, sont les souveraines du monde, les vestales du feu sacré qui ne s'éteindra jamais : Björnson, comme notre cher Dumas, est un poète de la femme. Il l'a embrasée du vaste amour que lui-même avait pour la vie ; elle est chargée par lui, sœur douloureuse de Ragni, de nous apprendre la Bonté, vérité qui mène au Bonheur.

Ce n'est pas, en effet, la société que nous avons construite à notre usage et que soutiennent nos égoïsmes ; ce ne sont pas les vanités grossières, les satisfactions instinctives où nous nous complaisons qui peuvent nous procurer ce bonheur attendu depuis si longtemps. Toute félicité bâtie sur l'injustice et sur l'orgueil est bâtie sur le sable : il faut qu'elle croule pour que, sur ses ruines, se dresse l'ange de la justice qui châtie et flagelle, mais ramène au devoir. Voyez plutôt, dans *Une Faillite*, la chute du marchand Tjalde qui s'est élevé sur un amoncellement d'infamies et de

bassesses et qui tombe, et ne peut se relever qu'en appuyant ses mains souillées sur la vertu et le travail. Voyez encore ce *Rédacteur* odieux, dont la plume est à vendre, qui fait le malheur d'un honnête homme, qui le harcèle, qui le blesse, qui le tue pour assouvir une malsaine ambition, et qui, près de goûter au fruit de ses crimes, voit avec colère, puis avec détresse, puis avec remords, ce fruit échapper à son étreinte. Mais le génie, dira-t-on, les inventions sublimes qui font le bonheur de tout un peuple? Bonheur matériel, mais qu'y gagne la conscience? Voyez *Un Nouveau Système!* Le génie, qu'est-ce, sinon l'orgueil encore? Et une invention, sinon un ingénieux mensonge? Et, quand un plus jeune et plus habile aura montré la caducité de tout cet échafaudage, celui que portait la gloire, qu'enivraient les acclamations, tombera en bas du trône que lui éleva la faveur irréfléchie des foules; il tombera, entraînant dans sa chute tous ceux qui l'entouraient et mettaient en lui leur espoir. Rien ne reste de nous, notre œuvre est une fumée, ou, du moins, nous ne valons que par nos bonnes œuvres. Le bonheur, ainsi que le criaient à Ragni les voix mystérieuses des fleurs, c'est la pratique infatigable et voulue du bien, de l'amour des autres: « Soyons bons, même quand les autres seraient méchants ! » Aimons, même quand on nous haïrait !

Mais qu'est-ce que la bonté, qu'est-ce que l'amour, quel en est le principe caché? Ce principe n'est pas la résignation que pratique madame Riis, la mère de Svava, la résignation passive et humiliante dont rien de grand ni de fécond ne saurait sortir, et qui n'est pas la bonté, puisqu'elle est inactive. L'action est la fleur de la bonté, la rédemption de nos misères.

« Il faut agir », dit Léonarda, la sublime héroïne. Faite pour la passion, à quarante ans, elle est restée belle, et son cœur ardent n'est point apaisé, par les années. Son âme, son être tout entier resplendissent de beauté morale; à tous elle apparaît telle que la vit Hagbart, le jour qu'il comprit qu'il l'adorait, compatissante et charitable, douce aux humbles, aux meurtris, inspirée sans cesse par une pitié abondante et sereine.

Elle entourait sa nièce, Agat, comme une fille, d'une chaude tendresse; elle a tenté de l'unir à Hagbart, mais Hagbart s'est dérobé pour lui apporter ses baisers, sa jeunesse, toute son

ardente adoration. Elle s'est humiliée, elle est venue se jeter aux pieds de l'évêque, qui ne veut pas de cette union parce que Léonarda est divorcée et qu'on la traite couramment d'aventurière. Elle a courbé le front sous cette hautaine parole qui flagellait les erreurs de sa vie, les erreurs dont elle est innocente et dont on l'accuse. Révoltée, à la fin, de cette iniquité cruelle, elle a bondi sous l'outrage et infligé au prêtre impitoyable, orgueilleux de sa foi, peureux devant l'opinion, une amère et forte leçon de morale véritable, de morale évangélique.

Elle a triomphé de toute cette intolérance humaine coalisée contre elle ; elle passera comme jadis, fière et droite, dans la route de travail et de devoir qu'elle s'est tracée ; et voilà qu'elle ne peut se vaincre elle-même? Eh bien non! Une nuit, après avoir exhalé tout son cœur dans un splendide et mystique duo avec Hagbart, après l'avoir supplié de s'éloigner quelques jours pour lui permettre de voir clair en elle-même, elle se relève vaillante et sublime, ayant vaincu, et elle s'enfuit comme une voleuse vers les ténèbres et la solitude d'une existence à jamais brisée, se sacrifiant, sur l'autel d'un amour jeune, à l'aurore qui se lève, à l'avenir qui va germer dans l'étreinte des deux jeunes gens!

Le sacrifice de ses désirs, la résignation de ses espoirs, autant de degrés douloureux qui montent du pur amour à l'amour infini, vaste comme le monde, insondable comme la mort. Il faut que toujours résonne à nos oreilles l'admirable parole du Christ, la victime des victimes, du doux Crucifié qui mourut sur le Golgotha pour expier les péchés des hommes : « Mon royaume n'est pas de ce monde! » Aussi la charité de Léonarda est-elle encore une charité meurtrie, une charité troublée, en lutte contre elle-même, et qui se révolte, et qui se lamente, hélas! La sublime amoureuse n'a point rompu les liens qui l'attachaient aux vanités charnelles ; et toujours son âme, emportée dans un glorieux élan vers l'idéal auquel elle aspire, retombe, saignante et pantelante, les ailes brisées, sur la plaine fangeuse où grouille l'humanité. Elle est femme, en un mot. Le pasteur Sang, lui, est un saint, et c'est pourquoi il fait des miracles.

Aux confins du monde, au bord des mers mystérieuses

qu'éclaire, durant les journées pâles, un soleil qui ne s'éteint jamais, sur un rocher où les oiseaux marins s'abritent durant les tempêtes tragiques, dans le Nordland inconnu et lointain, sur la limite du réel et de l'irréel, du vrai et du rêve, de la vie et de la mort, s'est fixé, entre deux abîmes, le pasteur Sang. Il s'est retiré du monde pour mieux pratiquer la vertu, pour répandre à mains plus libres les consolations et les remèdes sur la conscience malade. « Il lui manque un sens, dit de lui Klara, sa femme, le sens de la réalité : il ne voit que ce qu'il veut voir et ne trouve jamais de mal à rien ; c'est-à-dire il en trouve, mais il ne veut pas s'en préoccuper. « Je ne m'occupe que du bien que je rencontre », dit-il, et, lorsqu'il parle aux hommes, il les trouve tous bons. Et, de cette façon, il se tient au-dessus de toutes les choses du monde des grandes comme des petites [1]. Mais, pendant qu'il développe ainsi toutes les puissances de son âme, qu'il guérit des malades, apaise les plus tristes souffrances, Klara, sa femme, est écrasée par l'effroyable nature qui l'environne. Toutes les énergies de son être se désagrègent, le fragile équilibre de sa nature de femme est détruit, ses nerfs sont tendus à se rompre, ses sens exaspérés. Les odeurs, les caprices de l'air, de la lumière et du son, tout cet ambiant variable, ondoyant comme les flots qui viennent battre la côte, fait vibrer lamentablement toute sa pauvre machine détraquée ; les choses se confondent avec elle, sont entrées en elle, s'unissent en elle : elle n'est qu'une vaste vibration. Ce fragile assemblage d'atomes, dont on ne sait quel souffle inconnu avait fait un être moral, va tomber en poussière, rentrer dans la grande circulation cosmique, emporté dans un tourbillon, vers d'autres combinaisons, d'autres assemblages, d'autres formes : depuis six ans elle ne s'est pas levée, depuis deux mois elle n'a pas dormi ! Une lueur, pourtant, veille, inextinguible, en ce temple chancelant. Elle respecte, elle admire, elle adore son mari, le doux rêveur mystique ; et bien qu'il n'ait pu, jusqu'à ce jour, la guérir, elle a foi en lui, une foi contre laquelle rien ne prévaut. « Mais, disons-nous avec Hanna sa sœur, pourquoi donc, toi, son épouse aimée, ne t'a-t-il pas guérie ? — Je n'ai plus la foi, je ne sais plus prier ! »

1. *Au-dessus des forces.*

Et il faut prier, et il faut croire aveuglément, non dans un homme, mais en Dieu. Et c'est pourquoi le pasteur Sang a rappelé ses enfants d'Amérique, ses enfants qu'autrefois il avait embrasés de sa croyance, qu'il avait munis du viatique des forts. Avec eux il se mettra en prière au chevet de la pauvre malade, avec eux il implorera le Tout-Puissant, et le Seigneur sera ému de cette grande douleur qui criera vers lui.

Mais hélas! il sera tout seul. Élias et Rachel, ses enfants, ont laissé tomber de leurs mains fatiguées, sur quelque chemin du vaste monde, le sacré viatique qu'il leur avait confié; eux aussi ont perdu la foi! Comment cela est-il arrivé? Parce qu'ils ont vu la plupart des hommes mentir à leur conscience, plier leurs principes aux circonstances, et que l'âpre expérience leur a appris qu'un seul à peine sur mille « a reçu de Jésus le secret de la vraie religion et le met en pratique ». La pauvre agonisante restera-t-elle donc, comme par le passé, clouée sur son calvaire? Sang ne pourra-t-il faire un miracle d'amour, lui qui fit tant de miracles de charité? Eh bien, il le fera! Il va tout seul s'agenouiller dans le temple, face à face avec Dieu. Il tombe en extase, il prie, il prie, il prie sans lassitude, si sublime et si doux, et si pur, qu'à la fin il est écouté. A force de charité, à force d'amour immense, il a vaincu le mal et recréé la vie; il a sauvé une âme.

« L'ÉVÊQUE ET LE CLERGÉ. — Alleluia! Alleluia!

Klara entre lentement, dans sa longue robe blanche, les yeux fixés sur l'église: elle s'arrête et tend les mains dans la direction d'où vient le chant.

LE CLERGÉ. — Alleluia! Alleluia!

Il arrive un moment où tous les Alleluia semblent soulever la maison. On aperçoit Sang à la porte: tous se lèvent et lui cèdent la place. Il entre, tend les bras à Klara qui se tient au milieu de la salle. Elle se dresse lentement, s'appuie sur son épaule: les Alleluia s'arrêtent: seule, la cloche de l'église sonne encore.

KLARA, *debout, à Sang.* — O comme tu rayonnais, tout à l'heure, lorsque tu es entré!... O mon amant!... (*Sa tête retombe de nouveau, ses bras pendent, tout son corps s'abandonne.*)

SANG. (*Il la soutient et met la main sur son cœur, puis il s'incline vers elle, comme étonné, puis il regarde en haut et dit*

doucement : — Mais ce n'était pas cela que... *(Il met un genou en terre, regarde en haut encore une fois...* Mais ce n'était pas cela que... Ou bien alors?... Ou bien alors?... Ah! *(Il porte la main à son cœur et tombe à côté d'elle, mort)...* »

IV

« Ou bien alors?... » Le voilà, l'effrayant problème, que l'amour ne saurait résoudre! « L'amour, dit le livre sacré, est fort comme la mort. » Non! l'amour est vaincu par la mort, parce qu'il s'arrête à la limite où commence l'infini. Au delà rayonne peut-être un royaume ineffable où les élus trouvent repos, joie et bonheur, mais qui peut dire quelle route y mène? Nous ne savons qu'une chose, c'est que nous sommes de pauvres êtres errants, flagellés par les passions contradictoires, les destinées inexorables, et qui marchons les pieds saignants, les yeux en larmes, vers un but inconnu que pas un n'aperçoit. Nos aînés, les fervents chrétiens de jadis, espéraient et croyaient encore et, sans doute, ils étaient heureux. Des philosophes inflexibles nous ont démontré leur erreur. Les audacieux, tels que le pasteur Sang, se brisent les reins, hélas! à vouloir s'élever si haut et tenter un effort qui dépasse l'énergie humaine. Que faire? Descendre en nous-mêmes. Ceux-là qui démolirent les antiques idoles pour mettre sur l'autel la sévère statue de la Réalité, les positivistes sans peur qui chassèrent de notre horizon les dernières illusions, les dernières lueurs, nous ont appris que nous ne devons plus compter que sur nous-même, et que c'est en nous-mêmes, créatures de douleur et d'angoisse, qu'il nous faut chercher l'infini. Ils ont cru, Björnson croit avec eux, que l'âme aimante est le véritable Dieu qu'il nous faut adorer, que nous portons l'infini dans nos flancs; et, à travers les siècles, la clameur tragique de Pascal a trouvé un écho plus doux.

Descendons en nous-même et frappons notre cœur; nous en ferons jaillir un fleuve de tendresse, comme du rocher mysté—

rieux que frappait le prophète jaillit la source abondante où le peuple entier retrouva la vie. Car l'amour est plus qu'un espoir, plus qu'une consolation : l'amour est un devoir aussi catégorique, en lui-même, que tous ceux que subirent les générations d'autrefois. Le devoir enseigné par Björnson est d'essence aussi rare que celui qu'enseignait Corneille, et sa voix est aussi éloquente, aussi sonore et aussi grave. Le poète n'a point désespéré des hommes, il n'a point désespéré du sort, mais il nous dit : « Allez-vous-en, vous qui souffrez, vous qui pleurez, vous qui rêvez, droit devant vous, à travers le monde, ouvrez vos cœurs à la pitié consolatrice, au sacrifice qui divinise. Et dans ces heures troublées, à la fin de ce siècle mourant, au moment où, de la foule obscure et qui tressaille, montent des cris de révolte et de colère, où les rêveurs débiles, frères de Jean Rosmer, sentent en eux crouler leurs volontés vacillantes, marchez sur les ruines, les yeux fixés sur la sublime aurore qui se lève au fond du ciel noir. Au bout de votre calvaire vous rencontrerez peut-être la seule divinité qui soit debout encore : la Fraternité sainte, éternelle ! »

MAURICE BIGEON.

THAÏS

Il est certain que l'œuvre nouvelle de Massenet n'a pas eu ce que l'on appelle familièrement « une bonne presse ».

Écrites au sortir d'une répétition générale malheureuse, la plupart des critiques se sont ressenties de la température glaciale qui sévissait, ce soir-là, dans la vaste salle de l'Opéra.

Nervosité des interprètes, erreurs des machinistes, accidents de scène, tout avait contribué à l'insuccès relatif de l'épreuve. Les voix les plus fraîches et les plus justes semblaient avoir perdu le charme de leur timbre et leur sécurité harmonique : le rideau restait accroché au moment de se lever sur une surprise du décor : les costumes eux-mêmes trahissaient... On sait l'émotion causée par la vision inattendue du premier acte : mademoiselle Mante laissant choir son manteau sous lequel elle ne portait qu'un maillot. Quelques instants après, le corsage de mademoiselle Sanderson s'entr'ouvrait. De plus, quelques mots du poème échappés à l'attention de M. Louis Gallet excitaient la gaieté des malintentionnés. Dès son entrée en scène : « *Ah! je suis fatiguée* », s'écriait la divine Thaïs, devant son miroir, à sa toilette, un lendemain de

grande noce. — Et certes, il n'y paraissait pas, mademoiselle! — Faut-il aussi mentionner l'apparition de l'étoile, la pantomime d'Athanaël, coupant en deux le ballet, dont la fin devenait insupportable?...

S'il est pourtant un musicien favorisé par le sort, c'est sans contredit, Massenet.

Enfant chéri de la Fortune, il a vu s'ouvrir devant lui, dès la première heure, les portes les mieux gardées, les plus résolument closes à tout nouveau visage. L'Opéra, l'Opéra-Comique lui sont acquis; il y règne en maître incontesté, alors que les gens de sa génération en sont encore à se morfondre sur le trottoir, implorant la pitié du concierge. Ni Berlioz, ni Franck, ni Lalo n'ont eu pareil bonheur.

Il débute, salle Favart, par un agréable petit acte, *la Grand'Tante*. Deux exquises compositions sur des vers d'Armand Silvestre, *Poème d'avril* et *Poème du Souvenir*, popularisent son nom. La direction de l'Opéra-Comique, prise de court et se trouvant sans le moindre grain de mil pour atteindre à l'été, le charge d'écrire en quelques semaines la partition de *Don César de Bazan*. Peu de temps après, paraît *Marie-Magdeleine* (à l'Odéon), puis *Ève* (au cirque des Champs-Élysées), puis la musique de scène composée pour le drame de M. Leconte de Lisle, *les Erynnies*, puis enfin le *Roi de Lahore*, grand opéra, qui avait été reçu par M. Halanzier, alors directeur de l'Académie nationale de musique, avant d'être achevé, et qui fut joué pour la première fois le 27 avril 1877. L'œuvre obtient un vif succès à Paris, comme à l'étranger où l'on s'empresse de la monter; la réputation du maëstro est désormais universellement établie.

Depuis, sont venus *Hérodiade* (1881, théâtre de la Monnaie, à Bruxelles); *Manon* (1884, à l'Opéra-Comique); le *Cid* (1885, à l'Opéra); *Esclarmonde* (1889, à l'Opéra-Comique); le *Mage* (1891, à l'Opéra); *Werther* (16 février 1892, Vienne, Théâtre impérial); *Thaïs* enfin...

Je me hâte de constater que la première représentation de *Thaïs* n'a ressemblé en rien à la répétition générale; les heureuses modifications apportées çà et là dans le texte du poète,

les coupures habilement pratiquées dans l'avant-dernier tableau, la suppression de la scène où Athanaël, portant à ses lèvres la coupe des ivresses impures, voit poindre et grandir dans les profondeurs du ciel l'étoile miraculeuse de la Rédemption, — scène un peu trop subtile pour les facultés compréhensives du gros public, — la suppression non moins heureuse du final du ballet, afin de permettre le changement à vue du décor, et de nous ramener, sans baisser le rideau, en pleine Thébaïde, au pays du premier acte, tout ce travail de la dernière heure s'est trouvé donner à l'œuvre une solidité et une unité qui semblaient lui manquer d'abord.

Je me hâte de constater encore l'excellent fonctionnement d'une machinerie compliquée, et surtout de louer sans réserve la remarquable interprétation de l'œuvre.

La voix de mademoiselle Sanderson ne devait pas porter, disait-on, dans la salle de M. Garnier. On voulait bien admettre que les sons aigus pourraient être perceptibles des loges de face, mais certainement pas ceux du médium. Or l'événement a montré, que lorsqu'une cantatrice sait filer un son, prononcer clairement et phraser avec intelligence, la salle de l'Opéra ne lui est pas plus défavorable que celle de la place du Châtelet. Non seulement le médium de la voix de la charmante virtuose s'est trouvé suffisant de volume et délicieux de timbre, mais ses notes graves ont fait merveille; je me contenterai de citer la conclusion de la grande phrase du dernier acte, où le *mi* de poitrine de mademoiselle Sanderson résiste héroïquement aux superbes sonorités de M. Delmas, résistance d'autant plus méritoire que, dans la mesure précédente, ce contralto d'un instant jonglait avec le *contre-ré* suraigu.

Mademoiselle Sanderson appartient à la famille des grands artistes; et les progrès qu'elle a faits ces dernières années la placent aujourd'hui au tout premier rang.

Quant à M. Delmas, le rôle écrasant d'Athanaël ne semble nullement lourd à ses robustes épaules. On sait, depuis sa belle création du dieu Wotan, que lui aussi est de la grande famille. Peut-être lui reprochera-t-on trop de chaleur, trop de violence au début du rôle, ce qui en atténue l'effet par l'absence de crescendo dans la composition: mais le moyen

de chanter froidement ces phrases, toutes de tendresse passionnée?

Thaïs, c'est la lutte de l'amour divin et de l'amour profane.

Avouons-le : il est difficile de définir musicalement, j'oserai même dire « artistiquement », le caractère de ces deux amours. Ouvrez le *Cantique des Cantiques*, substituez un nom propre quelconque à celui du divin Créateur, et voyez l'effet produit! Lisez sainte Thérèse et faites la même expérience.

Un vieux magistrat sceptique, paillard et malin, le président de Brosses, est chargé par Louis XIV d'une mission confidentielle auprès de la curie romaine. Visitant après dîner la galerie d'un cardinal grand amateur de chefs-d'œuvre, il tombe en arrêt devant une admirable Madeleine nue comme un ver, faite comme Vénus. Puis il regarde en souriant Son Éminence, qui, baissant les yeux et rougissant un peu : « Cela, c'est l'amour divin, lui dit-Elle. — Ah bah! monseigneur!... Et moi qui croyais ne pas le connaître! »

Les jolies mélodies que soupire mademoiselle Sanderson en l'honneur d'Éros pourraient changer d'adresse et célébrer le Dieu des Chrétiens. Nous n'avons qu'un cœur et l'écho des battements de ce cœur ne donne qu'une note. Tantôt plus, tantôt moins sonore, c'est toujours la même note, qui ne varie que par l'intensité. C'est pourquoi je critiquais tout à l'heure l'exubérance trop hâtive d'Athanaël cherchant à convertir Thaïs : le mysticisme professionnel d'un ascète, la modestie de son caractère, la douce réserve de sa parole pouvaient seuls indiquer le contraste des deux amours. Un ermite est un être accoutumé au silence : s'il parle, il parle bas.

Vous me direz que M. Anatole France commence son très spirituel roman par cette phrase qui bouleverse les idées reçues sur les Thébaïdes et les ermites : « En ce temps-là le désert était peuplé d'anachorètes; sur les deux rives du Nil, d'innombrables cabanes, bâties de branchages et d'argile par la main des solitaires, étaient semées à quelque distance les unes des autres. » Des anachorètes engageant une discussion théologique d'un bord à l'autre du Nil devaient forcément élever la voix

et crier un peu fort, dans l'ardeur de la controverse ; mais ce n'étaient, alors, que des anachorètes de fantaisie...

Qu'importe? n'ergotons point là-dessus. Vous connaissez le roman : il est exquis : « Agenouillé dans sa cellule, devant le simulacre de ce bois salutaire où fut suspendue, comme dans une balance, la rançon du monde, Paphnuce (Athanaël) se prit à songer à Thaïs, parce que Thaïs était son péché, et il médita longtemps, selon les règles de l'ascétisme, sur la laideur épouvantable des délices charnelles, dont cette femme lui avait inspiré le goût, aux jours de trouble et d'ignorance. Après quelques heures de méditation, l'image de Thaïs lui apparut avec une extrême netteté. Il la revit telle qu'il l'avait vue lors de la tentation, belle selon la chair. Elle se montra d'abord comme une Léda, mollement couchée sur un lit d'hacinthe, » — c'est ainsi à peu près qu'on a pu admirer mademoiselle Mante grâce à la chute de son manteau, à la répétition générale, — « la tête renversée, les yeux humides et pleins d'éclairs, les narines frémissantes, la bouche entr'ouverte, la poitrine en fleur et les bras frais comme deux ruisseaux. A cette vue, Paphnuce se frappait la poitrine et disait : « Je te prends à témoin, mon Dieu, que je considère la laideur de mon péché ! »

Et il la considère avec tant d'attention, cette laideur, qu'il lâche ermitage et désert pour courir à Alexandrie contempler derechef l'original du tableau et comparer la réalité au rêve.

Tel est le scénario du premier acte, élégamment traduit en vers libres par M. Louis Gallet.

Nous voici maintenant chez Nicias, philosophe épicurien, ami d'enfance d'Athanaël. Entrée de notre ermite : « Connais-tu Thaïs, la comédienne? — Comment ! si je la connais ! elle vient ici, ce soir, souper après le théâtre. — En ce cas, je réclame une place à table et un habit convenable. » Toute une troupe de comédiennes et de philosophes fait bientôt irruption chez Nicias ; la lutte entre le « saint » et la courtisane s'engage immédiatement : « Que me veux-tu? — Te conquérir à Dieu! — Passe ton chemin, je ne crois qu'à l'amour. »

Il ne passe que très momentanément son chemin, le brave

ermite. Au tableau suivant, nous voyons Thaïs, en son boudoir, adressant à Vénus de tendres prières pour cette beauté qu'elle demande à conserver éternellement. C'est ce moment de lassitude de tout qu'Athanaël choisit pour pénétrer auprès d'elle et la convaincre. — C'est à mon avis la scène maîtresse de la partition, celle où poète et musicien ont mis tout leur cœur, toute leur âme. — A bout de forces, et prise tout à coup de dégoût pour la vie qu'elle mène, Thaïs va céder, quand la voix amoureuse de Nicias se fait entendre au dehors. La courtisane tente alors de se reprendre : « Va-t'en, dit-elle au moine; je suis Thaïs, je ne crois plus à rien, ni à lui, ni à toi, ni à ton Dieu. » Et elle tombe en sanglotant : « A ton seuil, jusqu'au jour, j'attendrai ta venue », riposte le moine, au baisser du rideau.

Une place publique éclairée par la lune. A la porte de la maison, accroupi sur les marches de l'atrium, Athanaël qui songe et qui espère. La porte s'ouvre, et, modestement vêtue de gris, la courtisane sort, une lampe à la main : « Me voici! — C'est bien! non loin de nous est un monastère où des femmes élues vivent pareilles à des anges; c'est là que je te conduirai. » Quelle touchante mélopée que les tendres adieux de Thaïs à la statuette d'Éros ! « L'amour est une vertu rare. J'ai péché non par lui, mais plutôt contre lui. Ah! je ne pleure pas de l'avoir eu pour maître, mais d'avoir méconnu sa volonté... »

Athanaël est rentré au désert, après avoir conduit Thaïs dans un monastère, tout fier de sa victoire ; mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'est lui-même qu'un vaincu. L'image de Thaïs le poursuit partout et tourmente sa chair; il a des rêves étranges, des cauchemars où il assiste à la perte de son âme : — mademoiselle Mauri remplit le rôle de « la Perdition » et le corps de ballet représente une infinie quantité de charmants petits péchés véniels. — Tout à coup, dans son rêve, une voix lui crie : « Thaïs va mourir! » Et il se réveille en sursaut, épouvanté.

Au dernier acte, c'est le cloître où prient les « filles blanches » près de Thaïs expirante. Thaïs la sainte va mourir. Et voici Athanaël qui, ne pouvant résister au furieux désir de la revoir, au besoin de lui crier son amour, a tout abandonné,

désert et bonnes résolutions, pour se précipiter à ses genoux. Et alors s'engage le duo final où la moribonde exprime sa joie de retourner vers le Seigneur, tandis que le moine se roule à ses pieds, dans la honte et le désespoir. « Le son des harpes d'or m'enchante, de suaves parfums me pénètrent, je sens une exquise béatitude endormir tous mes maux », soupire Thaïs. — « Viens, Thaïs, je t'aime! » hurle Athanaël. — « Ah! le ciel! je vois Dieu! » Et pendant que l'ermite se précipite follement sur son cadavre, les voix d'en haut lui crient : « Va-t'en, maudit, va-t'en! » — les filles blanches : « Un vampire, un vampire! » — et les anges du ciel : « Pitié! »

Je n'entrerai pas dans le détail de la partition. La jeter brutalement sur une table de marbre pour la découper en petites tranches, la réduire en morceaux, en mettre à nu les dessous, me paraît méprisable besogne. Est-il donc d'un intérêt quelconque de constater que le prélude de la Thébaïde est en *la*? que le sujet de la séduisante introduction placée en tête du second acte est exposé par quatre cors en *mi*? que la fin de cet acte et le commencement du suivant sont reliés par une sorte de poème symphonique en *ut majeur*? que le dernier accent de mademoiselle Sanderson suppliant Vénus de lui octroyer la beauté éternelle est un *si bémol aigu*? que la délicieuse méditation, si remarquablement phrasée par le violon de M. Berthelier, est un *andante religioso à quatre temps*? que les cris du chacal et les rugissements du lion, à l'acte III, sont rythmés à *six huit*?

Non! n'est-ce pas?

Mais ce que nous, musiciens, nous devons remarquer, étudier et louer sans réserve, c'est le sentiment élevé qui règne depuis la première jusqu'à la dernière note de l'ouvrage, c'est l'unité de la composition, sa recherche harmonique, et, par-dessus tout, son admirable sonorité orchestrale.

Bien rares sont les maîtres capables d'écrire quatre ou cinq cents pages de symphonie avec une telle sûreté de main qu'il n'y ait aucune erreur à réparer le jour où l'on répète pour la première fois, aucun accent à renforcer, aucun éclat à atténuer. Écoutez cette succession de sept tableaux différents de caractère, passant du grave au doux, du plaisant au sévère, les uns

violents et cuivrés, les autres calmes avec des caresses de quatuor en sourdine ; tout cela si heureusement équilibré, si harmonieusement opposé ! Ni lourdeurs, ni maigreurs : on ne souhaite rien autre chose, on se laisse emporter par ce courant mélodieux sans souci du voyage, au gré du flot.

J'étonnerai beaucoup d'indifférents en leur apprenant que le ballet renferme au moins deux pages exquises d'invention orchestrale : le *scherzetto* (les critiques vous diront confidentiellement qu'il est en *si bémol*) pendant lequel « la Perdition » fait miroiter ses trésors aux yeux d'Athanaël, et l'*allegretto* suivant (en *sol majeur*, affirmeront-ils), qui accompagne l'entrée des gnômes apportant au solitaire fruits et parfums. Les sonorités de ce dernier morceau sont parfaitement originales.

Si le ballet, en général, a produit peu d'effet, la faute n'en est pas imputable au compositeur, qui avait écrit sa musique pour une mise en scène très spéciale, très caractéristique, une vraie fantasmagorie avec apparitions, spectres, jeux de lumière, etc., tableau bien plutôt mimé que dansé. Le théâtre, presque constamment vide et sombre, ne devait s'éclairer que vers le *sabbat* final, où près de deux cents figurants s'entassaient devant la toile de fond. Soudain, brusque transformation du décor : la Thébaïde, la solitude. Or, quand il s'est agi, à l'Opéra, de réaliser ce rêve, on s'est vite aperçu que changer à vue, avec une foule compacte sur la scène, était impossible : « Chaque soir, je risquerais la vie de quatre ou cinq figurants », disait M. Gailhard. Il fallut alors se résigner, et en revenir à l'éternelle tradition, au jupon court de la danseuse, lequel n'a rien d'égyptien, ainsi que chacun sait.

Quel dommage ! Comme il eût été bon de voir s'animer ces figures impassibles qui nous agacent tant, sur les bas-reliefs, par leur immobilité quarante et une fois séculaire, d'applaudir ces pauvres momies tout étonnées de pouvoir étirer enfin leurs membres ankylosés, et frétiller délicieusement sur une chatoyante musique !

CH. M. WIDOR.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES DE HAM[1]

I

Fort de Ham, le 6 mai 1844

Madame,

J'ai reçu hier, 5 mai, la lettre que vous avez daigné m'écrire : comme la précédente, elle est venue au milieu des tristes souvenirs d'un triste anniversaire me ranimer à l'espérance et me dire : « Tout n'est pas fini, puisqu'il y a encore un cœur noble et élevé qui s'intéresse à toi! »

Vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre l'effet que

1. Ces lettres sont adressées à une Française, fille d'un ancien préfet de l'Empire, mariée à un Français, habitant Florence, où elle voyait souvent l'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte.

Au printemps de 1844, elle écrivit au prince Louis-Napoléon, prisonnier depuis le mois d'octobre 1840 au fort de Ham. La réponse du prince, en date du 6 mai 1844, a été publiée par *le Gaulois*, dans son numéro du 15 septembre 1892 ; par exception, nous croyons devoir la publier de nouveau avec les dix lettres qui suivent, toutes inédites. L'ensemble permet de reconstituer un petit roman qui ne manquera pas d'intéresser les amateurs de psychologie et d'histoire : Louis-Napoléon les écrivait, ces lettres, en 1844 et 1845 ; le 25 mai 1846, il s'évadait de Ham ; en 1848, il était président de la République ; en 1852, empereur des Français.

vos lettres ont fait sur moi : comment vous le décrire? J'aurai recours à une comparaison. Vous avez vu sans doute une belle gravure anglaise qui représente Notre Seigneur marchant sur les flots et qui d'un regard ranime le courage d'un de ses apôtres prêt à disparaître dans l'abyme, et lui dit : « Marche ! la foi sauve. » Eh bien, votre douce intervention au milieu de ma solitude a produit sur moi le même effet ; à votre voix, j'ai senti mon cœur se réchauffer, et l'atmosphère de ma prison, que l'indifférence des miens et l'inimitié rendent parfois si lourde, m'a semblé plus légère. Je me suis relevé, un rayon d'espoir a brillé dans mon âme, et je me suis senti transporté dans un autre monde.

Ne croyez pas cependant, Madame, que je fusse découragé, non, mais il y a en moi deux êtres, l'homme politique et l'homme privé : l'homme politique est et restera inébranlable : la haine, la calomnie, la captivité ne lui arracheront pas une plainte, pas un soupir : mais l'homme privé, à son tour, est bien malheureux. Abandonné de tout le monde, de ses anciens amis, de sa famille, de son père même, il se laisse aller souvent à ses souvenirs, à ses regrets : il se voit jeune encore enterré tout vivant, il voudrait sentir, agir, aimer, et tout lui est interdit, sinon la pensée : aussi use-t-il, abuse-t-il même de cette seule faculté qui lui reste. Mais une pensée sans but, c'est un rêve : et rêver fatigue.

Vous m'avez, Madame, délivré de cette fatigue, vous avez donné un but à mes pensées. Ne vous effarouchez pas, je vous prie, de cet aveu : vous êtes à trois cents lieues de moi et je suis gardé par quatre cents hommes ; et, d'ailleurs, ce sentiment exalté de reconnaissance est si pur, si sincère, qu'il mérite un peu de bienveillance.

Je vous connais à peine, Madame, mais votre souvenir se lie avec celui de l'être que j'ai le mieux aimé au monde, mon pauvre frère[1] : comment donc ne vous aimerais-je pas? Ensuite, quand tout le monde, excepté peut-être les soldats qui me gardent, me montre de l'indifférence, vous, vous venez guérir une de mes profondes blessures en me ramenant l'affection de mon père !

1. Son frère aîné, Napoléon-Louis, mort à Forli le 17 mars 1831.

Vous devez comprendre ce que j'éprouve pour vous. Ne me dites donc plus que, maintenant que vous n'êtes plus à Florence, vos lettres perdent à mes yeux *le seul charme* qu'elles avaient. Non, vos lettres n'ont pas pour moi seulement un charme d'emprunt : elles me rendent heureux par cela seul qu'elles viennent de vous, d'une personne qui, sans me connaître, me porte intérêt, parce que mes malheurs l'ont touchée, parce que peut-être elle lit dans mon cœur. En effet, pourquoi ne pas croire à une secrète sympathie qui se communique à de grandes distances comme des fluides électriques? Je crois, moi, à tout ce que j'éprouve, et même à tout ce qui flatte et élève mon âme.

Oui, je suis sûr que vous comprenez quels sont les sentiments qui ont guidé mes actions passées, et que vous rendez justice, sinon aux faits, du moins aux intentions. Le vulgaire ne voit, n'approuve jamais que le succès; les esprits élevés scrutent la moralité du but, et alors ils accordent souvent quelques larmes, quelques consolations au vaincu.

Mon père, malheureusement, ne m'a pas jugé comme vous : souvent il a prêté à mes actions le mobile le plus sordide, et j'avoue que c'est ce qui m'a le plus froissé de sa part. Un exemple vous le prouvera : en 1834, j'étais en Suisse auprès de ma mère; j'apprends que le choléra était à Livourne, je demande à l'instant des passeports pour aller auprès de mon père le soigner, dans le cas où il serait atteint du fléau; croyez-vous qu'il me répond en termes assez secs et qu'il prête à cette preuve d'attachement des motifs cachés d'intérêt? Jamais je n'ai pu oublier cela; c'était tellement opposé à mes sentiments que je ne pouvais même pas comprendre une pareille idée. Ne suis-je pas malheureux d'avoir été si mal apprécié?

Moi agir par intérêt! Mon Dieu, aujourd'hui que j'ai dépensé presque toute ma fortune pour soutenir dans le malheur les hommes dont j'ai compromis l'existence, je donnerais tout mon héritage pour une caresse de mon père. Qu'il donne à Pierre ou à Paul toute sa fortune, que m'importe, je travaillerai pour vivre; mais qu'il me rende son affection, je ne m'en suis jamais rendu indigne, et *j'ai besoin d'affection!* Il y a beaucoup d'hommes qui vivent très bien avec le cœur

vide et l'estomac plein : pour moi, il faut que j'aie le cœur plein, peu m'importe l'estomac.

Mais j'abuse, Madame, de votre bonté : je me fais illusion, je vous écris comme à une sœur, je me figure que vous partagez toutes mes sensations, et je vous les communique. Excusez-moi ; mais, si je vous ai offensée en vous disant que je vous aimais, ne vous en prenez qu'à vous, vous dont les lettres m'ont attendri, touché, charmé, et à laquelle il m'était impossible de cacher l'impression qu'elles avaient produite sur moi. Depuis votre première lettre, j'ai compté les jours : je les ai trouvés bien longs : celui qui attend est bien plus impatient que celui qui donne.

Je vais encore compter les jours. Si vous ne me répondez pas, c'est que je vous aurai déplu, c'est que je me serai trompé : ce sera une nouvelle illusion que j'aurai perdue ! Mais il n'en sera pas ainsi : vous avez le cœur trop généreux pour ne pas compatir aux maux permanents, aux joies passagères de ceux qui souffrent.

Adieu, Madame, recevez avec bonté l'expression sincère de ma reconnaissance et de mon respectueux attachement.

N. L. B.

Si vous ne vouliez pas vous servir de l'intermédiaire de M. Vieillard [1], vous pourriez m'écrire sous l'enveloppe de M. Blot, avoué, 16 rue de Grammont, Paris.

Vous pouvez être sûre, Madame, que je ne ferai part à personne du bonheur que me fait éprouver votre correspondance.

Je sais être avare de certains biens.

1. Officier d'artillerie sous le premier Empire, choisi par la reine Hortense pour être précepteur de son fils aîné sous la Restauration (il s'occupa aussi de l'éducation du cadet), M. Narcisse Vieillard était député sous Louis-Philippe ; il mourut sénateur du second Empire.

II

H. le 28 sept. 1844.

Madame,

Ce bon M. Vieillard, en m'envoyant votre lettre du 1er septembre, m'annonce qu'il a gardé la lettre que je vous écrivais trois mois avant de vous l'envoyer! Votre silence, que je m'explique maintenant, m'a bien peiné. Je me disais, ne recevant pas de réponse de vous: « Voilà encore une douce illusion détruite! » et j'en gémissais sans m'en plaindre, car quel droit ai-je de mériter votre bienveillance et de faire appel à votre cœur?

Dieu merci, mes craintes n'étaient pas fondées et votre bonne lettre est venue chasser bien loin mes tristes pressentiments; un jour de bonheur fait oublier bien vite quatre mois d'inquiétude.

Comment vous exprimer les sentiments que m'inspirent les lignes si simples, si amicales, si spirituelles, que vous m'adressez? Comment trouver des mots capables de vous peindre toute ma reconnaissance?

Il paraît que souvent le bonheur, comme le malheur, est à votre porte sans que vous vous en doutiez: vous avez été sur le point de venir me voir, dites-vous: et j'ignorais votre présence si près de moi, et votre intention et votre sympathie pour moi! Mais, hélas! vous n'êtes pas venue, et le malheur seul est entré dans ma prison. J'espère que si une circonstance semblable se présente jamais, vous n'écouterez plus les conseils de votre parent *tout-puissant*[1]. Croyez-moi: les tout-puissants n'ont pas de cœur. Il faut être entouré d'une auréole pour leur plaire: et ils n'étaient pas capable de comprendre ni d'apprécier votre noble décision de vous faire au moral sœur de la Charité.

Vous voudriez m'envoyer de l'air que vous respirez: et

1. M. Thiers.

certes ce serait le plus beau cadeau que vous puissiez me faire : car, voyez-vous, quoique je ne vous connaisse qu'à peine, je vous aime tendrement. « C'est stupide! » direz-vous, et vous aurez peut-être raison. Mais c'est ainsi. Votre figure, qui se perd dans le vague de mes souvenirs, est toujours présente à mes yeux. Je pense, je rêve à vous. Pourquoi? Ah! de grâce, ne m'adressez pas une question si prosaïque. Savons-nous donc le pourquoi de toutes nos sensations? Savez-vous pourquoi la colombe qu'on a arrachée de son nid et transportée en pays lointains retrouve au milieu des airs la route qui la ramène aux lieux de sa naissance? Savez-vous pourquoi vous-même vous vous sentez transporté par un sentiment de douce béatitude en voyant du haut d'une montagne les riantes vallées et l'horizon qui se perd dans les vapeurs?

Je comprends le bonheur presque comme vous : commander pour faire le bien, ou obéir à ce qu'on aime, voilà pour un homme la véritable félicité. Que de fois, en errant sur les montagnes de la Suisse et enthousiasmé du spectacle qui s'offrait à mes regards, n'ai-je éprouvé le désir d'avoir quelqu'un (ou plutôt quelqu'une) qui partageât mes impressions et s'identifiât à tout mon être! Combien de fois au milieu de la foule de Londres ne me suis-je pas trouvé plus isolé que sur les rochers de la Suisse ! Vous avez, à ce que je vois, senti le même vide, éprouvé les mêmes besoins d'affection, d'association de sentiment et d'idées, et comme moi, je le crains, vos désirs n'ont point été satisfaits. — Vous étiez faite pour être heureuse, puisque la plus grande joie, pour une âme élevée, est de faire le bonheur des autres, et cependant vous me dites que vous avez beaucoup pleuré. Je n'ose pas vous dire de me confier vos peines, de m'associer un peu à votre sort, à votre passé, à votre présent que j'ignore ; nous sommes encore trop étrangers l'un à l'autre ! Moi non plus je n'ose vous parler de mes tourments. Ce serait, d'ailleurs, une singulière correspondance...

Désirez-vous, au reste, que je vous écrive? Tenez-vous à mes lettres? Dans ce cas, donnez-moi une adresse pour vous écrire ; je ferai mettre mes lettres à la poste à Paris, afin qu'elles n'aient point le timbre d'ici : et vous, il faut que vous m'adressiez les vôtres sous l'enveloppe d'une personne qui a

toute ma confiance et qui, par parenthèse, est mon frère de lait : M. Bure, 9 rue Capron, aux Batignolles, banlieue de Paris.

Voyez! aujourd'hui je ne puis pas même vous répondre : M. V... est parti pour la Normandie ; il faut que j'attende son retour pour vous envoyer cette lettre.

Vous avez raison de dire que mon pauvre père est plus malheureux que moi, puisque j'ai de plus que lui l'espoir d'un meilleur avenir. Mais j'avoue que je ne conçois pas sa conduite à mon égard : qu'ai-je donc fait pour mériter son mépris et son indifférence? Savez-vous s'il a lu une notice sur mon oncle Joseph, que j'ai écrite dans la *Revue de l'Empire*? Connaissez-vous mes écrits? Voulez-vous que je vous les envoie? Mon oncle m'avait dit, à Londres, qu'il n'était pas juste que je supportasse seul toutes les charges que la politique m'a forcé d'accepter, et il me répétait souvent qu'il m'indemniserait après lui. Il n'en a rien fait[1]. Je m'en suis vengé en faisant son éloge, en repoussant les calomnies qu'on répandait sur sa mémoire.

Le temps serait bien long pour moi ici, si je ne me créais pas des occupations suivies. J'ai entrepris depuis dix-huit mois un travail formidable : c'est l'histoire de l'artillerie depuis son origine. Il y aura une centaine de gravures, et je puise à même une multitude d'ouvrages et de manuscrits qu'on m'envoie de Paris.

Vous voyez que je me laisse aller à vous parler de moi, comme si je m'adressais à une ancienne amie à laquelle je serais sûr de faire plaisir en lui parlant de tout ce qui m'occupe. Imitez-moi : vous devez être plus certaine que je ne le suis d'atteindre votre but et de m'intéresser en me parlant de vous. — Quand du haut des montagnes bleues qui entourent Florence, vous regarderez par un beau soleil couchant cette ville éparpillée dans toute la vallée de l'Arno, quand vous jetterez vos regards sur l'horizon, point qui nous charme toujours parce qu'il est vague, indéfini, poétique comme notre avenir, alors pensez à moi et songez qu'il y a une âme tendre, respectueuse et dévouée qui rompt ses entraves, traverse les

1. Joseph Bonaparte était mort, à Florence, le 28 juillet 1844.

Alpes et les Apennins et vole près de vous, toutes les fois que vous l'appelez par un souvenir.

On raconte l'histoire de deux palmiers, dont l'un situé près de Tarente jetait au vent la poussière de ses fleurs qui étaient transportées à l'autre palmier qui végétait sur les rivages de la Grèce; et cette correspondance aérienne suffisait pour les vivifier, les soutenir, reverdir tous les ans leur feuillage desséché par le soleil. J'ai toujours ri de cette histoire; aujourd'hui j'y ajoute foi, car elle me touche!

Mais, malgré tout le plaisir que j'éprouve à causer avec vous, Madame, je m'arrête, car je ne veux pas abuser de la permission que vous m'avez donnée; et je termine en vous remerciant de nouveau de l'aimable lettre que vous m'avez écrite et qui m'a fait un bien inexprimable.

Recevez donc, Madame, avec bonté et indulgence, l'expression de mes sentiments aussi tendres que respectueux.

N. L.

III

Le 15 fév. 1845.

Madame,

Que devez-vous penser de mon silence? M. V... m'a remis lui-même au mois de décembre dernier votre lettre, et nous voilà au mois de février, et je ne vous ai pas écrit! Eh! mon Dieu, peut-être ne vous en êtes-vous pas même aperçue, car, permettez-moi de vous le dire, je crois que vous ne tenez pas beaucoup à ma correspondance : vous m'avez écrit la première fois par pitié, et depuis vous m'avez toujours répondu par charité.

Quoi qu'il en soit, je veux vous dire pourquoi je suis resté si longtemps sans vous écrire, moi qui tiens tant à rester en relation avec vous.

Quand M. V... est venu me voir, je lui ai beaucoup parlé de vous, sans lui faire nullement entrevoir le sentiment que je vous portais; et quand il est parti, j'avais le cœur si plein, l'esprit si exalté par tout le bien qu'il m'a dit de vous, que j'avais rêvé un moyen de rétablir votre bonheur et par cela même de coopérer au mien. Mais la raison est venue peu à peu décolorer mon songe; j'ai pensé que vous me trouveriez bien hardi de vous donner des conseils, que je n'y avais aucun droit, et je me suis décidé, *après bien des combats intérieurs*, à vous écrire, mais sans vous parler de mes rêves. Je tiens cependant à vous dire toute la part que j'ai prise au danger que vous avez couru. Croyez que souvent je pense à vous et que je voudrais vous savoir heureuse, vous qui méritez si bien de l'être: jugez donc combien j'ai dû être péniblement impressionné en pensant que l'eau a manqué vous engloutir!

J'ai aussi des moments de découragement si pénibles que je n'ai pas même alors la force d'écrire. Tant de causes de chagrin sont venues s'ajouter à mes malheurs! J'ai perdu ma fortune, mes amis; toutes celles que j'ai aimées se sont données à d'autres: et je reste seul ici, sans d'autres soutiens qu'une espérance vague et incertaine.

Vous me donnez bien peu de détails sur mon père. Lui parlez-vous de moi? Pourquoi donc m'en veut-il? Je ne conçois rien à ses procédés envers moi. De grâce, donnez-moi de ses nouvelles et des vôtres.

Comment pouvez-vous croire que l'adresse que je vous donne ne soit pas sûre? Quand vous m'écriviez par M. V..., cela me venait ensuite par la même voie. Si je suis imprudent pour moi, je ne le suis pas pour les personnes que j'aime et que je respecte.

Pardonnez-moi l'incohérence de cette lettre, mais j'ai l'âme froissée, le cœur brisé et je n'éprouve qu'une seule consolation, c'est de vous exprimer tout ce que je ressens pour vous de dévouement et de tendre et respectueuse amitié.

N.

Écrivez-moi s. l'adresse de M. Bure, 9 rue Capron, aux Batignolles, Paris.

IV

Le 12 mars 1845.

Madame,

Je suis heureux de voir que mon caractère se rapproche du vôtre : nous passons tour à tour de la tristesse à la joie sans raisons plausibles, du découragement à l'espoir. Je déteste ces natures de juste milieu qui ne sont jamais ni gaies ni tristes, parce qu'elles ne sentent rien vivement : elles végètent, elles ne vivent pas.

Mais les causes qui influent sur nous sont différentes. Vous, vous obéissez à l'atmosphère comme une fleur, l'orage vous abat, le soleil vous épanouit ; sur moi, c'est votre amitié ou votre dédain qui produisent le même effet. Si donc aujourd'hui je suis plus gai, ce n'est pas que je sois moins malheureux, mais c'est parce que vous m'avez répondu une bonne lettre, sans attendre que quelques mois se soient écoulés pour m'écrire suivant votre ancienne habitude.

Vous voulez que je vous dise ce que je pensais : j'obéis, mais j'obéis avec moins de timidité parce qu'une autre chose que je vous dirai ensuite rendra tout ceci nul.

J'avais pensé que, lorsqu'on a comme vous un esprit élevé, un grand cœur et une belle âme renfermée dans une belle enveloppe, il ne faut pas dire adieu au monde parce qu'on a eu le malheur de lier sa destinée à quelqu'un qui n'était pas digne de la partager. Si on a perdu le bonheur domestique, ce bonheur qu'on rêve sans cesse, on peut toujours s'en créer un autre, moins doux, il est vrai, mais plus glorieux : c'est de se dévouer à une cause, à une idée.

J'avais donc pensé de vous dire de vous rapprocher de votre mari, de le dominer, de représenter à Paris la cause qu'a défendue avec tant de dévouement votre père : et de venir me voir ! — Voilà le rêve que j'avais formé pour vous, pour moi, pour tous ! Mais, hélas, quoique je ne bouge pas, le monde tourne autour de moi, et je vous avoue qu'une des idées qui

me tourmentent le plus est de penser que je ne vous reverrai peut-être jamais!

Oui, malgré moi, je vois avec effroi le moment approcher où je serai forcé de dire un éternel adieu à l'Europe, à tout ce que j'ai aimé, à tout ce qui m'attache à la vie! Voilà la raison du trouble que vous avez remarqué dans ma dernière lettre. A quoi bon m'écrire maintenant? Vous écrivez à un mort.

Adieu, adieu; je ne veux pas m'attendrir : les femmes n'aiment pas les *pleurnicheurs*, et elles ont bien raison : je ne le suis pas par nature. Recevez de nouveau l'expression de ma respectueuse et tendre amitié.

N. L.

Vous pouvez envoyer à B... tout ce que vous voudrez.

Je ne mettrai plus le cachet qui vous a choquée. Vous avez pensé que c'était trop tendre, n'est-ce pas, surtout pour la poste... Sous ce rapport, vous avez raison.

V

Le 15 [1].

Madame,

Votre lettre m'a rendu bien heureux, puisqu'elle me donne l'espoir de vous revoir un jour. J'espérais vous écrire quelque chose de nouveau sur ma position à venir, mais tout est encore incertain; si d'ici quelques jours j'apprends quelque nouvelle, je m'empresserai de vous en faire part, puisque vous daignez vous intéresser à moi.

Il n'y a rien de plus triste que l'incertitude, je crois encore que je serai forcé d'aller en Amérique, mais depuis que je vous ai écrit, ce qui me paraissait certain est devenu douteux.

Dans tous les cas, j'irai d'abord en Angleterre, peut-être en Italie; partout où je pourrai vous revoir, je serai heureux.

1. Cette lettre — adressée à madame de N..., poste restante, à Florence, — a été mise à la poste à Paris et porte le timbre du 17 avril 1845.

Dites-moi quels sont vos projets et si vos affaires sont terminées. Fallait-il donc venir à cette extrémité?

Recevez de nouveau l'assurance de mes tendres et respectueuses amitiés.

N. L.

VI

27 mai.

Madame,

Vous vous trompez fort si vous croyez que la lettre que vous m'avez écrite et où respirait un peu plus de compassion pour moi que dans les autres, m'ait déplu. Il faudrait que j'eusse un bien mauvais caractère. Mais si vous trouvez mes lettres plus laconiques, c'est que depuis quelque temps ma disposition d'esprit a empiré à cause de l'incertitude de ma position. L'incertitude est ce qu'il y a de pis et je ne sais pas encore ce que je deviendrai. Mais cette préoccupation ne m'absorbe pas au point de méconnaître tout ce que vos procédés à mon égard ont d'obligeant et de généreux. Je voudrais, hélas! pouvoir vous en remercier plus tendrement que je ne le fais!

Votre dernière lettre me parle de mon père et d'un projet que vous avez et que je ne comprends pas bien. Dès que vous ne voyez plus mon père, je renonce à employer un autre intermédiaire que vous. — D'ailleurs, vous savez que tout ce qui paraîtrait arrangé lui déplairait, je ne veux lui écrire que directement.

Mon cousin[1] est arrivé à Paris; j'espère qu'on lui permettra de venir me voir... C'est une terrible chose que le malheur! Il me semble être enterré tout vif.

Je voudrais vous savoir heureuse et votre position définitivement fixée; dites-moi ce qu'il en est, car vous ne pouvez douter du vif intérêt que je porte à tout ce qui vous touche.

Adieu, Madame: excusez, je vous prie, le langage peu

1. Le prince Napoléon, qui, en 1845, passa quatre mois en France, avec l'autorisation du gouvernement, sous le nom de comte de Montfort.

soigné d'un homme qui sent trop vivement pour expliquer à la fois toutes ses impressions. Regrets, désirs, reconnaissance, espoir, tendresse, abattement, résignation, je sens tout cela en vous écrivant; et le combat de toutes ces douces sensations produit, vous le voyez, peu de chose sur le papier, mais beaucoup dans mon cœur.

Recevez donc, Madame, avec bonté, l'assurance de mes sentiments de respectueuse et tendre amitié.

N. L.

VII

Ham, le 11 oct. 1845.

Madame,

Je n'ai reçu qu'hier soir votre lettre du 7, parce qu'elle a été se promener à Beauvais. Il faut mettre sur l'adresse : Ham (Somme). J'ai dès aujourd'hui fait adresser la demande au Ministère, et je vis dans l'espoir de vous voir bientôt et de vous renouveler de vive voix l'expression de mes sentiments de respectueuse amitié.

NAPOLÉON LOUIS B.

VIII

Ham, le 19 oct.

Madame,

Vous me laissez dans la plus grande inquiétude. Je vous attends depuis hier et je n'ai rien reçu pour m'expliquer votre non arrivée.

Que vous est-il donc survenu? Êtes-vous malade? Vous est-il arrivé un accident? Avez-vous changé de sentiments à mon égard? De grâce, tirez-moi d'inquiétude : car rien n'est plus triste que de voir un bonheur vous échapper.

Recevez, en attendant, la nouvelle expression de mes sentiments tendres et respectueux.

NAPOLÉON LOUIS B.

Il faut douze heures pour venir en poste de Paris à Ham. et la route passe par Compiègne et Noyon.

IX

Ham, le 21 oct. 1845.

Madame,

Je suis désolé de l'accident qui vous est arrivé et de ses conséquences: puisque, d'un côté, vous êtes souffrante, et, de l'autre, je suis privé du bonheur de vous revoir.

J'ai été pendant trois jours bien inquiet, et flottant sans cesse entre l'espoir de vous voir arriver et la crainte d'un désappointement. J'espère que votre indisposition n'aura pas de suite et que ce mauvais début ne vous découragera pas. Mais, je vous prie, ne soyez plus si pressée, et arrangez-vous pour ne pas passer deux nuits en voiture : cette fatigue peut vous faire du mal, et je ne veux pas être cause du moindre désagrément pour vous : vous finiriez par me prendre en grippe.

Partez de Paris le matin, vous serez le soir à Ham ; je vous verrai le lendemain ; et le soir même vous pouvez repartir et n'être que quarante-huit heures absente de Paris.

Je ne saurais vous exprimer combien ce contre-temps m'afflige, je suis persuadé qu'il influera sur votre nature si impressionnable : et, comme une fleur que l'orage emporte, vous n'aurez pas le courage de lutter contre la tempête.

Rassurez-moi et sur vos sensations et sur votre santé, en m'adressant vos lettres sous l'adresse de M. Charles Thélin[1], poste restante, à Ham.

Recevez de nouveau, Madame, l'assurance de mes sentiments tendres, dévoués et reconnaissants.

N. L.

1. Valet de chambre du prince.

X

Ham, le 2 nov. 1845

Madame,

Il y a huit jours que j'avais le bonheur d'être avec vous. Votre apparition a été pour moi comme un heureux rêve, mais seulement comme un rêve : car votre visite a été si courte que j'ai eu à peine le temps de me remettre devant vous de l'émotion qu'elle avait produite sur moi; et lorsque j'étais redevenu assez calme pour en jouir, vous étiez déjà partie.

Permettez-moi cependant de vous remercier de tout mon cœur de la preuve d'affection que vous m'avez donnée en entrant dans ma sombre demeure, et permettez-moi d'espérer que, si jamais je vous revois, comme je le désire, vous partagerez un peu de ma joie.

Je suis inquiet de savoir si le voyage ne vous a pas fatiguée, et je serai bien heureux de recevoir l'assurance de votre arrivée en bon port à Florence.

J'attendais aujourd'hui le docteur Conneau[1], qui m'aurait peut-être apporté quelques nouvelles relatives à ce dont je vous ai parlé; mais il n'est pas encore de retour, et je ne veux pas tarder plus longtemps à vous exprimer la douce impression que m'a laissée votre visite.

Je me berce quelquefois de l'idée de vous revoir en Italie; cependant je n'ose l'espérer!

Il est bien triste d'être quelquefois tiraillé en sens opposés, par des idées, des désirs, des devoirs qui se combattent; aussi au milieu du tourbillon je me laisse aller au hasard, sans savoir où j'aborderai.

Je crois que vous ferez bien de ne pas parler à mon père de votre voyage, car il est si soupçonneux qu'il verrait dans une simple marque d'amitié toute une intrigue.

J'espère, Madame, avoir bientôt de vos nouvelles; vous

1. La peine du docteur Conneau, condamné à cinq ans de prison comme complice du prince, était récemment expirée : ainsi pouvait-il aller et venir.

savez que je les attends avec impatience et quel prix j'y attache. Recevez, je vous prie, avec bonté l'assurance de ma reconnaissance et des sentiments de la tendre et respectueuse amitié que je vous ai vouée.

N. L.



Londres, le 24 mars 1847.

Madame,

Votre souvenir comme votre lettre m'ont été bien précieux, et je m'empresse de vous en témoigner toute ma reconnaissance.

Ne croyez pas, Madame, que je vous aie jamais méconnue : cela serait me faire tort : car cela serait penser que je ne sais ni aimer ni apprécier ce qui est beau, dévoué et noble. Non, je ne vous ai pas méconnue ; mais, lorsque je vous ai écrit pour la dernière fois, j'avais pris une résolution née du désespoir et qui me désespérerait aujourd'hui si elle avait été mise à exécution.

Ah ! quoique libre, je sens plus que jamais le besoin d'avoir des amis : plus que jamais, j'apprécie ces liens qui naissent d'un passé qui vous est cher et qui vous prouvent que vous n'êtes pas seul dans le monde, puisqu'il y a encore des cœurs qui sympathisent avec le vôtre, qui pleurent et qui espèrent avec vous.

Recevez donc, Madame, mes tendres et sincères remerciements pour le bonheur que vous m'avez fait ressentir en me donnant une marque de votre souvenir et de votre amitié, et croyez que jamais je n'oublierai l'intérêt que vous m'avez témoigné.

Daignez recevoir, Madame, l'assurance de mes sentiments tendres et respectueux.

NAPOLÉON LOUIS B.

LE LYS ROUGE[1]

V

Elle dînait ce soir-là seule avec son mari. La table rétrécie ne portait ni la corbeille aux aigles d'or, ni les Victoires ailées. Les torchères n'éclairaient pas, au-dessus des portes, les chiens d'Oudry. Tandis qu'il parlait des choses du jour, elle s'enfonçait dans une rêverie morne. Il lui semblait qu'elle traversait un brouillard, et qu'elle allait, perdue et loin de tout. C'était une souffrance paisible et presque douce. Elle voyait vaguement, à travers les brumes, la petite chambre de la rue Spontini transportée par des anges noirs sur un des sommets de l'Himalaya. Et lui, dans le tremblement d'une espèce de fin du monde, il avait disparu, très simple et mettant ses gants. Elle se tâta le poignet pour voir si elle n'avait pas de fièvre. Brusquement, un choc clair d'argenterie sur la table de desserte la réveilla. Elle entendit son mari qui disait :

— Ma chère amie, Gavaut a prononcé aujourd'hui à la Chambre un excellent discours sur la question de la caisse des

1. Voir *la Revue* du 1er Avril.

retraites. C'est extraordinaire à quel point ses idées sont devenues saines et comme maintenant il frappe juste. Oh! il a beaucoup gagné.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Mais, mon ami, Gavant, c'est un pauvre diable qui n'a jamais pensé qu'à se tirer de la cohue des affamés et qu'à se pousser. Des idées, Gavant, il n'en a qu'aux coudes. Est-ce que vraiment on le prend au sérieux dans le monde politique? Croyez bien qu'il n'a jamais fait illusion à une femme, pas même à la sienne. Et cependant, pour donner ces illusions-là, il ne faut pas grand'chose, je vous assure.

Et brusquement elle ajouta :

— Vous savez que miss Bell m'a invitée à passer un mois chez elle, à Fiesole. J'ai accepté, je pars.

Moins surpris que mécontent, il lui demanda avec qui elle partait.

Tout de suite elle trouva et dit :

— Avec madame Marmet.

Il n'y avait rien à répondre. Madame Marmet était une espèce de dame de compagnie tout à fait honorable, et désignée spécialement pour l'Italie, où son mari, Marmet l'Étrusque, avait fait des fouilles dans les nécropoles. Il demanda seulement :

— L'avez-vous prévenue? Et quand pensez-vous partir?

— La semaine prochaine.

Il eut la sagesse de ne rien objecter pour le moment, jugeant que l'opposition ne ferait qu'affermir un caprice sans consistance, et craignant de donner un corps à cette idée folle. Il glissa.

— Assurément, c'est une agréable distraction que les voyages. J'ai pensé que nous pourrions, au printemps, visiter le Caucase. Voilà un pays intéressant et peu connu. Le général Annenkoff mettrait à notre disposition des voitures, des trains entiers, sur la voie ferrée qu'il a construite. C'est un ami à moi; vous lui plaisez beaucoup. Il nous fournira une escorte de cosaques. Cela ne manquera pas d'allure.

Il s'obstinait à vouloir la prendre par la vanité, ne pouvant s'imaginer qu'elle ne fût pas d'âme mondaine et, comme lui, poussée par l'amour-propre. Elle répondit négligemment que ce serait peut-être un joli voyage. Alors il vanta les montagnes

du Caucase, les villes anciennes, les bazars, les costumes, les armes. Il ajouta :

— Nous emmènerons quelques amis, la princesse Seniavine, le général Larivière, peut-être Vence ou Le Ménil.

Elle répondit, avec un petit rire sec, qu'on avait bien le temps de choisir les invités.

Il se fit attentif, prévenant.

— Vous ne mangez pas. Vous vous perdrez l'estomac.

Sans croire encore à ce prompt départ, pourtant, il s'en inquiétait. Ils avaient l'un et l'autre repris leur liberté, mais il n'aimait point être seul. Il ne se sentait lui-même qu'avec sa femme, et toute sa maison montée. Et puis, il avait résolu de donner deux ou trois grands dîners politiques pendant la session. Il voyait son parti grandir. C'était le moment de s'affirmer, de paraître avec éclat. Il dit mystérieusement :

— Telle circonstance peut se présenter où nous aurons besoin du concours de tous nos amis. Vous n'avez pas suivi la marche des événements, Thérèse?

— Non, mon ami.

— J'en suis fâché. Vous avez du jugement, une grande ouverture d'esprit. Si vous aviez suivi la marche des événements, vous auriez été frappée du courant qui ramène le pays aux opinions modérées. Le pays est las des exagérations. Il rejette les hommes compromis dans la politique radicale et dans les persécutions religieuses. Il faudra un jour ou l'autre refaire un ministère Casimir-Perier avec d'autres hommes, et ce jour-là...

Il s'arrêta : elle l'écoutait vraiment trop peu et trop mal.

Elle songeait, triste et désenchantée. Il lui semblait que cette jolie femme qui, là-bas, sous les ombres chaudes de la chambre close, trempait ses pieds nus dans la fourrure de l'ours brun, et à qui un ami donnait des baisers sur la nuque tandis qu'elle tordait ses cheveux devant la psyché, ce n'était point elle, ce n'était pas même une femme, qu'elle connût beaucoup ni qu'elle voulût connaître, mais une dame dont les affaires ne l'intéressaient pas. Une épingle mal piquée dans ses cheveux, une des épingles de la coupe en verre de Bohême, lui glissa dans le cou. Elle frissonna.

— Il faudra pourtant, dit M. Martin-Bellème, donner trois

ou quatre dîners à nos amis politiques. Nous mettrons les anciens radicaux avec des gens de notre monde. Il sera bon de trouver aussi quelques jolies femmes. On peut très bien inviter madame Bérard de la Malle : voilà deux ans qu'on ne dit plus rien d'elle. Qu'en pensez-vous?

— Mais, mon ami, puisque je pars la semaine prochaine...

Il fut consterné.

Ils passèrent tous deux, muets et sombres, dans le petit salon où Paul Vence attendait. Il venait souvent, le soir, familièrement.

Elle lui tendit la main.

— Je suis bien contente de vous voir. Je vous fais des adieux, de petits adieux. Paris est froid et noir. Ce temps me fatigue et m'attriste. Je vais passer six semaines à Florence, chez miss Bell.

M. Martin-Bellème leva les yeux au ciel.

Vence demanda si elle n'était pas allée déjà plusieurs fois en Italie.

— Trois fois. Mais je n'ai rien vu. Cette fois je veux voir, me jeter, me tremper dans les choses. De Florence je ferai des promenades en Toscane, dans l'Ombrie. Et, pour finir, j'irai à Venise.

— Vous ferez bien. Venise, c'est le repos du dimanche, dans la grande semaine de l'Italie créatrice et divine.

— Votre ami Dechartre m'a parlé très joliment de Venise, de l'air de Venise, qui sème des perles.

— Oui, à Venise, le ciel est coloriste. A Florence, il est spirituel. Un vieil auteur a dit : « Le ciel de Florence, léger et subtil, nourrit les belles idées des hommes. » J'ai vécu des jours délicieux en Toscane. Je voudrais bien en vivre de nouveaux.

— Venez m'y retrouver.

Il soupira :

— Les journaux, les revues, la tâche quotidienne!...

M. Martin-Bellème dit qu'il fallait s'incliner devant ces raisons, et qu'on était trop heureux de lire les articles et les livres de monsieur Paul Vence pour vouloir le distraire de son travail.

— Oh! mes livres!... On ne dit rien dans un livre de ce qu'on voudrait dire. S'exprimer, c'est impossible!... Eh! oui, je sais parler avec ma plume, tout comme un autre. Mais parler, écrire, quelle pitié! C'est une misère, quand on y songe, que ces petits signes dont sont formés les syllabes, les mots, les phrases. Que devient l'idée, la belle idée, sous ces méchants hiéroglyphes à la fois communs et bizarres? Qu'est-ce qu'il en fait, le lecteur, de ma page d'écriture? Une suite de faux sens, de contresens et de non-sens. Lire, entendre, c'est traduire. Il y a de belles traductions, peut-être. Il n'y en a pas de fidèles. Qu'est-ce que ça me fait qu'ils admirent mes livres, puisque c'est ce qu'ils ont mis dedans qu'ils admirent? Chaque lecteur substitue ses visions aux nôtres. Nous lui fournissons du noir et du blanc, pour qu'il y frotte son imagination comme un paquet d'allumettes. Il est horrible de donner matière à de pareils exercices. C'est une profession infâme.

— Vous plaisantez, dit M. Martin.

— Je ne crois pas, dit Thérèse. Il reconnaît que les âmes sont impénétrables aux âmes, et il en souffre. Il se sent seul quand il pense, seul quand il écrit. Quoi qu'on fasse, on est toujours seul au monde. C'est ce qu'il veut dire. Il a raison. On s'explique toujours, on ne se comprend jamais.

— Il y a les gestes, dit Paul Vence.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Vence, que c'est encore un genre d'hiéroglyphes? Donnez-moi des nouvelles de M. Choulette? Je ne le vois plus.

Vence répondit que Choulette était très occupé pour le moment à réformer le tiers ordre de Saint François.

— L'idée de cette œuvre, madame, lui est venue d'une façon merveilleuse, un jour qu'il allait visiter Maria dans la rue où elle demeure derrière l'Hôtel-Dieu, une rue toujours humide, aux maisons penchantes. Vous savez que Maria est la sainte et la martyre qui expie les péchés du peuple. Il tira le pied de biche graissé par deux siècles de visiteurs. Soit que la martyre se trouvât chez le marchands de vin où elle était familière, soit qu'elle fût occupée dans sa chambre, elle n'ouvrit pas. Choulette sonna longtemps, et si fort que le pied de biche avec le cordon lui resta dans la main. Habile à concevoir les

symboles et à pénétrer le sens caché des choses, il comprit tout de suite que ce cordon ne s'était pas détaché sans la permission des puissances spirituelles. Il le médita. Le chanvre était couvert d'une crasse noire et gluante. Il s'en fit une ceinture et connut qu'il était choisi pour ramener à la pureté première le tiers ordre de Saint-François. Il renonça à la beauté des femmes, aux délices de la poésie, aux éclats de la gloire, et il étudia la vie et la doctrine du bienheureux. Cependant il a vendu à son éditeur un livre intitulé *les Blandices*, qui renferme, dit-il, la description de toutes les sortes d'amours. Il se flatte de s'y être montré criminel avec quelque élégance. Mais, loin de contrarier ses entreprises mystiques, ce livre les favorise en ce sens que, corrigé par un ouvrage ultérieur, il deviendra très honnête et exemplaire, et parce que l'or, il dit même « les ors », qu'il a reçus en paiement, et qu'on ne lui aurait pas donnés d'un écrit plus chaste, lui serviront à faire un pèlerinage à Assise.

Madame Martin, amusée, demanda ce qu'il y avait de réellement vrai dans cette histoire. Vence répondit qu'il ne fallait pas chercher à le savoir.

Il avouait à demi qu'il était l'historien idéaliste du poète et qu'on ne devait pas prendre les aventures qu'il en contait au sens littéral et judaïque.

Du moins il était certain que Choulette publiait les *Blandices* et voulait visiter la cellule et le tombeau de saint François.

— Mais alors, s'écria madame Martin, je l'emmène en Italie. Monsieur Vence, trouvez-le et amenez-le-moi. Je pars la semaine prochaine.

M. Martin s'excusa de ne pouvoir rester plus longtemps. Il fallait qu'il terminât un rapport qui devait être déposé le lendemain.

Madame Martin dit qu'il n'y avait personne qui l'intéressât plus que Choulette. Paul Vence le tenait aussi pour une grande singularité humaine :

— Il n'est pas bien différent des saints dont nous lisons la vie extraordinaire. Il est sincère comme eux, d'une délicatesse exquise de sentiment et d'une violence d'âme terrible. S'il choque par beaucoup de ses actions, c'est qu'il est plus faible, moins soutenu, ou peut-être seulement observé de plus près.

Et puis il y a de mauvais saints, comme de mauvais anges : Choulette est un mauvais saint, voilà tout! Mais ses poèmes sont de vrais poèmes spirituels, et bien plus beaux que tout ce que firent en ce genre, au XVIIe siècle, les évêques de cour et les poètes de théâtre.

Elle l'interrompit :

— Pendant que j'y pense, je veux vous faire compliment de votre ami Dechartre. C'est un esprit charmant.

Vence lui rappela qu'il avait bien dit que Dechartre l'intéresserait.

Elle ajouta qu'elle lui trouvait l'âme haute, mais repliée sur elle-même. Vence l'arrêta.

— Je le sais par cœur, c'est un ami d'enfance.

— Vous avez connu sa famille?

— Oui. Il est le fils unique de Philippe Dechartre.

— L'architecte?...

— L'architecte qui, sous Napoléon III, restaura tant de châteaux et d'églises en Touraine et dans l'Orléanais. Philippe Dechartre avait du goût et du savoir. Solitaire et très doux, il eut l'imprudence d'attaquer Viollet-le-Duc, alors tout-puissant. Ce qu'il lui reprochait, c'était de vouloir rétablir les édifices dans leur plan primitif, tels qu'ils avaient été ou tels qu'ils avaient dû être à l'origine. Il voulait, au contraire, qu'on respectât tout ce que les siècles avaient ajouté peu à peu à une église, à une abbaye, à un château. Faire disparaître les anachronismes et ramener un édifice à son unité première, lui semblait une barbarie scientifique aussi redoutable que celle de l'ignorance. Il disait, il répétait sans cesse : « C'est un crime que d'effacer les empreintes successives imprimées dans la pierre par la main et l'âme de nos aïeux. Les pierres neuves taillées dans un vieux style sont de faux témoins. » Il voulait que la tâche de l'architecte archéologue fût bornée à soutenir et à consolider les murailles. Il avait raison. On lui donna tort. Il acheva de se nuire en mourant jeune, dans le triomphe de son rival. Il laissait pourtant à sa veuve et à son fils une fortune honnête. Jacques Dechartre fut élevé par sa mère, qui l'adorait. Je ne crois pas que la tendresse maternelle ait jamais été si impétueuse. Jacques est un charmant garçon ; mais c'est un enfant gâté.

— Il a l'air pourtant si indifférent, si facile à vivre, si loin de tout!

— Ne vous y fiez pas. C'est une imagination tourmentée et tourmentante.

— Est-ce qu'il aime les femmes?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Oh! ce n'est pas pour un mariage.

— Oui, il les aime. Je vous ai dit que c'était un égoïste. Il n'y a que les égoïstes qui aiment vraiment les femmes. Après la mort de sa mère, il a eu une longue liaison avec une actrice connue, Jeanne Tancrède.

Madame Martin se rappelait un peu Jeanne Tancrède, pas très jolie, mais très bien faite, d'une grâce un peu traînante dans ses rôles d'amoureuse.

— Elle-même, reprit Paul Vence. Ils vivaient presque tout à fait ensemble dans une petite maison de la cité des Jasmins, à Auteuil. J'allais souvent les voir. Je le trouvais perdu dans ses rêves, oubliant de modeler une figure qui séchait sous ses linges, seul avec lui-même, suivant son idée, absolument incapable d'écouter personne: elle, piochant ses rôles, le teint brûlé par le fard, les yeux tendres, jolie d'intelligence et d'activité. Elle se plaignait à moi qu'il fût distrait, maussade, difficile. Elle l'aimait bien et ne le trompait que pour avoir des rôles. Et, quand elle le trompait, c'était fait tout de suite. Après, elle n'y pensait plus. Une femme sérieuse. Mais elle se laissa voir, s'afficha avec Joseph Springer, dans l'espoir qu'il la ferait entrer à la Comédie-Française. Dechartre se fâcha et rompit. Maintenant, elle trouve plus pratique de vivre avec ses directeurs, et Jacques plus agréable de faire des voyages.

— Est-ce qu'il la regrette?

— Comment voulez-vous qu'on sache ce qui se passe dans un esprit inquiet et mobile, égoïste et passionné, avide de se donner, prompt à se reprendre, s'aimant généreusement lui-même dans tout ce qu'il rencontre de beau au monde?

Elle changea brusquement de propos.

— Et votre roman, monsieur Vence?

— J'en suis au dernier chapitre, madame. Mon petit ouvrier ciseleur a été guillotiné. Il est mort avec cette indifférence

des vierges sans désir, qui n'ont jamais senti aux lèvres le goût chaud de la vie. Les journaux et le public approuvent avec convenance l'acte de justice qui vient d'être accompli. Mais dans une mansarde, un autre ouvrier, sobre, triste et chimiste, se jure de commettre le meurtre expiatoire.

Il se leva et prit congé.

Elle le rappela.

— Monsieur Vence, vous savez que c'est sérieux. Amenez-moi Choulette.

Lorsqu'elle monta dans sa chambre, son mari, sur le palier, la guettait, en robe de chambre de peluche mordorée, une espèce de bonnet de doge encadrant son visage pâle et creux. Il avait un air de gravité. Derrière lui, par la porte ouverte de son cabinet de travail, apparaissaient, sous la lampe, un amas de dossiers et de documents à couvertures bleues, les in-quarto ouverts des budgets annuels. Avant qu'elle pût gagner sa chambre, il lui fit signe qu'il voulait lui parler.

— Ma chère amie, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une inconséquence qui peut vous faire le plus grand tort. Vous désertez votre maison, sans motif, sans même un prétexte. Et vous voulez courir l'Europe avec qui? avec un bohème, un ivrogne, ce Choulette.

Elle répondit qu'elle voyagerait avec madame Marmet, et qu'il n'y avait rien là que de très convenable.

— Mais vous annoncez votre départ à tout le monde, et vous ne savez pas seulement si madame Marmet pourra vous accompagner.

— Oh! elle aura bientôt fait ses malles, la bonne madame Marmet. Il n'y a que son chien qui la retienne à Paris. Elle vous le laissera, vous le soignerez.

— Et votre père, est-il informé de vos projets?

C'était sa ressource d'invoquer l'autorité de Montessuy, quand la sienne était méconnue. Il savait que sa femme craignait beaucoup de mécontenter son père ou d'être mal jugée par lui. Il insista :

— Votre père est plein de sens et de tact. J'ai été heureux de me rencontrer plusieurs fois avec lui dans les conseils que je me suis permis de vous donner. Il trouve comme moi

que la maison de madame Meillan n'était pas convenable pour une femme comme vous. Le monde y est très mêlé et la maîtresse de la maison favorise les intrigues. Vous avez un grand tort, je dois vous le dire : c'est de ne pas tenir assez compte de l'opinion du monde. Je me trompe bien si votre père ne trouve pas singulier que vous vous envoliez avec cette... légèreté. Et votre absence sera d'autant plus remarquée, ma chère amie, que dans le cours de cette législature, permettez-moi de vous le rappeler, les circonstances m'ont mis en vue. Mon mérite n'est pour rien assurément dans cette situation. Mais, si vous aviez consenti à m'écouter pendant le dîner, je vous aurais démontré que le groupe d'hommes politiques auxquels j'appartiens est à deux doigts du pouvoir. Ce n'est pas dans un pareil moment que vous devez renoncer à vos devoirs de maîtresse de maison. Vous le comprenez vous-même.

Elle lui répondit :

— Vous m'ennuyez.

Et, lui tournant le dos, elle alla s'enfermer dans sa chambre.

Ce soir-là, dans son lit, elle ouvrit un livre, comme à l'ordinaire, avant de s'endormir. C'était un roman. Elle tournait les feuillets avec distraction, quand elle trouva ces lignes :

L'amour est comme la dévotion : il vient tard. On n'est guère amoureuse ni dévote à vingt ans, à moins d'une disposition spéciale, d'une sorte de sainteté native. Les prédestinées elles-mêmes luttent longtemps contre cette grâce d'aimer plus terrible que la foudre qui tombe sur le chemin de Damas. Une femme, le plus souvent, ne cède à l'amour-passion qu'à l'âge où la solitude n'effraye plus. C'est qu'en effet la passion est un désert aride, une Thébaïde brûlante. La passion, c'est l'ascétisme profane, aussi rude que l'ascétisme religieux.

Aussi voit-on que les grandes amoureuses sont aussi rares que les grandes pénitentes. Ceux qui connaissent bien la vie et le monde savent que les femmes ne mettent pas volontiers sur leur poitrine délicate le cilice d'un véritable amour. Ils savent que rien n'est moins commun qu'un long sacrifice. Et considérez ce qu'une mondaine doit immoler quand elle aime. Liberté, quiétude, jeux charmants d'une âme libre, coquetterie, amusements, plaisirs, elle y perd tout.

Le flirt est permis. Il est conciliable avec toutes les exigences de la vie élégante. L'amour point. C'est la moins mondaine des passions, la plus antisociale, la plus sauvage, la plus barbare. Aussi le monde le

juge-t-il plus sévèrement que la galanterie et que la légèreté des mœurs. En un sens il a raison. Une Parisienne amoureuse dément sa nature et manque à sa fonction, qui est d'être à tous, comme une œuvre d'art. C'en est une, et la plus merveilleuse que l'industrie de l'homme ait jamais produite. C'est un prestigieux artifice, dû au concours de tous les arts mécaniques et de tous les arts libéraux, c'est l'œuvre commune, c'est le bien commun. Son devoir est de paraître.

Thérèse ferma le livre et songea que c'étaient là des rêves de romanciers qui ne connaissaient pas la vie. Elle le savait bien, elle, qu'il n'y avait dans la réalité ni Carmel de la passion, ni cilice de l'amour, ni vocation belle et terrible à laquelle la prédestinée résistait en vain ; elle le savait, que l'amour, c'était seulement une petite ivresse courte d'où l'on sortait un peu triste... Si pourtant elle ne savait pas tout, s'il existait des amours où l'on s'abîmât délicieusement... Elle éteignit sa lampe. Les rêves de sa première jeunesse, du fond du passé, revenaient à elle.

VI

Il pleuvait. Madame Martin-Bellème voyait confusément, à travers les glaces ruisselantes de son coupé, la multitude des parapluies cheminer comme des tortues noires sous les eaux du ciel. Elle songeait. Ses pensées étaient grises et indistinctes, comme les aspects des rues et des places que la pluie effaçait.

Elle ne savait plus pourquoi l'idée lui était venue d'aller passer un mois chez miss Bell. Et vraiment elle ne l'avait jamais bien su. C'était comme une source d'abord cachée par quelques brins de plantain, qui, maintenant, formait le courant d'une eau profonde et rapide. Elle se rappelait bien que le mardi soir, à dîner, elle avait dit tout à coup qu'elle voulait partir, mais elle ne remontait pas au premier filet de ce désir. Ce n'était pas l'envie d'agir avec Robert Le Ménil comme il agissait avec elle. Sans doute, elle trouvait excellent d'aller se promener aux Cascine tandis qu'il allait chasser le renard.

Cela lui paraissait d'une agréable symétrie. Robert, qui était toujours très content de la retrouver, ne la retrouverait pas à son retour. Elle jugeait bon de lui donner cette juste contrariété. Mais elle n'y avait pas songé tout d'abord. Et depuis elle n'y songeait guère, et vraiment elle ne partait pas pour le plaisir de lui faire de la peine et dans l'espièglerie d'une petite vengeance. Elle gardait contre lui une pensée moins piquante, plus sourde et plus dure. Surtout elle ne voulait pas le revoir de sitôt. Sans que leur liaison fût en rien rompue, il était devenu pour elle un étranger. Il lui apparaissait un homme comme les autres, mieux que la plupart des autres, très bien d'aspect, de manières, d'un caractère estimable, et qui ne lui déplaisait pas, mais ne l'occupait pas beaucoup. Tout à coup il était sorti de sa vie. Elle ne se rappelait pas volontiers combien il y avait été mêlé. L'idée d'être à lui la choquait, lui paraissait une inconvenance. La prévision qu'ils se retrouveraient ensemble dans le petit appartement de la rue Spontini lui était assez pénible pour qu'elle l'écartât tout de suite. Elle aimait mieux croire qu'un événement imprévu, nécessaire, empêcherait leur réunion : la fin du monde, par exemple. M. Lagrange, de l'Académie des sciences, lui avait parlé la veille, chez madame de Morlaine, d'une comète qui, venue de l'abîme céleste, rencontrerait peut-être un jour la terre, l'envelopperait de sa chevelure flamboyante, la brûlerait de son haleine, donnerait à respirer aux animaux et aux plantes des poisons inconnus et ferait mourir tous les hommes dans un rire frénétique ou dans une morne stupeur. C'est cela ou quelque autre chose de ce genre qu'il lui fallait pour le mois prochain. Il n'était donc pas inexplicable qu'elle eût voulu partir. Mais qu'à son désir de s'envoler se mêlât une joie vague, qu'elle fût par avance sous le charme de ce qu'elle allait trouver, elle n'y savait point de raison.

La voiture la mit au coin de la petite rue de La Chaise.

C'est là, sous le toit d'une haute maison, au long du balcon, derrière cinq fenêtres chauffées le matin par le soleil, que, dans un étroit logement très propre, demeurait madame Marmet, depuis la mort de son mari.

La comtesse Martin était venue la voir à son jour. Elle trouva dans le salon modeste et reluisant M. Lagrange, sommeillant

dans un fauteuil vis-à-vis de la bonne dame, douce et tranquille sous sa couronne de cheveux blancs.

Ce vieux savant mondain lui était resté fidèle. C'est lui qui, le lendemain des obsèques de Marmet, avait apporté à la malheureuse veuve le discours empoisonné de Schmoll, et qui, pensant la consoler, l'avait vue suffoquée de colère et de douleur. Elle s'était évanouie dans ses bras. Madame Marmet trouvait qu'il manquait de jugement. C'était son meilleur ami. Ils dînaient souvent ensemble aux tables riches.

Madame Martin, fine et ferme dans sa veste de zibeline entr'ouverte sur un flot de dentelles, réveilla de l'éclat charmant de ses yeux gris le bonhomme qui était sensible à la grâce des femmes. Il lui avait dit, la veille, chez madame de Morlaine comment viendrait la fin du monde. Il lui demanda si elle n'avait pas eu peur en revoyant la nuit ces tableaux de la terre dévorée par les flammes, ou morte de froid, blanche comme la lune. Tandis qu'il lui parlait avec une galanterie affectée, elle regardait la bibliothèque d'acajou, qui occupait tout le panneau du salon opposé aux fenêtres. Il n'y restait guère de livres, mais sur la tablette inférieure s'allongeait un squelette avec ses armes. On s'étonnait de voir logé chez cette bonne dame ce guerrier étrusque gardant attaché à son crâne un casque de bronze vert, et portant sur sa poitrine disloquée les lames rongées de sa cuirasse. Il dormait, épars et farouche, parmi des boîtes de bonbons, des vases de porcelaine dorée, des saintes vierges en stuc et de menues boiseries découpées, souvenirs de Lucerne et du Righi. Madame Marmet, dans la gêne de son veuvage, avait vendu les livres de travail laissés par son mari; de tous les objets anciens recueillis par l'archéologue, elle n'avait conservé que cet Étrusque. Ce n'est pas qu'on n'eût essayé de l'en débarrasser. Les vieux confrères de Marmet lui en avaient trouvé le placement. Paul Vence avait obtenu de l'administration des musées qu'on l'achetât pour le Louvre. Mais la bonne veuve n'avait pas voulu s'en séparer. Il lui semblait qu'avec ce guerrier au casque de bronze vert, ceint d'un léger feuillage d'or, elle eût perdu le nom qu'elle portait dignement et cessé d'être la veuve de Louis Marmet, de l'Académie des inscriptions.

— Rassurez-vous, madame, une comète ne viendra pas de

si tôt heurter la terre. De telles rencontres sont extrêmement peu probables.

Madame Martin répondit qu'elle ne voyait aucun inconvénient sérieux à ce que la terre et l'humanité fussent anéanties tout de suite.

Le vieux Lagrange se récria avec une sincérité profonde. Il lui importait grandement que le cataclysme fût retardé.

Elle le regarda. Son crâne aride nourrissait à peine quelques cheveux teints en noir. Ses paupières traînaient comme des loques sur ses yeux encore souriants ; de longues peaux pendaient sur sa face jaune, et l'on devinait sous les habits un corps desséché.

Elle songea : « Il aime la vie ! »

Madame Marmet non plus ne voulait pas que la fin du monde fût si proche.

— Monsieur Lagrange, dit madame Martin, vous habitez, n'est-ce pas, une jolie petite maison dont les fenêtres, tapissées de glycine, regardent le Jardin des plantes. Il me semble que c'est une joie de vivre dans ce jardin qui me fait penser aux arches de Noé de mon enfance et au paradis terrestre des vieilles bibles.

Mais il n'était pas charmé. La maison était petite, mal aménagée, infestée de rats.

Elle reconnut qu'on n'était bien nulle part, et qu'il y avait partout des rats, ou réels ou symboliques, des légions de petits êtres qui nous tourmentaient. Pourtant, elle aimait le Jardin des plantes : elle voulait toujours y aller et n'y allait jamais. Il y avait aussi le Muséum, où elle n'était pas entrée, et qu'elle était curieuse de visiter.

Souriant, heureux, il s'offrit à lui en faire les honneurs. C'était sa maison. Il lui montrerait les bolides. On en conservait là de superbes.

Elle ne savait pas du tout ce que c'était qu'un bolide. Mais elle se rappela qu'on lui avait dit qu'on voyait au Muséum des os de renne travaillés par les premiers hommes, des plaques d'ivoire sur lesquelles étaient gravés des animaux dont la race est depuis longtemps perdue. Elle demanda si c'était vrai.

Lagrange ne souriait plus. Il répondit avec une indifférence maussade que ces objets concernaient un de ses confrères.

— Ah ! dit madame Martin, ce n'est pas votre vitrine.

Elle s'apercevait que les savants ne sont pas curieux et qu'il est indiscret de les interroger sur ce qui n'est pas dans leur vitrine.

Il est vrai que Lagrange avait fait sa fortune scientifique des pierres tombées du ciel. Cela l'avait amené à considérer les comètes. Mais il était sage. Depuis vingt ans il ne s'occupait plus guère que de dîner en ville.

Quand il fut parti, la comtesse Martin dit à madame Marmet ce qu'elle voulait d'elle.

— Je vais la semaine prochaine à Fiesole, chez miss Bell, et vous venez avec moi.

La bonne madame Marmet, le front placide sur des yeux fureteurs, garda un moment le silence, refusa mollement, se fit prier, et consentit.

VII

Le rapide de Marseille était formé sur le quai, où couraient les facteurs et roulaient les camions dans la fumée et le bruit, sous la clarté livide qui tombait des vitrages. Devant les portières ouvertes, les voyageurs en long manteau allaient et venaient. A l'extrémité de la galerie aveuglée de suie et de poussière, apparaissait, comme au bout d'une lunette, un petit arc de ciel, grand comme la main ; l'infini du voyage. La comtesse Martin et la bonne madame Marmet étaient déjà dans leur coupé, sous le filet chargé de sacs, les journaux jetés près d'elles sur les coussins. Choulette ne venait pas, et madame Martin ne l'attendait plus. Il avait pourtant promis de se trouver à la gare. Il avait pris ses arrangements pour le départ et reçu de son éditeur le prix des *Blandices*. Paul Vence l'avait amené, un soir, à l'hôtel du quai de Billy. Il s'était montré doux, poli, plein de gaieté spirituelle et de joie naïve. Elle se promettait, depuis lors, quelque plaisir à voyager avec un homme de génie, et si original, d'une laideur pittoresque, d'une folie amusante, vieil enfant perdu, plein de vices

sincères et d'innocence. Les portières se fermaient : elle ne l'attendait plus. Aussi n'avait-elle pas dû compter sur cette âme impulsive et vagabonde. Au moment où la machine commençait à pousser des souffles rauques, madame Marmet, qui regardait par la portière, dit tranquillement :

— Je crois que voici M. Choulette.

Il longeait le quai, boitant d'une jambe, le chapeau en arrière sur son crâne bossué, la barbe inculte et traînant un vieux sac de tapisserie. Il était presque terrible, et, malgré ses cinquante ans, avait l'air jeune, tant ses yeux bleus étaient clairs et luisaient, tant son visage jauni et creusé avait gardé d'audace ingénue, tant jaillissait de ce vieil homme ruineux l'éternelle adolescence du poète et de l'artiste. En le voyant, Thérèse regretta de s'être donné un compagnon si étrange. Il allait, jetant dans chaque voiture un regard brusque, qui devenait peu à peu mauvais et méfiant. Mais quand, arrivé au coupé des deux dames, il reconnut madame Martin, il sourit si joliment et lui donna le bonjour d'une voix si caressante, qu'il ne lui restait plus rien du farouche vagabond errant sur le quai, rien que la très vieille valise de tapisserie qu'il tirait par les anses à demi rompues.

Il la plaça dans le filet avec un soin minutieux, parmi les sacs corrects, enveloppés de toile grise, où elle fit une tache éclatante et sordide. On vit alors qu'elle était semée de fleurs jaunes, sur un fond couleur de sang.

Très à son aise, il fit compliment à madame Martin des pèlerines de son carrick carmélite.

— Excusez-moi, mesdames, ajouta-t-il, j'ai craint d'être en retard. Je suis allé entendre ce matin la messe de six heures à Saint-Séverin, ma paroisse, dans la chapelle de la Vierge, sous ces jolis piliers absurdes qui montent au ciel en devises de mirliton, comme nous, pauvres pécheurs que nous sommes.

— Alors, lui dit madame Martin, vous êtes pieux aujourd'hui.

Et elle lui demanda s'il emportait le cordon de l'ordre qu'il fondait.

Il prit un air grave et contristé.

— Je crains bien, madame, que Monsieur Paul Vence ne vous ait fait à ce sujet beaucoup de mensonges absurdes. Il

m'est revenu qu'il allait semant dans les salons que mon cordon est un cordon de sonnette, et de quelle sonnette! Je serais désolé qu'on pût se laisser prendre un moment à des inventions si misérables. Mon cordon, madame, est un cordon symbolique. Il est représenté par un simple fil qu'on porte sous les vêtements après qu'un pauvre l'a touché, en signe que la pauvreté est sainte, et qu'elle sauvera le monde. Il n'y a de bien qu'en elle; et depuis que j'ai reçu le prix des *Blandices*, je me sens injuste et dur. Il est bon de savoir que j'ai mis dans mon sac quelques-unes de ces cordelettes mystiques.

Et, montrant du doigt l'horrible tapisserie couleur de sang rouillé :

— J'y ai mis aussi une hostie qu'un mauvais prêtre m'a donnée, les œuvres de M. de Maistre, des chemises et diverses autres choses.

Madame Martin leva les yeux, un peu effarée. Mais la bonne madame Marmet gardait sa placidité coutumière.

Tandis que le train roulait à travers les laideurs de la banlieue, sur cette frange noire qui borde tristement la ville, Choulette tira de sa poche un vieux portefeuille dans lequel il se mit à fouiller. Le scribe, caché sous le vagabond, se révélait. Choulette était paperassier sans vouloir le paraître. Il s'assura qu'il n'avait perdu ni les bouts de papier sur lesquels il notait au café ses idées de poèmes, ni la douzaine de lettres flatteuses que, salies, tachées, coupées à tous les plis, il portait sur lui constamment, prêt à les lire à des compagnons de rencontre, la nuit, sous les becs de gaz. Ayant reconnu qu'il ne lui manquait rien, il ôta du portefeuille une lettre pliée dans une enveloppe ouverte. Longtemps il l'agita dans sa main avec un air d'impudence mystérieuse, puis il la tendit à la comtesse Martin. C'était une lettre de présentation que la marquise de Rieu lui avait donnée pour une princesse de la maison de France, une très proche parente du comte de Chambord, qui, veuve et vieille, vivait retirée aux portes de Florence. Ayant joui de l'effet qu'il pensait produire, il dit qu'il verrait peut-être cette princesse; que c'était une bonne personne, et pieuse.

— Une vraie grande dame, ajouta-t-il, et qui ne montre pas sa magnificence par des robes et des chapeaux. Elle porte

ses chemises six semaines et quelquefois davantage. Les gentilshommes de sa suite lui ont vu des bas blancs, très sales, qui lui tombaient sur les talons. Les vertus des grandes reines d'Espagne revivent en elle. O ces bas sales, quelle gloire véritable !

Il reprit la lettre et la renferma dans son portefeuille. Puis, s'étant armé d'un couteau à manche de corne, il attaqua de la pointe une figure à peine ébauchée dans la poignée de son bâton. Cependant il s'en donnait lui-même des louanges :

— Je suis habile dans tous les arts des mendiants et des vagabonds. Je sais ouvrir les serrures avec un clou et sculpter le bois avec un mauvais eustache.

La tête commençait à paraître. C'était un maigre visage de femme, qui pleurait.

Choulette y voulait exprimer la misère humaine, non point simple et touchante, telle que l'avaient pu sentir les hommes d'autrefois, dans un monde mêlé de rudesse et de bonté, mais hideuse et fardée, à cet état de laideur parfaite où l'ont portée les bourgeois libres penseurs et les militaires patriotes, issus de la Révolution française. Selon lui, le régime actuel n'était qu'hypocrisie et brutalité. Le militarisme lui faisait horreur.

— La caserne est une invention hideuse des temps modernes. Elle ne remonte qu'au XVIIe siècle. Avant, on n'avait que le bon corps de garde où les soudards jouaient aux cartes et faisaient des contes de Merlusine. Louis XIV est un précurseur de la Convention et de Bonaparte. Mais le mal a atteint sa plénitude depuis l'institution monstrueuse du service pour tous. Avoir fait une obligation aux hommes de tuer, c'est la honte des empereurs et des républiques, le crime des crimes. Aux âges qu'on dit barbares, les villes et les princes confiaient leur défense à des mercenaires qui faisaient la guerre en gens avisés et prudents: il n'y avait parfois que cinq ou six morts dans une grande bataille. Et quand les chevaliers allaient en guerre, du moins n'y étaient-ils point forcés: ils se faisaient tuer pour leur plaisir. Sans doute n'étaient-ils bons qu'à cela. Personne, au temps de saint Louis, n'aurait eu l'idée d'envoyer à la bataille un homme de savoir et d'entendement. Et l'on n'arrachait pas non plus le laboureur à la glèbe pour le mener à l'ost. Maintenant, on fait un devoir à un pauvre paysan d'être

soldat. On l'exile de la maison dont le toit fume dans le silence doré du soir, des grasses prairies où paissent les bœufs, des champs, des bois paternels; on lui enseigne, dans la cour d'une vilaine caserne, à tuer régulièrement des hommes; on le menace, on l'injurie, on le met en prison; on lui dit que c'est un honneur, et, s'il ne veut point s'honorer de cette manière, on le fusille. Il obéit parce qu'il est sujet à la peur et de tous les animaux domestiques le plus doux, le plus riant et le plus docile. Nous sommes militaires, en France, et nous sommes citoyens. Autre motif d'orgueil, que d'être citoyen! Cela consiste pour les pauvres à soutenir et à conserver les riches dans leur puissance et leur oisiveté. Ils y doivent travailler devant la majestueuse égalité des lois, qui interdit au riche comme au pauvre de coucher sous les ponts, de mendier dans les rues et de voler du pain. C'est un des bienfaits de la Révolution. Comme cette révolution a été faite par des fous et des imbéciles au profit des acquéreurs de biens nationaux et qu'elle n'aboutit en somme qu'à l'enrichissement des paysans madrés et des bourgeois usuriers, elle éleva, sous le nom d'égalité, l'empire de la richesse. Elle a livré la France aux hommes d'argent, qui depuis cent ans la dévorent. Ils y sont maîtres et seigneurs. Le gouvernement apparent, composé de pauvres diables piteux, miteux, marmiteux et calamiteux, est aux gages des financiers. Depuis cent ans, dans ce pays empoisonné, quiconque aime les pauvres est tenu pour traître à la société. Et l'on est un homme dangereux quand on dit qu'il est des misérables. On a fait même des lois contre l'indignation et la pitié. Et ce que je dis ici ne pourrait pas s'imprimer.

Choulette s'animait, agitait son couteau, tandis que, sous le soleil frileux, passaient les champs de terre brune, les bouquets violets des arbres dépouillés par l'hiver et les rideaux de peupliers au bord des rivières argentées.

Choulette regarda avec attendrissement la figure sculptée sur son bâton.

— Te voilà, lui dit-il, pauvre Humanité, maigre et pleurante, stupide de honte et de misère, telle que l'ont faite les maîtres, le soldat et le riche.

La bonne madame Marmet, qui avait un neveu capitaine d'artillerie, jeune homme charmant, attaché à sa profession,

était choquée de la violence avec laquelle Choulette attaquait l'armée. Madame Martin n'y voyait qu'une fantaisie amusante. Les idées de Choulette ne l'effrayaient pas. Elle n'avait peur de rien. Mais elle les trouvait un peu absurdes, elle ne pensait point que le passé eût jamais été meilleur que le présent.

— Je crois, monsieur Choulette, que les hommes ont été de tout temps ce qu'ils sont aujourd'hui, égoïstes, violents, avares et sans pitié. Je crois que les lois et les mœurs ont toujours été dures et cruelles aux malheureux.

Entre La Roche et Dijon, ils déjeunèrent dans le wagon-restaurant et y laissèrent Choulette seul avec sa pipe, son verre de bénédictine et son âme irritée.

Dans le coupé, madame Marmet parla avec une tendresse paisible du mari qu'elle avait perdu. Il l'avait épousée par amour; il lui faisait des vers admirables, qu'elle avait gardés et qu'elle ne montrait à personne. Il était très vif et très gai. On ne l'eût pas cru à le voir plus tard fatigué par le travail, affaibli par la maladie. Il avait étudié jusqu'au dernier moment. Souffrant d'une hypertrophie du cœur, il ne pouvait se coucher,et passait la nuit dans son fauteuil, avec ses livres sur une tablette. Deux heures avant sa mort, il essaya de lire encore. Il était affectueux et bon. Dans sa souffrance il garda toute sa douceur.

Madame Martin, faute de trouver mieux, lui dit :

— Vous avez eu de longues années heureuses, vous en gardez le souvenir : c'est encore une part de bonheur en ce monde.

Mais la bonne madame Marmet soupira, un nuage passa sur son front tranquille.

— Oui, dit-elle, Louis fut le meilleur des hommes et le meilleur des maris. Pourtant, il m'a rendue bien malheureuse. Il n'avait qu'un seul défaut, mais j'en ai cruellement souffert. Il était jaloux. Lui si bon, si tendre, si généreux, cette horrible passion le rendait injuste, tyrannique, violent. Je vous assure bien que ma conduite ne prêtait pas au soupçon. Je n'étais pas coquette. Mais j'étais jeune, fraîche : je passais pour presque jolie. Cela suffisait. Il m'empêchait de sortir seule, me défendait de recevoir des visites en son absence. Quand nous étions au bal ensemble, je tremblais d'avance des scènes qu'il me ferait en voiture.

Et la bonne madame Marmet ajouta en soupirant :

— C'est vrai que j'aimais la danse. Mais il a fallu y renoncer. Il en souffrait trop.

La comtesse Martin laissait paraître sa surprise. Elle s'était toujours figuré Marmet comme un vieux monsieur timide et absorbé, un peu ridicule entre sa femme grasse, blanche, si douce, et le squelette coiffé de bronze et d'or de son guerrier étrusque. Mais l'excellente veuve lui confia qu'à cinquante-cinq ans, quand elle en avait cinquante-trois, Louis restait jaloux comme au premier jour.

Et Thérèse songea que Robert ne l'avait jamais tourmentée de sa jalousie. Était-ce de sa part une preuve de tact et de bon goût, une marque de confiance, ou ne l'aimait-il pas assez pour la faire souffrir? Elle ne le savait pas et elle n'avait pas le cœur à tâcher de le savoir. Il aurait fallu fouiller dans des tiroirs de son âme qu'elle ne voulait pas ouvrir.

Elle murmura sans y prendre garde :

— Nous voulons être aimées, et quand on nous aime, on nous tourmente ou on nous ennuie.

La journée s'acheva en lectures et en rêveries. Choulette n'avait pas reparu. La nuit couvrit peu à peu de ses cendres grises les mûriers du Dauphiné. Madame Marmet s'endormit d'un sommeil paisible, reposant sur elle-même comme sur un amas d'oreillers.

Thérèse la regarda et songea :

— C'est vrai qu'elle est heureuse, puisqu'elle aime à se rappeler.

La tristesse de la nuit lui entra dans le cœur. Et lorsque la lune se leva sur les champs d'oliviers, voyant passer ces douces lignes de plaines et de coteaux et couler les ombres bleues, Thérèse, dans ce paysage où tout parlait de paix et d'oubli et rien ne lui parlait d'elle, regretta la Seine, l'Arc de Triomphe et ses rayons d'avenues, les allées du Bois, où, du moins, les arbres et les pierres la connaissaient.

Soudain, avec une brusquerie sournoise, Choulette se jeta dans le wagon. Armé de son bâton noueux, le visage, la tête tout enveloppés de lainages rouges et de peaux farouches, il lui fit presque peur. C'est ce qu'il voulait. Ses attitudes violentes et sa mise sauvage étaient toujours étudiées. Sans

cesse occupé d'effets puérils et bizarres, il se plaisait à paraître effrayant. Prompt lui-même à l'épouvante, il était content d'inspirer les terreurs qu'il éprouvait. Un moment auparavant, comme il fumait sa pipe, seul, au fond du couloir, il avait ressenti, en voyant la lune courir dans les nuées sur la Camargue, une de ces peurs sans cause, une de ces peurs d'enfant, qui bouleversaient son âme imagée et légère. Il était venu se rassurer auprès de la comtesse Martin.

— Arles, dit-il. Connaissez-vous Arles? C'est la pure beauté! J'ai vu dans le cloître de Saint-Trophime des colombes se poser sur les épaules des statues, et j'ai vu les petits lézards gris se chauffer au soleil sur les sarcophages des Aliscamps. Les tombes sont maintenant rangées des deux côtés du chemin qui mène à l'église. Elles sont en forme de cuve et servent la nuit de lit aux malheureux. Un soir, me promenant avec Paul Arène, je rencontrai une bonne vieille qui étendait des herbes sèches dans la tombe d'une vierge antique, expirée le jour de ses noces. Nous lui souhaitâmes une bonne nuit. Elle répondit : « Dieu vous entende. Mais un sort mauvais veut que cette cuve soit ouverte du côté du mistral. Si la fente se trouvait dans l'autre partie, je serais couchée comme la reine Jeanne. »

Thérèse ne répondit rien. Elle était assoupie. Et Choulette frissonna dans le froid de la nuit, ayant peur de la mort.

VIII

Dans sa charrette anglaise, qu'elle conduisait elle-même, miss Bell avait amené de la gare de Florence, par les rampes de la colline, la comtesse Martin-Bellème et madame Marmet à sa maison de Fiesole qui, rose et couronnée d'un bandeau de balustres, regardait la ville incomparable et le fleuve. La femme de chambre suivait avec les bagages. Choulette, logé, par les soins de miss Bell, chez la veuve d'un sacristain, dans l'ombre de la cathédrale de Fiesole, n'était attendu que pour le dîner.

Laide et gentille, les cheveux courts, en veste, une chemise d'homme sur sa poitrine de garçon, presque gracieuse avec très peu de hanches, la poètesse faisait à ses amies françaises les honneurs du logis qui reflétait les délicatesses ardentes de son goût. Aux murs du salon, des vierges siennoises, pâles, les mains longues, régnaient paisiblement au milieu des anges, des patriarches et des saints, dans les belles architectures dorées des triptyques. Sur un socle se tenait debout une Madeleine, vêtue de ses cheveux, effrayante de maigreur et de vieillesse, quelque mendiante de la route de Pistoïa, brûlée par les soleils et les neiges, qu'avait copiée dans l'argile, avec une fidélité horrible et touchante, un précurseur inconnu de Donatello. Et partout les armoiries de miss Bell : des cloches et des clochettes. Les plus grosses élevaient leur mont de bronze aux angles de la chambre ; d'autres, se touchant, formaient leur chaîne au pied des murs. De plus petites couraient tout le long des corniches. Il y en avait sur le poêle, sur les coffres et sur les bahuts. Les vitrines étaient remplies de cloches d'argent et de vermeil. Grosses cloches de bronze, marquées du lys florentin, sonnettes de la Renaissance, formées d'une dame portant un large vertugadin, sonnettes des trépassés, décorées de larmes et d'ossements, sonnettes ajourées, couvertes d'animaux symboliques et de feuillages, qui sonnaient dans les églises au temps de saint Louis, sonnettes de table du XVIIe siècle, ayant une statuette pour poignée, clochettes plates et claires des vaches des vallées du Rutli, cloches indoues qu'on fait résonner mollement avec une corne de cerf, cloches chinoises en forme de cylindre ; elles étaient venues là de tous les pays et de tous les temps, à l'appel magique de cette petite miss Bell.

— Vous regardez mes armes parlantes, dit-elle à madame Martin. Je crois que toutes ces misses Bell se plaisent ici et je ne serais pas trop étonnée si un jour elles se mettaient à chanter ensemble. Mais il ne faut pas les admirer toutes également. Il faut garder les louanges les plus pures et les plus ferventes pour celle-ci.

Et, frappant du doigt une cloche sombre et nue, qui rendit un son grêle :

— Celle-ci, reprit-elle, est une sainte villageoise du Ve siècle. C'est une fille spirituelle de saint Paulin de Nole, qui le premier

fit chanter le ciel sur nos têtes. Elle est d'un métal rare, qu'on a nommé airain de Campanie. Bientôt je vous montrerai près d'elle une florentine de toute gentillesse, la reine des cloches. Elle va venir. Mais je vous ennuie, darling, avec ces babioles. Et j'ennuie aussi la bonne madame Marmet. C'est mal!

Elles les conduisit à leurs chambres.

Une heure après, madame Martin, reposée, fraîche, en déshabillé de foulard et de dentelle, descendit sur la terrasse où l'attendait miss Bell. L'air humide, tiédi par un soleil encore faible et déjà généreux, soufflait l'inquiète douceur du printemps. Thérèse, accoudée à la balustrade, baignait ses yeux dans la lumière. A ses pieds, les cyprès élevaient leurs quenouilles noires et les oliviers moutonnaient sur les pentes. Au creux de la vallée, Florence étendait ses dômes, ses tours et la multitude de ses toits rouges, à travers laquelle l'Arno laissait deviner à peine sa ligne ondoyante. Au delà, bleuissaient les collines.

Elle cherchait à reconnaître les jardins Boboli, où elle s'était promenée dans un premier voyage, les Cascine, qu'elle n'aimait guère, le palais Pitti, Sainte-Marie-des-Fleurs. Puis l'infini charmant du ciel l'attira. Elle suivait dans les nuages les formes qui s'écoulent.

Après un long silence, Vivian Bell étendit la main vers l'horizon.

— Darling, je ne puis pas dire, je ne sais pas dire. Mais regardez, darling, regardez encore. Ce que vous voyez est unique au monde. Nulle part la nature n'est à ce point subtile, élégante et fine. Le dieu qui fit les collines de Florence était artiste. Oh! il était joaillier, graveur en médailles, sculpteur, fondeur en bronze et peintre; c'était un Florentin. Il n'a fait que cela au monde, darling! Le reste est d'une main moins délicate, d'un travail moins parfait. Comment voulez-vous que cette colline violette de San Miniato, d'un relief si ferme et si pur, soit de l'auteur du Mont Blanc? Ce n'est pas possible. Ce paysage, darling, a la beauté d'une médaille ancienne et d'une peinture précieuse. Il est une parfaite et mesurée œuvre d'art. Et voici une autre chose que je ne sais pas dire, que je ne sais pas comprendre, et qui est une chose véritable. Dans ce pays, je me sens, et vous vous sentirez comme moi, darling,

à demi vivante et à demi morte, dans un état très noble, très triste et très doux. Regardez, regardez beaucoup; vous découvrirez la mélancolie de ces collines qui entourent Florence, et vous verrez une tristesse délicieuse monter de la Terre des morts.

Le soleil penchait à l'horizon. Les pointes des cimes s'éteignaient l'une après l'autre tandis que les nuées s'enflammaient dans le ciel.

Madame Marmet éternua.

Miss Bell fit apporter des châles et avertit les Françaises que les soirées étaient fraîches et malignes.

Et tout à coup :

— Darling, vous connaissez M. Jacques Dechartre? Eh bien, il m'a écrit de Venise qu'il serait à Florence la semaine prochaine. Je suis contente que M. Jacques Dechartre se rencontre avec vous dans notre ville. Il nous accompagnera aux églises et aux musées, et il sera un bon guide. Il comprend les belles choses parce qu'il les aime. Et il a un exquis talent de sculpteur. Ses figures et ses médaillons sont encore plus admirés en Angleterre qu'en France. Oh! je suis si contente que M. Jacques Dechartre se rencontre à Florence avec vous, darling!

IX

Le lendemain, comme, au sortir de Sainte-Marie-Nouvelle, elles traversaient la place où sont plantées, à l'imitation des cirques antiques, deux bornes de marbre, madame Marmet dit à la comtesse Martin :

— Je crois que voici M. Choulette.

Assis dans l'échoppe d'un cordonnier, sa pipe à la main, Choulette faisait des gestes rythmiques, et semblait réciter des vers. Le savetier florentin, tout en poussant l'alène, écoutait avec un bon sourire. C'était un petit homme chauve, qui représentait un des types familiers à la peinture flamande. Sur la table, parmi les formes de bois, les clous, les morceaux

de cuir et les boules de poix, un pied de basilic étalait sa tête verte et ronde. Un moineau, à qui manquait une patte, qu'on avait remplacée par un bout d'allumette, sautillait gaiement sur l'épaule et sur la tête du vieillard.

Madame Martin, égayée à cette vue, appela du seuil Choulette qui prononçait très doucement des paroles chantantes, et elle lui demanda pourquoi il n'était pas allé avec elle visiter la chapelle des Espagnols.

Il se leva et répondit :

— Madame, vous vous occupez de vaines images, mais moi, je demeure dans la vie et dans la vérité.

Il pressa la main du savetier et suivit les deux dames.

— En allant à Sainte-Marie-Nouvelle, leur dit-il, j'ai vu ce vieillard qui, courbé sur son ouvrage et serrant la forme entre ses genoux comme dans un étau, cousait des chaussures grossières. J'ai senti qu'il était simple et bon. Je lui ai dit en italien : « Mon père, voulez-vous boire avec moi un verre de vin de Chianti? » Il a bien voulu. Il est allé chercher un flacon et des verres, et j'ai gardé sa demeure.

Et Choulette montra deux verres et une bouteille posés sur le poèle.

— Quand il est revenu, nous avons bu ensemble; je lui ai dit des choses obscures et bonnes, et je l'ai charmé par la douceur des sons. Je retournerai dans son échoppe; j'apprendrai de lui à faire des souliers et à vivre sans désirs. Après quoi, je n'aurai plus de tristesse. Car seuls le désir et l'oisiveté nous rendent tristes.

La comtesse Martin sourit.

— Monsieur Choulette, je ne désire rien, et pourtant je ne suis pas gaie. Est-ce qu'il faut aussi que je fasse des souliers?

Choulette répondit gravement :

— Il n'est pas temps encore.

Parvenus aux jardins des Oricellari, madame Marmet se laissa tomber sur un banc. Elle avait examiné à Sainte-Marie-Nouvelle les fresques pâlissantes de Ghirlandajo, les peintures du cloître, les stalles du chœur. Elle l'avait fait avec soin, pour la mémoire de son mari, qui avait beaucoup aimé, disait-on, l'art italien. Elle était fatiguée. Choulette s'assit près d'elle et lui dit :

— Madame, pourriez-vous me dire s'il est vrai que le pape fait faire ses robes chez Worth?

Madame Marmet ne le croyait pas. Pourtant, Choulette l'avait entendu dire dans des cafés. Madame Martin était surprise que, catholique et socialiste, Choulette parlât avec si peu de respect d'un pape ami de la république. Mais il n'aimait guère Léon XIII.

— La sagesse des princes est courte, dit-il : le salut de l'Église viendra de la république italienne, ainsi que le croit et le veut Léon XIII, mais l'Église ne sera pas sauvée de la manière que le pense ce pieux Machiavel. La révolution fera perdre au pape son denier inique avec le reste de son patrimoine. Et ce sera le salut. Le pape, dépouillé et pauvre, deviendra puissant. Il agitera le monde. On reverra Pierre, Lin, Clet, Anaclet et Clément, les humbles, les ignorants, les saints des premiers jours, qui changèrent la face de la terre. Si demain, par impossible, dans la chaire de Pierre s'asseyait un véritable évêque, un chrétien véritable, j'irais le trouver et je lui dirais : « Ne soyez pas le vieillard enseveli vivant dans une tombe d'or, laissez vos camériers, vos gardes nobles et vos cardinaux, quittez votre cour et les simulacres de la puissance. Venez à mon bras mendier votre pain par les nations. Couvert de haillons, pauvre, malade, mourant, allez le long des routes montrant en vous l'image de Jésus. Dites : « Je mendie mon pain pour la condamnation des riches. » Entrez dans les villes et criez de porte en porte avec une stupidité sublime : « Soyez humbles, soyez doux, soyez pauvres! » Annoncez dans les cités noires, dans les bouges et dans les casernes, la paix et la charité. On vous méprisera, on vous jettera des pierres. Les gendarmes vous traîneront en prison. Vous serez aux humbles comme aux puissants, aux pauvres comme aux riches un sujet de risée, un objet de dégoût et de pitié. Vos prêtres vous déposeront et ils élèveront contre vous un antipape. Tous diront que vous êtes fou. Et il faut qu'ils disent vrai : il faut que vous soyez un fou : les fous ont sauvé le monde. Les hommes vous donneront la couronne d'épines et le sceptre de roseau et ils vous cracheront au visage, et c'est à ce signe que vous paraîtrez Christ et vrai roi : et c'est par de tels moyens que vous établirez le socialisme chrétien, qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Ayant parlé de la sorte, Choulette alluma un de ces longs et tortueux cigares italiens, traversés par une paille. Il en tira quelques bouffées d'une vapeur infecte, puis il reprit tranquillement :

— Et ce serait pratique. On peut me refuser tout, excepté une vue très nette des situations. Ah! madame Marmet, vous ne saurez jamais à quel point il est vrai que les grandes œuvres de ce monde ont toujours été accomplies par des fous. Croyez-vous, madame Martin, que si saint François d'Assise avait été raisonnable, il aurait versé sur la terre, pour le rafraîchissement des peuples, les eaux vives de la charité et tous les parfums de l'amour?

— Je ne sais, répondit madame Martin. Mais les gens raisonnables m'ont toujours paru bien ennuyeux. Je puis le dire à vous, monsieur Choulette.

Ils retournèrent à Fiesole par le tramway à vapeur qui monte, en soufflant, la colline. La pluie tomba. Madame Marmet s'endormit et Choulette se lamenta. Tous ses maux revinrent l'assaillir à la fois : l'humidité de l'air lui donnait des douleurs au genou et il ne pouvait plier la jambe: son sac de voyage, égaré la veille dans le trajet de la gare à Fiesole, ne se retrouvait pas, et c'était un désastre irréparable: une revue parisienne venait de publier un de ses poèmes avec des fautes d'impression, coquilles aussi larges que des bénitiers, vastes comme la conque d'Aphrodite.

Il accusa les hommes et les choses de lui être hostiles et funestes. Il fut puéril, absurde, odieux. Madame Martin, qu'attristaient Choulette et la pluie, croyait que la montée ne finirait pas. Quand elle rentra à la maison des cloches, dans le salon, miss Bell, d'une écriture formée d'après l'italique des Aldes, copiait avec de l'encre d'or, sur une feuille de parchemin, les vers qu'elle avait trouvés dans la nuit. A la venue de son amie, elle leva sa petite tête laide, éclairée et brûlée par des yeux splendides.

— Darling, je vous présente le prince Albertinelli.

Le prince étalait contre le poêle sa beauté de jeune dieu, que fortifiait une barbe drue et noire. Il salua.

— Madame ferait aimer la France, si ce sentiment n'était pas déjà dans nos cœurs.

La comtesse et Choulette prièrent miss Bell de leur lire les vers qu'elle écrivait. Elle s'excusa, étrangère, de faire entendre ses incertaines cadences au poète français qu'elle goûtait le mieux après François Villon; puis, de sa jolie voix sifflante d'oiseau, elle récita :

Lors au pied des rochers où la source penchante,
Pareille à la Naïade et qui rit et qui chante,
Agite ses bras frais et vole vers l'Arno,
Deux beaux enfants avaient échangé leur anneau,
Et le bonheur d'aimer coulait dans leurs poitrines
Comme l'eau du torrent au versant des collines.
Elle avait nom Gemma. Mais l'amant de Gemma,
Nul entre les conteurs jamais ne le nomma.

Le jour, ces innocents, la bouche sur la bouche,
Mêlaient leurs jeunes corps dans la sauvage couche
De thym que visitait la chèvre. Et vers le soir,
A l'heure où l'artisan fatigué va s'asseoir
Sous les tilleuls, surpris, ils regagnaient la ville.

Nul n'avait souci d'eux dans la foule servile,
Et souvent ils pleuraient, se sentant trop heureux.
Ils comprirent que vivre était mauvais pour eux.

Or, dans cette prairie où, déchirés de joie,
Ils étaient l'orme vert et la vigne qui ploie,
Et tordaient sous le ciel leur rameau gémissant,
S'élevait une plante étrange, aux fleurs de sang,
Qui dardait son feuillage en pâles fers de lance.
Les bergers la nommaient la Plante du silence.

Et Gemma le savait, que le sommeil divin
Et l'éternel repos et le rêve sans fin
Viendraient de cette plante à qui l'aurait mordue.

Un jour qu'elle riait sous l'arbuste étendue,
Elle en mit une feuille aux lèvres de l'ami.
Quand il fut dans la joie à jamais endormi,
Elle mordit aussi la feuille bien-aimée.
Aux pieds de son amant elle tomba pâmée.

Les colombes au soir sur eux vinrent gémir.
Et rien plus ne troubla leur amoureux dormir.

— Cela est bien joli, dit Choulette, et d'une Italie doucement voilée des brumes de Thulé!

— Oui, reprit la comtesse Martin, cela est joli. Mais, pourquoi, chère Vivian, vos deux beaux innocents voulaient-ils mourir?

— Oh! darling, parce qu'ils se sentaient aussi heureux que possible, et qu'ils ne désiraient plus rien. C'était désespérant, darling, désespérant. Comment ne comprenez-vous pas cela?

— Et vous croyez que, si nous vivons, c'est que nous espérons encore?

— Oh! oui, darling, nous vivons dans l'attente de ce que Demain, Demain, roi du pays des fées, apportera dans son manteau noir ou bleu, semé de fleurs, d'étoiles, de larmes. *Oh! bright king To-Morrow!*

X

On s'était habillé pour le dîner. Dans le salon, miss Bell dessinait des monstres, imités de Léonard. Elle les créait, pour savoir ce qu'ils diraient ensuite, bien sûre qu'ils parleraient et qu'ils exprimeraient en rythmes bizarres des idées rares. Elle les écouterait. C'était de cette manière, le plus souvent, qu'elle trouvait ses poèmes.

Le prince Albertinelli fredonnait au piano la sicilienne: *O Lola!* Ses doigts mous effleuraient à peine les touches.

Choulette, plus rude encore que de coutume, demandait du fil et des aiguilles pour raccommoder lui-même ses habits. Il gémissait d'avoir perdu un humble nécessaire qu'il portait dans sa poche depuis trente ans, et qui lui était cher pour la douceur des souvenirs et la force des conseils qu'il en recevait. Il pensait avoir fait cette perte dans une salle profane du Pitti: il la reprochait aux Médicis et à tous les peintres italiens.

Regardant miss Bell d'un œil mauvais :

— Moi, c'est en recousant mes hardes que je compose mes vers. Je me plais au travail de mes mains. Je me chante

mes chansons en balayant ma chambre : c'est pourquoi ces chansons sont allées au cœur des hommes, comme les vieilles chansons des laboureurs et des artisans, qui sont plus belles encore que les miennes, mais non pas plus naturelles. J'ai cette fierté de ne vouloir de serviteur que moi-même. La veuve du sacristain m'a demandé de réparer mes nippes. Je ne le lui ai pas permis. Il est mal de faire accomplir servilement par autrui les œuvres auxquelles nous pouvons travailler nous-mêmes avec une noble liberté.

Le prince jouait nonchalamment la nonchalante musique. Thérèse qui, depuis huit jours, courait les églises et les musées en compagnie de madame Marmet, songeait à l'ennui que lui causait sa compagne en découvrant sans cesse dans les figures des vieux peintres la ressemblance de quelque personne à elle connue. Le matin, au palais Ricardi, sur les seules fresques de Benozzo Gozzoli, elle avait reconnu M. Garain, M. Lagrange, M. Schmoll, la princesse Seniavine en page et M. Renan à cheval. M. Renan, elle s'effrayait elle-même de le retrouver partout. Elle ramenait toutes les idées à son petit cercle d'académiciens et de gens du monde, par un tour facile, qui agaçait son amie. Elle rappelait avec une voix douce les séances publiques de l'Institut, les cours de la Sorbonne, les soirées où brillaient les philosophes spiritualistes et mondains. Quant aux femmes, elles étaient toutes, à son avis, charmantes et irréprochables. Elle dînait chez toutes. Et Thérèse songeait : « Elle est trop prudente, la bonne madame Marmet. Elle m'ennuie ». Et elle méditait de la laisser à Fiesole et d'aller seule visiter les églises. Employant, au dedans d'elle-même, un mot que Le Ménil lui avait appris, elle se disait : « Je vais semer madame Marmet. »

Un vieillard svelte entra dans le salon. Ses moustaches cirées et sa barbiche blanche lui donnaient l'apparence d'un vieux militaire. Mais son regard trahissait, sous les lunettes, cette douceur fine des yeux usés dans la science et dans la volupté. C'était un Florentin ami de miss Bell et du prince, le professeur Arrighi, jadis adoré des femmes et célèbre maintenant en Toscane et dans l'Émilie pour ses études sur l'agriculture.

Il plut tout de suite à la comtesse Martin, qui, bien qu'elle ne se fît pas une idée favorable de la vie rustique en Italie, prit soin d'interroger le professeur sur ses méthodes et sur les résultats qu'il en obtenait.

Il procédait avec une énergie prudente.

— La terre, dit-il, est comme les femmes : elle veut qu'on ne soit avec elle ni timide ni brutal.

L'*Ave Maria*, sonné dans tous les campaniles, faisait du ciel un immense instrument de musique religieuse.

— Darling, dit miss Bell, remarquez-vous que l'air de Florence est sonore et tout argenté, le soir, du son des cloches?

— C'est singulier, dit Choulette, nous avons l'air de gens qui attendent.

Vivian Bell lui répondit qu'ils attendaient, en effet, M. Dechartre. Il était un peu en retard; elle craignait qu'il n'eût manqué le train.

Choulette s'approcha de madame Marmet et, très grave :

— Madame Marmet, vous est-il possible de regarder une porte, une simple porte de bois peint, comme la vôtre (je suppose) ou la mienne, ou celle-ci, ou toute autre, sans être saisie d'épouvante et d'horreur à la pensée du visiteur qui peut à tout moment venir? La porte de notre demeure, madame Marmet, ouvre sur l'infini. Y aviez-vous songé? Savons-nous jamais le vrai nom de celui ou de celle qui, sous une apparence humaine, avec une figure connue, dans des habits vulgaires, entre chez nous?

Pour lui, enfermé dans sa chambre, il n'en pouvait regarder la porte sans que la peur lui fît dresser les cheveux sur la tête.

Mais madame Marmet voyait les portes de son salon s'ouvrir sans épouvante. Elle savait le nom de tous ceux qui venaient chez elle : des personnes charmantes.

Choulette la regarda avec tristesse et, secouant la tête :

— Madame Marmet, madame Marmet, ceux que vous nommez de leur nom terrestre ont un autre nom, que vous ne connaissez pas, et qui est leur nom véritable.

Madame Martin demanda à Choulette s'il croyait que le malheur eût besoin de franchir le seuil pour entrer chez les gens.

— Il est ingénieux et subtil. Il vient par la fenêtre, il traverse les murs. Il ne se montre pas toujours : il est toujours là. Les pauvres portes sont bien innocentes de la venue de ce mauvais visiteur.

Choulette avertit sévèrement madame Martin de ne point nommer mauvaise la visite du malheur.

— Le malheur est notre plus grand maître et notre meilleur ami. C'est lui qui nous enseigne le sens de la vie. Mesdames, quand vous souffrirez, vous saurez ce qu'il faut savoir, vous croirez ce qu'il faut croire, vous ferez ce qu'il faut faire, vous serez ce qu'il faut être. Et vous aurez la joie, que chasse le plaisir. La joie est timide et ne se plaît point dans les fêtes.

Le prince Albertinelli dit que miss Bell et ses deux amies françaises n'avaient pas besoin d'être malheureuses pour être parfaites et que la doctrine du perfectionnement par la souffrance était une cruauté barbare, en horreur au beau ciel de l'Italie. Puis, dans la langueur de la conversation, il se remit à chercher prudemment les phrases de la gracieuse et banale sicilienne, craignant de glisser sur un air du *Trovatore*, de même allure.

Vivian Bell interrogeait tout bas les monstres qu'elle avait fait naître, et se plaignait de leurs réponses absurdes et narquoises.

— En ce moment, disait-elle, je ne voudrais entendre que des figures de tapisseries qui diraient des choses pâles, anciennes et précieuses comme elles.

Et le beau prince, emporté maintenant au flot de la mélodie, chantait. Sa voix s'étalait, se muait en queue de paon, se rengorgeait et puis mourait dans des « ah! ah! ah! » pâmés.

La bonne madame Marmet, les yeux sur la porte vitrée, dit :

— Je crois que voici M. Dechartre.

Il entra, l'air vif, animé, avec de la joie sur son visage grave.

Miss Bell l'accueillit par des petits cris d'oiseau.

— Monsieur Dechartre, nous étions très impatients de vous voir. M. Choulette disait du mal des portes..., oui, des portes qui sont aux maisons, et il disait aussi que le malheur est un vieux gentleman très obligeant. Vous avez perdu toutes ces belles choses. Vous vous êtes

beaucoup fait attendre, monsieur Dechartre : pourquoi ?

Il s'excusa : il n'avait pris que le temps de passer à son hôtel, et de faire très peu de toilette. Il n'était même pas allé saluer son bon et grand ami, le San Marco de bronze, si touchant dans sa niche, au mur d'Or San Michele. Il donna des louanges à la poétesse et salua la comtesse Martin avec une joie à peine contenue :

— Avant de quitter Paris, je suis allé vous voir quai de Billy, où l'on m'a appris que vous étiez allée attendre le printemps à Fiesole, chez miss Bell. J'ai eu alors l'espoir de vous retrouver dans ce pays, que j'aime plus que jamais.

Elle lui demanda s'il avait passé d'abord à Venise, s'il avait revu, à Ravenne, les impératrices nimbées, les fantômes étincelants.

Non, il ne s'était arrêté nulle part.

Elle ne dit rien. Son regard restait fixé à l'angle du mur sur la cloche de Saint-Paulin.

Il lui dit :

— Vous regardez la Nolette.

Vivian Bell jeta ses papiers et ses crayons.

— Vous verrez bientôt une merveille qui vous touchera davantage, monsieur Dechartre. J'ai mis la main sur la reine des petites cloches. Je l'ai trouvée à Rimini, dans un pressoir en ruine, qui sert aujourd'hui de magasin, où j'étais allée chercher de ces vieux bois pénétrés par l'huile, et qui sont devenus si durs, si sombres et si brillants. Je l'ai achetée, et l'ai fait emballer moi-même. Je l'attends, je ne vis plus. Vous verrez. Elle porte sur la panse un Christ en croix, entre la Vierge et saint Jean, avec la date de 1400 et les armes des Malatesta... Monsieur Dechartre, vous n'écoutez pas assez. Écoutez-moi beaucoup. En 1400, Lorenzo Ghiberti, qui fuyait la guerre et la peste, s'était réfugié à Rimini, chez Paolo Malatesta. C'est lui qui a certainement modelé les figures de ma cloche. Et vous verrez ici, la semaine prochaine, un ouvrage de Ghiberti.

On vint annoncer qu'elle était servie.

Elle s'excusa de les faire dîner à l'italienne. Son cuisinier était un poète de Fiesole.

A table, devant les *fiasconi* entourés de paille de maïs, ils

parlèrent de ce bienheureux xv[e] siècle qu'ils aimaient. Le prince Albertinelli loua les artistes de ce temps pour leur universalité, pour l'amour fervent qu'ils donnaient à leur art et pour le génie qui les dévorait. Il parlait avec emphase, d'une voix caressante.

Dechartre les admirait. Mais il les admirait d'une autre manière.

— Pour louer convenablement ces hommes, dit-il, qui, de Cimabue à Masaccio, travaillèrent d'un si bon cœur, je voudrais que la louange fût modeste et précise. Il faudrait d'abord les montrer dans l'atelier, dans la boutique où ils vivaient en artisans. C'est là, en les voyant à l'ouvrage, qu'on goûterait leur simplicité et leur génie. Ils étaient ignorants et rudes. Ils avaient lu peu de chose et vu peu de chose. Les collines qui entourent Florence fermaient l'horizon de leurs yeux et de leur âme. Ils ne connaissaient que leur ville, l'Ecriture sainte et quelques débris de sculptures antiques, étudiés, caressés avec amour.

— Vous dites bien, fit le professeur Arrighi. Ils n'avaient souci que d'employer les meilleurs procédés. Leur esprit était tout tendu à préparer l'enduit et à bien broyer les couleurs. Celui qui imagina de coller une toile sur le panneau, pour que la peinture ne se fendît pas avec le bois, passa pour un homme merveilleux. Chaque maître avait ses recettes et ses formules, qu'il tenait soigneusement cachées.

— Bienheureux temps, reprit Dechartre, où l'on avait pas soupçon de cette originalité que nous cherchons si avidement aujourd'hui. L'apprenti tâchait de faire comme le maître. Il n'avait pas d'autre souci que de lui ressembler, et c'était sans le vouloir qu'il se montrait différent des autres. Ils travaillaient non pour la gloire, mais pour vivre.

— Ils avaient raison, dit Choulette. Rien n'est meilleur que de travailler pour vivre.

— Le désir d'atteindre la postérité, poursuivit Dechartre, ne les troublait pas. Ne connaissant point le passé, ils ne concevaient point l'avenir, et leur rêve n'allait pas au delà de leur vie. Ils mettaient à bien faire une volonté puissante. Étant simples, ils ne se trompaient pas beaucoup, et voyaient la vérité que notre intelligence nous cache.

Cependant Choulette commençait de conter à madame Marmet la visite qu'il avait faite, dans la journée, à la princesse de la maison de France pour qui la marquise de Rieu lui avait donné une lettre de présentation. Il se plaisait à faire sentir que lui, le bohème et le vagabond, il avait été reçu par cette princesse royale chez laquelle ni miss Bell ni la comtesse Martin n'eussent été admises, et que le prince Albertinelli se flattait d'avoir rencontrée un jour dans une cérémonie.

— Elle se livre, dit le prince, aux pratiques d'une piété minutieuse.

— Elle est admirable de noblesse et de simplicité, dit Choulette. Dans sa maison, entourée de ses gentilshommes et de ses dames, elle fait observer l'étiquette la plus rigoureuse, afin que sa grandeur soit une pénitence, et elle va tous les matins laver le pavé de l'église. C'est une église de village où fréquentent les poules, tandis que le curé joue à la bricola avec le sacristain.

Et Choulette, se penchant sur la table, imita avec sa serviette la laveuse accroupie. Puis, relevant la tête, il dit gravement :

— Après une attente congrue dans des salons consécutifs, j'ai été admis à lui baiser la main.

Et il se tut.

Madame Martin impatientée demanda :

— Enfin, qu'est-ce qu'elle vous a dit, cette princesse admirable de noblesse et de simplicité ?

— Elle m'a dit : « Avez-vous visité Florence ? On m'assure qu'il s'y est ouvert depuis peu de très beaux magasins, qui sont éclairés le soir. » Elle m'a dit encore : « Nous avons ici un bon pharmacien. Ceux d'Autriche ne sont pas meilleurs. Il m'a posé à la jambe, voilà six semaines, un emplâtre qui n'est pas encore tombé. » Telles sont les paroles que Marie-Thérèse daigna m'adresser. O simple grandeur ! ô vertu chrétienne ! ô fille de Saint-Louis ! ô merveilleux écho de votre voix, très sainte Élisabeth de Hongrie !

Madame Martin sourit. Elle pensait que Choulette se moquait. Mais il s'en défendit, indigné. Et miss Bell donna tort à son amie, C'était, disait-elle, un penchant des Français

de toujours croire qu'on plaisante. Puis on revint aux idées d'art qui, dans ce pays, se respirent avec l'air.

— Pour moi, dit la comtesse Martin, je ne suis pas assez savante pour admirer Giotto et son école. Ce qui me frappe, c'est la sensualité de cet art du XVe siècle, qu'on dit chrétien. Je n'ai vu de piété et de pureté que dans les images, pourtant bien jolies, de Fra Angelico. Le reste, ces figures de vierges et d'anges sont voluptueuses, caressantes, et parfois d'une ingénuité perverse. Qu'ont-ils de religieux, ces jeunes rois mages, beaux comme des femmes, ce saint Sébastien, brillant de jeunesse, qui est comme le Bacchus douloureux du christianisme ?

Dechartre lui répondit qu'il pensait de même et qu'il fallait bien qu'ils eussent raison, elle et lui, puisque Savonarole était de leur avis, et que, ne trouvant de piété à aucun ouvrage d'art, il voulait les brûler tous.

— On voyait déjà, dit-il, à Florence, au temps de ce superbe Manfred, à demi musulman, des hommes qu'on disait de la secte d'Épicure et qui cherchaient des arguments contre l'existence de Dieu. Le beau Guido Cavalcanti méprisait les ignorants qui croyaient à l'âme immortelle. On citait de lui ce mot : « La mort des hommes est toute semblable à celle des bêtes. » Plus tard, quand l'antique beauté sortit des tombeaux, le ciel chrétien parut triste. Les peintres qui travaillaient dans les églises et dans les cloîtres n'étaient ni dévots, ni chastes. Le Pérugin était athée, et ne s'en cachait pas.

— Oui, dit miss Bell, mais on disait qu'il avait la tête dure, et que les vérités célestes ne pouvaient percer son crâne épais. Il était âpre et avare, et tout à fait enfoncé dans les intérêts matériels. Il ne pensait qu'à acheter des maisons.

Le professeur Arrighi prit la défense de Pietro Vanucci de Pérouse.

— C'était, dit-il, un homme probe. Et le prieur des Gesuati de Florence eut bien tort de se défier de lui. Ce religieux pratiquait l'art de fabriquer du bleu d'outremer en broyant des pierres de lapis-lazuli calcinées. L'outremer valait alors son poids d'or ; et le prieur, qui avait sans doute des secrets, estimait le sien plus précieux que le rubis et le

saphir. Il demanda à Pietro Vannucci de décorer les deux cloîtres de son couvent, et il attendait des merveilles, moins de l'habileté du maître que de la beauté de cet outremer répandu dans les ciels. Tout le temps que le peintre travailla dans les cloîtres à l'histoire de Jésus-Christ, le prieur se tenait à son côté et lui présentait la poudre précieuse dans un petit sac qu'il ne lâchait jamais. Pietro y puisait, sous le regard du saint homme, et trempait son pinceau chargé de couleur dans un godet plein d'eau, avant d'en frotter l'enduit de la muraille. Il employait de la sorte une grande quantité de poudre. Et le bon Père, voyant son sachet maigrir et s'épuiser, soupirait : « Jésus! combien cette chaux dévore d'outremer! » Quand les fresques furent terminées, quand le Pérugin eut reçu du religieux le prix convenu, il lui mit dans la main un paquet de poudre bleue : « Ceci est à vous, mon Père. Votre outremer que je prenais avec mon pinceau descendait au fond de mon godet, où je le recueillais chaque jour. Je vous le rends. Apprenez à vous fier aux hommes de bien. »

— Oh! dit Thérèse, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le Pérugin ait été avare et probe. Ce ne sont pas toujours les gens intéressés qui sont les moins scrupuleux. Il y a beaucoup d'avares honnêtes.

— Naturellement, darling! dit miss Bell. Les avares ne veulent rien devoir, et les prodigues trouvent très supportable d'avoir des dettes. Ils ne pensent guère à l'argent qu'ils ont : et ils pensent encore moins à celui qu'ils doivent. Je n'ai pas dit que Pietro Vanucci, de Pérouse, était un homme sans probité. J'ai dit qu'il avait la tête dure, et qu'il achetait des maisons, beaucoup. Je suis bien contente d'apprendre qu'il a rendu l'outremer au prieur des Gesuati.

— Puisque votre Pietro était riche, dit Choulette, il devait rendre l'outremer. Les riches sont moralement tenus d'être probes; les pauvres, non.

A ce moment, Choulette, à qui le maître d'hôtel présenta le bassin d'argent, tendit les mains pour recevoir l'eau parfumée de l'aiguière. C'était un vase ciselé et une coupe à double fond que miss Bell faisait passer, selon l'usage antique, à ses convives, après le repas.

— Je me lave les mains, dit-il, du mal que madame Martin fait ou peut faire par ses paroles ou autrement.

Et il se leva, farouche, après miss Bell, qui sortait de table au bras du professeur Arrighi.

Dans le salon, elle dit, en servant le café :

— Monsieur Choulette, pourquoi nous condamnez-vous aux tristesses sauvages de l'égalité? Pourquoi? La flûte de Daphnis ne chanterait pas bien, si elle était faite de sept roseaux égaux. Vous voulez détruire les belles harmonies du maître et des serviteurs, de l'aristocrate et des artisans. Oh! vous êtes un barbare, monsieur Choulette. Vous avez de la pitié pour les nécessiteux et vous n'avez pas de pitié pour la divine Beauté que vous exilez de ce monde. Vous la chassez, monsieur Choulette, vous la répudiez nue et pleurante. Soyez-en sûr; elle ne restera pas sur la terre quand les pauvres petits hommes seront tous faibles, chétifs, ignorants. Oh! défaire les groupes ingénieux que forment dans la société les hommes de conditions diverses, les humbles avec les magnifiques, c'est être l'ennemi des pauvres comme des riches, c'est être l'ennemi du genre humain.

— Les ennemis du genre humain! répondit Choulette en sucrant son café, c'est ainsi que le dur Romain nommait les chrétiens qui lui enseignaient l'amour.

Dechartre, pendant ce temps, assis près de madame Martin, l'interrogeait sur ses goûts d'art et de beauté, soutenait, conduisait, animait ses admirations, la poussait parfois avec une brusquerie caressante, voulait qu'elle vît tout ce qu'il avait vu, qu'elle aimât tout ce qu'il aimait.

Il ne désirait pas moins qu'elle allât dans les jardins dès la fine pointe du printemps. Il la contemplait d'avance sur les nobles terrasses, il voyait déjà la lumière jouer à sa nuque et dans ses cheveux, l'ombre des lauriers descendre sur l'orbe assombri de ses yeux. Pour lui, la terre et le ciel de Florence n'avaient plus à faire qu'à servir de parure à cette jeune femme.

Il la loua de cette simplicité avec laquelle elle s'habillait, dans le caractère de sa forme et de sa grâce, de la franchise charmante des lignes qui naissaient de chacun de ses mouvements. Il aimait, disait-il, ces toilettes animées et vivantes, souples,

spirituelles et libres, qu'on voit si rarement, qu'on n'oublie pas.

Très adulée, elle n'avait jamais entendu de louanges qui lui fissent plus de plaisir. Elle savait qu'elle s'habillait très bien, avec un goût hardi et sûr. Mais aucun homme, excepté son père, ne lui avait fait à ce sujet les compliments d'un connaisseur. Elle croyait les hommes capables seulement de sentir l'effet d'une toilette, sans en comprendre les détails ingénieux. Quelques-uns, qui avaient l'intelligence du chiffon, la dégoûtaient par un air efféminé et des goûts équivoques. Elle se résignait à ne voir apprécier les élégances de sa mise que par des femmes, qui y apportaient un goût petit, de la malveillance et de l'envie. L'admiration artiste et mâle de Dechartre la surprit et lui plut. Elle reçut agréablement les louanges qu'il lui donnait, sans songer à les trouver trop intimes et presque indiscrètes.

— Alors, vous regardez les toilettes, monsieur Dechartre?

Non, il n'en regardait guère. On voyait si peu de femmes bien habillées, même en ce temps, où les femmes s'habillent aussi bien et mieux que jamais. Il ne prenait pas plaisir à voir marcher des paquets. Mais qu'une femme passât devant lui ayant le rythme et la ligne, il l'en bénissait.

Il poursuivit, d'une voix un peu plus élevée :

— Je ne puis songer à une femme qui prend soin de se parer chaque jour, sans méditer la grande leçon qu'elle donne aux artistes. Elle s'habille et se coiffe pour peu d'heures, et c'est un soin qui n'est pas perdu. Nous devons, comme elle, orner la vie sans penser à l'avenir. Peindre, sculpter, écrire pour la postérité n'est que la sottise de l'orgueil.

— Monsieur Dechartre, demanda le prince Albertinelli, que dites-vous, pour miss Bell, d'un peignoir mauve semé de fleurs d'argent?

— Moi, dit Choulette, je pense si peu à l'avenir terrestre que j'ai écrit mes plus beaux poèmes sur des feuilles de papier à cigarettes. Elles se sont facilement évanouies, ne laissant à mes vers qu'une espèce d'existence métaphysique.

C'était un air de négligence qu'il se donnait. En fait, il n'avait jamais perdu une ligne de son écriture. Dechartre était plus sincère. Il n'avait point envie de se survivre. Miss Bell l'en blâma.

— Monsieur Dechartre, pour que la vie soit grande et pleine, il faut y mettre le passé et l'avenir. Nos œuvres de poésie et d'art, il faut les accomplir en l'honneur des morts, et dans la pensée de ceux qui naîtront. Et nous participerons ainsi de ce qui fut, de ce qui est et de ce qui sera. Vous ne voulez pas être immortel, monsieur Dechartre. Prenez garde que le Dieu vous entende.

Il répondit :

— Il me suffit de vivre un moment encore.

Et il prit congé, promettant de revenir le lendemain de bonne heure pour conduire madame Martin à la chapelle Brancacci.

Une heure plus tard, dans la chambre de goût esthétique, tapissée d'étoffes, où des citronniers, chargés d'énormes fruits d'or, formaient comme un bois de féerie, Thérèse, la tête sur l'oreiller et son beau bras nu replié sur la tête, songeait, sous la lampe, et voyait flotter confusément devant elle les images de sa nouvelle vie : Vivian Bell et ses cloches, ces figures des préraphaélites légères comme des ombres, ces dames, ces cavaliers isolés, indifférents, au milieu des scènes pieuses, un peu tristes et regardant qui vient : mieux plaisants ainsi, et plus amis dans leur douce léthargie ; et, le soir, à la villa de Fiesole, le prince Albertinelli, le professeur Arrighi, Choulette, les propos agiles, le jeu bizarre des idées, et Dechartre, l'œil jeune sur un visage un peu fatigué, l'air africain avec son teint bistré et sa barbe en pointe.

Elle songea qu'il avait une imagination charmante, une âme plus riche que toutes celles qui s'étaient ouvertes à elle, et un attrait auquel elle ne résistait plus. Elle lui avait toujours reconnu le don de plaire. Elle lui en découvrait maintenant la volonté. Cette idée lui fut délicieuse ; elle ferma les yeux comme pour la retenir. Puis, subitement, elle tressaillit.

Elle avait senti un coup sourd, frappé au dedans d'elle, dans le mystère de son être, un heurt douloureux. Elle eut la vision brusque, inattendue, de son ami, le fusil sous le bras, dans les bois. Il allait, de son pas ferme et régulier, dans l'allée profonde. Elle ne pouvait voir son visage, et cela la troublait. Elle ne lui en voulait plus. Elle n'était plus

mécontente de lui. Maintenant, c'est d'elle-même qu'elle était mécontente. Et Robert allait droit devant lui sans tourner la tête, loin, toujours plus loin, jusqu'à n'être plus qu'un point noir dans le bois désolé. Elle se jugeait brusque et capricieuse, et dure, de l'avoir quitté sans adieu, même sans une lettre. C'était son ami, son seul ami. Elle n'en avait jamais eu d'autre. Elle pensa : « Je ne voudrais pas qu'il fût malheureux à cause de moi. »

Peu à peu, elle se rassura. Il l'aimait sans doute, mais il n'était pas très sensible, pas ingénieux, heureusement, à s'inquiéter et à se tourmenter. Elle se dit : « Il chasse. Il est content. Il voit sa tante de Lannoix, qu'il admire... » Elle se tranquillisa et se remit dans la gaieté charmante et profonde de Florence. Elle avait mal vu, aux Offices, un tableau que Dechartre aimait. C'était une tête coupée de Méduse, une œuvre où Léonard, disait le sculpteur, avait exprimé la minutieuse profondeur et la finesse tragique de son génie. Elle voulait la revoir, déçue de ne l'avoir pas bien vue d'elle-même. Elle éteignit sa lampe et s'endormit.

Le matin, elle rêva qu'elle rencontrait dans une église déserte, Robert Le Ménil enveloppé d'une pelisse de fourrure qu'elle ne lui connaissait pas. Il l'attendait, mais une foule de prêtres et de fidèles, survenue tout à coup, les avait séparés. Elle ne savait ce qu'il était devenu. Elle n'avait pu voir son visage et cela l'effrayait. S'étant réveillée, elle entendit à sa fenêtre, qu'elle avait laissée ouverte, un petit cri monotone et triste, et elle vit dans l'aube laiteuse passer une hirondelle. Alors, sans cause, sans raison, elle pleura. Elle pleura sur elle avec un désespoir d'enfant.

XI

De bonne heure, elle prit plaisir à s'habiller avec un soin délicat et caché. Son cabinet de toilette, sorti d'une fantaisie esthétique de Vivian Bell, avec sa poterie grossièrement vernissée, ses grandes cruches de cuivre et le damier de ses carreaux de faïence, ressemblait à une cuisine, mais à une cuisine de féerie.

Il était rustique et merveilleux à point pour que la comtesse Martin eût la surprise agréable de s'y croire Peau-d'âne. Tandis que sa femme de chambre la coiffait, elle entendit Dechartre et Choulette qui causaient ensemble sous ses fenêtres. Elle refit tout ce qu'avait fait Pauline, et découvrit hardiment cette ligne de la nuque, qu'elle avait fine et pure. Elle se regarda une dernière fois dans la glace et descendit au jardin.

Dans le jardin, planté d'ifs comme un cimetière heureux, Dechartre disait des vers de Dante en regardant Florence : « A l'heure où notre esprit, plus étranger à la chair... »

Près de lui, Choulette, assis sur la balustrade de la terrasse, les jambes pendantes et le nez dans sa barbe, sculptait la figure de la Misère sur son bâton de vagabond.

Et Dechartre reprenait les rimes de la cantique : « A l'heure où notre esprit, plus étranger à la chair et moins obsédé de pensées, est presque divin dans ses visions... »

Elle venait, le long des buis taillés, sous son ombrelle, dans sa robe couleur de maïs. Le fin soleil d'hiver l'enveloppait d'or pâle.

Dechartre mit de la joie dans le bonjour qu'il lui donna.

Elle lui dit :

— Vous récitez des vers que je ne connais pas. Je ne connais que Métastase. Mon professeur d'italien aimait beaucoup Métastase et n'aimait que lui. Quelle est cette heure où l'esprit est divin dans ses visions?

— Madame, c'est l'aube du jour. Ce peut être aussi l'aube de la foi et de l'amour.

Choulette doutait que le poète eût voulu parler des rêves du matin, qui laissent au réveil une impression si vive et parfois si pénible, et qui ne sont pas étrangers à la chair. Mais Dechartre n'avait cité ces vers que dans le ravissement de l'aube d'or qu'il avait vue ce matin sur les collines blondes. Il s'était depuis longtemps inquiété des images formées pendant le sommeil, et il croyait que ces images ne se rapportent pas à l'objet qui nous occupe le plus, mais au contraire à des idées délaissées pendant le jour.

Alors Thérèse se rappela son rêve du matin, le chasseur perdu dans l'allée profonde.

— Oui, disait Dechartre, ce que nous voyons la nuit, ce sont les restes malheureux de ce que nous avons négligé dans la veille. Le rêve est souvent la revanche des choses qu'on méprise, ou le reproche des êtres abandonnés. De là son imprévu et parfois sa tristesse.

Elle resta un moment songeuse et dit :

— C'est peut-être vrai.

Puis, vivement, elle demanda à Choulette s'il avait achevé le portrait de la Misère à la pomme de sa canne. Cette Misère était devenue une Pietà, et Choulette y reconnaissait la Vierge. Il avait même composé un quatrain pour l'écrire dessous en spirale, un quatrain didactique et moral. Il ne voulait plus écrire que dans le style des commandements de Dieu mis en vers françois. Les quatre vers étaient de cette simple et bonne sorte. Il consentit à les dire :

Je pleure au pied de la Croix.
Avec moi pleure, aime et crois,
Sous cet arbre salutaire
Qui doit ombrager la terre.

Comme au jour de son arrivée, elle s'accouda à la balustrade de la terrasse et chercha dans le lointain, au fond de la mer de lumière, les cimes de l'Apennin, presque aussi fluides que le ciel. Jacques Dechartre la regardait. Il croyait la voir pour la première fois, tant il découvrait de délicatesse sur ce visage, où le travail de la vie et de l'âme avait mis des profondeurs sans en altérer la grâce jeune et fraîche. La lumière, qu'elle aimait, lui était indulgente. Et, vraiment, elle était jolie, baignée dans ce jour léger de Florence, qui caresse les belles formes et nourrit les nobles pensées. Un rose fin montait à ses joues bien arrondies. Ses prunelles, d'un gris bleuissant, riaient; et, quand elle parlait, l'éclair de ses dents avait une douceur ardente. Il la prit d'un regard qui embrassait le buste souple, les hanches pleines et la cambrure hardie de la taille. Elle tenait son ombrelle de la main gauche, l'autre main jouait nue avec des violettes. Dechartre avait le goût, l'amour, la folie des belles mains. Les mains présentaient à ses yeux une physionomie aussi frappante que le visage, un caractère, une âme. Celles-là le ravissaient. Il les trouvait sensuelles et spirituelles. Il lui semblait qu'elles étaient unes

par volupté. Il en adorait les doigts fuselés, les ongles roses, la paume un peu grasse et tendre, traversée de lignes élégantes comme des arabesques et s'élevant à la base des doigts en petits monts harmonieux. Il les examina avec une attention charmée jusqu'à ce qu'elle les eût fermées sur le manche de son ombrelle. Alors, un peu en arrière d'elle, il la regarda encore. Le buste et les bras d'une ligne gracile et pure, les hanches riches, les chevilles fines, dans sa belle forme d'amphore vivante, elle lui plut toute.

— Monsieur Dechartre, cette tache noire, là-bas, ce sont les jardins Boboli, n'est-ce pas? Je les ai vus, il y a trois ans. Ils n'avaient guère de fleurs. Pourtant, avec leurs grands arbres tristes, je les aimais.

Il fut presque surpris qu'elle parlât, qu'elle pensât. Le son clair de cette voix l'étonnait comme s'il ne l'avait pas encore entendue.

Il répondit au hasard, et sourit avec effort pour cacher le fond brutal et précis de son désir. Il fut gauche et maladroit. Elle ne parut pas s'en apercevoir. Elle semblait contente. Cette voix profonde, qui se voilait et défaillait, la caressait à son insu. Elle disait, comme lui, des choses faciles:

— Cette vue est bien belle. Le temps est doux.

ANATOLE FRANCE.

A suivre.

L'AFRIQUE AUSTRALE[1]

I

LE PAYS[2]

Parler de l'Afrique australe, c'est parler d'une contrée vaste comme un continent : une immensité de plaines sans limites, qui s'étendent du Karoo, dans le Cap, jusqu'aux vastes plaines du Bechuana-Land et atteignent les bornes du protectorat britannique, et qui, partant de la côte orientale de l'Afrique du Sud, s'arrêtent à quelques centaines de milles seulement de la côte ouest. Une grande partie de cet immense espace est occupée par un haut plateau, qui commence au Karoo, traverse le Bechuana-Land et le Protectorat pour atteindre le Matabele-Land et le Mashona-Land. L'altitude de ce plateau, de 2.500 pieds environ au Karoo et de 3.000 pieds et plus dans le Bechuana-Land, s'abaisse à 2.000 pieds environ au niveau du Limpopo ou rivière des Crocodiles, et de là se relève par degrés

1. *Lettres au* Times *sur l'Afrique du Sud*, traduites en français par le colonel Baille.

Les hommes, les mines et les animaux dans l'Afrique australe, par l'auteur du présent article.

Compte rendu d'un discours de M. Lionel Phillipps, à la réunion annuelle des Chambres du Rand (Journal hebdomadaire *South Africa*, numéro du 24 février 1894).

Deux articles du *Statist*, en date du 27 janvier et 10 février 1894 sur les mines de fond (*Deep Level Mines*) du Witwaters Rand.

2. Voir la carte placée à la fin de l'article.

jusqu'à 5.000 pieds dans le voisinage de deux établissements bien connus : Fort-Salisbury, siège de l'administration dans le Mashona-Land, et Buluwayo qui, récemment encore, était le principal *kraal* du roi Lobengula et des tribus guerrières du Matabele. On pourra se faire une idée des distances à parcourir quand on voyage dans l'Afrique du Sud, par les chiffres suivants. De Capetown au Fort-Salisbury, il y a 1.690 milles. Entre la ligne de latitude du cap des Aiguilles et la ligne de latitude du Zambèze, près de Zumbo, il y a, en ligne directe du nord au sud, 1.330 milles ; et de Walwich-Bay, sur la côte de l'Atlantique, au cap Lady-Grey, sur la côte de l'océan Indien, il y a, de l'est à l'ouest, 1.350 milles.

De larges fleuves coulent à travers ces vastes contrées. Le plus grand de tous, le Zambèze, prend sa source dans le soulèvement de terrain qui forme la ligne de partage des eaux entre les bassins du Congo et du Zambèze. Ce fleuve traverse les régions placées sous l'influence de l'Angleterre, touche l'Afrique allemande du sud-ouest, près de la rivière Tchobé, passe dans l'Afrique portugaise de l'est au confluent du Loangoua, près de Zumbo, et se jette dans l'océan Indien, près du 19e degré de latitude sud. Son cours est de plus de 1.600 milles de long et arrose un espace de 520.000 milles carrés. Le bassin du Busi-Pungué est situé au sud du Zambèze, et à l'est du plateau du Mashona-Land ; le Busi prend sa source dans le massif de montagnes où résida de longues années le roi de Gaza, Gungunhama ; son cours est de 230 milles environ, et l'étendue du bassin est de 13.360 milles carrés. Le Sabi prend sa source dans le Mashona-Land, à 50 milles sud de Fort-Salisbury, coule vers le sud sur tout le front ouest du bassin du Busi-Pungué, puis vers l'est jusqu'à l'océan Indien, dans un bassin plat et étroit. Sa longueur est de 475 milles ; il arrose un espace de 36.800 milles carrés. Le Limpopo, ou rivière des Crocodiles, prend sa source dans le Witwaters-Rand, près de Johannesburg, arrose presque toute la république Sud-Africaine, la plus grande partie du pays de Khama et la partie sud du Matabele-Land. Son cours est de 970 milles, et l'espace qu'il arrose est de 144.000 milles carrés ; il se jette dans l'océan Indien au nord de la baie de Delagoa.

Le fleuve Orange coule de l'est à l'ouest, tandis que tous

les fleuves dont nous venons de parler coulent de l'ouest à l'est: il prend sa source dans le haut pays du Basuto-Land, près des frontières du Natal, sur le versant ouest des montagnes du Drakens Berg: il a un cours de plus de 1.300 milles et se jette dans l'océan Atlantique. Son cours inférieur sert de limite entre l'Afrique allemande du sud-ouest et la colonie du Cap: il arrose 399.000 milles carrés de pays; son affluent, la rivière du Vaal, arrose tout l'État libre d'Orange[1]. De tous les fleuves africains que l'on vient d'énumérer ici, le Zambèze est le plus navigable: sur une longueur de plusieurs centaines de milles il porte des bateaux d'un fort tonnage, et des bateaux à voiles ou à rames de grandes dimensions peuvent le remonter jusqu'aux chutes de Victoria. Le Busi-Pungué n'est navigable que près de son embouchure: il en est de même du fleuve Sabi et du Limpopo. Le fleuve Orange et le Vaal sont navigables pour de grandes barques, dans certaines parties seulement de leur cours. Le Sabi et le Limpopo sont très bas en hiver et sont presque infranchissables en été, durant la saison des pluies.

Une partie limitée de cet immense territoire est occupée par deux colonies anglaises: le Cap et Natal, et par la grande possession anglaise du Bechuana-Land, qui est administrée directement par le gouvernement de la reine, sur fonds votés par le Parlement.

Le Protectorat anglais, au nord du Bechuana-Land, est un pays plus verdoyant et plus boisé que le Bechuana-Land et habité par plusieurs tribus indigènes, que gouvernent des chefs à demi indépendants. Leur suzerain est le fameux Khama, chef de la tribu de Bamanguato, chef civilisé, supérieur à tous les autres chefs indigènes d'Afrique par l'étendue de ses possessions, le nombre de ses sujets, ses richesses agricoles, et l'importance de ses troupeaux. Enfin, et ce n'est pas sa moindre supériorité, Khama commande une armée considérable de guerriers bien exercés, dont un grand nombre sont montés et armés de fusils.

Dans la partie la plus méridionale de l'Afrique du Sud se

1. J'ai eu beaucoup de peine à me procurer ces mesures et la longueur du cours des fleuves. C'est Edward Stanford, l'habile cartographe de Londres, qui m'a très obligeamment procuré toutes les indications nécessaires et sous la forme la plus précise.

trouvent deux républiques hollandaises indépendantes, toutes deux extrêmement prospères et bien gouvernées. Leurs possessions se composant de terres très fertiles, ces républiques sont particulièrement agricoles. Je parle de l'État libre d'Orange, avec sa belle capitale Bloemfontein, et de la république des Boers du Transvaal. Cette dernière, un beau jour de 1879, se trouva hors d'état de se défendre contre l'occupation anglaise, le gouvernement Boer étant insolvable. Le jour où Sir Theophilus Shepstone, commissaire du gouvernement anglais, occupa Prétoria, la caisse du trésor Boer contenait 9 fr. 35 c. En 1881, les Boers recouvrèrent leur indépendance, grâce à leur courage, à leur habileté de tireurs, au mauvais commandement des troupes anglaises, et peut-être plus encore à la lâche politique du gouvernement anglais d'alors.

La grande colonie du Cap est, dans une large proportion, habitée par une riche population hollandaise, qui doit le plus clair de sa prospérité à l'activité et à l'intelligence avec lesquelles elle cultive les terres de labour, et pratique l'élève du bétail dans les immenses pâturages qui abondent dans la colonie du Cap. Cette population hollandaise est fortement représentée au Parlement du Cap: elle accepte loyalement son rattachement à l'empire britannique et la souveraineté de la reine. Dans la ville du Cap et à Kimberley, on trouve une population anglaise assez considérable et aussi quelques Écossais, qui font surtout le commerce de détail ou s'occupent de l'industrie du diamant. Kimberley est le grand marché où toutes les expéditions africaines trouvent leurs approvisionnements, leurs chariots, leurs chevaux, leurs serviteurs indigènes et leurs bœufs. La prolongation du chemin de fer vers le nord, de Vryburg à Mafeking, puis à Gabeones et à Palapye, la capitale du chef Khama, va probablement porter un grand coup au commerce de détail de Kimberley et à ses autres ressources.

La tendance à l'unification qui presse les peuples modernes, aussi bien dans les colonies anglaises que dans les grandes nations occidentales, est très accusée dans la colonie du Cap. La pensée d'une Afrique unifiée est le fond de la politique, non seulement des Hollandais, mais aussi des colons d'origine anglaise. Dans un temps plus ou moins éloigné — ce n'est

pas là une affirmation téméraire — cette union des différents États africains sera réalisée : elle se fondera sur les avantages commerciaux qu'amènent des relations plus libres entre les peuples unis, et se consolidera par le développement des voies ferrées qui les relient.

Du climat de l'Afrique australe, on ne peut dire que du bien : il est sain, sauf dans les parties basses qui sont fiévreuses. L'hiver africain, qui correspond à notre été, est chaud et tempéré, et marqué par des brises qui, à Capetown et à Natal, sont toniques et rafraîchissantes, et dans le plateau, à Kimberley, fraîches, sèches et fortifiantes. L'atmosphère chaude du grand plateau africain promet une guérison certaine aux affections de poitrine et détruit d'une façon radicale et durable le fatal bacille de la phtisie. Aussi, dans les environs de Kimberley et de Bloemfontein, trouve-t-on des stations sanitaires parfaitement organisées pour le traitement par la vie au grand air, souverain remède auquel le mal cède toujours.

I

LE DIAMANT

Il y aurait beaucoup à dire de la vie africaine, avec ses sports, ses plaisirs, les attraits d'un voyage dans ce beau pays, la variété des paysages, la fertilité des vallées, le charme de la vie sous la tente, les merveilleuses promesses que la terre fait aux colons. La jeunesse, quelques connaissances agricoles ou commerciales, la volonté d'apprendre par l'expérience à gagner sa vie ou même à faire fortune, en voilà assez pour réussir à coup sûr. Peu importe la nationalité. Mille occasions avantageuses s'offrent au jeune émigrant entreprenant, soit dans un des ports du Cap, au Cap même ou à Port-Elizabeth ; soit dans les villes du Natal, Durban ou Pietermaritzburg ; soit dans

d'autres villes moins importantes. La région des mines de diamants de Kimberley offre aussi du travail à qui veut : contre-maîtres, commis, ingénieurs. La ville de l'Afrique australe la plus attirante pour qui voudrait y passer quelques années est sans doute Johannesburg, placée comme elle est au centre de mines d'or qui prennent chaque jour un nouveau développement et offrent aux populations de la ville et des districts voisins le champ de travail le plus varié en tout ce qui touche à l'industrie des mines d'or.

La grande industrie du diamant est concentrée presque tout entière dans les environs de Kimberley aux mains d'une corporation unique, puissante et riche, connue sous le nom de Compagnie De Beers. Grâce au monopole que cette compagnie a acquis sur presque toutes les mines de diamants dans le voisinage de Kimberley, elle peut limiter strictement la production et la vente d'après la demande du marché. Les prix et les profits peuvent être réglés et *faits*, avec la dernière précision, par un conseil de directeurs réuni à Kimberley : un second conseil se réunit à Londres. Le chiffre des affaires de la compagnie est stupéfiant. Elle a un capital de près de 200 millions de francs, tant en obligations qu'en actions. La production en diamants, du 31 mars 1889 au 30 juin 1893, en prenant la moyenne annuelle du poids en carats, a été de 2.055.624 carats. La valeur moyenne annuelle des diamants vendus depuis le 31 mars a été de près de 75 millions de francs, à 35 fr. 65 c. le carat. Les dividendes payés par la compagnie, depuis le 30 mars 1889 jusqu'au 30 juin 1893, se sont élevés à 98.721.050 francs. La Compagnie De Beers a un fonds de réserve de près de 19 millions de francs, placés en consolidés anglais 2 3/4 o/o.

Ces chiffres donneront au lecteur une idée de ce qu'est cette compagnie, l'une des plus grandes qui soient, qui produit aujourd'hui *tous* les diamants absorbés par *tous* les peuples du monde. Il semble qu'il n'y ait pas de bornes à ce dépôt géologique bleu, quelquefois jaunâtre, où l'on trouve d'ordinaire le diamant. C'est dans les mines de Koffeefontein et de Jaegersfontein, creusées dans le voisinage de Kimberley, que se trouvent les diamants de la plus belle eau. La compagnie emploie 1.300 Européens et 5.700 indigènes. Les machi-

nistes et les chauffeurs reçoivent par semaine de 150 à 175 francs. Les mineurs européens reçoivent de 125 à 150 francs; les gardiens et les « talleymen », de 100 à 125 francs: les surveillants, de 89 à 103 francs; les ouvriers employés au travail des machines et au triage, de 125 à 150 francs; les ouvriers indigènes ordinaires, de 20 à 26 francs. Je ne crois pas qu'il y ait aucune industrie, dans aucun pays, qui donne pareils salaires. Il n'y a rien, en Afrique, de plus intéressant ni de plus instructif, qu'une visite à ces grandes mines de diamants, qui sont un modèle d'ordre. Aux précautions minutieuses prises pour empêcher le commerce illicite du diamant entre des acheteurs privés et les mineurs indigènes, la loi pénale ajoute ses rigueurs. L'acheteur ou le mineur convaincus de commerce illicite sont passibles de dix ans de servitude.

III

L'OR

C'est dans le Transvaal qu'il faut que je mène mes lecteurs pour leur faire apprécier les autres richesses minérales du sol de l'Afrique australe; et tout d'abord à Prétoria. Le revenu des mines d'or du Witwaters-Rand leur fera juger de l'état financier de la république Sud-Africaine.

Les Boers, en faillite en 1879, eurent le bonheur de voir leurs revenus s'accroître singulièrement par la découverte d'un gisement d'or dans le Rand, et par la taxe qu'ils prélèvent sur les compagnies minières et dont le produit augmente chaque année.

Voici le tableau des budgets du gouvernement Boer ou, pour parler plus proprement, de la république Africaine :

		REVENUS	DÉPENSES
1888	Fr.	22.111.000	19.262.300
1889		39.456.125	30.653.475
1890		30.726.500	38.286.525
1891		24.179.775	33.751.825
1892		31.395.725	29.719.125
1893		33.600.425	30.840.175

En regard de ce tableau des revenus et des dépenses, il faut placer celui des dettes publiques, qui sont au nombre de trois :

1° 1.183.333 fr. 30 c. Emprunt de chemin de fer à Amsterdam à 5 p. 100, remboursable par annuités, la dernière échéant en 1903;

2° 4.800.000 francs. Montant actuel d'une dette de 6.250.000 francs, dette nationale contractée avec l'Angleterre en 1885, intérêt et amortissement à 150 fr. 80 c. p. 100 par an, payable pendant 25 ans.

3° 62.500.000 francs. Emprunt d'État 5 p. 100 (Rothschild), contracté en juillet 1892.

L'emprunt d'État, émis à 90 francs, à un intérêt de 5 p. 100, est à 108 sur le marché de Londres, taux très élevé, car le gouvernement Boer aura dans neuf ans le droit de rembourser cet emprunt au pair. Les obligations à 4 p. 100 du chemin de fer de Silati (chemin de fer en construction), garanties par le gouvernement, sont en ce moment cotées à 93 sur le marché de Londres.

Le gouvernement Boer a adopté avec raison le principe financier de nos chanceliers de l'Échiquier, considéré comme une règle à la Chambre des communes : *défrayer les dépenses de l'année avec les revenus de l'année*. Une petite population, perdue sur un immense territoire, a ainsi passé d'un bond de l'insolvabilité à une solvabilité parfaite et à un crédit élevé. Les dépenses du gouvernement Boer augmenteront sans aucun doute, mais les revenus augmenteront aussi, et considérablement, avec l'achèvement du réseau des chemins de fer[1].

1. Chemin de fer africain de Netherlands et Silati. — Chemin de fer du Silati. — Prolongement du chemin de fer de Delagoa Bay jusqu'à Prétoria, donnant la communication avec la côte Est.

L'accroissement de richesse de la république Sud-Africaine a sa source dans les mines d'or du Witwaters-Rand, situées aux environs de Johannesburg. En 1887, la première année de produit réel, elles donnèrent 10.000 onces d'or par mois. J'étais, en 1891, à Johannesburg : le produit s'élevait alors jusqu'à 40.000 onces par mois. En 1893, le rendement annuel des mines a été de 1.056.380 onces d'or. Les moulins à vapeur amenant le métal écrasé sur des plateaux de mercure ont produit 93.120.525 francs : en y ajoutant le produit des résidus traités par le lavage et par les procédés chimiques, les mines du Witwaters-Rand ont donné, pour l'année 1893, 1.478.473 onces, d'une valeur de 129.680.150 francs.

La production totale de l'or a été, pour le monde entier, de 600.210.750 francs en 1892, et de 655.716.800 francs en 1893. Cette production s'accroitra beaucoup certainement d'ici la fin du siècle, grâce aux mines de fond *Deep Level Mines)* du Rand, situées à des profondeurs variant de 552 à 2.343 pieds. A ces profondeurs, le minerai donne à l'essai, par tonne, 1 once, 15 vingtièmes, la valeur des *reefs* variant d'un vingtième d'once à dix onces. D'après un expert, l'essayeur de la *Standard Bank* de l'Afrique du Sud, l'or des « Deep Levels » est aussi facilement extrait du minerai que celui des mines plus proches de la surface. Un ingénieur de haute autorité estime que ces mines peuvent, d'ici à quatre ou cinq ans, donner une quantité d'or telle que la production annuelle pour le monde entier montera de 655 millions de francs, chiffre de l'année 1893, à plus de 750 millions. Cette immense augmentation de la matière d'or disponible exercera sur la richesse nationale, sur le développement du commerce, sur l'accroissement de l'esprit d'entreprise, sur le retour et l'ascension des hauts prix, une action d'une intensité que n'a jamais eue aucune découverte d'or faite jusqu'à présent. Elle provoquera un grand placement de capitaux et un retour de confiance dans l'avenir des vastes possessions de plus d'une nation. Ce résultat sera amené par un accroissement dans le pouvoir d'achat de l'or, et probablement aussi par un raffermissement appréciable de la valeur de l'argent.

Je ne dois pas oublier des gisements de charbon très étendus qui sont exploités dans diverses régions du Transvaal.

Beaucoup de ces mines de charbon, situées dans le voisinage du Witwaters-Rand, sont reliées avec les localités minières par de petites lignes de chemin de fer. On exploite une grande mine de charbon, de qualité supérieure, près de la rivière du Vaal, à l'endroit où elle est traversée par le chemin de fer de l'Afrique du Sud et des Netherlands, qui met cette mine en communication directe avec les mines d'or du Witwaters-Rand et avec Prétoria. Cette exploitation très prospère appartient à la grande maison Lewis et Marcks, de Johannesburg. On conçoit tout ce qu'a de précieux pour l'industrie de l'or le voisinage de ces gisements de charbon. J'ajouterai, pour montrer la merveilleuse variété des ressources du Transvaal, que, à quinze milles environ du Witwaters-Rand, se trouve un *reef* très considérable de minerai d'argent, qui s'enfonce assez profondément, et qui donne à l'essai un rendement très riche. Si, comme il est probable, l'exploitation de l'argent redevient avantageuse, ces mines prendront une grande valeur.

IX

L'ANTILOPE

Nulle part, mieux que dans certaines parties de l'Afrique australe, on ne peut goûter le plaisir de la grande chasse. Je m'imagine qu'il y a en France, dans la jeune génération, plus d'un amateur qui saisirait avec joie l'occasion de chasser l'antilope, qui abonde en nombreuses variétés dans le *Bush veldt* du sud du Mashona-Land, dans les plaines qui s'étendent à l'infini autour de Fort-Salisbury et dans le nord du Mashona-Land. J'ai fait moi-même, là-bas, des chasses variées et parfois passionnantes. J'y ai goûté en plein toutes les joies de la vie à l'air libre, à la poursuite de l'antilope, de la girafe, du cochon sau-

vage, de l'autruche, de l'élan, que l'on rencontre tous à souhait dans les terres de chasse du Mashona-Land.

On part de grand matin, sur un bon cheval de chasse « salé[1] », le fusil dans l'étui de cuir et, dans le sac de la selle, des biscuits, de l'eau et du cognac. On pénètre dans le *Bush veldt*[2], en compagnie d'un chasseur du pays, généralement un Hollandais, guide nécessaire, sans lequel l'Européen perdrait vite son chemin et ne trouverait point le gibier. C'est lui qui vous montrera, à travers les arbres, le majestueux *Koodoo*, aux grandes cornes en spirale, une des plus belles et des plus grandes variétés de l'antilope. Il saura suivre, pendant de longues heures, la trace du *Hartebeest*, de l'antilope roanne, grand et superbe animal, ou des petites gazelles du pays, les gentilles Oribis. Il vous guidera dans la poursuite d'un troupeau de *quaggas*, sorte de zèbres, merveilleux à voir galoper avec leur robe rayée, leur col arqué, leur crinière flottante. Je recommande au sportsman qui s'en irait de France au Mashona, pour chasser les bêtes du *Bush* et de la plaine, de suivre l'une ou l'autre rive du Bubye, ou de se diriger de là au sud, toujours à travers le Bush, vers la rivière des Crocodiles[3].

La chasse africaine combine deux sports différents : chasse à courre et au fusil. Si le gibier est signalé dans le Bush ou dans le Veldt découvert, vous faites approcher doucement vos chevaux. L'antilope en plaine s'arrête souvent un instant, curieuse, à vous regarder : c'est le moment de sauter de cheval et de viser. Une bête de la troupe est-elle atteinte, tuée ou mortellement blessée, le chasseur la laisse là, et galope à la suite du troupeau. Après un temps de course, quand vous n'êtes plus qu'à deux cents ou deux cent cinquante mètres, elles s'arrêtent

1. *Salted*. — On appelle ainsi un cheval qui a eu la maladie africaine des chevaux et qui, en ayant guéri, en est à l'abri désormais. Ces chevaux sont très rares et d'un très haut prix.

2. On appelle ainsi une forêt à basse futaie, avec quelques grands arbres, coupée de temps à autre, soit par des clairières de hautes herbes, soit par des « spruits », ce que l'on appelle aux Indes des « nullahs » (tranchées profondes). Il y a dans le Bush beaucoup d'arbres à fleurs et à fruits connus des chasseurs.

3. Le Bubye est à environ 60 milles au nord de la rivière des Crocodiles : elle est traversée par la route de Fort-Tuli à Fort-Salisbury. — Les meilleurs mois pour ces sortes de chasses sont de mai à mi-octobre, où commence la saison des pluies, qui est l'été africain.

de nouveau un instant à regarder autour d'elles : redescendre de cheval, tirez vite, et remontez aussi vite pour recommencer la poursuite. Cela peut durer un quart d'heure ou une demi-heure, toujours galopant sur un terrain inégal, dans les hautes herbes, parmi les trous, les grands blocs cachés dans l'herbe, les arbres tombés, que devine le pied expérimenté des chevaux.

Courir après la grosse bête, sauter de cheval pour tirer, remonter, repartir au galop, tout cela fait la plus belle chasse que l'on puisse rêver. Ajoutez un pays giboyeux comme le sont le Bush et les plaines du Mashona-Land, où l'on rencontre constamment des troupeaux d'antilopes noires, aux longues cornes en spirale, recourbées en arrière jusque sur le dos, crinière au vent. Il m'est arrivé une fois de poursuivre un troupeau d'une soixantaine d'antilopes noires, et de tuer coup sur coup, avec l'aide de mon compagnon hollandais, quatre de ces antilopes, la plus superbe espèce que l'on puisse voir dans les plaines d'Afrique.

Puis vient l'heure du repos, et ce sont des joies nouvelles. Le fraîcheur et la douceur de l'air du soir, le dîner improvisé, souvent fourni par la chasse du jour, le sommeil en plein air, avec un imperméable pour toute couverture, ou sous une tente ouverte, sans légions de moustiques pour vous persécuter, tout cela fait pour le chasseur une libre existence de bohémien, qui le repose des grandes villes d'Europe.

V

ANGLAIS ET BOERS

Je reviens à la question du Transvaal et de son avenir. Le colonel Baille, à la première page de son livre, écrit : « Les Boers, ces bons haïsseurs, ces initiateurs de la ligue *l'Afrique aux Africains*, ces vainqueurs de Prétoria Langs Nek Majuba Hill, les voici bientôt désarmés, assimilés, emportés

dans le grand courant du saxonnat, de la Plus Grande Bretagne. » — « *Constatation prophétique* », s'il m'est permis d'accoupler ces deux mots. Les Boers sont peu nombreux. 50 à 60.000 environ, et ils gouvernent le Transvaal et ses êtres en maîtres absolus. Ils traitent des blancs comme si la couleur blanche n'était pas celle de la liberté, et lèvent sur eux des impôts tout en les excluant de toute espèce de droits politiques. On admettra cependant que ces blancs non affranchis, généralement Anglais, qui ont apporté des capitaux anglais et fait venir à grands frais pour l'exploitation des mines les machines les plus délicates et les plus parfaites, les voiturant, sur chars à bœufs, sur un parcours de quatre ou cinq cents milles : qui, de ces mines, ont su faire les mines les plus productives du monde entier ; qui à côté des mines ont établi des usines, et ont fait sortir du désert, en moins de cinq ans, une ville bien bâtie de 40.000 âmes : on admettra, dis-je, que les fondateurs de Johannesburg méritaient un meilleur traitement. Le gouvernement Boer était en faillite ; grâce aux immigrants européens, il a pu tout récemment s'adresser avec un plein succès à la place de Londres pour y négocier un emprunt. Cependant, les habitants de Johannesburg n'ont été récompensés de cette transformation que par le maintien d'un régime oppresseur ; ils paient de lourds impôts ; et pas une voix ne leur est accordée, lorsqu'il s'agit de disposer de revenus que, sans eux, les Boers n'auraient jamais touchés. Un Parlement Boer fait les lois qui règlent toutes les conditions de la vie des Européens établis dans le pays : des magistrats hollandais rendent la justice parmi les Européens, généralement Anglais ; et des conditions onéreuses sont imposées aux compagnies minières.

Mais, sans doute (et voilà pourquoi j'ai pu traiter de prophétique l'assertion du colonel Baille), l'esprit d'entreprise, l'énergie et les capitaux qui ont créé Johannesburg, et qui continuent à extraire de la mine des quantités d'or chaque jour croissantes, n'accepteront pas longtemps cet état de sujétion. De grands changements, dont les conséquences peuvent être plus grandes encore, sont survenus à Johannesburg et dans le district aurifère environnant. C'est d'abord la ligne de Prétoria, par Johannesburg, qui a été achevée au commence-

ment de 1893. Bientôt la ligne inachevée de Delagoa Bay sera prolongée aussi jusqu'à Prétoria : la construction de cette ligne a été décidée à la suite d'un accord entre le gouvernement Boer et le Natal. La substitution du locomobile au chariots à bœufs ne va pas seulement diminuer considérablement le coût du transport dans les principaux centres urbains du Transvaal; elle va aussi singulièrement réduire les frais de voyage pour les émigrants anglais, déjà exercés au travail des mines ou désireux d'apprendre le métier, qui pourront désormais, pour quelques shellings, affluer à Johannesburg.

En outre, une importante révolution tend à se produire dans les procédés d'extraction du minerai, qui peut, elle aussi, aboutir à une modification du système politique actuel. La majeure partie des ouvriers employés à extraire le métal sont aujourd'hui des noirs; les blancs veulent bien les surveiller, mais non pas travailler avec eux. Les noirs, d'ailleurs, restent rarement plus de six mois environ au service de la mine: aussitôt qu'ils ont amassé une petite somme d'argent, ils retournent à leur kraal pour y prendre femme. Leur manière de travailler est extrêmement lente: cinq ou six noirs, armés chacun d'une lourde pique de fer et d'un lourd marteau, se placent à des distances égales autour du rocher aurifère, ordinairement très dur, et, en frappant sur les piques avec le marteau, creusent de profonds trous circulaires, — travail très pénible, et qui dure plusieurs heures. Les trous sont chargés de dynamite que l'on fait éclater, et une quantité considérable de minerai aurifère se détache. Mais, d'ici peu, tous ces lents procédés seront abandonnés, non seulement dans les mines de surface, mais aussi dans les mines souterraines, récemment découvertes jusqu'à 1.500 et même jusqu'à plus de 2.000 pieds sous terre. Le perforateur américain à air comprimé va, peu à peu, rendre inutile, dans toutes les mines, le travail des noirs. Les blancs prendront leur place, et d'habiles ouvriers, capables de mettre en œuvre ces ingénieuses machines, extrairont en un jour la quantité de minerai qui demandait une semaine au travail noir. Cette révolution dans les procédés d'extraction accroîtra probablement de beaucoup la production du minerai, et amènera aussi une grande économie dans le prix d'extraction du métal.

Bref, d'ici cinq ou six ans, moins peut-être, les mines de Johannesburg auront, par l'introduction de ces machines, pris un développement qui, par une conséquence naturelle, augmentera considérablement la demande du travail intelligent à tous les degrés de l'industrie minière, depuis l'ingénieur, le directeur, le chimiste, qui touchent de gros traitements, jusqu'aux ouvriers de métier bien payés qui travaillent dans la mine, en passant par toutes les catégories de surveillants largement rétribués. Les mines rassembleront alors une vaste agglomération représentant des capitaux considérables et un haut développement de science et d'habileté industrielles. Le temps sera venu alors pour cette masse d'intelligence et d'énergie anglaises de se mesurer avec le gouvernement Boer, et de lui arracher, en reconnaissance de leur supériorité physique, de leur énergie naturelle, de leur habileté manuelle, de leur richesse accumulée, ces droits civils et ce pouvoir politique, que les Boers détiennent aujourd'hui, mais qu'ils devront, leur minorité s'accentuant chaque jour davantage, partager avec les maîtres de leurs mines ou leur abandonner. Après cette grande victoire de la liberté, la honte de Langs Nek Majuba Hill sera vengée ; et le Transvaal, dominé par une population européenne, sera englobé, tout en conservant son indépendance locale, dans la grande Union de l'Afrique du Sud : — c'était là autrefois la chimère, c'est aujourd'hui le but pratique de l'Honorable Cecil Rhodes, premier ministre de la Colonie du Cap.

VI

L'HONORABLE CECIL RHODES

On ne saurait en effet parler de l'Afrique d'aujourd'hui ni de l'Afrique de demain sans parler de Cecil Rhodes, l'homme d'État colonial probablement le plus connu et le plus puissant

de ce temps-ci et de tous les temps [1]. Il naquit, il y a quarante ans environ, à Bishop's Stortford, petite ville du comté d'Essex, où il passa son enfance. Sa famille le destinait à l'Église : mais, à l'âge de seize ans, une maladie de poitrine nécessita un voyage dans l'Afrique du Sud, où il arriva en 1868. La première année de son séjour se passa dans une ferme du Natal, où il prit ce goût passionné pour la vie sur le *Veldt*, qui est toujours resté chez lui si vif. C'était le temps où l'Afrique australe était agitée par la découverte de ces champs de diamants qui devaient exercer sur son avenir une si grande influence. Le jeune Rhodes s'y rendit sur son chariot à bœufs, avec ses *boys* indigènes, parmi les premiers arrivants, et il s'y fit des droits et des intérêts, qu'il a toujours conservés depuis avec la ténacité de sa nature. Pendant quelques années, il vécut une double vie. Il consacrait une partie de son temps à exploiter ses possessions au pays des diamants : on raconte encore mainte histoire sur son ingéniosité et sa fertilité d'invention, aux premiers jours d'une industrie encore dans l'enfance. Mais il quittait souvent l'Afrique pendant des mois entiers, parfois pour une année entière : dans ces intervalles, il faisait ses études à l'Université d'Oxford : mais la principale réputation que se fit là cet homme d'affaires hors ligne, c'était celle d'un maître de maison hospitalier, d'un chasseur de renards infatigable ; il fut quelque temps maître des *Draghounds* de l'Université [2]. Sous cette légèreté apparente, déjà se révélait le trait qui le caractérise le mieux : l'ascendant qu'il sait prendre sur tous ceux qui l'approchent. Il a toujours conservé pour Oxford un attachement passionné ; il ne retourne jamais en Angleterre sans faire une visite à l'antique Université, et il considère le temps qu'il y passa comme le plus heureux de sa vie.

Cependant la jeune Afrique australe grandissait, et Rhodes

1. C'est à M. Rochefort Maguire, membre du Parlement, que je dois ces détails sur la jeunesse et les différents incidents de la carrière de Rhodes. J'ai eu moi-même le plaisir de voir beaucoup M. Cecil Rhodes et de voyager avec lui lors de mon séjour en Afrique.

2. La chasse aux *draghounds* est un amusement favori des *Undergraduates* et des officiers. On traîne un hareng saur ou quelque autre objet dont l'odeur est forte, à travers une campagne accidentée. On met les chiens sur la piste et l'on court grand train à la suite pendant trente ou quarante minutes.

grandissait lui aussi. En 1879, il fut élu membre du Parlement du Cap pour Barklay West, la circonscription qui avoisine les mines de diamants de Kimberley, et qu'il représente encore. Quelque temps après, il fut, plusieurs semaines, ministre des finances de la colonie, mais il se retira avec les gouvernement de Sir Thomas Scanlan. C'est alors qu'il commença en Afrique l'œuvre de sa vie. Il avait été des premiers à reconnaître que les mines de diamants seraient une source permanente de richesse pour la colonie du Cap; il vit aussi, plus clairement que personne, que, le diamant étant un article de luxe pour lequel la demande ne pouvait être que limitée, le prix ne pouvait en être maintenu qu'en réunissant entre les mains d'une seule société toute la production de Kimberley, — c'est-à-dire toute la production du monde entier. Lorsqu'il s'engagea dans cette entreprise, les quatre mines qui constituent les champs de diamants étaient dispersées entre un grand nombre de mains. Il commença par opérer la fusion des intérêts dans la mine De Beers, où se trouvaient ses propriétés, puis il appliqua le même principe aux trois autres: il concentrait ainsi l'industrie des diamants et devenait maître du marché. Une fois ce but atteint, les conséquences ont été si heureuses pour tous, que la chose, aujourd'hui, semblait aller d'elle-même; on oublie une lutte de plusieurs années, au cours de laquelle Rhodes déploya ces qualités de prévision à longue échéance, de patience, de ténacité, d'aptitude à manier les hommes, qui sont les traits les plus frappants de son caractère. C'est alors qu'il acquit l'art des négociations et des compromis: c'est alors qu'il arriva à la conviction qu'il est toujours plus commode de s'entendre avec un homme que de se battre avec lui.

Cependant ses projets s'étendaient plus loin que Kimberley. La rétrocession du Transvaal par le gouvernement anglais, le regain de vigueur et de vitalité qui en était résulté pour les Boers pouvaient faire craindre qu'ils ne voulussent reculer leurs frontières, envelopper la colonie du Cap et rendre toute expansion de cette colonie impossible. Rhodes avait d'autres vues : tout le territoire africain non occupé devait tomber entre les mains anglaises. C'est là le but qu'il a, non sans quelques échecs et quelques déceptions, constamment pour-

suivi. C'est en vue de le réaliser qu'il poussa à l'expédition du colonel Warren au Bechuana-Land en 1884, expédition dont le résultat fut l'annexion du pays à l'empire Britannique. Il obtint des chefs indigènes des concessions qui lui donnaient des droits sur le Matabele-Land et le Mashona-Land. En 1889, il obtint du gouvernement anglais une charte royale qui, en accordant de pleins pouvoirs administratifs à la Compagnie dont Rhodes est l'âme, incorporait en réalité ces vastes et riches territoires à l'empire Britannique. Il alla même plus loin : il acquit des possessions considérables jusqu'au Zambèze et même au nord du Zambèze : il est l'auteur d'un projet, aujourd'hui en cours d'exécution, pour la jonction de la ville du Cap à l'Uganda par une ligne télégraphique terrestre.

On se souvient que Lobengula, le chef sauvage de la tribu sauvage des Matabélés, commença en mai 1893 des incursions sur le Mashona-Land, pays de protectorat anglais, massacrant les Mashonas, enlevant leurs troupeaux et leurs femmes. Après d'infructueuses négociations avec Lobengula, Rhodes rassembla la milice du Mashona-Land, en tout huit cents hommes bien montés, bien armés, abondamment pourvus de munitions, de fourrage et de nourriture. Les fonds avancés par la Compagnie, auxquels Rhodes ajouta généreusement de sa fortune personnelle, permirent de mener promptement à bien les préparatifs. Le corps expéditionnaire, divisé en trois colonnes, marcha sur Buluwayo, le kraal le plus important de Lobengula : il avait pour l'appuyer deux mille guerriers, envoyés par le chef Khama, ainsi qu'un détachement de la police montée du Bechuana-Land. Il est inutile de faire l'historique de cette guerre ; il suffit de dire que, grâce à l'infatigable énergie de Rhodes et aux qualités militaires dont fit preuve l'administrateur Jameson, Buluwayo fut pris après trois rudes combats avec les guerriers de Lobengula. Lobengula livra Buluwayo à l'incendie et s'enfuit vers le Zambèze ; il est mort depuis, et ses sujets ont fait leur soumission aux représentants du gouvernement anglais et à la Compagnie. Le Matabele-Land dépend maintenant de la même administration que le Mashona-Land : des concessions de terrains ont été accordées aux Matabélés, dans la mesure de leurs besoins légitimes. Un brillant avenir semble réservé à ce vaste territoire.

Dès avant cette guerre, Rhodes s'était occupé d'établir solidement sa position dans la colonie du Cap ; il y avait acquis un grand prestige par les succès qu'avaient obtenus son plan de fusion des mines de diamants et sa politique de développement de la colonie vers le nord. En même temps, il avait su se concilier, par des efforts constants, l'élément hollandais dans la colonie : car il reconnaissait que c'était là le facteur le plus puissant de la vie politique dans l'Afrique du Sud. Il mit tant de persistance à gagner leurs sympathies, tout en sachant les amener à partager ses vues que, lorsque le gouvernement de Sir Gordon Sprigg tomba en 1890, Rhodes était son successeur naturel, — son seul successeur possible. Avec quelques changements dans le personnel de son ministère, Rhodes s'est maintenu et continuera sans doute à se maintenir au pouvoir, avec l'appui général de la population.

De ce moment, l'histoire de Rhodes est l'histoire de l'Afrique australe. Il se dispose, cela n'est point douteux, à mettre en pratique, sur une vaste échelle, la leçon qu'il a apprise dans la fusion des mines : son plan est de fondre en une seule confédération les États divers entre lesquels est aujourd'hui partagée l'Afrique du Sud. Quel sera le succès de ses efforts, l'avenir seul peut le dire ; mais il en a déjà fait assez pour que son nom mérite d'être inscrit en lettres d'or sur la page de l'histoire de son pays d'adoption.

RANDOLPH CHURCHILL.



Méridien de Paris
25°
Lialui
Katonko
Nalolo
BAROTSE ou MAMBUNDA
Zambèze
Malua
Kalomé
Mpaléra
Chutes de Victoria
Tchangani
Majane
Kama-Kama
Matebe
Babas Kraal
Bulawayo
Lagunes salées de Makarikari
Tati
Chacha
DE KHAMA
Bamanguato
Palapye
Limpopo
Chochong
RÉPUB
Pietersburg
Molopolole
Olifant
SUD AFRIC
Zeerust
Prétoria
Middelburg
TRANSVAAL
Mafeking
Johannesburg
Potchefstroom
Netherlands
Heidelberg
Standerton
Vaal
Heilbron
Hoopstad
Newcastle
ETAT LIBRE
Winburg
Bethlehem
Harrismith
Boshof
Bloemfontein
Ladybrand
D'ORANGE
BASUTO
LAND
Fauresmith
Jaegersfontein
Aliwal North
Herschel
Kokstadt
Harding
Burghersdorp
Barkly
Middelburg
Dordrecht
DU CAP
Cradock
Izolo
Horley
Cathcart
Beaufort
Komgha
Somerset
Williamstown
East London
Grahamstown
Bathurst
Prince Alfred
Alexandria
Port Elisabeth
B.e S.t François
30°

ALINÉAS

Rien qu'en regardant, autrefois, et laissant pénétrer en moi la vie ambiante, êtres, atmosphère, — minutes exquises de l'inconsciente compréhension, — j'ai mieux appris qu'en observant plus tard. L'enveloppement se faisait mieux, dans mon esprit, des faits et de leurs suites; comment expliquer d'autre façon les si vifs souvenirs de mon enfance, où je n'avais que des yeux bien ouverts mais tout embués d'ignorance et d'illusion? De ce temps j'ai tout retenu : silhouettes ressemblantes, semis d'idées lentement déroulées en floraisons harmonieuses. L'observation restreint trop et condense, mais se prive du vague précieux de l'intuition.

Jour de froid excessif. La Seine, vue des ponts, une banquise, l'entrée de la Mer de glace; au bord, de maigres ombres noires, rapetissées par toute cette blancheur, des silhouettes de misère. Sur Paris, un silence accru par cette immobilité de l'eau, cette rareté des voitures, l'amortissement des roues sur la neige durcie. Particulier aussi le manque de reflet, ce mélange du ciel et de l'eau mouvants et répondants

de la vague au nuage. Cela rend la ville sans regard, muette, aveugle, endormie de frimas.

Pourquoi mon temps m'intéresse-t-il vraiment moins que ceux écoulés? Pourquoi ce bonheur à lire Saint-Simon, à m'évoquer le train de Versailles, jusqu'aux détails de couloirs, de portes sur le jardin, ajoutant la vie vivante à la vie d'apparat? Et cet attrait vers la société qui évolua de la Révolution à la Restauration, de la Révolution au second Empire. Ai-je déjà vécu? sont-ce des réminiscences personnelles? Recommençons-nous donc plusieurs fois l'étape avec des dates et des costumes différents? au lieu d'errer d'étoile en étoile, allons-nous simplement toujours sur la même terre au même but final? Je me sens beaucoup de souvenirs, de tressaillements plutôt, à certaines lectures.

L'éventail rythmant, dans le monde, le battement d'un cœur et la musique écoutée et la pensée même, toute la chromatique d'une émotion, tout l'informulé d'un sourire de femme.

La cendre du jour éteint, tombant dans une étroite conversation, distance les figures, y met du vague et du mystère. Tableaux enfumés: là sort un angle de front, un rondissement de joue, l'éclat d'une boucle dont on ne voit pas l'oreille qui la soutient. En même temps, les atomes que porte l'ombre s'accumulent, souvenirs, regrets, tout ce qui ne fleurit plus mais dont le parfum persiste: et viendraient les confidences si la lampe apportée ne dissipait de sa chaleur et de sa flamme cette atmosphère intime et dormante.

Ce que l'on peut reprocher à Wagner, l'admirable musicien, ce sont ses départs perpétuels et ses rares arrivées. Il embarque avec lui notre esprit sur les houles symphoniques sans savoir où nous porteront-elles. Il suscite l'entrain vers les espaces, les hauteurs, prend l'élan formidable, presque jamais n'atteint où il tend; et c'est une fatigue d'essayer de le suivre. Après cela, l'exécution d'un lied de Schumann, d'une sonate de Beethoven, d'un morceau de Chopin ou de Weber, nous donne l'égoïste contentement de l'œuvre achevée, résolue.

Je voudrais, pour une saison ou pour une année, entreprendre la simple notation de l'atmosphère, de l'évolution journalière du ciel, du chaud et du froid, et de la couleur de notre jardin, depuis la pointe verte des bourgeons jusqu'à l'étalement en mols éventails du marronnier qui vit sous nos fenêtres. A ce mouvement des solstices et des équinoxes se rattachent les mythologies et les figures antiques, en même temps que les lignes conventionnelles des sphères d'étude. Je sens la terre tourner, décroître, et grandir le soleil, et se réduire et s'allonger le jour. Et il y a des êtres intelligents qui nient l'intérêt de vivre; mais, entourés de mystères comme nous sommes, tout ne nous est-il pas distraction de prisonniers?

La physionomie : un voile jeté sur un visage de femme, donnant à l'ensemble des traits l'enveloppement harmonieux d'un tulle uni, ou le caprice, le sourire ponctué d'une de ces gazes à mouches de velours, si portées cet hiver.

Il y a dans mon salon une plante qui fleurit chaque printemps, et qui, sa fleur donnée, marque l'alanguissement, la fatigue d'une femme en ses relevailles. Même maigreur : la tige s'effile et s'affaisse; même pâleur : les feuilles jaunissent. La nature, si diverse en ses apparences, affirme quelques grands principes transformés par les espèces, mais hors lesquels elle invente peu; admirable, oui! mais, au bout d'une certaine observation, sans le moindre imprévu.

C'est un ressaut de vie, et d'un charme intelligent, qu'une course dans notre vieux quartier, où les toits se découpent inégaux avec d'antiques pentes, des greniers à poulie, des portails ouverts sur des galeries vitrées, découpées d'arbres noirs; ce n'est plus la banalité américaine, les constructions uniformes des rues numérotées, où l'on pense que tant d'existences diverses adoptent mêmes usages, traditions, habitudes de pensée. Et il semble qu'en ces demeures capricieusement bâties au goût d'un seul, purent évoluer des vies plus originales et personnelles. Le même sentiment vous prend au Marais. Seulement le temps a laissé là moins de vestiges; les constructions trop vieilles transformées trop commerciale-

ment pour que l'évocation s'y produise comme au silence aristocratique du vieux Faubourg.

Le raisonnement, il y a des êtres qui n'en ont point; de l'esprit, de l'élan, de la passion, mais se recueillir une minute, dire le mot juste dans l'intonation voulue, ne pas précipiter la discussion en dispute, ils sont incapables de cet effort, et, déchaînés, enlevant leur monture trop haut et trop fort, sautant un fossé comme un fleuve, il faut se taire devant eux, sinon céder ou renoncer, du moins, à l'explication raisonnable et lucide.

J'ai connu d'abord le travail par les chansons incessantes d'une cour ouvrière près de laquelle nous habitions, où les scies, les marteaux, même les ronflements d'une scierie à vapeur, scandaient de constants refrains. Les ateliers, en ces jours lointains de bonhomie, retentissaient de sifflements joyeux, parfois d'une belle voix écoutée. Et ce mot de travail en a gardé pour moi une allégresse, une force d'expansion, quand il signifie couramment la corvée pour ceux qui méconnaissent l'activité bienfaisante et le bonheur de la tâche remplie.

Un peu de soie blonde et floche, coupée près de la petite oreille, ce sont les premiers cheveux de l'enfant; petit à petit, cela s'allonge, l'écheveau se forme plus nuancé, des boucles se séparent voletantes, et la parure du visage, la chevelure preneuse de rayons s'emmêle et se démêle, se fait résistante et vivante nappe de lumière ou tresse filée de la Belle aux cheveux d'or; splendeur de jeunesse, couleur des rêves ou rêveries, aube en feu ou crépuscule finement bleuâtre. Mais, pâlissant peu à peu, et mêlant les fils de la Parque à la soyeuse masse, la chevelure se teint du blanc des linceuls et des ailes d'ange. Cela brille, d'abord, d'un argent mince et joli, qui s'harmonise aux premières fatigues du visage; puis, le reflet s'étale et s'agrandit, l'invisible fileuse s'active, et dans les contournements, les relèvements des cheveux, ce sont des plaques incolores, des coulées de blanc métal, jusqu'au complet éclat neigeux, mat et pur.

Le besoin de solennité qui est chez les êtres naïfs, les enfants. Une petite fille voyant ses parents malades, dans son ardeur à demander à Dieu leur guérison par la prière, s'écriait : « Cette fois-ci, je vais l'appeler Seigneur... Seigneur, guérissez mon père et ma mère ! » Et la fillette se servait du langage tragique, de l'intonation racinienne.

Rien n'est indifférent : un œillet qui tombe a son poids et s'entend sur le sol, et l'effeuillement d'une pivoine qui se fane prend le son mat de chutes frôlantes, alternées et nombreuses.

Bruits indistincts, faits d'un arbre que bat le vent, d'un train qui passe, d'un appel de bateau, d'un cri d'oiseau. Que de rêves, de douleurs et d'inquiétudes, d'amours peut-être, vous bercez à la même heure, à la même minute, formant l'atmosphère de faits et d'émotions inoubliables, datant la vie ou la mort des caprices d'une saison, du hasard impersonnel des choses !

Quand arrive la vieillesse, l'être, homme ou femme, qui prévoit sa première approche, doit avoir un peu de la déception de l'enfant, à ses premiers spectacles, qui voit tomber le rideau et s'éteindre le gaz sur la dernière fusée de Bengale de l'apothéose : un désenchantement de l'esprit et des yeux, une décoloration des sentiments. Et c'est fini, voici le théâtre fermé, la représentation à l'état de rêve et de souvenir bientôt insaisissable.

Jolies à voir, trois petites sœurs, avec les ressemblances générales de tournure et de figure d'une si proche parenté, comme de trois fleurs à différentes dates de l'éclosion ou hauteur de tige. Les cheveux pareillement nuancés, les yeux divers, les gestes semblables de bras minces encore maladroits, dont tout l'accent est au coude. Les trois robes, taillées à la même pièce, révèlent aussi, par des différences de façon ou d'ornement, la variété des caractères : l'aînée fixe la sienne d'une épingle en forme de cœur, orne le cou d'un mince liséré blanc, favorable à son teint doré ; la seconde s'agrafe

de travers, sans la moindre recherche seyante; la troisième correcte, sans plus. Telles que, cela ferait un charmant tableau, un entrelacement de famille où le père, la mère et quelque grand-parent revendiqueraient la ressemblance fondamentale en ces jeunes traits encore mal fusinés, à peine sortis de l'esquisse enfantine.

Le chagrin : une plaie, on l'a dit souvent. Le premier flot de sang ou de larmes, tiède, doux, abondant, presque un bien-être; puis la douleur vient des chairs qui se rejoignent, se tendent, le cuisant travail de tout ce qui veut s'agréger encore après blessure. Enfin la cicatrisation, si la plaie est saine : parfois on en meurt. C'est alors une brûlure de toutes les minutes, un rappel constant du mal souffert où la moindre égratignure, un heurt maladroit remettrait tout à vif, peut-être sans remède. Et si, la nature aidant, cela guérit enfin, n'espérez pas complet effacement : la cicatrice blanchit, et creuse, et marque, et souvent défigure. Regardez... ceux-là ont souffert !

Trouvé ma petite fille pleurant dans sa chambre « pasque Malbrough est mort »! Le Malbrough de la chanson que vient de lui chanter sa bonne. Pauvre fillette! Malbrough est mort, y reviendra plus! Et ses larmes recommencent.

Décor, la nature; beau décor, changeant et varié, mais décor seulement, dont la contemplation vous attarde et vous annihile, quand on n'a pas le courage d'agir en face de ses transformations prévues. Chaque jour, chaque mois, chaque année ramène invariablement les mêmes effets; et la mésange qui tombe en ce moment de l'arbre sur la pelouse, le rossignol roux qui quête un ver au bord de l'allée, ces géraniums en fusées roses au bout de leurs longues tiges, c'est le décor posé ce matin, premier matin d'été. Depuis que ce vieux sapin est planté, qu'on a semé les gazons qu'il abrite et posé les marches, maintenant ébréchées, de la terrasse, les mésanges et les rossignols d'antan, pour d'autres yeux que les nôtres, ont fait ce manège autour des nids, et les fleurs roses se sont ouvertes avec ce doux éclat touffu. Charité du ciel aux vivants, cette jolie saison de parure, que les jours dimi-

nants emporteront avec eux un peu chaque matin, un peu chaque soir, à mesure que la nuit et l'automne s'avanceront en ombres doubles jusqu'à l'éclipse de décembre, où s'étalera le tapis blanc, la neige tombée des frises.

De loin, je vois se balancer, se rapprocher, étirées au vent, des cimes d'arbres dont je ne sais pas la place précise, la plantation fixe; ils sont seulement, dans le paysage, une ligne mouvante et légère entre le ciel lointain et des perspectives plus proches, et leur émoi m'intéresse, la tourmente de leur feuillage dont j'ignore la racine et qui surgit à mes yeux par les déclivités du terrain.

A Paris, je puis rester une heure inactive ou rêveuse : le bruit ambiant me berce et m'occupe, il me semble y participer même dans le repos. A la campagne, ce grand silence m'excite à des manifestations vivantes pour me bien prouver que j'existe, que je ne suis pas métamorphosée en la pierre du perron, ou prisonnière d'une écorce d'arbre.

On ne sent bien la nature, on n'est vraiment impressionné par elle que dans la toute jeunesse, l'inaction relative du cœur et de l'esprit. Plus tard elle accompagne, distrait ou absorbe des pensers plus intimes; alors, la tombée du jour, la grâce de la fleur et de l'arbre ne sont plus savourées pour elles-mêmes, mais à travers des souvenirs ou des inquiétudes.

Aux derniers jours de l'Exposition nous est apparu un Paris féerique, une ville de fêtes méridionales sous le ciel gris de novembre, et sous les rayons électriques de cette haute tour, virant en blanches fusées jusqu'au fond des rues sombres et lointaines tout à coup dévoilées par ces projections lunaires. L'étoile du faîte, le soir, se confondait parmi les autres, plus grosse et colorée, et pouvait faire croire à quelque perturbation du monde planétaire. Sur la Seine, dont la vague s'alourdissait, épaissie de lumière, glissaient silencieusement de longs bateaux, ponctués de feux différents, comme en une Venise lumineuse. Il y avait là plus que de l'illumination, une transformation de ville, un Paris d'apothéose, et ce qui dure ordinairement un

soir s'établissait plusieurs mois, à changer le ciel et l'atmosphère, et jusqu'à l'humeur des Parisiens.

Le type est presque uniforme des races primitives plus près de la sauvagerie que des compliquées civilisations et en dehors de la grande mêlée des peuples intellectuels; Chinois, Japonais, Abyssins, sont presque impersonnels physiquement, à force de ressemblance entre nationaux. La physionomie, la marque de l'humain intelligent et cultivé, qui fait que Français, Anglais, Allemands, sauf des traits généraux, possèdent la distinction individuelle, la physionomie, on dirait qu'elle n'existe pas chez ces êtres de tradition: seulement la forme d'un moule unique.

Le Père-Lachaise, tout silencieux dans un soleil d'été, l'air plus calme, les tombes plus blanches, et la vie du grand cimetière réfugiée en haut des arbres où s'égosillent les oiseaux enamourés, où passe, repasse, se plaint ou chante une forte brise, ployant des ramures, semant des fleurs. Et le sol, hélas! si obscurément encombré... Vraiment l'image catholique que la vie vient d'en haut s'y renouvelle et qu'en bas tout se tait et meurt.

Il est à remarquer combien les hommes de talent conservent leurs attaches provinciales, le goût du terroir natif. Balzac et sa Touraine, d'Aurevilly sa Normandie cotentine, Renan racontant la Bretagne et Mistral la Provence des bords du Rhône; — pour celui-ci c'est moins frappant, puisqu'il n'a jamais quitté le pays où il est né. Mais pour tant d'autres, cela marque comme en l'enfant se prépare l'homme, et quelles natures tressaillantes et pénétrables possèdent les êtres vraiment doués. Rien ne fut indifférent pour eux : les aspects, l'atmosphère d'une province, ils ont tout senti, tout gardé, car ce n'est pas d'observations faites plus tard que se fortifie et s'accentue cette possession d'un homme par sa petite patrie, plus précieuse, plus près de son cœur souvent que la grande.

Dans les mousses, les sèches bruyères roses d'un coin de forêt et d'un bout d'allée, j'ai retrouvé, l'autre jour, un air du

marquis d'Ivry, un duo de ses *Amants de Vérone* que nous chantions, il y a très longtemps, et à peu près oublié depuis lors. Probablement, dans cette forêt, si souvent parcourue, mon souvenir s'est ému d'un aspect d'arbre, d'un entrelacement ou reflet de feuilles, ou d'une tiédeur de l'air pareille à celle que nous respirions, en ces fins de jour d'été, à ces mêmes places. A moins que nous laissions un peu de nous-mêmes partout où nous passons, une fugitive image, le linéament d'un refrain. J'ai cueilli ceci comme une fleur refleurie sur un plant connu.

Les *Mémoires* de Constant, commencés avec cette curiosité avide que j'ai des choses du passé, je les ai rejetés vers la fin avec dégoût ; ils montrent trop le déshabillé d'une gloire, la garde-robe où se quittent l'épée, le manteau de cour, le diadème. Et puis, le triste ameublement, les velours d'Utrecht vert fané ou jaune d'or du premier Empire m'y apparaissaient vilains et fripés, tels que je les ai vus chez de vieux parents, au rebut dans des fonds de greniers. Rien pour l'art plaisant : ni les formes de meubles, ni les toilettes de femmes, ni la peinture, aux formes raides. Blafarde, triste et pompeuse époque. Toute la gloire est dans l'armée, les uniformes encombrent les bals, tous officiels ; c'est la curée des places, des croix et gros traitements, des honneurs chers aux parvenus.

Ainsi, la moitié de la vie se passe à essayer de la comprendre ; et, quand on pense la savoir à peu près, cette vie difficile, et la pratiquer de son mieux, il faut songer à la mort : d'une énigme à l'autre. Et le mot commun à tous les philosophes et aux plus simples humains : « Que faisons-nous ici? » se pose en interrogation devant l'apparente duperie, l'ironie ineffable des destinées.

Ces étoffes changeantes, plutôt reflet que couleur, ce chatoiement, surprise et charme des yeux, est une parure de crépuscule par sa ressemblance aux ciels de rose, de flamme et de pâlissant outremer. Sur les ponts de la Seine, où s'allume le gaz par éclats, sur les quais et les allées de jardin, où tombe un jet électrique, voyez-vous un circulement de passantes,

toutes en ces étoffes dont les plis et les cassures révèlent des trames dissemblables? Les jupes et les traînes ondoient, les manteaux s'enlèvent et s'éclairent au mouvement des épaules, s'aidant d'un reste de jour et des lueurs composites venues de l'eau, de l'air, d'une première étoile au firmament parisien.

Aujourd'hui, je ne sais quelle fête nouvelle républicaine. Dans nos pays si vieillement catholiques, il n'y a pas de vraie fête sans cloche. Parmi le silence du travail arrêté, le silence du dimanche et des pieux anniversaires, la voix de l'Église s'entend toujours alors que l'usine se tait. Et, ce matin, je regardais machinalement le petit clocher enclavé dans nos grilles, attendant de lui le signal dans l'air bleu, pour croire à cette nouvelle fête dont on nous parle.

On craint les minutes qui résument : morts, départs, points de la vie où se condensent tout à coup les efforts inutiles, les années dépensées, ce que nous regrettons de nous-même et qui fut disproportionné à l'élan ou à la résignation patiente de notre âme. En un moment se fait la somme des jours fixés sur un point, et c'est triste, triste. Le résidu de la vie serait donc de lie et de cendre.

Dernière étape du passé des êtres : l'Hôtel des ventes, où je vois, après le décès de madame Lenormand, les derniers vestiges de celle qui fut madame Récamier. Parmi la poussière particulière à l'hôtel et qui étoupe les escaliers, les couloirs et toutes les salles, quelques meubles signés Jacob, disgracieux mais bien travaillés, des bureaux à taille haute, des divans raides à cols de cygne, une ou deux jolies pendules, des restes d'un service de porcelaine ourlé d'or, à formes lourdes, affreuses, chiffré JR; sous les vitrines, deux carnets de bal, quelques menus bibelots et, dans un couvercle de boîte, des perles, des grains de corail défilés, un fermoir en or de deux tons. Voilà. Ballanche, Ampère, Chateaubriand, Mathieu de Montmorency et tant d'autres ont emporté dans leurs yeux mourants un peu de ce qui est là et qui constituait la parure, le menu confort des derniers jours de la beauté du siècle. Les objets ont une âme faite justement des regards qui les ont

caressés, des souvenirs qui s'y attachèrent pour mieux perpétuer une image précieuse. Le buste de la belle Juliette, une reproduction en terre cuite, paraît bien étriqué dans sa draperie maladroite. Le charme n'est pas fixé de cette preneuse de cœurs : il est bien mieux errant parmi ces poussières qui lui survécurent ou dans quelques lettres ou mémoires de ses contemporains. Je remarque une petite table pliante d'acajou à filets, « ayant appartenu à M. de Chateaubriand », dit le catalogue.

Dans l'encombrement de la rue, ces voitures, se suivant très lentement à la file, semblaient faire partie d'un cortège : et, dans la première une femme et une enfant blondes, en deuil, maintenaient devant elles une énorme couronne, aux chaudes couleurs automnales, de fleurs fraîches doucement balancées, couronne destinée au cimetière. La seconde voiture, ses glaces très closes, enfermait un homme affaissé, soucieux, malade ou si las de la vie qu'il n'avait pas un regard pour les trottoirs, cependant si instructifs de diversité, de hâte traçante et bouleversante. Et la troisième abritait deux nouveaux mariés en courses de noces, aux toilettes neuves, aux yeux brillants, et s'appuyant légèrement l'un à l'autre. Mais, si divers que fussent leurs occupants et si fortuite leur attente forcée l'une derrière l'autre, n'allaient-elles pas toutes au même but, ces voitures, en des tours de roues plus ou moins cahotants et rapides?

Pluie, pluie, décembre, solstice. Les nuages filent sur les toits, rapides et sombres comme les fumées des cheminées auxquelles ils se mêlent, dans un ciel tombé de son altitude. Nuit à trois heures, faisant penser à la nuit perpétuelle du pôle, à des existences d'Esquimaux, réduisant tout à la sensation de la chaleur dans le froid et de la lumière dans le noir.

MADAME ALPHONSE DAUDET.

LA QUESTION DU MARIAGE CIVIL

EN HONGRIE[1]

Une vive agitation régnait déjà dans le royaume de saint Étienne bien avant l'heure où la dépouille triomphale de Kossuth rentrait dans Budapest, et cette agitation continue après les funérailles d'Achille. Le pays n'en a pas connu de pareille depuis 1867, l'époque où, après dix-huit ans de régime autocratique impatiemment supporté, il réussit à faire sa paix avec la dynastie. Nous essayerons d'exposer les causes de cette inquiétude d'une nation, habituée cependant de longue date aux luttes parlementaires et autres.

Un an à peine après cette grande réconciliation de 1867, sanctionnée par le couronnement du roi de Hongrie et la nomi-

1. *Bibliographie*. — Dr Beksitch, Le droit hongrois dans ses rapports avec le droit ecclésiastique, 1893. — La Sybille à Rome, 1894. — Dr K. Halaszy, Le droit matrimonial, 1893. — Dr Bela Partos, Le mariage civil. — Kornel Sztelho, Le projet de loi sur le mariage civil, 1893. — Encyclique du Pape, du 2 septembre 1893. — Memorandum de l'épiscopat hongrois au roi. 3 mars 1893. — Lettre pastorale du même, 7 décembre 1893. — Mémoire du cardinal Schlauch, évêque de Grosswardein. — Exposé des motifs du ministre de la justice, Virgil Szilagyi, au projet de loi réglant le droit matrimonial, décembre 1893. — Zeller, La politique de la Hongrie vis-à-vis des églises, 2 vol, contenant le compte rendu des débats parlementaires sur la matière depuis 1843.

nation d'un ministère responsable, le gouvernement avait dû faire voter (1868) une loi qui réglait certains rapports des religions entre elles et visait notamment la question la plus controversée : à quel culte devaient appartenir les enfants issus de mariages mixtes? Dès ce moment, on avait proposé l'établissement du mariage civil obligatoire : mais la mesure avait été jugée inopportune et prématurée par l'illustre patriote qui avait guidé le pays d'une main si sûre dans sa longue négociation avec le trône, François Déak.

Cinq ans plus tard, le 25 février 1873, le « sage de la nation », dans un discours qui fut le dernier de sa vie, proclamait l'urgence de la réforme : « A mon avis, disait-il, le mariage civil n'est absolument pas une question religieuse : c'est une question d'ordre purement civil. Entre les deux modes suivis — à savoir, le mariage civil toléré, et le mariage civil obligatoire, le premier, le mariage civil facultatif, est, je ne puis en démordre, illogique, inadmissible et, même au point de vue de l'Église, plus offensant que le mariage civil obligatoire. C'est l'État disant à ses citoyens : « Si vous voulez vous marier, mes enfants, allez chez vos prêtres; s'ils ne vous unissent pas, alors venez à moi, je vous unirai à leur place. » Le mariage civil obligatoire est tout autre chose : c'est l'État disant que le mariage n'est pas seulement un contrat religieux, mais un engagement social et le plus important de tous, puisqu'il est la base de la légitimité, de la succession, etc., et c'est pour cela que cet engagement se contracte devant lui, l'État. Quant à sa partie religieuse, elle regarde le prêtre. Il n'y a là rien d'offensant ni d'absurde... » Dans la même séance, le chef de l'extrême gauche, du « parti Kossuth », M. Daniel Irányi, un combattant de 48, qu'un séjour de vingt ans en France avait affermi dans ses idées démocratiques, s'était prononcé dans le même sens que le grand modéré. La Chambre avait adhéré au principe, de sorte qu'en théorie la réforme était d'ores et déjà acquise; mais en fait, elle demeurait, comme on dit en Hongrie, à l'état de « bienfait écrit ». M. Irányi renouvela sa motion de session en session et, à la fin de l'année 1892, quelques semaines avant de mourir, il eut la joie de la voir accueillie par le gouvernement lui-même et par la majorité gouvernementale. Le centre gauche fit adhésion par un discours mémorable de son chef, le comte Apponyi.

Les trois groupes de la représentation nationale, extrême gauche, majorité et centre gauche, ayant ainsi manifesté leur sentiment unanime, il semblerait que le vote d'une loi, introduisant le mariage civil obligatoire, devait suivre à bref délai. A tout le moins, ce vote n'aurait dû donner lieu à des difficultés qu'au sein de la Chambre des magnats, dans laquelle, à côté des représentants héréditaires de l'aristocratie, siègent les représentants de la religion, à savoir, tous les prélats catholiques, au nombre de vingt-six, le métropolitain et les archevêques serbes, le chef de l'Église roumaine, un prélat représentant le culte grec-uni, et deux évêques protestants.

Il n'en est rien cependant, et voici plus d'un an que la Hongrie est profondément remuée par cette question. A quelles causes l'agitation tient-elle? Et quelle est l'issue à prévoir?

I

On a déjà vu que le gouvernement avait longtemps hésité. Vingt ans se sont écoulés depuis que le dernier discours de François Déak recevait l'approbation du Parlement. C'est que, pour aborder la réforme sur le terrain pratique, il fallait s'attaquer à bien des intérêts, des préjugés, des traditions. La Hongrie ne possède pas moins de huit droits matrimoniaux, correspondant aux huit cultes et subdivisions de culte qui se partagent la population du royaume. Et ces huit législations, dont l'application appartient aux Églises seules, n'étendent pas leur action sur les seuls fidèles de chaque Église intéressée. En effet, le contact des populations de cultes divers a rendu les mariages mixtes très nombreux (sur cent unions, il y en a neuf et demie qui rentrent dans cette catégorie), de sorte que des conflits incessants et de toute sorte s'élèvent à propos des mariages, à propos du baptême des enfants et de leur éducation, à propos des séparations, et enfin à l'occasion des unions après divorce. C'est la question de la religion à laquelle devaient appartenir les enfants issus de mariages mixtes qui

avait paru la plus urgente, comme elle est la plus délicate.

On sait que c'est un principe universel de l'Église catholique de ne jamais bénir un mariage mixte qu'en échange de l'engagement écrit que les enfants à naître seront baptisés et seront élevés par elle. Il y avait bien une loi de 1791, qui assurait les protestants contre les empiétements résultant de la thèse catholique : mais le Concordat de 1855, conclu avec le saint-siège, par le gouvernement alors absolutiste d'Autriche, avait rétabli son privilège : et bien que, six ans plus tard, le Concordat ait été dénoncé, le clergé ne continua pas moins à s'en prévaloir, et à assurer son ascendant en imposant ces engagements écrits. De nombreux conflits se produisirent, et la loi de 1868 essaya de régler la matière, en stipulant que, dans les mariages mixtes entre chrétiens (les mariages entre chrétiens et non-chrétiens étaient prohibés), les fils suivraient la religion du père, les filles celle de la mère, tout arrangement autre étant nul et non avenu. C'était une grande restriction apportée à la liberté des parents, mais il parut au législateur que la paix entre les cultes et les nationalités était à ce prix. Il suivait de là des conséquences étranges, mais inévitables. Dans nombre de localités, il n'y a qu'une Église, et il pouvait arriver qu'un enfant, né d'un mariage mixte, appartînt, de par la loi, à une confession non représentée. Il fallait bien faire baptiser l'enfant par le prêtre du culte local : mais ce prêtre était tenu de transmettre l'extrait du Livre des baptêmes au curé ou au pasteur le plus voisin, celui dont le nouveau-né ressortissait, afin que l'enfant fût inscrit dans la confession qui devait être la sienne de par la loi. On voyait d'autant moins d'inconvénient à ce procédé compliqué qu'il existe depuis plus d'un siècle en Transylvanie, — principauté autrefois autonome, mais qui fait aujourd'hui corps avec la Hongrie, — et qu'il n'y a donné lieu à aucune plainte.

La loi de 1868 fut appliquée sans trop de difficultés. Il y eut bien çà et là quelque résistance, surtout dans les presbytères catholiques : mais on aurait pu vivre sur cette transaction de longues années encore. Tout à coup, vers 1890, les cas de révolte se multiplièrent. Des prêtres catholiques déclarèrent ne plus pouvoir se conformer à la loi. Le baptême conféré par un des leurs, disaient-ils, incorporait à tout jamais dans

l'Église romaine celui qui l'avait reçu et il y aurait sacrilège à « livrer » ce baptisé à un autre culte. La situation devint d'autant plus embarrassante que la loi de 1868 n'avait pas stipulé de sanction pénale. Et à supposer même que le gouvernement eût voulu passer outre, il ne le pouvait pas devant les réclamations des autres cultes et en particulier des protestants. C'est, en effet, surtout entre protestants et catholiques que se produisent la plupart des mariages mixtes : les Serbes et les Roumains, appartenant à l'Église orthodoxe, s'y prêtent plus rarement. Or, les protestants, au nombre de trois millions en présence de neuf millions de catholiques et de plus de cinq millions d'orthodoxes et de juifs, constituent une force matérielle et morale de premier ordre en Hongrie; et le large système représentatif sur lequel est basée l'organisation des deux Églises protestantes (luthériens et calvinistes) met les hommes politiques les plus éminents du pays à la tête des consistoires dans les huit districts du royaume. Il fallait donc aviser. Par ci par là, en vertu d'une circulaire ministérielle, dont la légalité a été contestée, un tribunal infligeait une amende d'un florin à cinq florins à quelque curé récalcitrant. Si à ce moment l'épiscopat avait compris son devoir et ses intérêts, il aurait mis lui-même un terme aux illégalités venues d'un très petit nombre de ses subordonnés. Il crut plus sage de consulter le saint-siège.

Par malheur, à Rome, l'abbé Tigrane se trouva *persona grata*. Le sacré collège jugea qu'il ne pouvait désavouer des curés de village affirmant la suprématie de l'Église. Le conflit passa dès lors par-dessus la tête des curés de village et des juges de district, pour se poser dans toute sa gravité entre l'Église catholique et l'État hongrois. C'était l'éternel, le classique duel entre l'Église et l'État.

II

Sur ces entrefaites, vers la fin de 1891, les juifs du royaume s'avisèrent de réclamer leur « réception ». Pour

comprendre la portée du mot, il faut exposer d'abord la situation légale de la population israélite en Hongrie.

Jusqu'en 1848, elle avait été ce qu'elle avait été un peu partout ailleurs, la France exceptée. Le 15 mars 1848, la Diète de Hongrie, en proclamant les « Douze points », — ce qu'on peut appeler nos « Droits de l'homme », — y inséra la liberté et l'égalité des cultes et par conséquent l'égalité des juifs avec le reste de la nation. Il ne s'était pas passé un mois que des troubles antisémitiques se produisirent et le gouvernement crut pouvoir les apaiser en suspendant « provisoirement » les droits politiques des juifs. Ces droits ne leur furent rendus qu'en 1867, après la restauration de la Constitution elle-même. Politiquement et socialement, la population israélite n'a plus rien à réclamer: il y a en ce moment douze juifs qui siègent à la Chambre des députés; on en trouve en nombre dans la magistrature et dans l'administration. Mais il n'y a pas de prélats juifs à la Chambre haute et les mariages entre chrétiens et juifs ne sont pas reconnus. En 1884, le gouvernement voulut établir sur ce point aussi l'égalité des confessions; mais un projet de loi présenté dans ce sens fut rejeté par la Chambre des magnats. D'ailleurs, le projet eût-il passé, la question de la « Réception » fût restée entière. La Réception est autre chose: c'est le droit qu'a une confession de légiférer dans l'intérieur de son domaine religieux.

Les religions « reçues » (*recipiirte*) étaient primitivement la religion catholique, la religion orthodoxe et le culte protestant; en 1848, on y joignit l'Église grecque-unie. Le clergé de ces cultes est reconnu par l'État, sans être salarié par lui: chacune de ces Églises a son statut, son administration autonome. A part l'Église catholique, dont la situation légale remonte en quelque sorte à la fondation même du royaume, chacune d'elles a acquis ou conquis son autonomie par des « capitulations », quelquefois à la suite de longues guerres. Les deux Églises, luthérienne et calviniste, sont pauvres et vivent des contributions de leurs fidèles (depuis quelques années seulement, l'État leur alloue de modestes subventions); les autres Églises sont richement dotées de terres et de domaines, et le budget annuel de tel archevêque ou tel patriarche se chiffre par un ou deux millions de francs.

A l'encontre de ces cultes *reçus* qui légiférent en toute autonomie sur tout ce qui concerne le domaine religieux — et l'on a vu que mariages, divorces, registres de l'état civil rentrent dans ce domaine — les juifs sont régis par des lois de l'État, lesquelles, à les regarder de près, ne sont pas plus mauvaises que les lois, us et coutumes qui gouvernent les six autres cultes. Mais ces règlements ne sont pas « autonomes ».

On pourrait croire que là est l'origine de l'agitation de 1891. Il n'en est rien, et cette agitation, comme il arrive souvent, a un point de départ absolument frivole. Durant l'automne de cette année 1891, le roi de Hongrie, c'est-à-dire Sa Majesté l'empereur François-Joseph, avait présidé aux grandes manœuvres dans le midi de la Hongrie et, selon la coutume, il avait reçu dans chaque ville les autorités civiles, militaires et ecclésiastiques. L'usage veut que les autorités ecclésiastiques soient admises les premières; mais cette faveur n'appartient qu'aux chefs et représentants des cultes « reçus ». Après les évêques catholiques et orthodoxes, après les surintendants et évêques protestants et réformés, vint le tour des dignitaires civils et militaires de toute espèce; puis vinrent les députations urbaines, et enfin, à un certain moment, le rabbin et sa cohorte laïque furent admis à présenter leurs féaux hommages. Il y eut de ce chef un froissement d'amour-propre dans la communauté juive; des meetings furent organisés, et, comme on était à la veille du renouvellement de la Chambre, il fut résolu que les électeurs juifs ne donneraient leurs voix qu'à des candidats décidés à voter pour la « réception » du culte juif, la « réception » impliquant égalité de traitement avec les autres cultes, sous tous les rapports. L'élément juif, en Hongrie, ne constitue que quatre pour cent de la population; mais par son intelligence, par son activité dans toutes les branches du travail national, par son attachement à l'État magyar, par le concours que ses chefs peuvent prêter et prêtent en effet à l'action gouvernementale et qu'ils peuvent aussi lui refuser, par l'influence enfin que les propriétaires et les fermiers juifs, qui sont en grand nombre, exercent sur les électeurs ruraux et urbains, la population juive est un élément avec lequel on compte. La « réception » fut donc inscrite au programme d'un grand nombre de candidats de tous les partis, et le gouver-

nement promit à son tour de la formuler en projet de loi. Mais, les unions n'étant légales qu'entre adhérents des religions reçues, la « réception » du culte juif implique la légitimité du mariage entre juifs et chrétiens, et cette légitimité ne peut entrer dans la législation que par la grande porte du mariage civil obligatoire. Le mariage civil facultatif, tel qu'on l'avait proposé en 1884, et tel qu'il existe en Autriche où il porte le nom si caractéristique de *Noth Civilehe* (mariage civil par détresse) a été jugé absolument impraticable en Hongrie. C'est à établir combien il y est impossible, c'est à démontrer la nécessité inéluctable du mariage civil obligatoire que s'applique le vaste exposé des motifs rédigé par le ministre de la justice, M. Szilágyi, pour le projet gouvernemental. C'est à cet exposé que nous empruntons la plupart de nos données sur la législation, ou plutôt sur les législations matrimoniales de la Hongrie.

III

Ce projet, qui est le projet principal, celui qui domine la situation, ne peut à lui seul résoudre tous les problèmes soulevés. Le gouvernement a donc saisi le Parlement de trois autres bills dont il suffira d'indiquer l'objet et qui forment les corollaires nécessaires du mariage civil obligatoire. Ces trois projets portent, le premier, sur le libre exercice de la religion ; le second, sur la « réception » de la religion israélite ; le dernier, sur la tenue des registres de l'état civil. En logique stricte, le second de ces projets est rendu inutile par les autres ; mais il est promis, et les intéressés y tiennent d'autant plus que, même dans la nouvelle législation, certains cultes, — batistes, sabbatiens, etc., — demeurent à l'état de religions tolérées : de plus les cultes *reçus* ont droit, en cas de besoin, à des subventions de l'État.

La Hongrie, on l'a déjà dit possède huit législations matrimoniales. Pour les catholiques, le droit canon est en

vigueur avec ses exigences et ses rigueurs, aussi bien en ce qui touche le sort des enfants issus de mariages mixtes qu'en ce qui touche les séparations. L'Église orthodoxe orientale se subdivise en deux Églises : l'Église serbe et l'Église roumaine, ayant chacune sa législation et sa juridiction spéciale, qui diffèrent considérablement sur plus d'un point important. Les protestants de la Hongrie propre sont régis par la Patente de Joseph II, enregistrée par la Diète en 1791. En Transylvanie, l'Église réformée a sa législation particulière, et l'Église évangélique (d'Augsbourg) suit une législation matrimoniale qu'elle a promulguée elle-même en 1871. Pour les Uniates, une loi de 1889 a créé un code matrimonial particulier, rendu urgent par une sorte de Gretna-Green, qu'ils avaient installé au profit des amateurs de mariage ou de divorce qui se trouvaient gênés par les lois de leur province ou de leur culte. Pour les israélites de Hongrie, la matière est réglée par un décret de 1863, et pour ceux de Transylvanie et de Fiume, par le code civil autrichien.

On prévoit d'avance tout ce que ce kaléidoscope législatif doit produire d'effets inattendus dans la pratique quotidienne. Il suffira de quelques exemples. Le droit canon de l'église catholique autorise les fiançailles dès l'âge de quatorze ans pour les garçons et dès l'âge de douze ans pour les filles, et ces fiançailles, si l'Église les a bénies, rendent d'ores et déjà l'union indissoluble. L'Église roumaine va plus loin : elle fait signer aux fiancés mineurs l'engagement de ne jamais attaquer la validité des fiançailles sous le prétexte de contrainte. Pour les protestants de Transylvanie, les fiançailles constituent un pacte que les tribunaux seuls peuvent dénouer, et un mariage contracté par des parties dont l'une était déjà fiancée à autrui est nul. Des fiancés qui cohabitent sont considérés comme mariés : *Sponsalia per concubitum transeunt in matrimonium*. Les protestants de Hongrie, au contraire, n'attachent aucune conséquence légale aux fiançailles...

Dans l'Église catholique, l'absence de l'autorisation paternelle n'arrête ni ne dissout l'union, tandis que les Églises d'Orient exigent ce consentement. Les Églises d'Orient autorisent la

veuve à se remarier une troisième et même une quatrième fois si elle n'a pas d'enfants des précédents mariages et si elle n'a pas plus de quarante ans. Si elle a des enfants, elle n'a ce droit que jusqu'à l'âge de trente ans. D'après le code protestant de Transylvanie, un homme ne peut épouser une femme qui a trente ans de moins que lui et une femme ne peut prendre un mari qui a vingt ans de moins qu'elle. Pour les juifs de Hongrie, la loi ne stipule aucune limite d'âge et n'exige pas le consentement des parents. Pour leurs coreligionnaires de Transylvanie, la limite est de quatorze ans et le consentement est de rigueur.

Mêmes disparates dans les dispositions sur les degrés de parenté qui font obstacle au mariage. On sait que la loi canonique connaît toute une série de parentés « spirituelles » prohibitives de l'union. L'Église d'Orient défend également le mariage entre parrain et marraine, tandis que la loi juive se trouve en quelque sorte au pôle opposé par la facilité avec laquelle elle admet les unions entre parents. La publication des bans n'est de rigueur sous peine de nullité que chez les protestants de tout le royaume et chez les juifs de Hongrie. Les conditions de nullité et de validité diffèrent du tout au tout d'une Église à l'autre. Dans la loi catholique, la maladie mentale constitue un cas de nullité, à moins que le mariage n'ait été conclu dans un intervalle lucide : la maladie doit avoir été constatée par les tribunaux ecclésiastiques ; une constatation faite par l'autorité civile est sans valeur. La parenté jusqu'au quatrième degré est cause de nullité, cette parenté fût-elle illégale ; l'adoption crée une nouvelle cause de nullité qui s'étend jusqu'aux ascendants et aux descendants de l'adopté et de l'adoptant. L'Église grecque défend les mariages entre parents jusqu'au septième degré, avec dispense possible à partir du troisième ; la simple parenté par alliance et la parenté par adoption font obstacle jusqu'au sixième degré. Le mariage entre adultères est prohibé. Sont causes de nullité, chez les protestants de Hongrie, l'absence de consentement des parents ou des tuteurs, et la parenté, même illégale ; dans l'Église réformée de Transylvanie, l'impuissance « constatée par le médecin ou la sage-femme », à moins que le mal ne soit guérissable ou survenu après le mariage. L'Église évangélique de

la même province annule le mariage du veuf « à qui le tribunal ecclésiastique a défendu le mariage ». Les Uniates sont incomparables à découvrir des cas de nullité : le mariage est nul non seulement si la fiancée a perdu sa virginité, mais si l'une des parties a fait une fausse déclaration sur son rang ou sa situation ; si l'un des contractants a été décidé au mariage, non par l'amour, mais par des considérations de fortune ou par l'influence d'une personne étrangère, etc.

Même chaos quant aux causes de séparation. L'Église serbe ne reconnaît que le divorce ; les tribunaux ecclésiastiques peuvent le prononcer toutes les fois qu'ils arrivent à la conviction que la vie de famille est détruite et réclame la séparation définitive. Comme causes de rupture, le Code énumère : les mauvais traitements, les menaces, l'avortement intentionnel, la conversion à une autre religion, l'épilepsie, les maladies incurables, l'odeur répugnante de la bouche, etc. ; enfin, la conspiration contre le chef de l'État. Si l'infidélité des époux est réciproque, il n'y a pas lieu de prononcer le divorce ; mais si de plus l'un des deux infidèles cohabite avec son complice, le divorce peut être admis pour incompatibilité d'humeur. Autre cause de divorce, quand la femme prend part à un festin contre le gré du mari ou bien reste sans nécessité dans une maison tierce. Les protestants hongrois admettent le divorce pour *répulsion invincible* (l'incompatibilité d'humeur du Code Napoléon) ; les protestants de Transylvanie pour vice grec, pour impuissance provoquée, pour maladie mentale durant trois ans, pour emprisonnement de trois années, etc. Nous avons déjà vu combien l'Église uniate admet largement les causes de nullité ; elle n'est pas moins libérale dans l'admission des motifs de séparation. Tout d'abord elle pose en principe que le mariage doit être dissous « si, au cours du mariage, il se produit des circonstances contraires à son essence et à sa conception, et par suite desquelles le maintien de la vie en commun devient impossible ou sans objet ». Avec un pareil point de départ, on imagine les dispositions de détail. Les juifs admettent d'assez nombreuses causes de divorce, et entre autres « le consentement libre, à la suite duquel le mari a remis à la femme la lettre de séparation ».

Cette énumération comprend à peine le vingtième des causes admises, et l'exposé ministériel qui les énonce toutes ajoute avec raison que la divergence qui existe entre les huit cultes, quant aux causes de nullité et de séparation, s'élargit encore par la casuistique à laquelle les dispositions élastiques de ces codes ont donné naissance avec le temps. Ainsi la « répulsion invincible », qui apparaît sous des noms divers dans chacun des codes, procède d'appréciations purement individuelles, que le législateur ne peut déterminer et qui font le bonheur du casuiste.

Mais où la contradiction de ces codes éclate surtout, c'est quand il s'agit d'en faire l'application aux mariages mixtes. Il arrive souvent que l'union, valable devant l'Église de l'un des conjoints, est nulle devant l'Église de l'autre : et celle-ci, considérant comme nulle l'union contractée en dehors de son giron, liera par d'autres liens l'homme ou la femme qui sont légalement mariés devant l'autre autel et, par conséquent, selon la loi. Il suit de là qu'il suffira souvent de passer d'une Église à l'autre pour se dégager de ses liens. Parfois, pendant la durée d'un seul procès en divorce, l'une des parties changera plusieurs fois d'Église (on peut se livrer à ce pieux exercice jusqu'à cinq fois!) et forcera ainsi la partie adverse à renouveler l'instance à cinq reprises devant une nouvelle juridiction. On voit des convertis de cette espèce retourner à leur foi d'origine, une fois qu'ils ont atteint le but de leur migration religieuse.

On ne se convertit pas toujours en vue de divorcer; on se convertit aussi en vue de se remarier : car il y a telle Église, — les orthodoxes en général et les protestants de Transylvanie, — qui ne permet pas à la partie « reconnue coupable » de se remarier. Dans d'autres cas, le seul fait de passer d'une religion à une autre constitue divorce ; un juif n'a qu'à passer au catholicisme pour que son mariage avec sa coreligionnaire d'hier soit nul et qu'il soit libre de prendre une autre femme. Mais — ici l'on cesse de comprendre — tant que ce nouveau catholique ne s'est pas remarié, il est considéré comme encore marié, lors même que l'autre conjoint aurait obtenu le divorce

et aurait convolé ailleurs. Si par hasard ce second conjoint à son tour passe au catholicisme, son second mariage est nul, la cause du divorce n'existant plus entre les deux époux primitifs.

Sommes-nous au bout de ces imbroglios législatifs qui attendent encore leur vaudevilliste? Pas encore. Des étrangers viennent chez nous pour défaire les liens que la loi de leur pays ne leur permet pas de dissoudre : et pour atteindre plus promptement ce but — car la naturalisation par les voies ordinaires réclame des délais trop longs, — ils ne se bornent pas à renier leur patrie et leur religion : ils recourent à l'adoption. Des gens pour qui l'adoption n'a pas de sens, qui par leur position sociale sont bien au-dessus de l'individu de qui ils la sollicitent, se font adopter moyennant finance et en renonçant par avance à toute disposition qui pourrait tourner à leur bénéfice. Devenus de la sorte citoyens hongrois, ils font dissoudre leur mariage en vertu d'une quelconque des huit législations du pays — et le tour joué, l'adoption, devenue inutile, est aussitôt annulée...

Je n'en finirais pas d'énumérer les énormités nées de la multiplicité des législations matrimoniales. Cet encombrement de compétences n'empêchera pas qu'une partie plaidant en Hongrie puisse se trouver forcée de porter sa cause devant un tribunal de Transylvanie qui, à son tour, se récusera comme incompétent. Il y a alors un véritable déni de justice : trop de tribunaux et pas de sentence.

Pour sortir de ce chaos inextricable, il n'y a qu'un moyen : c'est celui que la France a adopté en 1789 : le mariage civil obligatoire. C'est à ce moyen que le gouvernement a enfin recouru. Nous n'analyserons pas la loi actuellement en discussion et destinée à mettre un terme à ces anomalies criantes. Elle tend surtout à assurer non seulement la liberté des unions, mais aussi leur indissolubilité : les causes de divorce sont étroitement restreintes : et les protestants, les uniates, et surtout les juifs jugeront qu'on a tranché dans le vif de plus d'une de leurs coutumes. Peut-être bien la haute conception que les auteurs du projet se font de la sainteté des liens du mariage n'est-elle pas la seule raison qui a dicté ces restrictions. On aura voulu apaiser les inquiétudes et désarmer l'hostilité,

sinon des fanatiques irréductibles, du moins de la masse des catholiques, et leur prouver que l'objet de la législation nouvelle n'est pas d'organiser le dévergondage des mœurs, ainsi qu'on l'affirme dans des pétitions adressées au Parlement et qu'on fait signer par les enfants même dans les écoles.

IV

Quelle est l'attitude des Églises en présence de la réforme projetée? Il serait puéril de ne pas reconnaître qu'au début elles s'y sont toutes opposées; quelques-unes même, — l'Église serbe et l'Église roumaine, — au nom du sentiment national. A les entendre, nous sommes ici en présence d'une nouvelle entreprise de la race dominante contre les nationalités. L'objet poursuivi par le législateur serait de magyariser les Serbes et les Roumains, en les forçant de se présenter devant le fonctionnaire royal pour le mariage, pour les naissances, pour les décès. Les Églises protestantes de Hongrie ne dissimulent pas que l'abolition de la loi de 1868 les remplit d'appréhension; car elle rend libre carrière au prosélytisme de l'Église catholique qui, comme jadis, ne bénira plus les mariages mixtes que contre la promesse que les enfants à naître lui seront acquis. Cependant, comme les chefs du protestantisme sont presque tous à la tête du parti libéral dans le pays, ils ont fini par se résigner, en se promettant bien de veiller à ce que le zèle de leurs ouailles ne le cède pas à celui de la propagande ultramontaine. Les protestants de Transylvanie se montrent plus revêches: on a déjà vu que la disposition de 1868, qui donne les fils à l'Église du père et les filles à l'Église de la mère, y est en vigueur depuis plus d'un siècle; elle y est entrée dans les mœurs et, depuis longtemps, ne donne lieu à aucune plainte comme d'abus. Ils finiront cependant par se résigner: leurs députés sont acquis à la réforme.

Reste le clergé catholique. Il a commencé par proposer un compromis. L'abolition de la loi de 1868 lui étant fort agréable,

l'épiscopat présenta au gouvernement un mémoire qui suggérait la création d'une législation matrimoniale uniforme pour tous les citoyens, à l'exception de ceux qui appartiennent à la religion catholique et aux deux Églises orthodoxes; les mariages conclus entre catholiques seraient réglés par le droit canonique, lors même que l'un des conjoints passerait, par la suite, à un autre culte. C'est encore le droit canon qui régnerait dans les mariages mixtes, dût le conjoint catholique embrasser ultérieurement une autre religion; et même dans un ménage non catholique, il suffirait que l'une des parties passât au catholicisme après le mariage pour que les rapports des deux époux tombassent sous le coup du droit catholique. Cette transaction, où l'Église catholique prenait beaucoup et ne donnait rien, ne remédiait pas aux maux de la situation. On se serait trouvé en face, non pas de deux, mais de cinq législations matrimoniales : celle des catholiques, celle des grecs-unis, celle des grecs non-unis serbes, celle des grecs non-unis roumains, et enfin celle de l'État. L'égalité des citoyens, la liberté de conscience et l'égalité des Églises étaient à la fois atteintes par cette prétendue transaction. Elle était inacceptable, aussi bien que le mariage civil facultatif, qui aurait eu pour conséquence une espèce de surenchère entre l'État et les cultes, en présence des partis que chacun essaierait d'attirer à sa juridiction.

La transaction suggérée par l'épiscopat n'ayant pas abouti, l'épiscopat n'a pas déposé les armes. Tout d'abord, il prétend parler au nom de la majorité de la population, et le fait statistique est exact, car sur dix-sept millions et demi d'habitants, la Hongrie compte environ neuf millions de catholiques. La campagne a été ouverte par une encyclique du saint-père. Le clergé y est convié à veiller avant tout à ce qu'il y ait le moins possible de mariages mixtes : car ces mariages « offrent l'occasion de participer à des exercices religieux qui mettent en danger la foi de l'époux catholique : ils sont au surplus une entrave à l'enseignement utile de l'Église et amènent parfois les consciences à considérer toutes les religions comme étant d'égale valeur ». Le saint-père engage l'épiscopat à organiser une forte agitation par le livre et la presse tout en l'exhortant « à ne pas trop se consacrer à la politique ». Il suggère

la création de sociétés et de confréries laïques, de fréquentes délibérations du clergé avec les ordres monastiques : et il se promet, finalement, « pour une aussi juste cause, la bienveillance et l'appui du monarque... » Puis sont venues des conférences épiscopales d'où est sorti un mandement collectif, dont lecture a été donnée vers le nouvel an, dans toutes les églises. On a tenu aussi à montrer le « peuple » derrière ses chefs spirituels: de nombreuses pétitions ont été adressées au Parlement, le conjurant de ne pas offenser le sentiment religieux des signataires. Enfin, le 16 janvier, la capitale de la Hongrie a eu le spectacle d'un grand meeting, présidé par le cardinal-primat, entouré de tous les prélats du royaume. Son Éminence, dans un langage d'une grande modération dans la forme, a exposé la thèse que Dieu, autrement dit l'Église catholique, est au-dessus de l'État, et par conséquent au-dessus des lois de l'État. Les orateurs qui ont suivi monseigneur Vassary ont été moins réservés dans le développement du même thème. La société, dit l'un, étant antérieure à l'État, celui-ci ne peut dicter de lois à la société, entendez la société catholique. Un autre a démontré que l'État est au-dessus du gouvernement, d'où il suit que le gouvernement ne doit rien entreprendre au détriment de l'État ; or l'État, ce sont les neuf millions de catholiques. Un dernier orateur affirma que le mariage civil existait chez les barbares, que le christianisme l'a remplacé par le mariage religieux, et que nos protestants, en rendant à l'État le droit de sanctionner le mariage, nous ramènent de plusieurs siècles en arrière, nous font revenir à la barbarie.

Le meeting, si brillant et si habilement organisé qu'il fût, ne tint pas ce que ses organisateurs s'en étaient promis. Il n'intimida pas le gouvernement et ne servit qu'à provoquer un mouvement en sens contraire : de toutes parts vinrent des adhésions à la politique du ministère : des catholiques libéraux de toutes les classes tinrent des réunions dans ce but, et la manifestation cléricale du 16 janvier a trouvé une formidable réponse dans le grand meeting libéral du 4 mars dernier. Le pays a suffisamment exprimé sa pensée : la parole passe à présent au Parlement.

V

Le Parlement a commencé le débat le 19 février. La discussion générale, prolongée par l'éloquence obstructioniste de l'opposition, n'a pris fin que le 10 mars, sans aboutir à un vote, que les vacances de Pâques et la mort de Kossuth ont fait rejeter jusqu'en avril. La discussion des articles vient enfin. Le débat, qui a repris le 9 de ce mois, sera long et pénible.

On a vu au commencement de cette étude que tous les partis, à la Chambre basse, avaient réclamé avec insistance le mariage civil. Mais des intérêts de parti arment à présent contre leurs engagements une fraction de l'extrême gauche, dont le radicalisme est plutôt national que politique et social ; et une fraction du centre gauche, dont le chef renie aujourd'hui la réforme qu'il avait éloquemment réclamée il y a quinze mois. Dans le parti libéral lui-même, dans le groupe compact de la majorité ministérielle, il s'est produit à la veille du grand débat une vingtaine de défections, dont quelques-unes inattendues.

D'où vient cette dislocation qui s'est produite, au moment de tenir leurs promesses, dans les trois fractions dont la Chambre se compose? Pour la comprendre, il faut sortir un instant de notre sujet, remonter dans notre histoire parlementaire et suivre l'évolution de nos partis depuis la renaissance de 1867.

En 1867, au moment où reprit la vie parlementaire, on se trouvait en présence de quatre fractions. Tout d'abord, le grand parti ministériel qui s'intitulait parti libéral et qu'on désignait plus communément sous le nom de parti Déak, du nom de son chef idéal : car Déak, quoique le grand agent du pacte avec la dynastie, avait refusé le pouvoir. Puis venait la Droite, composée d'un petit nombre de conservateurs qui, durant les

négociations de 1860 à 1866, s'étaient montrés disposés à se contenter de peu ; elle avait à sa tête de véritables hommes d'État qui, pendant ces années difficiles, avaient su maintenir le contact avec le trône : le comte Antoine Szécsen, M. de Majlath et le baron Sennyey, les deux premiers siégeant à la Chambre haute, le troisième à la Chambre des députés, où il faisait entendre une parole toujours écoutée et rarement suivie. Venait ensuite le groupe bien autrement important du Centre gauche, conduit par MM. Koloman Tisza et Koloman Ghiczy, à qui le pacte de 1866 paraissait insuffisant et qui réclamait une plus large part d'autonomie politique et financière. Venait enfin le parti des indépendants ou de l'extrême gauche, le parti Kossuth, qui recevait ses oracles de Turin, prétendait à une autonomie complète, telle que l'avait établie la loi de 1848, et consentait tout au plus à l'union personnelle avec l'Autriche.

Tant que le comte Jules Andrássy resta à la tête des affaires, la suprématie du parti dont son ministère était sorti ne fut pas contestée. Mais lorsque, en octobre 1871, il fut appelé à Vienne pour y succéder au comte de Beust comme ministre des affaires étrangères, la désagrégation se mit dans le parti. On eut une série de cabinets éphémères : une fusion devenait nécessaire. Le Centre gauche s'y prêta et, au mois de mars 1875, M. Koloman Tisza prit le pouvoir : il devait le garder pendant quatorze ans. Les membres du cabinet étaient pris dans le Centre gauche et dans l'ancien parti libéral. L'ancien leader de la Droite, M. Sennyey, finit lui-même par se laisser englober, en acceptant, quelques années avant sa mort, la présidence de la Chambre haute, qui est à la nomination du roi. Cette réorganisation des partis ne laissait plus en présence que deux partis, la majorité ministérielle et la gauche, celle-ci gagnant quelques sièges, à chaque renouvellement, au point qu'elle en compte aujourd'hui plus de cent sur quatre cent treize. Il lui était d'autant plus facile de conquérir des suffrages que, se sachant incapable d'arriver au pouvoir et de l'exercer, elle pouvait, à la façon des radicaux de tous les pays, faire les promesses les plus extravagantes, ce qui explique les nombreux succès qu'elle remporta dans les campagnes.

Les deux groupes n'étaient d'ailleurs rien moins qu'homogènes; ils ne pouvaient l'être : la majorité « libérale » recélait plus d'un bon vieux conservateur, et l'opposition n'était pas composée que de radicaux à tous crins.

Or, il y a une vingtaine d'années, le jeune comte Albert Apponyi s'était fait donner un mandat de député. Il aurait pu, en vertu de sa naissance, siéger à la Chambre des magnats : mais il tenait à entrer dans la politique par la Chambre basse, en quoi il avait raison. Il ne fut pas précisément accueilli avec faveur par ses collègues. On le proclamait « élève des jésuites » et le pronostic ne sembla pas démenti quand on vit le nouvel élu s'asseoir sur un des rares sièges du Centre droit mourant. Le Centre droit ne tarda pas à disparaître; mais la cause conservatrice avait acquis un orateur de première force, avec lequel il fallut compter. Jeune, grand, beau, d'une éloquence fascinante, le comte Apponyi sut s'imposer à l'attention de ses collègues et du public. Une séance où il devait prendre la parole devint un événement mondain; les dames de la plus haute aristocratie garnissaient les tribunes et il en est encore ainsi à l'heure présente. Mais il faut dire que si ses capacités ont été à la hauteur de son ambition, elles n'ont pas toujours su la soutenir. Son immense talent l'a parfois desservi plus qu'il n'a servi les causes multiples auxquelles le comte Apponyi le consacrait.

Ne trouvant pas de Droite à former, le comte sut grouper un nouveau centre gauche — beaucoup de gens trouvaient que le cabinet Tisza durait trop longtemps — et il y eut des moments où le comte Albert semblait porté par l'opinion publique. Il n'avait pas hésité, dans certaines conjonctures, à faire cause commune avec la Gauche et, à plusieurs reprises, il put se croire, on le crut au seuil du pouvoir. Ce fut un beau jour quand, à la fin de 1889, M. Tisza donna enfin sa démission, et que le comte Szapáry prit la présidence du Conseil. On ne parlait que de fusion; le jour du comte et de son Centre gauche était venu. Sa popularité avait-elle grisé M. d'Apponyi? L'appoint qu'il devait apporter à un ministère, sûr par ailleurs de sa majorité, fut-il jugé insuffisant en présence du prix réclamé; ou le chef du cabinet redoutait-il de se voir effacé par cette brillante et remuante personnalité? Toujours est-il que la

combinaison n'aboutit pas. Mais le comte Albert allait montrer à ceux qui l'avaient repoussé qu'il n'était pas de ceux qu'on élimine sans danger. A la veille des élections de 1892, le Centre gauche, subissant un nouveau baptême, prit le nom de *Parti national*, pour bien marquer que désormais son opposition allait porter aussi bien sur la politique extérieure et sur les questions de nationalité, si délicates chez nous. Quelques mois après, quand on discuta la grande réforme administrative, le comte Apponyi l'appuya de toute son éloquence; puis, au bout de deux mois de débats, opérant une volte-face subite, il fit de l'obstruction et mit le gouvernement dans l'impossibilité d'aboutir.

En novembre 1892 — ici nous rentrons dans la question qui nous a mis la plume à la main — en novembre 1892, le comte Apponyi prononçait le plus éloquent des plaidoyers en faveur du mariage civil obligatoire. Quand le comte Szapáry, jugeant qu'il ne pouvait soutenir la réforme, céda la place au docteur Weckerlé, le comte Apponyi garda un silence absolu : puis, au bout de quatorze mois, à la fin de janvier dernier, il convoque son groupe pour lui déclarer que la réforme lui semble prématurée, mal préparée, peu goûtée par l'opinion, pleine de périls et qu'il se bornera à réclamer le mariage civil facultatif. Il exposa ce programme dans un grand discours dès le second jour de la discussion à la Chambre. Pourquoi cette nouvelle volte-face? Pourquoi cet enthousiasme hier, ce *non possumus* aujourd'hui? Ambition déçue, disent les uns; calcul profond, affirment les autres. Toujours à l'affût d'une occasion pour renverser un ministère, il aurait poussé à la réforme, quand il se croyait sûr qu'elle serait refusée, et c'est parce qu'il la voit près de s'accomplir sans lui qu'il se retourne de l'autre côté. On savait que le souverain avait longtemps hésité avant d'autoriser le cabinet à présenter le bill. Si le comte réussissait à créer un courant contraire et à faire échouer le ministère devant la Chambre, ne serait-il pas l'homme de la situation?

Nous ne pouvons scruter les consciences. Toujours est-il que ce calcul, si calcul il y a, était faux. Les vingt-deux défections du parti ministériel ne pouvaient aboutir à une crise que si toutes les oppositions s'étaient coalisées. Heureuse-

ment, il n'en a rien été. Dans son propre groupe, le comte Apponyi n'est suivi que par une trentaine de membres sur cinquante.

Une partie de la gauche prétend repousser le projet, parce qu'il émane du gouvernement avec lequel le parti ne veut avoir rien de commun. Mais le chef de la gauche, M. de Juszt, a entraîné la majorité de son groupe en rappelant que, le parti ayant toujours mis sur son programme le mariage civil obligatoire, ce serait trahison envers la nation que de repousser la réforme sous prétexte qu'elle vient du gouvernement. Quant aux vingt-deux dissidents de la majorité ministérielle, leur attitude peut se résumer dans celle de M. Thomas de Péchy, longtemps président de la Chambre et vieux protestant libéral : M. de Péchy craint que « le sentiment religieux ne s'effrite sous l'effet de la nouvelle loi » et de plus il redoute pour son Église les assauts du catholicisme. Le comte Szapáry, naguère chef du cabinet qu'il combat aujourd'hui, déclare se contenter du mariage civil facultatif ; mais, serré de près par son ancien collègue, son successeur à la présidence du Conseil, M. Weckerlé, il a dû convenir qu'il n'acceptait que le mariage civil de détresse (*Noth Civilehe*), tel qu'il existe en Autriche, et qui n'est admis que lorsque les Églises ont refusé de bénir l'union. Il a suffi de quelques chiffres cités par le ministre de la justice, M. Szilágyi, pour montrer que cet expédient ne suffirait pas à rétablir la paix entre les cultes. En Autriche, sur cent soixante dix-neuf mille mariages par an, a dit le ministre, cent soixante-neuf sont conclus devant l'autorité civile, — moins d'un par mille! C'est que ces sortes d'unions ont une tare[1] aux yeux du public. Est-ce

1. Le mot n'est pas trop dur, comme le prouve un incident piquant dont la presse française a récemment entretenu ses lecteurs. Le Dr Prix, bourgmestre de Vienne, mourait fin février et la majorité libérale du conseil municipal résolut de lui donner pour successeur le Dr Richter, son premier adjoint. Tout à coup, la presse cléricale rappela que M. Richter, qui est catholique, avait épousé une juive, en *Noth Civilehe* ; que, par conséquent, il n'appartenait plus à l'Église, et l'on fit comprendre que la sanction impériale serait refusée à l'élu. Mme Richter, jugeant que Vienne vaut bien une messe, consentit à passer à la religion catholique et à faire bénir son union à l'Église : mais la conversion et la bénédiction nuptiale ne purent avoir lieu qu'au lendemain du jour fixé pour l'élection et le second adjoint fut nommé à la place laissée vacante par la mort de M. Prix. Voilà le *Noth Civilehe* !

ainsi qu'on fera la paix entre les Églises, et la paix entre l'Église et l'État ?

Le comte Szapáry se réserve. Voilà près d'un quart de siècle qu'il siège dans différents cabinets, et il lui répugnerait de penser que son temps soit à jamais passé. Aussi s'est-il hautement défendu contre les épithètes de réactionnaire ou de clérical, qu'on accole, dit-il, aujourd'hui à tout homme politique hostile au mariage civil. M. de Péchy a protesté de même. Ces protestations, dans lesquelles il y a un fonds de vérité, si l'on s'en tient aux intentions, sont vaines au point de vue politique; et un député protestant d'une grande éloquence, M. Darányi, n'a pas eu de peine à montrer que si la nation reculait aujourd'hui devant une réforme réclamée depuis si longtemps, la réaction viendrait infailliblement : le clergé, une fois cette première victoire remportée, n'accepterait pas plus le mariage civil facultatif ni même le *Noth Civilehe*, qu'il n'admet le mariage civil obligatoire, et il ne consentirait pas davantage à se dessaisir des divorces et de la tenue des actes de naissance et de décès. C'est le *Kultur-kampf* tout entier en perspective.

La discussion générale a été brillante et, à une seule exception près, n'a vu aucun incident fâcheux, aucune de ces scènes tumultueuses naguère si fréquentes. Quatre membres du cabinet sont intervenus jusqu'ici dans le débat : le ministre de la justice, M. Szilágyi, ancien professeur de droit, vigoureux orateur et jouteur de première force : le ministre des cultes, comte Csáki, un aristocrate que ses pairs ne peuvent se consoler de trouver en pareille compagnie et qui, par sa prétention d'imposer au clergé le respect de la loi de 1868 (circulaire de février 1890), a donné le branle à la réforme ; M. Hiéronymi, le ministre de l'intérieur, ancien directeur de chemins de fer, qui met les mathématiques au service des causes qu'il soutient. Enfin M. Weckerlé, le premier président du Conseil sorti de la bourgeoisie. Il y a six ans à peine, chef de section au ministère des finances, ce jeune et audacieux administrateur a su rétablir l'équilibre dans les finances, remplacer les déficits par des excédents, arracher au cabinet de Vienne, qui hésitait, son adhésion à la réforme monétaire. Appelé, au jour d'embarras,

à prendre la succession du comte Szapáry à la tête des affaires, il a su obtenir du souverain l'autorisation de saisir le Parlement des réformes politiques et religieuses qui passionnent en ce moment la Hongrie. On le dit peu goûté « dans le monde »; le monde le considère comme un intrus et fait entendre qu'il est peu aimé « en haut lieu ». Ce sont là commérages de salon. Ce qu'on appelait autrefois la Camarilla viennoise n'a plus guère d'influence sur les affaires de Hongrie, et les progressistes du pays se tiennent pour assurés que la réforme, si elle aboutit dans les voies parlementaires, n'aura à se heurter à aucun refus ni à aucun retard de la part du souverain. — Le comte Szapáry rentrera alors dans le giron du parti ministériel, car il n'est pas fait pour les oppositions de longue haleine. Quant au comte Apponyi, on le dit « coulé » à tout jamais. Les étudiants et la foule qui l'acclamaient naguère lui font des charivaris au lieu de sérénades et portent leurs vivats sous le balcon des ministres et du club de la majorité. Pour lui, il ne croit pas à une disgrâce de longue durée. Il vient de le déclarer lui-même, et nous aussi, nous doutons que sa récente métamorphose doive être la dernière de sa vie publique. Il lui sera beaucoup pardonné... car il a été beaucoup aimé.

Le vote de la réforme à une forte majorité (de cent voix au moins) est assuré à la Chambre basse, malgré les incidents de toute sorte que la mort de Kossuth et la question des funérailles « nationales » ont fait surgir et dont les adversaires de la réforme cherchent à tirer profit. Quant au sort que lui réserve la Chambre haute, on ne peut le prévoir. Non pas que toute l'aristocratie lui soit hostile. Loin de là. Le meeting libéral du 4 mars, superbe réponse au meeting catholique du 16 janvier, a eu pour présidents le baron Orczy, ancien ministre, les comtes Théodor Andrássy, Jean Pálffy et Étienne Eszterházy, et les cortèges étaient menés par le comte Károlyi, le comte Zichy et le baron Nopcsa, tous catholiques. Notez le premier de ces noms. Après avoir été sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, le baron Orczy a rempli pendant une quinzaine d'années les fonctions de

ministre hongrois attaché à la personne du souverain; il ne les a quittées qu'il y a deux ans, pour raison d'âge. Sa présence au meeting du 4 mars est la meilleure réponse aux propos de salon. Quant au meeting, toutes les grandes villes du royaume s'y sont fait représenter par des délégués, quelques-unes par des députations qui comptaient des centaines de membres. Dans les quarante-huit heures qui ont précédé, plus de trente mille provinciaux sont arrivés à Budapest. Bref, la grande majorité libérale du pays a tenu à s'affirmer et à appuyer celle de la Chambre qui la représente.

Si le vote de la Chambre haute reste incertain, — d'aucuns affirment qu'une petite majorité libérale est dès à présent assurée en dépit des nombreux prélats qui y siègent, — on peut affirmer que du débat actuel et des agitations qu'il a fait naître, la Hongrie aura retiré dès à présent deux avantages appréciables. S'il peut paraître sage de laisser dormir les questions auxquelles la religion est mêlée, ce repos tient trop souvent à une indifférence profonde pour des problèmes moraux d'une portée suprême, pour des questions vitales et où l'âme tout entière est engagée : cette indifférence dénaturée, nous venons de la voir disparaître. Toutes les classes comprennent à cette heure que le commerce, l'industrie, la finance ne font pas toute la vie d'une nation et, par le temps qui court, cette démonstration a sa haute valeur. A un point de vue plus concret et purement politique, nous voyons se dissiper enfin certains miasmes qui faisaient presque corps avec notre atmosphère politique depuis un quart de siècle. On sait aujourd'hui que tels radicaux qui se glorifiaient de leurs rapports avec le grand émigré Kossuth et y trouvaient le plus clair de leur crédit et de leur popularité, n'étaient que des réactionnaires déguisés et ont renié le maître le jour où il leur a demandé de voter le mariage civil. Au lendemain du débat qui se poursuit, et quelle qu'en soit l'issue, les partis parlementaires auront à se grouper sur de nouvelles bases, sur de nouveaux programmes, selon les affinités réelles, et non plus selon des conventions traditionnelles. La politique rentrera un peu plus dans la vérité.

Quant aux Églises, elles s'accommoderont de la réforme le jour où elle aura acquis force de loi. Comme pour donner à la Hongrie cette confiance, un prince de l'Église, le cardinal Kopp, évêque de Breslau, adressait ces jours-ci à son clergé un mandement, expliquant pour quelles raisons les catholiques de Prusse doivent se conformer à la loi sur le mariage civil. Il est vrai que cette loi existe depuis vingt ans; mais tout porte à croire que l'épiscopat hongrois n'attendra pas aussi longtemps pour tenir le même langage.

ANT.-E. HORN.

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE!

HISTOIRE NORMANDE

Sous une pluie battante, les pieds dans l'eau, Caillout, son bâton à la main, suivait avec précaution le bord du « Bassin aux bois ». La nuit était des plus obscures. On ne distinguait rien que l'enfilade des réverbères qui, çà et là, sur les dalles de granit envoyaient des miroitements parmi les flaques d'eau épandues. Pas un bruit dans tout le port endormi; rien que le grand mugissement de la mer sur la grève.

Le gardien se retourna pour voir l'heure à l'horloge de la Douane. Au loin, le cadran jaunâtre se dressait par-dessus la masse confuse du vieux quartier. Les aiguilles marquaient minuit cinquante : donc le père Caillout avait encore trois bonnes heures à traîner là avant de s'en aller coucher. C'était long, et le bonhomme grommela dans sa barbe :

— Fichu métier! mais... quand on n'a pas eu de chance à rien!

Et il recommença à clopiner, le dos rond, les paupières mi-closes. Par ce temps de chien, nul ne songeait à dérober les planches dont le père Caillout avait la garde; aussi allait-il son petit train, uniquement attentif à ne pas perdre sa direc-

tion : plus à gauche, il eût risqué de se laisser choir dans le bassin.

Soudain le pied lui manqua, et, brutalement, il tomba à la renverse. Il pensait avoir le bras cassé, et se mit à geindre; mais, s'étant tâté, il constata avec satisfaction que non. Le bonhomme était assez replet dans les parties basses, ce qui, sans doute, avait amorti le choc.

Une fois d'aplomb sur ses jambes, Caillout, qui était un brin raisonneur, se mit à raisonner son cas. Glisser comme ça..., c'était point naturel. Fallait que quelque chose l'eût fait chuter... Et, justement, il lui semblait avoir senti sous son sabot une chose ronde, comme qui dirait le goulot d'une bouteille. Quoi donc que c'était?

Courbé en deux, tâtant le sol, le père Caillout cherchait en vain, de son bras étendu; avec circonspection, il explorait. Tout à coup, un objet rencontré se mit à rouler. Hein? Le son était mou : cela vous avait plutôt l'air d'être en bois... Pas une bouteille, certainement!... Caillout, soulevant de terre sa trouvaille, s'en fut vers le prochain réverbère, afin de mieux voir. Mais le gaz tremblait si fort, les vitres de la lanterne étaient tellement criblées, qu'on n'y voyait guère. D'abord, il supposa que c'était une quille, une de ces hautes quilles avec lesquelles les gars cauchois jouent l'hiver dans les granges, les jours de neige, où l'on ne peut aller aux champs. Mais, en palpant le gros bout, Caillout sentit une courroie, puis une boucle.

— Ah! ben vrai! murmura le vieux, pour eune quille, n'en v'là eune drôle ed'quille... pourqui faire qu'al a c'te bouque?

Mais soudain, avec stupéfaction :

— Ah!... eune gamb'ed' boué!

Oui, c'était bien une jambe de bois : la courroie était destinée à emboîter un moignon.

— Ah ben, ah ben vrai, qui qu'a lait là, à c't'heure?

Le fait est que, véritablement, c'était singulier, cette jambe de bois gisant à l'abandon, en pleine nuit, au bord du bassin. Jamais le père Caillout n'avait fait une rencontre pareille. L'été dernier, à l'aube, après une nuit très chaude, il avait ramassé, tombé entre des balles de coton, un corset. C'était déjà drôle, un corset : mais, enfin, ça pouvait s'expliquer... :

quelqu'un que ça gênait, sans doute!... Tandis que, cette fois...

Une jambe de bois, il ne semble pas qu'on puisse facilement s'en passer... Le particulier qui l'avait oubliée, celle-là.... où diable avait-il pu aller ensuite?

Le père Caillout, se creusant la cervelle sur ce problème, ouvrait des yeux tout ronds d'ahurissement. Au bout d'un moment, il songea à se remémorer « tous les ceusse de Fécamp qu'avaient des gamb' èd'boué. »

Il compta et recompta sur ses doigts sans parvenir à en trouver plus de quatre : la mère Césaire Bunel, de la bénédictine; M. Fondimare, le débitant; Barbouteau, le rempailleur, et enfin Quittemol, le gueux. Évidemment, l'appareil qu'il tenait à la main venait de l'un de ces quatre-là.

Mais cela ne disait pas toujours comment cette jambe se promenait sur le Quai aux bois... Aussi Caillout, perplexe, continuait-il à ruminer son étonnante aventure. Tout à coup, il eut une lueur; mais... sapristi! l'explication trouvée n'était sans doute pas gaie, car son bâton se mit à lui trembler dans la main.

— Sûr... que c'est quequn qu'é v'nu s'péri... Il éra quitté sa gambe là, histoire èd'dire : bonsoir l'zamis... Et puis alorss... i s'a fichu à l'ieau!

Le bonhomme, à l'idée de ce plongeon, que, lui aussi, malgré toutes ses précautions, pourrait bien faire un jour, se sentit froid dans le dos. Brrou!... Mais, presque aussitôt, il songea à tout le fameux potin que cette histoire-là allait faire en ville, si bien que, peu à peu, le contentement de se voir d'avance mêlé aux parleries d'un chacun le réconforta complètement.

Il devisait tout seul, comme s'il se voyait déjà au cabaret, occupé à trinquer avec un copain, en face d'un bon champoreau bien chaud, pendant que dehors le vent souffle en rafale.
— « Et qui qu'tu crois qu'c'est, Jean-Pierre? Tu sais pas mon fi; et ben, j'parie un coup d'fine qu'c'est Quittemol, oui, Quittemol..., le cousin à m'n'épouse. Et qu'c'est point eune perte pou l'pays... Un qu'a toujou été prop'a ren..., qu'a mâqué l'z'écus d'défunts ses pé et mé; si c'est pas un'onte!... Et qu'j'irons point à s'n'aterrement, ah, mais non!... un vagabond! »



Il est de fait que Quittemol, un être rachitique et blafard, aux cheveux roux, à la fois contrefait et bancal, comptait à Fécamp pour un peu moins que le chien de M. le maire.

Originaire de Goderville, où son père avait été pharmacien et sa mère sage-femme, il était depuis quelques années dans une misère noire.

Comment avait-il pu en arriver là? C'est ce que personne n'expliquait, d'autant que sa ruine semblait avoir été brusque. On se souvenait, en effet, d'un certain Quittemol, pas beau, certes, mais propre, ayant presque l'air d'un rentier, qui habitait une petite maison décente derrière la grand'place, à côté de la marchande d'huîtres.

Puis, un jour, sans rien dire à personne, Quittemol avait disparu. Où donc était-il allé? Nul ne put le savoir. Six mois après, il reparaissait à Fécamp, mais si changé, mais si défait, l'air si malheureux, les vêtements dans un tel état de délabrement que Quittemol, maintenant, semblait plus gueux que Job.

Bientôt, il faisait vendre tout son mobilier par le commissaire-priseur, puis s'en allait habiter une bicoque perchée en haut du quartier des pêcheurs.

Depuis lors, il avait vécu très solitaire, ne parlant à personne. On le rencontrait rarement; il sortait peu, et seulement entre chien et loup, ou bien tout à fait à nuit close. Quittemol était mal vu, rapport à son infirmité. Dans le pays de Caux un bancal, surtout s'il est bossu par-dessus le marché, passe pour un malfaisant, pour un jeteux de sorts, qui est cause si les moutons attrapent la clavelée, si les vaches ont des vents et si les pêcheurs rentrent sans poisson.

Aussi, les gamins du port faisaient-ils la vie dure à Quittemol.

Parfois, quand ils couraient en bande par les rues, si l'un d'eux, de si loin que ce fût, entendait le battement sourd du

pilon de Quittemol, vite il appelait ses camarades, et tous se ruaient en criant à la poursuite de l'infirme. On lui lançait tout ce qu'on trouvait d'ordures.

Alors, de ci, de là, les portes s'ouvraient. Les poissonnières, en train de laver le hareng dans des baquets au fond des cours, apparaissaient sur les seuils, leurs gros bras retroussés, les mains luisantes de sang et d'écailles blanches. Elles accouraient voir, les commères; ça reposait des rudes besognes, de rigoler un brin, à suivre des yeux, tout là-bas, Quittemol, Quittemol le gueux, son chapeau défoncé, de la boue plein le dos, se hâtant effaré vers sa baraque. Et même longtemps après qu'il s'était verrouillé, c'était encore devant sa porte un charivari infernal de tous ces garnements, auxquels répondaient, de loin, les hurlements des chiens à l'attache.



Comme les marins de la *Désirée-Berthe* apportaient leur poisson à la criée, le mousse conta qu'à l'entrée du port, il lui avait bien semblé voir un noyé qui flottait Le temps n'était pas trop clair : on ne pouvait pas dire...; mais, pourtant, ça devait quasiment en être un.

D'abord, on ne fit pas trop attention à ce qu'il disait, le petit. A cet âge-là, ils imaginent des choses qui ne sont point. Mais quand, une heure ou deux plus tard, le bruit se répandit à la halle que le gardien Caillout avait vu, la nuit précédente, Quittemol se fiche à l'eau, on pensa que ce devait être le corps du bancal que le mousse de la *Désirée–Berthe* avait entrevu au petit jour. D'aucuns opinèrent qu'on ferait peut-être bien d'aller voir de ce côté–là.

Mais il soufflait un sacré vent de mer, et puis les gens de Fécamp ne sont jamais pressés; et puis enfin... qu'est-ce qui s'intéressait à Quittemol?

Ce fut seulement à la tombée du jour que le gendarme Bouju, envoyé par son brigadier pour faire une enquête, vu les rumeurs qui circulaient en ville, relata dans son procès-verbal le dire du mousse. Ensuite, à tout hasard, le gendarme s'en fut jusqu'à la jetée. Si Quittemol flottait toujours par là, on verrait voir à le repêcher.

Mais, au bout de la jetée, Bouju qui avait déjà fort à faire à empêcher le vent de lui emporter son tricorne, écarquilla vainement les yeux. Rien en vue, qu'une charogne de mouton crevé que des mouettes déchiquetaient en piaillant.

Les hâleurs dirent qu'ils n'avaient rien vu de la journée. D'ailleurs, à leur avis, si c'était bien Quittemol qu'on avait aperçu par là au matin, la marée baissante s'était chargée de l'emporter au large.

Là-dessus, on causa encore de Quittemol le gueux pendant cinq ou six jours; puis on l'oublia. Nul n'y songeait plus, quand, un jour, le bruit se répandit que le Parquet du Havre ordonnait une perquisition au domicile du bancal.

Pure formalité, d'ailleurs! La justice ne demandait qu'à croire à un suicide; mais enfin, lorsqu'un citoyen, si pauvre sire soit-il, disparaît, il convient toujours qu'une visite légale soit opérée chez lui. C'est la règle : un homme ne quitte point ce bas monde sans que l'administration profite de l'occasion pour dresser quelques écritures.

Donc le juge de paix, flanqué de son greffier, s'en fut procéder. Tous deux très dignes, cravatés de blanc, montaient la rue au pas accéléré, redoutant un peu de voir se former derrière eux un cortège de gamins, dès qu'on saurait où ils se rendaient. A la porte de la bicoque, attendait un serrurier qu'ils avaient réquisitionné. On entra. Le greffier étala sa serviette, déboucha son encrier, et, s'asseyant sur une chaise, se mit à verbaliser.

Voici un extrait littéral de son travail :

« Dans une chambre de moyenne grandeur, éclairée par deux fenêtres sur la cour (observation faite que la lucarne sur la rue n'a pu être ouverte), ont été répostés : un petit poêle en fonte, un lit dans un coin, par terre un lavabo, une table de bois où il y a des livres dessus, lesquels sont : *la Clef des Songes, le Parfait Amant ou Correspondance à l'usage des deux sexes, l'Hygiène de la beauté, les Mystères du Cloître, la Nouvelle Héloïse, le Juif Errant, les Aventures de Monte-Cristo;* en tout vingt-sept volumes dépareillés. »

On le voit, le mobilier était des plus modestes. Ce que ces messieurs avaient surtout mandat de rechercher, c'était si le

disparu n'aurait pas, par hasard, laissé quelque indice de son intention de se donner la mort.

En effet, Quittemol se trouvait, vis-à-vis de l'administration, dans une situation qu'on pouvait qualifier de fausse, pour ne pas dire incorrecte. Quittemol s'était mis dans un mauvais cas, n'étant ni régulièrement mort, ni régulièrement vivant. Si, d'un côté, rien ne prouvait absolument son décès, de l'autre, son existence était plus que problématique. Son cas constituait ce que l'administration appelle une *absence*. Or l'absence est un état louche, subversif et perturbatoire, car il trouble les statistiques : donc l'autorité doit le faire cesser au plus vite.

Si Quittemol avait avoué, quelque part, sa résolution de trancher le fil de ses jours, s'il avait pris soin (comme il le devait, en somme,) de laisser des renseignements précis sur le lieu et l'heure qu'il avait choisis, ces indications, rapprochées des données que l'on possédait déjà, permettraient peut-être de le tenir pour défunt et de le gratifier enfin de l'acte de décès qui lui manquait.

Mais ces messieurs eurent beau scruter feuille à feuille, ligne par ligne, tous les papiers épars, tant sur la table que dans les placards, chercher derrière la glace, sonder la paillasse, ils ne trouvèrent rien qui ressemblât à une manifestation quelconque de dernière volonté. Ce qu'ils trouvèrent en abondance, par exemple, c'étaient des brouillons de lettres d'amour. Oui! Quittemol, en un style enflammé, déclarait des choses très tendres à une nommée Camélia. Qui était cette Camélia? Tout ce que ces messieurs crurent voir, c'est que cette personne habitait une rue trop connue du Havre et... ne devait pas sortir souvent. Quoi qu'il en fût, Quittemol jurait à sa dulcinée de la rendre heureuse, parlait de richesses qu'il lui rapporterait de Californie (*sic*) et lui promettait, pour le jour de leur mariage, une montre d'or, des bas de soie, une robe avec des dentelles, et du champagne à discrétion.

Après avoir parcouru cette étrange correspondance, le juge de paix et son greffier se regardèrent d'un air hébété. Que pouvait signifier un pareil langage? Le magistrat, un vieux beau assez prétentieux, eut un hautain plissement de la lèvre, qui semblait demander à Quittemol le gueux comment il

osait bien, lui, une espèce de monstre, un sans-le-sou, se permettre de songer aux femmes.

Tout à coup, le greffier, qui depuis un moment se grattait obstinément le nez avec le bout de son porte-plume, murmura :

— Mais si, par hasard.... il avait de l'argent, Quittemol? Car, enfin, cet homme ne travaillait pas. Or, si mince que fût son loyer, il le payait régulièrement. On dit même que deux fois par an il se rendait à Rouen : mais, pour qu'on ne le vît pas monter dans le train, il s'en allait à pied jusqu'à la station des Ifs. Tout cela supposait à Quittemol certaines ressources ignorées. Voyez-vous, monsieur le juge de paix, il doit y avoir une cachette quelque part : cherchons!

Telle n'était pas l'opinion du magistrat; il l'indiqua d'une grimace. Pourtant il fit comme son greffier : et, chacun à un bout de la pièce, ils se mirent à tapoter méthodiquement chaque dalle du carrelage, l'un avec sa canne, l'autre avec un manche de couteau de cuisine.

Soudain, le greffier poussa une exclamation :

— Ah! voilà... Je disais bien...!

C'était vrai. Comme il tirait un peu le lit, une brique avait oscillé. De la pointe du couteau, le greffier la souleva, et, dessous, apparut un trou assez large pour qu'on pût y glisser la main. Il semblait profond.

Le greffier en retira, l'un après l'autre, douze rouleaux d'or de mille francs, plusieurs sacs d'écus de cinq francs en argent, puis, dans un vieux portefeuille, un titre de quinze cents francs de rente sur l'État au porteur. L'ensemble représentait à peu près soixante-cinq mille francs.

Ainsi le gueux possédait une fortune! Quelle drôle de chose! Ah çà!... pourquoi donc ce malheureux se privait-il ainsi de tout? Était-ce bien par avarice, ou ne cherchait-il pas à amasser un magot dans le dessein de l'offrir un jour à sa bien-aimée Camélia? Mais pourquoi ne l'avoir point offert tout de suite? Car, enfin, c'était déjà bien honnête, un magot de soixante mille francs!

Il y avait là un mystère qui exerça la perspicacité de bien des gens, surtout des habitués du Café du Commerce, sans qu'une explication vraiment satisfaisante en eût été fournie.

La plus présentable était que mademoiselle Camélia, qui, sans doute, trouvait Quittemol trop affreux, avait dû cyniquement l'ajourner à plus tard, à l'époque lointaine où, sa jeunesse étant passée, elle prendrait cet infirme comme pis-aller. Sans se rebuter, le pauvre Quittemol était parti, soi-disant pour l'Amérique, promettant de revenir riche à la date qui lui était assignée. En réalité, afin de faire beaucoup d'économies, il s'était condamné à la plus misérable existence, vivant d'eau claire et de croûtes de pain, mais, du moins, grossissant son trésor à chaque trimestre.

Maintenant, qu'est-ce qui avait déterminé la catastrophe? Une lettre, certainement : car le facteur se rappela fort bien en avoir glissé une sous la porte de Quittemol. Il eût été bien intéressant de savoir ce qu'il y avait dans cette lettre..., mais... elle ne se retrouva pas.

Au demeurant, à part quelques bonnes personnes sentimentales, qui continuèrent à rêver au mystérieux désespoir sous le poids duquel le Quasimodo fécampois avait succombé, bientôt on ne s'occupa plus que de savoir en quelles mains allait tomber cette fortune... On ne causait dans tout Fécamp que de la chance des héritiers Quittemol.



On fut assez long à les trouver tous. Le notaire, M. Romescamp, supposa d'abord qu'ils n'étaient que six : les deux frères Caforet, d'Ourville, et Émile Blin, le domestique au vétérinaire de Criquetot, dans la ligne maternelle : puis Dominique Maingois, de Cretot, mame Caillout, la femme du garde-quai et la veuve Mongrard, dans la ligne paternelle. Successivement, le notaire découvrit encore Plaquevent, le maquignon de Cany, Boutry, l'agent d'affaires de Saint-Valery, — celui qu'on appelle Boutry-p'tite-probité, — puis Martin, le bedeau. Le dernier qu'on dénicha fut Reculard, de Bréauté, un vieux *berquier*, comme on dit en patois, un preneux de taupes, chafoin, à face noiraude; Reculard, qui n'était jamais pressé, se fit connaître quinze jours après tout le monde, quand il se fut dûment assuré qu'il n'y avait point de danger à se présenter à l'héritage.

M. Romescamp convoqua tous les héritiers chez lui, un samedi, jour de marché, pour trois heures de l'après-dîner.

A trois heures, ils étaient là au grand complet, venus qui à pied, qui en tape-cul, les uns par une occasion de meunier, les autres avec le messager, mais tous, les yeux ardents comme braise, tous également loquaces, également avides de renseignements. Il ne manquait que le *berquier*, qui, ne pouvant quitter ses moutons à moins de se procurer un remplaçant, — une affaire de quarante-cinq sous, — n'avait pu, au dernier moment, se résoudre à la dépense. Seulement, il avait écrit à M. le notaire une belle lettre bien polie, pour qu'on lui dise « comment qu'la chose se serait passée ».

— Messieurs et dames, fit maître Romescamp, s'adressant à la cohérie, j'ai le regret d'avoir à vous faire part qu'il ne saurait être question de toucher l'héritage, tant que...

Il y eut un vague grognement parmi les héritiers.

— ... tant que l'on n'aura pas retrouvé le corps du *de cujus*, je veux dire de M. Quittemol...

— Comment qu'vous dites donc ça, monsieur le notaire? fit une voix rauque, celle de Plaquevent, le maquignon, un gaillard qui n'avait jamais sa langue dans sa poche.

— Je dis, mon ami, reprit le tabellion avec fermeté, que, jusqu'à ce que la mairie ait dressé l'acte de décès, la succession ne sera pas ouverte : l'actif ne pourra donc pas être partagé, être réparti entre vous.

— Mais qui qui l'empêche de dresser s'n'acte, au maire? C'est pas n's'autres, bié sûr!

— C'est la loi comme ça! Que voulez-vous? Certes, il y a présomption que le pauvre Quittemol s'est suicidé durant la nuit du 2 au 3 octobre, mais... la preuve manque...

— Comment ça? Le père Caillout l'a vu, n'est-ce pas, père Caillout?

— Pour sûr!

— Allons donc, mon ami, grommela le notaire, vous ne l'avez pas *vu*, ce qui s'appelle *vu*.

— Mais, monsieur le notaire, c'est tout comme. Une supposition : mettons que je voie le chapeau de M. le curé, c'est quasiment comme si j'voyais M. le curé lui-même, car bien

sûr qu'il es t dessous, M. le curé. Eh bien, j'y ai ramassé sa gambe, au cousin, donc...

— Allons, mes amis, soyons sérieux. Un décès ne peut résulter que de deux choses : ou d'une constatation du maire, faite dans les règles, sur certificat de médecin, ou d'un jugement du tribunal, qui déclare que, bien qu'on ne retrouve pas le corps, le décès n'en est pas moins positivement établi. Si vous croyez pouvoir intenter une action, allez, mes amis, essayez... Oh! ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. Car enfin, outre que je m'attache toujours à accélérer les opérations dans toutes les successions qu'on me confie, je puis dire, ajouta-t-il en riant, que j'ai juste le même intérêt que vous. Oui, je suis obligé de me croiser les bras, comme vous, tant que nous n'aurons pas régularisé la situation.

— Fait' excuse, monsieur le notaire, y a nonobstant eune différence, ricana effrontément le maquignon : c'est à savoir que vous, vous avez not' argent dans vot' caisse, et, s'il fait des p'tits, ça s'ra point pou n's'autres.

Toute la cohérie partit à rire.

Le notaire avait haussé les épaules :

— Puisque c'est un dépôt, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? C'est un embarras, et voilà tout... Je vous le répète, soyons sérieux...

— Combien que cela fera au juste pour chacun, demanda la veuve Mongrard, — une petite femme sèche, toute hâlée, — une fois le centième denier payé au gouvernement?

— Oh! les droits du fisc sont de dix du cent. Tous frais payés, j'estime qu'il vous restera cinquante-trois mille francs à partager par moitié entre chaque branche. Mais, sapristi, vous ne les tenez pas encore! Il faut absolument retrouver notre homme; sans cela...

— En cas qu'on ne le retrouve pas, alors, dans combien de temps que ce sera à nous, *tout*? demanda Plaquevent.

— Oh! mes pauvres amis, si on ne le retrouve pas..., je vous plains. La succession d'un absent n'est ouverte qu'après trente-cinq années de sa disparition.

Toute la cohérie poussa en corps un glapissement d'indignation. Puis, peu à peu, il se fit un silence morne. Maintenant, c'étaient des chuchottements dans les coins : « Était-il

bien sûr de ça, monsieur le notaire?... On n'avait jamais entendu dire nulle part une chose pareille... Est-ce que tu savais ça, toi, Sidore? Et vous Pauline, et toi, cousin Boutry, qu'est un savant? »

Le cousin Boutry-p'tite-probité, un très grand mince, fluet, toison jaune, l'œil fuyant et inquiet, long nez et long cou, une silhouette triste de girafe qui balancerait sa tête par-dessus un mur, joignit les mains, regarda le plafond, comme s'il prenait le ciel à témoin, puis :

— C'est pas possible... Chacun son opinion... Dans mon opinion, c'est pas possible... Je ne crois pas ça...

— Ah! ah! grognèrent quelques-uns.

— Par exemple! fit le notaire.

Et, saisissant son code, il l'ouvrit au titre des Absents, articles 112 et suivants :

— Ah! vous ne me croyez pas! Eh bien, écoutez...

— Allons, Boutry, écoutez donc!... remuez donc pas comme ça!

— ... « Article 115. *De la déclaration d'absence.* Lorsqu'une personne aura cessé de paraître au lieu de son domicile et que depuis quatre ans on n'en aura pas eu de nouvelles, les intéressés pourront se pourvoir devant le tribunal afin que l'absence soit déclarée... Article 116. Pour constater l'absence, le tribunal, d'après les pièces et documents produits, ordonnera qu'une enquête soit faite contradictoirement... »

— Moi, j'comprends point, fit la femme Caillout.

— J'comprenons, nous autres! fit Plaquevent. Vous pouvez continuer, monsieur le notaire.

— ... « Article 119. Le jugement de déclaration d'absence ne sera rendu qu'un an après le jugement qui aura ordonné l'enquête. »

— Quatre et un, ça fait cinq, grogna une voix creuse, ça fait pas trente-cinq.

— Attendez, reprit le notaire : « Article 120. Dans le cas où l'absent n'aurait pas laissé de procuration pour l'administration de ses biens, » — c'est justement notre cas, — « ses héritiers présomptifs pourront se faire envoyer en possession... »

— Ah! voilà, fit Boutry.

Imperturbable, le notaire reprit : « ... en possession *provisoire* des biens ; mais cette possession n'est qu'un dépôt qui rend comptable envers l'absent en cas qu'il reparaisse, et d'ailleurs elle n'est accordée que contre remise d'une caution. »

— Oh! bien, alors!... une caution!

— « ... Quand l'absence a continué pendant trente ans depuis l'envoi provisoire, ou s'il s'est écoulé cent ans depuis la naissance de l'absent, la succession sera ouverte... »

— Ça suffit, merci, ronchonna Plaquevent. Notre compte est bon : nous v'là frais!

Non, il n'y avait pas moyen de douter. C'était clair comme deux et deux font quatre. Le cousin Boutry-p'tite-probité baissait la tête ; tout le monde était consterné.

On toussait, on crachait ; la veuve Mongrard tira sa tabatière et la tapota cinq minutes avant de l'ouvrir, signe qu'elle était très soucieuse. Plaquevent, le premier, rompit le lourd silence qui pesait sur la cohérie :

— Eh bien, m'est avis d'récompenser qui qui nous le repêchera, le cousin.

— Bien dit, Plaquevent! crièrent tous les héritiers, ravis de l'idée du maquignon. V'là une riche idée!

Et, séance tenante, ils signèrent un papier qui autorisait le notaire à verser mille francs à celui qui retrouverait le corps du cousin, ou fournirait à la justice la preuve certaine de sa mort.

Là-dessus, le cœur content, les héritiers se séparèrent pour s'en retourner chacun chez soi. En route, quelques-uns dirent qu'on avait tout de même été vite, et que mille francs, c'était une bien grosse somme.



Quand on sut, dans le pays de Caux, qu'il y avait si gros à gagner, tous les gens sans travail, tous les ordureux, tous les nettoyeurs de fosses, tous les cureurs d'égouts accoururent de dix lieues à la ronde. A chaque marée basse, on en voyait des bandes travailler à rechercher le fameux cousin dont la peau valait si cher.

La boue du bassin fut remuée, retournée, fouillée dans tous

les sens. Il y avait des gens qui opéraient dans des barques; d'autres qui, du bord du quai, lançaient des crocs au bout d'une corde; d'autres, moins bien montés, qui ramonaient le fond du bassin avec des vieilles casseroles emmanchées à des longs bâtons.

Ces recherches donnaient beaucoup d'animation et de pittoresque au vieux port. Pourtant, aux premiers jours de l'été, elles furent brusquement interrompues par ordre de la municipalité.

Outre que les vases ainsi remuées dégageaient des odeurs nauséabondes, il se trouvait qu'à chaque instant on déposait sur le quai un tas de détritus, parmi lesquels ceux qui les retournaient s'imaginaient ramener quelques débris de Quittemol. Car personne n'avait plus l'espoir de le retrouver entier, complet, mais chacun se flattait d'en avoir trouvé un morceau intéressant. Le fâcheux, c'est que les individus qui avaient amoncelé tous ces tas ne se donnaient plus la peine de les rejeter au bassin. Par suite de cette déplorable négligence, le quai devenait impraticable, un vrai cloaque.

Alors la bourgeoisie de Fécamp se plaignit, ce qui amena l'autorité à intervenir. — D'abord le rôle de l'autorité est toujours d'intervenir. — Donc, en vertu d'un arrêté de M. le maire, précédé d'un rapport de l'agent voyer cantonal, il fut interdit, jusqu'à nouvel ordre, de repêcher Quittemol. Cette mesure, au premier chef arbitraire et vexatoire, suscita tant de mécontents qu'aux élections du mois de juillet le maire échoua. Aussi la nouvelle administration se hâta de rapporter le malencontreux arrêté, et l'on recommença à repêcher Quittemol à outrance.



Hélas! six mois venaient de s'écouler, la foire de Fécamp s'était terminée. — Soit dit en passant, elle avait été plus brillante que d'habitude, ayant été honorée de la présence du cirque Bazola, un cirque où il y avait une ménagerie, chose qu'on n'avait encore jamais vue à Fécamp. — Puis arrivèrent les baigneurs parisiens; enfin la flottille du hareng, partie au printemps, revint à l'automne; et toujours pas de Quittemol!

Les malheureux héritiers faisaient peine à voir. Ils maigrissaient à vue d'œil, sauf Boutry-p'tite-probité, à qui la chose était absolument impossible.

Parfois, quand ils s'en venaient au marché, ils poussaient jusqu'au bassin. Là, ils restaient longtemps à contempler d'un œil atone cette grande mare, qui, la méchante, la salope, gardait le corps du cousin dans quelque trou qu'on ne savait pas. Ils finissaient par s'en aller, montrant le poing, grinçant des dents, avec des nom de D... de nom de D... qui n'en finissaient pas.

Or, un beau matin de novembre, alors qu'on n'y comptait plus, Quittemol surgit inopinément du fond du bassin. Voici comment le *Réveil de Fécamp* narrait ce sensationnel événement :

« On sait que nombre de personnes s'étaient livrées sans succès à de laborieuses investigations dans le but de retirer des eaux la dépouille mortelle de notre infortuné concitoyen M. Quittemol, jusqu'au jour où une étrange mesure administrative — mesure que nous avons flétrie en son temps — vint arracher le pain de la bouche aux travailleurs. Depuis, on avait recommencé sans succès, et les travailleurs étaient découragés.

» Or, hier, à neuf heures du matin, le nommé Magloire Paploré pêchait à la ligne au bord du quai, lorsqu'il aperçut à la surface de l'eau une masse informe qui émergeait avec lenteur. Il descendit aussitôt dans un canot, fit force de rames et reconnut un corps humain, mais dans un état de décomposition tel qu'audit corps manquaient même la tête, les mains et les pieds.

» Il a été fort difficile de hisser ces sinistres débris jusque sur le quai, les tissus musculaires étant fortement désagrégés. Tout indique d'ailleurs que ce sont bien là les restes de M. Quittemol, car l'ossature, ou, du moins, ce qu'on en aperçoit, présente de singulières déviations : or, l'on sait que notre concitoyen était cruellement contrefait.

» Les obsèques auront lieu demain à trois heures. On se réunira, paraît-il, devant la Morgue. »



Il y avait une couple d'heures que la cohérie dînait au *Cheval-Blanc*. Tous, là dedans, faisaient un bruit d'enfer. Bien qu'arrivés à Fécamp chacun de son côté, les héritiers Quittemol s'étaient bientôt retrouvés aux alentours de la Morgue, tous ayant eu la même pensée : s'assurer de leurs yeux qu'il n'y avait pas d'erreur, que c'était bien le cousin.

La Morgue était fermée et le gardien absent. Mais Caillout, qui, par sa position, était renseigné comme personne, donna quelques détails qu'on lui fit répéter dix fois pour être bien sûr. Oui, le médecin de l'état civil, le docteur Blanquin, était venu la veille, il avait certifié la chose : et alors, le gardien de la Morgue et Caillout étaient allés à la mairie faire dresser l'acte de décès, ensuite aux Pompes funèbres.

Donc, tout était bien en règle, on n'avait rien à craindre.

Sur ce, comme il n'était pas encore dix heures et que le brouillard était très froid, on se demanda ce qu'on ferait bien jusqu'à l'heure de l'enterrement : on ne pouvait pas rester là, sur ses jambes, tout endimanchés, tout engoncés dans les blouses bleues luisantes passées par-dessus les redingotes ; déjà des gamins s'étaient attroupés.

— Eh ben ! fit Plaquevent, si j'nous en allions au *Cheval-Blanc*, chez Quimbel, hein ? Qui qu'vous dites ?

— Entendu ! firent tous les héritiers en chœur.

— Mais..., geignit Reculard, le berquier, mais... les ceusse qu'ont point le sou, comment qui feront ?

— Bah ! on leur prêtera !

Et, frappant sur son gousset, Plaquevent ajouta :

— J'ai dans ma poche l'argent de deux vaques que j'ai touché chez Verdier... y a d's'écus pou l'z'amis. C'est moi qui paye !

— Oui-da ! fit le berquier, toujours prudent, c'est point déplaisant, mais... quand qu'i faudra vous rendre ?

— Chez l'notaire, pardi, quand il paiera... Ça va-t-il comme ça ?

— Oui, ça va ; une supposition, alors,... si j'hérite point, j'rends rien ?

— Sapré Reculard, est-il méfiant, çu gas-là !

C'est alors que tout le monde se rendit au *Cheval-Blanc*.

Ils avaient dévoré comme des affamés, ou plutôt comme des gens à qui l'argent ne coûte plus rien. C'était si bon d'entamer un peu cet héritage qu'on avait cru perdu ! Quand on y pensait..., hein ! Trente-quatre ans cinq mois, qu'il aurait fallu attendre !... Qué soulagement !

D'abord, on avait été silencieux, par décence. Mais Caforet le jeune, un qui avait toujours le mot pour rire, ayant déclaré que, pour lui, il aimait autant un petit enterrement gai qu'une noce triste, tout le monde éclata de rire ; et, après cela, on ne s'arrêta plus.

A onze heures, Plaquevent proposa « le trou normand », trois verres de fil-en-quatre tassant ce qu'on avait mangé, afin de faire de la place, quoi ! pour une reprise. Fallait bien souffler un brin.

Pendant que le trou se creusait, l'aubergiste fit entrer Magloire Paploré, l'homme qui avait repêché le cousin. Le mareyeur entra d'un air assez gauche, tortillant sa casquette, intimidé par tant de beau monde en habits de fête.

Les héritiers voulant aussitôt témoigner qu'ils n'étaient pas fiers, on avança une chaise à Paploré, on plaça un grand verre devant lui, et on le fit trinquer jusqu'à plus soif. Pour le mettre encore plus à l'aise, le vieux Reculard lui prêta sa pipe, qu'il avait lui-même bourrée avec amour. Paploré la retourna, la flaira, puis, l'ayant allumée, la déclara très bonne.

Maintenant, la connaissance était faite : Paploré était un ami. Et le vacarme devint assourdissant ; tout le monde parlait à la fois, même le berquier, d'ordinaire taciturne, qui pérorait comme un député.

Paploré ayant tout de même laissé entendre qu'un petit acompte lui ferait plaisir, un petit acompte sur la prime, vite Plaquevent étala orgueilleusement sur la table cinq billets de cent francs.

On s'attendait à voir la figure du mareyeur s'illuminer ; mais, à l'étonnement général, il parut faire la grimace. Il se grattait la nuque. A la fin, il dégoisa :

— J'connaissons point çu papier-là.

Les héritiers, froissés, allaient se fâcher, quand survint

l'aubergiste, qui, tout en riant de la naïveté du pêcheur, sortit d'un gros porte-monnaie, qu'il avait sur le ventre dans son tablier de cuisine, une poignée de pièces d'or et d'écus. Alors Paploré se leva, empocha soigneusement son affaire, mit son mouchoir à carreaux dessus, dit le bonsoir à toute la compagnie et s'en alla, traînant ses sabots, pendant que la cohérie attaquait gaillardement un grand plat de tripes, et que Plaquevent débouchait ce qu'il appelait son *pommard*, du cidre mousseux. Il n'y eut que le cousin Boutry, Boutry-p'tite-probité, dont l'estomac délicat ne pouvait s'accommoder de pareilles mangeries, qui s'esquiva en disant qu'il allait voir là-bas si tout marchait bien, si on n'avait besoin de rien.

— Pou c'qu'ça lui profite, à c'maigriot-là, il a bié raison d'point trop mâquer, dit Plaquevent. Vaut mieux qu'il aille voir.

— C'est qu'il est ben sournois, l' cousin Boutry! J'le quitterais pas s'n'aller seul comme ça, si... Mais y a point moyen qu'i nous fasse d'tort... : l'défunt a ren dans ses poques... il est tout nu!

— Vraiment! murmura la veuve Mongrard, qui baissait les yeux avec un air gêné; c'est point convenable.

— Oh! absolument nu, fit Plaquevent, même qu'i n'a pu de peau, à c'qu'on m'a dit : toutefois j'erè qu'ça n'le gène point à c't'heure, pisque...

Mais il s'interrompit soudain. Quelqu'un de plus pâle qu'un spectre venait d'entrer, défaillant, s'accrochant au buffet pour ne pas tomber : c'était Boutry. Au bouleversement de ses traits, tout le monde eut le sentiment d'un malheur arrivé.

— Dieu de Dieu! qui qu'vous avez, mon fi Boutry?

D'une voix caverneuse, d'une voix qui lui sortait des talons, Boutry, son long cou de girafe collé contre la muraille, murmura :

— *C'était pas Quittemol!*

En un clin d'œil, toute la cohérie fut debout. Dix voix frémissantes, furieuses, hurlaient :

— Quoi qu'i dit?... A-t-i la barlue?... Est-i en démence?... Menteux, menteux!

Mais Boutry ne bougeait pas. Il eut à peine la force d'articuler :

— Ah! vous pouvez... y aller... vous... verrez... y a deux médecins... ils disent que c'est pas un... homme!

Ce fut une explosion de colère.

Aussitôt chacun bondit sur son chapeau. Ils sortaient en se bousculant. A grandes enjambées, on les vit qui dévalaient tous vers la Morgue, Plaquevent en tête, sa trique à la main, et la veuve Mongrard en queue, un gros parapluie vert sous le bras. Ils allaient d'un tel train que des gens, les voyant courir, leur crièrent :

— Oùs qu'y a le feu?

De très loin, on remarquait devant le bâtiment de la Morgue un attroupement considérable.

Fendant la foule, écartant les dos à grands coups de coude, Plaquevent, Caillout, Dominique Mingois, les Caforet pénétrèrent jusqu'au noyau de l'attroupement, — un petit groupe de pêcheurs, au centre duquel gesticulaient deux médecins bien connus: M. Blanquin, le médecin de l'hôpital, et M. Susbielle, un ancien chirurgien de la marine. — M. Blanquin avait la mine piteuse et blême, tandis que le docteur Susbielle semblait tout guilleret.

— Je ne comprends vraiment pas que vous vous y soyez mépris hier, mon cher confrère, nasillait le docteur Susbielle, qui fumait d'un air d'importance sa grosse pipe d'écume représentant une tête de négresse coiffée d'un madras.

— Puisque je vous répète, encore une fois, que je n'ai rien vu! Il faisait presque nuit, le gardien n'avait pas de lumière: j'arrive, je lui dis : « Bonsoir, Baptiste! C'est Quittemol, n'est-ce pas? » Il me répond : « Oui, monsieur, même qu'il pue rudement! » Vous comprenez..., mon cher, mettez-vous à ma place... : j'allais dîner en ville... des gants clairs... ça n'avait rien de tentant d'y regarder de plus près... Comment supposer, alors que tous les journaux avaient... ?

Le docteur Susbielle hochait la tête, d'un air pas convaincu :

— Tant que vous voudrez, mon cher, mais enfin... confondre un *lion* avec un *homme!* Ah! non...

— Mais, sapristi, encore une fois, puisque je n'ai rien vu! Soit! j'ai eu tort de m'en rapporter...; mais de là à prétendre que j'ai confondu...

— Un lion, un lion, le roi du désert... ricanait Susbielle...

à moins que ce ne soit un tigre.... un jaguar... en tout cas, un félin de la grande espèce...»

Sur ce, levant sa canne, afin d'ouvrir le cercle des badauds, le docteur Susbielle se préparait à s'en aller, quand il se heurta à Plaquevent. Oh! un Plaquevent pas content, un Plaquevent tout cramoisi. Se campant devant le docteur, le maquignon, les bras croisés, la bouche gonflée de menaces, jeta brutalement :

— Si vous croyez que vous allez fiche le camp comme ça, vous!... Ah! vous voulez pas qu'ça soit not' cousin? Où q'vous avez pris çu mensonge?

— Vous! laissez-moi la paix, répondit le chirurgien... Vous m'avez rudement l'air d'avoir trop déjeuné!

Il n'acheva pas : Plaquevent, d'un bond, était sur lui et l'empoignait à la gorge; le médecin se débattait, criait. On se précipita, les pêcheurs les séparèrent.

Alors Plaquevent, qui regrettait déjà son emportement, et calculait que ça allait lui valoir une mauvaise affaire en correctionnelle, fit des excuses, beaucoup d'excuses, que le docteur finit par accepter.

— Mais enfin! gémissait le pauvre maquignon d'une voix éteinte, comment qu'vous voulez qu'ça soit eune bête comme ça qu'y en a point dans not' contrée? Comment qu'il aurait venu d'Afrique, çu lion-là, comment?

— Quant à cela, je l'ignore, repartit sèchement le chirurgien, qui rajustait son nœud de cravate; je l'ignore absolument..., mais je n'en suis pas moins sûr de mon fait.

Tout à coup, la voix claire d'un gamin cria :

— J'vas vous dire, moi; je sais bien c'que c'est, allez!

— Quoi qu'c'est?

— C'est la lionne du Cirque qu'est morte à c'été, la lionne à Bazola. I z-y ont enlevé la peau avec la tête et les pattes, et puis, comme ça les ennuyait d'aller trimballer la carcasse au dépotoir, i z-y ont bourré des cailloux plein le ventre et fichu au bassin la nuit. J'en suis sûr, j'les ai vus. C'était juste l'endroit qu'Magloire l'a repêché.

Plaquevent, pris d'un vertige, roulait des yeux hagards. Il baissa la tête.

— Quoi qu'a va m'dire, ma femme? J'suis-t-y malheureux, j'suis-t-y malheureux!

Un bruit de pas précipités sur le pavé lui fit relever la tête : c'était la cohérie qui s'esquivait.

— Ah, les canailles! et m'n'argent? Rendez-moi m'n'argent!

Mais ils étaient déjà loin. Plaquevent ne put rattraper que Reculard : le berquier n'allait pas vite. Plaquevent l'empoigna par l'épaule :

— Toi, j'te tiens!

Mais l'autre :

— Quittez-mè aller, vo! quittez-mè!... Bié sûr qu'on vo l'rendra vot' argent... je renions point... I vo paiera, l'notaire!

— Quand? gronda le maquignon, qui ne lâchait pas la blouse.

— Bé dame, à l'héritage... dans trente-quatre ans chinq mois, donc? Pisqu' c'est vo-même qui l'avez dit! Vo-z-êtes donc pus d'parole?

MASSON-FORESTIER.

TRISTAN ET ISEUT

> Iseut ma drue, Iseut m'amie,
> En vous ma mort, en vous ma vie !

Le résumé qu'on va lire de la légende de Tristan et d'Iseut n'a pour but que de faciliter l'intelligence de l'étude qui le suit. On voudra bien en excuser la brièveté et la sécheresse : c'est le squelette décharné d'un corps plein de jeunesse et de vie.

Tristan de Léonois, fils de la sœur du roi Marc de Cornouaille, orphelin dès l'enfance et élevé par son oncle, défie et tue le Morhout d'Irlande, qui était venu, comme chaque année, réclamer de la Cornouaille un tribut de jeunes garçons et de jeunes filles. Blessé par le fer empoisonné de son adversaire, Tristan arrive, inconnu, à Dublin, chez la reine d'Irlande, sœur du Morhout, qui seule peut guérir les plaies faites par son frère, et qui le guérit.

Tristan revient plus tard à Dublin, sous un nouveau déguisement : il est chargé par son oncle de lui ramener la fille du roi, Iseut la blonde. Il trouve le pays en proie aux ravages d'un serpent monstrueux : le roi a promis sa fille à qui pourrait le mettre à mort. Tristan le tue, et lui coupe la langue; mais, atteint par le venin du monstre, il tombe éva-

noui, et, pendant ce temps, un autre coupe la tête du serpent, et, se prétendant le vainqueur, réclame la récompense promise. Tristan est relevé par Iseut, qui ne le connaît pas; elle le soigne et le guérit. Un jour qu'il est dans le bain qu'elle lui a préparé, elle trouve son épée et y voit la brèche laissée par le morceau qui s'est brisé dans la tête du Morhout et qu'elle a gardé: elle reconnaît le meurtrier de son oncle et, saisissant la grande épée, s'apprête à le frapper dans son bain: mais il la désarme par ses douces paroles. Il confond l'imposteur en montrant la langue du serpent, et demande la main d'Iseut pour son oncle. On la lui donne, et la paix est ainsi scellée entre la Cornouaille et l'Irlande.

Au moment du départ, la mère d'Iseut remet à Brangien, suivante de celle-ci, un flacon contenant un breuvage magique qu'Iseut devra partager avec son mari le premier soir. Dans la traversée, par suite d'une erreur, Tristan vide le flacon avec Iseut, et dès lors ils sont liés par une passion que rien ne pourra éteindre: Iseut est à Tristan avant même d'être à son époux.

Des péripéties diverses de joie et de douleur remplissent leur vie pendant des années: inventant sans cesse des moyens de tromper la surveillance et de dérouter les soupçons, trahis plus d'une fois, échappant plus d'une fois, ils sont enfin surpris, et, bannis par Marc, ils se réfugient dans la grande forêt du Morois, où longtemps ils mènent une vie heureuse et sauvage, qu'alimente la chasse de Tristan. Le roi les trouve un jour dormant l'un près de l'autre; il pourrait les tuer, mais son cœur s'ouvre à la pitié : il leur pardonne et il les rappelle[1]. Mais ils sont de nouveau surpris, et Tristan, pour sauver Iseut, quitte la Cornouaille. Plus d'une fois, sous un déguisement ou sous un autre, il trouve moyen d'y revenir et de revoir celle qu'il aime.

Mais la vie qu'il mène, habituellement séparé d'Iseut, lui

1. Dans la version « française » (voyez plus loin), l'effet du breuvage d'amour est restreint à trois ou à quatre ans, et les amants renoncent d'eux-mêmes à leur vie sauvage. L'autre version est certainement plus ancienne et plus authentique. Toutes les versions ont d'ailleurs en commun le trait charmant de Marc trouvant les amants endormis et cachant avec son gant le rayon de soleil qui, à travers les branches des arbres ou une fente de la grotte, vient toucher le visage d'Iseut.

est à charge. Il essaie d'échapper à son tourment en formant de nouveaux liens : il épouse, dans la Petite-Bretagne, une autre Iseut, Iseut « aux blanches mains » ; mais, le soir des noces, l'anneau que lui avait donné Iseut la blonde frappe ses yeux, et il ne peut se résoudre à être vraiment le mari de sa femme. Un jour, Tristan se laisse entraîner par Kaherdin, son beau-frère, dans une expédition où il s'agit d'enlever une femme aimée par celui-ci et mariée à un nain qui l'enferme dans un séjour inaccessible : il est blessé d'une arme envenimée ; il sait que seule Iseut de Cornouaille pourrait le guérir. Il envoie un messager fidèle lui demander d'abandonner son mari et sa royauté et de venir le sauver : si le vaisseau la ramène, il arborera une voile blanche, sinon une voile noire. Au dernier jour du terme fixé, le vaisseau revient : il porte une voile blanche : Iseut a tout quitté pour son ami. Mais la femme de Tristan, ou par méprise ou exprès (les versions varient), lui dit que la voile est noire. Tristan, qui avait « retenu sa vie » jusque-là, se tourne vers la muraille et meurt. Iseut arrive, se couche sur son corps, l'embrasse et meurt aussi. Le roi Marc, ayant appris la cause de leur passion, de leurs fautes et de leurs malheurs, leur pardonne et honore leur mémoire.

Tels sont les faits communs à peu près à toutes les versions qui nous sont parvenues, entières, fragmentaires ou par simples allusions, des aventures de Tristan et d'Iseut. Ce sont aussi les faits qui forment, avec quelques modifications, le sujet du poème dramatique de Wagner. Les récits qui les développent présentent de nombreuses variantes ; presque tous sont empreints d'une poésie qui, dès le moyen âge, leur a valu une célébrité et une diffusion exceptionnelles, et dont le charme n'est pas encore effacé. Les versions anciennes sont toutes françaises et remontent au XII[e] siècle ; mais les récits qu'elles contiennent ne rappellent, ni par leur caractère, ni par leur inspiration, ceux des chansons de geste, des petites pièces lyrico-épiques, des romans imités de l'antiquité ou des contes à rire, qui formaient le répertoire ancien de la poésie profane en France. Ils ne sont pas sortis de l'imagination française ; ils ont une origine étrangère, et les poètes français n'ont fait que les adapter et les transmettre. C'est grâce aux

poètes français que cette belle légende, qui aurait péri sans presque laisser de traces, a pris une vie nouvelle qui n'est pas encore épuisée: mais c'est à la race celtique que revient l'honneur de l'avoir créée. Dans le concert à mille voix de la poésie des races humaines, c'est la harpe bretonne qui donne la note passionnée de l'amour illégitime et fatal, et cette note se propage de siècle en siècle, enchantant et troublant les cœurs des hommes de sa vibration profonde et mélancolique[1].

I

LA LÉGENDE CELTIQUE

Il n'y a pas d'histoire plus obscure que celle des Celtes insulaires, depuis le départ des légions romaines et l'invasion des Germains en Grande-Bretagne. Des luttes ardentes et continues entre Bretons et Pictes, Bretons et Gaëls d'Irlande et de Calédonie, Celtes et Saxons, Celtes, Saxons et Scandinaves, forment comme un perpétuel orage, qui laisse à peine, çà et là, une éclaircie passagère. L'océan celtique voit sans cesse, pendant des siècles, passer les navires qui transportent,

1. On me permettra de donner ici l'indication des travaux publiés dans les dernières années où l'on pourra trouver des renseignements plus complets sur le sujet de cet essai : ce sont d'abord les articles de MM. Bédier, Lutoslawski, Sudre, Morf, Sœderhjelm et surtout de M. E. Muret, publiés dans les tomes XV, XVI et XVII de la *Romania* (Paris, 1886-1888), puis : Golther, *Die Sage von Tristan und Isolde* (Munich, 1887); Novati, *Un nuovo ed un vecchio frammento del Tristan di Tommaso* (Roma, 1887); Zimmer, *Zur Namenforschung in den altfranzœsischen Arthurepen* (Halle, 1890); Lœseth, *Le roman en prose de Tristan* (Paris, 1891). Le volume de M. Kufferath, *Tristan et Iseult* (Bruxelles, 1894), est surtout précieux pour l'intelligence de l'œuvre de Wagner (voyez aussi les belles pages de M. Schuré dans son *Drame musical*); l'étude des sources et des variantes de la légende, faite avec conscience, n'est pas exempte d'erreurs. — Les anciennes éditions des fragments des poèmes français sont défectueuses, incomplètes et aujourd'hui introuvables : la *Société des anciens textes français* en annonce depuis longtemps déjà des éditions nouvelles.

ou les Scots d'Erin allant subjuguer la Bretagne ou peupler l'Écosse, ou des populations entières de Bretons fuyant les conquérants germains et fondant en Armorique une nouvelle patrie, ou les terribles *vikings* promenant leurs ravages sur toutes les côtes, ou des voyageurs plus pacifiques, des moines, des missionnaires, des envoyés de tout genre, des cortèges nuptiaux, des chanteurs errant de rive en rive. De cette vie tumultueuse, aventureuse et passionnée, il ne reste presque plus rien dans l'histoire; elle a laissé une empreinte fruste, mais puissante, dans la poésie. D'un côté, c'est l'épopée irlandaise, demeurée jusqu'à nos jours à peu près ignorée dans sa langue incomprise et sa grandiose barbarie, révélée une première fois à l'étonnement du monde blasé du XVIII[e] siècle, sous le masque dont l'affubla Macpherson, puis lentement remise au jour par la science contemporaine; de l'autre, c'est l'épopée bretonne, qui, déjà accueillie par les Anglo-Saxons, pénètre dès le XI[e] siècle dans notre monde chevaleresque, et, tout en s'y transformant d'étrange manière, transforme à son tour la poésie qui l'adopte: bientôt Tristan est chanté dans l'Europe entière, et Arthur remplit de sa gloire posthume l'Angleterre, la France, la Provence, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne même et la Scandinavie, où les vieilles épopées des aïeux pâlissent devant l'éclat du nouveau soleil.

Il n'y a pas, dans l'histoire littéraire du monde, de phénomène plus frappant que cette conquête poétique de l'Europe romane et germanique par un petit peuple obscur, méprisé, chassé au delà des mers ou refoulé dans un coin de son ancien domaine, et imposant à ses vainqueurs, ou à des peuples à qui son nom même était inconnu, son idéal et ses héros, la musique où s'exprimait son âme et les rêves où il avait cherché les joies de son imagination et la consolation de ses douleurs. Cette épopée celtique, morte elle-même en créant sa postérité, a charmé tout le moyen âge. La poésie moderne est encore imprégnée de son esprit; elle lui doit deux de ses éléments essentiels: l'aventure et l'amour, c'est-à-dire la recherche du bonheur sous les deux formes de la supériorité individuelle et de la possession absolue d'un autre être. Assurément, — pour ne parler ici que de l'amour, qui fait l'inspiration propre de notre légende, — l'amour, légitime ou coupable, n'était pas

inconnu à la poésie des anciens, des Germains et des Français : la guerre de Troie roule autour d'un adultère, la lutte de Brunhild et de Chriemhild a ses racines dans la jalousie, et Guillaume d'Orange combat pour Guibourc autant que pour la chrétienté ; mais jamais ailleurs l'amour n'avait été compris comme enlaçant toute la vie, comme créant autour de lui tout un monde de sentiments, de droits et de devoirs, de combats intimes et d'aspirations infinies. Dans cette nouvelle poésie qu'apportait aux peuples européens le génie triste et passionné des pays où le soleil se couche, l'amour devient le centre même de la vie, et, du coup, il donne à la femme, son objet et sa victime, qui l'inspire ou qui le repousse, qui le trahit ou qui en meurt, une place et un rôle que les anciens poètes de la Grèce, de la Germanie et de la France ne lui avaient pas accordés : elle les a gardés dans la poésie, dans l'art et dans le roman modernes, tout entiers dominés par le mystère de son regard, par l'énigme de son sourire, par la caresse de sa voix, par l'attrait irrésistible de son baiser, par l'éternel problème de sa sincérité ou de sa perfidie, par l'étrange contraste qui met à la fois en elle la suggestion la plus puissante de toutes les faiblesses et de toutes les dégradations, et l'appel le plus entraînant au pur idéal et à la vertu sublime, et qui montre successivement à nos yeux fascinés ces deux types entre lesquels oscille son image ou sensuelle ou éthérée : Béatrice et Manon Lescaut.

Nous vivons dans un temps de « celtophobie » : après avoir fait à l'élément celtique, dans la formation du monde intellectuel et moral moderne, une part excessive, on veut aujourd'hui réduire cette part à presque rien. Des critiques allemands ont récemment contesté l'origine celtique de la légende de Tristan et d'Iseut : ils ont voulu qu'elle fût sortie presque tout entière de l'invention des auteurs français ; nous souhaiterions pouvoir les suivre dans cette voie, mais ce serait fermer les yeux à l'évidence. Les noms mêmes de la plupart des personnages qui y figurent attestent leur provenance : Tristan paraît être un nom picte ; le roi Marc de Cornouaille était célèbre avant qu'on eût fait de lui l'époux malheureux d'Iseut : Brangien, Rivalin, Gorvenal, Audret, Kaherdin sont

d'une étymologie transparente; le *Morhout*, sorte de monstre marin, plus tard anthropomorphisé, contient visiblement le mot celtique *mor*, « mer ». Les noms germaniques d'Iseut *(Ishild)* et de son père Gormond, roi de Dublin, ne font que montrer plus clairement que la légende a reçu sa dernière forme dans le monde celtique du xe siècle environ : il y avait alors à Dublin un petit royaume de *vikings*, et le tribut exigé de la Cornouaille par Gormond est un souvenir des exactions que ces terribles voisins prélevaient sur les côtes accessibles à leurs incursions.

Mais ce qui prouve surtout que nous avons bien affaire ici à des récits qui ont reçu leur dernière forme dans le milieu celtique de cette époque, c'est la scène sur laquelle ils se meuvent. Elle forme, pour emprunter la langue technique du moyen âge, un théâtre à quatre « mansions », où l'action se transporte successivement, et qui communiquent entre elles par la mer. Tristan est de Léonois, c'est-à-dire, comme l'explique un texte d'origine anglaise qui mérite toute confiance, de « Suthwales »; son oncle Marc règne en Cornouaille, et la falaise de Tintagel, qui dominait son château, se dresse au-dessus de la mer, sur la côte cornique, à côté du « Saut Tristan », près du Dartmoor, qui conserve encore l'antique nom de la forêt du Morois; Iseut est d'Irlande, et l'autre Iseut vit dans la Bretagne armoricaine : c'est du haut du cap de Penmarch que la filleule de Tristan guettait la petite voile blanche qui devait annoncer l'arrivée d'Iseut. Qui aurait pu, en dehors des Bretons de Cambrie, de Cornouaille ou d'Armorique, concevoir ce théâtre multiple et y dérouler librement les épisodes du vaste drame? — Dans ce drame, tumultueux, profond et changeant comme la mer, la mer est sans cesse en vue ou en action; elle y joue presque le rôle d'un acteur passionné; elle le berce tout entier. A chaque instant reviennent des vers comme ceux-ci :

A grant espleit s'en vont par l'onde,
Trenchant s'en vont la mer parfonde.

C'est en venant par mer de son pays natal que Tristan, enlevé par des pirates norvégiens, aborde pour la première fois le rivage de Cornouaille. C'est la mer qui amène le Morhout

dans la même contrée pour y réclamer le tribut accoutumé, et qui, après le combat de l'île Saint-Samson (une des Sorlingues), le remmène en Irlande, portant dans son crâne le morceau brisé du glaive de Tristan. Tristan, blessé et désespérant de guérir, se fait mettre dans une barque sans mât, sans rame et sans gouvernail, et s'en va ainsi au hasard, cherchant un sauveur, n'emportant que sa harpe, dont il fait retentir les accords sur les flots mouvants. C'est dans la traversée qu'ils font d'Irlande en Cornouaille qu'Iseut et Tristan boivent le fatal breuvage qui cause leurs amours et leur mort. Tristan, banni, passe l'Océan pour aller vivre dans la Bretagne armoricaine. Et quelle part elle prend à l'action, cette mer immense et incertaine, quand elle ramène Iseut auprès du héros mourant, qu'elle manque l'engloutir devant le port même, et qu'Iseut la supplie de lui laisser revoir une dernière fois celui auquel elle l'a jadis fiancée! Qui ne sent que ces tableaux sont nés dans l'âme d'un peuple maritime, dont les tribus étaient disséminées sur les rivages de Cambrie, de Cornouaille et d'Armorique, et à qui la mer était un chemin constant et sans cesse parcouru? Supposer que de pareils récits sont dus à des conteurs français du XIIe siècle, qui ne connaissaient même pas de nom, avant leur initiation à la poésie bretonne, les rivages gallois ou armoricains de la mer Océane, c'est supposer l'impossible, et le supposer gratuitement.

Si nous considérons, non plus le cadre extérieur des récits, mais le milieu humain où ils se meuvent, nous sommes entraînés encore bien plus loin de la civilisation romane, chrétienne et chevaleresque du XIIe siècle. A travers les altérations et les atténuations de tout genre des poètes français, nous découvrons un monde d'une étrange barbarie. Les hommes qui ont conçu cette étonnante histoire d'amour menaient une vie presque sauvage. Ils habitaient au sein de forêts à peine éclaircies çà et là : les palais des rois étaient des espèces de huttes; qu'on pense seulement à ce trait entre bien d'autres : Tristan, à qui la vue d'Iseut est interdite, jette dans un ruisseau, pour l'avertir qu'il l'attendra la nuit sous l'arbre qui ombrage la source, des morceaux de bois merveilleusement taillés, et ce ruisseau traverse la chambre même

d'Iseut. — Les héros combattent à pied ; le cheval, ce personnage indispensable de tout roman français, ne figure ici que dans des scènes accessoires, comme monture de chanteurs errants ou de dames : Tristan a un ami presque aussi cher qu'Iseut elle-même, son chien Husdent ; il n'a pas de cheval aimé comme Roland, Renaud, ou Guillaume d'Orange. — Le héros léonois manie admirablement le grand arc aux flèches meurtrières (*arcu Suthwallia prævalet*, dit Girand de Barri) ; il brandit l'épée, il jette avec adresse les javelots qui, au XIIe siècle encore, ne quittaient pas la ceinture d'un Gallois ; mais ni lui ni ses rivaux ne connaissent la lance, l'arme chevaleresque entre toutes, et pas une joute ne figure dans les parties anciennes des poèmes. — Le séjour des bois est familier et doux à ces hommes encore si voisins de la nature. Quel merveilleux et poétique tableau que celui de la vie des deux amants quand Marc, enfin convaincu de leur faute, les a tous deux chassés de la cour ! Sans dire un mot, ils se prennent par la main, et, radieux, traversant la foule qui les contemple avec admiration et pitié, ils s'enfoncent seuls dans la grande forêt où leur amour leur tiendra lieu de tout. Cependant il faut vivre, et les fruits sauvages, les baies qu'ils cherchent dans l'herbe ne leur suffisent pas longtemps ; mais le fidèle Husdent a suivi la piste de son maître, et Tristan entend de loin ses aboiements joyeux : il n'y répond que par des pleurs : la voix du chien les trahira quelque jour et révélera leur retraite : il faut le tuer. Pourtant, sur le conseil d'Iseut, il essaie de sauver son compagnon dévoué : il le dresse à chasser « à la muette », et bientôt Husdent leur rapporte du gibier dont ils se nourrissent, buvant l'eau des sources et dormant dans une grotte naturelle ou dans une « loge » construite en rameaux. Croit-on que les conteurs français du XIIe siècle auraient imaginé de telles scènes ? Elles les ont embarrassés quand ils les ont trouvées dans « l'estoire » : ils les ont enjolivées et adoucies tant qu'ils ont pu, tout en subissant l'intense poésie qui les remplit et en s'en laissant eux-mêmes pénétrer. Mais s'ils avaient conçu le roman des amours de Tristan et d'Iseut, ils n'auraient pas manqué (comme l'a fait plus tard l'auteur du roman en prose) de leur faire trouver, au milieu des bois, un manoir abandonné où ils pussent

vivre avec tout le confort qui convient à des personnages de haut rang et d'éducation raffinée. Ces vieux récits respirent au même degré le parfum sauvage de la forêt et l'air libre et salin des flots.

Si le *costume* des poèmes de Tristan, là où il n'a pas été altéré par les remaniements, est tout à fait primitif, les mœurs des personnages sont encore plus incultes que leur façon de vivre : leurs âmes, tout impulsives, passent d'un excès à l'autre avec la soudaineté des barbares. Marc a pour favori et confident un nain quelque peu sorcier ; le nain ayant trahi un secret du roi, celui-ci, sans autre réflexion, lui coupe la tête en souriant. — Voyez ce qu'était à l'origine la douce et « courtoise » Iseut des récits chevaleresques. Quand Iseut arrive auprès de son époux, elle n'est plus ce que doit être une fiancée. Que faire? Brangien, pour sauver sa maîtresse, prend sa place, la première nuit, aux côtés du roi Marc. Pour l'en récompenser, Iseut l'envoie dans la forêt lui cueillir des simples dont elle dit avoir besoin : elle la fait accompagner par deux serfs, auxquels elle promet liberté et richesse s'ils la tuent et lui rapportent sa langue. Les serfs, parvenus avec Brangien au fond du bois, lui déclarent qu'ils vont la tuer, et que c'est par ordre de la reine : « Tu lui as sans doute fait quelque grand tort, lui disent-ils. — Quand nous partîmes d'Irlande, répond Brangien, la reine mère d'Iseut nous donna à chacune une chemise blanche comme la neige, une chemise pour notre nuit de noces. Pendant le voyage, Iseut déchira sa chemise nuptiale, et pour la nuit de ses noces je lui ai prêté la mienne. Voilà tout le tort que je lui ai fait. Mais, puisqu'elle veut que je meure, portez-lui mon salut et dites-lui que je la remercie de tout ce qu'elle m'a fait de bien et d'honneur depuis qu'enfant, ravie par des pirates, j'ai été vendue à sa mère et vouée à la servir. » Touchés, les serfs se contentent de l'attacher à un arbre, rapportent à Iseut la langue d'un chien, et lui transmettent les dernières paroles de Brangien. Le cœur d'Iseut est bouleversé par tant de douceur et de discrétion, et soudain elle accable d'invectives les meurtriers de son amie et les menace des plus affreux supplices : ils avouent alors la vérité et courent rechercher Brangien, qui devient pour toute sa vie l'intime et dévouée confi-

dente d'Iseut. — Envers les ennemis qui épient leurs amours et les dénoncent au roi Marc, l'âme des deux amants est fermée à toute pitié : Tristan rencontre l'un d'eux, le tue, lui coupe la tête, et met dans sa « chausse » les longues tresses qui lui pendaient autour du visage (à la mode galloise) pour les montrer à Iseut et en réjouir le cœur de son amie. Un autre est venu les épier du dehors dans la chambre où Tristan s'est furtivement introduit : Iseut voit l'ombre de sa tête sur le voile tendu devant la fenêtre : elle dit à Tristan de bander son arc, encoche elle-même la flèche, et lui montre du doigt l'ombre révélatrice : Tristan comprend, et la longue flèche, sifflant à travers l'air, traverse la tête de Godoïne, à la grande joie de la bien-aimée. — Non seulement il n'y a pas dans ces âmes violentes la moindre pénétration de la morale chrétienne (sauf dans des épisodes visiblement postiches) : il n'y a aux passions qui les meuvent aucun frein de quelque nature qu'il soit, sauf peut-être, chez Tristan, un certain respect et un reste de fidélité pour le roi qu'il trahit, mais qui est son seigneur et son oncle, et une générosité naturelle qui s'accorde avec son orgueil comme avec sa supériorité et le rend secourable aux petits qui se mettent sous sa protection. C'est bien le héros idéal d'une société barbare, le soutien de ses clients, la terreur de ses ennemis, impétueux et rusé, magnanime et impitoyable, soumettant tout ce qui l'entoure à l'ascendant d'une force irrésistible et d'une personnalité développée sans mesure.

Telles sont les conditions physiques et morales que nous [illegible]sentent, dès le premier coup d'œil, les poèmes sur Tristan, [illegible]s en séparons les parties visiblement ajoutées par les [illegible]aires français qui nous les ont transmis. Mais, si [illegible]aminons de plus près, nous y trouvons des traits [illegible] différente et d'une antiquité plus haute encore. [illegible]es poèmes un élément mythique que ne comprenaient pas ceux à qui nous les devons. On a reconnu [illegible]aisemblance dans Tristan un héros solaire : les [illegible] lesquelles sa vie se partage sont le jour et [illegible] et l'hiver, sans cesse confondus dans les [illegible] Morhout, comme Thésée tue le Minotaure ; [illegible] aidé son ami Kaherdin à enlever la femme [illegible], comme Thésée est retenu aux enfers,

pour avoir voulu aider Pirithoos à ravir Perséphone à Pluton. Un autre nain mystérieux joue dans l'histoire un rôle visiblement altéré, qui doit se rattacher à d'anciennes pratiques de magie. — La mère d'Iseut ne connaît pas seulement, comme sa fille, des charmes souverains pour les blessures : elle sait composer des philtres tout-puissants : elle a préparé ce « boire amoureux », ce breuvage fatal qui, bu par Tristan et Iseut, les condamne à la passion qui ne finit pas même avec leurs jours : car c'est en vain qu'on place leurs tombes aux deux côtés opposés de l'église de Carhaix : le rosier qui a bu dans les veines de Tristan les gouttes immortelles du philtre d'amour élance ses branches vers la tombe d'Iseut, et la vigne qui sort de la tombe d'Iseut tend vers le rosier ses bras flexibles, jusqu'à ce que leurs feuillages et leurs fleurs viennent s'enlacer pour toujours et retomber de la voûte en grappes unies. D'autres merveilles encore nous rappellent les enchantements des antiques mythologies : aucun n'est plus délicieux que l'histoire du grelot magique. Tristan s'est emparé, en tuant un géant, d'un petit chien plus surprenant que le chien qui secouait des perles de son poil : il porte au cou un grelot qui tinte, et quand on entend ce tintement, l'âme oublie toutes les peines qui peuvent la tourmenter. Tristan a goûté une fois le charme consolateur, et il a pensé à Iseut, qui pleure loin de lui ; c'est pour elle qu'il a conquis le petit chien au péril de sa vie ; il l'envoie à son amie, et celle-ci fait tinter le grelot : ô prodige ! toutes ses pensées douloureuses, tous ses regrets, toutes ses angoisses s'effacent aussitôt à l'infinie douceur de cette musique argentine ; elle sent une joie sereine inonder son cœur... Et Iseut, lentement, détache le grelot et le jette à la mer, car elle ne veut pas que son cœur oublie : elle veut, loin de son ami qui souffre, souffrir autant que lui. — Tristan n'est pas seulement le plus habile des archers : il possède l'arc *qui ne faut*, un arc « fée » dont la flèche ne manque jamais son but (comme le javelot de Céphale), et son chien Husdent sans doute à l'origine ne manquait non plus jamais sa proie (comme le chien du même Céphale). — Le château de Tintagel est également « fée » : deux fois par an il « se perd », et disparaît aux yeux des gens du pays. — L'époux d'Iseut est lui-même, dans quelques formes du récit, un personnage étrange :

il cache sous sa coiffure des oreilles de cheval, et son nom (*marc* veut dire « cheval » dans toutes les langues celtiques) montre que ce trait appartient bien aux contes bretons. Que ces fictions ne soient pas nées dans l'imagination de poètes français du XIIe siècle, c'est ce qu'il est vraiment superflu d'établir.

Mais, a-t-on dit, si ces fictions ne sont pas françaises et médiévales, elles ne sont pas davantage celtiques. Nous retrouvons dans la légende de Tristan et d'Iseut une foule de traits ou d'épisodes qui proviennent tout simplement de l'antiquité classique. Les rapprochements mêmes qui viennent d'être indiqués avec la légende de Thésée en sont un exemple, et on peut en augmenter le nombre : l'histoire de la voile blanche et de la voile noire n'est-elle pas une copie, — d'ailleurs beaucoup plus intéressante que l'original, — de la mort du vieil Égée, se jetant dans les flots qui ont gardé son nom quand il voit que le vaisseau qui ramène Thésée de Crète porte, par un oubli du pilote, la voile noire, signe de deuil, au lieu de la voile blanche, signe de victoire? — Cette mort même de Tristan, devenu l'époux d'une autre femme, et que seule aurait pu sauver sa première bien-aimée, c'est la mort de Paris : il a abandonné Œnone pour Hélène ; blessé par la flèche empoisonnée de Philoctète et sachant qu'Œnone seule peut le guérir, il l'envoie chercher et meurt quand il apprend son refus ; elle se repent, elle accourt, mais trop tard, et ne peut que mourir sur le corps de Paris, comme Iseut sur celui de Tristan. — Le roi Marc avec ses oreilles de cheval, c'est Midas avec ses oreilles d'âne ; l'imitation est flagrante et maladroite : au lieu de confier le secret du roi à des roseaux qui bientôt le murmurent, le nain le révèle à une aubépine, mais en présence de trois confidents. — Les Mégariens, bien avant notre ère, attribuaient à Alcathoos l'aventure de Tristan avec le monstre qu'il tue. — Tristan, déguisé en fou, est méconnu par sa maîtresse et reconnu par son chien, comme Odysseus par Pénélope et le fidèle Argos. Ce sont des souvenirs de la mythologie antique qui ont été groupés autour de noms nouveaux ; les noms peuvent être celtiques, mais les souvenirs ne le sont pas, et il faut en attribuer la rénovation non à des Bretons sans culture, mais à des poètes français versés dans

les fables classiques. Disons tout de suite qu'une grave objection (sans parler d'autres) s'oppose à cette explication : le moyen âge français ignorait le grec, et ne connaissait qu'un nombre restreint d'auteurs latins ; or, presque tous les récits antiques qu'on a pu rapprocher d'épisodes de notre légende ne se trouvent que dans des textes grecs, ou, s'ils existent en latin, c'est dans des œuvres qu'au XIIe siècle personne ne lisait. Supposer que des clercs de ce temps ont pu puiser dans Pausanias ou dans Hygin, c'est supposer l'invraisemblable et même l'impossible.

Peut-être, insiste-t-on ; mais, s'ils ne viennent pas directement des textes anciens où nous les retrouvons, ces épisodes circulaient dans la tradition orale de toutes les nations, et n'ont rien de particulièrement celtique. L'histoire du tueur de monstre qu'un imposteur veut supplanter et qui triomphe en montrant la preuve indéniable arrachée au monstre lui-même n'est pas seulement attribuée à Alcathoos et à Tristan : elle fait le sujet de lais français où elle est mise sous le nom de Tiolet ou de Lancelot et de contes encore répandus en France, en Espagne, en Allemagne, dans la Nubie, dans l'Inde. — D'autres récits, que nous ne connaissons pas en grec et en latin, font partie de cette littérature non écrite qu'on appelle le *folklore*, et ne sont certainement pas sortis de l'imagination des Bretons du Xe siècle ou même de leurs ancêtres. On est tenté de voir une création de la race poétique et rêveuse par excellence dans le charmant récit de la façon dont Marc envoie Tristan à la recherche d'Iseut : un jour, une hirondelle laisse tomber aux pieds du roi un cheveu de femme, dont elle voulait garnir son nid, un cheveu brillant comme l'or, et si long, si soyeux, si fin que le roi Marc jure de n'épouser d'autre femme que celle à qui appartient ce cheveu… et Tristan, sans autre renseignement, s'embarque pour la découvrir et la ramener. Eh bien ! cette histoire du cheveu de la blonde Iseut ne se retrouve pas seulement dans le conte de *la Belle aux cheveux d'or*, répandu chez les peuples les plus divers ; on en a déchiffré le pendant dans un papyrus égyptien du XIVe siècle avant notre ère : sur le Nil flotte une boucle de cheveux qui le parfume tout entier, et le pharaon jure de n'épouser que la femme à qui elle appartient. — La substitution

de Brangien à Iseut reparaît dans plus d'une légende du moyen âge, et la barbarie d'Iseut envers celle qui s'est dévouée à son salut, ainsi que l'explication allégorique que donne celle-ci à ses meurtriers, se retrouvent, bien plus atroces et brutales encore, dans un conte grec récemment publié. — Parmi les stratagèmes qu'emploient Tristan et Iseut pour se voir en secret, il en est qui appartiennent au matériel multiple et cosmopolite de ce *Striveda*, de ce « véda des ruses féminines », qui était célèbre dans l'Inde il y a bien des siècles et qui se débite chez tous les peuples en innombrables fableaux. Iseut, pour persuader son époux de son innocence, se fait porter par Tristan, déguisé en mendiant, au lieu où elle doit subir l'épreuve judiciaire, et jure ensuite sans crainte qu'aucun homme ne l'a jamais eue dans ses bras, excepté son mari et ce mendiant qui vient de l'y tenir devant tout le monde : mais d'autres épouses adultères avaient trompé les dieux par la même ruse dans l'Inde antique, et à Rome du temps de l'enchanteur Virgile. — Et enfin, les plantes qui enlacent leurs rameaux au-dessus des tombes des amants de Cornouaille s'unissent sur bien d'autres sépulcres d'amants dans les ballades et les contes populaires.

Tout cela est incontestable, mais tout cela ne prouve qu'une chose : c'est la force et la vitalité extraordinaires du thème qui a pu s'assimiler tant d'éléments épars dans l'air ambiant. L'assimilation est d'ailleurs souvent restée imparfaite : plusieurs des épisodes qui viennent d'être cités manquent dans l'une ou l'autre des versions anciennes ; la plupart pourraient disparaître sans changer l'essence du récit. L'histoire de l'épreuve qu'Iseut sait si bien éluder, par exemple, est étrangère à notre légende et animée d'un tout autre esprit, l'esprit malicieux et satirique des fableaux : l'histoire du serpent tué par Tristan est si visiblement adventice qu'elle amène la répétition maladroite d'une même situation dramatique : Tristan pansé et guéri par Iseut ou sa mère. Mais, quelque anciennement et quelque intimement que certains de ces épisodes aient été incorporés dans le thème fondamental, ils n'en font pas partie intégrante. Ce thème, c'est uniquement l'amour

coupable de Tristan pour Iseut, la femme de son oncle, qu'il lui a amenée et qu'il a conquise pour lui, amour dont la fatalité et l'indestructibilité sont symbolisées par le « boire amoureux » qu'ils ont partagé sans le vouloir, et duquel, comme le dit énergiquement Tristan lui-même, ils restent « ivres » jusqu'à leur mort. A ce thème essentiel appartiennent les dangers que courent les amants pour entretenir le commerce sans lequel ils ne pourraient vivre, les tentatives de leurs ennemis pour les perdre, l'admirable épisode de leur exil commun et de leur vie dans la forêt, puis leur rappel par le roi, leurs imprudences nouvelles, leur séparation forcée, les retours furtifs de Tristan, son vain essai d'oublier en épousant une autre Iseut, la blessure envenimée qu'Iseut seule pourrait guérir, le départ d'Iseut pour le pays lointain où Tristan meurt, son arrivée au moment où il vient d'expirer, sa mort soudaine enfin sur le corps de son amant.

Mais ce thème, que nous dégageons par l'analyse, il ne s'était pas formé avec cette simplicité puissante dans l'âme d'un poète : l'histoire d'amour et de mort qui le constitue s'était attachée à un héros célèbre entre tous, à un demi-dieu, dieu à l'origine, célébré par beaucoup de récits héroïques qui peu à peu se sont effacés pour ne laisser voir dans Tristan, le grand chasseur, le grand guerrier, le grand harpeur, que Tristan « l'amoureux ». Le roi Marc de Cornouaille, figure à demi mythique, Iseut d'Irlande, qui semble, au contraire, appartenir aux souvenirs tout présents de la domination des *vikings* irlandais sur la Bretagne, avaient aussi des attaches multiples avec des conceptions et des récits proprement étrangers au thème fondamental. Puis ce canevas d'amour, de deuil et de joie appelait des broderies de tout genre : on les lui donna en empruntant largement à des thèmes de tout ordre et de toute provenance. Mais tout ce travail se fit en pays celtique et porte, même quand il s'applique à des éléments certainement étrangers, la marque de la main celtique. Comment faut-il juger les rapports évidents que la légende de Tristan présente avec celle de Thésée? Il est difficile de le dire. Naguère on aurait voulu voir dans les parties communes aux deux épopées la preuve de l'existence d'un mythe indo-européen, antérieur à la séparation des Grecs et des Celtes : aujourd'hui on n'oserait émettre une telle hypothèse. On pencherait plutôt vers

l'idée d'un emprunt fait par les conteurs bretons aux sources écrites : mais j'ai dit quelles raisons s'opposaient, pour ces récits comme pour les autres qui se retrouvent dans l'antiquité, à une explication aussi simple. Peut-être faut-il croire que des contes mythologiques ont été transmis aux Celtes oralement dès l'antiquité par des Grecs venus en Bretagne, où les légions amenaient des hommes de tous les points de l'empire romain, et qu'ils ont été avidement saisis, puis retenus, par ces esprits si ouverts à l'enchantement des belles histoires. Ne cherche-t-on pas aujourd'hui à établir la même provenance pour beaucoup de récits des Eddas scandinaves auxquels on trouve des parallèles grecs, et qu'on suppose avoir été racontés aux *vikings* par les Irlandais, lesquels les tenaient eux-mêmes, plus ou moins directement, des Grecs? — C'est aussi à la transmission orale qu'il faut attribuer les épisodes qui se retrouvent dans les contes populaires de l'Orient et de l'Occident : de ces fils légers et brillants qui voltigent dans l'air depuis des siècles, quelques-uns ont été arrêtés au passage par les conteurs bretons et insérés dans la trame multicolore de leur épopée : mais ils ne la constituent pas, et on pourrait les en enlever sans qu'elle cessât de faire un tissu solide et de montrer un dessin suivi.

En résumé, une conception de l'amour telle qu'elle ne se trouve auparavant chez aucun peuple, dans aucun poème, de l'amour illégitime, de l'amour souverain, de l'amour plus fort que l'honneur, plus fort que le sang, plus fort que la mort, de l'amour qui lie deux êtres l'un à l'autre par une chaîne que les autres et eux-mêmes sont impuissants à rompre ou à relâcher, de l'amour qui les surprend malgré eux, qui les entraîne dans la faute, qui les conduit au malheur, qui les amène ensemble à la mort, qui leur cause des douleurs et des angoisses, mais aussi des joies et des ivresses tellement incomparables et presque surhumaines que leur histoire, une fois connue, resplendit éternellement au ciel du souvenir d'un éclat douloureux et fascinant, cette conception est née et s'est réalisée chez les Celtes dans le poème de Tristan et Iseut, et forme une des gloires de leur race.

A quelle époque remonte-t-elle? On ne peut le dire. La barbarie primitive des mœurs que nous révèlent encore certains pas-

sages des imitations françaises du XII[e] siècle peut aussi bien nous renvoyer à l'époque qui avait précédé la conquête romaine qu'à l'époque d'assauvagissement qui suivit la séparation d'avec Rome : nulle trace en tout cas de christianisme, mais aussi nulle trace de polythéisme, sauf dans quelques-uns de ces vestiges tenaces qui survivent pendant des siècles aux croyances disparues. Peut-être beaucoup plus ancienne dans sa conception première, l'histoire de Tristan et d'Iseut a pris, vers le X[e] siècle, époque où les *vikings* régnaient à Dublin et où les relations étaient perpétuelles entre la Cambrie, la Cornouaille, l'Irlande et l'Armorique, la forme que nous permet d'atteindre ou au moins d'entrevoir la comparaison des plus anciennes versions conservées ; cette forme était d'ailleurs très flottante, et variait sans doute parmi les conteurs bretons comme elle variait au XII[e] siècle parmi les conteurs français.

Quant au berceau particulier de notre épopée, il est difficile à déterminer. Le nom de Tristan paraît être picte d'origine. Il y aurait quelque chose de séduisant et presque de touchant à croire que l'âme de ce peuple disparu, qui ne nous a légué que son nom et celui de quelques-uns de ses chefs avec quatre ou cinq mots de sa langue, survivrait jusque dans notre âme, grâce à une des plus belles créations poétiques de l'humanité. Mais la base de l'hypothèse est trop peu solide : peut-être picte d'origine, le nom de Tristan était usité au moins dès le VI[e] siècle chez les Kymri, et rien ne nous empêche de croire qu'il l'était déjà quand on le donna au héros de notre légende. La scène principale de cette légende est en Cornouaille, et la connaissance exacte au moins des côtes de Cornouaille montre seulement que les créateurs de la légende étaient familiers avec ce pays et qu'elle y était fortement localisée ; mais le récit est défavorable, souvent même hostile, aux « Cornots » et à leur roi. Tristan est né en Cambrie, mais il quitte dès son enfance son pays natal où il ne revient guère ; sa vie se passe en Cornouaille et se termine en Petite-Bretagne. Il faut sans doute en dire autant de sa légende : formée chez les Kymri de Galles, rattachée extérieurement à la Cornouaille, elle a été adoptée et développée par les Bretons armoricains. L'Irlande, contrée ennemie où Tristan ne fait que deux apparitions passagères et dont le champion est vaincu par lui, est

naturellement exclue; mais il faut noter qu'une comparaison avec l'épopée irlandaise nous découvre plus d'une parenté entre les types qu'elle affectionne et ceux des héros de notre légende : c'est une preuve de plus en faveur de l'origine purement celtique de l'immortelle légende d'amour.

II

LA POÉSIE FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Comment l'épopée de Tristan et d'Iseut sortit-elle du monde celtique, où elle a presque complètement péri, pour pénétrer dans le monde romano-germanique, où elle devait trouver une vie nouvelle? On ne peut le dire en détail avec précision, mais deux choses paraissent certaines, c'est qu'elle a été connue des Français, en partie au moins, à travers un intermédiaire anglais[1], et que, dans sa transmission, la musique a joué un rôle important. Autant et plus peut-être que leur poésie, la musique des Bretons d'Angleterre et de France frappa leurs voisins quand ils firent connaissance avec l'une et l'autre : leurs musiciens se répandirent de très bonne heure hors des limites de leurs pays. Dès avant la conquête normande, les Anglo-Saxons, dans les longs festins où circulaient les cornes remplies de cervoise, interrompaient leurs chansons pour écouter les mélodies exécutées par des Bretons sur la *rote* celtique, ou sur la harpe familière aussi aux Germains, et

1. L'existence de cette épopée chez les Anglais nous est attestée indirectement par le mot même de *lais*, par le nom spécial du lai du *gotelef*, et par un témoignage positif, celui du traducteur anglo-normand du poème anglais de *Waldef*, qui déclare qu'avant lui on avait déjà traduit *Tristan* de l'anglais. Elle a laissé d'ailleurs des traces dans une des versions françaises, où le breuvage d'amour est appelé du nom anglais de *lovendranc*, qui n'a pu naturellement s'y attacher que dans des récits anglais. Rien n'est donc plus assuré que ce rôle intermédiaire de l'anglais pour la transmission au moins partielle de notre histoire, et c'est là une circonstance qui n'est pas indifférente, car il a pu s'y ajouter, dans cette période anglaise de son développement, des éléments inconnus à sa forme première.

empreintes d'un charme profond et doux qui les faisait pénétrer dans l'âme : les Anglais nommèrent ces mélodies d'un mot de leur propre langue (*lay*), et ils se firent traduire ou expliquer en résumé les récits qui les accompagnaient. C'est d'eux que les poètes français apprirent plus tard ces récits, qu'ils appelèrent *lais*, *lais de Bretagne*, et dont ils enfermèrent dans leurs petits vers naïfs et courts d'haleine, non sans l'altérer et la froisser souvent, la poésie merveilleuse d'aventure et d'amour. Or les lais relatifs à Tristan jouissaient d'une faveur particulière : non seulement ils étaient réputés les plus beaux de tous, mais ils passaient pour avoir été composés par Tristan lui-même, car il était le premier des joueurs de harpe et de rote, comme il était le premier des coureurs et des sauteurs, des manieurs d'épée, des tireurs d'arc et des lanceurs de javelot, le plus adroit chasseur, le plus savant dresseur de limiers, le plus habile dépeceur de gibier. La musique est sans cesse mêlée aux amours de Tristan et d'Iseut. Quand, blessé à mort, Tristan aborde sur les côtes d'Irlande dans sa barque aventureuse, les accents de sa harpe emplissent les cœurs d'émotion, et décident Iseut à le soigner. Guéri par elle, il lui apprend en récompense « de bons lais de harpe, les lais bretons de son pays », et elle n'oublie pas ses leçons : plus tard, quand elle est seule et triste, un poète français nous la montre, dans des vers d'une suavité exquise, accompagnant de sa harpe le triste lai de Guiron, qui mourut pour avoir aimé :

La dame chante doucement,
La vois acorde a l'estrument ;
Les mains sont beles, li lais bons,
Douce la vois et bas li tons.

Un jour, à la cour de Cornouaille, survient un harpeur irlandais : son jeu enchante tellement le roi Marc qu'il promet de lui accorder le don, quel qu'il soit, qu'il demandera : il demande la reine Iseut, et le roi, esclave de son serment, la lui laisse tristement emmener. Sous une tente, près de la mer, elle attend, en se tordant les mains de douleur, que la marée ait remis à flot le vaisseau qui va l'emporter ; mais Tristan, qui revenait de la chasse, apprend tout : il se déguise en ménestrel, s'approche de la tente, et joue si mer-

veilleusement de la rote que la douleur d'Iseut s'apaise même avant qu'elle l'ait reconnu; le ravisseur et ses compagnons oublient le temps à l'écouter, et, quand ils s'en aperçoivent, le flux montant a rendu difficile l'accès du navire : chargé d'y porter Iseut sur son cheval, Tristan l'enlève à son tour et crie à l'Irlandais confus : « Tu l'as gagnée par la harpe, et je l'ai délivrée par la rote! » Plus tard, quand il est séparé d'Iseut, chez le duc de Bretagne, il compose et chante sans cesse des chansons dont le refrain est d'ordinaire :

> Iseut ma drue, Iseut m'amie,
> En vous ma mort, en vous ma vie,

si bien que la fille du duc, la jeune Iseut « aux blanches mains », s'imagine que c'est elle qu'il aime. Naturellement, on faisait remonter jusqu'à Tristan plus d'un lai qu'on chantait encore au XIIe siècle, et dont on expliquait le sujet par quelque épisode de son histoire. C'est ainsi que Marie de France recueillit en Angleterre, le motif du lai du *gotelef* (chèvrefeuille), fait par Tristan, « qui bien savoit harper » : il y comparait l'amour qui l'unissait à la reine à l'enlacement indénouable du chèvrefeuille et du coudrier :

> Bele amie, si est de nous :
> Ne vous sans mei, ne je sans vous.

Et d'autres genres encore de musique lui étaient aussi familiers que la harpe, la rote, le cor ou la voix : il savait imiter à s'y méprendre le chant de tous les oiseaux. C'est ainsi que, banni de Cornouaille et revenu en secret dans le jardin d'Iseut, il élève dans la nuit le chant plaintif et passionné du rossignol, un chant « d'une si grande douceur qu'il n'est cœur, même de meurtrier, qui n'en fût attendri », et qu'Iseut reconnaît tout de suite son ami : c'était encore là le sujet d'un lai. C'est aussi dans un lai que se trouvait sans doute l'histoire du chien Petitcru et de son grelot enchanté. Ainsi toujours aux amours d'Iseut et de Tristan se joint l'accompagnement d'une musique souverainement pénétrante; c'est enveloppée dans la musique que leur épopée a passé des Bretons aux Anglais; c'est par les lais, où la mélodie était d'abord le principal, que, conçue

dans l'âme mobile et passionnée des Celtes, elle s'est versée goutte à goutte dans l'âme sérieuse des Germains.

Mais il n'est pas probable que la transmission anglaise ait été la seule. La légende de Tristan, d'origine insulaire, avait été, nous l'avons dit, adoptée par les Bretons de France, et les chanteurs armoricains, qui se répandirent aux XIe et XIIe siècle en Angleterre et en France, ont dû souvent jouer là aussi, comme pour le cycle d'Arthur, le rôle d'intermédiaires, que leur facilitait leur double connaissance du « bretans » et du « romans »[1]. Malheureusement, nous ne connaissons pas plus ces premiers lais bretons-français sur Tristan que les chants anglais ou les poèmes celtiques. Toute cette magnifique floraison de poésie et d'amour se serait sans doute évanouie sans rien nous laisser de son parfum, si Guillaume de Normandie n'avait pas pour des siècles rattaché l'Angleterre au monde français. Or à ce moment-là, au moment de la conquête de la Sicile, du Portugal de Jérusalem et de l'Angleterre, le monde français était agité d'une merveilleuse et universelle activité. Le génie français, qui venait de se dégager de la fusion des éléments indigènes, romains, chrétiens et germaniques, était comme un jeune arbre en pleine sève, envoyant ses racines et poussant ses rejetons de tout côté, et accueillant toutes les greffes qu'il emplissait de sa vie et auxquelles il communiquait sa force d'expansion. Bientôt les conteurs et les trouveurs anglo-normands et français répétèrent et propagèrent partout l'histoire de Tristan et d'Iseut, qu'ils avaient apprise des Anglais et des Bretons[2]. C'est à cette période d'effervescence que remonte tout ce qui s'est conservé d'authentique et de beau de l'épopée des amants de Cornouaille : ce qui est venu depuis n'a guère été que plates imitations ou imaginations malencontreuses. La source de cette poésie n'était pas en

1. On voit, dans le *Roman de Renard*, Renard, déguisé en jongleur breton, se vanter de connaître les lais du Chèvrefeuille, de Tristan et de « dame Iseut ». Il est vrai que le baragouin de ce prétendu Breton est un mélange de français et d'anglais. Cela prouve que les Français confondaient les deux idiomes d'où leur venaient les histoires bretonnes ; mais cela ne doit pas empêcher d'attribuer un rôle important dans leur transmission aux chanteurs de l'Armorique.

2. Dès le milieu du XIIe siècle, les troubadours de Provence citent à l'envi les poèmes français sur Tristan ; presque en même temps ils sont connus en Italie, et bientôt traduits en allemand et en norvégien.

France : quand le courant n'eut plus avec la source de communication directe, il se tarit ou s'embourba.

Cette première période de la vie française de notre légende, dut être caractérisée par des lais ou de courts poèmes épisodiques et surtout par les récits oraux des conteurs de profession qui charmaient les réunions des jours de fête, se répandaient, essaim bourdonnant, de château en château, et, comme les abeilles transportent le pollen sur les fleurs, dispersaient la matière épique qui devait être au loin féconde. Nous n'avons naturellement rien conservé des récits oraux et il nous reste bien peu de chose des lais ou des courts poèmes[1] : ils ont été absorbés dans les grands poèmes où l'on a essayé de réunir en une histoire suivie toutes les aventures de Tristan, de sa naissance à sa mort : peu s'en est fallu qu'ils ne fussent aussi complètement perdus pour nous que les essais qui les avaient précédés. Nous n'en connaissons aucun que par fragments, et, si nous pouvons en suivre deux d'un bout à l'autre, c'est grâce à des imitations étrangères.

Ils se rapportent à deux versions distinctes de la légende, ou plutôt l'un d'entre eux, le poème de Thomas, s'oppose à l'ensemble des autres, qu'on peut désigner comme formant la version française, parce qu'elle a été la plus répandue en France, tandis que le poème de l'anglo-normand Thomas représente la version anglaise. La version française est caractérisée par le fait qu'elle présente Marc comme régnant sur la Cornouaille seule et comme contemporain du roi de Bretagne Arthur; dans Thomas, au contraire, Marc, considéré comme un peu plus récent qu'Arthur, est roi non seulement de la Cornouaille, mais de l'Angleterre tout entière[2]. A la version française (ou commune) appartiennent : un long fragment dans la première partie duquel apparaît comme auteur un

1. On peut citer le noyau commun des deux versions de l'aventure de Tristan déguisé en fou, le lai du Chèvrefeuille, l'épisode du rossignol, conservé dans un poème didactique du XIIe siècle.

2. En restreignant le royaume de Marc à la Cornouaille, la version française est fidèle à l'ancienne légende ; en mêlant Arthur à l'histoire, elle s'en écarte certainement, et cette contamination de deux cycles étrangers l'un à l'autre est le fait des auteurs français, pour lesquels la « matière de Bretagne » était inséparable d'Arthur. — Pour une autre différence entre les deux versions, voyez ci-dessus, p. 139, note.

certain Béroul[1], le poème perdu qui a été traduit en allemand par Eilhart d'Oberg (vers 1170)[2], et, au moins pour le noyau principal, l'immense et indigeste roman en prose, écrit vers 1220, amplifié et remanié par vingt mains différentes dans le cours du XIIIe siècle[3]; à cette même version se rattachait sans doute le poème, malheureusement perdu, de Chrétien de Troyes; c'est à elle que se rapportent la plupart des allusions contenues dans divers ouvrages et aussi des représentations figurées qui nous sont parvenues en si grand nombre d'épisodes de notre légende[4].

Le poème de Thomas, qui représente la version anglaise, mais surtout, en plusieurs points, une version personnelle à l'auteur, a eu une fortune singulière. Depuis une cinquantaine d'années on en a découvert des fragments, variant de cinquante vers à près de deux mille, en Angleterre, à Strasbourg, à Turin[5]: c'est au moins cinq manuscrits dont il est arrivé jusqu'à nous des débris plus ou moins importants, mais aucun ne nous est parvenu entier. Heureusement, le poème de Thomas a été mis en prose norvégienne, en 1226, pour le roi Hakon par le bon moine Robert, qui, malgré ce que le sujet avait de peu

1. Le seconde partie semble ne pas être de la même main, et paraît sensiblement plus récente.

2. Eilhart marche à peu près d'accord avec Béroul dans la partie du fragment français qui est sans doute de celui-ci : il ne connaît pas la seconde partie, consacrée à l'histoire de l'épreuve judiciaire. Eilhart est extrêmement précieux pour toute la fin du récit, où sa source francaise nous manque.

3. Ce roman a substitué au beau dénouement traditionnel un autre dénouement, dans lequel les amants meurent embrassés, et qui ne manque pas de grandeur. Un manuscrit du roman en prose a conservé, par une heureuse chance, une forme du dénouement traditionnel empruntée à un ancien poème très voisin de la source d'Eilhart.

4. De ces représentations, qui ont dû être innombrables, nous n'avons guère conservé que celles qui avaient la forme de sculptures sur pierre et surtout sur ivoire (coffrets). Un des sujets les plus fréquemments traités est l'épisode de la fontaine : Marc, averti par le nain délateur, s'est caché dans l'arbre qui domine la fontaine où les amants se sont donné rendez-vous la nuit ; mais le reflet de sa tête dans la fontaine éclairée par la lune le trahit, et les amants n'échangent que des paroles qui le persuadent de leur innocence. Rien de plus amusant que la façon naïve dont les artistes ont représenté cette scène et surtout la tête couronnée du roi à la fois cachée dans les feuilles et reflétée dans l'eau.

5. Tous sont d'écriture anglo-normande ; tous, malheureusement, appartiennent à la deuxième partie, et plusieurs, ce qui est plus fâcheux encore (quoique avantageux pour la critique du texte), font double emploi.

édifiant, a fidèlement suivi son original, tout en l'abrégeant beaucoup. Déjà auparavant, Gotfrid de Strasbourg l'avait imité, avec un grand talent de forme, mais sans rien ajouter ni modifier d'important, dans un poème qui, malgré ses dix-neuf mille cinq cent cinquante-deux vers, ne répond à peu près qu'aux deux tiers de celui de Thomas[1]. Enfin, au XIVe siècle, un rimeur anglais a arrangé à sa façon, façon baroque, le poème anglo-normand du XIIe siècle. Le poème de Gotfrid, traduit en allemand moderne, avec un résumé de ses suites, a été la seule source où Richard Wagner a puisé les éléments de son drame, qu'il a d'ailleurs fort librement traités.

On voit de quelle active et longue collaboration de races et de civilisations diverses le *Tristan et Isolde* est le fruit. Issu sans doute d'un vieux mythe ancestral, conçu peut-être chez les Pictes, en tout cas chez les Celtes, et chez les Celtes mêmes déjà largement pénétré d'influences antiques et orientales, renouvelé chez les Bretons d'Armorique, adopté par les Anglo-Saxons avec la musique qui l'accompagnait, avidement accueilli par les Normands francisés qui conquirent l'Angleterre et bientôt par les Français de France, le drame de l'amour fatal et mortel passe une seconde fois, grâce au vêtement élégant et « moderne » que lui ont donné nos poètes, dans le monde germanique, et y obtient un long succès; il s'oublie cependant, comme toute la poésie du moyen âge, jusqu'à ce que le romantisme et l'érudition le réveillent de sa poussière, et que, compris enfin dans toute la grandeur pathétique de son inspiration, il ressuscite dans une âme musicale et poétique, et enivre dans nos théâtres les oreilles et les cœurs de « boire amoureux », comme il faisait jadis dans les barques courant de Cambrie en Armorique, plus tard dans les manoirs forestiers des Saxons, dans les châteaux hâtivement bâtis des compagnons du Bâtard, dans les cours élégantes de France et de Champagne ou dans celles qui les imitaient en Allemagne et en Bohème, dans les brillantes assemblées lombardes ou sur les places de Florence et de Pise, dans les vastes salles habituées

1. L'œuvre inachevée de Gotfrid a été terminée au XIIIe siècle par deux continuateurs indépendants, qui ont puisé en partie dans Eilhart, mais en partie dans des rédactions françaises dont nous n'avons connaissance que par eux.

à entendre les chants des scaldes norvégiens, et jusque dans les maisons de bois des pêcheurs islandais.

Les premiers conteurs de langue française ne paraissent pas avoir marqué les récits qu'ils recueillaient d'une empreinte particulière. Devant ces récits, qui les émerveillent par leur charme inconnu et les déconcertent par leur incohérence ou leur étrangeté, ils se comportent d'une façon à peu près passive, répétant ce qu'ils ont entendu et plus ou moins bien compris, et ne réagissant guère contre la « matière » qu'ils suivent docilement. On trouve encore, dans les plus anciens poèmes qui nous sont parvenus, de nombreuses traces de cette docilité première, grâce à laquelle nous avons conservé les traits primitifs, barbares, souvent bizarres et presque inintelligibles des anciens lais, et nous bénissons l'absence de personnalité de ces vieux conteurs, qui nous a transmis ces épisodes d'une si haute importance et souvent d'une si singulière beauté. Mais bientôt commence dans l'évolution, maintenant purement française, du cycle de Tristan et d'Iseut un double travail de critique et d'innovation, qui tend à en rapprocher de plus en plus les récits des habitudes, des goûts et des mœurs du monde chevaleresque où ils ont pénétré, et qui est si différent de leur milieu originaire. Les poètes qui, à l'aide des matériaux épars de l'âge précédent, compilent de longues biographies de Tristan, n'hésitent pas à rejeter un certain nombre de ces matériaux comme contraires à leur façon d'entendre soit la courtoisie, soit la vraisemblance. Béroul proteste avec indignation contre l'assertion des « conteurs » d'après laquelle Tristan aurait tué les lépreux auxquels Marc avait livré Iseut : un chevalier se salir à de pareils truands! fi donc! Sachez que Tristan n'en toucha pas un seul, et que l'écuyer Gorvenal se borna à les mettre en fuite en en frappant quelques-uns de leurs béquilles[1]. Béroul et la source d'Eilhart racontent naïvement l'histoire du cheveu apporté par l'hirondelle dans la salle du roi Marc, et le voyage aventureux de Tristan à la recherche de la belle aux cheveux d'or :

1. Il est curieux de voir que ce scrupule délicat n'était pas venu à l'auteur du poème suivi par Eilhart, et qu'il fait très bien assommer par Tristan les « méseaux » qui emmenaient la reine.

mais Thomas (traduit par Gotfrid) ne peut admettre un pareil conte : « On lit qu'une hirondelle avait volé de Cornouaille en Irlande, et avait trouvé là un cheveu de femme qu'elle rapporta pour son nid. Où a-t-on jamais vu une hirondelle se donner tant de peine, et aller chercher au delà des mers des matériaux qu'elle trouve en abondance autour d'elle? Et qui croira que Tristan se soit alors embarqué au hasard, sans savoir combien de temps il resterait en mer, ni même qui il devait chercher? Celui qui a écrit de pareilles rêveries avait sans doute quelque injure à venger sur les livres[1]. » Mais ces accès de critique sont, par bonheur, fort intermittents : aucun de ces poètes si exigeants sur la courtoisie ne trouve à redire à ce qu'Iseut fasse tuer Brangien pour la récompenser de son sacrifice : ces rationalistes croient fermement à l'effet du « boire amoureux », et le même Thomas, qui n'admet pas que les hirondelles transportent des cheveux de femme d'un rivage à l'autre, raconte sans scrupule l'histoire du grelot féerique du chien Petiteru.

Les poètes français ne se bornent pas à écarter ce qui choque leur éducation ou leur bon sens; ils ajoutent à leurs sources des traits qu'ils jugent de nature à rendre leurs récits plus intéressants ou leurs héros plus sympathiques. Dans le poème de Béroul et dans le poème, très voisin, qu'a suivi Eilhart, Tristan n'est pas seulement un archer incomparable et un terrible joueur d'épée; il manie la lance, il renverse dans un tournoi les meilleurs chevaliers de la Table Ronde. Ce qui est plus grave, son amour n'est plus seulement l'amour sauvage et passionné des légendes celtiques, qui remue si étrangement l'âme parce qu'il jaillit de ses profondeurs les plus intimes et les plus mystérieuses : c'est déjà l'amour « courtois », l'amour conventionnel et réglementé qui trouvera son expression complète dans la liaison de Lancelot et de

1. Nous avons parlé plus haut du ruisseau qui, dans les anciens récits, traversait la chambre d'Iseut : les poètes plus récents le font passer devant l'appartement de la reine. Tristan y jetait des morceaux de bois où Iseut reconnaissait tout de suite sa main, car il était aussi habile à tailler le bois qu'à tous les autres arts : nos poètes veulent qu'il y gravât un T et un I, ou au moins une croix. De même Marie de France raconte qu'il avait écrit son nom sur la baguette de coudrier qu'il jeta un jour devant les pieds d'Iseut, tandis qu'à l'origine la baguette, enlacée par le chèvrefeuille, était à elle seule un symbole et un appel.

Guenièvre. Iseut croit que Tristan, sommé de s'arrêter au nom de celle qu'il aime, n'a pas immédiatement obéi, et elle le chasse de sa présence pour ce manquement aux règles d'amour, comme Guenièvre tourne le dos à Lancelot qui vient de la sauver parce qu'il a hésité un instant à accepter pour elle l'apparence du déshonneur. Cette évolution du type barbare et primitif du héros breton vers le type du parfait chevalier français se poursuit dans le poème de Thomas et trouve son accomplissement dans le roman en prose, où Tristan est devenu absolument l'émule et le pareil des Lancelot et des Palamède. Ne nous plaignons pas trop de ce manque de sympathie, chez nos poètes, pour les traits de la vieille histoire qui précisément nous attirent le plus; ils en ont encore laissé subsister assez pour que notre imagination, guidée par la critique, puisse la restituer dans sa physionomie originaire, et c'est au travail d'accommodation qu'elle a subi entre leurs mains que cette histoire, trop en dehors des mœurs et des sentiments du moyen âge chevaleresque pour être adoptée par lui telle quelle, doit en somme de nous avoir été conservée.

D'ailleurs, — et c'est là la gloire que peut revendiquer notre langue, sinon peut-être notre race, — parmi ces diascévastes qui ont arrangé les récits antiques au goût des Français du XIIe siècle, il s'est trouvé un vrai poète, j'oserais dire un grand poète si l'expression répondait toujours chez lui à l'inspiration, et s'il ne gâtait souvent par des enfantillages, par des subtilités et surtout par des redites les délicatesses de son sentiment et les finesses de sa psychologie : c'est Thomas, Thomas de Bretagne, comme l'appelle Gotfrid, dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il était anglo-normand, et par conséquent sans doute d'origine anglaise. Cette origine devient très vraisemblable si on le compare à un Français du même siècle, par exemple à son illustre contemporain le Champenois Chrétien de Troyes : ce sont bien deux génies différents qui nous parlent dans ces deux poètes. Le Français s'attache surtout à rendre son récit intéressant, amusant même pour la société à laquelle il est destiné; il est « social », mondain même; il sourit des aventures qu'il raconte et laisse finement entendre qu'il n'en est pas la dupe; il s'attache à donner à son style une constante élégance, un poli uniforme sur lequel étincellent çà et là des

mots spirituellement aiguisés : avant tout il veut plaire, et pense à son public plus qu'à son sujet. L'Anglais sent avec les héros de son récit; son cœur est intéressé aux peines et aux joies du leur: il cherche jusqu'au fond de leur âme pour en découvrir les replis cachés; son style, embarrassé et souvent obscur quand il s'applique à des récits d'aventures, qui au fond ne l'intéressent pas, devient vivant et nuancé quand il essaie de rendre les sentiments intimes, qui seuls le touchent : il écrit pour lui-même et pour ceux qui ont les mêmes besoins d'émotion que lui, bien plus que pour un public sensible surtout au talent du conteur et indifférent au sujet du conte. Il est malheureux que nous ne puissions pas comparer le *Tristan* de Chrétien et celui de Thomas; nous pouvons du moins nous représenter la différence que nous offriraient les deux œuvres : le poète champenois nous présenterait, gracieusement posée sur un brillant « tailloir » et ciselée d'une main habile et légère, la coupe où les deux amants burent le breuvage d'amour : le poète anglo-normand l'a vidée, et nous sentons encore trembler dans ses vers l'ivresse que son cœur y a puisée.

Qu'on me permette de donner ici la traduction de quelques passages empruntés à la fin du poème : j'espère qu'elle conservera quelque chose du charme pénétrant des vers du vieux conteur anglo-normand.

Tristan a été blessé d'un glaive empoisonné :

Tristan fait appareiller ses plaies et chercher des médecins; on lui en amène en nombre, mais aucun ne sait guérir ce venin, car ils ne le découvrent même pas. Ils ne savent faire aucun emplâtre qui l'attire au dehors; ils ont beau battre et broyer leurs racines, cueillir leurs herbes, mêler leurs potions, ils ne l'aident en rien. Tristan ne fait qu'empirer. Le venin se répand par tout son corps et le fait enfler dehors et dedans; il devient noir et livide; ses os commencent à se découvrir. Il sent qu'il va perdre la vie s'il n'est secouru au plus tôt, qu'aucun d'eux ne peut le panser et qu'il lui faudra mourir. Cependant, si la reine Iseut était là, elle le guérirait; mais il ne peut aller à elle : un voyage en mer le tuerait, et en Cornouaille il a des ennemis cruels. Iseut non plus ne peut venir à lui : il ne voit pas qu'il puisse guérir. Il souffre cruellement de son état de langueur et de sa plaie; le venin l'angoisse durement. En secret il mande Kaherdin (le frère de sa femme Iseut aux blanches mains); il veut

s'ouvrir à lui, car entre eux règne la plus loyale amitié. Il ordonne que tout le monde sorte de la chambre; dans la maison même il ne doit rester qu'eux deux. Iseut, sa femme, se demande en son cœur ce qu'il veut faire : voudrait-il quitter le siècle et devenir moine? Elle en est grandement troublée. Elle va s'appuyer, en dehors de la chambre, contre la paroi qui touche au lit, car elle veut écouter l'entretien; elle fait faire sentinelle, pour ne pas être surprise, par un serviteur dévoué.

Pendant qu'elle se tient ainsi, Tristan, rassemblant ses forces, se redresse et s'appuie à la muraille. Kaherdin est assis près de son lit; tous deux pleurent tendrement : ils regrettent leur bonne compagnie, séparée après si peu de temps, et leur grande amitié et leurs amours; ils ont le cœur plein de douleur et de pitié, d'angoisse et de peine; l'un se lamente pour l'autre, ils pleurent, ils mènent grand deuil en pensant à la fin de leur amitié si noble et si loyale. Tristan dit enfin à Kaherdin : « Écoutez, ami, Je suis ici un étranger, je n'ai ni ami, ni parent, excepté vous seul; tout le bien que j'ai eu dans cette contrée m'est venu de vous. Si j'étais dans mon pays, je crois que je pourrais guérir; mais ici, beau doux compagnon, je perds la vie faute d'aide; il me faut mourir, car personne n'est en état de me guérir, fors la reine Iseut : elle en a le pouvoir, pourvu qu'elle en ait le vouloir. Mais, beau compagnon, je ne sais comment faire, comment arriver à ce qu'elle le sache... Si j'avais qui voulût aller lui porter mon message, je serais sauvé; j'ai la confiance que rien ne l'empêcherait de me secourir, tant est fort l'amour qu'elle me porte. Je ne vois qu'une ressource, et c'est à vous, compagnon, que je m'adresse. Par amitié, par générosité, faites ce message pour moi... et je vous jure, si vous entreprenez ce voyage, que je deviendrai votre homme-lige et vous aimerai par-dessus tous les hommes. » Kaherdin voit Tristan pleurer et gémir, il en a le cœur serré et lui répond doucement : « Beau compagnon, ne pleurez pas : je ferai ce que vous voudrez. Oui, ami, pour vous guérir et vous soulager, je m'exposerai à la mort... Dites ce que vous voulez lui mander, et je ferai aussitôt mes apprêts. » Tristan répond : « Merci ! Or écoutez-moi. Prenez cet anneau : c'est une enseigne entre nous. Quand vous arriverez là-bas, allez à la cour comme un marchand : présentez-lui des étoffes de soie. Faites qu'elle voie cet anneau : elle cherchera aussitôt un moyen de vous parler en secret. Saluez-la de ma part : mon cœur lui envoie tant de saluts qu'il n'en reste plus pour moi. Mon salut à moi est entre ses mains; si elle ne me le rapporte pas, je mourrai douloureusement. Faites-lui bien connaître ma langueur et le mal dont je souffre. Dites-lui qu'elle vienne me soulager; dites-lui qu'elle se souvienne des plaisirs que nous avons eus ensemble, et des grandes peines et des tristesses, et des joies et des douceurs de notre amour loyal et

tendre. Rappelez-lui la plaie qu'elle me guérit jadis, et le breuvage que nous bûmes ensemble sur mer : c'est notre mort que nous y avons bue... Saluez aussi Brangien, parlez-lui de mon mal, dites-lui que je meurs si l'on ne m'aide bientôt. — Hâtez-vous, cher compagnon, et revenez vite; car, si vous tardez, vous ne me trouverez plus. Prenez un terme de quarante jours et ramenez Iseut avec vous. Celez bien tout ce que je vous dis, surtout à votre sœur : qu'elle ne se doute pas de notre amour; vous direz que vous allez chercher un médecin pour guérir ma plaie. Vous emmènerez ma belle nef, et vous prendrez avec vous deux voiles, l'une blanche et l'autre noire. Si vous ramenez Iseut, mettez au retour la voile blanche, et si vous ne la ramenez pas, cinglez avec la voile noire. Je n'ai plus rien à vous dire : Dieu vous conduise et vous ramène sain et sauf! » Il soupire, il pleure, il gémit; Kaherdin pleure aussi, le baise et prend congé. Il fait ses apprêts : au premier bon vent il s'embarque. Ils lèvent les ancres, ils dressent le mât, ils cinglent par une douce brise, ils tranchent les vagues hautes et profondes. Kaherdin emporte avec lui de précieuses marchandises, des draps de soie teints de belles couleurs, de la riche vaisselle de Tours, du vin de Poitou, des gerfauts d'Espagne; c'est par ce moyen qu'il pense arriver auprès d'Iseut. Il fend la mer et vogue à pleine voile vers l'Angleterre; il court huit jours et huit nuits avant d'y arriver.

Le courroux d'une femme est redoutable; chacun fait bien de s'en garder. Là où elle aura le plus aimé, c'est là qu'elle se vengera le plus cruellement. Comme leur amour vient rapidement, rapidement aussi vient leur haine, et leur inimitié, quand elle est venue, dure plus que leur amitié. Elles savent modérer l'amour, elles ne savent pas tempérer la haine... Iseut se tenait debout contre la muraille; elle a entendu toutes les paroles de Tristan; elle connaît son amour et s'en indigne dans son cœur : elle sait maintenant pourquoi il est si froid avec elle, lui qu'elle a tant aimé. Elle retient bien ce qu'elle a entendu; elle n'en fait nul semblant, mais dès qu'elle le pourra, elle se vengera cruellement sur ce qu'elle aime le plus au monde. Dès qu'on rouvre les portes, elle rentre dans la chambre; elle continue à servir Tristan et à lui faire belle chère, elle lui parle doucement, l'embrasse souvent et baise ses lèvres pâlies; mais elle pense toujours à sa vengeance. Elle demande souvent quand Kaherdin reviendra avec le médecin qu'il doit ramener : ce n'est pas par un intérêt sincère qu'elle s'en informe; elle attend l'occasion de se venger.

Kaherdin arrive à Londres, et Iseut la blonde, dès qu'elle l'a entendu, s'embarque sur son navire. Après quelques jours d'une traversée heureuse, en vue des côtes de Bretagne, une tempête les surprend, et Iseut croit que le vaisseau va périr.

Iseut s'écrie : « Hélas! malheureuse, Dieu ne veut pas que je vive assez pour voir Tristan mon ami; il veut que je sois noyée ici. Tristan, si je vous avais parlé une fois encore, je m'en soucierais peu. Bel ami, quand vous le saurez, vous ne vous en consolerez pas. La douleur de ma mort, jointe à la langueur dont vous souffrez, vous empêchera de guérir. Si je ne vous ai pas sauvé, c'est Dieu qui ne l'a pas voulu, et c'est la seule douleur que j'aie... Ma mort ne m'est rien : puisque Dieu la veut, je l'accepte; mais, ami, quand vous la saurez, vous mourrez, je le sais bien. Notre amour est ainsi fait que vous ne pouvez mourir sans moi et que je ne puis périr sans vous. Je vois votre mort devant moi en même temps que la mienne. Ami, je *faux* à mon désir : je pensais mourir dans vos bras, être ensevelie dans votre cercueil; mais nous y avons failli. Je vais mourir seule et, sans vous, disparaître dans la mer... Mais je m'en console doucement en songeant que peut-être vous ne saurez pas ma mort : qui vous l'apprendrait? Vous pourrez vivre longtemps encore, attendant toujours ma venue. S'il plaît à Dieu, vous guérirez même, et c'est ce que je désire le plus. Peut-être devrais-je plutôt le craindre : après moi vous aimerez une autre femme, vous aimerez Iseut aux blanches mains. Je ne sais ce qui sera de vous; pour moi, ami, si je vous savais mort, je ne vivrais guère après. Puisse Dieu faire ou que j'arrive à temps pour vous guérir, ou que nous mourions tous deux dans une même angoisse!... »

Cependant à la tempête succède un calme qui retient longtemps le navire en mer; le vent commence enfin à fraîchir, et la nef est bientôt en vue des côtes de Bretagne.

Tristan est plein de douleur; il se plaint, il soupire, il pleure, il s'agite pour Iseut qui ne vient pas. Au milieu de ses tourments, sa femme se présente devant lui; elle va exécuter sa ruse : « Ami, dit-elle, Kaherdin arrive; j'ai vu sa nef en mer qui avance à grand'peine. Je l'ai bien reconnue : puisse-t-il apporter ce qui doit vous guérir! » Tristan tressaille : « Belle amie, vous avez bien reconnu la nef? Or dites-moi comment est la voile. » Elle dit : « Je l'ai bien vue : la voile est toute noire; ils l'ont ouverte et dressée, car ils ont peu de vent. » Tristan sent une douleur perçante; il se tourne vers la muraille et dit : « Adieu, Iseut! Vous ne voulez pas venir à moi; il faut donc que je meure par désir de vous. Je ne puis retenir ma vie plus longtemps; je meurs pour vous, Iseut, belle amie. Vous n'avez pas eu pitié de ma souffrance, mais de ma mort vous aurez douleur, et ce m'est, amie, grande consolation de penser que vous aurez pitié de ma mort. » Il dit trois fois : « Iseut, amie! » A la quatrième il rendit l'âme. — Alors par la maison pleurent les che-

valiers, les compagnons de Tristan. On l'ôte de son lit, on l'étend sur un riche tapis, on le couvre d'un *paile roué*.

Le vent se lève sur la mer et frappe la voile en plein milieu; la nef aborde bientôt. Iseut débarque. Elle entend dans la rue les grandes plaintes, elle entend sonner les cloches dans les églises; elle demande quel événement s'est produit, pourquoi ces sonneries, pourquoi ces pleurs. Un vieillard lui dit : « Belle dame, nous avons la plus grande douleur qui se soit jamais vue. Tristan le preux, le franc, est mort. Il était large aux besogneux, secourable aux souffrants; c'est le plus grand désastre qui soit jamais arrivé à cette contrée. » Iseut l'entend, elle ne peut dire une parole. Elle suit la rue, *désaffublée;* elle monte droit au palais. Les Bretons la regardent et s'émerveillent : jamais ils n'avaient vu une femme d'une telle beauté; ils se demandent qui elle est, d'où elle vient. Elle arrive où est le corps, elle se tourne vers l'Orient et fait une triste prière : « Ami Tristan, je vous vois mort, je ne puis vivre après vous. Vous êtes mort par amour pour moi et je meurs par tendresse pour vous... Ami, ami, si j'étais arrivée à temps, je vous aurais rendu la vie; je vous aurais parlé doucement de l'amour qui a été entre nous, j'aurais plaint notre aventure, je vous aurais rappelé nos grandes joies et nos grandes douleurs, je vous aurais baisé et embrassé. Puisque je n'ai pu vous guérir, je vais mourir avec vous... » Elle le prend dans ses bras, elle s'étend auprès de lui, elle lui baise la bouche et la face, elle le serre étroitement : corps contre corps, bouche contre bouche, elle rend ainsi son âme, elle meurt auprès de lui pour la douleur de son ami.

Thomas termine ici son écrit; il y salue tous les amants, ceux qui sont pensifs et ceux qui sont heureux, les mécontents et les désireux, ceux qui sont joyeux et ceux qui sont troublés, tous ceux qui entendront ces vers. Si je n'ai dit ce qui peut leur plaire à tous, j'ai dit du mieux que j'ai su... Puissent-ils y trouver consolation contre l'inconstance, contre l'injustice, contre le dépit, contre la peine, contre tous les maux d'amour!

Le poème de Thomas a été fidèlement traduit par Gotfrid de Strasbourg; nous ne pouvons malheureusement comparer la copie à l'original que dans deux très courts passages, le poète alsacien n'ayant pas mené son œuvre jusqu'à la partie à laquelle se rapportent presque tous les fragments conservés du poète anglo-normand. Gotfrid avait une âme moins sensible et moins vibrante que celle de Thomas; il a enchéri sur l'élégance et la courtoisie de celui-ci, il ne paraît pas avoir pénétré plus profondément ou même aussi profondément que lui dans le cœur de ses personnages; je

ne crois pas qu'il eût donné à ces douloureux et poétiques épisodes de la fin du poème la grâce et l'émotion dont Thomas a su les pénétrer. Mais nous devons lui être très reconnaissants, car c'est grâce à lui que nous pouvons nous faire une idée de la première partie de l'œuvre du poète anglo-normand, non dans son ensemble et dans ses récits (l'abrégé norvégien nous la fait, à ce point de vue, suffisamment connaître), mais dans le détail de son exécution. Nous lui devons aussi d'avoir suscité la rénovation de Wagner: car sans Gotfrid et ses renouveleurs modernes il n'est pas probable que l'attention du grand dramaturge se fût portée sur ce sujet. Les romantiques allemands ont étudié le moyen âge avec beaucoup plus de sérieux et de passion que les romantiques français; pendant que nos vieux poèmes gisaient dans la poussière des bibliothèques ou n'occupaient, comme ils font encore pour la plupart, que la curiosité de quelques érudits, les Allemands publiaient les leurs, les traduisaient en vers, les imitaient de mille façons, et en répandaient dans le grand public la connaissance et l'admiration. Ils attribuaient à beaucoup d'entre eux, au début, une originalité qu'ils n'ont pas, et regardaient parfois comme des monuments du génie national de simples traductions du français: cette erreur, aujourd'hui dissipée, et excusable par le peu de soin que nous mettions à faire valoir nos titres de propriété, a été profitable, en ce sens que les artistes modernes ont fait revivre plus d'une vieille légende venue de France parce qu'ils la croyaient entièrement ou presque entièrement germanique.

Wagner a lu l'histoire de Tristan dans les traductions de Gotfrid et de ses continuateurs faites par Kurtz et Simrock, et il s'est enthousiasmé pour la donnée qui en est l'âme. Il a réduit toute l'histoire à cette donnée elle-même, ramenée à ses éléments les plus simples, et a élagué toute la frondaison touffue, toute la riche floraison qui s'épanouissait autour de la tige. A part cette simplification un peu excessive, qui donne à son drame, par endroits, quelque chose de contracté et d'elliptique, il a pratiqué plusieurs changements, que je n'ai pas ici à juger au point de vue du théâtre et de la musique, mais qui ne sont pas tous heureux au point de vue purement poétique.

Le premier acte, qui se passe sur le vaisseau où Tristan ramène Iseut d'Irlande en Cornouaille, est d'une puissance extrême et d'une vraie originalité : Iseut et Tristan s'aiment sans se le dire, sans le savoir; Iseut croit n'avoir que de la haine pour l'ennemi de son pays, qui a tué son fiancé Morhout (c'est son oncle dans les poèmes) et qui l'emporte, otage de paix et proie du vainqueur, à l'époux inconnu dont il est le serviteur fidèle. Elle veut partager avec lui un breuvage de mort, et c'est Brangien qui, ne pouvant se résoudre à exécuter l'ordre terrible, leur verse le breuvage d'amour, non moins sûrement, mais plus lentement mortel. Le vieux symbole de la légende, qui paraît forcément un peu puéril à des lecteurs et surtout à des spectateurs d'aujourd'hui, se rajeunit ainsi et s'imprègne d'une poésie nouvelle: toutefois il est visible que, du même coup, il perd de son antique signification, et que, si Tristan et Iseut s'aimaient avant d'avoir vidé la coupe, elle n'est plus un emblème suffisant de la fatalité et de l'irresponsabilité de leur amour.

Le second acte consiste uniquement en trois scènes : l'entrevue des amants, où leur passion s'exprime d'une façon bien étrangère à la simplicité naïve des anciens récits, la survenue du roi Marc et ses reproches empreints d'une dignité touchante, la blessure de Tristan par son ennemi Melot, en qui Wagner réunit tous ceux qui, dans les vieux récits, conspirent contre le bonheur des amants. Ainsi, de ce qui forme une partie considérable de l'ancienne histoire, les ruses de l'épouse coupable et de son amant pour arriver à se voir en secret, les fréquentes surprises dont ils sont les victimes, leur séparation, leurs épreuves de tous genres, Wagner n'a gardé que ce résumé pour ainsi dire schématique. Assurément, une bonne partie de ces épisodes risquait de faire perdre au poème le ton pathétique où l'auteur, avec toute raison, voulait le maintenir: plus d'un tombait presque dans le domaine du fableau; mais on peut regretter que la situation de deux êtres voués, par leur faute même, à la dissimulation et à la souffrance, soit à peu près complètement laissée dans l'ombre, et aussi que certaines parties profondément poétiques de l'histoire n'aient pas été renouvelées par le grand magicien de la musique moderne : quel parti n'aurait-il pas pu tirer de

la vie des deux amants dans la forêt, quand, libres enfin des conventions et des lois qui étouffent leur amour, ils le laissent s'épanouir en pleine nature dans le concert des oiseaux et des fontaines, sous le toit des grands arbres et sur les tapis des mousses épaisses!

Le troisième acte, malgré l'étonnante beauté du motif de la chanson du pâtre, évoquant dans l'âme de Tristan tous les souvenirs de sa vie et tous les pressentiments de sa mort, reste au-dessous de la conception légendaire. Tristan, dans celle-ci, meurt « de désir » quand il croit qu'il ne reverra pas Iseut; chez Wagner il meurt d'émotion en la revoyant: l'Iseut du moyen âge dit à son amant quelques paroles de suprême adieu et meurt; l'Iseut moderne se relève pour adresser à Tristan mort un dithyrambe assurément très poétique, mais où la sombre philosophie qui est au fond de toute l'œuvre s'exprime un peu trop clairement. Le *nirvâna* dans lequel Iseut a soif d'anéantir sa « volonté de vivre » l'éloigne vraiment trop de Tristan pour la rapprocher de Schopenhauer: « Dans le retentissement — des ondes éthérées, — dans la respiration — du souffle du monde. — me noyer, — me perdre, — inconsciente. — suprême volupté! » Telles sont les dernières paroles d'Iseut: elles sont belles à leur façon, mais en quoi sont-elles d'une amante? J'aime mieux celles que lui prête Thomas, et j'aime encore mieux peut-être les quelques vers courts et secs d'Eilhart: « Quand la reine arriva sur la plage et entendit les cris de douleur, elle en eut le cœur serré: Malheur à moi aujourd'hui et toujours! dit-elle, Tristan est mort! Elle ne pâlit, ni ne rougit, elle ne pleura pas... Elle releva le drap qui le couvrait et recula un peu le corps; elle ne dit pas un mot: elle s'étendit sur la couche à côté du preux et mourut aussitôt. »

L'œuvre de Wagner est animée depuis le commencement jusqu'à la fin d'un souffle haletant et comme fiévreux, qui en secoue la forme comme il en tourmente la pensée; ses plus grands admirateurs reconnaissent qu'il y a dans l'effet qu'elle produit quelque chose de « pathologique ». Son poème est comme un torrent qui se précipite des montagnes pour s'engloutir presque aussitôt dans la mer, se heurtant avec violence contre les rochers et remplissant l'air de son

écume et de son fracas. L'ancien roman était comme un fleuve par moments tumultueux, et courant aussi vers l'abîme fatal, mais s'épandant çà et là dans de riantes vallées, se glissant sous l'ombre sacrée des hautes forêts, s'élargissant par endroits en nappes ensoleillées. L'un et l'autre ont jailli de la même source, à laquelle ils doivent la force de leur courant l'abondance intarissable et la saveur puissante de leurs eaux : l'amour, dont aucune œuvre humaine, en aucun temps, et en aucun pays, n'est aussi profondément pénétrée que la légende de Tristan et Iseut.

III

L'AMOUR DANS TRISTAN ET ISEUT

L'amour qui fait l'inspiration de notre légende est un amour illégitime, dont le caractère coupable est encore aggravé par les circonstances où il se produit : Iseut est reine, et par là même, devant l'exemple aux autres femmes, est astreinte à un plus grand respect de la loi fondamentale des sociétés qui ont le mariage pour base; Tristan est le neveu du roi Marc, qui l'a toujours traité comme un fils : il a été chargé par le roi de lui ramener sa fiancée et a contracté ainsi une obligation d'honneur particulièrement stricte. Cependant, avant même de remettre à son oncle l'épouse qui lui a été confiée, il a manqué et l'a fait manquer au devoir; plus tard, tous deux continuent à tromper le roi, abusant de son affection même et de sa crédulité, et, malgré leurs protestations et quelques faibles essais de résipiscence, retombent dans les bras l'un de l'autre dès que se présente une occasion que sans cesse ils s'attachent à faire naître. Il semble qu'il n'y ait rien de plus odieux qu'une telle conduite, et qu'une poésie qui n'est pas une poésie purement lyrique, expression des aspirations individuelles, mais une poésie épique, organe des sentiments généraux, devrait la

flétrir au lieu de la célébrer. C'est cependant tout le contraire qui arrive : il est certain que déjà les chants et les récits celtiques étaient profondément sympathiques aux amants coupables ; quant aux poèmes français, ils prennent constamment et sans réserve parti pour eux : non seulement Tristan et Iseut semblent dans leur droit, mais ceux qui les contrarient dans leurs amours, qui essaient d'éclairer le roi, qui dénoncent cette trahison commise envers lui par les deux êtres qu'il aime le mieux et auxquels il accorde le plus de confiance, sont regardés comme des félons et des traîtres, et les poètes applaudissent sans l'ombre d'un scrupule aux cruelles vengeances que Tristan tire d'eux.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure, chez les metteurs en œuvre, de cette sorte de paralysie ou de perversion du sens moral. C'est le propre de tous les conteurs des époques encore peu conscientes d'être les esclaves de leur matière, de se placer dans un récit au point de vue exclusif du personnage qui en est le héros. La même Marie de France qui vante « l'amour fine » de Tristan et de la reine nous montrera dans d'autres lais, où l'intérêt s'attache au mari, l'adultère sous les plus noires couleurs. Il en était ainsi dans l'antiquité : les ruses d'Odysseus semblent admirables à Homère, parce qu'il est le héros de son poème : employées par un adversaire, elles seraient flétries avec indignation. L'histoire du trésor de Rhampsinite, que les Égyptiens racontaient déjà à Hérodote, est l'épopée du vol et de la rébellion, et le héros, toujours applaudi par les conteurs qui chez tous les peuples depuis des siècles redisent ses exploits, finit par épouser la fille du roi qu'il a pillé et déshonoré et par devenir roi à sa place, sans que l'honnêteté fasse entendre aucune protestation. Les poètes français ne sont donc pas directement responsables de leur attitude immorale en face des amours de Tristan et d'Iseut : ils n'ont fait, comme je l'ai déjà indiqué, que suivre docilement leur matière.

Mais cette matière elle-même, cette légende née chez des peuples à demi barbares, comment se fait-il qu'elle fût consacrée à la glorification d'un amour aussi contraire aux lois qui régissent la famille, et qui sont souvent plus sacrées dans les civilisations primitives que dans les sociétés avancées, où l'indi-

vidualisme s'arroge des droits inconnus aux anciennes organisations humaines ? On pourrait alléguer l'origine mythique de la légende : Tristan et les deux Iseut sont des dieux, c'est-à-dire des phénomènes naturels personnifiés, et ils n'ont pas plus de morale et de responsabilité que Kronos dévorant ses enfants ou Zeus amant de sa sœur. Mais la donnée mythique, si elle est réelle, appelait peut-être la double union de Tristan, mais ne demandait pas que la première fût un adultère : dans l'histoire de Paris et d'Œnone, qui ressemble à la nôtre, Œnone n'a pas de mari. La vieille légende a un sens plus profond, et c'est par là qu'elle a mérité de vivre et de tenir sa place parmi les grandes créations de l'humanité. Aux lois sociales, aux conventions nécessaires qui règlent les rapports des hommes et qui frappent de châtiment ou de réprobation les actes qui les violent, elle oppose une loi plus ancienne et en même temps moins changeante, cette « loi non écrite » qui dicte ses arrêts au fond des cœurs et qui, quand elle apparaît dans son éternelle réalité, réduit à néant les lois promulguées par les hommes. Au-dessus des devoirs ordinaires, notre légende proclame le droit qu'ont de s'appartenir malgré tous les obstacles deux êtres que pousse l'un vers l'autre un invincible et inextinguible besoin de s'unir. Cette nécessité, qui seule les justifie, elle l'a exprimée par le symbole à la fois enfantin et profond du « boire amoureux » : une fois la coupe fatale partagée, Tristan et Iseut ne sont plus libres envers eux-mêmes, ni l'un envers l'autre, et sont libres de tout envers le monde ; pour accomplir leur destinée, ils brisent toutes les barrières et foulent aux pieds tous les devoirs, suivis dans leur marche triomphale et douloureuse par l'ardente sympathie de la poésie, dont la mission est d'exprimer ce qui sommeille inconscient dans les cœurs, de délivrer l'âme des liens qu'elle sent obscurément peser sur elle. C'est en somme, on le voit, la théorie du droit de la passion, chère aux romantiques, la théorie du droit de l'expansion individuelle, chère à des poètes et à des penseurs contemporains. Cette théorie, sous quelque forme qu'elle se présente, est aussi périlleuse que séduisante, mais elle constitue, avec la théorie opposée du devoir et de la soumission, un des pôles entre lesquels oscillera éternellement la vie morale de l'humanité. Le grand danger qu'elle offre, c'est que, faite

pour des natures et pour des situations exceptionnelles, elle peut être et elle est souvent invoquée en dehors des conditions qui seules pourraient la faire admettre : ces conditions, les poètes les imaginent sans peine, mais elles se rencontrent rarement dans la vie, et qu'on est trop facilement porté à les croire réalisées pour soi. Dans notre légende, le breuvage d'amour sauve la responsabilité des héros en les liant à leur insu pour toujours, et permet si bien de les absoudre et de les plaindre que le roi Marc lui-même, quand il connaît l'origine fatale de leur passion, n'a pour eux que des larmes et des regrets.

C'est donc, en somme, non seulement l'épopée de l'amour, mais l'épopée de l'amour adultère que nous offre la légende de Tristan et Iseut. Et c'est, à vrai dire, la seule forme que pouvait prendre l'épopée de l'amour. La poésie lyrique, qui n'exprime ordinairement que l'aspiration amoureuse, peut s'appliquer à n'importe quelle forme de l'amour; mais l'amour conforme aux lois sociales ne peut fournir un thème à la poésie épique que dans sa première phase, avant la possession qui est son but, que cette possession se réalise ou ne se réalise pas. L'amour conjugal n'a pas d'histoire : une fois qu'elle a introduit les époux dans la chambre nuptiale, la poésie n'a plus rien à nous dire d'eux, et nous ne voudrions pas entendre ce qu'elle nous en dirait. *Roméo et Juliette*, le seul poème d'amour qu'on puisse opposer à *Tristan et Iseut*, semble offrir une preuve du contraire; mais le mariage des amants de Vérone, qui se cachent de leurs parents et du monde, et qui meurent à cause de ce secret même, se rapproche des amours défendus par son caractère furtif et son opposition aux devoirs familiaux. Si Roméo et Juliette avaient été mariés publiquement, ni la scène du balcon ni celle du tombeau n'existeraient : et si même Roméo avait réussi à arracher Juliette à sa mort apparente et à l'emmener avec lui, leur histoire serait terminée là. L'histoire de la possession de deux êtres l'un par l'autre ne peut fournir un thème à la poésie que dans l'amour coupable, dans l'amour d'un homme pour la femme d'un autre, parce que cette possession, toujours précaire, toujours menacée, soit par les dangers extérieurs, soit par le changement ou la lassitude possible, toujours en conflit avec les lois sociales qu'elle contredit et

avec les objections et les reproches qui sortent du cœur même et de la conscience des amants, fertile en incidents, en craintes, en surprises, en angoisses, en rapides enchantements et en déceptions amères, renouvelle perpétuellement l'intérêt et l'émotion, présente mille facettes changeantes à l'éclairage de la poésie et permet seule en même temps de montrer dans leur plein développement et dans leurs rapports variés le caractère et la façon d'aimer de l'homme et de la femme. C'est pour cela que l'épopée de l'amour adultère est en même temps la seule épopée de l'amour.

Mais l'amour adultère, quelle que soit son excuse, et par là même qu'il est en contradiction avec les lois inflexibles, bien qu'extérieures, qui régissent les sociétés, ne peut être le sujet d'un poème que s'il a un caractère tragique; autrement il tombe dans la basse immoralité des fableaux ou de certains romans, et cesse d'appartenir à la grande poésie. Pour cette poésie, l'amour adultère, qui ne peut, comme le fait l'amour conjugal, s'apaiser doucement sans s'avilir, ni se relâcher sans se dégrader dans son origine même, a pour condition nécessaire la souffrance et la mort de ceux qu'il a saisis. La souffrance, on vient de le voir, y est inséparable de la possession: la mort en est le seul dénouement possible, qu'elle soit volontaire ou imposée. La façon dont elle termine, dans notre légende, les joies et les douleurs des amants, est particulièrement poétique. Tristan a essayé de vivre sans Iseut: blessé loin d'elle, il guérirait si elle venait à lui, et meurt quand il doit renoncer à l'espérer; Iseut le trouve mort et meurt aussitôt: « Nous ne pouvons, dit-elle, vivre l'un sans l'autre, ni mourir l'un sans l'autre. » C'est cette mort des deux amants, présentée dès le commencement de leur aventure, et planant sur toute leur destinée, qui élève leur légende au-dessus des incidents parfois vulgaires dont elle se compose, et transforme l'histoire d'un égarement criminel en un poème plein de grandeur et de tristesse. Le vieux poète anglo-normand avait admirablement compris quel lien indissoluble existait entre le breuvage d'amour et la mort: « C'est notre mort que nous y avons bue », fait-il dire à Tristan, repassant les souvenirs de sa vie. C'est cette pensée que Wagner a saisie, et qui anime son drame d'un bout à

l'autre : en partageant avec Tristan le breuvage d'amour, Iseut croit partager le breuvage de mort, et, de fait, il semble que l'un et l'autre aient été inséparablement mêlés. La mort, dans le poème de Wagner, est sans cesse invoquée par les amants, ses ailes noires les caressent dans la nuit où ils se cherchent, et elle apparaît dès leur première étreinte comme la divinité libératrice à laquelle ils se sont voués. L'alliance de l'amour et de la mort n'a jamais été plus intime que dans ce sombre drame, où la vie et le jour sont des ennemis et n'apportent que des douleurs.

A l'expression de pareils sentiments la musique seule était parfaitement égale. Déjà, nous l'avons vu, c'est enveloppée de musique que la légende de Tristan et d'Iseut avait passé des Bretons aux Anglais et aux Français; c'est transformée en musique qu'elle a repris de nos jours une vie nouvelle dans l'âme orageuse et profonde de Richard Wagner. C'est qu'il y a entre l'amour et la musique une intime liaison, qui les unit aussi tous deux à la mort : l'amour constitue et la musique exprime une même aspiration vers l'infini, que les paroles ne peuvent rendre, que la conscience même ne peut sentir clairement : l'un et l'autre éveillent en nous l'idée d'un bonheur au-dessus de nos forces, sinon de nos désirs, d'un bonheur que la vie ne peut réaliser, et, par conséquent, l'un et l'autre, en nous poussant à sortir des bornes étroites de notre personnalité passagère et conditionnée, suscitent impérieusement en nous la pensée de la mort, comme Leopardi l'a dit de l'amour dans des vers immortels, comme Sully Prud'homme l'a dit non moins splendidement de la musique :

Ton chant s'évanouit comme un baiser qui tremble,
Et sous tes doigts tendus, arrêtés tous ensemble,
Expira le dernier accord ;
Et pâle, les yeux clos, la tête renversée,
Stella, tu répondis tout bas à ma pensée :
« Après la mort ! après la mort ! »

GASTON PARIS.

L'ŒUVRE WAGNÉRIENNE

EN FRANCE

La représentation, à Bruxelles, de *Tristan et Yseult*, — représentation triomphale quant à l'œuvre elle-même, et qui fait le plus grand honneur au très ardent et très savant chef d'orchestre Philippe Flon, aux chanteurs Cossira et Séguin, et aux directeurs du théâtre de la Monnaie, — actualise des questions importantes qu'il faut enfin résoudre s'il est possible.

Ces questions sont au nombre de trois, principales.

Les œuvres wagnériennes doivent-elles être représentées sur les théâtres de France?

Dans le cas de l'affirmative :

Quelle œuvre wagnérienne doit, maintenant, être représentée?

Et, le choix fait :

En quelles conditions l'œuvre choisie devra-t-elle être représentée?

J'examinerai avec toute l'attention dont je suis capable ces

trois points. Il y a lieu de craindre que ma pensée librement exprimée n'irrite quelques vanités, ne semble fort impertinente à beaucoup d'ignorances et même ne choque, ce qui me sera pénible, l'opinion de plusieurs hauts et bons esprits : je ne me hasarderais pas à les contredire si je ne puisais quelque assurance dans ma longue fidélité à l'art wagnérien, et surtout si je n'avais la conviction que je servirai, en parlant avec franchise, à son triomphe définitif.

I

LES ŒUVRES WAGNÉRIENNES DOIVENT-ELLES ÊTRE REPRÉSENTÉES EN FRANCE ?

Écartons tout d'abord une objection surannée. Nous ne sommes plus aux heures d'irraisonné et turbulent patriotisme où Richard Wagner devait être éloigné de l'admiration française parce qu'il est Allemand. Ceux-là mêmes qui se rappellent encore la médiocre et vaine bouffonnerie où il oublia un instant la sympathie très vive et très attendrie qu'il eut pour notre pays, trouvent une excuse à sa brève mauvaise humeur dans l'extraordinaire déni de justice dont l'insulta Paris lorsque, exilé de sa patrie et pauvre et presque vagabond, il venait nous demander, en échange de son génie offert, l'accueil, l'encouragement et la gloire. D'ailleurs, que de jours ont passé depuis ces choses ! et la mort est réconciliatrice. Il n'y a plus à redouter le chauvinisme exaspéré de quelques journaux dont les rédacteurs n'étaient pas tous Français, ni les facétieux tumultes de la rue. Nous sommes en présence, non plus d'un homme né à Leipzig, mais d'un esprit qui, par son immense envergure, s'éploie au delà des frontières et s'universalise.

La seule objection sérieuse à la représentation des œuvres

wagnériennes sur les théâtres de France provient précisément d'un respect religieux pour cet esprit.

Un certain nombre de nobles et graves artistes, jalousement dévots aux sublimités de Richard Wagner, sont convaincus que, dans l'état actuel de nos théâtres, elles ne sauraient être révélées totalement à notre public : conséquemment, ils réprouveraient la représentation sur la scène française de *Tristan et Yseult*, par exemple, de même qu'ils n'ont pas approuvé celle de la *Walkyrie*.

A un point de vue absolu, ils ont raison.

Oui, il est malheureusement certain, il est malheureusement indéniable que, tels que jusqu'à ce jour ils ont été donnés à l'Opéra de Paris, les chefs-d'œuvre du maître de Bayreuth ne nous ont pas livré leur beauté entière : les ayant écoutés, nous ne les avons pas entendus dans le vrai sens de ce mot.

Pourquoi?

Pour des raisons multiples.

Celle qui, la première, apparaît, c'est l'insuffisance et souvent le ridicule du texte français des poèmes ; et ceci est d'autant plus fâcheux qu'on n'y saurait remédier qu'à demi : une vraiment belle traduction, en français, des poèmes wagnériens, est impossible.

Autre raison, non moins grave :

Parmi nos chefs d'orchestre, — j'entends parmi ceux que leur notoriété déjà ancienne désigne au choix des directeurs, — il n'y en a pas un seul qui soit en effet capable de diriger un drame musical de Richard Wagner selon la conception du Maître et le sens de l'œuvre.

Cette parole, je le sais bien, semble malséante. Quoi! il existe en France, glorieusement vieillis dans l'amour et dans l'étude de tant de musiques anciennes et modernes, des maîtres de chapelle qui, par leur merveilleuse façon d'exprimer Bach, Mozart, Beethoven, Berlioz et Wagner lui-même, ont mérité, non seulement l'admiration de notre pays, mais l'estime de toute l'Europe artiste, — et aucun n'aurait en lui l'art de diriger *Parsifal* ou le *Crépuscule des Dieux*?

Aucun.

Je n'excepte même pas celui qui, salué de nos acclamations reconnaissantes, a consacré toute sa force, tout son admi-

rable zèle et une notable partie de sa fortune à répandre par d'irréprochables concerts la Bonne Nouvelle wagnérienne. En continuant avec une volonté jamais détournée, un méthodique enthousiasme et une compétence toujours grandie, l'apostolat inauguré par Pasdeloup, qui fut un musicien médiocre et un fervent initiateur, M. Charles Lamoureux a mérité la gratitude, non seulement des wagnéristes, mais de tous ceux que tourmentait l'inconscient besoin d'un Beau nouveau. Ce me serait une grande peine qu'il se chagrinât de la réserve que je suis obligé de faire même à son égard. Heureusement, il ne fera qu'en sourire. Cependant je suis convaincu de dire vrai en affirmant que, si M. Charles Lamoureux, avec une science qui atteint la perfection mais qui, hélas! — comme disait Frédérick à propos de Mademoiselle Rachel, — ne la dépasse pas, nous a donné dans sa plénitude et sa hauteur, non toutefois avec l'éclair qui tremble à la cime, tout ce qu'il y a de *musique* en l'œuvre wagnérienne, il est demeuré impuissant à nous en communiquer la poésie et le drame. Car il faut toujours le répéter et le répéter encore, même à ceux qui eux-mêmes le proclament, — beaucoup le disent et le *croient* sans le *sentir*, — Richard Wagner, en même temps qu'un musicien, est un poète. A mieux dire, il est un poète qui, pour exprimer la pensée et la passion, se sert du double moyen poétique et musical, mystérieusement fondu en une seule réalisation. Quiconque ne le comprend pas ainsi et ne l'interprète pas selon cette compréhension, ne le comprend pas en effet et par suite ne l'interprète pas. Pour diriger la partie orchestrale de son œuvre, il ne faut pas seulement être un artiste capable de s'assimiler Bach, Haydn, Beethoven, il faut être un esprit intuitif d'Eschyle, de Schakespeare, de Corneille, d'Hugo. Il faut, surtout, être un tel esprit! il faut exprimer le poème par les moyens instrumentaux, comme Richard Wagner a été, par la musique, le réalisateur de l'idéal poétique. Et M. Charles Lamoureux, en dépit des généreux efforts qu'il doit avoir faits vers un accroissement de sa propre pensée et de sa propre émotion, est resté un trop bon musicien; même dans les inoubliables exécutions de *Lohengrin* au théâtre de l'Éden, il semble ne s'être que trop peu préoccupé du mystère, de l'idéal de l'œuvre;

il y aurait quelque abus de la stricte discipline orchestrale, chose excellente en soi, à vouloir préciser, d'une implacable métronomie, les vagues battements vers l'infini de la rêverie aux ailes de cygne.

Qui sait même si, justement par ses magnifiques et infaillibles exécutions de la musique wagnérienne, M. Charles Lamoureux n'a pas contribué à égarer l'opinion publique, à maintenir le préjugé qu'un faiseur d'opéras, même génial, ne pouvait être qu'un inventeur de mélodies, de rythmes et d'harmonies; si, enfin, de même que nous lui devons Richard Wagner compositeur universellement admiré, nous ne lui devons pas Richard Wagner poète presque inconnu ou mal apprécié?

Osant parler ainsi de M. Charles Lamoureux que notre reconnaissance environne, que dirai-je d'autres maîtres de chapelle qui n'ayant pas, comme lui, l'enthousiaste et toujours grandissante ferveur d'un culte déjà ancien, ne dirigèrent l'orchestre wagnérien que par circonstance professionnelle ou pour faire montre d'éclectisme? Certes ils sont savants, et, depuis longtemps, par de classiques interprétations des hauts chefs-d'œuvre musicaux, ils ont prouvé leur maîtrise. Rien de la musique ne leur est inconnu! Que leur resterait-il à apprendre, puisqu'ils savent Beethoven? Il leur reste à apprendre un art nouveau auquel plusieurs d'entre eux sont restés presque étrangers, sinon réfractaires.

Qu'on m'entende bien, je ne soulève pas ici de questions générales, je ne compare pas tel génie à tel génie, je ne dis pas que la direction de telle œuvre exige plus ou moins d'art, soit une plus ou moins grande preuve de talent que la direction de telle autre œuvre: je me maintiens strictement au point qui nous occupe. Il s'agit d'exprimer les drames de Richard Wagner, et je crois pouvoir affirmer que cette expression exige du chef d'orchestre non seulement une science nouvelle, mais un état d'esprit et de cœur que l'on ne saurait demander à des artistes, même tout à fait supérieurs, qui jamais ne songèrent à s'y hausser. Bien plus, — et cela est naturel, car une foi invétérée éloigne des religions nouvelles, — ils ne peuvent pas croire qu'un tel état d'esprit et de cœur soit nécessaire. « Chimère! répondraient-ils volon-

tiers. Est-ce que nous n'avons pas les mouvements? Est-ce que nous n'observons pas les nuances? Est-ce que les instruments de bois ou les instruments de cuivre ne partent pas au moment précis où ils doivent partir? Est-ce que les notes ne sont pas les notes? Ce que notre orchestre joue sous notre bâton irréprochable, n'est-ce pas la partition que nous avons là sous les yeux? n'est-ce pas toute cette partition? » Non! car vous ne lisez pas, car vous ne savez pas lire l'âme de Richard Wagner. Eh! parbleu oui, il faut être un excellent, un érudit, un sûr, un impeccable musicien pour diriger l'orchestre wagnérien, mais il faut, — je ne cesserai de le répéter! — être autre chose encore. Sous votre bâton magistral, j'entends les bois, j'entends les cordes, j'entends les cuivres, — pas toujours, — je n'entends pas l'énorme rêve frémissant du poète chantant dans la musique.

Lorsque, par un choix trop bienveillant, les directeurs de l'Opéra me confièrent la mission, que j'acceptai avec crainte, de raconter l'*Or du Rhin* au public en manière de préface de la *Walkyrie*, cette circonstance me mit en relations suivies avec un des meilleurs chefs d'orchestre de notre pays, camarade ancien d'ailleurs. Nous parlâmes de l'*Anneau du Niebelung*, et comme je m'abandonnais à mon admiration avec l'enthousiasme persistant de ma vieille jeunesse, ce chef d'orchestre me dit, l'œil un peu étonné : « Alors, vraiment, vous croyez que Richard Wagner est un grand poète? » Eux, ils ne le croient pas! Non, ils ne le croient pas. Et voilà d'où vient tout le mal. Ils ont beau avoir vu, à Bayreuth, à Munich, à Paris, toute la foule battre et s'exalter d'une émotion qu'aucune musique jusqu'alors ne lui avait causée, ils ont beau, cette émotion neuve, la subir eux-mêmes, ils ne la croient due qu'à la seule musique, qu'à l'art qui est le leur; ils ne se rendent pas compte qu'elle émane invinciblement, — car il faut radoter toujours la même chose puisqu'on ne veut pas l'entendre une bonne fois, — qu'elle émane du plus ardent des foyers poétiques qui aient jamais brûlé en un être humain, et que ce qu'ils prennent pour son origine et pour toute sa cause n'est qu'un de ses moyens de manifestation. De là les exécutions orchestrales de l'Opéra, excellentes, mais insuffisantes, où rien ne fait défaut, mais où presque tout manque,

puisqu'il y manque en effet la communion avec le génie poétique de Richard Wagner.

D'autres raisons s'opposent à la représentation en France des mélodrames wagnériens. Ce que j'ai dit des chefs d'orchestre s'applique plus formellement encore aux directeurs qui montent l'œuvre, aux régisseurs qui la mettent en scène, aux artistes qui la jouent et la chantent, aux décorateurs qui en peignent les décors.

Vous ne persuaderez jamais, — non, jamais! — à des directeurs qui se croient intelligents et qui ont raison de se croire tels, — c'est justement parce qu'ils sont intelligents, d'une manière particulière, qu'il n'y a rien à espérer d'eux. — vous ne leur persuaderez jamais de renoncer à leur habileté ancienne, qui fit leur renommée et leur fortune, de devenir autres qu'ils ne furent. Cette chose si simple : qu'un art nouveau exige de nouveaux moyens de réalisation, ils feindront de l'admettre, mais, au fond, ils ne le croiront pas. Comment? ils ont monté, si magnifiquement, si artistiquement, tant d'opéras, et ils ne réussiraient pas à monter les « opéras » de Richard Wagner? Plus ils sont expérimentés, plus ils sont redoutables. C'est surtout quand on est vieux qu'il est difficile de dépouiller le vieil homme, parce qu'il tient davantage sous le poids de l'accumulation des jours. Parce qu'ils savent trop, ils ne peuvent ni ne veulent apprendre; et s'ils me lisent, ils ont haussé les épaules avant la fin de la phrase.

Et allez donc persuader à des artistes qui reviennent de Saint-Pétersbourg ou de Madrid, qui arrivent de Bordeaux ou de Marseille, à celle-ci qui a failli étouffer sous les fleurs après les roucoulades de *la Fille du Régiment*, à celui-là qui a hurlé : « D'Alfort les chemins sont ouverts! » devant un public en délire, allez leur faire entendre qu'il faut, pour incarner dignement les humanités créées par Richard Wagner, penser, vouloir, souffrir, aimer, agoniser comme de vrais vivants. Oui, oui, je sais, ils se targuent, le lendemain du succès, d'enthousiasme pour l'art nouveau. S'ils n'avaient peur que M. Massenet à ce moment-là ne montât l'escalier, ou que l'ombre courroucée de Meyerbeer n'errât dans les corridors, ils diraient, à haute voix, qu'il n'y a que Wagner, et, dans une exagération que réprouvent les vrais wagnéristes, ils pro-

clameraient que. Verdi et Rossini, il n'en faut plus. Pardon, il en faut! Il faut qu'éternellement soupire l'âme de Rossini, et qu'éternellement sanglote le grand cœur de Verdi. Craignez que le soudain excès de votre admiration pour le nouveau triomphateur n'en implique le mensonge! La vérité, c'est que vous voulez chanter du Wagner, — *chanter* du Wagner, voilà où vous en êtes! — parce que c'est la mode et que le public, en même temps que l'œuvre, vous acclame: et j'en sais plus d'une qui, si on ne lui distribuait pas le rôle d'Yseult, en ferait une maladie; mais je suis toujours étonné, les soirs de *Walkyrie* à l'Opéra, que, tout à coup, d'un change instinctif, où l'orchestre s'accorderait vite, Siegmund et Sieglinde ne se mettent pas, au lieu de la délicieuse et déchirante scène du Printemps, à chanter le duo du dernier acte de la *Favorite*.

Quant aux peintres de décor, ne serions-nous pas accueillis par le plus fou des rires, si nous voulions incidemment et même avec la plus sournoise prudence, leur donner à entendre que l'âme de Wagner vit aussi dans les arbres des portants et se tord avec le chaos convulsionné des roches et s'espace infiniment dans le lointain des mers et des ciels? Il y a trop longtemps qu'ils peignent et disposent des ciels, des mers, des rochers et des arbres, pour qu'ils s'ingénient à les peindre et à les disposer d'une façon quelque peu différente. Aussi inébranlables en le recommencement d'hier que les régisseurs et les chefs des chœurs, éternellement résolus au demi-cercle des choristes devant le trou du souffleur, ils se soucient peu que Richard Wagner ait voulu faire du décor la couleur de son rêve, comme il a voulu faire de sa musique le son de son génie. Je connais le haussement d'épaules des habitudes invétérées. Et, même en le magnifique décor du dernier acte de la *Walkyrie* où un grand effort est visible, la chèvre du *Pardon de Ploërmel* reconnaîtrait la roche où tintaient ses clochettes.

Donc, c'est vrai. Si l'on se place à un point de vue absolu, les sévères wagnéristes dont j'ai impudemment exprimé l'opinion ont raison de tenir pour insuffisantes les représentations à Paris des œuvres wagnériennes et d'y refuser leur acquiescement.

Et sans doute, concluant de ce qui précède, le lecteur pense que je m'associe à leurs refus puisque je m'associe à leurs réserves et que, comme eux, je réclame le lointain et triomphal séjour à Bayreuth, à Bayreuth seulement, de celui qui partage avec Gœthe et Hugo la souveraineté de ce siècle.

Eh! bien... non!

Ces œuvres que Paris joue mal, il faut pourtant que Paris les joue. Je le pense et je le dis. Est-ce donc que moins que d'autres je souffre du sacrilège qu'on leur inflige? pas le moins du monde: et je m'explique.

On doit, hélas! établir en principe que toute œuvre géniale, étant d'essence comme divine, ne saurait être réalisée par des moyens humains. Nul décor ne saurait valoir la description du décor faite par un grand poète. Il n'existe pas un costumier capable d'habiller Titania, pas plus qu'il n'existe un acteur qui serait Macbeth lui-même, ou une actrice qui serait Ophélia vivante. Le génie exige de l'homme et de la femme chargés de l'exprimer plus qu'ils ne peuvent donner; sa pensée tout entière n'est jamais entièrement réalisable. Je voudrais penser qu'un acteur, aux fêtes de Dionysos, fut, vraiment, Prométhée! Au fond je ne le crois pas. Il y a, dans les énormes chefs-d'œuvre, un lointain, un inconnu, un divin que le plus prodigieux des artistes ne peut pas ne pas humaniser. Le comédien triomphe surtout lorsqu'il lui est donné d'interpréter des œuvres inférieures à lui-même; c'est d'ailleurs le cas le plus fréquent. Il peut excéder magnifiquement l'auteur médiocre; il ne peut pas atteindre à l'auteur sublime, qui est une espèce de dieu. De là le goût de beaucoup d'interprètes pour les pièces qui ne dépassent pas un certain niveau. Ils demandent aux œuvres un piédestal. Lorsque celles-ci sont trop hautes, ils ne peuvent pas monter dessus.

Mais de cette règle générale que le génie des poètes ne peut être totalement réalisé sur un théâtre, doit-il s'ensuivre que les sublimes œuvres ne doivent pas être représentées? je ne le crois pas. Les Grecs jouaient Eschyle; ils avaient raison. Shakespeare a monté ses propres pièces; il a eu raison. Les œuvres, même surhumaines, conçues pour être jouées, doivent être jouées, même médiocrement. Est-ce qu'il ne serait

pas désolant que l'inévitable insuffisance de la réalisation nous privât de l'à-peu-près, — cet à-peu-près où le simple esprit de la foule a son tremplin vers l'idéal? Elle ne voit pas, elle, les médiocrités qui déconcertent et découragent la subtile intelligence des raffinés; il lui suffit de peu pour éprouver tout; elle croit ce qu'on lui dit, même quand on le lui dit mal, et sa candeur n'a besoin que d'un peu de ressemblance avec le beau pour croire à la beauté. Consentons à n'être que peu satisfaits, pour qu'elle soit noblement heureuse. Même applaudissons quand nous n'en avons pas sujet, pour qu'elle croie avoir raison d'applaudir et que son plaisir s'en augmente. Permettons que les petites bourgeoises espèrent l'arrivée et pleurent le départ du Chevalier au Cygne. Donnons l'idéal au peuple.

En un mot, les génies du drame ne veulent pas être relégués dans les bibliothèques ou sur les pupitres de piano; et je n'approuverais l'austère bouderie de quelques wagnéristes contre les représentations à Paris de la *Walkyrie* ou de *Tristan* que s'il y avait, ailleurs, beaucoup de théâtres où fût pleinement réalisée la volonté wagnérienne.

Car, en ce cas, ils pourraient dire aux personnes riches : « Prenez le train, partez pour ces théâtres-là » ; ils pourraient, au besoin, organiser pour les pauvres gens, à qui est due la consolation du sublime, des trains de génie à prix réduits. Mais, où iraient-ils, ces voyageurs? Ce n'est pas sérieusement que vous leur conseilleriez Cologne, Francfort, Berlin, Dusseldorf. Vous savez mieux que moi, ô spectateurs plus compétents, à quel degré d'incroyable négligence sont descendues dans ces villes les représentations wagnériennes. J'ai entendu *Lohengrin* à Rouen, à Angers, à Nantes. Je l'ai entendu à Manheim. Je ne préfère pas le *Lohengrin* de Manheim. Il est vrai que Munich, non sans que les hôtels augmentent le prix de la table d'hôte, groupe chaque an de vieux chanteurs en qui survit spectralement la gloire des Schnorr disparus, et parfois nous donne l'admirable Sucher. Il est vrai que, quand M. Mottl tient le bâton, l'orchestre de Carlsruhe joue véritablement *les Maîtres chanteurs*. Mais, enfin, vous savez bien qu'en général l'Allemagne est le pays des ténors qui n'ont pas de voix, des barytons qui

espèrent d'un craquement des planches la ressemblance d'une note profonde, et qu'à Vienne des figurants en costume florentin portent sur la scène, au second acte du *Tannhäuser*, un peu avant la Marche, des bancs dont les crépines frangées d'or cachent mal des pieds de bois blanc : bancs où s'assoiera, après les salutations du rythme glorieux, la cour du landgrave en costumes tombés, loques défaillantes, des « décrochez-moi ça ». Et vous savez aussi qu'on fait, sur presque tous les théâtres d'Allemagne, autant de coupures dans les œuvres wagnériennes qu'on en fait à Bruxelles ou à Paris. Et ne parlez pas avec trop de louange de ce public allemand que quelques-uns seraient tentés de préférer au nôtre. Il faut s'être longtemps, longtemps mêlé à lui pour savoir ce qu'il vaut. Quand je suivais, à Heidelberg, le cours de théologie, nous allions, étudiants, le dimanche, au théâtre de Manheim, parce qu'il n'y avait pas de théâtre à Heidelberg. Une fois, on joua dans la même soirée : *Comme il vous plaira* et les *Pattes de mouche*. Les mêmes applaudissements accueillirent *Comme il vous plaira* et les *Pattes de mouche*. Nulle différence. Avant que le patriotisme s'en mêlât, l'Allemagne restait singulièrement rebelle à l'œuvre wagnérienne. Maintenant qu'elle s'en enorgueillit, gardez-vous d'accorder trop de foi à la sincérité de son enthousiasme. Son admiration n'est, souvent, que de l'infatuation nationale. Il y a un mot brutal qu'il faut dire : la France est le seul pays du monde où la *Walkyrie* ait fait de l'argent. On la joue à Berlin, rarement, comme on met des drapeaux à la fenêtre les jours d'anniversaire de victoires ; on la joue à Paris, souvent, parce qu'elle y fait recette. Ne méprisez pas le public français : *le Postillon de Lonjumeau* est au répertoire de l'Opéra de Vienne ; à Munich on fait salle comble avec *les Cloches de Corneville*. Quand vous considérez, durant le troisième acte du *Crépuscule des Dieux*, le public allemand en sa silencieuse immobilité, ne prenez pas pour de la vénération ce qui n'est que de la patience : et, le rideau baissé, ils applaudissent ardemment, à cause des Français qui sont dans la salle.

Certes, il y a Bayreuth ! Bayreuth, c'est le lieu saint, le Temple voisin du Tombeau. L'âme de Wagner y est éparse dans l'air, et la religion auguste de son souvenir sacre les

représentations de *Parsifal* et de *Tristan et Yseult*. Oui, ceux qui veulent pleinement connaître l'œuvre wagnérienne doivent aller là, et y retourner. Après avoir écouté Wagner en France et dans la plupart des villes allemandes, on est, à Bayreuth, comme une populace paysanne ayant longtemps entendu la messe dans une église de village, et qui l'entendrait à Notre-Dame.

Mais ces admirables, ces inoubliables représentations, qui nous comblèrent de religieuses délices, ne sont pas, plus tard, dans le souvenir, exemptes d'imperfections. L'idéal wagnérien n'y est pas tout entier. Nous étions en présence du mieux, non du parfait. S'il a été donné à l'admirable Sucher de ressembler à Yseult plus que jamais aucune femme ne lui ressemblera, nous savons — ne le disons qu'à mi-voix, entre nous — que le second acte de *Parsifal* est déshonoré par un décor qui ressemble à une apothéose de chez Holden démesurément élargie, et que toujours les enfants angéliques ont chanté faux sous la coupole du temple où le Pur-Simple guérit de la lance divine la plaie d'Amfortas.

Allons, ne soyons pas trop sévères pour nous-mêmes. Si, pour les raisons que j'ai dites et pour d'autres encore, les repésentations wagnériennes en France sont loin de satisfaire notre besoin de perfection, ne nous hâtons pas de leur préférer celles qu'on donne en d'autres pays. Il faut faire la part de l'insuffisance humaine. Résignons-nous à ce qui ne peut être évité. Au lieu de nous irriter, tâchons d'améliorer ce que nous avons, sans prétendre à l'impossible; et puisque Irving, à Londres, sur un théâtre offert en exemple, joue le *Marchand de Venise* devant des toiles qui feraient craindre au directeur du Théâtre-Guignol les sifflets des fillettes de cinq ans et des lycéens de huitième, — la gloire de Shakespeare en souffre peu, — ne nous fâchons point trop, malgré les chefs d'orchestre qui n'ont pas lu le poème et les chanteurs qui voudraient chanter *la Favorite*, des représentations wagnériennes sur la scène de l'Opéra de Paris.

II

QUELLE ŒUVRE WAGNÉRIENNE DOIT, MAINTENANT, ÊTRE REPRÉSENTÉE?

L'excellent Pasdeloup, devenu directeur du Théâtre-Lyrique, avait formé un beau et rationnel projet : mettre à la scène tous les drames de Richard Wagner dans l'ordre chronologique de leur composition. Après *Rienzi* (« Dout n'est bas à tétaigner tans *Rienzi!* » disait Wagner en son français tudesque), il nous aurait donné *le Vaisseau fantôme, Tannhäuser, Lohengrin, Tristan et Yseult, les Maîtres chanteurs de Nuremberg*, puis, les années s'écoulant, le Prologue et les trois parties de *l'Anneau du Niebelung*, puis *Parsifal*. Ainsi l'âme française aurait gravi, degré à degré, jusqu'au faîte suprême, toute l'Œuvre.

Ce projet sera-t-il repris? Il en faudra longtemps attendre l'accomplissement entier. Chose pénible à constater : en France, il n'existe pas à l'heure actuelle ni n'existera de longtemps un théâtre, subventionné ou non, en état de faire, même en deux ou trois ans, ce que l'Opéra de Munich fait en un mois. Ah! ici, éclate la supériorité des scènes allemandes sur les nôtres! et, de cette supériorité, la cause? le zèle.

Momentanément, nous en sommes réduits, pour désigner la première œuvre de Richard Wagner qui, à l'Opéra, devra suivre *Lohengrin* et la *Walkyrie*, à tenir compte de l'opportunité et des plus ou moins grandes probabilités de succès.

Je crois qu'il faut d'abord renoncer à la pensée de jouer actuellement *Siegfried* ou le *Crépuscule des Dieux*. D'abord parce que c'était la volonté formelle de Richard Wagner, — volonté qui ne céda pas sans colère au caprice du roi Louis II, — que le Prologue et les trois parties de *l'Anneau du Niebelung* ne fussent point donnés séparément au public ; et, aussi, parce que la magnifique réussite de la *Walkyrie* est un précédent

dont il serait peut-être imprudent de s'autoriser : si la *Walkyrie*, quoique radicalement liée aux autres drames de la tétralogie, forme un drame qui, en somme, peut en être isolé, il n'en est pas de même pour *Siegfried* et le *Crépuscule ;* attendons, pour entendre ces deux admirables parties d'un admirable tout, que *l'Anneau du Niebelung* puisse nous être donné en quatre soirées consécutives : alors, presque inimaginable à qui ne la connaît que par des fragments, apparaîtra le miracle de la plus colossale des épopées tragiques.

Parsifal?

Avec un ferme vouloir dont nul ne saurait lui faire reproche, la veuve de Richard Wagner réserve cet auguste chef-d'œuvre au théâtre de Bayreuth.

Seuls donc s'offrent à notre choix *Rienzi, le Vaisseau fantôme, Tannhäuser, Tristan et Yseult, les Maîtres chanteurs.*

Malgré les beaux « morceaux » dont abonde *Rienzi* et l'émotion déjà wagnérienne qui s'en dégage, cet « opéra » diffère peu, quant à la forme, des musiques française, italienne ou allemande, qui enthousiasmaient en 1839 le jeune Richard Wagner : plus ressemblant au personnel idéal du poète-musicien, du « ton-dichter », *le Vaisseau fantôme*, quoique l'admirable poème en égale, par la simple et poignante grandeur, les chefs-d'œuvre du théâtre grec, quoique, très souvent, l'expression musicale y atteigne à une intensité qui n'a pas été dépassée, demeure un ouvrage de transition. Il me semble que *Rienzi*, et *le Vaisseau fantôme*, qu'il faudra, certes, jouer à l'Opéra de Paris, ne s'y devront montrer, pour la première fois, qu'en leur lieu dans la série chronologique de toute l'œuvre wagnérienne.

Tannhäuser enthousiasme à l'extrême beaucoup de wagnéristes : c'est mon avis que leur admiration ne se méprend point. Si quelques médiocrités sont encore sensibles en certaines scènes, vers le milieu de l'œuvre, tout le premier acte, — tel qu'il fut parachevé, — et tout le troisième réalisent vraiment l'idéal wagnérien : et voici, par la suprême beauté, la suprême émotion.

Ce serait donc pour les vieux wagnéristes une très grande joie de revoir *Tannhäuser* sur la scène de l'Opéra, — joie où se pourrait sans doute mêler quelque fierté, puisque nous

sommes ceux qui jadis l'acclamèrent quand tant d'autres le bafouaient! Mais j'avoue que, justement, cet insuccès d'autrefois fait naître en moi quelque hésitation. Ils ne doivent pas être tous morts, ceux qui sifflèrent la Bacchanale du Venusberg et le Retour de Rome, puisque nous vivons encore, ah! si vieux, nous qui les applaudîmes. Abonnés, ils sont dans les loges où ils furent, ils s'asseoient dans les fauteuils où ils s'assirent. Est-il généreux, lorsque nous avons déjà obtenu leur admiration, ardente ou résignée, pour d'autres œuvres wagnériennes, qu'ils ne connaissaient pas, de la leur demander pour une œuvre qu'ils se souviennent d'avoir méprisée? N'y a-t-il pas quelque abus de la victoire, à les contraindre de se déjuger, si précisément? Et, en même temps que cruel, cela n'est-il pas imprudent, quelque peu? La haine contre le Beau est vivace. Il ne faut pas croire que les hommes portent sans colère le despotisme du génie; le moindre prétexte leur est bon, quelquefois, pour tenter de le secouer. Ne donnez pas ce prétexte au public mondain, — j'entends les hommes, car l'âme féminine est à jamais possédée par l'émotion wagnérienne: ne chatouillez pas, d'une taquinerie dans le triomphe, des enragements moins assoupis qu'on ne croit, et auxquels ne manqueraient pas de prêter aide, dès la première occasion, tant de musiciens que l'on ne saurait blâmer, en somme, — car qui donc ne songe pas à soi-même? — de souffrir impatiemment le voisinage d'une grandeur par où leur petitesse paraît plus petite encore. Autre chose: pourriez-vous affirmer que quelques notes adroitement communiquées çà et là aux journaux, — déjà, on en publia, l'an passé, à ce propos, d'assez perfides — n'attribueraient pas à la famille de l'illustre mort le projet de prendre, par la représentation actuelle de *Tannhäuser*, une revanche, presque patriotique, de la défaite ancienne? Et qui sait si de bonnes gens ne pourraient pas être mis de méchante humeur par cette sournoise insinuation? Oh! je sais que voilà de bien petits sujets d'appréhension quant au succès d'une œuvre telle que *Tannhäuser*; et ils ne devraient pas même entrer en ligne de compte, si, parmi les drames wagnériens, de celui-là seul la représentation était possible. Grâce à Dieu, d'autres chefs-d'œuvre nous sont offerts, et plus sublimes encore!

Voici les *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, voici *Tristan et Yseult*. Admirable alternative entre deux souveraines merveilles! Quel que soit le choix où l'on s'arrête, même ceux qui l'auront combattu s'en montreront satisfaits.

Pourtant, examinons les choses de près. Les personnes qui inclinent vers les *Maîtres chanteurs*, — entendons-nous bien : je considère ici, non pas la valeur des œuvres, mais l'opportunité de leur représentation immédiate, — en donnent pour raison les quelques « airs », les quelques ensembles « chantants » de la comédie wagnérienne, et, surtout, la « fantaisie », la « légèreté », la « gaieté » que le poète-musicien y a prodigalement répandues, — qualités qui semblent au premier abord plus concordantes à la frivolité dont on accuse notre race. Ce raisonnement n'est que spécieux. C'est précisément parce qu'il y a de la « gaieté » dans les *Maîtres chanteurs* que la représentation n'en devrait pas être tout à fait proche. Car cette gaieté n'a aucun rapport avec la belle humeur française! car elle est allemande, absolument allemande, cent fois plus allemande que la rêverie de *Lohengrin*, que le symbolisme de *l'Anneau du Niebelung*, et surtout que la passion de *Tristan et Yseult*. Le rire des *Maîtres chanteurs* est *national;* et, si les passions et les douleurs sont compatriotes de tous les vivants, soyez bien persuadés que la « drôlerie » d'une nation ne peut pas être naturalisée en une autre nation. En voulez-vous, par un exemple, une preuve? Les drames shakespeariens, — arrangés, dérangés, shakespeariens tout de même, — ont été représentés en France avec d'éclatants succès, mais, malgré de nombreuses et adroites adaptations aucune des comédies de Shakespeare, aucune de ces extraordinaires farces qui, jouées à Londres, sur le théâtre d'Irving, soulèvent d'inextinguibles rires, n'a pu « réussir » en France, sinon par les parties de délicatesse et de charme, — en un mot, n'a fait rire! Au contraire, en Allemagne, *Comme il vous plaira*, le *Songe d'une nuit d'été*, les *Joyeuses Commères de Windsor*, la *Méchante Femme mise à la raison*, sont aussi populaires que *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*, le *Roi Lear*; et j'ai vu se tordre aux lazzis, aux calembredaines de Bottom, les troisièmes galeries des théâtres de Munich ou de Cologne. Pourquoi la joie anglaise n'amuse-

t-elle pas en France, et amuse-t-elle en Allemagne? A cause, ici, de la différence des races; à cause, là, de la ressemblance, de la presque similitude des races; le Latin ne pouffe pas de ce qui divertit le Saxon jusqu'à l'excès; le Germain s'en esclaffe, étant frère du Saxon. Non, le rire n'est pas transportable d'un peuple à un autre peuple, à moins que leur origine ne soit commune. Combien nous fûmes égayés, et le sommes encore et le serons toujours par la belle verve fraternelle du délicieux Rossini! C'est pourquoi je crains que la sérénade de Beckmesser ne laisse froids les spectateurs de l'Opéra de Paris, les soirs d'abonnement, et, plus encore, les soirs de représentation à prix réduits. Et ce n'est pas seulement le rire qui est national dans les *Maîtres chanteurs*, c'est presque toute l'œuvre : par les caractères, par les mœurs, et par la gloire d'une date à laquelle la patrie de Richard Wagner doit son rayonnement sur le monde. Est-ce que, véritablement, il est concevable à l'universalité des esprits français, j'entends des esprits simples, — je pense toujours à la simple et sensible foule quand je parle du génie, comme je ne pense qu'aux lettrés quand je parle des talents délicats, — ce populaire Nurembergeois, Hans Sachs, cordonnier, poète, apôtre? Est-ce que le vaste public s'intéresserait, même pour se railler d'eux, à ces Maîtres chanteurs, pesants et pédants, qui riment leurs vers sur leur établi, gens de métier même dans l'art, maniant la plume avec la rudesse qu'il faut à l'outil, si vrais, si prodigieusement comiques, mais si allemands! (Tenez, je me souviens que Richard Wagner me dit une fois, comme nous nous promenions en barque sur le lac de Lucerne : « Vous avez eu les cours d'amour en Provence! C'est là, parmi les troubadours et les belles dames qui jugeaient les poésies et furent gravement expertes en les cas de tendres contestations, que j'aurais placé l'action des *Maîtres chanteurs*, si j'étais Français. ») Est-ce que, vraiment, un peuple catholique, chez qui la Réforme éveille, avec d'atavïques sursauts de fanatisme, des souvenirs de rouges tueries et des remords de persécution et d'exil, pourrait pleinement comprendre et partager la joie glorieuse de l'hymne dont la pensée allemande et la foi allemande, délivrées, fêtent le grand Hans Sachs? De sorte que, en réalité, dans les *Maîtres chanteurs*, les seules

amours d'Éva et de Walter sont parentes à nos âmes. Eh! je sais bien que l'œuvre triompherait par l'universalité du symbole, par l'intensité de la vie, par l'exubérance de la joie tout de même perceptible à travers la différence des races, et par le prodige de la perfection musicale! Qu'on la joue demain, je m'en réjouirai ardemment, et j'applaudirai avec fureur. Mais ma joie serait plus grande encore, plus exempte d'inquiétude, — retardée de deux ou trois ans, jusqu'aux jours où, sous aucun prétexte, le triomphe de l'art wagnérien en France ne pourra plus être mis en question...

Et nous avons *Tristan et Yseult!*

Non sans chagrin, non sans révolte, je m'impose dans cet article de ne pas me laisser emporter à mes enthousiasmes: j'oblige ma pensée et ma phrase à la modération. J'écris dans l'intention d'être utile, pratique, opportun. Je n'exprimerai donc pas ici, — l'ayant, d'ailleurs, vingt fois écrite et parlée, — mon intense admiration pour le plus miraculeux drame d'amour qui ait été écrit par un être humain. Dans *Tristan et Yseult*, au point de vue passionnel, l'impossible a été plus que réalisé, l'indépassable a été franchi. Toutes les âmes aimantes et souffrantes de l'humanité, tordues, saignent dans ce poème leurs délicieuses blessures. Ce sont ici les Noces suprêmes de l'Amour et de la Mort. Ici se conjoignent les jumelles éternités du baiser et du néant. Rien qui appartienne spécialement à telle ou telle race, tout qui appartient à tous les êtres. Non seulement il importe peu que la scène se passe en Cornouailles ou à Kerleon, que le roi Marke soit trahi par Tristan, que Tristan soit trahi par Melot; non seulement il est oiseux de se demander si la passion de Tristan pour Yseult et d'Yseult pour Tristan est née d'eux-mêmes ou du breuvage d'amour — si voisin du breuvage de mort, — que leur versa Brangæne, mais il n'importe pas davantage que Tristan soit Tristan, et qu'Yseult soit Yseult. Ils ne sont pas eux-mêmes, en effet, ils sont, depuis toujours, pour toujours, à travers les universels avatars de l'existence et du trépas, l'amante et l'amant, — plus que cela, l'amour même! ils n'ont pas de moment, ayant la perpétuité. André Chénier, dans le projet d'un poème qu'il n'écrivit point, parle de l'Ombre qui existait

avant le surgissement de la lumière, avant que l'ombre fût due, comme à présent, à l'extinction de la lumière; c'est à cette Ombre, inconcevable aux yeux vivants, à cette Ombre faite des ténèbres antérieures à l'espérance du premier soleil, ou postérieures à l'oubli d'une dernière étoile, qu'aspirent, comme à un inéveillable lit d'hymen, les forcenés et purs amants, le Couple par excellence. Et, dans ce vertige de deux êtres vers l'inexistence, nulle philosophie. Richard Wagner a lu pour la première fois Schopenhauer, pendant qu'il travaillait à *Tristan et Yseult*? coïncidence peu digne d'être signalée d'ailleurs, l'œuvre, alors, étant presque achevée; et il y avait longtemps que, comme le Bouddha au jardin des Bambous, Richard Wagner portait en lui, en l'immensité pensive de son génie, cette dualité une, exquise et funèbre, infinie, l'Amour et la Mort. Et, en même temps qu'énorme, cette conception est accessible à tous. Les sublimes cœurs s'y reconnaissent! les cœurs humbles sentent qu'elle ne leur est pas étrangère. Elle tourmente, charme, déchire, enchante les âmes même qui sont incapables de s'y égaler longtemps. Pas une femme, pas un homme qui, aimant, — et si l'homme et la femme n'aiment point, à quoi sert qu'ils vivent ou meurent? — n'aient eu un instant de l'éternité délicieuse et douloureuse de Tristan et d'Yseult. Quiconque aime a voulu mourir, pour aimer davantage! Et le tombeau est un lit de noces, définitif. C'est pourquoi, — sans parler d'une facilité relative d'interprétation, — *Tristan et Yseult* me paraît, de tous les chefs-d'œuvre wagnériens, celui qui, le plus immédiatement, le plus profondément, le plus à jamais, conquerra l'âme française, où triomphe plus qu'en aucune autre la Passion, avec ses sublimités et ses maladies. Esprit, cœur, sens, tout notre être sera pénétré, envahi par cette douce et formidable éruption d'amour! Et elle nous enchantera et nous torturera et nous affolera. Étonnement des penseurs, enthousiasme des artistes, elle dominera, par l'amour, toute la multitude: saine ivresse des simples et morphine des détraqués.

III

EN QUELLES CONDITIONS L'ŒUVRE CHOISIE DEVRA-T-ELLE ÊTRE REPRÉSENTÉE ?

Le début de cet article a suffisamment montré que je ne compte pas — pardonnez-moi d'écrire souvent : « Je » ; mon excuse en est que la collectivité du « nous » paraîtrait engager d'autres wagnéristes que moi-même — que je ne compte pas, dis-je, sur des représentations parfaites, à l'Opéra de Paris, des mélodrames wagnériens. Mais ces représentations, souhaitables en tout état de cause, et inévitables d'ailleurs (puisque Richard Wagner fait, comme on dit, de l'argent) ne serait-il pas possible qu'elles fussent désormais moins défectueuses ?

En premier lieu, des améliorations s'imposent quant à la traduction des poèmes.

Certes, aucun vers français, obligé de se plier à la polyrythmie et à l'accentuation musicales, ne rendra le vers wagnérien, si plein de choses en peu de mots, dense et bref. Et il n'y a point de la faute de Victor Wilder s'il a échoué dans la formidable entreprise à laquelle, très infatigablement et très honorablement, il consacra sa vie. C'est ma conviction, — et peut-être, sur ce point du moins, m'accordera-t-on quelque compétence, — que même le plus adroit des poètes n'aurait pas réussi mieux que lui. Cependant, elle ne saurait être conservée tout entière, cette traduction qui, parfois, jette à l'oreille, dans un cri tragique, quelque mot bouffon ou bas, et qui, pour courir après le sens ou attraper la rime, répète les notes, dédouble les noires en croches, les croches en doubles-croches, au point de modifier totalement, sinon la mélodie elle-même, du moins l'allure de la mélodie ; et l'on s'imagine aisément ce que doivent perdre, à un tel dérangement, des œuvres où le poète-musicien, selon sa propre

avant le surgissement de la lumière, avant que l'ombre fût due, comme à présent, à l'extinction de la lumière; c'est à cette Ombre, inconcevable aux yeux vivants, à cette Ombre faite des ténèbres antérieures à l'espérance du premier soleil, ou postérieures à l'oubli d'une dernière étoile, qu'aspirent, comme à un inéveillable lit d'hymen, les forcenés et purs amants, le Couple par excellence. Et, dans ce vertige de deux êtres vers l'inexistence, nulle philosophie. Richard Wagner a lu pour la première fois Schopenhauer, pendant qu'il travaillait à *Tristan et Yseult*? coïncidence peu digne d'être signalée d'ailleurs, l'œuvre, alors, étant presque achevée; et il y avait longtemps que, comme le Bouddha au jardin des Bambous, Richard Wagner portait en lui, en l'immensité pensive de son génie, cette dualité une, exquise et funèbre, infinie, l'Amour et la Mort. Et, en même temps qu'énorme, cette conception est accessible à tous. Les sublimes cœurs s'y reconnaissent! les cœurs humbles sentent qu'elle ne leur est pas étrangère. Elle tourmente, charme, déchire, enchante les âmes même qui sont incapables de s'y égaler longtemps. Pas une femme, pas un homme qui, aimant, — et si l'homme et la femme n'aiment point, à quoi sert qu'ils vivent ou meurent? — n'aient eu un instant de l'éternité délicieuse et douloureuse de Tristan et d'Yseult. Quiconque aime a voulu mourir, pour aimer davantage! Et le tombeau est un lit de noces, définitif. C'est pourquoi, — sans parler d'une facilité relative d'interprétation, — *Tristan et Yseult* me paraît, de tous les chefs-d'œuvre wagnériens, celui qui, le plus immédiatement, le plus profondément, le plus à jamais, conquerra l'âme française, où triomphe plus qu'en aucune autre la Passion, avec ses sublimités et ses maladies. Esprit, cœur, sens, tout notre être sera pénétré, envahi par cette douce et formidable éruption d'amour! Et elle nous enchantera et nous torturera et nous affolera. Étonnement des penseurs, enthousiasme des artistes, elle dominera, par l'amour, toute la multitude: saine ivresse des simples et morphine des détraqués.

III

EN QUELLES CONDITIONS L'ŒUVRE CHOISIE DEVRA-T-ELLE ÊTRE REPRÉSENTÉE?

Le début de cet article a suffisamment montré que je ne compte pas — pardonnez-moi d'écrire souvent : « Je »; mon excuse en est que la collectivité du « nous » paraîtrait engager d'autres wagnéristes que moi-même — que je ne compte pas, dis-je, sur des représentations parfaites, à l'Opéra de Paris, des mélodrames wagnériens. Mais ces représentations, souhaitables en tout état de cause, et inévitables d'ailleurs (puisque Richard Wagner fait, comme on dit, de l'argent) ne serait-il pas possible qu'elles fussent désormais moins défectueuses?

En premier lieu, des améliorations s'imposent quant à la traduction des poèmes.

Certes, aucun vers français, obligé de se plier à la polyrythmie et à l'accentuation musicales, ne rendra le vers wagnérien, si plein de choses en peu de mots, dense et bref. Et il n'y a point de la faute de Victor Wilder s'il a échoué dans la formidable entreprise à laquelle, très infatigablement et très honorablement, il consacra sa vie. C'est ma conviction, — et peut-être, sur ce point du moins, m'accordera-t-on quelque compétence, — que même le plus adroit des poètes n'aurait pas réussi mieux que lui. Cependant, elle ne saurait être conservée tout entière, cette traduction qui, parfois, jette à l'oreille, dans un cri tragique, quelque mot bouffon ou bas, et qui, pour courir après le sens ou attraper la rime, répète les notes, dédouble les noires en croches, les croches en doubles-croches, au point de modifier totalement, sinon la mélodie elle-même, du moins l'allure de la mélodie; et l'on s'imagine aisément ce que doivent perdre, à un tel dérangement, des œuvres où le poète-musicien, selon sa propre

règle, s'est acharné au très exact, au très étroit hymen de la musique avec la parole, à l'unification de la note et de la syllabe. Faudra-t-il donc recourir à une traduction en prose, où la phrase, libérée des entraves prosodiques, obéirait plus fidèlement au sens du texte et à la volonté du chant? Je ne veux pas traiter d'une façon générale la grave question si le mélodrame peut se passer du vers; je me bornerai à faire remarquer que traduire en prose les œuvres de Wagner, ne diminuerait qu'à peine les difficultés d'une traduction musicalement acceptable. Le monosyllabe est fréquent dans le langage wagnérien, le net, lourd et ferme monosyllabe; et rien ne pourra faire, — même si on a répudié la mesure poétique et la rime — qu'un monosyllabe allemand puisse toujours être exprimé par un monosyllabe français. Un exemple; dans les textes wagnériens revient fréquemment le mot *Fluch*, qui signifie « malédiction », qui ne peut être rendu, ne *doit* être rendu que par « malédiction ». Donc, en prose comme en vers, il faudra mettre cinq syllabes françaises au lieu d'une syllabe allemande, c'est-à-dire cinq notes au lieu d'une note; et que devient la rude et brève violence du son imprécatoire? Notez que de telles difficultés, ou plutôt de telles impossibilités, se présentent à chaque instant, sous des formes diverses. Et la prose n'en triomphe pas. Puis, la mélodie wagnérienne, continue, infinie, et, par conséquent, plus vague que les phrases mélodiques de jadis, n'a-t-elle pas besoin d'être, non pas bornée, mais étreinte, maintenue par le rythme strict du vers, et, çà et là, comme fixée par le court arrêt de la rime à une cime d'où elle s'élancera de nouveau? Richard Wagner a si bien senti cette nécessité de préciser, par la parole, sa mélodie, que, lorsqu'il n'use point du vers rimé, il emploie le vers allitéré, fréquemment et fortement allitéré, qui marque, pour ainsi dire, les pas du thème, et offre des points de repère à l'oreille. Je n'ignore pas que de remarquables traductions, en prose, de Richard Wagner, nous sont offertes à cette heure; elles sont dues à celui des wagnéristes qui, plus intimement qu'aucun autre, a pénétré l'œuvre poétique et musicale du maître. J'oserai dire pourtant qu'elles ne me satisfont qu'à demi, car elles ne peuvent, même extraordinairement adéquates, reproduire parfaitement la diverse et nette ligne du vers, par où le

chant se précise. Et c'est surtout aux scènes les plus ardentes de *Tristan et Yseult*, que le « ton-dichter » a multiplié les petits vers courts, pareils à des saccades d'essoufflement, et les brusques rimes où la passion se heurte, se rompt, se déchire, pour s'en renvoler, saignante. Alors que faire? à quoi se décider? J'ai indiqué les inconvénients de deux méthodes sans en trouver une qui soit bonne. C'est qu'en effet, de tout à fait bonne, il n'y en a pas. En somme, j'inclinerais pour la traduction en prose, encore que l'œuvre y doive perdre une grande part de son effet. Il est probable que l'on s'en tiendra à la traduction versifiée de Victor Wilder, vaguement améliorée par le collaborateur d'Edmond Roche. Tant pis. Ce n'est pas la seule résignation où nous serons obligés....

Car il est évident que, justement enorgueillis par leur science du théâtre, — science admirable en bien des occasions, — les directeurs de notre Académie nationale de musique n'admettront pas l'inutilité de leur ancienne expérience en la manifestation d'un art nouveau. Ils tiendront à honneur de monter, eux-mêmes, la nouvelle œuvre wagnérienne : et ils le feront avec une intelligence que tout le monde reconnaît et un zèle dont personne ne doute. Allons, soit! Et nous y consentons, puisque, aussi bien, nous ne saurions nous y opposer. Que, du moins, ils daignent ne point se hâter de croire qu'ils savent en effet tout ce qu'ils n'ont jamais appris; que, sans trop s'en tenir à une exacte reproduction des représentations allemandes (car nous sommes en France), ils consultent, en divers pays, les artistes les mieux informés et les plus fervents; qu'ils prennent surtout l'avis des jeunes wagnéristes français, désormais plus subtilement compétents que nous, les anciens, sur la façon d'exprimer, totale, la pensée du maître; qu'ils obtiennent de leurs décorateurs des décors qui ne ressemblent pas à tous les décors, et où pourra se mouvoir en son nécessaire milieu l'action wagnérienne : — pourquoi ne demanderaient-ils pas au grand Puvis de Chavannes des croquis pour les trois actes de *Tristan*? — Qu'ils exigent de leurs costumiers des costumes qui ne soient point pareils à ceux de *Sigurd*, qui ne soient pas semblables non plus à ceux des théâtres de Berlin et de Munich, triomphe du poncif allemand, qui est le pire des poncifs : — pourquoi ne

demanderaient-ils pas à Gustave Moreau, avec l'habillement magique de Brangæne, celui d'Yseult qui, sous aucun prétexte, ne doit être vêtue, pendant la traversée, en jeune dame qui part pour le bal, ni, dans la nuit des mortelles amours, en Marguerite qui va chanter au rouet! — En un mot que, pour représenter Richard Wagner, ils *wagnérisent*, quelque peu du moins, l'Opéra de Paris! Et il faudra bien que nous les félicitions, puisqu'ils auront fait tout leur possible.

Le terrible obstacle, c'est l'orchestre. Non pas l'orchestre même, égal sinon supérieur aux plus fameux de l'Europe, et qui fait, justement, l'admiration des maîtres de chapelle de l'étranger... mais le chef de cet orchestre. J'ai dit pourquoi. Ah! une inspiration heureuse, et un beau courage, ce serait de ne pas remettre la direction de *Tristan et Yseult* à un musicien, si grand, si célèbre fût-il, qui n'aurait point consacré de longues années, sinon toute sa vie! à l'étude obstinée, à la compréhension entière — je veux dire poétique autant que musicale — du plus extraordinaire, du plus périlleux de tous les chefs-d'œuvre tragiques. Point d'Allemands, certes, au pupitre de l'Opéra de Paris, quelle que soit l'autorité triomphante de M. Mottl, ou de M. Hermann Lévy. Mais, parmi les musiciens français, — j'entends parmi les nouveaux, — n'en est-il point de déjà considérables dans l'opinion publique, qui, par une longue accoutumance des œuvres wagnériennes — car il faut éviter le retour d'une récente mésaventure, — seraient en état de diriger savamment et *passionnément*, musicalement et *poétiquement*, l'orchestre de *Tristan et Yseult*?

En ce qui concerne les acteurs-chanteurs, on peut affirmer que l'Opéra de Paris a de quoi nous assurer une exécution comparable et peut-être préférable à celles dont se targuent les plus grandes scènes allemandes. Si vous exceptez le très sûr, le très ardent Van Dyck, et l'extraordinaire Sucher, quels artistes de là-bas sont dignes d'être comparés aux nôtres? Mais encore, parmi ceux-ci, faudra-t-il bien choisir. Le fâcheux serait de se laisser décevoir par l'éclat des renommées, ou de céder à la tyrannie des hiérarchies. Ce ne sont pas les plus illustres artistes français qui doivent chanter et jouer Richard Wagner, — non, ce sont les meilleurs d'entre les plus jeunes. Qui donc

a triomphé, dans *Lohengrin*, à côté de Van Dick? Delmas. Qui donc a triomphé, dans la *Walkyrie*? Delmas et mademoiselle Bréval. Pourquoi? parce que, nouveaux, ils ne sont pas encore irrémédiablement imbus des vieilles méthodes, des anciens préjugés; parce qu'ils n'ont pas encore assez souvent chanté Méphistophélès ou Rachel, pour s'en souvenir en chantant Wotan ou Brunehilde; parce qu'ils peuvent apprendre, ayant moins à oublier; et parce qu'ils sont jeunes et ardents et téméraires et épris de l'avenir comme il sied de l'être pour faire vivre devant le public les personnages enfantés par l'extraordinaire et palpitant génie de Richard Wagner.

Je me résume. De toutes les œuvres du maître de Bayreuth, *Tristan et Yseult* est celle qui me semble devoir être représentée le plus prochainement sur la scène de l'Académie nationale de musique. Si l'Opéra se résout à rompre avec ses vieilles coutumes, il pourra réaliser une exécution supérieure à celles de la plupart des théâtres allemands, égale peut-être à celles de Bayreuth. S'il s'obstine en ses antiques errements, il nous donnera une soirée analogue à celle de *Lohengrin* et à celle de la *Walkyrie*, c'est-à-dire excellente en quelques parties, très médiocre en d'autres, acceptable dans l'ensemble. Même, dans ce cas, *Tristan et Yseult* doit être joué à Paris! car l'œuvre réussira magnifiquement en dépit des faiblesses de l'exécution; et il faut qu'elle ait en France cette victoire, non seulement pour que soit glorifié l'auguste mort, non seulement pour qu'un nouvel idéal enchante notre patrie, mais parce que l'art wagnérien triomphant en France, c'est, comme Alfred Bruneau l'a dit justement et admirablement, toutes les surannées écoles définitivement abolies et dispersées, l'opéra expulsé par le drame musical et la large indépendance de toutes les inspirations et la voie de la prochaine gloire ouverte aux musiciens français affranchis par Richard Wagner au point qu'ils pourront même ne pas lui ressembler.

CATULLE MENDÈS.

SUR LA CÔTE DE CALIFORNIE

I

Depuis deux jours, le *Southern Pacific* roule dans la poussière. Avant-hier, c'était encore le domaine du coton et de la canne à sucre. C'étaient les grands arbres avec les lianes et les lichens gris qui donnent aux paysages de la Louisiane une si intense mélancolie. C'étaient les flaques d'eau sous le feuillage et les rives dorées des « bayous » où les alligators se chauffent au soleil. Puis la végétation s'est faite rare et le bon sourire satisfait a disparu sur les visages nègres. Le Texas est une terre de labeur.

Un instant, sur la gauche, est apparu le Rio Bravo del Norte, dont il est si souvent question dans les récits mexicains. A El Paso nous avons touché les domaines du président Porfirio Diaz. La ville américaine et la ville mexicaine se font vis-à-vis ; un tramway international court de l'une à l'autre et les garnisons qui lisent, pour se distraire, les récits héroïques du passé, éprouvent bien, de temps en temps, une toute petite

démangeaison belliqueuse! El Paso, c'est la « frontière de l'Est » des Yankees.

Ses clochers ont disparu dans un nuage blanc. Il n'y a plus à présent qu'une solitude lamentable, vaste étendue de sable semée de broussailles jaunes : de petites montagnes ramassées, rougeâtres, aux dentelures farouches, y sont assises comme pour un conciliabule infernal. Pas un arbre, pas une source : de temps à autre un hameau désolé : toute cette nature a l'air méchant ; elle décourage les hommes venus pour la dompter. C'est l'heureux privilège de la terre californienne de ne se laisser approcher qu'à travers des régions maudites et alors, que l'on arrive par la vallée de Sacramento ou par celle de Los Angeles, on est saisi et charmé, au quatrième réveil, par la grande lumière qui s'épand sur les choses et qui leur donne un relief et des contours de paradis terrestre... Dans ces deux vallées toute l'histoire de la Californie a tenu : la conquête pacifique et la conquête armée, les missions et les mines, l'or et la culture.

II

Le soleil tout-puissant paraît, au premier abord, avoir desséché, jusqu'en ses assises profondes, cette longue presqu'île qui allonge entre l'océan Pacifique et la mer Vermeille l'aridité de ses roches et de ses sables. C'est la Basse-Californie que Fernand Cortez visita en 1537 ; son nom lui vient, dit-on, d'une vieille chanson espagnole qui célébrait les richesses et les beautés des régions inconnues, situées au nord-ouest de Mexico : et, après tout, la vieille chanson ne mentait pas ; les métaux précieux sortis du sol californien sont là pour l'attester.

Presque à la pointe de la presqu'île, bâtie dans un lit de torrent sans eau, abritée par un promontoire rocheux, La Paz fait vis-à-vis au port de Mazatlan, situé dans la province mexicaine de Sinaloa. Le district environnant n'est pas sans

importance au point de vue agricole, mais le sous-sol en constitue la principale richesse. Les mines d'or et d'argent y abondent. On prétend que jadis, au temps des Jésuites, leur production atteignait un chiffre mensuel de plusieurs millions. Beaucoup de légendes et d'histoires dramatiques se content à ce sujet : les galeries les plus riches auraient été obstruées en 1767, lors du renvoi des Jésuites, et les Indiens, depuis lors, auraient fidèlement gardé le secret de l'exploitation interrompue.

A deux cent cinquante kilomètres de La Paz, la petite ville de Loreto, assise au bord de la mer Vermeille, recueille ses souvenirs et reçoit des pèlerins : elle est encore le centre religieux du pays et l'on y vient de très loin allumer des cierges en l'honneur de la Vierge Marie. C'est là qu'en 1697 le missionnaire jésuite Salvatierra fonda la première mission fortifiée, pour la conquête du sol et la conversion obligatoire des indigènes, et c'est là aussi que, le 24 novembre 1768, le Père franciscain Junipero Serra, natif de Majorque, débarqua avec quinze autres Pères pour succéder aux Jésuites expulsés l'année précédente.

Il ne s'agissait pas seulement de conserver les missions des Jésuites, mais d'en créer de nouvelles, en montant vers le nord, par où pouvait venir l'Anglais, en ce temps-là le rival redouté de l'Espagnol. Le gouvernement de Madrid avait traité avec les Franciscains. Il assurait à chaque Père environ quatre cents piastres par an et leur donnait aussi quelques soldats pour les protéger. Ceux-ci devaient vivre dans un *presidio* proche de la mission. Il était entendu également que l'on établirait le plus tôt possible des *pueblos* ou villages destinés à devenir des centres de colonisation. Mais ces préoccupations matérielles tourmentaient peu la sainte âme du Père Junipero Serra. Il ne songeait, lui, qu'à baptiser les Indiens. Qu'importait le reste? Le monde lui était indifférent : il restait insensible au charme des plus innocentes distractions et tenait les yeux fixés, par delà les horizons de la vie, sur une éternité naïvement paisible. Il était, d'ailleurs, bon et doux, et sa biographie, que son ami et successeur, le Père Palou, nous a laissée, légitime fort bien l'enthousiasme avec lequel la Californie, en 1884, a célébré le centenaire de sa mort.

Une ligne conventionnelle partant de Yuma, où le Rio Colorado, sorti des sublimes horreurs du Grand-Cañon, se jette dans la mer Vermeille et aboutissant à la baie de San-Diego sur l'océan Pacifique, sépare aujourd'hui la Basse-Californie restée mexicaine de la Californie proprement dite, devenue yankee. La baie de San-Diego fut la première conquête franciscaine. On organisa quatre expéditions pour s'y rendre. Un petit navire, le *San-Carlos*, partit du cap San-Lucas le 11 janvier 1769, portant vingt-cinq soldats. Il paraît, chose difficile à expliquer, qu'il lui fallut trois mois et demi pour faire la route. Un autre, le *San-Antonio*, mit à la voile le mois suivant. Par la voie de terre venaient le Père Crespi, accompagné du capitaine Rivera, et le Père Serra, escorté par le capitaine Portala. Le 11 juillet, la mission de San-Diego était fondée: une grand'messe fut chantée en plein air et la prise de possession se fit en grande solennité, au nom du roi d'Espagne.

Tout aussitôt, le Père Crespi et le capitaine Portala furent chargés par le Père Serra de pousser une reconnaissance dans l'intérieur des terres: il s'agissait de retrouver la baie de Monterey, découverte et décrite vers 1602 par Sébastien Vizcaino. Les deux voyageurs ne la trouvèrent pas: ils errèrent le long des berges de la Salinas: c'était à l'automne. Dans la vallée roussie, les *ground squirrels*, ces gros écureuils gris qui ne savent pas grimper, jouaient gauchement: des chênes très sombres tachetaient les collines aux nuances fauves et aux reflets cuivrés, formant un de ces paysages bizarres comme on en voit, sans y croire, sur les paravents japonais: et le soir, l'éblouissante féerie des couchers de soleil charmait leurs regards et soutenait leur constance. Ils allèrent ainsi, apercevant peut-être quelques traces laissées par les tribus indiennes, bien que ces parages fussent peu fréquentés, mais ne rencontrant aucun obstacle sur leur route. Ils passèrent au pied des monts que couronne aujourd'hui l'observatoire de Lick et traversèrent la plaine où l'Université de Palo Alto étend le réseau de ses cloîtres de granit rouge. Puis, un beau soir, la baie de San-Francisco leur apparut, cerclée de collines, à demi couverte par les brumes nacrées, avec ses îles et ses îlots, et les roches qui gardent son étroite et mystérieuse

entrée sur l'Océan. Sauf les phoques qui doivent être des gens routiniers et, sans doute, faisaient déjà leurs délices d'habiter sur ces roches, tout cela était désert. Qu'eût pensé le pauvre franciscain, si, par une fente ouverte sur l'avenir, il avait pu apercevoir, se faisant vis-à-vis sur la baie, ces deux puissantes cités, San-Francisco et Oakland, avec leurs faubourgs, leurs chemins de fer, leurs télégraphes, leurs clochers et les immenses bacs à vapeur qui vont de l'une à l'autre, remuant lourdement les eaux laiteuses?

Pendant ce temps, on souffrait cruellement à San-Diego : les provisions attendues n'arrivaient pas; sans doute, le navire qui les apportait avait fait naufrage. Le Père Serra assembla son conseil et la retraite vers Loreto fut décidée. Mais le lendemain, au jour levant, on aperçut enfin la voile tant désirée et les projets de marche en avant furent repris. Une nouvelle expédition, partie le 16 avril, découvrit enfin la baie de Monterey : elle était bien telle que Vizcaino l'avait décrite cent soixante-sept ans plus tôt. Le 3 juin, la mission de San-Carlos fut fondée : un presidio, situé à peu de distance, devait la protéger. Des Indiens se trouvaient là. « Effrayés par les décharges de mousqueterie, ils s'abstinrent pendant quelques jours de prendre contact avec les blancs. Mais bientôt, ils s'approchèrent, confiants, et furent amicalement reçus[1]. »

Quand la nouvelle de cette fondation parvint à Mexico, le 10 août 1770, elle y causa un grand enthousiasme : un *Te Deum* fut chanté, le canon tonna et le marquis de Croix, vice-roi en exercice, reçut solennellement les félicitations de ses administrés comme si le nombre de toutes les Espagnes se fût trouvé accru par le fait.

Monterey devint bien vite le centre et le point de ralliement des établissements espagnols. Des expéditions nombreuses en partirent dont l'une, en 1772, remonta jusqu'à la vallée de Sacramento. Enfin, le Père Serra résolut de gagner la baie de San-Francisco. Le 17 juin 1776, sous la conduite des Pères Palou et Cambon, une petite caravane quittait le rivage. « Il y avait, dit la chronique, sept colons mariés et dix-sept dragons également mariés avec beaucoup d'enfants et commandés par

1. Hittel, *History of San Francisco.*

Don José Moraga. » Les laïques s'installèrent dans un *presidio* improvisé et peu après les religieux inauguraient leur mission. Le 1er juin 1777, on y baptisait les premiers convertis. « Ils ne savaient guère d'espagnol et pouvaient seulement répéter, après le prêtre, les noms des trois personnes de la sainte Trinité et des saints et nommer les mystères ; ils récitaient les prières de chaque jour et s'agenouillaient devant la croix et les images. Cela était considéré comme suffisant[1]. » Il n'y avait aucune instruction. Seuls quelques enfants destinés au sacerdoce apprenaient à lire. Le plus grand nombre des Indiens demeuraient dans l'ignorance. On les appelait « gente sin razon », par opposition aux Espagnols réputés « gente de razon ». Il paraît qu'ils n'étaient pas à l'abri du fouet et qu'un long bâton, terminé par une pointe de fer, servait à réveiller leur pieuse ardeur quand ils s'endormaient à l'église ; mais, en règle générale, ils étaient bien traités, ce qui explique comment beaucoup d'entre eux acceptaient cette vie monotone et sans saveur.

Au lever du soleil, la cloche tintait pour la messe obligatoire. Puis venaient le déjeuner et le travail jusqu'à onze heures ; les femmes mariées en étaient seules exemptes. Trois heures de repos occupaient le milieu du jour et le travail reprenait jusqu'à l'office du soir. Comme distraction, les fêtes religieuses et peut-être d'innocentes récréations dont il serait curieux de connaître le détail. Le plus envié des plaisirs devait être de prendre part à l'expédition qui, presque chaque année, poussait jusqu'aux premières rampes de la Sierra Nevada, dans le but de faire des recrues. On mettait en avant les plus convaincus et les plus fidèles des nouveaux convertis : c'était à eux de persuader leurs frères indiens. Quelques troupes suivaient. La rencontre n'était pas toujours pacifique ; à plusieurs reprises, il y eut du sang versé. On appelait cela : *ir a la conquista*.

Le Père Palou, qui voit naturellement les choses en beau, écrit dans son journal : « Nous avons baptisé aujourd'hui trois enfants nés ces derniers temps d'un gentil et de trois sœurs qu'il avait épousées. Et, non content d'avoir trois femmes,

1. HITTEL, *History of San Francisco*.

il avait encore épousé sa belle-mère. Mais il a plu à Dieu de convertir ses quatre femmes : il n'a gardé que l'une, et les trois autres, après avoir été baptisées, ont reçu des maris selon la loi de l'Église. Tous ceux qui sont *soumis* vivent auprès de nous et deux fois par jour viennent aux offices. Ils vivent sur les moissons qu'ils obtiennent en cultivant le blé, le maïs et les haricots. Les pêchers et autres arbres de Castille qu'ils ont plantés donnent déjà des fruits. Ils portent des vêtements que nos Pères nous envoient du Mexique et qui sont donnés par le trésor public ou par de généreux bienfaiteurs. »

En 1787, il n'y avait que neuf missions : à la fin du siècle, il y en avait dix-huit avec 40 religieux et 13.500 néophytes; le bétail comprenait à peu près 70.000 têtes, et la récolte variait annuellement de 30 à 75.000 boisseaux de grains [1]. La mission de San-Francisco avait, en 1783, 215 Indiens, 308 têtes de bétail, 31 chevaux, 183 moutons; — en 1813, 1.205 Indiens, 9.270 têtes de bétail, 622 chevaux, 10.120 moutons; — en 1832, 204 Indiens seulement, 50.000 têtes de bétail, 1.000 chevaux et 35.000 moutons. Cette statistique peut s'appliquer, avec quelques variantes, à la plupart des autres missions. On le voit, les ambitions du Père Serra ne s'étaient pas réalisées : il avait rêvé de laisser derrière lui des milliers de catholiques : il ne laissait guère que des troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. Ce n'est pas que les Indiens aient déserté en masse, mais ils furent décimés par une maladie inexpliquée; la mortalité doubla parmi eux, en même temps que diminuait le nombre des naissances. Le phénomène s'est produit ailleurs : il semble que la race rouge ne puisse vivre au contact de la race blanche, même quand celle-ci ne lui apporte que la paix et le bien-être.

Lorsque le Mexique devint indépendant, le salaire des religieux fit défaut, ce qui ne contribua pas à les rendre républicains. Des tiraillements s'étaient produits entre eux et les militaires chargés d'assurer leur sécurité. L'élément civil avait pris parti pour les militaires; l'œuvre se désagrégeait de toutes parts; on sentait la sécularisation prochaine. Les Cortès l'avaient déjà demandée pendant les derniers temps de la

1. Royce, *American Commonwealths : California.*

domination espagnole : elle tarda à s'accomplir, mais l'état de choses auquel elle mit fin ne subsistait plus qu'en apparence.

Les souvenirs de cette époque tranquille et poétique sont restés chers aux cœurs des Californiens ; mais je gage que du haut du ciel, où ses vertus et ses bonnes intentions l'ont certainement conduit, le père Junipero Serra a refusé de regarder les lampions allumés en son honneur, le jour de son centenaire.

III

La période qui s'écoula de 1810 à 1846 vit se former, sur la côte du Pacifique, une société aimablement paresseuse, élégante, naïve et brave comme les aristocraties coloniales essaimées par la vieille Espagne dans les solitudes du nouveau monde. Étant pour la plupart de sang très pur, ces Californiens méprisaient un peu la République mexicaine devenue leur mère patrie, mais ils obéissaient à ses lois sans résistance. Ce qu'ils aimaient surtout, c'était l'atmosphère cristalline, les soirs embrasés, l'alternance heureuse des plaines, des bois et des monts, la grande houle de l'océan sur les grèves dorées et cette effervescence joyeuse de la nature qui, chaque printemps, revêt le pays d'un manteau de fleurs aux nuances triomphales. Éparpillés sur ce vaste territoire, se grisant d'air irrespiré, adorant le sport et la musique, ils se donnaient les uns aux autres une hospitalité charmante. Le galop et la sérénade rythmaient leur vie.

Point d'industries, bien entendu ; pas même le désir d'en établir. Les objets manufacturés leur arrivaient à de longs intervalles : ils les payaient fort cher et n'en prenaient nul souci. A partir de 1822, il y eut un commerce régulier avec Boston, par la voie de Panama. Puis, vers 1826, les premiers trappeurs apparurent, venant des montagnes Rocheuses, de ces profondeurs inconnues et terribles vers lesquelles on ne tournait que des regards craintifs, comme les enfants qui ont

peur des recoins obscurs. Bancroft estime qu'en 1830 il y avait quatre mille blancs en Californie, et qu'en 1846, à la veille de la conquête, ils étaient environ dix mille.

Les troubles commencèrent en 1829. Le ranchero Solis, ancien convict, groupa quelques soldats dont la solde était en retard; il y eut un petit combat près de Santa Barbara, une de ces batailles honnêtement inoffensives où l'on brûle beaucoup de poudre et à la suite desquelles on publie un grand nombre d'ordres du jour. En 1836, une sérieuse tentative d'émancipation força le Mexique à reconnaître pour gouverneur le chef du mouvement insurrectionnel, Alvarado. On prévoyait déjà que les États-Unis entreraient bientôt en scène. Cette même année 1836, le Texas s'était révolté. — Dans la nuit du 6 mars, 170 Texiens assiégés depuis onze jours dans l'église de l'Alamo par 4.000 Mexicains avaient péri jusqu'au dernier. Santa Ana, vainqueur, avait fait amonceler leurs corps sur un bûcher monstrueux et avait froidement contemplé la flamme qui les dévorait. De ces cendres immortelles la République texienne était sortie. Mais on savait qu'elle ne durerait pas. A Washington, l'annexion du Texas était décidée, en principe, même au prix d'une guerre avec le Mexique. Aussi une frégate américaine croisait-elle sur les côtes de Californie: son commandant devait, à la première nouvelle des hostilités, débarquer et prendre possession du pays en arborant le drapeau étoilé.

Entre temps, le nombre des Américains augmentait. Des négociants de l'est, gens entreprenants, quelques-uns fort distingués, s'étaient établis aux environs de Yerba Buena, le minuscule petit village qui allait devenir San-Francisco. Dans la vallée de Sacramento, il y avait tout un « settlement » d'aventuriers ou, comme l'on disait, de « pionniers », et parmi eux, quelques impatients qui s'avisèrent un beau jour de peindre un ours sur un drapeau en manière d'armoiries et de proclamer une République indépendante. On rapporte à ce sujet une anecdote assez typique. Ces néo-républicains, désireux de se procurer quelque otage de marque, descendirent pompeusement à Sonoma, le bourg voisin, pour s'emparer du général Vallejo qui y vivait tranquillement en militaire devenu planteur. Le général reçut fort bien ses

visiteurs et fit apporter des rafraîchissements pour aider leurs délégués dans la rédaction de l'acte de capitulation. Ce fut un peu comme dans l'arche de Noé. Délégués sur délégués pénétrèrent dans la maison et ne reparurent plus. Un patriote indigné et incorruptible, entré le dernier, les trouva tous ivres-morts dans le salon.

Des rumeurs absurdes circulaient dans le pays. On prêtait aux représentants du gouvernement mexicain des projets sanglants et on interprétait la présence de l'amiral anglais Seymour dans les eaux californiennes comme une menace éventuelle de conquête de la part de l'Angleterre. Un jeune officier des États-Unis, le capitaine (depuis général) Fremont, qui dirigeait une expédition topographique dans la Sierra Nevada, eut le tort d'ajouter foi à ces racontars et de se donner à lui-même la mission de conquérir la Californie sur un ennemi imaginaire. Comme un fruit mûr se détache de l'arbre, la Californie allait paisiblement tomber entre les mains du consul Larkin qui représentait les États-Unis avec autant de zèle que de mesure et de tact. Les violences inutiles de Fremont, les ridicules rodomontades du commodore Stockton, la loi martiale établie sans motif furent autant de maladresses dont les conséquences devaient être graves[1]. Il y eut une rébellion dans le Sud ; il fallut évacuer Los Angeles et Santa-Barbara, et le général Kearny, qui venait d'accomplir en se promenant la facile conquête du Nouveau-Mexique, se fit battre par les insurgés. Les Américains étaient évidemment les plus forts : ils n'eurent pas de peine à reprendre Los Angeles et le bon sens leur dicta ensuite une amnistie générale. Mais les haines de races étaient nées ; jusqu'en 1858 elles devaient occasionner des crimes dans les comtés du Sud et la guerre sociale ne devait plus cesser qu'après la disparition définitive des vaincus. Ils avaient perdu leur indépendance, ils allaient perdre leurs fortunes. Les vastes domaines qu'ils tenaient de la métropole avaient des limites vagues et la propriété en était fixée par des titres incomplets. Le flot montant

1. C'est le 7 juin 1846 que les États-Unis s'emparèrent de la Californie. Cette prise de possession ne devint régulière que par le traité de Queretaro, signé le 30 mai 1848.

des émigrants empiéta sur eux : des procès sans nombre s'engagèrent. Ils les perdirent ou se ruinèrent pour les gagner et bientôt il n'y eut plus pour eux d'autre alternative que de quitter le pays ou de tomber dans la misère. Quelques-uns de leurs descendants y sont encore.

Et soudain, comme la Californie cherchait à se pacifier et à s'organiser, le cyclone de l'or éclata. Nulle météorologie n'avait pu le prévoir. Le 19 janvier 1848, un ouvrier qui travaillait à la construction d'une scierie hydraulique à Colonia, dans la région de Sacramento, trouva les premières pépites. Il les porta à San-Francisco[1] où elles furent exposées aux regards de tous. En un clin d'œil, la ville se vida. Le 29 mai, le journal *le Californien* suspendait sa publication, faute de lecteurs. Dès la fin de juillet, les mines avaient produit 250.000 dollars et la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. On arrivait de partout, de Los Angeles, de l'Orégon, des îles Hawaï, du Mexique, du Chili. Annoncée le 20 septembre à Baltimore, la découverte de l'or provoqua d'abord des sourires d'incrédulité, mais bientôt, le doute ne fut plus permis ; le cyclone arrivait. Août et septembre avaient produit 600.000 dollars (3 millions de francs). Une folie spéciale s'emparait de tous : on vit des mariages se rompre, des familles se désorganiser et des agences d'émigration se fonder. Des prédicateurs, qui montaient en chaire un dimanche pour anathématiser le culte idolâtre du veau d'or, étaient en route le dimanche suivant. En quelques mois, le chiffre de la population, en Californie, tripla. A la fin de janvier 1849, quatre-vingt-dix vaisseaux chargés de monde avaient quitté les ports de l'Est et soixante-dix autres se préparaient à les suivre. Cette même année 1849 produisit 1.500.000 dollars et amena 100.000 émigrants. En 1850, on compta 3 millions de dollars. En 1851, on passa à 34 millions et en 1852, à 46 (230 millions de francs). A la fin de cette année-là, la population s'élevait à 255.000 âmes. Entre temps, une constitution avait été votée et la Californie avait pris rang dans l'Union, malgré la violente opposition des

1. Yerba Buena avait reçu officiellement, l'année précédente, le nom de San-Francisco et ne comptait encore que fort peu d'habitants.

sénateurs sudistes, lesquels voyaient s'augmenter ainsi le nombre des États antiesclavagistes.

San-Francisco n'avait pas de trottoirs, mais possédait un grand nombre de criminels, repris de justice, échappés du bagne, qui multipliaient les mauvais coups. L'émigration avait amené deux catégories de citoyens : une élite d'hommes énergiques, intelligents et tenaces, et une élite d'hommes débauchés, paresseux et malhonnêtes. Les premiers se réunirent pour pendre les seconds. C'est ce qu'on a appelé le « Comité de Vigilance » de 1851. Il y en eut un second en 1866. L'un et l'autre furent absolument remarquables pour l'esprit pratique qui présida à l'organisation, la correction des enquêtes, la fermeté et la modération des jugements. Il y eut peu d'exécutions : elles suffirent à inspirer aux criminels une salutaire terreur.

Dans les mines, on jouait volontiers du couteau. Des campements étranges, sommairement établis dans un repli de montagne, réunissaient les Européens décavés et les Yankees avides. Des fortunes se faisaient et se défaisaient au jeu. La bête humaine se montrait dans toute sa sauvagerie, sans frein et sans loi.

Pauvre Californie ! Les véritables richesses de son sol privilégié demeuraient inconnues, attendant la fin du mauvais rêve et la venue du bon ouvrier.

IV

Ici se place un incident qui intéresse trop directement la France pour qu'on puisse le passer sous silence. La fièvre de l'or avait sévi, comme une véritable *influenza*, sur les deux rives de l'Atlantique, dans le vieux monde comme dans le nouveau. Les agences d'émigration de Bordeaux et de Paris n'étaient pas les moins actives et, vers 1851, il y avait tout près de 8.000 Français en Californie. Disséminés dans les cam-

pements miniers, où d'abord ils avaient été accueillis comme de bons et joyeux compagnons, leur présence n'avait pas tardé à susciter des jalousies et des rivalités haineuses. Mal protégés, parce que leur esprit de retour demeurait intense et les empêchait de demander la naturalisation, ils finirent par être en butte à l'hostilité des Américains qui les chassèrent brutalement des mines.

Le comte de Raousset-Boulbon se mit à leur tête. Il était lui-même un naufragé de la vie et avait passé, en Californie, par les plus durs métiers. Coureur d'aventures plus que de dollars, ambitieux de gloire plus que de richesse, il entrevit la possibilité de venir en aide à ses compatriotes malheureux, tout en dotant la France d'une colonie nouvelle. Il s'agissait de la Sonora à laquelle on attribuait, à tort ou à raison, un sous-sol minier d'une grande étendue. En tout cas, ces mines existaient, car leur exploitation n'avait cessé qu'avec la domination indienne.

Raousset-Boulbon se rendit à Mexico et, appuyé par le ministre de France et par une puissante maison de banque, il acquit à ses vues le président Arista. Revenu à San-Francisco, il y organisa son expédition et, le 10 juin 1852, il débarquait à Guaymas avec 250 Français. Dans l'intervalle, les intrigues de l'Angleterre avaient arraché au président du Mexique le retrait de la concession. Le général Blanco, gouverneur de Sonora, reçut fort mal la petite troupe et fit à son chef des offres inacceptables. Ce dernier se décida à marcher de l'avant. Après un arrêt à Magdalena, où ils assistèrent à de grandes fêtes religieuses et devinrent en peu de temps les amis de la population indigène, les Français, arrivés devant Hermosillo, en chassèrent le général Blanco et ses 1.200 soldats et s'installèrent dans la place. Par malheur, Raousset-Boulbon tomba dangereusement malade et fut pour de longs jours réduit à l'impuissance. Sa troupe, découragée, prêta l'oreille aux propositions de Blanco. Les Français reçurent quarante mille piastres à la condition d'évacuer le pays. Ils regagnèrent Guaymas, transportant leur chef dans une litière, et se rembarquèrent pour San-Francisco. Or, en Californie, la prise d'Hermosillo avait eu un retentissement considérable; un renfort de 600 Français allait partir et les capitalistes se

préparaient à soutenir l'entreprise. Revenu à la santé, Raousset-Boulbon résolut d'organiser une seconde expédition.

De nouveau, il se rendit à Mexico. A la suite de trois pronunciamentos successifs, Santa Ana s'était installé dans le fauteuil présidentiel. Un traité fut conclu entre le chef d'État et l'aventurier pour l'établissement au Sonora de 500 Français. Mais, comme Raousset-Boulbon se préparait à quitter la ville, Santa Ana, toujours sous l'influence de l'Angleterre, le rappela, reprit sa parole, et par compensation, lui offrit le commandement d'un régiment mexicain. Raousset-Boulbon refusa en termes hautains et partit.

Son idée lui avait suscité des rivaux. Un corps de « flibustiers » américains, sous la conduite d'un certain Walker, s'organisait en Californie et fut bientôt en route pour la Sonora. Ce qu'apprenant, Santa Ana, inquiet et préférant les Français aux Yankees, revint une troisième fois sur sa décision. Raousset-Boulbon fut autorisé à s'établir en Sonora avec trois mille de ses compatriotes. On touchait au but : à San-Francisco, trois cent mille dollars furent souscrits par des banquiers français ou amis de la France. Personne ne doutait du succès de l'entreprise, lorsque le gouvernement des États-Unis intervint à son tour : sous le fallacieux prétexte de violation des lois de neutralité, les Français furent arrêtés et désarmés : on ne laissa partir que trois cents colons sans défense et sans ressources.

Raousset-Boulbon leur avait promis de les suivre : son découragement était extrême, mais il n'hésita pas. Le 24 mai, dans la nuit, il s'embarqua secrètement. A Guaymas, la trahison l'attendait. Santa Ana n'avait plus peur de Walker et de sa bande déjà dispersée, et ses dispositions étaient prises pour anéantir les colons. Dès la première rencontre, une centaine d'entre eux périrent. Les autres refusaient de se rendre tant que leur chef ne serait pas compris dans l'amnistie qu'on leur offrait. Les Mexicains ayant cédé sur ce point, ils se rendirent. Mais, au mépris de la parole donnée, Raousset-Boulbon fut exécuté le 12 août 1853. Napoléon III, sollicité d'intervenir, avait refusé.

La colonie française de Californie a décru en richesse et en nombre : son patriotisme est encore vibrant. En 1870, un

million cinq cent mille francs sont venus de San-Francisco adoucir les maux de nos soldats... mais notre place est prise. Encore un pays que la nature et le hasard avaient orienté vers l'influence et le génie français et que nous avons maladroitement perdu! Nous devrions au moins honorer une grande pensée et un noble caractère en élevant un petit bout de statue au comte de Raousset-Boulbon.

V

Il vous est loisible de relire ces choses en visitant vous-même les lieux qui en furent le théâtre : le récit sera autrement éloquent que le mien.

Toutes les missions ne sont pas ruinées : il y en a dont les chapelles, à demi restaurées, servent de paroisses. On y voit encore des peintures enfantines et des statues contournées représentant la Vierge en robe à paniers ou les saints en abbés de cour. Quand, au matin, par une aurore empourprée, ou bien à l'angélus du soir, la cloche, apparente au-dessus de la façade dentelée, se met à tinter doucement, elle évoque les pauvres Indiens râclant le sol avec leurs instruments primitifs, les lourds chariots aux roues massives, la sentinelle montant, autour de l'enceinte, une garde fantaisiste, et les longues processions avec les cierges de cire et les images de bois doré. Vous trouverez la mission de Monterey discrètement cachée derrière un repli de terrain et se mirant dans un étang bordé de roseaux à fleurs blanches; celle du Carmel, proche de la baie où, comme au temps des Franciscains, les vagues caressent sans contrainte la belle plage arrondie sans que nul bruit humain interrompe leur rythme musical. Dans les chemins poussiéreux, vous croiserez des hommes à cheval qui chantent des paroles yankees, sur des airs espagnols, et poussent devant eux des bestiaux. Ces hommes ont la chemise ouverte sur la poitrine nue : leur déshabillé est artistique et chacun de leurs mouvements charme par la grâce inconsciente dont il est empreint.

Quand vous aurez passé les montagnes de Santa-Ynez et aperçu la plaine de Santa-Barbara et l'océan Pacifique semé de grandes îles lumineuses, ce sera la Californie du Sud, plus exubérante, plus chaude de teintes, presque tropicale par endroits. Vous irez visiter la mission de Santa-Barbara qui seule est intacte, et le vieux franciscain irlandais qui entr'ouvre d'un air bougon la porte vermoulue sourira presque, s'il sait que vous venez de Paris. Vous attacherez votre cheval à l'ombre d'un poivrier et vous écouterez la fontaine qui joue dans le grand silence de midi, tandis qu'une avalanche de soleil tombe sur la terrasse blanche et que les cactus et les aloës détachent sur les murs de pisé leur dentelure bleue.

Autour de Santa-Barbara il y a beaucoup de *ranchs* pour la culture des citrons, des olives, des oranges. Les citronniers sont plantés en quinconce, espacés respectueusement comme de grands personnages. Entre eux circulent les tuyaux d'irrigation : sous les feuilles vernissées se cachent les gros fruits d'or.

L'eau vient de la montagne où sont aussi les *vaqueros* préposés à la garde des animaux. Vous irez les voir : ce sont de beaux gars mexicains, hardis cavaliers et joyeux chanteurs. Ils passent, là-haut, des nuits musicales, la guitare à la main, sous la surveillance d'un vieux patriarche qu'ils appellent « l'oncle » et dont ils suivent les instructions au pied de la lettre. Quand l'oncle est soûl, les vaqueros se grisent pour lui tenir compagnie. Ils ne parlent qu'espagnol et se marient entre eux. Ils descendent de temps en temps à Santa-Barbara pour un grand bal qu'ils organisent et dans lequel ils exécutent, au travers des danses, mille tours d'adresse que leur suggère leur imagination fertile de séducteurs. Ils prennent aussi leur part du carnaval fleuri qui se déroule, une fois l'an, par les rues de la ville.

Cela, c'est tout ce qui reste de la vieille Californie mexicaine, échappée au joug des missions, non encore utilisée par l'industrieux Yankee, insouciante et frivole. En ce temps-là comme aujourd'hui, la « bianca flores », la fleur d'amour, modeste et pâle, dont le nom revient si souvent dans les chansons des vaqueros, exhalait le long des sentiers son parfum pénétrant, les crieris jasaient aux approches de la nuit, les serpents à sonnettes sifflaient sous les herbes, et la houle

balançait des bancs de varech, d'un varech très doré, doré comme le sable de la plage. Et les yeux d'alors pas plus que les yeux d'aujourd'hui ne pouvaient, la nuit, fixer la lune, éblouissante comme un soleil, dans cette atmosphère si pure!

VI

Une Californie moderne a pris naissance : l'histoire de sa formation n'est pas faite pour intéresser l'Européen; c'est une histoire de crises locales; on peut la résumer en quelques lignes. Il y eut des spéculations folles, des paniques absurdes, voire même une émeute socialiste organisée vers 1877 à San-Francisco par l'agitateur Kearney. Un moment on crut avoir trouvé des diamants, et la fièvre de la fortune reprit, intense. Un flot d'émigrants, provenant de tous les coins de la terre, arrivait sans cesse : d'autres quittaient le pays, enrichis ou définitivement ruinés. Jamais on ne vit, nulle part, semblable instabilité sociale. Comment faire une nation avec tous ces éléments irréductibles? On n'y songeait même pas. Et pourtant la nation s'est faite, toute seule. Le passé a pris sa revanche. Les envahisseurs avaient conquis le sol ; le sol, à son tour, a reconquis ses vainqueurs. Il a eu raison de leurs habitudes nomades, de leur scepticisme de vagabonds. Il les a fixés, disciplinés, domptés. Oh! comme ils l'aiment maintenant, ce sol divin! Cela se voit même dans la capitale restée cosmopolite malgré tout, mais le sentiment est bien plus fort dans les villages et dans les campagnes. Ils font des affaires parce qu'ils ont cela dans le sang. Mais ils subissent aussi l'influence de ce clair soleil qu'ils boivent tout le jour, de ces étoiles qu'ils peuvent compter toutes les nuits. Ils ont le sens artistique, et leurs ambitions sont royales :

Thy sons shall be as gods of classic story;
Thy regal daughters noble, fair and strong.
From thy new world shall rise immortal heroes,
O golden land of labor, art and song! [1]

1. Joséphine Walcott

Le pinceau et la plume sont encore un peu gauches dans leurs doigts inexpérimentés, mais la sève est vigoureuse et son ascension rapide.

VII

Près d'Oakland, sur les flancs d'une colline aux formes grecques, s'étagent les constructions légères, mais déjà démodées, de l'Université de Californie. Toute une génération porte déjà l'empreinte de la science acquise en ce lieu. Plus californienne dans ses tendances sera vraisemblablement la nouvelle Université de Palo Alto, fondée par le sénateur Stanford sur son propre domaine, situé entre San-Francisco et Monterey. Par une heureuse inspiration, l'architecte l'a bâtie dans le style des missions, mais avec des matériaux précieux. Un porche surbaissé donne accès dans une cour centrale que décorent des plantes des tropiques groupées en huit massifs géants. Un cloître très vaste l'entoure, reliant les bâtiments à un étage couverts de tuiles rouges. D'autres cours et d'autres cloîtres viendront peu à peu compléter le plan d'ensemble. Ce qui est là représente déjà une dépense de près de cent millions de francs, et, comme les étudiants ne rapportent guère, il faut, pour soutenir le train d'une pareille maison, des revenus considérables. M. Stanford y a pourvu. En plus de sa royale dotation, il a laissé ses chevaux, qu'il aimait tant, et sa célèbre galerie de tableaux. Sur le domaine de Palo Alto il y avait mille quatre cents chevaux : les connaisseurs les estimaient fort. L'Université en a vendu un grand nombre, mais elle n'a pas renoncé à l'élevage, qui est, pour elle, une source de profits. Cette annexe hippique est bien digne d'une université californienne. Quant aux objets d'art, on leur a bâti un bel asile sur la lisière des bois, un peu loin des jeux et du bruit. Tout à l'opposé sont les maisons des professeurs, éparpillées dans l'herbe. Les professeurs reçoivent des traitements qui varient entre quinze et vingt-cinq mille francs. En

tête de la liste figurent l'ex-président des États-Unis, Benjamin Harrison et M. A.-D. White, l'organisateur de la célèbre Université Cornell, actuellement ministre à Pétersbourg.

Deux édifices, surtout, méritent mention, à Palo Alto. Le premier n'est encore qu'à l'état de silhouette ; c'est une église qui servira à tous les cultes. Il n'y a que les Européens qui ne sont jamais venus en Amérique pour s'imaginer, sur la foi des mots, que la religion y vit isolée, étrangère à l'État et renfermée dans ce qu'on pourrait appeler l'arrière-boutique. Bien loin de là, elle est de toutes les fêtes ; on l'associe à tous les actes politiques : aucune cérémonie officielle n'a lieu sans son concours. Le courant, dans le sens chrétien, va même en s'accentuant chaque jour, l'émigration irlandaise et germanique apportant son contingent de foi et de dévotion. Il en résulte que nulle part le sentiment religieux n'est plus développé que dans les universités nouvelles qui se disent *unsectarian*, ce qui indique simplement qu'elles ne dépendent d'aucun culte. En face de l'Église catholique, qui compte dans ses rangs près d'un sixième de la population totale des États-Unis, il y a une multitude de sectes qui se disputent et parfois même se font une guerre de prospectus très comique. Mais la masse des citoyens et la jeunesse en particulier n'entrent pas dans ces détails : ils sont chrétiens dans le sens le plus large qui ait encore été appliqué à ce mot. Un mouvement d'unification morale, qui a son origine dans les universités, tend à créer en quelque sorte un christianisme général, au-dessus et en dehors des cultes. Ce mouvement mérite d'être suivi avec une extrême attention. Il constitue un des facteurs les plus importants de l'avenir américain. L'église de Palo Alto ne sera pas le premier temple « au Dieu universel » qui ait été élevé dans une université des États-Unis, mais cette fois, l'idée d'unification est nettement exprimée dans la charte de fondation.

Plus modeste, mais non moins suggestif est le second monument dont je voulais parler. Une allée du parc y conduit. C'est une chapelle de marbre blanc où reposent les restes du fils de Leland Stanford, mort avant vingt ans à Florence. Tourné, dès son jeune âge, vers les choses de l'esprit, il rêvait de transformer plus tard le domaine de Palo Alto en

une université modèle et, quand ses parents ont vu se fermer devant eux le chemin des espérances terrestres, ils ont pensé qu'il ne leur restait plus qu'à employer leur immense fortune à la réalisation de ce projet si noblement enthousiaste. Ils ont tout donné : ils ont inscrit le nom juvénile au fronton de l'Université et ont confié aux étudiants à venir le soin de le transmettre à la postérité. Tout dernièrement, le sénateur Stanford est venu rejoindre son fils dans le temple de marbre.

De là, on aperçoit à l'horizon la ligne bleue des montagnes et, sur un des sommets, un point blanc se détache. C'est le fameux observatoire de Lick. James Lick, l'ouvrier enrichi, est enseveli là, dans la maçonnerie qui soutient le télescope géant dont sa libéralité a doté la science. On a beau dire que tous ces gens-là étaient des coureurs de dollars et qu'ils ont cherché à faire parler d'eux après leur mort. C'est une explication jalouse et sans portée. Pour se choisir de pareils tombeaux, il ne suffit pas d'être ambitieux.

VIII

A cette heure-ci (il est tard, c'est le soir), San-Francisco se repose des labeurs du jour. La ville chinoise a allumé ses lanternes et ouvert ses fumeries d'opium : les dormeurs en sont à la première période de leur silencieuse orgie : un tapage bizarrement rythmé s'échappe des théâtres où les drames en huit soirées déroulent leurs complications enfantines. A l'Olympic Club, il y a concert et gymnastique. Les trapèzes vont et viennent au son des guitares, tandis que, dans la vaste piscine étincelante de lumière électrique, des nageurs attardés prennent leurs ébats. Au Bohemian Club, l'on joue, l'on cause et l'on rit entre artistes. Quatre ou cinq associations se donnent des banquets et savourent les mets les plus parisiens. Sur les hauteurs, les demeures des « millionnaires » sont discrètement éclairées. Dans la plaine, la lune effleure la blanche façade de la mission Dolores, l'humble église de pisé qui fut le berceau

de cette métropole — et allonge quelques rayons timides sur la sombre carcasse d'un cuirassé géant, tout seul dans les chantiers déserts, sans équipage encore et sans canons.

La cour du Palace Hotel est toute blanche, blanche comme un conte de fée. Les galeries superposées s'envolent, légères, vers le toit vitré. Les lampes électriques, semées dans les encoignures, lui font un éclairage de ver luisant. Et, pour aviver la bizarrerie du spectacle, deux jeunes serviteurs chinois sont là qui attendent les ordres du majordome. Ils ont enroulé autour de la tête la longue tresse de cheveux pour la soustraire aux gamins qui, dans la rue, s'amusent à la tirer, et cela encadre doucement leur visage jaune. Leurs regards sont perdus dans le vague et une sorte de sourire « en dedans » plisse leurs lèvres. On se figure volontiers qu'ils songent à leur pays, aux belles jonques enluminées qui croisent sur les rivages. Mais ceux qui les connaissent assurent qu'ils ne songent à rien...

Los Angeles (Californie du Sud), octobre 1893.

PIERRE DE COUBERTIN.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.